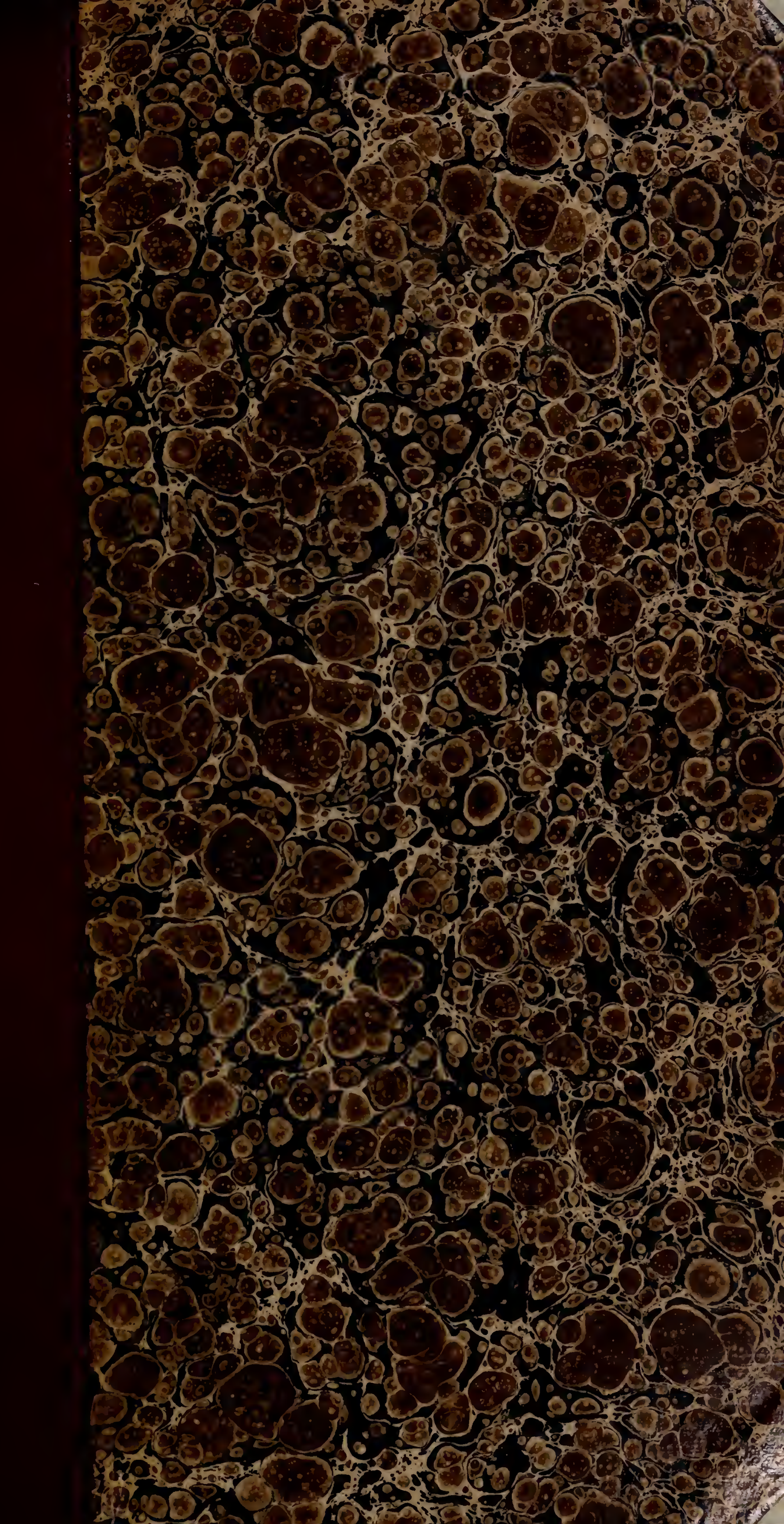
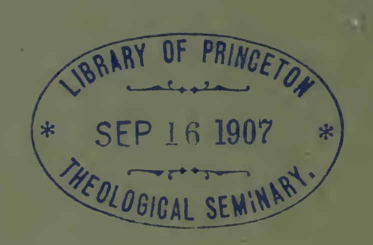



LIBRARY OF PRINCETON
* SEP 16 1907 *
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET
13, RUE CUJAS.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — HUITIÈME ANNÉE

CINQUANTE-HUITIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

26, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 26

—

1883

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

DÉPART DE M. ET MADAME BOEGNER ET DE M. JEANMAIRET

Avant le moment où nos lecteurs liront ces lignes, M. Boegner, directeur de la Maison des Missions, madame Boegner et M. Jeanmairet seront en route pour le Lessouto. C'est le 3 janvier au soir qu'ils quitteront Paris, et le 5 à midi que le navire où ils vont s'embarquer, le « Garth Castle », lèvera l'ancre à Dartmouth. Ils seront accompagnés par M. Gustave Steinheil, fils de M. Steinheil, de Rothau, qui va au sud de l'Afrique avec le double but de fortifier sa santé et de visiter nos stations. Tous se recommandent instamment aux prières des chrétiens, afin que Dieu mette sa bénédiction sur leur voyage et qu'Il s'en serve pour faire avancer son règne.

Nous demandons aussi les intercessions des amis de notre

œuvre pour M. et madame Jousse (1), qui remplaceront les directeurs à la Maison des Missions. Nous espérons que pendant la semaine de prières en particulier, même aussi pendant le reste de l'année qui va commencer, les chrétiens de langue française feront une mention fréquente de notre œuvre dans leurs prières. Et « que l'Eternel bénisse notre issue et notre entrée, dès maintenant et à jamais ! »



CONSÉCRATION DU MISSIONNAIRE JEANMAIRET

Cette belle fête a eu lieu le mercredi 13 décembre, dans le temple de l'Eglise indépendante de la Chaux-de-Fonds. Malgré le froid et la neige qui couvrait le sol, on était venu de toutes les parties du canton, de la montagne et des vignobles pour assister à la cérémonie qui a pris ainsi le caractère bien marqué d'une fête de famille. Dès la veille au soir une réunion préparatoire, nombreuse et recueillie, avait eu lieu ; divers orateurs avaient encouragé les fidèles à travailler à l'œuvre des Missions, qui seule donne à la vie de l'Eglise son véritable caractère ; de beaux chœurs s'étaient fait entendre et la prière avait terminé le tout.

Le mercredi, un auditoire, plus considérable encore que la veille, se trouvait dans le temple. Le service a été dirigé par M. Boegner, directeur de la Maison des Missions. Prenant pour texte les paroles du Seigneur à Ananias, Actes IX, 10-16, il s'est exprimé dans ces termes :

Discours de consécration.

Mes frères, avant tout, il faut que j'acquitte, autant qu'on peut le faire en paroles, la dette de reconnaissance que la

(1) Pendant l'absence du directeur, toutes les lettres officielles concernant l'œuvre des Missions doivent être adressées à M. Jousse, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Société des Missions de Paris a contractée et contracte chaque jour envers vous. Si le jeune homme que nous allons consacrer est le premier que les Églises indépendantes donnent à la Mission, il n'est pas le premier qui soit venu à nous de votre canton. Comment pourrais-je me présenter devant vous sans penser qu'il y a deux ans nous procédions ensemble à la consécration de Georges Golaz, notre bien-aimé missionnaire du Sénégal ? C'est lui, c'est sa femme, qui ont été les prémices de votre amour pour nos missions. Ces prémices, vous les avez placées sur l'autel ; le feu du ciel est descendu et a consumé votre sacrifice. Vous l'avez vu, et vous avez compris que Dieu l'avait agréé, et, loin de vous décourager, vous nous avez apporté d'autres offrandes ; soyez bénis de ce que votre affection ne nous a pas fait défaut. Soyez bénis de vos dons grands et petits pour notre Société. Soyez béni, vous, mon frère, de ce que vous êtes venu à nous. Qu'il soit béni, le jeune frère qui, plus récemment que vous, est venu également nous offrir ses services. Qu'elle soit bénie, votre Faculté de théologie, et les amis dévoués qui nous ont aidé ces derniers temps à préparer nos missionnaires. Oui, soyez tous bénis de ce courant de sympathie et de prières qui sort de vos villes et vos villages, et qui s'en va, en passant par Paris, fortifier et rafraîchir nos missionnaires et nos jeunes Églises d'Afrique. Il reviendra sur vos têtes en rosée de grâces, et Dieu qui a donné à notre mission tant de marques de son approbation, Dieu qui lui a donné un Casalis et un Arbousset pour la fonder, un Mabille et un Coillard pour la développer après cinquante années d'existence, Dieu permettra qu'elle soit encore pour vos Églises un moyen d'abondantes bénédictions. Qu'aujourd'hui même il le fasse, en nous montrant, par cette consécration, que son œuvre rend au centuple ce que l'on fait pour elle : c'est la grâce que j'implore de lui, et qu'il nous accordera certainement.

Mon cher frère, chargé de vous exhorter au nom de l'É-

glise, j'ai pensé que la manière la plus utile de le faire serait de me demander avec vous à quelles conditions vous serez capables de travailler à l'œuvre de Dieu, en d'autres termes, *quelles dispositions* vous devez posséder et sans cesse développer en vous pour être un bon missionnaire.

Pour trouver la réponse à cette question, il m'a semblé que je ne pouvais, nulle part, m'adresser mieux qu'à celui qui fut le premier et le plus grand des missionnaires, et dont la vie restera le modèle de l'activité apostolique de l'Église jusqu'à la fin des âges. Interrogeons donc saint Paul, ou, plutôt, interrogeons celui qui l'a fait apôtre et docteur des Gentils, et demandons-lui quelles dispositions il a cherchées et lui-même formées dans son cœur, avant de le lancer dans la carrière où nous devons le suivre.

Ai-je besoin d'ajouter, mes frères, que ce sujet vous intéresse tous, et qu'une Église qui consacre un missionnaire s'engage, par là même, à être missionnaire dans chacun de ses membres, et que l'esprit missionnaire lui est aussi nécessaire qu'à ceux qu'elle envoie dans les pays lointains ?

I. — Avant tout, remarquez que Paul n'a pu être apôtre qu'après être devenu, par sa conversion, un homme nouveau. Notre texte nous montre ce fait d'une manière remarquable. Lorsque Dieu l'envoie vers Saul, Ananias est tout surpris et ne peut retenir ses objections : « Seigneur, j'ai ouï dire à plusieurs personnes combien cet homme a fait de maux à tes saints dans Jérusalem. Il est même ici, avec pouvoir, de la part des principaux sacrificateurs, de lier tous ceux qui invoquent son nom. » — Mais Dieu répond à Ananias de manière à lui faire comprendre qu'il ne s'agit plus du même homme : « Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël, et je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom. » C'est comme s'il lui disait : Cet homme est converti, il n'est plus

le même homme, il est transformé, il est né de nouveau, ce n'est plus Saul le persécuteur, c'est Paul l'apôtre.

Je tire de ce fait une première règle, c'est que ce n'est pas la chair et le sang qui font l'œuvre de Dieu, mais uniquement l'homme nouveau formé en nous par la nouvelle naissance et par la conversion. Les preuves abondent pour le montrer. J'en appelle à ces tristes échecs, à ces honteuses défaites, à ces lamentables banqueroutes que subissent ceux qui veulent faire l'œuvre de Christ sans avoir l'esprit de Christ. Partis plein d'espoir et d'entrain, ils n'ont pas tardé à revenir découragés, las de la lutte, semblables à ces épaves informes d'un navire que la tempête a brisé, seuls restes que la vague ramène au rivage. Que s'est-il passé? Ont-ils manqué d'enthousiasme, d'intelligence, de moyens? Loin de là! Mais ils ont mis leur confiance dans ces armes charnelles, et la première attaque de l'ennemi les a fait tomber de leurs mains; la première chaleur du soleil a fait évanouir leur ardeur.

Mais j'aime mieux en appeler à d'autres faits qui établissent, d'une manière différente, mais aussi certaine, qu'on ne fait l'œuvre de Dieu que par l'esprit de Dieu. On nous parlait, hier encore, de l'Église morave et de tout ce que cette poignée de chrétiens a fait pour la conversion des païens. Interrogez les membres de cette Église, ils vous diront qu'elle n'a été rendue capable d'accomplir son œuvre que par un esprit de réveil qui se répandit sur la petite communauté, à partir du 21 août 1727 et qui fit sentir sa présence d'une manière exceptionnelle pendant les cinq années qui suivirent. C'est ce baptême de l'Esprit qui fit des Moraves les héros et les modèles des Missions modernes. Un de leurs chants a immortalisé les expériences faites lors de cette nouvelle Pentecôte : « Pour devenir des vainqueurs, il faut être, d'abord, des enfants qui sucent le lait de la grâce, avant d'être propres à la vie des camps. »

Et ce n'est là qu'un exemple entre mille de cette règle ab-

solue qu'au service de Dieu, pour être enrôlé, il faut d'abord être converti et renouvelé par l'Esprit de Dieu.

Cet Esprit qui renouvelle le cœur et l'être tout entier, nous croyons fermement que vous l'avez reçu, et c'est pour cela que, tout à l'heure, nous vous consacrerons au ministère évangélique. Aussi n'ai-je qu'un mot à ajouter sur ce point : cet Esprit, que vous possédez, ne l'éteignez point; mais, au contraire, demandez à Dieu de vous l'accorder dans une mesure toujours plus grande. Demandez-lui l'Esprit d'adoption, pour être toujours plus assuré que vous êtes l'enfant de Dieu, pour que l'amour du Père céleste déborde toujours plus dans votre cœur. Demandez l'Esprit de sainteté pour que, dans la lutte contre le mal, vous remportiez des victoires toujours plus nombreuses, et que vous portiez les fruits de l'Esprit toujours plus abondants ; et demandez-lui l'Esprit du ministère, cet Esprit qui distribue à chacun ses dons pour l'utilité commune et pour l'établissement du règne de Christ sur le monde. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.

II. — Quand Saul est transformé par le coup de foudre du chemin de Damas, Dieu peut lui adresser vocation. Remarquez le moment qu'il choisit pour cela. Lui-même l'indique à Ananias quand il dit : « Lève-toi, et t'en va dans la rue Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul de Tarse ; car *voici*, *il prie.* » Je tire de ce fait une seconde réponse à ma question : une disposition indispensable pour travailler à l'œuvre de Dieu, c'est l'esprit de prière. La raison en est double. C'est d'abord que la prière seule crée autour de nous et dans notre cœur le silence indispensable pour que la voix de Dieu, nous conviant à la tâche, puisse nous arriver. Jamais la vocation sainte ne parviendra, jamais l'œuvre de Dieu ne se révélera à un cœur qui n'a pas fait l'expérience répétée de la solitude et du calme profond de la prière. En dehors de la prière, ce qui parvient à nos

oreilles, ce qui les remplit, c'est le bruit assourdissant de la rue, c'est le murmure immense des vagues de cette autre mer qui s'appelle le monde, c'est le tumulte grondant de nos passions, c'est quelquefois la voix séductrice du péché. La prière seule fait taire tous ces bruits. Quand elle s'élève dans un cœur, il s'établit d'abord une lutte entre elle et les mille voix de la terre, et ces premiers accents sont à peine entendus de celui même qui prie. Mais, s'il persiste, elle s'affermit, se renforce, et bientôt s'élève seule au milieu du silence, comme la fumée d'un foyer monte droit au ciel, quand les vents sont calmés. La paix est venue dans ce cœur, la voix de Dieu peut se faire entendre. Et Dieu parle : Qui enverrai-je, et qui ira pour nous? — Et le croyant, apôtre ou simple fidèle, peut répondre : Me voici, envoie-moi.

Pour réserver ces appels au moment de la prière, Dieu a une autre raison. Regardez un homme qui prie : Saul, par exemple, pendant sa première prière, et comparez son attitude à celle qu'il avait, sur le chemin de Damas, avant l'intervention de Dieu. Là, c'était l'homme confiant dans sa force ; ici, c'est l'image même de l'impuissance. Ces genoux pliés, ces mains étendues et jointes, comme celles d'un suppliant et d'un prisonnier : tout en lui parle de faiblesse et d'infirmité. Mais c'est la faiblesse de la prière ; et cette faiblesse, vous savez qu'elle est toute-puissante. C'est dans cette infirmité que Dieu se glorifiera, c'est dans cette impuissance qu'il manifestera sa force. Paul ne s'y trompera pas : c'est à genoux qu'il a reçu sa charge d'apôtre, c'est à genoux qu'il l'accomplira ; à genoux qu'il fera ses plans d'attaque, à genoux qu'il fondera ses Églises, à genoux qu'il les maintiendra dans l'épreuve et dans la persécution, à genoux qu'il luttera, à genoux qu'il triomphera.

L'Église, non plus que Paul, ne s'y est trompée. C'est par la prière qu'elle a entretenu en elle l'esprit de conquête et de persévérance, depuis l'époque des apôtres jusqu'à nos jours. Rappelez-vous, pour prendre des exemples dans la

vie contemporaine, ce beau réveil qui s'est produit parmi les élèves de l'institution de Lovedale, au sud de l'Afrique, et qui a pris sa source uniquement dans la prière. Et ce que peut la prière collective, la prière individuelle le peut aussi. La toute-puissance de la prière ne m'est jamais apparue plus clairement que le jour où il m'a été donné d'entendre Georges Müller, le fondateur des asiles de Bristol, raconter l'histoire de sa vie et de son œuvre. A l'origine de cette œuvre, dont le budget annuel dépasse aujourd'hui cinq millions, que trouvez-vous? La prière de la foi. Car c'est bien la prière de la foi que Georges Müller faisait monter vers Dieu, lorsque, jeune encore, attristé des progrès de l'incrédulité, il demanda à Dieu qu'il lui fût accordé de faire quelque travail, de mener à bien quelque entreprise dont les moyens lui fussent si évidemment fournis d'en haut, que la gloire de Dieu pût en recevoir de l'éclat, aux yeux même de notre génération sceptique et profane! Je voudrais que vous l'eussiez entendu, racontant l'origine et les progrès des diverses branches de son œuvre et ponctuant chacune des étapes de son récit par ce refrain triomphant : « Par la prière et par la foi ! »

Vous aussi, mon frère, priez et croyez; et vous verrez la gloire de Dieu.

III. — Tout par la prière, avons-nous dit. Mon texte m'oblige à ajouter : tout par le travail. Jésus dit à Ananias : « Cet homme est un instrument que j'ai choisi. » Un instrument, c'est un outil, c'est-à-dire un moyen d'action, de travail. La vie de Paul a confirmé cette parole, prononcée sur son origine. Je vous le montrais tout à l'heure faisant son œuvre par la prière. Je pourrais maintenant faire un tableau tout aussi vrai de sa carrière et où l'effort, le labeur rude et persévérant occuperaient toute la place. Ce tableau a été fait cent fois, je ne le recommencerai pas. J'aime mieux vous montrer la même loi du travail dominant encore de nos

jours l'accomplissement de l'œuvre de Dieu. La paresse naturelle à notre cœur nous ferait croire aisément que la piété dispense les chrétiens de la peine, et que la foi a des secrets pour faire l'œuvre de Dieu sans qu'il en coûte des efforts. Rien ne détruit cette illusion comme l'étude de la vie des hommes qui ont servi la cause de Christ d'une manière utile sous quelque forme que ce soit. Demandez aux fondateurs de nos Sociétés religieuses, à ceux qui, au commencement de ce siècle, ont réorganisé nos Eglises, aux pères de nos œuvres de charité et d'évangélisation ce qu'il leur en a coûté de veilles, d'énergie et de persévérance pour mettre au jour et animer d'une vie durable les institutions auxquelles leur nom est attaché.

Entre toutes les Eglises évangéliques, l'Ecosse se distingue par l'intensité de son zèle et la grandeur de ses libéralités pour l'œuvre des missions. Regardez de près : vous verrez que nulle part on ne travaille ainsi; nulle part l'activité n'est réglée, les collectes organisées, les bonnes volontés enrégimentées et disciplinées, l'initiative individuelle stimulée comme dans cette Eglise. Et si vous remontez à la source de ce fleuve puissant et qui va s'élargissant de jour en jour, que trouvez-vous? Une des vies d'hommes les mieux remplies, une des volontés les plus fortes, une des activités les plus soutenues, les plus persévérantes, les plus acharnées qui aient jamais été mises au service d'une cause quelconque : la vie d'Alexandre Duff, le premier missionnaire de l'Eglise d'Ecosse.

Les biographes de Duff racontent qu'étant encore un jeune garçon, il lui arriva, un jour de promenade, de s'endormir de lassitude au pied d'un arbre. Pendant son sommeil, il entendit une voix mystérieuse qui lui disait : « J'ai du travail pour toi. » Il n'hésita pas à reconnaître comme venant de Dieu cet appel à l'activité, et sa vie fut la réponse qu'il y donna.

Chacun de nous l'entend à son tour, cette invitation au

travail. A tout homme qui s'est donné à Lui, Dieu montre une tâche à faire, grande ou petite, selon les moyens, les dons, la position, mais toujours utile, toujours possible. Cette œuvre se fera-t-elle ? Tout dépend de la réponse que nous faisons à Dieu. Il en est qui font la sourde oreille, ou qui, tout en faisant profession d'obéir, se dérobent et quittent l'ouvrage dès le commencement de la journée ; ceux-là vont grossir le nombre de ces arbres stériles qui encombrent le jardin de l'Eglise; c'est sur eux que retombe la parole sévère du Jardinier : « Rien que des feuilles ! par de fruit ! » — Il en est d'autres qui, humbles, défiants d'eux-mêmes, acceptent en tremblant la tâche que Dieu leur assigne et y travaillent de tout leur cœur : ceux-là deviennent ces laïques, ces anciens, ces diacres, qui sont l'appui solide de l'Eglise, ou ces pasteurs, ces prédicateurs dont la parole et le ministère sont un foyer de lumière et de chaleur : ils sont autant de pierres, autant de colonnes dans le temple de Dieu, et ils n'en sortiront jamais.

A vous aussi, mon frère, Dieu dit aujourd'hui : « J'ai de l'ouvrage pour toi. » Si dès maintenant vous acceptez le travail comme une des lois fondamentales de votre ministère, soyez assuré qu'il ne sera pas inutile, et qu'à vous aussi s'adressera la parole du Maître : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup. »

IV. — Pour être apte à l'œuvre de Dieu, il reste une dernière condition à remplir, c'est celle que Jésus indique en disant à Ananias : « Je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom. » Avoir accepté de souffrir, voilà la dernière des dispositions indispensables à celui qui veut travailler au service de Christ.

Est-il besoin de montrer à quel point saint Paul lui-même a possédé cette disposition de tout vrai missionnaire? Je ne le pense pas. Si jamais disciple, à l'exemple du Maître, a jeté sa

semence en pleurant dans la terre, c'est bien saint Paul. On a pu faire un discours sur la piété de saint Paul et l'intituler « son christianisme, ou ses larmes. » Supposez qu'au premier siècle on eût perdu les récits des voyages missionnaires de Paul, je crois vraiment qu'il eût été possible d'en reconstituer le parcours par la trace laissée partout par les souffrances du grand apôtre. Ici il a été lapidé; là il a été flagellé. Cette ville garde le souvenir d'une émeute où il a failli succomber à la violence de la foule. Dans cette autre, on montre la prison où il a été mis aux ceps. Césarée a vu sa captivité. Malte a vu son naufrage. Rome a vu son supplice. Et ses souffrances intérieures!...

Mais je n'insiste pas, ces faits sont connus et il n'est pas besoin d'en dire davantage pour vous démontrer cette loi de la souffrance inséparable de tout ministère fidèle.

Parmi les diverses souffrances qui vous attendent, je n'en citerai que deux sortes, que je crois utile de vous signaler. La première est la déception inséparable de l'entrée dans la vie active. On parle souvent de la grandeur de l'œuvre missionnaire, des héros de la mission. Cette grandeur est faite de petites choses et ces héros sont des hommes. Eux-mêmes vous le diront tout les premiers. En principe, vous l'admettez, et cependant, croyez-moi, armez votre âme contre le découragement, contre l'impression que ne manquera pas de faire sur vous le contraste entre le roman de la mission que vous avez dans l'esprit et la réalité de la mission que vous verrez de vos yeux.

Une autre douleur vous attend, c'est la séparation, le renoncement à ce que vous aimez; vous en goûtez déjà les prémices. Ecoutez ce récit des temps antiques : Lorsque l'apôtre de l'Ecosse, saint Colomba, eut quitté sa chère patrie, l'Irlande, pour aller évangéliser les Pictes et les Scots, il arriva d'abord à l'île de Colonsaq, l'une des Hébrides. Ayant débarqué, il se hâta de gravir le sommet le plus élevé de l'île. A l'horizon il découvrit une terre, c'était l'Ir-

lande. Aussitôt son parti fut pris : il descendit de la montagne, se rembarqua et alla se fixer sur l'îlot nu et plat d'Iona, qui devint le centre de son activité. A Iona, l'Irlande était hors de vue.

Ainsi le déchirement intérieur, la rupture de nous-même avec nous-même, la mort à la vie propre de notre cœur, voilà ce qui attend tout vrai ministre de Christ, voilà ce qui vous attend aussi, mon frère. Mais ce qui vous aidera à accepter la loi de la souffrance, si dure soit-elle, c'est que vous en connaissez la raison. Vous savez que le sacrifice est nécessaire parce que seul il est fécond. On a dit que Dieu ne travaille qu'avec des instruments brisés. Rien n'est plus vrai. Le grain de froment ne prend vie que s'il meurt en terre ; tout germe de vie se sème dans la douleur et dans la mort. Nul enfantement ne se fait sans douleurs : voilà pourquoi l'Eglise vit dans les douleurs. Si vous y participez, réjouissez-vous ; c'est un signe que Dieu féconde votre ministère.

Et voici une autre pensée, bien propre à relever votre courage : c'est celle des compensations qui vous sont dès maintenant assurées par Dieu. Jésus a dit : « Quiconque laissera une maison, ou des frères, ou des sœurs, ou un père, ou une mère, ou une femme, ou des enfants, ou des terres à cause de mon nom, en recevra au centuple, et héritera la vie éternelle. » Cette parole a été prouvée mille fois par l'expérience. J'ai vu partir plus d'un missionnaire, j'ai toujours remarqué que le jour même de leur départ ils gagnent plus d'amis qu'ils n'eussent pu en conquérir par toute une vie passée au pays natal : pour un frère, pour une sœur qu'ils quittent, ils en gagnent cent dont ils n'eussent même pas connu les noms s'ils étaient restés chez eux.

En terminant, mes frères, je devine votre impression : Qu'elle est difficile, cette vie au service de Dieu ! Difficile ? Demandez à saint Paul lui-même ce qu'il en pense. Que t'en semble, ô saint Paul, de ta carrière d'apôtre ? L'as-tu trou-

vée pénible? L'as-tu regrettée, cette heure où nous t'avons contemplé en prière, terrassé et renouvelé par Dieu, et recevant par la main d'Ananias l'investiture de ton ministère laborieux et sanglant? — Il me semble que j'entends ta réponse : « Mon apostolat difficile? Peut-être l'a-t-il été à ma chair. Mais, ce que je sais, c'est que je n'ai pas pu faire autrement. Ce que je sais, c'est que ce n'est pas moi qui ai agi, mais la grâce de Dieu en moi. Ce que je sais, c'est que cette grâce m'a saisi, et qu'eussé-je possédé cent vies, je les eusse toutes données pour glorifier mon Sauveur. Ce que je sais, c'est que j'étais autrefois un persécuteur, un blasphémateur, un homme violent, et que j'ai obtenu miséricorde. C'est pourquoi il m'a été doux de mourir à moi-même et de ne plus vivre qu'en Christ; doux de faire chaque jour l'aveu de ma faiblesse, et de chercher chaque jour ma force dans la prière; doux de travailler nuit et jour; doux de souffrir, doux de mourir; car j'ai été aimé et j'ai aimé à mon tour. »

Dieu nous a aimés; nous l'aimons en retour, voilà le secret de l'apostolat de saint Paul. Voilà aussi le secret de votre futur ministère et de notre service à tous. Allons donc avec Paul au pied de la croix, c'est là qu'on apprend l'amour qui rend tout facile.

Je veux t'aimer, c'est le vœu de ma vie,
Le besoin de mon cœur;
Mais, pour t'aimer, que jamais je n'oublie
Le sang du Rédempteur!

Après le chant d'un cantique, M. Jeanmairet, qui a remplacé M. Boegner dans la chaire, a pris la parole. Nos lecteurs pourront en lisant son allocution faire la connaissance de ce jeune frère, il y a dix-huit mois encore étranger à notre œuvre, et qui est bien devenu l'un des nôtres, comme ils pourront le juger par ses propres paroles. Nous ne doutons pas qu'ils ne se sentent tous engagés à répondre à l'invi-

tation que notre futur missionnaire a adressée en terminant à ses auditeurs, et qu'ils ne lui accordent l'appui de leurs prières.

Allocution de M. Jeanmairet.

Mes chers frères, dans ce moment où je vais recevoir par l'imposition des mains la charge du saint ministère qui marque mon premier pas dans la vie active, vous attendez de moi que je vous fasse part des sentiments qui se pressent dans mon cœur, en face de la grande et belle vocation missionnaire qui m'est dévolue. Pour répondre à votre désir, je dois vous dire en premier lieu mes expériences dans le passé et ensuite mes espérances pour l'avenir.

Ce jour éveille tout d'abord en moi un souvenir, c'est celui du 5 février 1877, alors que je quittais cette ville qui m'était devenue chère par les liens que j'y avais formés, pour commencer mes études missionnaires à Corcelles, sous la direction de M. le pasteur Coulon. Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que je quittai mon établi d'horloger pour une carrière si différente ; mais je ne puis penser, sans une vive reconnaissance, à ces quatre années passées dans la bienfaisante atmosphère du presbytère de Corcelles. Elles ont été les plus laborieuses, mais aussi les plus bénies de ma préparation missionnaire. C'est alors que j'ai appris à demander la force pour vaincre les premières difficultés de ma nouvelle route, alors que ma vocation missionnaire s'est affermie par l'expérience de la bonté de Dieu à mon égard. C'est aussi alors que j'ai connu toute la beauté du ministère chrétien, par la vivante réalisation dans ceux qui ont été pour moi comme un père et une mère. Cette période de ma préparation évoque également à mon souvenir l'image aimée des personnes qui ont dirigé mes premiers pas dans mes études, l'accueil bienveillant que j'ai reçu à l'École normale de M. Paroz, et plus tard à la Faculté de théologie de

mon Eglise, où mes chers professeurs m'ont appris à me rendre compte à moi-même de ma foi pour que je la puisse mieux faire partager à mon tour à d'autres.

A la paisible retraite de Corcelles succéda ensuite pour moi l'agitation de Paris; mais, là aussi, l'accueil plein de cordialité des directeurs, MM. Casalis et Boegner, me donna bientôt un nouveau *home*. Je retrouvai, dans mes nouveaux professeurs, les mêmes directions éclairées et affectueuses que celles que je venais de perdre en quittant le pays. Dans cette grande ville, si riche en ressources de toutes sortes, l'œuvre bénie de M. Mac All ne m'a pas été la moins utile au point de vue pratique, et je garderai, en particulier, un bon souvenir de l'une de ses écoles du dimanche. Ce séjour n'a pas été non plus sans influence sur mon développement intellectuel et religieux. Mais, vous le comprenez, ce qui importait avant tout pour moi, c'était que je me sentisse étroitement uni à l'œuvre à laquelle je devais coopérer un jour. Je ne pense pas que j'eusse pu, à ce point de vue, jouir d'un plus grand avantage que celui de connaître personnellement MM. les missionnaires Mabille, Krüger, Coillard, Christol, Viénot, ainsi que mes camarades d'études. Je ne m'en irai pas sur une terre étrangère, mais plutôt retrouver ceux qui m'ont devancé, pour travailler à leur œuvre qui est déjà la mienne. Si je me sens uni à ceux dont je deviendrai le compagnon de travail, je ne le suis pas moins à M. et madame Casalis et M. et madame Boegner. Pendant mon court stage à la Maison des Missions, j'ai trouvé en eux plus que des directeurs, je veux dire des amis, et c'est avec un complet abandon que je pourrai leur raconter mes peines et mes joies, sûr de trouver la sympathie dont j'aurai besoin.

Enfin, ma troisième et dernière étape de préparation, pendant les quatre mois qui se sont écoulés entre mes derniers examens et ce jour, est la ville de Glasgow, où j'ai cherché à acquérir quelques connaissances médicales élé-

mentaires, tout en m'initiant à la langue anglaise. Mon seul regret est de n'avoir pas pu profiter plus longtemps des instructions désintéressées et éclairées du docteur Laidlaw, et de n'avoir pas appris mieux à connaître ce foyer de vie religieuse dont je garde un bienfaisant souvenir.

C'est avec reconnaissance et humiliation que je viens de jeter un regard en arrière sur ces années de préparation. Mes chers directeurs, mes chers professeurs, tant présents qu'absents, et vous aussi, membres de cette Église, c'est à vous que je dois de pouvoir à mon tour annoncer la bonne nouvelle du salut. Vous m'avez entouré d'une bienveillante affection. Vous m'avez ouvert de nouveaux horizons. Vous m'avez appris à mieux connaître le trésor renfermé dans nos Saintes Écritures. Recevez ici l'expression de toute ma reconnaissance. Acceptez aussi mes chaleureux remerciements, conseil de cette Église qui avez présidé à cette cérémonie, et vous tous, mes chers frères, dont la présence est un nouveau gage d'affection. A cette heure, j'ai la conviction bien profonde de la bonté de Dieu à mon égard; j'ai éprouvé ses bénédictions dont la plus insigne est que, malgré mes infidélités, il veuille se servir de moi comme d'un de ses messagers. Ce que je désire ardemment, c'est d'être un instrument docile et efficace dans la main de mon Maître.

Mes chers frères, si je vous ai retracé les événements de mes années d'études, afin que vous pussiez rendre grâce avec moi à Celui qui m'a secouru jusqu'ici, je me proposais, en même temps, de vous montrer où je puise la force pour l'avenir. Je sens combien est grande la vocation missionnaire, et combien je suis faible pour cette œuvre. Comment pourrais-je réveiller chez d'autres le sentiment du péché et leur faire connaître la grâce de Dieu? Je reculerais devant une pareille tâche, si l'expérience des bienfaits reçus ne me donnait le gage de nouvelles bénédictions. Je puis vous dire, comme jadis les gens de Sichar à la femme samaritaine : Ce n'est pas seulement à cause des prières de ceux

qui m'aiment, ce n'est pas seulement à cause de ce que m'ont dit mes conducteurs spirituels, que j'ai foi en la puissance de l'Esprit de Dieu ; c'est aussi parce que je me suis senti moi-même un pécheur perdu et pardonné, que je crois que ce même miracle de l'amour de Dieu peut s'accomplir dans d'autres cœurs. Je leur annoncerai ce qui fait l'objet de ma propre foi et que je résume en ces quelques mots : je crois à la chute, à la révélation de Dieu à l'humanité perdue, révélation contenue dans nos Saintes Écritures, que nous ont transmise des hommes animés par l'Esprit de Dieu. Je crois que Jésus-Christ, fils unique du Père, a porté la peine de nos péchés, et qu'il est ressuscité pour notre justification. Je crois à l'efficacité de la prière, et à la puissance du Saint-Esprit, qui seul pourra renouveler ma vie religieuse et féconder les germes que ma prédication déposera dans les cœurs.

C'est avec joie que je vois approcher le jour de la réalisation de mes plus chers désirs. Vous savez que le champ où je me sens appelé à travailler est situé sur les bords du Zambèze. Vous avez entendu les pressants appels des Barotsis par la bouche de leur vaillant ami M. Coillard. Vous y avez répondu ainsi que beaucoup d'autres Églises, de telle sorte que les frais d'une nouvelle expédition sont couverts, et que, s'il plaît à Dieu, elle quittera le Lessouto en avril prochain. Les difficultés qu'elle rencontrera seront grandes, et plusieurs hochent peut-être la tête. Mais cette entreprise n'est pas le fruit de l'imagination d'un jeune homme que vous pourriez accuser de plus de zèle que de prudence ; c'est l'œuvre de la foi d'un vieux missionnaire qui a fait ses preuves, et qui obéit à la voix de sa conscience. Je rappelle encore à votre souvenir que les Églises du Lessouto ont éprouvé le besoin de devenir missionnaires à leur tour, que ce nouveau champ d'activité est l'une des conditions de la vie de ces Églises, et vous comprenez dès lors combien il a de droits à votre sympathie.

Puisque je m'adresse auourd'hui à des amis, laissez-moi vous exprimer un vœu avant de vous quitter : ne me laissez pas partir seul, mais accompagnez-moi de vos prières. Je serai le plus jeune, le plus inexpérimenté de l'expédition du Zambèze, à ce titre, j'ai davantage besoin de votre affection chrétienne. Je me rappelle que M. Coillard disait à une assemblée de pasteurs à Paris : « J'ai répondu à vos appels en parlant dans la plupart de vos Eglises, vous vous êtes engagés vis-à-vis d'elles à ne pas nous abandonner, après que vous vous êtes compromis en nous recommandant à leur bienveillance. » Permettez-moi de faire un rapprochement et de vous dire aussi : Vous vous êtes compromis à mon égard par l'affection que vous m'avez déjà témoignée, vous ne pouvez faire autrement que de vous associer à mon travail, vous, les pasteurs, en intéressant vos troupeaux à la mission du Zambèze, et vous tous, mes chers frères, en donnant à cette mission une place dans vos cœurs et dans vos préoccupations.

Quant à moi, à la veille de mon départ, je sais que je puis compter sur la garde et la bénédiction d'un Père; mais je n'en éprouve pas moins le besoin, en face d'une tâche si grande et où je serai particulièrement en butte aux ruses de l'ennemi, de vous rappeler cette scène des Israélites au désert, quand ils durent lutter contre les Hamalékites : Josué combattait dans la plaine, pendant que Moïse, Aron et Hur lui assuraient le triomphe, en élevant leurs mains sur la montagne. N'oubliez pas que l'expédition du Zambèze est aussi un combat, et que la victoire dépend de vos prières.

Son discours terminé, M. Jeanmairet est venu se placer devant M. Boegner et la consécration a eu lieu d'après la liturgie en usage dans notre société, depuis son origine. La prière a été faite par M. le pasteur Borel Girard, de la Chaux-de-Fonds. Parmi les pasteurs qui ont imposé les mains au jeune candidat, nous avons été heureux de voir

des représentants de l'Eglise morave, et M. Berthoud, missionnaire de l'Eglise libre du canton de Vaud.

M. le pasteur Coulon, de Corcelles, président de la Commission de missions de l'Eglise indépendante, a terminé le service en adressant au nouveau missionnaire de paternelles exhortations qu'il a résumées dans les paroles du Psaume XCI, et en le recommandant à Dieu par la prière.

TOURNÉE DE M. VIÉNOT DANS LES ÉGLISES DU SUD-OUEST

Bordeaux, le 25 novembre 1882.

Rapport du Comité auxiliaire de Bordeaux.

Mon cher directeur,

Je désire vous donner quelques détails sur la visite de M. le missionnaire Ch. Viénot, ainsi que sur la tournée organisée sous les auspices du *Comité auxiliaire du Sud-Ouest.*

Je dois vous dire que M. Viénot est un ancien ami et que c'est en réponse à un pressant appel que je lui avais adressé qu'il a bien voulu venir parmi nous pour parler de son œuvre. Notre Comité réalisait ainsi un vœu plusieurs fois exprimé, de faire visiter les principales localités de la région, afin d'y réveiller ou d'y entretenir un véritable intérêt pour les « Missions ». Nous avons la confiance que notre but a été atteint, et nous pouvons dès à présent dire que nous avons été encouragés et bénis. Laissez-moi tout d'abord vous dire que l'on est partout heureux de voir et d'entendre M. Viénot. Sa parole simple et attachante est écoutée avec sympathie, et il excite facilement l'intérêt en faveur d'une branche de l'œuvre missionnaire généralement peu connue et cependant bien digne de toute notre sollicitude. Je crois que nos Églises

de la région, après avoir souvent entendu parler du Sénégal et du Lessouto, auront été heureuses et reconnaissantes du privilège qui vient de leur être accordé de se transporter à Taïti, au sein de la mission protestante, grâce à la visite de l'un de ses agents les plus intelligents et les plus dévoués.

Nous nous sommes rencontrés, M. Viénot et moi, le samedi 18 novembre, *à Nérac*, fidèles l'un et l'autre au rendez-vous fixé depuis plusieurs semaines. J'avais à cœur de commencer cette tournée avec notre missionnaire et de le présenter au nom du Comité auxiliaire.

Nous avons successivement tenu des réunions le samedi soir et le dimanche matin à *Nérac*, le dimanche soir à *Tonneins*, et le lundi soir à *Clairac*. Nous avons été partout accueillis avec cordialité, et nous avons eu, malgré un temps épouvantable, des auditoires variant de deux à trois cents personnes. Je ne vous donnerai pas un compte rendu de nos séances. Il me suffira de vous dire qu'après avoir introduit M. Viénot, je me faisais un devoir d'insister sur l'importance des « comités auxiliaires », en exposant rapidement leur but et leur fonctionnement. Puis, je parlais du Sénégal et du sud de l'Afrique, laissant à mon cher compagnon le soin de parler de Taïti, terminant mon allocution par un appel aussi chaleureux que possible adressé aux chrétiens, essayant de les persuader de s'intéresser chaque jour davantage et personnellement à la grande cause des missions. Des collectes nous ont été spontanément offertes et ont été assez productives.

Le mardi, M. Viénot s'est rencontré à Nérac avec les dames qui travaillent pour les missions et il a excité leur zèle.

Jeudi, nous avions à Bordeaux une bonne réunion à la *chapelle évangélique*, suivie également d'une collecte. Le lendemain, M. Viénot assistait à la réunion de couture qui a lieu chaque vendredi chez une amie des Missions, bien connue et aimée.

Je dois maintenant me séparer de M. Viénot après lui avoir indiqué son itinéraire et avoir organisé sa tournée dans la *Gironde* et la *Dordogne*. Je le confie, du reste, à de bonnes mains et surtout à des cœurs chauds, à des amis dévoués. Il doit être accompagné par M. le pasteur P. Fuster et accueilli ici et là par les divers membres du Comité qu'il rencontrera dans ses diverses stations.

Je n'ai pas besoin de vous dire que toutes les réunions sont organisées dans l'esprit de l'Alliance évangélique et avec le concours des pasteurs des diverses Eglises. Ils nous ont tous facilité notre tâche, en nous aidant de leur précieux et bien fraternel concours.

Dieu veuille bénir tous ces efforts faits pour nous encourager à travailler d'une manière toujours plus active à l'avancement de son règne dans le monde ! Souvenons-nous du commandement de notre Sauveur à ses disciples de tous les temps : « Allez et instruisez *toutes* les nations. » Ne l'oublions pas. Il n'y a là aucune restriction. L'ordre est formel et général. A l'œuvre donc !

Je dois ajouter que notre cher ami M. le pasteur Lauga, membre de notre Comité, et l'un des meilleurs, a bien voulu nous permettre, sur notre invitation, de visiter les Eglises du Béarn dans le courant de l'hiver. Notre sud-ouest aura été ainsi bien visité au point de vue des missions. C'est un grand privilège, mais c'est aussi une responsabilité et par suite un devoir à remplir pour la conquête de nouvelles âmes à l'Evangile.

Je vous ai déjà annoncé la perte que nous avons faite du président de notre Comité, par la mort du regretté M. le pasteur Renous. Vous vous serez associés à notre douleur et vous prierez avec nous le Seigneur de nous diriger dans le choix de son successeur à la tête de notre œuvre missionnaire. Nous vous communiquerons le résultat de notre prochaine séance, en ce qui concerne cette nomination.

Puisque j'ai l'occasion de vous écrire, je tiens à vous dire

mes sentiments et mes vœux pour le grand voyage que vous allez faire. Notre Comité vous suivra dans votre importante et intéressante visite à nos chères Eglises du Lessouto, et nous demanderons à Dieu de vous bénir abondamment dans la traversée, dans votre séjour au milieu de nos diverses stations missionnaires ainsi que dans votre retour au sein de l'Eglise de France. Veuille le Seigneur vous fortifier pour votre mission et vous faire retirer un grand bien du contact personnel avec l'œuvre que vous êtes appelé à diriger pour sa gloire et pour l'avancement de son règne!

Nous vous chargeons de dire à nos chers Bassoutos nos sentiments de chrétienne affection et de profond attachement.

Recevez, mon cher directeur, l'assurance de mon dévouement bien cordial.

J. B. Couve,

Vice-président du « Comité auxiliaire du Sud-Ouest » de la « Société des Missions évangéliques de Paris. »

SUD DE L'AFRIQUE

OMBRE ET LUMIÈRE AU LESSOUTO

Extrait d'une lettre au président de la Société.

Morija, 14 novembre 1882.

Bien cher Président,

Nous allons comme d'ordinaire : sauf les cas de conversion qui nous réjouissent, les cas de recul et de retour au monde qui nous attristent, notre vie est, quoique très remplie, d'une très grande monotonie. Les mêmes devoirs se répètent jour après jour. Une course à cheval pour aller voir un malade ou visiter une annexe fait un peu diversion. Mais nous l'aimons, cette vie, ayant le sentiment que nous

travaillons avec le Seigneur et pour Lui, et, en tout cas, nous ne nous *ennuyons* jamais. Dites-le à tous les amis et bienfaiteurs de l'œuvre.

Et puis, nos sujets d'encouragement sont, en général, plus nombreux que nos sujets de découragement. Le Seigneur convertit des pécheurs en assez grand nombre dans notre district. Je pense que, vers la fin de l'année, en datant la reprise de l'œuvre de mai ou juin dernier, nous aurons enregistré l'admission d'une centaine de personnes dans la classe des catéchumènes. Les catéchumènes que j'ai baptisés depuis mon retour s'élevant au nombre de près de cent vingt-cinq, sont ainsi presque remplacés. Sur seize écoles, dix sont maintenant réorganisées, la onzième est nouvelle, placée dans le village de Letsié. Nous construisons une maison d'école dont nous ferons la dédicace dans une quinzaine. Nos deux fanfares prendront part à la fête. Ah ! si les fonds de la Société nous le permettaient, qu'il y aurait encore d'annexes ou de sous-annexes à fonder. Nous en avons trois ou quatre en vue, et nous tâcherons de trouver les ressources nécessaires pour construire, sur ces endroits en vue, de petites maisons pouvant servir de chapelles, et où l'Evangile sera prêché tous les dimanches par des anciens ou d'autres chrétiens. La population s'est jetée dans les montagnes, et si nous ne voulons pas abandonner les membres de nos Eglises aux anglicans, nous devons les suivre et mettre à leur portée les moyens de grâce. Quelques-uns de nos catéchistes doivent prochainement faire un tour dans les montagnes, ou plutôt cette partie des montagnes qui se trouve immédiatement à l'est de Morija; ils passeront deux ou trois chaînes élevées pour arriver au cours supérieur de la Makhaleng, et nous espérons très prochainement fonder une importante annexe dans ce coin du pays. Autrefois, les natifs croyaient que le sorgho, à cause des gelées, ne mûrirait pas dans les Maloutis ; mais les essais des deux ou trois dernières années prouvent le contraire.

15 novembre.

Nous aurons probablement une conférence assez prochaine pour nous entendre touchant les plans de notre frère Coillard, comme aussi touchant son remplacement et celui de notre frère Germond, qui est toujours bien décidé à se mettre en route en février ou mars au plus tard. M. Marzolff remplacera probablement ce dernier, et les journaux nous parlent d'un M. Weitzecker pour remplacer M. Coillard. Réoccuperons-nous Matatiélé? Il n'est pas bon de laisser Christman tout seul dans un pays qui va se remplir plus que jamais de Bassoutos. M. Maeder parle de prendre sa retraite, surtout si la perspective d'une nouvelle guerre se montre à l'horizon. Et il y a toujours les deux stations que nous voudrions fonder à Boutabouté et chez Morosi.

La situation politique est la même. Il n'y aura rien de nouveau, selon toute probabilité, avant la réunion du Parlement colonial, en mai prochain. Cependant, dans une entrevue que deux des principaux ministres ont eue avec des chefs bassoutos des deux partis (national et loyal), ils ont émis l'idée que, si les choses ne s'arrangent pas, plutôt que d'abandonner le Lessouto, ils demanderont au gouvernement anglais des troupes pour réduire à l'ordre Massoupa et ceux qui sont de son parti. Et je puis dire que, malgré mon affection pour les chefs, la plupart d'entre eux sont devenus de tels ivrognes, ils s'abrutissent tellement, les chefs subalternes deviennent tellement impertinents, s'enrichissent aux frais de leurs sujets en les opprimant, qu'on ne peut que désirer que le temps vienne bientôt où ils seront mis de côté et supprimés tout à fait. Il n'y a plus de justice, les vols se multiplient. L'autorité des magistrats n'est pas reconnue suffisamment encore pour obliger les gens à leur apporter leurs procès. Ce qui n'empêche pas le Seigneur de travailler par la prédication de sa parole. Dans un district ou paroisse, nous ne pouvons que Le louer de ce qu'Il fait

les œuvres que nous voyons : des conversions en assez grand nombre, des portes qui s'ouvrent, des relaps qui reviennent, plusieurs personnes très âgées, de quatre-vingts à cent cinq ans, qui s'occupent de leur salut autant que la faiblesse de leur intelligence le leur permet. Je voudrais pouvoir dire que, dans toute la longueur et la largeur du pays, il en est de même, mais il y a grand progrès; à Hermon, à Béthesda, à Massitissi, à Th.-Bosigo, l'œuvre est en progrès. La concurrence des anglicans ne prend pied nulle part. Ils sont là, toujours bataillant, mais on commence à les connaître, et les païens disent à haute voix qu'une religion qui permet la polygamie et le mariage par le bétail ne peut être la véritable.

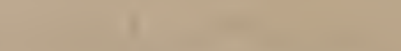
Le Seigneur, — au milieu de nos inquiétudes pour l'avenir, — veut nous rassurer et nous prenons courage. J'estime que M. Boegner, venant aux premiers mois de l'année, arrivera dans des circonstances qui lui permettront de comprendre nos difficultés et nos obstacles. Il verra le noir aussi bien que le blanc, et, de toutes manières, pourra se faire une idée *correcte* de la mission. Un ou deux de nos frères pensent le contraire, mais la majorité approuve fort.

La vente des Bibles et des Nouveaux Testaments de poche s'est faite sur une grande échelle; les indigènes préfèrent de beaucoup les belles et fortes reliures. Les Bibles dorées sur tranches ont été enlevées avec une rapidité extraordinaire; il ne nous en restera bientôt plus; celles à tranches rouges sont aussi très recherchées, mais nous en avons un fort petit nombre. Toute l'édition de la Bible et du Nouveau Testament de poche est arrivée à bon port à Morija, et remplit deux chambres. Le coût du transport et des droits de douane (ceux-ci se montent à très peu de chose) depuis East-London, qui est le port de débarquement, jusqu'ici, se monte à 7,500 fr., qui seront et au delà couverts par nos ventes de cette année, car j'espère que celles-ci nous permettront d'envoyer des acomptes à notre trésorier et au Comité de la

Société biblique pour ce que nous leur devons pour livres et reliure.

Nos écoles normale et biblique vont se rouvrir demain, le 17 courant, pour la session d'été. Celle que nous avons terminée en octobre était plutôt une session d'essai; nous avons posé des jalons, surtout pour notre classe théologique, qui nous permettront de mieux nous organiser. Nous aurons, je crois, une bonne augmentation d'élèves. Ne pourrait-on pas, à Paris et ailleurs, intéresser certaines personnes à l'entretien d'un élève en créant des bourses de 300 fr.? Je crois qu'il vaudrait la peine qu'un appel dans ce genre soit imprimé dans le journal. Dans la classe biblique, j'estime que trois années d'études suffiront; pour la classe théologique, six ou sept, peut-être moins, peut-être plus, suivant le degré d'éducation auquel ont atteint les élèves lors de leur admission. Nous saurions au moins jusqu'à quel point nous pouvons aller et combien d'élèves nous pouvons recevoir. De Genève, nous en avons quelques-unes, une ou deux de Lausanne; on m'en a promis une à Bruxelles.

A. Mabille.



PAUL KECK

Morija, 14 novembre 1882.

Mon cher monsieur Boegner,

Dieu vient de retirer à lui notre cher Paul Keck, décédé à l'âge de vingt-deux ans, le 31 octobre, à Maboulèla, la station missionnaire de son vénérable père. Une grave maladie de la colonne vertébrale, contractée à Paris, il y a six ans, à la suite d'une chute sur la glace, a lentement conduit à la tombe notre bien-aimé frère. Soigné d'abord à la *Cité des fleurs* de Neuilly, puis à la maison des Diaconesses de Strasbourg, Paul a eu le bonheur qu'il souhaitait si ardemment,

de revenir auprès de ses parents en Afrique. Il a pu passer juste un an sous le toit qui l'a vu naître et y jouir de toutes les douceurs que son cœur aimant trouvait dans la société de sa famille. C'est là une grâce vraiment extraordinaire que le Seigneur lui a accordée en réponse à d'ardentes prières. Profitant d'une amélioration qui s'était produite dans sa santé, Paul n'avait pas hésité à entreprendre le long voyage qui devait le ramener à Maboulléla. Il avait l'avantage de le faire avec son frère Daniel, sa belle-sœur et sa sœur Mathilde, qui l'ont entouré des soins les plus vigilants. Ce voyage, si redoutable pour un malade si gravement atteint, s'est cependant effectué avec la plus grande facilité. Paul a non seulement bien supporté la traversée sur mer et le débarquement pénible et souvent dangereux à East-London, mais lorsqu'il eut la joie de se retrouver dans les bras de son père, à Queenstown, il était assurément beaucoup plus fort qu'à son départ de Strasbourg. Restait encore un voyage de trois semaines en wagon à bœufs, mais là encore la main du Seigneur a exercé son influence bienfaisante et protectrice ; mais comme s'il n'avait voulu accorder au cher infirme que juste la somme de forces nécessaire pour supporter son long voyage, le Maître a permis qu'à trois jours de marche seulement de Maboulléla, Paul fit un faux mouvement en remontant dans le wagon qu'il occupait, et lorsqu'il arriva à la maison paternelle, il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes.

Les lecteurs du *Journal des Missions* ont encore présent à la mémoire le récit que M. Daniel Keck leur a fait de son arrivée triomphale à Maboulléla. La joie de la famille et celle non moins vive des indigènes de la station étaient bien partagées par notre cher Paul. Comme il était heureux d'être de nouveau *at home!* Plein d'espérance et sûr d'un rétablissement progressif, il prenait intérêt à tout ce qui concernait la station et sa population. Son ambition suprême était de pouvoir un jour seconder son père dans son œuvre missionnaire ; mais le Seigneur en avait décidé autrement, et,

après quelques symptômes d'amélioration, la maladie reprit sa marche fatale. Au mois de mai dernier, Paul se coucha pour ne plus se relever; ses souffrances étaient parfois excessives et l'état de ses forces si réduit, que l'on peut bien dire que la mort, après cinq mois d'une lente agonie, a été une bienfaisante messagère pour lui et pour les témoins impuissants de son long martyre.

Notre cher défunt nous a laissé à tous des souvenirs bien doux. Il s'était franchement donné au Sauveur et s'était enrôlé dans son armée militante. Sa piété, sa douceur, sa patience ont exercé une influence bénie et que n'oublieront jamais ceux qui l'ont vu sur son lit de douleur à Neuilly, à Strasbourg et à Mabouléla. Jamais un mot de murmure n'est sorti de ses lèvres, même au sein de ses plus vives souffrances; il acceptait *tout* avec soumission, sachant que *tout* était dirigé par la main d'un Père. Il voulait avant tout travailler pour son Sauveur. A peine arrivé à Mabouléla, il manifesta le désir de diriger un groupe à l'école du dimanche, et, apprenant qu'il y avait un certain nombre de grandes filles indisciplinées et, pour cette cause, exclues de l'école, il demanda à les rassembler et à les instruire. Spectacle touchant de voir ce jeune homme pâle, défait, péniblement étayé dans un fauteuil, se faisant cependant écouter avec respect et docilité par une quinzaine de fortes jeunes filles. Avec le concours de son frère, il fonda aussi une Union chrétienne de jeunes gens. Pendant neuf mardis, il eut la joie d'en présider les réunions. La dernière de celles-ci eut lieu la veille du jour où il dut s'aliter. Enfin, sur son lit de maladie, que de personnes il a exhortées à se donner à Dieu et à vivre pour lui!

Et cependant ce cher ami, si plein de l'amour et de la paix du chrétien, ne désirait pas la mort malgré ses souffrances et son état de paralysie presque complète; il n'en parlait que très rarement et avec une répugnance visible. Il se rattachait à la vie et il espérait toujours un retour vers la santé. C'est

qu'il voulait vivre pour son Dieu et lui consacrer tous les jours qui lui seraient accordés. Quel exemple pour tous, mais surtout pour les jeunes gens de son âge !

Permettez-moi de vous transcrire quelques passages d'un journal intime que Paul tenait ; ils vous laisseront entrevoir les sentiments qui remplissaient son cœur :

Le 11 juin 1880, le surlendemain de la fête annuelle de la Maison des Diaconesses de Strasbourg :

« Rarement je n'ai eu un sentiment de tristesse et de découragement aussi poignant que celui que j'ai éprouvé ce soir. Je crois qu'il vient des souvenirs de la fête d'avant-hier. Voir tant de personnes bien portantes, alors que je suis toujours malade ! Comme ma foi est pourtant faible encore ! Oh ! cher Sauveur, pardonne à ton faible enfant ce moment de défaillance et de doute ! Comment ai-je seulement pu avoir ces tristes pensées ? Mon Dieu est toujours le même, et *tout* ce qu'il fait est pour mon plus grand bien. »

16 *mars* 1882. « Je m'affaiblis beaucoup ces jours-ci ; ce soir, j'ai cru que j'allais m'évanouir pendant qu'on me portait à mon lit. Mon Dieu, quelle est ta volonté à mon égard? Montre-la-moi et donne-moi de m'y soumettre. »

5 *avril* 1882. « Pendant plusieurs jours je n'ai pas pu écrire, parce que j'ai dû rester couché sur le côté droit ; mais aujourd'hui j'ai gâté ma journée par mon entêtement et mes dispositions capricieuses et volontaires. J'ai voulu absolument qu'on me portât à la rivière pour y pêcher, quoiqu'il y eût beaucoup de difficultés à la réalisation de ce plan. Rien n'a pu m'arrêter, et me voilà parti ; mais nos lignes n'étaient pas depuis vingt minutes dans l'eau qu'il a fallu les retirer et rentrer à la maison au plus vite, parce que la pluie venait. En me recouchant, je me suis senti si fatigué, si peu en train, que j'ai fait dire que la réunion de l'Union des jeunes gens n'aurait pas lieu ce soir. Ah ! mon Dieu, je t'en prie, pardonne-moi d'avoir préféré le plaisir à mon devoir. »

10 *avril.* « Mon cher beau-frère est reparti cette après-midi pour Bérée. Il ne m'a rien dit pour confirmer mon idée que le Seigneur me prendra bientôt à lui ; mais, en partant, il m'a fixé profondément et m'a dit : Que le Seigneur soit avec toi, mon cher Paul et qu'il te fortifie ! » Il doit avoir dit à mes parents que le Seigneur me rappellera bientôt à lui, car jusqu'ici mon cher père, dans ses prières, a toujours demandé à Dieu de me guérir, de me rendre l'usage de mes membres ; mais ce soir, pour la première fois, papa a prié pour que le Seigneur me donne de me soumettre entièrement à sa sainte volonté. — O Seigneur, assiste-moi ; je suis encore faible et tremblant ! Sois avec moi et donne-moi une soumission pleine et entière à ta volonté. Donne-moi de pouvoir me réjouir à la pensée d'entrer bientôt dans ta maison, *ô mon Père !* »

5 *mai.* « M. K. est arrivé ce matin, nous apportant la nouvelle terrible que Daniel est nommé au poste de Thaba-Bossiou. Cette nouvelle nous a tous atterrés. Que deviendrons-nous ? Que deviendra cette œuvre de Mabouléla, si belle, si importante ? Oh ! mon Dieu, que n'ai-je assez de santé pour aider tant soit peu mes vieux parents ! Oh ! mon Dieu, je sais que je ne pourrais pas faire beaucoup ; mais, mon Dieu, pour le peu que je pourrais faire, je t'en supplie de toutes les forces de mon âme, je t'en supplie, ô mon Père, rends-moi la santé. Tu peux le faire, Dieu Tout-Puissant. Je t'en supplie, fais-le ! Depuis cinq ans, tu as abaissé ta main sur moi, relève-la maintenant, aie pitié de nous, de moi surtout, et rends-moi, rends-moi la santé !..... »

J'espère, cher monsieur Boegner, que ces quelques détails vous auront intéressé et édifié. Mais au fond de toute cette longue maladie, il reste cette terrible question : Pourquoi Dieu permet-il qu'un jeune homme qui s'est consacré à son service direct soit frappé au seuil de sa carrière et enlevé avant d'avoir mis la main à la charrue ? Il n'y a, après tout, qu'un changement d'activité ; mais, entre la gloire que

Dieu tire d'un lit de mort et celle que lui procure une longue activité missionnaire, il nous semble à nous, pauvres mortels, que la balance penche nécessairement pour la seconde. Pour Dieu, ce n'est pas toujours le cas. Mais pourquoi? Il ne nous appartient pas de l'expliquer. Nous le saurons ci-après.

Le point essentiel pour nous, les parents du défunt, c'est que Paul soit mort dans l'espérance de la vie éternelle. Sa maladie a été une longue et solennelle prédication qui ne manquera pas de porter des fruits à la gloire de son Sauveur. Nous le pleurons, mais la mort, entourée de l'auréole de la foi, est autant une naissance qu'une mort, autant un commencement qu'une fin, autant un jour de joie qu'un jour de douleur.

Croyez-moi, cher Directeur, votre tout dévoué,

Dr E. Casalis.



VIE ET MORT D'UN CHRÉTIEN DE LÉRIBÉ

Léribé, 27 octobre 1882.

Hier, dans l'après-midi, un humble cortège se dirigeait, ému et recueilli, vers le cimetière. Il conduisait à leur dernière demeure les restes mortels de notre cher Peterose Motlebekoane. Nous l'avons trouvé malade à notre retour ici. C'était une décomposition du sang qui a donné lieu à toutes sortes de désordres. Il laisse un grand vide parmi nous.

Peterose était d'origine cafre. Il y a passé dix-sept ans, il était tout à fait païen, et je doute même qu'alors il eût jamais entendu la prédication de l'Evangile. C'était pendant la guerre. Un dimanche matin, malgré le canon des Boers qui grondait non loin d'ici, je me rendis à Thaba-Patsoa, la forteresse de Molapo, une seconde Thaba-Bossiou. Il faut y monter à pied. Je rencontre, à mi-chemin, un païen occupé à tanner une peau

de chèvre. — « Mon ami, lui dis-je, mets ton ouvrage de côté et viens avec moi, tu entendras ce que j'ai à dire. » Après une courte discussion, il se lève et me suit. La parole de Dieu fut une épée qui le transperça. Je le vis bientôt apparaître à la station, tourmenté par le sentiment de ses péchés et cherchant le Sauveur. Il le trouva, et, avec Lui, la paix et la joie. Telle était sa soif d'instruction qu'il apprit très vite et très bien à lire, je ne sais comment. A notre retour de Mothito, il fut un des premiers à venir se fixer sur la station pour soustraire, disait-il, ses enfants au paganisme. Alors aussi commencèrent pour lui les vexations de tous genres. Son chef, irrité, lui prit tout son bétail. Molapo lui-même lui refusa longtemps un champ à cultiver. J'ai rarement vu au Lessouto une misère comme celle dans laquelle Peterose tomba. Il vivotait en travaillant pour les autres, il n'avait rien dans sa case, pas même les peaux indispensables qui servent de literie dans ce pays.

Ce qui empirait encore la position, c'est que Makhosana, sa femme, était païenne, ennemie des choses de Dieu, paresseuse, mécontente et désordonnée. Peterose Motlebekoane ne se laissa pas ébranler; il était toujours heureux; jamais on ne l'entendait se plaindre ou gronder sa femme — chose rare ici. — Celle-ci, Makhosana, ne put résister longtemps à la puissance d'un tel témoignage, et elle aussi se convertit. Quelle transformation alors! Elle devint laborieuse, propre, ordonnée, et par une vie sereine et active, ajoutant son témoignage à celui de son mari, elle mettait en relief les paroles de l'apôtre que « la piété avec le *contentement d'esprit* est un grand gain. »

Ils eurent une nombreuse famille. *Khosana*, l'aîné, pétillant d'intelligence et doué du caractère le plus aimable, devint chrétien, s'offrit pour la mission chez les Banyaïs, et alla mourir au Zambèze. Mareka, le cadet, s'est converti dans sa plus tendre enfance. Il avait à peine six ou sept ans que, frappé du fait que le Christ mort sur la croix vit maintenant

dans les cieux, il allait souvent de très grand matin visiter la vieille Damarise Motoke, pour lui parler de la lumière qui avait jailli dans son esprit, et de la grande découverte qu'il avait faite : « Grand'mère, lui disait-il, le sais-tu? Jésus est vraiment sorti du tombeau, et il est vivant! » C'est aujourd'hui un jeune garçon de quinze ans, sérieux, doux, intelligent, respectueux; il vous gagne le cœur dès l'abord.

Deux des filles de Peterose — dont l'une a grandi dans notre mission — sont les femmes de deux excellents évangélistes. Les autres enfants, jeunes encore, comptent au premier rang parmi les meilleurs élèves de notre école.

C'est à dessein que je suis entré dans ces détails. Ils disent l'influence de Peterose dans son intérieur; la puissance de sa piété se faisait sentir au milieu des siens d'une manière peu commune. On le trouvait même quelquefois un peu singulier, et on ne manquait pas de lui en faire des reproches. Il avait brisé avec l'opinion vulgaire que les enfants, jusqu'à un certain âge du moins, sont la propriété publique du village, et, à peu d'exceptions près, il était défiant de toute influence étrangère. Les conséquences de ce système, que nous trouvons, nous, si raisonnable, l'ont justifié aux yeux de ses concitoyens. Personne ici n'a été plus béni dans sa famille.

Si Peterose n'admettait aucun droit tribal sur ses enfants, il reconnaissait ceux de Dieu, et pour lui ce n'était pas un vain mot.

Après la réunion solennelle où son fils aîné s'offrit pour notre expédition, je dis à Peterose : « Voilà donc Khosana qui s'est offert, c'est ton bras droit, qu'en dis-tu, toi? » Etonné de ma question, il me regarda. — « J'appartiens à Christ, répondit-il, au milieu d'un groupe qui s'était formé autour de nous, et Khosana, bien qu'il soit mon fils, lui appartient aussi. Si celui qui est son maître juge bon de l'envoyer, de quel droit m'y opposerai-je, moi? » Khosana partit, ce fut pour la famille une joie, voilée sans doute d'un peu de tris-

tesse. Il mourut. A notre retour nous redoutions la première rencontre d'un père et d'une mère qui nous voyaient revenir sans leur fils. Peterose, lui, trouva des paroles pour nous consoler et nous fortifier.

« Nous n'avons pas d'arrière-pensée, dit-il, sur Khosana; tous les soldats ne reviennent pas du champ de bataille. C'est à l'œuvre que notre fils est mort, son Maître l'a appelé. Nous ne voudrions pas le faire revenir. Mais nous bénissons Dieu de votre retour au milieu de nous, serviteurs de Dieu. »

Pendant la dernière guerre, Peterose, comme tous les chrétiens d'ici restés fidèles au gouvernement, s'était réfugié au camp. Le camp, c'est-à-dire l'égout où s'amasse tout ce que les colonies ont pu rejeter de plus avili et de plus corrompu. Jusqu'à quel point Peterose a-t-il pu résister à « l'eau de feu » qui y faisait de si affreux ravages? Je ne le sais. Il me disait un jour que ce camp était une école de Satan, et il en avait conçu tant d'horreur, qu'il profita de la première éclaircie dans les affaires pour s'échapper et revenir avec sa famille dans la station. Mais la maladie le minait déjà. Il put à peine achever de rebâtir sa petite chaumière. Il n'en sortit guère. Aussi longtemps qu'il put encore se traîner à une centaine de pas, nous laissions à dessein une des fenêtres de l'église ouverte. Il se couchait dehors, près du mur, participait ainsi à notre culte et se nourrissait de la Parole de Dieu. Bientôt les forces l'abandonnèrent et il dut rester chez lui. Mais il se faisait répéter avec avidité la méditation du jour par sa femme et les amis qui le visitaient.

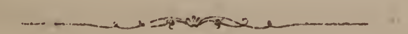
Il eut la pleine jouissance de ses facultés et de la parole jusqu'au dernier moment, et il s'en prévalut pour répéter ses derniers conseils et instructions à sa femme et à ses enfants. Il savait qu'il allait mourir, et il en parlait sans emphase et sans extase comme d'une chose toute naturelle, avec une sérénité inaltérable. L'autre jour il me mandait près de lui. « Le moment du départ est arrivé, dit-il, mais tout est

paix. « Ke Khotso feèla. » Il fixait sur moi un regard profond, son visage était d'une blancheur qui me surprit, et que je m'expliquai en partie par la nature de sa maladie. Il parlait avec force. Un trait qui caractérise l'homme qui nous quittait : il trouva, lui, au seuil même de l'éternité, des paroles de sympathie à propos de quelques moutons que je m'étais procurés avec peine et qui ont été volés ou perdus.

Une deuxième crise l'emporta. J'accourus, mais il avait déjà fermé les paupières et rendu l'âme dans les mains de son Dieu. Son visage avait une telle expression de paix, qu'on ne pouvait croire que tout était fini, et on retenait involontairement son haleine pour ne pas le réveiller d'un si doux sommeil. Si la mort est le « roi des épouvantements », je ne la reconnais pas ici. Quand un enfant de Dieu est entré dans les parvis éternels, la gloire dont il jouit se reflète sur son visage.

Peterose était une humble fleur dans le jardin du Seigneur qu'il faisait bon de contempler de près pour y voir l'œuvre de la grâce de Dieu. Et à nous, qui l'avons connu et aimé, il nous semble que tout le monde doive le connaître et l'aimer aussi.

F. Coillard.



LA RECONSTRUCTION DU TEMPLE DE MOORÉA

A Monsieur Boegner, directeur de la maison des Missions de Paris.

Papétoaï, Mooréa, ce 8 octobre 1882.

Bien cher frère,

Vous savez que Papétoaï a été le berceau du protestantisme aux îles de la Société et ailleurs. Un monument en corail bien taillé et bien poli fut construit, dans cette loca-

lité, peu de temps après la réception de l'Evangile à Mooréa et à Taïti. Cette œuvre fut accomplie par ces îles qui se réjouirent avec leurs voisines de voir ce bel édifice s'élever à la gloire de Dieu, à l'endroit même où un maraé séculaire avait permis à Satan de perdre des milliers d'âmes. Ce temple, dû à l'initiative et au zèle des premiers missionnaires et à la piété des premiers convertis, commencé en 1822, sous le règne de Pomaré III, ne fut terminé qu'en 1830. Ce fut une œuvre de patience, de foi et de triomphe. Sans fondement, et minée par un petit cours d'eau souterrain, cette maison de prières se vit abandonnée il y a environ huit ans. Depuis cette époque, que de fois n'avons-nous pas gémi en voyant cet édifice religieux, témoin de tant de glorieux souvenirs, tomber petit à petit en ruine ! Que de fois n'avons-nous pas plaidé sa cause auprès du district, auprès des autorités françaises, auprès de la reine Pomaré ! Cette dernière était entièrement gagnée, quelques mois avant sa mort, mais le départ si rapide et si inattendu de cette chrétienne tant aimée, tant regrettée et si influente, nous porta à désespérer de l'avenir de notre vieux et cher temple.

Dieu veut, évidemment, qu'il soit reconstruit. Le district de Papétoaï, grâce à son chef et à la piété d'un entrepreneur demi-blanc, prit la résolution, cette année, de reconstruire cet édifice. Mais le gouverneur ne voulut pas que la commune s'engageât dans une entreprise qu'il considérait comme un peu téméraire; cependant, il voulut bien permettre, et même fortement conseiller à la paroisse, de se charger de cette œuvre considérable avec l'aide des dons volontaires qui pourraient être offerts par les paroisses de Taïti et de Mooréa. La paroisse de Papétoaï n'hésita pas. Elle accepta de prendre sous sa responsabilité ce travail, comptant sur le concours de toutes les paroisses : Dieu nous a aidés, nous aide et nous aidera. Le conseil d'arrondissement de Mooréa approuva avec joie cette résolution. Le conseil supérieur accueillit cette nouvelle avec enthousiasme et décida qu'une

souscription serait faite dans les paroisses de Taïti et de Mooréa, et qu'on demanderait le concours des Iles sous le Vent. Il nomma une commission, composée de MM. Vernier et Brun, pasteurs français, et de Maheamu, Tihopu, Taumihau et Vaitoare, pasteurs indigènes. Chargée de la souscription, elle vient d'accomplir, avec beaucoup de zèle, l'œuvre qui lui avait été confiée. Elle s'attendait, tant le doute est naturel au cœur humain, à rencontrer, ici beaucoup d'indifférence, là de la résistance et des refus catégoriques. Elle a été heureusement déçue.

Le tiers des paroisses a donné avec enthousiasme et généreusement; les offrandes d'un autre tiers ont été réjouissantes; les autres ont souscrit, mais avec un peu de lenteur et d'hésitation. Toutes ont été heureuses qu'on leur rappelât les efforts tentés jadis pour l'évangélisation de Taïti et de Mooréa; aucune n'avait oublié que Papétoaï a été réellement le berceau du protestantisme des Iles de la Société; que c'est de là que l'Evangile s'est répandu dans bien des îles de l'océan Pacifique, et que le temple construit autrefois dans cette localité avait été un grand sujet de joie et de triomphe. Cinq paroisses sur vingt-deux ont souscrit chacune, lors de la visite de la Commission, pour une somme d'environ 700 francs. La plupart des autres paroisses ont donné, séance tenante, 250 francs. La paroisse de Papéété s'est signalée par sa libéralité. Elle a déjà offert 2,500 francs. La reine Marau a donné 1,000 francs. Le roi Pomaré, absent de Papéété, donnera certainement d'une manière généreuse. La paroisse de Haapiti, à Mooréa, a souscrit pour une somme de 1,250 francs. La souscription marche bien. Dieu veuille permettre qu'elle soit efficace. Les Iles sous le Vent nous aideront aussi, j'espère. Malgré tout cela, la paroisse de Papétoaï sera obligée de s'imposer, pendant longtemps, des sacrifices volontaires (1). Je dis volontaires, car

(1) Cette paroisse donne *chaque mois* 1,000 fr. environ. P. B.

le gouvernement n'a pas voulu que cette paroisse eût recours à un impôt forcé, comme cela a lieu dans les communes chargées de construire des édifices religieux. Le temple de Papétoaï sera donc une œuvre de foi, de charité et de patience, et deviendra la propriété du protestantisme tout entier. Il coûtera 50,000 francs environ.

P. BRUN.

LÉGENDES ET FABLES HOTTENTOTES

Par M. F. H. Krüger

Quand Vasco de Gama jeta l'ancre dans la baie de Sainte-Hélène, en l'année 1497, il vit sur le rivage quelques indigènes, petits de taille, laids de figure, jaunâtres de couleur, couverts de vêtements en peau et armés d'arcs, de flèches et de sagaies. Cette première rencontre d'Européens avec les habitants de la côte occidentale de l'Afrique du Sud se termina par une querelle : quatre matelots furent blessés, et les Portugais durent se réfugier sur leurs navires. Cependant Vasco de Gama décrit les indigènes comme « des gens sachant s'amuser, aimant à danser et à faire avec certains instruments une certaine musique pas trop mauvaise en son genre. »

La description est laconique ; elle est juste et vraie encore aujourd'hui.

Le peuple ainsi dépeint occupait, au temps des découvertes portugaises, toute l'Afrique australe, depuis le Cunéne et le Zambèze au nord jusqu'au Cap, depuis l'océan Atlantique jusqu'au Drackensberg à l'orient. Ce ne sont pas des nègres. Au point de vue politique, on peut dire qu'ils ont été refoulés par les Cafres et les Béchuanas, comme les Celtes le furent par les invasions germaniques lors des grandes mi-

grations en Europe. Au point de vue ethnographique, ils sont entièrement différents des races noires.

La couleur de leur peau a été fort bien comparée aux diverses teintes des feuilles sèches; leurs cheveux noirs et crépus s'enchevêtrent naturellement en touffes arrondies, entre lesquelles paraissent des places nues de cuir chevelu; lorsque ces touffes atteignent une certaine longueur, elles ressemblent à des franges de cordonnets tortillés. Les pommettes saillantes forment avec le menton, généralement pointu, un triangle caractéristique; cette forme du visage est accentuée par l'aplatissement extrême du nez, très court d'ailleurs, et ces défauts de proportion sont d'autant plus frappants que les yeux sont très écartés. Par contre, la bouche est mieux formée que chez le nègre; les lèvres sont moins épaisses et moins retroussées; les dents, fines et brillantes, sont comme deux rangées de perles. Le crâne est allongé et plat, platysténocéphale en style scientifique. Pour le reste du corps, il faut noter la petitesse relative de la stature : la taille moyenne des hommes est de 1 m. 60, celle des femmes de 1 m. 40; les membres sont grêles et contrastent d'autant plus avec la stéatopygie monstrueuse qui suffirait à elle seule comme signe distinctif de cette race.

La langue est entièrement différente de celles que parlent les peuples noirs de l'Afrique australe et centrale; on ne sait encore à quelle famille la rattacher. Les racines sont strictement monosyllabiques et se terminent par une voyelle; les dérivés sont formés par l'agglutination suffixe d'éléments pronominaux.

Un exemple fera comprendre cette formation. La racine *khoï*, homme, produit *khoï-b*, l'homme ou un homme; *khoï-s*, femme; *khoï-kha*, deux hommes; *khoï-ra*, deux femmes; *khoï-gu*, hommes; *khoï-ti*, femmes; *khoï-i*, une personne (sans indication de sexe); *khoï-n*, gens; *khoï-si*, humain et en même temps aimable; de là on peut recommencer une nouvelle série : *khoï-si-b*, *khoï-si-s*, etc.; on peut accumuler

les suffixes : *khoï-si-ga*, être humain ou aimable ; *khoi-si-ga-gu*, être humain l'un pour l'autre, c'est-à-dire se marier, mot qui forme à son tour le point de départ d'une nouvelle série, *khoï-si-ga-gu-s*, le mariage.

Le son de cette langue a été comparé, par beaucoup de voyageurs, au piaulement des dindons ou au gloussement des poules; il s'y trouve, en effet, des sons qui ont été nommés clappements et que l'on produit en détachant brusquement la langue du palais ou des dents. Il y a quatre de ces sons dont la différence très réelle est assez difficile à décrire ; ils ne peuvent s'employer qu'au commencement des syllabes, devant les voyelles, devant les gutturales et devant *n* et *h* (1).

C'est à cette particularité que le nom de Hottentot, donné au peuple dont nous parlons, doit son origine. Ce n'est pas un terme indigène. Il vient du hollandais, mais n'est plus actuellement usité dans cette langue. Le géographe O. Dappert, qui vivait à Amsterdam vers la fin du dix-septième siècle, affirme que le nom de « Hottentot » fut donné aux indigènes du Cap par les Hollandais à cause de leur langage singulier, « parce que ce mot est employé chez nous comme injure pour désigner quelqu'un qui bredouille et qui bégaie en parlant. »

(1) Comme l'imprimeur ne possède pas, sans doute, les signes employés pour les quatre clappements, nous les indiquerons, sans distinction, par un point d'exclamation.

(*A suivre.*)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9731. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1888

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AVIS IMPORTANT

Un certain nombre de nos abonnés n'ont pas tenu compte de notre précédent avis inséré dans les numéros de novembre et décembre 1882, et ont continué à envoyer leurs abonnements de 1883 à la librairie Bonhoure. DANS L'INTÉRÊT DE LA RÉGULARITÉ DU SERVICE, ET POUR ÉVITER DES RETARDS, nous prions nos abonnés, ainsi que MM. les libraires ou autres correspondants chargés des abonnements aux journaux missionnaires, de vouloir bien les transmettre directement à M. J. SCHULTZ, AGENT COMPTABLE, TRÉSORIER DÉLÉGUÉ, 25, *rue de Londres*, *à Paris*, lequel est seul chargé des abonnements et de l'expédition du *Journal des Missions* et du *Petit Messager*.

On peut s'abonner, *sans frais*, dans tous les bureaux de poste de *France*, de *Suisse*, de *Belgique*, etc.

Nous prions instamment les amis de l'Œuvre des missions de relire l'article intitulé : *Nos charges actuelles et les devoirs qui en résultent pour nous*, inséré dans le numéro de décembre dernier. Nous les invitons à le faire dans un esprit de confiance et assuré que le Seigneur leur dira dans quelle mesure ils doivent nous venir en aide pour que nous puissions continuer son œuvre sans entraves.

THÉOP. JOUSSE,
Directeur intérimaire de la Mission.

DÉPART DE M. ET MADAME BOEGNER POUR LE LESSOUTO ET DE M. JEANMAIRET POUR L'EXPLORATION DU ZAMBÈZE

La direction de la Société des Missions de Paris a invité ses amis à venir prendre part à une réunion d'adieux à l'Oratoire le 31 décembre dernier. Il s'agissait de prendre congé du Directeur de la Mission et de sa compagne, qui se rendent au Lessouto pour y apprendre sur place la marche de l'œuvre missionnaire, et aussi de prendre congé de M. Jeanmairet qui, avec MM. Coillard et Christol, doit entreprendre un voyage d'exploration au Zambèze. M. le docteur Monod a bien voulu présider cette réunion, qui avait attiré de nombreux amis de M. et madame Boegner et de notre œuvre. Après une prière de M. R. Hollard, le président a prononcé le discours suivant :

Chères sœurs et chers frères en Jésus-Christ,

Nous sommes réunis en ce moment pour demander au Seigneur de bénir le voyage que vont entreprendre dans quelques jours M. et madame Boegner, pour se rendre auprès des missionnaires dans le pays des Bassoutos. M. Jeanmairet, qui va rejoindre M. Coillard, partira avec eux. MM. Boegner et Jeanmairet vont vous rendre compte eux-mêmes du but dans lequel ils vont faire ce long voyage, et j'ai d'autant plus hâte de leur donner la parole que je crois de plus en plus que le devoir du président dans des réunions semblables est de se taire.

Je me borne à émettre le vœu que, dans dix mois, nous puissions nous réunir de nouveau pour rendre grâce au Seigneur du succès de ce voyage entrepris avec tant de dévouement et au prix de bien douloureux sacrifices

La parole est à M. Boegner, qui s'exprime de la manière suivante :

Chers amis,

En venant avec mes compagnons de voyage me recommander à vos prières, je crois devoir avant tout vous exposer dans quelles circonstances et par quelles raisons le voyage que nous allons entreprendre dans trois jours a été décidé.

A vrai dire, une visite au Lessouto était chose résolue dès mon entrée au service de l'œuvre des Missions. L'une des conditions expressément formulées de mon entrée à la sous-direction était que j'allasse pour plusieurs mois au sud de l'Afrique, avant tout, pour apprendre à connaître nos stations, mais aussi pour étudier sur place d'autres missions.

Cette décision s'explique d'elle-même. Appelé à préparer les futurs missionnaires, à assister M. Casalis dans la direction générale de l'œuvre, à participer à la rédaction de nos journaux, à y plaider la cause des missions, je n'étais pas en mesure de bien remplir ma tâche, aussi longtemps que je ne connaissais que par ouï-dire l'œuvre que j'étais appelé à servir. D'un autre côté, le désir depuis longtemps exprimé par nos frères du Lessouto, de recevoir la visite d'un représentant de nos Eglises, ou tout au moins de notre Comité, achevait de rendre nécessaire mon voyage. Le Comité, les missionnaires et moi-même y voyions le seul moyen de me donner cette initiation à notre œuvre commune, qui ne peut se faire que par la vue, et sans laquelle il ne peut y avoir de bonne direction.

Le moment choisi d'abord pour ce voyage présentait toutes sortes d'avantages : nous étions, ma femme et moi, absolument libres de nos mouvements ; sans enfants, sans ménage, et pas encore assez engagés au travail pour que notre absence portât préjudice à la Maison des Missions. Profitant des loisirs que nous laissaient les débuts, nous avions commencé à préparer sérieusement notre voyage, lorsque se produisit un événement qui, en changeant la situation, changea nos devoirs. M. Casalis, à la suite d'un accident, tomba malade, et je me vis obligé d'ajourner mon départ à

une meilleure occasion, ne doutant pas qu'elle se présentât bientôt.

Trois ans se sont passés sans ramener un concours de circonstances assez favorables pour qu'il nous fût permis de reprendre nos projets. Au Lessouto, les événements politiques, la guerre d'abord, et l'agitation des esprits qui lui a succédé, eussent défendu de songer à partir, même si la situation intérieure de notre œuvre l'eût permis. Mais, là aussi les raisons ne manquaient pas d'ajourner; je n'en indiquerai que deux : le fait que nous avions plusieurs élèves en cours d'études, et, autre circonstance défavorable, le passage de la direction des mains de M. Casalis aux miennes, transfert toujours assez difficile à opérer, surtout quand c'est un conscrit à peine au fait du service qui succède à un vétéran blanchi sous les armes.

Depuis cet été, les circonstances ont changé. Au Lessouto, grâce à la politique suivie par le gouvernement de la Colonie, une ère d'apaisement avait commencé. Trois de nos élèves finissaient leur cours d'études, et la rentrée s'annonçait comme très faible. J'entrevoyais la possibilité de placer dans le milieu ami de Neuchâtel le seul nouvel élève que nous attendions, sans parler, bien entendu, de ceux qui sont en cours d'études à l'école préparatoire des Batignolles. Enfin, le retour de M. Jousse me donnait la garantie que je ne manquerais pas, le cas échéant, d'un bon remplaçant. En examinant ainsi les divers éléments de la situation, j'ai dû me demander si le moment n'était pas venu de reprendre et de mettre à exécution le projet de voyage au Lessouto.

Si nos décisions étaient le produit des seules circonstances extérieures, l'hésitation n'eût pas été possible; le moment opportun était évidemment arrivé, il fallait aller. Mais il entre dans toute résolution importante toute une série de considérations intimes et personnelles que les autres hommes ne soupçonnent pas, que même les proches ont de la peine

à apprécier, et qui cependant ont eu sur la détermination prise une influence prépondérante.

Vocation, préférences secrètes, carrière à venir, toutes ces questions se posent, car toutes sont intéressées à la solution. Cette solution elle-même, c'est la conscience seule qui peut la fournir, et c'est Dieu seul qui en est juge. C'est lui qui donne au cœur son approbation ou son blâme, selon que, dans sa détermination, le cœur a cherché sa propre volonté, ou la volonté du Père qui est aux cieux.

Cet aspect intérieur de résolutions à prendre, ce dedans des problèmes à résoudre, je l'ai retrouvé dans la question qui m'était posée, et je l'ai étudié. Je n'ai point à vous rendre compte de ce travail. Qu'il me suffise de dire que, si je vais en Afrique, c'est uniquement parce que je crois que, sans ce voyage, je serais incapable de m'acquitter du mandat que le Comité m'a confié en me nommant directeur.

Pour être bien faite, une œuvre exige deux choses de ceux qui y travaillent : qu'ils la connaissent, et qu'ils se donnent à elle. Le voyage au Lessouto est pour moi à la fois le moyen de connaître l'Œuvre des missions et de me donner à elle. J'abandonne le reste à la grâce de Dieu.

Je tiens à dire que ma femme, en m'accompagnant, obéit identiquement aux mêmes considérations. La directrice d'une Maison de Missions est, plus même que la femme du pasteur, associée au travail de son mari. Il donne son temps et ses forces; elle donne son intérieur. Le développement des futurs missionnaires dépend en partie d'elle. Il est bon qu'elle participe, elle aussi, quand cela est possible, à cette initiation à l'œuvre qui ne peut se faire que par la vue et le contact personnel. Qu'elle ne puisse prendre ce parti sans déchirement, quand elle est mère, cela est évident. Mais Dieu pour qui le sacrifice est fait saura en adoucir l'amertume. Il saura nous rappeler, au moment voulu, que ce qu'on fait pour Lui n'est jamais que peu de chose en regard de ce qu'Il fait pour nous.

Notre résolution prise a reçu toutes les confirmations que nous pouvions désirer. Le Comité a été unanime à accepter notre offre. Nos amis de Neuchâtel ont mis à faciliter les arrangements relatifs aux élèves une bonté généreuse qui nous a vivement touchés. L'approbation joyeuse des missionnaires est venue à son tour nous encourager. Enfin, considération qui n'est pas sans importance pour une société comme la nôtre, un don vraiment royal du principal chef de la Compagnie des paquebots, qui nous transportera en Afrique, sir Donald Currie, a réduit de moitié les frais de notre voyage, aller et retour, ainsi que ceux du voyage de M. Jeanmairet, qui nous accompagne. Je dois voir cet ami dans quelques jours pour lui porter les remerciements du Comité, auxquels, je n'en doute pas, vous ajoutez les vôtres en ce moment.

Ces derniers jours, cependant, un nuage s'est élevé sur notre horizon, jetant son ombre sur notre route : quelques télégrammes nous ont représenté la situation politique s'assombrissant au Lessouto. Il est vrai que d'autres dépêches permettaient d'espérer qu'en tous les cas un délai assez long nous séparait encore de l'époque des solutions.

De ces deux courants de nouvelles résultait une incertitude qui, venant presqu'à la veille de notre départ, était doublement pénible. Pour en sortir, nous avons résolu, après avoir pris conseil, d'aller à la source même des informations en demandant à M. Mabille lui-même, par un télégramme, si notre départ, le 3 janvier, était possible. La réponse s'est fait attendre onze jours. Je suppose que M. Mabille a voulu prendre conseil de ses frères. En faisant annoncer cette réunion, je ne savais pas si, au dernier moment, je ne serais pas forcé de la contremander. Enfin jeudi soir, à six heures, elle est arrivée. La voici. Elle est éloquente en sa brièveté. « Venez. Mabille. Morija. »

Nous rendons grâce à Dieu de ce qu'il a ainsi dissipé nos incertitudes au dernier moment.

Et maintenant je regarde en avant, à ce voyage auquel il faut bien que je croie aujourd'hui, puisque dans trois jours il sera commencé, et je me demande ce qui en sortira. J'ai l'ambition qu'il soit utile, très utile, qu'il soit une source de bénédictions pour ceux vers qui nous allons, pour vous qui nous envoyez, pour nous-mêmes qui partons au nom de Jésus-Christ.

Je pense à ces voyages d'inspection, célèbres dans l'histoire des missions, où la visite d'un homme a été pour tout un champ de travail, et ensuite pour la mère patrie, le point de départ d'un nouvel effort de la vie spirituelle et de l'activité. Je pense au premier missionnaire, à ce saint Paul qui pouvait écrire aux Romains : Je suis persuadé, etc. (Romains XV, 29.) Ce Paul qui, sur le navire qui le transportait à Rome, recevait cet encouragement : « Paul, ne crains point, Dieu t'a donné ceux qui naviguent avec toi. » Je pense à ces choses, et je me dis que Dieu qui a permis notre voyage, tient aussi pour nous une œuvre en réserve, malgré notre faiblesse et notre indignité.

Cette œuvre, nous la ferons, si nous sommes fidèles à vivre dans la communion de Christ, et si vous, de votre côté, vous nous soutenez par vos prières, vous sentant véritablement solidaires et responsables de nous. Je vous demande vos prières pour notre compagnon de voyage, M. Steinheil, qui va au Lessouto à la fois pour y étudier l'œuvre de Dieu, et pour y fortifier sa santé. Tout à l'heure, M. Jeanmairet vous les demandera lui-même pour lui. Soutenez-nous, entourez-nous de vos prières. Alors notre voyage réussira, alors l'œuvre de Dieu, à laquelle nous allons travailler, prospérera entre nos mains, et ce qu'il a commencé, par la première génération de nos missionnaires, par vous, cher monsieur Casalis, à qui je demande aujourd'hui votre bénédiction, nous le continuerons, et l'esprit d'Élie reposera sur Élisée.

M. Jeanmairet a succédé à M. Boegner, et s'est exprimé comme suit :

Mes chers frères, je suis arrivé à ce jour que j'ai appelé longtemps de mes vœux, que j'entrevoyais au commencement de mes études dans un vague lointain comme l'un des plus beaux de ma vie, et, maintenant que je me trouve en face de la réalité, c'est encore un beau jour pour moi. Je suis heureux, parce qu'il est une preuve de plus de la bonté de Dieu à mon égard, en ce qu'Il m'appelle à travailler directement à son œuvre malgré mes infidélités et ma faiblesse. Je regarde en avant avec confiance, car celui qui m'a fait éprouver sa bénédiction pendant mes études sera encore fidèle pour m'accorder sa force dans l'avenir. Je me sens aussi heureux de pouvoir travailler au relèvement de pauvres pécheurs, de leur faire entendre une parole d'affection, de leur porter un message d'amour. Mais, je ne vous cacherai pas que j'éprouve une certaine crainte en face d'une si grande et si belle tâche ; serai-je fidèle au mandat dont Dieu m'a chargé ? N'arrivera-t-il pas que mon peu de foi et ma faiblesse compromettront une telle œuvre ? Je tremble à cette pensée, et j'éprouve le besoin bien profond de vos prières pour qu'il me soit donné, la sagesse, la prudence, le dévouement dont j'ai besoin. Dans un tel moment, j'aime à me rappeler tous les témoignages d'affection que j'ai reçus ; j'aime à me sentir porté par les prières de mon Église. Croyez-le, j'ai aussi été touché de votre sympathie chrétienne, c'est Dieu qui vous l'a mise au cœur pour me faire du bien. Je vous en remercie, chers messieurs Casalis et Boegner, ainsi que vos compagnes, et vous tous qui êtes ici pour me dire un fraternel adieu. Je pense aussi avec reconnaissance à ce que je vous dois, membres de notre Comité des Missions, ainsi qu'à la Société française et africaine d'encouragement pour le gage de sympathie qu'elle m'a donné. Je suis ici pour vous dire adieu; cette pensée me serait plus pénible si

je devais briser par là les liens qui m'unissent à vous ; j'aime à croire qu'il n'en sera pas ainsi, et qu'en travaillant au quartier général, vous n'oublierez pas vos avant-postes. Ne sommes-nous pas engagés sous le même chef pour travailler à la même œuvre ? Plus que jamais, il m'est permis de solliciter votre concours à cause de votre position vis-à-vis des incrédules. Ce que notre époque veut, ce sont des faits et non des formules et des déclarations de piété. L'Œuvre des missions plus que toute autre vous permet d'affirmer que l'Évangile n'a rien perdu de sa puissance régénératrice, de montrer aux plus sceptiques que, si à un moment donné ils sont capables de mouvements généreux, vous aussi vous savez donner votre argent, vos enfants, votre propre vie pour Celui qui a tant fait pour vous et pour moi. Sûr de votre assentiment, je m'adresse à vous avec plus de confiance pour mettre sur vos cœurs la mission du Zambèze, à laquelle je me sens pressé de coopérer.

Vous savez quelles circonstances ont décidé notre Comité à envoyer une nouvelle expédition dans ces régions lointaines, afin d'y chercher un nouveau champ d'activité. Vous n'ignorez pas non plus les difficultés et les dangers qui nous attendent pour mener cette entreprise à bonne fin, tellement que vous pouvez douter de sa réussite. Je vous rappelle ces choses pour vous montrer combien est grande l'œuvre de Dieu, comparée à la faiblesse de ses instruments, et exciter ainsi votre intérêt chrétien et vos intercessions les plus ardentes pour assurer le triomphe de la vérité dans cette partie de l'Afrique plongée dans les plus profondes ténèbres. Je ne sais si Dieu ratifiera notre désir de livrer un assaut à cette forteresse de Satan. Serait-ce à dire que nous devions tourner le dos à l'ennemi pour nous retrancher dans nos stations du Lessouto, de Taïti et du Sénégal ? Mais alors pourquoi les cris d'appel de M. Coillard, qui ont fait battre vos cœurs et auxquels vous avez répondu ? Si vous pensez comme moi, vous vous engagez aussi à soutenir cette lutte aujourd'hui et toujours. Demandez

à Celui qui tient les cœurs en sa main de manifester clairement sa volonté à ceux qui sont appelés à prendre de graves décisions. Demandez-lui la force pour suivre sa volonté quelle qu'elle soit, et qu'ainsi les regards de vos missionnaires soient fortifiés par votre exemple et par votre foi : c'est le vœu et la prière de celui qui, plus que tout autre, éprouve le besoin de se recommander à la bénédiction de Dieu et à votre affection chrétienne. *Amen !*

M. Jousse, qui succède à M. Jeanmairet, dit qu'il n'a accepté qu'en tremblant la mission de remplacer M. Boegner pendant son absence. Quand on a passé plus de la moitié de sa vie en pays étranger, on se sent peu d'aptitude pour un travail de ce genre. La nécessité d'un tel voyage a pu seule le déterminer à accepter. Pendant de longues années, ses frères et lui ont soupiré après la visite d'un ou de plusieurs membres des Églises de France, et comment refuser son concours quand le moment est venu pour la réalisation d'un désir si fortement exprimé, et par les missionnaires, et par les membres de leurs Églises. Les circonstances de ce départ sont empreintes d'un cachet qui est propre à la vie missionnaire, un cachet de renoncement. Si M. et madame Boegner eussent été appelés à faire ce voyage sans renoncer à quelque chose, ce voyage eût été privé de la haute sanction que donne à toute œuvre humaine le cachet du dévouement. A l'exemple de plusieurs missionnaires, ils laissent derrière eux une chère enfant dont les doux sourires et les tendres baisers répandaient le bonheur dans le cercle de la famille. Que l'Église, en faveur de qui un tel sacrifice est volontairement fait, se sente émue à jalousie, qu'elle adopte cette chère et douce créature, que chaque jour elle soit présentée à Dieu dans de ferventes prières pour que l'enfant soit conservé aux parents et les parents à l'enfant.

Puis, se tournant vers M. Boegner, l'ancien missionnaire de Thaba-Bossiou lui a remis le message suivant : « Bientôt

vous serez dans ce cher Lessouto, ma seconde patrie ; bientôt vous verrez de vos yeux mes chers et vieux compagnons de travail. Dites-leur à tous que, si j'ai dû renoncer à l'honneur de combattre à leurs côtés, je n'ai pas cessé de lutter avec eux par la prière. De l'arrière-garde où je me trouve relégué par la fatigue, je ne cesserai pas de crier à mes compatriotes : Aimez les Bassoutos, achevez l'œuvre que vous avez commencée et poursuivie avec tant d'amour et de renoncement, pour leur relèvement et leur salut. »

Ému jusqu'aux larmes, le vénérable Directeur honoraire de la mission, M. Casalis, se lève, et, plaçant ses mains sur la tête de M. Boegner, il s'écrie : « Mon frère, vous m'avez demandé ma bénédiction, la voilà, je vous la donne ! Dans le pays où vous allez, vous verrez de grandes choses. Vous y verrez la grande misère de l'homme, qui est né et qui a grandi dans le paganisme. Vous y verrez aussi la grande puissance de Dieu, qui s'est manifestée en lui par la conversion, grâce qui donne un démenti à la faiblesse de notre foi lorsqu'elle doute et dit : Non, cette œuvre n'est pas possible. »

La parole est ensuite donnée à M. le pasteur Dhombres. Ce frère réclame l'indulgence de l'assemblée, il se sent fatigué, il descend de chaire et vient de donner la communion à son Église. Cependant, a-t-il ajouté, ce que je viens d'entendre a déjà produit sur mon esprit un grand délassement. S'adressant à M. Boegner : « Je vous envie ! Que je voudrais voir ces lieux dont nous avons si souvent entendu parler, que j'ai cherché à me représenter, que je me représente sans doute sous des couleurs fausses, mais qu'il me semble voir pourtant ! Le voyage que vous allez entreprendre est nécessaire ; pour bien connaître et diriger une œuvre, il faut l'avoir vue et étudiée sur place. Il y a sans doute une ombre au tableau ; vous allez laisser derrière vous votre chère enfant ; mais, soyez sans crainte, elle sera entourée d'une

affection universelle, chacun voudra être pour elle un père, une mère, de grands parents, et tous nous prierons Dieu de vous la conserver afin que vous puissiez la revoir.

... Au nom de cette assemblée réunie pour vous faire un adieu solennel, recevez ce mandat : Vous direz aux Bassoutos que nous les aimons, et que nous ne les abandonnerons jamais... »

La parole est à M. le pasteur Appia. « Il est difficile de parler d'une semence ; pour en apprécier la valeur, il faut attendre, il faut voir l'arbre qu'elle produira. Votre plan, votre départ est une semence; mais l'arbre va grandir, et vous reviendrez nous montrer de beaux fruits. Car nous vous disons comme Abraham à Éliézer : « L'Eternel enverra son ange devant toi. » Peut-être qu'en vous voyant arriver, les Bassoutos seront étonnés de votre air de jeunesse ; mais vous pourrez leur dire que vous n'êtes pas seul ; que, derrière vous, il y a tout un sénat composé de centaines de pasteurs et de laïques, les uns encore sur la terre, les autres déjà dans la gloire, et dont vous êtes les représentants. Vous leur direz que la Mission a poussé de profondes racines dans la France protestante, et que vous êtes enveloppé des prières de l'Église. La veille de Noël 1881, le missionnaire Nommensen revenait dans sa belle station de Sumatra. Le 24 décembre, une grande assemblée, déjà réunie dans le temple, l'attendait avec impatience. Hé bien, leur dit-il avec émotion, quand je vous quittai nous fîmes un pacte, une sorte d'alliance de prier les uns pour les autres. Je puis dire que j'ai tenu ma promesse; et vous, l'avez-vous fait ? Un amen solennel traversa l'assemblée. Frère Boegner, faisons un pacte semblable. Nous vous porterons dans nos prières au foyer domestique, à l'école du dimanche, dans nos réunions de missions, et les Églises vous suivront par la prière pendant votre voyage. Oui, frères et sœurs qui m'écoutez, je m'engage en votre nom. Et, à votre retour, quand vous de-

manderez si nous avons été fidèles à notre pacte, nous aussi nous vous répondrons par un amen. Allez de station en station répandant partout la semence de vie. Les voyages des directeurs des sociétés missionnaires font époque dans l'histoire des missions ; vous connaissez celui des premiers délégués de la Société de Boston ; vous connaissez celui de Bennett et Gordon ou celui du missionnaire Duff. Longtemps après de telles visites, on disait : Duff a passé par ici, Fisk, Anderson, Josenhans ont passé par là. Le titre de représentant des Églises de France, dont vous êtes revêtu, est une force pour vous ; il était temps que nous payassions notre dette aux Eglises du Lessouto. Vous leur rendrez, par votre visite, quelque chose du bien qu'elles nous ont fait. Ce sont elles qui ont souvent alimenté nos journaux, intéressé nos écoles du dimanche, fourni à nos apologistes la preuve que l'Évangile conserve sur un sol vierge sa force native. Allez, cher frère, et que le Seigneur soit votre avant-garde et votre arrière-garde. Qu'Il vous accorde son esprit et sa sagesse, qu'Il illumine les yeux de votre entendement pour tout bien voir sans autre parti pris que celui de la charité et de la vérité. Quand vous verrez nos chers frères les missionnaires, dont plusieurs sont déjà bien fatigués, vous leur direz que nous les aimons, et vous les embrasserez de notre part. Vous porterez aux chefs bassoutos nos témoignages de sympathie, et vous aurez le droit de leur demander de notre part de ne pas s'opposer à notre œuvre, d'en être au contraire les collaborateurs.

Et vous, cher frère Jeanmairet, nous éprouvons une sympathie toute particulière pour vous. Le programme de la Mission du Zambèze à laquelle vous vous rattachez est encore plus ou moins obscur, mais c'est l'obscurité dans laquelle on marche par la foi. Le Saint-Esprit seul voit pleinement clair, et c'est à Lui que nous confions l'entreprise. Mais quand une œuvre pareille est entreprise par un homme de foi comme notre cher frère M. Coillard, on ne se sent pas

la liberté de l'entraver. Que cette promesse renfermée dans l'Évangile se réalise à votre égard et à l'égard de vos chers compagnons de voyage : Je vous donne le pouvoir de marcher sur les serpents, sur les scorpions et sur toutes les forces de l'ennemi, et rien ne pourra vous nuire » (Luc X, 19).

M. le pasteur Fallot succède à M. Appia. Cet ami aurait aimé ne point prendre la parole et laisser l'auditoire sous l'impression des discours qu'il vient d'entendre ; mais on lui a fait sa part comme représentant des Eglises libres ; sur le terrain de la mission la notion d'Eglise particulière s'efface ; il n'y a pas deux manières de croire, d'aimer et de se dévouer. S'adressant à M. Jeanmairet, il lui dit : « Mon frère, vous avez l'honneur redoutable de faire partie de l'armée de pionniers qui va au Zambèze pour y fonder une mission. La grandeur de la tâche m'effraie ! Vous partez, il est vrai, sous la conduite d'un chef capable qui a fait ses preuves ; le succès de cette œuvre dépend du début. Ce que nous demandons, ce sur quoi nous comptons, ce n'est pas un succès immédiat, mais un travail persévérant, le travail de la foi. Ayez de l'œuvre que vous allez entreprendre une idée toujours plus grande et de vous-même une idée toujours plus petite. Il faut à l'homme un idéal élevé; cela l'aide à surmonter les difficultés. La terre que vous allez conquérir est une terre vierge, non du péché, elle en est souillée, mais des enseignements de l'Évangile. Vous allez y représenter la cause de Dieu, la cause du Père céleste, la cause de l'humanité. Vous allez porter des consolations à ces pauvres créatures dégradées qui, après vous avoir vu à l'œuvre, diront : C'est pour nous qu'il est venu, c'est pour nous faire du bien qu'il s'est établi au milieu de nous. Y a-t-il au monde une mission plus noble que la vôtre? Pour la remplir, il est vrai, vous serez appelé à souffrir ; mais quel privilège que celui d'avoir à souffrir pour une telle cause.

Votre tâche sera d'apporter la liberté aux captifs, en leur

montrant leur grand libérateur Jésus, le Fils de Dieu ! Mais n'oubliez pas que tout privilège a ses responsabilités. Vous portez avec vous la Bible, le livre par excellence des peuples, le fondement de toute mission chrétienne ; mais il s'écoulera un long temps avant que vous puissiez la traduire, et c'est au travers de votre vie extérieure que les indigènes jugeront les enseignements que vous leur portez. Voilà le côté redoutable de votre glorieuse mission. Si vous négligez la prière, si vous cessez de veiller sur vous-même pour réaliser dans votre vie les divins enseignements que vous prêcherez, la cause du Maître sera compromise. Allez, cher frère, avec confiance, vous emportez l'affection de toutes les Églises de France. »

Puis s'adressant à M. Boegner, M. Fallot lui parle ainsi : « Et vous, cher ami, pour accomplir ce voyage vous avez fait un sacrifice douloureux, vous laissez derrière vous une chère enfant. Toutefois, laissez-moi vous le dire, nous vous envions ; vous allez accomplir un vrai pèlerinage, vous allez vous trouver en vraie terre sainte où se manifeste la présence d'un Dieu qui agit, qui fait des miracles en arrachant des âmes à la dégradation pour les conduire au suprême bonheur. Ce voyage vous conquiert à la mission ; jusqu'ici vous n'avez été à l'œuvre que comme à l'essai, vous ne vous êtes pas senti définitivement attaché à elle, vous aviez besoin de voir par vous-même la grande œuvre que vous êtes appelé à diriger. Vous la verrez, et à votre retour vous nous communiquerez votre enthousiasme. Allez sans crainte, votre trésor, Dieu vous le gardera. »

Après une prière de M. Steinheil dont le fils accompagne M. Boegner en Afrique pour y refaire sa santé, et le chant du dernier verset du cantique 29e, chanté debout, l'assemblée, profondément émue, se retire en silence. On était sous l'influence d'un courant sympathique, profond, qu'on aurait pu traduire ainsi : Vous qui partez, vous ne partez pas seuls,

nous vous accompagnons de nos vœux, de nos prières et nos cœurs resteront fortement unis aux vôtres.

Le même soir, à la Maison des Missions, a eu lieu un service de sainte Cène présidé par le missionnaire Jousse. Un départ comme celui qui allait avoir lieu impressionnait vivement tout le monde; le lieu où l'on était réuni ajoutait aussi à la solennité. Nous étions entourés des portraits de ces témoins dont un certain nombre sont entrés dans le repos, dont quelques-uns luttent, quoique fatigués, dont plusieurs sont encore, grâce à Dieu, pleins de vigueur. Mais par-dessus tout nous sentions tous la présence du divin Chef de l'Église, et chacun se sentait suffisamment prêt à Lui dire: Me voilà, Seigneur, je suis prêt à te suivre partout où tu voudras!

Ainsi que l'annonçait le dernier numéro du *Journal des Missions,* c'est le 3 janvier, à sept heures quarante-cinq du soir, que M. et madame Boegner et MM. Jeanmairet et Steinheil ont quitté Paris.

Des parents et des amis intimes ont accompagné jusqu'à la gare du Nord les chers voyageurs. La séparation a été douloureuse, mais calme, comme il convient à des hommes qui marchent sous le regard de Dieu et qui désirent faire sa volonté.



LETTRE REMISE PAR LE COMITÉ A M. BOEGNER AVANT SON DÉPART

Paris, 3 janvier 1883.

Les Pères de la Mission évangélique du Lessouto, au grand chef Letsié, à ses fils, à ses frères et à ses neveux, au peuple et aux Églises de ce pays. — Grâce et paix de la part de Dieu, notre Père, et de Jésus-Christ, notre Seigneur.

C'est moi, Eugène Casalis, le plus ancien de tous vos mis-

sionnaires, qui tiens la plume. Je vous écris les paroles de vos bienfaiteurs de France, qui m'envoyèrent, il y a cinquante ans, au sud de l'Afrique. Ce sont aussi les miennes et celles de Théophile Jousse, qui fut d'abord mon collègue, et devint plus tard mon successeur parmi vous.

Le Comité, qui nous a toujours soutenus et conseillés, fait partir pour le Lessouto le Directeur et la Directrice de la Maison des Missions de Paris, M. et madame Boegner. Ils vont vous apporter ses salutations et ses recommandations paternelles, et ils lui rapporteront la réponse que vous voudrez bien leur confier.

Ils partent au moment où nous venons de célébrer la fête de Noël, trois jours après le commencement d'une nouvelle année de grâce, à la veille de la grande semaine que l'Église va consacrer à des prières pour le monde entier. Ils ne pouvaient nous quitter dans des circonstances plus propres à les encourager et à vous préparer à les bien recevoir.

Dans nos salutations se trouve l'expression des sentiments d'amour que nos Églises évangéliques ont toujours éprouvés pour vous depuis le 9 juillet 1833, jour où la station de Morija fut fondée, à la requête de votre grand et vénéré chef Moshesh.

Cet amour, nos Églises l'ont prouvé en vous envoyant successivement vingt-neuf missionnaires, et fondant chez vous treize stations et diverses annexes.

La constance de cet amour vous a aussi été démontrée par le concert ou plutôt l'assaut de prières de tous nos troupeaux pendant la récente guerre qui a failli tout emporter, vous, votre pays, vos missionnaires et leur œuvre.

Nous ne cesserons jamais de vous aimer et de nous intéresser à tout ce qui vous concerne, soyez-en bien convaincus!

Nos recommandations ou plutôt nos supplications instantes, les voici :

O chefs qui devez tant à l'Évangile qui vous a fait jouir de tant d'années de sécurité, qui a fondé des écoles, des Églises

dans votre pays et lui a fait faire de si grands pas vers le christianisme et la civilisation; chefs que Dieu a si longtemps supportés et bénis malgré votre résistance à ses appels, nous vous conjurons de vous convertir sans plus de retard! Voici, l'Éternel vous crie encore une fois par nous comme par vos missionnaires : « Baisez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite et que vous ne périssiez dans cette voie! »

Et toi, surtout, Massoupa, fils de Moshesh, qui fus confié par ton père aux soins de son missionnaire dès tes premières années, toi qui as porté le nom de David, rentre par la repentance, sans attendre plus longtemps, dans le giron de l'Église! Cesse, nous te le demandons les larmes aux yeux, d'être un obstacle au rétablissement de la paix dans ton pays.

Bassoutos encore païens, l'exhortation, la prière que nous adressons à vos chefs, nous vous l'envoyons à vous aussi par M. Boegner. Lorsque la dernière guerre a éclaté et a failli mettre un terme aux appels de Jésus-Christ, il n'y avait encore dans l'Église de votre pays que quatre mille brebis retrouvées, et quelques centaines de plus qui, de nos stations, avaient été transportées dans le bercail du ciel! Est-ce donc tout ce que les fatigues et les larmes du bon Berger devaient produire pendant plus de quarante ans? Vous qui restez obstinément loin de Lui, qu'est-ce qui vous arrête? Vous n'êtes plus païens par ignorance, comme l'étaient vos pères. Vous riez souvent de leurs superstitions. Si vous continuez à les imiter, c'est seulement parce que vous aimez le péché! Vos consciences vous bourrèlent, et vous ne voulez pas vous détacher du paganisme. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, pendant que le canon décimait vos rangs, de vous rappeler cette parole : « Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, que j'ai étendu ma main et que personne n'y a pris garde, je me rirai, moi, de votre calamité, je me moquerai quand votre effroi surviendra comme une ruine? » — Réveillez-vous; il en est temps! Qui sait si une détresse

plus grande que celle dont les compassions de Dieu vous ont retirés ne viendra pas bientôt et ne vous laissera plus aucun espoir?

Pour vous, fidèles des Eglises du Lessouto, voici ce que nous avons à vous dire :

Pleurez sur ceux de vos frères qui vous ont lâchement quittés, prétextant que, pour mieux défendre leur pays, ils devaient recourir aux armes du paganisme. Pleurez sur eux, et ne vous donnez pas de repos jusqu'à ce qu'ils soient revenus à vous. Rendez grâce à Dieu de ce qu'il vous a rendus capables de persévérer et de vaincre au milieu des périls qui menaçaient vos corps et vos âmes. Mais ne vous contentez pas d'avoir été courageux et pleins de confiance dans l'amour et la toute-puissance de votre Maître, ce qui a été votre salut, reprenez maintenant vos habitudes de travail et de libéralité chrétienne qui seront votre honneur.

Avant la guerre vous accroissiez, d'année en année, les sommes que vous destiniez à la propagation de l'Evangile autour de vous et au loin. C'est ce que doit faire toute jeune Eglise qui a été enfantée par la charité des chrétiens d'Europe. Il faut que, devenant chaque jour plus intelligente et plus forte, elle parvienne, le plus tôt possible, à pourvoir à ses propres besoins, et, de plus, à donner le pain de vie à d'autres malheureux. Vous étiez entrés dans cette voie avant la guerre, vous allez y rentrer maintenant que le calme renaît. C'est ce que nous disons à ceux qui s'étonnent de l'exiguïté présente de vos collectes. Nous savons que vous aimez passionnément les travaux des champs, et qu'il n'est pas nécessaire de vous apprendre à être économes.

Et maintenant, vous tous, Bassoutos, chefs et peuple, inconvertis et convertis, un mot sur un ennemi qui nous a fait trembler dès qu'il s'est montré dans votre pays, et qu'il l'a en quelque sorte envahi : « *L'eau-de-vie.* »

Vos missionnaires vous ont dit sans doute ce que ce nom signifie en français. C'est *l'eau-de-mort* qu'il eût fallu l'appe-

ler. C'est la mort de l'intelligence et de tout respect de soi-même; la mort progressive du corps; le poison qui détruit les familles et a fait disparaître des peuples entiers.

Dites tous à cet ennemi : Arrière!... Tu es cent fois plus redoutable que le canon, car nous avons pu lui résister; mais toi, tu nous attires, tu nous enlaces comme le serpent. Satan, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de nous par la poudre et le fer, s'est dit : Je ferai pénétrer dans leurs entrailles un venin qui les tuera tous, les uns après les autres.

Arrière!... l'odeur de l'eau-de-vie nous fait honte; elle déshonore le Lessouto; nos pères ne la connaissaient pas; Moshesh l'abhorrait, lui qui ne buvait que de l'eau du bon Dieu! Il répondait à ceux qui lui demandaient pourquoi il avait peur même de la bière de sorgho, en apparence si anodine : « Il ne faut pas qu'un chef boive la folie! »

Ce Moshesh, qui vous a fait tant de bien, il a, hélas! trop longtemps différé de se rendre aux appels de l'Evangile, et il s'en est amèrement repenti. Dieu lui a fait grâce : il est maintenant dans le ciel. Ne disait-il pas, le jour de sa mort : « Laissez-moi m'en aller vers mon Père, je suis déjà bien près de Lui! »

Chefs et peuple, c'est auprès de ce Père que nous vous donnons rendez-vous. Puisse la visite de M. et madame Boegner contribuer à accroître le nombre des Bassoutos que nous rencontrerons un jour autour de trône de Jésus-Christ.

Au nom du Comité des Missions :

EUGÈNE CASALIS.

THÉOPHILE JOUSSE.

Les nombreux amis des Missions qui accompagnent M. Boegner et ses compagnons de voyage de leurs bons vœux et de leurs prières apprendront avec plaisir que nous avons reçu de leurs nouvelles de Madère, à la date du 9 janvier. Cette première partie du voyage les a éprouvés, la mer

ayant été fortement agitée; mais après avoir payé un premier tribut à la mer, nos amis se sentaient mieux et paraissaient devoir jouir du voyage.



QUELQUES MOTS DE M. ELLENBERGER SUR SES TRAVAUX

Massitissi, 26 octobre 1882.

« J'ai actuellement en construction deux églises, l'une à l'annexe de Séthaleng; l'autre est plutôt la restauration de celle de Komokomong, qui a été brûlée par les Temboukis de Tschalé pendant la dernière guerre. Je viens de passer neuf jours dans cet endroit pour y mettre une nouvelle porte et dix fenêtres. Il a fallu démolir et rebâtir, et en faisant cela, j'ai eu un accident qui aurait pu être sérieux. Je suis tombé de mon échafaudage dans les pierres. J'en ai été quitte, grâce à Dieu, pour des contusions. Pendant quelques jours, mon bras droit a été gêné dans certains mouvements. J'ai fait aussi la charpente; avec l'aide de mon évangéliste Simon et de plusieurs chrétiens, nous l'avons posée et terminée en un jour et demi. Hier, j'ai vu avec plaisir qu'ils couvraient le toit avec entrain.

Demain, je vais à deux heures d'ici à cheval, en remontant l'Orange, à Pokane, choisir l'emplacement d'une église que nous allons bâtir pour les Bassoutos loyaux qui sont venus s'établir là. Déjà un de nos évangélistes, Peterose Tamanyane, occupe ce poste et rassemble les chrétiens et autres pour leur annoncer la parole de Dieu.

Dimanche, je serai dans l'annexe de Go-Gobeng et je distribuerai la sainte Cène aux fidèles de cet endroit. Le mois prochain, nous aurons à Massitissi une fête de réception dans l'Eglise; au nombre des nouveaux communiants sera notre chère fille Emma, qui me demande de l'admettre, s'étant donnée à Dieu et voulant lui consacrer toute sa vie.

MM. Henry Dyke et Irénée Cochet sont venus nous dire un petit bonjour avant-hier. Ils étaient bien.

Notre district se peuple de plus en plus ; pour peu que cela continue, notre Eglise sera l'une des plus grandes du Lessouto.

F. ELLENBERGER.

ÉTAT POLITIQUE DU LESSOUTO

Nous publions aujourd'hui un fragment d'une lettre de M. Coillard, écrite à un ami et datée du 11 décembre dernier. Les faits rapportés dans cette lettre nous étaient connus, nous les avions trouvés rapportés dans un journal du Cap qui en avait été informé par voie télégraphique de Aliwal-North. Avant de les publier, nous tenions à en avoir la confirmation, et c'est ce que nous faisons aujourd'hui.

Nous sommes heureux d'ajouter que les prévisions de M. Coillard ne se sont pas réalisées. Des journaux de la ville du Cap, à la date du 26 décembre, nous disent que la lutte n'a pas recommencé, que Jonathan, le vainqueur, a vidé son pays de tous les nationaux qui s'y trouvaient avant l'attaque. La lutte a donc été circonscrite au seul district de Léribé, et l'on peut espérer qu'elle ne s'étendra pas davantage. Que nos amis continuent à prier pour cette œuvre, pour que l'épreuve, qui se continue au delà de toute prévision humaine, tourne un jour à la gloire de Dieu et au bien des Bassoutos.

Léribé, 11 décembre 1882.

L'orage qui grondait depuis si longtemps sur nos têtes a enfin éclaté. Nous avons tout fait pour le conjurer, nous n'avons pas réussi. Nous sommes aujourd'hui en pleine guerre civile et menacés d'une guerre générale. A notre arrivée à Léribé, nous avons déjà trouvé la situation extrêmement tendue. Le district était déchiré par la rivalité de deux

fils de Molapo : Joël, appartenant au parti national, et Jonathan, l'héritier légitime de son père, appartenant au parti qui a suivi le gouvernement anglais. La lutte eût éclaté plus tôt si Jonathan n'avait eu parmi ses conseillers un homme comme on en trouve peu. Avec l'autorité d'un guerrier de renom, d'un jugement calme et sûr, d'une piété solide et sincère, d'un caractère droit et plein de générosité, digne à tous égards du beau nom qu'il porte, Nathanaël Makotoko a fait tous ses efforts pour neutraliser les effets de conseils passionnés donnés à son chef pour le porter à commencer la lutte.

Un petit incident fut comme une étincelle qui mit le feu aux poudres. Un chef subalterne, qui s'était donné à Joël, crut qu'il était de son devoir de rendre à Mamusa, la mère de Jonathan, du bétail qui lui avait été confié pour en prendre soin, selon la coutume des Bassoutos. Joël en prit ombrage, rassembla ses gens à la hâte, vint châtier Katsha, le serviteur fidèle, et se prépara à l'attaque. Jonathan, de son côté, accourut chez sa mère à la tête de ses troupes, et les deux frères (de père seulement), qui se sont voué une haine implacable, passèrent deux jours en présence l'un de l'autre, à se mesurer du regard. Je résolus de faire une dernière tentative en faveur de la paix et je me rendis au camp de Joël. Il me reçut avec respect. Il était l'agresseur ; la raison dont il faisait un *casus belli* était mauvaise, et plusieurs de ses vassaux avaient refusé de le suivre. Je passai des heures à causer avec lui pour l'amener à renoncer à des projets d'attaque et à s'en remettre à l'arbitrage soit du gouvernement anglais, soit des chefs du pays. Le magistrat lui-même joignit ses efforts aux miens; tout fut inutile.

Le lendemain, les deux armées étant encore en présence l'une de l'autre, sur le plateau qui domine la station de Léribé, le digne Nathanaël se rendit de nouveau auprès de Joël et de ceux de ses frères qui le suivaient, et essaya une fois de plus de l'amener à une réconciliation. Il ne réussit

pas. Joël donna alors le signal de l'attaque; les troupes de Jonathan se ruèrent avec impétuosité sur celles de Joël et les mirent en déroute. On les poursuivit jusqu'au soir et jusque dans les montagnes, où l'on vit Joël disparaître avec une poignée de ses partisans. On estime à une soixantaine le nombre des hommes de Joël qui ont été tués pendant cette triste journée; Jonathan n'a eu que trois ou quatre hommes de blessés.

Joël et ses gens s'attendaient si peu à des revers, que, ce jour-là même, les femmes de son village avaient fait un grand *letsema,* une partie de sarclage avec force bière. Dans leur excitation, ces malheureuses prirent les troupes de Jonathan pour celles de Joël, et, croyant qu'elles rentraient victorieuses à leurs foyers, se mirent à les acclamer. Hélas! leur illusion fut de courte durée! Malgré les remontrances et les protestations de Nathanaël et de ses principaux conseillers, Jonathan, enflé par la victoire et aveuglé par la haine, mit le feu au village de son frère; on n'épargna pas même le *mabele* (le blé indigène). On tua un vieillard et deux hommes qu'on surprit au village. Un nouveau-né, que sa mère épouvantée avait abandonné, fut accidentellement brûlé dans une hutte, et un autre enfant tué, en dépit des ordres donnés par les chefs; c'était sans doute une vengeance toute personnelle. Jonathan, toujours sourd aux conseils des hommes sages qu'il laissait derrière lui, poursuivit sa marche sans opposition, incendiant partout les villages et les hameaux.

Dès que cela me fut possible, je me rendis à son camp, et lui exprimai publiquement la tristesse et l'horreur que m'inspirait son vandalisme. Quelque juste que fût sa cause, il s'aliénait ainsi les sympathies de la nation, et risquait de provoquer des complications sérieuses et de terribles représailles. Je ne me trompais pas. Les rumeurs les plus extravagantes remplirent bientôt le pays. On disait que Nathanaël avait triomphé de Joël par trahison, que Jonathan avait maltraité

des femmes, massacré des enfants, et en si grand nombre qu'après les avoir horriblement mutilés, on avait amoncelé leurs cadavres sur la place publique. Tout le monde y crut; l'indignation fut générale, les chefs voisins appelèrent leurs guerriers aux armes et se liguèrent contre Jonathan. Un jeune fils de Molapo, partisan de Joël, profitant des circonstances, se mit à parcourir la partie inférieure du district, laissée à peu près sans défense, et assouvit sa soif de vengeance, en enlevant d'immenses troupeaux de bétail, en massacrant les hommes qu'il surprenait, en pillant et incendiant tout sur son passage,

Je saisis alors l'occasion d'une convocation de commission à Bérée pour faire une trouée à travers ce pays en feu et aller visiter les chefs Masupha et Ramanella. Mon but était de les supplier de ne pas prendre une part active à cette guerre civile jusqu'à présent circonscrite, mais d'user de leur autorité pour pacifier ces frères remplis de haine l'un pour l'autre. J'ai obtenu des promesses et des assurances auxquelles je voudrais pouvoir croire. Le fait est que ces chefs dont les sympathies sont pour Joël, comme étant l'un des leurs, ne cherchent qu'un prétexte pour compromettre le gouvernement anglais. Ils croient l'avoir trouvé dans le fait que les fusils et *les munitions* de Jonathan ne peuvent lui avoir été fournis que par le gouvernement, et que ce dernier est responsable des faits et gestes de Jonathan. Dans les circonstances actuelles et pour conjurer une guerre générale qui me paraît imminente, il faudrait une sagesse, une prudence, une *droiture*, *surtout*, plus qu'ordinaire, chez ceux qui sont à la tête des affaires.

Hier soir (c'est aujourd'hui le 12), la panique était générale, on rassemblait les troupeaux, on les chassait précipitamment, une multitude de femmes et d'enfants, auxquels on a interdit de passer sur le territoire de l'Etat-Libre, se réfugient partout, dans les rochers de la montagne.

Tous les chrétiens de la station ont suivi Jonathan, quel-

ques-uns appartenant aux annexes sont partisans de Joël. Trois de nos évangélistes ont essayé de garder la neutralité. Leurs maisons ont été respectées, ils n'ont pu cependant rester à leurs postes. Trois autres ont pris les armes, et suivi l'un ou l'autre des chefs.

Vous vous souviendrez de nous dans vos prières.

F. Coillard.

La lutte qui s'est engagée entre deux fils de Molapo n'est pas sans exercer une influence déplorable sur le pays tout entier ; toutefois, le Seigneur ne cesse pas de donner des marques de sa présence au milieu de nos frères, soit en affermissant leur œuvre, soit en lui donnant de l'extension. On ne nous écrit de Thaba-Bosigo à la date du 12 décembre :

« Nous avons eu une bien belle fête le 5 du mois de novembre dernier ; nous avons reçu quatorze personnes dans l'Église, six par la ratification des vœux de leur baptême, huit par le baptême. Six personnes ont été admises dans la classe des candidats au baptême. Sneï, un fils de Moshesh qui avait été réprimandé pour s'être adonné à la boisson, a repris sa place dans l'Eglise après nous avoir donné des preuves suffisantes de son repentir. Jusqu'ici nous n'avons pas eu de chute à déplorer, si ce n'est qu'Obéda et sa femme Rosalia font mauvais ménage, mais cela date de loin déjà ; c'est un cas dont l'Eglise aura à s'occuper. Dans l'annexe de Kémé il y a eu dix conversions dans l'espace des six dernières semaines ; mais là aussi un chrétien s'est mal conduit, Mokheseng s'est battu avec un païen.

La collecte continue à bien aller, et nous bouclerons nos comptes de fin d'année avec une encaisse qui s'élèvera, je pense, à 750 francs. Une nouvelle annexe va être fondée à huit kilomètres environ de Thaba-Bossiou, chez Mphoto.

Une personne attachée à notre mission a visité Quting, la résidence de M. Preen ; elle a trouvé ce frère qui relevait d'une grave maladie ; il était en pleine convalescence. Les

élèves de l'école industrielle étaient occupés à tailler des pierres pour la construction de leurs ateliers.



MORT DE MADAME JENNY BRUN, NÉE CHATENET

Cette désolante nouvelle vient d'être apportée à la Maison des Missions par deux lettres, l'une de M. Brun, l'autre de M. Vernier.

La première, comme on pouvait s'y attendre, n'est qu'un cri de douleur, un déchirant tableau de la perte que le pasteur de Mooréa, ses pauvres enfants et son Eglise ont faite. Le caractère intime de cette lettre ne nous permet d'en reproduire que deux ou trois courts paragraphes.

Papéété, 9 novembre 1882.

Chers Monsieur et Madame Casalis,

Je suis dans une grande désolation. La main du Seigneur s'est lourdement appesantie sur moi. Celle qui était ma bien-aimée compagne, mon bonheur, ma joie, vient de m'être ravie. Une fluxion de poitrine l'a enlevée avec une rapidité presque foudroyante.

Vous savez quelle bénédiction le Seigneur m'avait accordée en elle. Ma chère Jenny était éminemment douée pour la carrière missionnaire qu'elle avait embrassée de toute son âme. Les qualités remarquables qu'elle avait acquises au sein de sa famille, s'étaient développées d'une manière admirable dans son œuvre. Quelle douceur, quelle humilité, quelle charité, quelle ardeur au travail! Elle devait être la volontaire et joyeuse victime de son dévouement au devoir. J'essayais continuellement de maintenir son activité dans de justes limites, mais c'était peine inutile. Il me serait impossible de dire le bien qu'elle faisait à son mari maintenant si désolé, à ses pauvres petits enfants qu'elle aimait tendrement en Dieu, à ses élèves pour lesquels elle se fati-

guait trop, aux affligés et aux malades, à l'Eglise de Papétoaï, à celles de Mooréa et même à Taïti, où elle a eu l'occasion d'exercer un ministère de paix et d'amour.

Elle a beaucoup vécu, rachetant le temps avec un zèle qui a fini par me la ravir. A travers bien des privations et de fréquentes maladies, elle ne se maintenait qu'à force de soins. Sa vie était cachée avec Christ en Dieu. Chaque matin, elle passait une heure à méditer la parole de Dieu, à prier, à adorer, à contempler la croix de son Sauveur. Elle était toujours contente, toujours en possession d'une joie douce, intérieure, qui se faisait sentir dans tout ce qu'elle faisait. La perfection était le but vers lequel elle tendait sans cesse, mais elle avait un vif sentiment de ses péchés. Toute sa vie chrétienne se résumait dans ce mot de l'Ecriture sainte : « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu. » Et dans celui-ci : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. »

Je considère comme un honneur et un grand privilège d'avoir eu une telle compagne. Dieu m'avait donné ce trésor. Il ne me l'a pas laissé longtemps ; assez cependant pour que j'aie pu en sentir tout le prix et pour me le faire vivement regretter.

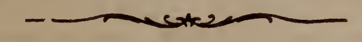
Chers monsieur et madame Casalis, qui m'avez servi de père et de mère pendant mon séjour à la Maison des Missions de Passy, je sais quelle va être votre douleur ! Vous connaissiez ma chère Jenny, vous l'aimiez, vous vous intéressiez à elle. Permettez-moi de vous choisir pour accomplir auprès de ses parents une mission délicate et bien douloureuse. Je ne voudrais pas que la terrible nouvelle leur parvînt avant que vous ne soyez allés vous-mêmes les préparer à recevoir ce coup. Vous l'adoucirez autant que vous le pourrez. Si cela vous est impossible, peut-être que la famille Boegner ou la famille Viénot voudront bien se charger de cette pénible mission.

Elle a été remplie par madame Casalis, accompagnée de

M. Viénot, à Courbevoie, où demeurent M. et madame Chatenet. Il serait impossible de décrire la surprise et la douleur de ce père et de cette mère dont l'âme était liée à celle de madame Brun. Entre tous leurs enfants, elle leur était particulièrement chère, et ils l'avaient donnée à la mission au prix d'un sacrifice pour lequel ils ne pouvaient attendre aucune compensation terrestre. Le coup a été reçu comme venant d'un Dieu tout sage et tout bon, mais la plaie restera longtemps saignante. Prions beaucoup pour ces amis désolés et pour toute leur famille.

M. Vernier, dans sa lettre, a suppléé à ce que l'émotion de M. Brun ne lui avait pas permis de faire. Il explique les causes de la maladie de la femme de son collègue, nous fait assister à sa mort et à ses funérailles, rappelle le bien qu'elle a fait, et montre à quel point elle a été regrettée à Taïti et à Mooréa.

M. Viénot vient d'apprendre que l'île de Mooréa tout entière a décidé d'élever un monument à madame Brun.



MISSION DE TAÏTI

Papéété, le 10 novembre 1882.

Monsieur le Directeur de la Maison des Missions de Paris.

Bien cher Monsieur,

Une très grande épreuve vient de fondre à l'improviste sur notre mission de Taïti. Le 21 octobre dernier, le Seigneur a retiré à lui sa servante, notre chère sœur madame Brun, et nous a laissés en proie à la plus vive affliction.

Bien qu'à plusieurs reprises depuis quelques années, sa santé eût beaucoup laissé à désirer, nous n'avions pu prévoir le coup qui nous a frappés. M. Brun, toujours plein de la plus grande sollicitude pour sa compagne, avait, vers la fin

de septembre, pris l'avis des principaux médecins de la Colonie. Tout en constatant en madame Brun une légère affection des organes respiratoires et un affaiblissement général du système rendant désirable un séjour en Europe, ils s'étaient accordés à déclarer qu'il n'y avait pas de nécessité immédiate, et qu'une médication tonique suffirait encore longtemps à écarter tout danger.

Deux semaines plus tard, ayant fait à pied une course de six à sept kilomètres au bout de la baie de Papétoaï pour visiter une famille française, madame Brun eut, au retour, un refroidissement qui détermina une violente inflammation des poumons. Le mal ne cédant point aux remèdes ordinairement employés en pareil cas, M. Brun nous informa de sa détresse, nous demandant d'envoyer immédiatement un médecin à Mooréa. Quelques heures après, le 18 octobre, à 9 heures du soir, nous partions pour Papétoaï à bord du petit vapeur « Eva », où nous arrivâmes à minuit. Le lendemain matin, nous étions de retour à Papéété, avec notre chère malade, dont l'état de faiblesse et d'épuisement exigeait les soins médicaux les plus assidus.

Après deux jours et deux nuits d'une anxiété croissante, nous avons vu venir le moment de la séparation. Notre sœur respirait avec peine, elle souffrait beaucoup et demandait fréquemment à Dieu de la soulager ; son âme calme et sereine se reposait sur le sein de son Sauveur. Dans une prière pleine de larmes, nous l'avons recommandée à son infinie miséricorde, implorant pour nous-mêmes la grâce de pouvoir considérer sa divine volonté comme bonne, agréable et parfaite.

Son mari a trouvé au moment suprême la force nécessaire pour exhorter sa chère compagne. Elle répétait avec lui les plus consolants passages de l'Ecriture sainte, et quand la voix du mari s'éteignait dans les larmes, elle continuait seule la citation. « Ma grâce te suffit », lui disait-il ; et elle d'ajouter : « et ma force s'accomplit dans ta faiblesse ». — Elle a

conservé une parfaite lucidité d'esprit jusque dans ses derniers moments, reconnaissant tous ceux qui s'approchaient d'elle, parlant à chacun sa langue (français, anglais ou taïtien). On l'a entendue dire à plusieurs reprises : « Mes bien-aimés, mes bien-aimés. » Sa dernière prière a été : Seigneur, aie pitié de moi ! Prends-moi à toi !

Le Seigneur lui a épargné les angoisses de l'agonie. Elle s'est endormie doucement, le samedi 21 octobre, à deux heures du soir, sans crainte pour son réveil dans l'éternité.

Pleurant autour de ses restes, nous avons essayé de mesurer l'étendue de la perte que nous venions de faire. Son mari avait perdu une épouse chrétienne modèle ; ses enfants, la plus tendre des mères ; notre mission française, un de ses membres les plus capables et les plus dévoués, et la Colonie tout entière, une éducatrice distinguée et très appréciée. Aussi, notre chère sœur a-t-elle emporté les regrets de toute la population, sans distinction de culte et de rang.

Le dimanche, 22 octobre, à quatre heures de l'après-midi, notre temple indigène se remplit d'une foule sympathique. Catholiques et protestants voulaient payer un dernier tribut de respect à la mémoire d'une femme excellente, si prématurément enlevée à sa noble et fructueuse carrière.

Pendant le service funèbre, l'attention la plus soutenue n'a cessé de régner dans le grand auditoire, et bien des gens étrangers à notre communion religieuse avaient le visage baigné de larmes.

Le dimanche soir, comme la nuit tombait, la dépouille mortelle de notre sœur était, au milieu d'un grand concours de peuple, placée à bord du petit vapeur pour être ramenée à Mooréa. Plusieurs amis intimes l'accompagnaient, entre autres deux membres du Conseil colonial, MM. Bambridge et Poroï, et mademoiselle Téuira Henry, la directrice de notre école de filles.

Le corps de notre amie reposait à l'arrière du navire, à peu

près à l'endroit où elle avait été couchée souffrante trois jours auparavant.

A dix heures du soir nous n'étions plus qu'à quelques encâblures du presbytère de Papétoaï, situé près de la plage. Les habitants ne tardent pas à accourir sur la grève où l'embarcation portant le cercueil accoste incontinent. Muets d'émotion, ils déposent en silence le funèbre fardeau sur la plage; puis, hommes, femmes et enfants viennent en sanglotant serrer la main à leur pasteur affligé.

Peu d'instants après, le cercueil est placé au milieu du presbytère, où, pendant douze années, notre sœur a déployé son activité chrétienne. Les gémissements des habitants se font entendre toute la nuit.

Le 22 octobre, à neuf heures et demie, tout le district en cortège, précédé du chef, de ses conseillers et des diacres de l'Eglise, ces derniers portant le cercueil sur leurs épaules, traverse le village pour se rendre au temple. — Les résidents européens marchent à côté des indigènes.

Pendant près de trois quarts d'heure Dieu m'a accordé le secours de son Esprit pour rappeler à la paroisse de Papétoaï les principaux traits de la carrière missionnaire de madame Brun : sa foi, sa consécration d'elle-même au Sauveur, sa fidélité dans l'accomplissement de sa tâche multiple, son activité à faire valoir les talents que son Maître lui avait confiés, sa charité envers les pauvres et les malades, et sa préparation pour le repos du séjour éternel.

Sur le bord de la fosse creusée à l'ombre d'un tamarinier dans l'enclos du presbytère, le pasteur Mahéanuu a prononcé des paroles de foi et de consolation qui ont été écoutées par l'assemblée avec un intérêt recueilli. M. le conseiller colonial Poroï a pris ensuite la parole pour déplorer l'immense perte que les Taïtiens venaient de faire en la personne de madame Brun. « Vous n'êtes pas les seuls à la pleurer, habitants de Mooréa, leur a-t-il dit ; tout Taïti la pleure; et, n'était ce bras de mer qui nous sépare, tout

Taïti entourerait à cette heure sa tombe. Taïtiens, n'oubliez jamais la mémoire de madame Brun, de votre mère, et mettez en pratique toutes les leçons de sagesse qu'elle vous a données pendant sa trop courte carrière au milieu de vous. »

M. Brun, d'une voix entrecoupée par les larmes, a fait de touchants adieux à sa compagne. « Ce n'est pas dans cette poussière, ô ma fidèle Jenny, s'est-il écrié, que ma pensée viendra désormais te chercher ; mais, c'est dans la glorieuse demeure des rachetés de Christ où nous serons un jour réunis pour ne plus jamais nous séparer. »

M. Brun est revenu avec nous à Taïti.... Que de soupirs ! que de pensers ! pendant la quinzaine écoulée.

Notre collègue de la Société des Missions de Londres, M. Cooper, qui a perdu sa jeune compagne en juin dernier, a donné à notre frère éprouvé les marques de la plus fraternelle sympathie. Croyant, avec raison, que l'état de faiblesse dans lequel se trouvait madame Brun exigeait qu'elle résidât dans une maison sans enfant, et absolument tranquille à son arrivée de Mooréa, il avait insisté pour qu'elle fût transportée dans sa résidence, la « Mission House, » où il mit généreusement tout ce qu'il avait à la disposition de M. Brun et des amies de la malade. — En outre, il a prêché le dimanche 29 octobre, à la congrégation anglaise, un sermon spécial dans lequel il a exposé les qualités et les vertus chrétiennes qui avaient fait l'ornement de la vie de notre chère sœur.

De son côté, le révérend A. Pearse nous a écrit des lettres des Iles-sous le-Vent, où il exprime, à l'égard de notre frère éprouvé, les sentiments de la plus profonde sympathie.

L'état de santé de M. Brun, et les soins à faire donner à ses chers petits orphelins, lui font une obligation de songer à un prochain voyage en Europe. Bien qu'il eût été désirable qu'il prolongeât son séjour ici jusqu'au retour de notre collègue M. Viénot, M. Brun paraît résolu à quitter Taïti dans le courant de janvier. Il irait rejoindre en Nouvelle-

Calédonie un transport français qui arriverait en France dans le courant de juin 1883. Le voyage se fera aux frais de l'Etat.

Nous songeons avec quelle vive douleur la famille de madame Brun et tous les membres de la Société des Missions apprendront la nouvelle de sa mort ; aussi, supplions-nous instamment le Seigneur de préparer leurs cœurs à accepter sans murmure le coup qui va les frapper, et de leur inspirer un humble acquiescement à sa sainte volonté.

Je vous prie, bien cher Monsieur et frère en Jésus-Christ, de bien vouloir offrir à MM. les membres du Comité des Missions, et agréer pour vous-même, l'expression de mes sentiments les plus dévoués dans le Seigneur.

F. VERNIER.

LÉGENDES ET FABLES HOTTENTOTES

Par M. F. H. Krüger

(Suite.)

Les Hottentots eux-mêmes se nomment *Khoïkhoïn*, c'est-à-dire hommes des hommes, ou hommes par excellence. Quelquefois ils se désignent, par opposition aux races noires ou blanches, par le nom de *!Ava-khoïn*, hommes rouges. Le plus grand éloge qu'un Khoïkhoïb puisse faire à un homme blanc ou noir, c'est de lui dire que son odeur est comme celle d'un homme rouge, c'est-à-dire qu'il vit, qu'il parle, qu'il pense comme un Khoïkhoïb. L'orgueil de race se retrouve partout.

Les destinées des Khoïkhoïn, depuis leur contact avec les Européens peuvent être résumées en peu de mots. Trompés, dépossédés et décimés par les colons, aux armes desquels ils ne pouvaient résister, les Khoïkhoïn sont devenus en grande partie les esclaves des blancs. Quelques réchappés se sont

reconstitués au nord-ouest de l'Orange. On les appelle Korana et Grigri (Griqua). Enfin, le long de l'océan Atlantique, depuis l'Orange jusqu'à la baie de la Baleine (23° de latitude austr.), et vers l'intérieur, jusqu'au Kalahari, on rencontre encore des tribus indépendantes, comprises sous le nom générique de Nauca. Ces deux dernières fractions des Hottentots parlent encore leur langue; quelques rares tribus des Nauca n'ont pas encore été en contact avec la civilisation. Les Hottentots de la Colonie se sont mélangés avec les colons, ont oublié leurs traditions et leur langue, et ne parlent plus que le hollandais ou l'anglais. Leur nombre s'élève, d'après le dernier recensement, à 80,000 âmes, comprenant tous les bâtards et métis issus de Hottentots. Les tribus du nord de l'Orange comptent, toutes ensemble, à peine 20,000 âmes.

Il existe une autre nation de race hottentote, mais reniée par les Khoïkhoïn. Ce sont les Bushmen, que les Khoïkhoïn appellent *Sâ*. Sans feu ni lieu, ils vivent en petits groupes ou en familles isolées; ils se nourrissent des produits de leur chasse, d'insectes ou de bulbes. Ils ne possèdent point de bestiaux, tandis que les Khoïkhoïn sont nomades; ils sont armés de flèches empoisonnées. Leur langue, peu connue encore, appartient à la même famille que celle des Khoïkhoïn; mais les deux peuples ne se comprennent plus. On trouve des Bushmen depuis les Malouti jusque vers le Cunène. Les cavernes qui leur servaient autrefois de repaires sont ornées de curieuses peintures. Sans contredit, leur histoire, que l'on ne connaîtra peut-être jamais, forme le problème ethnographique le plus intéressant de l'Afrique australe.

Le bibliothécaire de Capetown, M. Th. Hahn, d'origine allemande, mais né et élevé dans le pays des Nauca, vient de publier une étude intitulée : *Tsuni-!Goam*, *l'Être suprême*

chez les Khoïkhoï (Londres, 1881) (1). Dans le cours de ce livre, l'auteur cite plusieurs histoires et légendes, notées durant des excursions scientifiques parmi les diverses tribus des Khoïkhoïn. Par le moyen de ces récits, on obtient une perception directe de la vie sociale et des manifestations du sentiment religieux d'une race dont les caractères originaux et distinctifs seront effacés avant longtemps. Nous en avons choisi et traduit quelques-uns qui suivent ici accompagnés de quelques notes.

LE PREMIER HOMME ET LE LION

Le premier homme s'appelait !Eicha!kha!nabiseb (2); il rencontrait tous les animaux sur une roche plate de la rivière de !Gou!gami pour jouer au jeu de hus (3).

!Eicha!kha!nabiseb perdit tous ses grains; il dit au babouin : Va, et cherche-moi les grains de cuivre que j'ai en provision chez moi. Le babouin alla. Quand il arriva vers la hutte de !Eicha!kha!nabiseb, les chiens l'attaquèrent et le traînèrent par terre. La mère de l'homme, la maîtresse de maison (4), était là, mais elle ne se préoccupa pas de ce que faisaient les chiens, et le babouin faillit mourir. Un moment après, elle appela les chiens et porta le babouin dans la mai-

(1) Comp. *Die Sprache der Nauca*, du même auteur (Leipzig, 1870), où nous avons également puisé quelques fables khoïkhoï.

(2) Celui dont l'échine a la couleur du bronze.

(3) Jeu semblable à celui des osselets.

(4) En khoïkhoï, *taras*. Ce mot a le sens de *domina* (dame), maîtresse. A lui seul il indique que, malgré la polygamie, la femme occupe chez les Khoïkhoïn une position plus élevée que chez la plupart des nations à demi civilisées. Les coutumes actuelles confirment le sens étymologique du mot *taras* : la femme est, en réalité, maîtresse dans sa maison ; l'homme n'a le droit de rien prendre dans la hutte sans le consentement de la femme. S'il outrepasse ses droits, la sœur du mari ou sa plus proche parente peut le mettre à l'amende, et cette amende, qui consiste en un ou plusieurs moutons ou bœufs, revient à la femme dont les droits ont été lésés. Car chaque maîtresse de maison possède, comme propriété personnelle, indépendante du mari, un troupeau dont elle peut disposer librement.

son; elle mit des tampons d'herbe dans ses blessures et le guérit. Elle lui donna aussi du lait et des bulbes (1). Il resta assis, tranquille et considérant tout autour de lui les crânes de divers animaux, suspendus comme ornements aux bambous de la hutte. Ensuite la mère de !Eicha!kha!nabiseb lui donna les grains de cuivre, et il alla les porter à l'homme qui jouait avec le lion. Il y avait aussi le léopard, le chacal, l'hyène, le chat sauvage, le chien sauvage et tous les serpents. Tous observaient le jeu. Le babouin remit à l'homme les grains de cuivre, puis il grimpa sur le haut d'un rocher et cria de façon à être entendu par tous les animaux : « J'ai vu dans la hutte de !Eicha!kha!nabiseb des crânes de toutes espèces d'animaux ! »

« Quel fils de chien, dit !Gurikhoisib (2), a le courage de boire l'eau de pluie d'orage dans l'étang de !Khubitsaos (3)? J'aperçois l'orage du côté de !Khubitsaos. » Le lion dit : « J'y courrai, moi! et je voudrais bien voir qui m'empêcherait de me désaltérer! — C'est moi qui t'en empêcherai », repartit !Eicha!kha!nabiseb. Et ils se séparèrent en colère.

A la nuit tombante, l'homme arriva à sa demeure ; il prépara ses armes; il empoisonna ses flèches avec une nouvelle dose de poison ; il aiguisa ses fers de zagaies. Sa mère l'oignit de beurre qu'elle venait de faire fondre sur le feu : elle prit de la poudre aromatique de *buchu* (4) et la répandit sur son fils. Et, tout en faisant ainsi, elle chantait ses louanges (5) pour lui donner du courage.

---

(1) Nourriture usitée chez tous les Khoïkhoïn. On aime surtout la bulbe du *Cyperus usitatus*, que les colons appellent *Uijentjes*.

(2) C'est-à-dire le premier homme. La transition manque; il faut supposer que les animaux interrogèrent l'homme sur la présence des crânes, qu'il en résulta une querelle, et que l'homme finit par provoquer et par défier tous les animaux.

(3) Il existe un étang de ce nom.

(4) Diverses espèces de *diosma*.

(5) Le terme technique est *gare*, qui signifie improviser un éloge rythmé. Voyez plus loin.

Le lendemain, il alla à !Khubitsaos où le lion l'attendait, couché sous un grand mimosa. L'homme fit d'abord boire ses chiens. Quand ils eurent fini, il leur commanda d'observer les mouvements du lion. Puis il s'agenouilla; il lava d'abord son front et ses yeux pour voir clair; ensuite il but en portant l'eau à la bouche avec deux doigts seulement, pour ne pas perdre de vue le lion. Depuis lors, tous les Nauca en campagne boivent ainsi quand ils arrivent à une source ou à un étang. !Eicha!kha!nabiseb se leva ensuite, prit ses flèches et les décocha sur le lion; il prit ses zagaies et les lança contre le lion; il excita ses chiens : Ari!kho, ari!kho! et les chiens attaquèrent le lion et le mirent sur le flanc. Le lion était épuisé et ne respirait plus qu'avec peine; il était à moitié mort, tant il perdait de sang; et le sang souillait l'eau. Finalement, l'homme rappela ses chiens, ramassa ses flèches et ses zagaies et s'en retourna chez lui.

Sa mère prit la calebasse de lait caillé et lui versa à boire; elle l'oignit de beurre fraîchement fondu, et chanta ses louanges :

Toi, fils d'une grande femme,
Ton corps est comme celui d'une vache (1)!
Toi, grand acacia à branches étalées,
Toi, taureau rouge,
Toi, fils d'une héroïne (2),
Toi, que mon lait a nourri,
Toi, que j'ai nourri soigneusement!

Et elle le saupoudrait de parfum de buchu.

La mère du lion attendit son fils jusqu'au coucher de l'étoile du soir. Elle envoya un messager, le chacal, pour demander chez !Gurikhoisib des nouvelles de son fils. Le chacal

(1) Il faut se rappeler que les Khoïkhoïn sont nomades. La race bovine est l'idéal de la beauté.

(2) Littéralement, d'un taureau femelle.

alla. De loin, il entendit les airs de danse et la voix des jeunes filles exaltant les hauts faits de !Eicha!kha!nabiseb :

Mon bien-aimé !
Mon audacieux et brave !

« Aïsé, dit le chacal, ils font fête ! On sent la graisse qui dégoutte dans le feu ; le parfum et la fumée de la viande des brebis grasses se répand tout autour. Les chiens de !Eicha-!kha!nabiseb se nourrissent de graisse, et moi, je serre la courroie autour de mon ventre vide ! »

Il retourna auprès de la mère du lion et lui raconta ce qu'il avait entendu ; et elle dit : « Appelle le léopard et la hyène, et partons pour !Khubitsaos. Qu'ils prennent des bâtons ; nous allons creuser une tombe pour mon enfant. » Ils allèrent, et au point du jour, quand ils arrivèrent près de l'étang de !Khubitsaos, le lion se réveilla ; il grelottait de froid. Élevant la neige, il dit : « Aïsé ! tun, tun... déré (1) ! le fils du mimosa m'a vaincu ! » Il le disait d'une voix triste et tremblante, comme quelqu'un qui meurt. Sa mère s'écria : « Écoutez, c'est la voix de mon fils ! » Elle courut et le trouva agonisant ; ses yeux étaient ternes. Alors elle pleura :

Ne te l'avais-je pas dit, mon fils?
Prends garde à celui qui marche debout,
Qui a des zagaies aiguës et des flèches empoisonnées,
Dont les chiens ont des dents comme les fers de flèches empoisonnées !
Fils de celle qui a des oreilles courtes !
Fils jaune de la queue du lion,
Pourquoi n'as-tu pas écouté ce que ta mère t'avait dit?

Le lion mourut et ils l'ensevelirent. Ils retournèrent ensuite à !Avasob (2). Quand ils passèrent près de la demeure de !Gurikhoisib, celui-ci leur cria : « Le fils de celle qui a

(1) Imitation d'un rugissement sourd.
(2) Probablement la tanière du lion.

des oreilles courtes n'a-t-il pas encore bu assez de l'eau de !Khubitsaos, pour que sa mère s'en retourne seule à travers la campagne? » Et les filles du village de !Gurikhoisib répondirent : « Non, il est tombé malade pour avoir bu trop d'eau à !Khubitsaos! Ce n'est pas une eau pour des chacals; les hommes forts seuls peuvent en boire! »

Depuis ce jour, tous les Khoïkhoïn tuent les descendants du lion partout où ils les rencontrent, et le lion de même, quand il peut surprendre un homme, il le tue pour venger la mort de son ancêtre.

(*A suivre.*)

DERNIÈRES NOUVELLES DU LESSOUTO

Un journal du Cap, à la date du 3 janvier, annonce que la tranquillité est rétablie dans le district de Léribé. Ce résultat est dû à l'intervention de M. Orpen et de Lérotoli, le fils aîné de Letsié. Jonathan et Joël se sont donné la main en signe de réconciliation.

L'éditeur du journal des Missions *the Regions beyond*, le Rév. Grattan Guinness, le grand promoteur de la Mission baptiste sur le Congo, dit que M. Savorgnan de Brazza, aussi bien que M. Stanley, ont témoigné beaucoup d'égards, de bonté et de bon vouloir à l'égard de leurs missionnaires échelonnés sur les rives de ce grand fleuve. M. de Brazza leur a dit qu'il était prêt à les aider de tout son pouvoir dans le cas où ils voudraient entrer dans la vallée du Congo par la route de l'Ogowe, leur assurant que l'Association belge se réjouirait de voir une mission protestante fondée sur l'Alima et le haut Congo. Il eut même la bonté d'offrir de prendre avec lui nn missionnaire, à son retour, dans le cas où la chose leur serait agréable.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9787. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1887



Gravé et Imprimé par Erhard 35bis Rue Denfert Rochereau

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOTICE SUR LA CARTE DES STATIONS MISSIONNAIRES ET ANNEXES DU LESSOUTO (1)

La carte que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Journal des Missions* n'a aucune prétention scientifique. Elle n'est ni exacte, ni complète.

On n'a pas encore fait de triangulation au Lessouto. C'est en combinant diverses cartes générales et un croquis topographique du cours du Calédon que l'esquisse publiée aujourd'hui a été compilée et ensuite rectifiée à vue. Comme sources principales, il convient de citer un relevé sommaire des environs du Calédon fait par des arpenteurs après la dernière guerre des Boers (1868) ; une carte officielle publiée dans le « *Blue-Book on native affairs* » (Cape-Town, 1882 ; vol. I, part. 1) et donnant un terrain imaginaire et d'innombrables erreurs de détails, mais dont les dimensions générales paraissent avoir une certaine valeur (1) ; enfin, un croquis fait avec beaucoup de patience et de soin par M. Vernet durant son séjour au Lessouto.

---

(1) Nous devons cette carte à la générosité de la Société de géographie de Paris. qui a bien voulu se charger des frais de gravure et d'impression. Nous lui en témoignons ici notre reconnaissance.

(*Note des Réd.*)

Les dimensions du journal étant données comme mesure, il a fallu choisir une échelle très réduite. Un millimètre sur la carte correspond à un kilomètre sur le terrain. Il a donc été impossible de représenter sur la carte tous les ruisseaux, toutes les collines et même toutes les montagnes qui se rattachent d'une manière plus ou moins indépendante à la chaîne des Maloutis. Pour aller, par exemple, de Morija à l'annexe de Kolo, on ne traverse pas une plaine unie dans laquelle serpentent le Lerato et le Tsuaing, comme pourrait le faire croire la carte. C'est une série non interrompue de collines et de ravins abrupts, où l'on ne penserait pas, en Europe, à s'aventurer à cheval, et ce n'est qu'après avoir escaladé la première terrasse de Kolo par une série de gradins en escalier formés par les strates horizontales d'un grès assez dur, que l'on arrive sur une bande de terrain plat, large d'environ un kilomètre.

Malgré ces imperfections, les lecteurs du *Journal des Missions* qui aiment à suivre nos mouvements et qui éprouvent le besoin de se représenter le pays que notre mission occupe depuis près de cinquante ans, pourront lire sur cette carte la physionomie générale du Lessouto. Ils auront également une idée approximative de la distance qui sépare les stations entre elles, et les annexes des stations auxquelles elles sont rattachées.

On trouve sur la carte les traces suivies de tout temps par les wagons. Les nombreux sentiers changent chaque année par suite du déplacement des gués, des éboulements dans les ravines ou de la formation de nouvelles ravines. Il serait inutile de les indiquer même sur une carte topographique.

Outre nos stations, j'ai marqué les cinq stations que les catholiques ont fondées depuis 1863, ainsi que l'unique station des ritualistes anglais (S. P. G.) à Tlotse-Heights. Malgré les moyens pécuniaires dont ces derniers disposent, et le grand zèle qu'ils déploient à porter la confusion dans le champ des missions évangéliques, ils ne paraissent pas réussir à se dé-

velopper au Lessouto. J'ai indiqué de plus les endroits où siège un magistrat colonial, ainsi que les villages des chefs les plus importants, Letsié, Lérotholi, Massoupa et Molapo, ce dernier mort depuis quelques années. Il a paru plus convenable dans les circonstances présentes de ne point marquer les limites des districts politiques. Les suites de la guerre durent encore, et des changements importants pourraient se produire avant longtemps.

Voilà pour la partie du Lessouto que nous occupons. C'est à peine un tiers du pays.

La partie supérieure du cours de l'Orange et celle de son affluent, le Calédon, sont encore à explorer. Ce sont de hautes vallées qui se peuplent de plus en plus depuis une vingtaine d'années, et où, sans aller au centre de l'Afrique, l'on trouve de nombreux villages dont les habitants, qui sont Bassoutos, n'ont jamais vu un homme blanc.

Il n'existe pas de document topographique sur cette partie du pays. Nous l'avons laissée en blanc. Un cartouche qui en occupe l'espace renferme une carte générale de l'Afrique méridionale jusqu'au 10e de latitude australe, pour montrer la situation du Lessouto au sud de l'Afrique et la distance qui nous sépare du Zambèze.

La limite orientale du Lessouto, adjacente à la colonie de Natal, est formée par la ligne de faîte du Drackensberg. Elle dépasse le cadre de notre carte d'environ 30 à 50 kilomètres entre le 29e et le 30e degré de latitude.

Au sud du 30e degré de latitude se trouve enclavé entre le Lessouto, Natal et la Cafrerie indépendante, ce qu'on appelle Nomansland ou plus récemment Griqualand-East. Des Griquas de l'Etat-Libre s'y sont retirés en 1852, et depuis lors beaucoup de Bassoutos y ont émigré. En 1877, le pays fut annexé à la colonie. Peu auparavant, notre Société y avait fondé deux stations, dont une inoccupée actuellement. Il est possible que le territoire soit rattaché prochainement au Lessouto. Nos stations y gagneraient en importance, et le devoir de

notre mission de s'occuper des populations de la haute vallée de l'Orange que nous entourons de deux côtés, en deviendrait plus évident et plus urgent que jamais.

L'orthographe de la carte est celle que l'on suit dans nos écoles et dans nos imprimés ici. Elle correspond, d'après l'alphabet accepté, à la prononciation indigène. Il nous semble plus juste d'employer cette orthographe, sur une carte surtout, plutôt que d'introduire ou de conserver l'emploi de transcriptions toujours défectueuses et inadéquates.

F. HERMANN KRUGER.



UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE OU HUIT JOURS DANS LE HAUT-LESSOUTO

Voulez-vous m'accompagner? Il fait bien un peu froid ; le ciel est encore gris, sauf à l'orient, au-dessus du Makhuarane, où il commence à prendre une nuance orangée ; l'herbe de la vallée est couverte de gelée blanche, et les minces couches de glace qui ternissent quelques flaques d'eau près du Lerato crépitent en s'étoilant sous les sabots de nos chevaux. Aussi Mica, le garçon qui m'accompagne, s'enveloppe-t-il jusqu'aux oreilles dans sa couverture bigarrée ; il trouve que c'est une cruauté de se mettre en route de si grand matin. De fait, la main qui tient la bride devient désagréablement raide, et les chevaux semblent tout engourdis ; ils exhalent leur mauvaise humeur en soufflant bruyamment par leurs narines deux jets d'air qui se condensent aussitôt en buée.

C'est que la route à parcourir est longue, et nous sommes en hiver, au milieu de juin, l'époque des journées les plus courtes. Il faut donc partir de bonne heure. Du reste, l'escarpement supérieur de Kémé s'éclaire déjà de rose, et une demi-heure plus tard on ne voit plus de la gelée blanche que quelques

gouttelettes de rosée qui, enluminées par le soleil, prennent sur l'herbe roussie des éclats de rubis. Nous chevauchons vers le nord, en suivant autant que faire se peut la ligne droite, sans nous préoccuper de la route des wagons. Ce n'est qu'à l'approche des ravins qu'il faut dévier à la recherche d'un sentier pour descendre ou remonter en biais les talus abrupts et escarpés. Ces fissures, au fond desquelles coule une petite rigole, sont le plus souvent plus profondes que larges; leur profondeur est tantôt de 2 mètres, tantôt de 8 à 10 mètres. Il y a cinquante ans, ces ravins étaient fort rares, presque inconnus; maintenant, ils sillonnent et déchirent tout le pays; on en rencontre dans toutes les directions, deux ou trois sur un parcours d'une heure, et les progrès qu'ils font sont effrayants.

Derrière la station de Bérée, les enfants missionnaires de la première génération se rappellent d'avoir souvent sauté par-dessus un mince filet d'eau qui séparait le jardin d'une plantation de saules et de peupliers; actuellement, il y a là un ravin large de 12 à 15 mètres et d'une profondeur d'environ 10 mètres; les parois en sont à pic; et, dans le fond du ravin, il se creuse une nouvelle crevasse large de 2 mètres et déjà profonde de près d'un mètre; c'est là que coule encore le mince filet d'eau qui, grossi par les pluies d'orages, se transforme en torrent colère, et continue son œuvre de destruction. Voilà comment les ruisseaux du Lessouto, et de l'Afrique du sud en général, drainent le sol au lieu de l'arroser.

Après trois petites heures, nous traversons la Phuthiatsana pour faire une halte et desseller sur l'autre rive, à 3 ou 4 kilomètres en aval de Masianokeng, une annexe de Thaba-Bosigo (1). Pendant que les chevaux paissent, on s'étend sur

(1) *Thaba-Bosigo*, que M. Kruger a adopté pour sa carte et cet article, est l'orthographe *étymologique*, mais les Bassoutos prononcent invariablement Thaba-Bossiou, comme nous avons toujours écrit et continuerons à le faire dans ce journal. (*Note des Réd.*)

l'herbe, on ouvre le sac aux provisions, on se restaure. Puis, il faut rattraper les bêtes, seller, boucler la valise, et on repart. Nous passons à près de 4 kilomètres à droite de Maseru, dont nous n'apercevons, entre deux versants de collines, que quelques bâtisses blanches, voilées à demi et couronnées par le sombre feuillage des eucalyptus. C'est la résidence officielle de l'autorité coloniale ; mais l'endroit a été fort mal choisi : il n'y a point d'eau. Cela fait que le représentant du gouvernement demeure à Morija, et que même le magistrat du district de Maseru pense à s'établir ailleurs qu'à Maseru.

On peut chevaucher au Lessouto des heures entières sans rencontrer âme qui vive (1). Mais voici un groupe remarquable à tous égards : un Mossouto vêtu d'une peau crasseuse est monté sur un bœuf ; il a une marmite attachée sur le dos, les trois pieds en l'air, et un petit enfant en croupe. Deux garçons et une fille chassent devant eux un autre bœuf chargé de toute la propriété mobilière de la famille : quelques peaux, une natte ou deux, et quelques bâtons, parmi lesquels on distingue un fusil soigneusement enveloppé. Une femme les suit ; elle porte sur la tête une pile de pots ronds en terre cuite, et sur le dos un nourrisson recoquillé dans le *thari*, peau souple dont deux coins sont liés sur la poitrine, en passant l'un sur l'épaule, l'autre sous l'aisselle de la mère, les deux autres à la taille. Tout le groupe, hommes, bêtes et effets, forme un ensemble d'une seule couleur, un brun sale, tirant sur le rouge. En les dépassant, nous échangeons les questions d'usage, entre autres : *Le ea kae?* où allez-vous? — *Ha Masôpha!* chez Massoupa! répond le chef de famille. Ce sont des mécontents qui vont grossir la troupe du chef, dans le district duquel on ne paie pas l'impôt du gouvernement colonial. Massoupa est actuellement le chef le plus national, le plus populaire parmi les

(1) Il faut se souvenir que ce voyage s'est effectué en hiver et que les Bassoutos sont par nature très frileux. (*Note des Réd.*)

Bassoutos, et l'on voit assez souvent des gens, quelquefois des troupes nombreuses, qui émigrent chez lui.

Vers midi, nous passons le Calédon; comme il n'a pas plu depuis trois ou quatre semaines, les chevaux n'ont de l'eau que jusqu'aux sangles. Le Calédon ou Mogokare, comme l'appellent les indigènes, forme, depuis la dernière guerre avec les Boers (1868), la frontière occidentale entre le Lessouto et l'Etat-Libre de l'Orange. La rive boer est moins montagneuse, plus fertile. De distance en distance on voit une ferme, entourée de quelques arbres, et ayant de loin un air morne et monotone. Au delà de la rivière, nous apercevons la vallée de Bérée. C'est une des stations les mieux situées; le verger de Bérée est renommé au Lessouto; on n'y admire pas seulement des pêchers et des amandiers, mais un poirier remarquable, de grands citronniers et de beaux orangers.

En face de Ladybrand, nous dessellons encore une fois au bord d'un petit ruisseau. Ce n'est plus du froid que l'on souffre maintenant. Le soleil darde sur l'herbe sèche; nul arbre ne se voit à l'horizon; il n'y a pas même un rocher dont l'ombre reposerait l'œil des vibrations de l'air échauffé. Il faut se contenter et se réjouir du petit abri qu'offre la selle posée par terre.

Sur une colline, non loin de là, nous commençons à distinguer la montagne de Mabouléla; mais il faut encore deux heures de bonne course en pays à peu près plat pour arriver au ruisseau au-dessus duquel s'élève la station. Le crépuscule commençait déjà dans l'étroite vallée lorsque nous y arrivâmes. De magnifiques troupeaux de plusieurs centaines de têtes de bétail rentraient au village en soulevant des flots de poussière; les bœufs balançaient gravement et en cadence, avec leur pas tranquille, les deux longues cornes qui semblent appesantir leur front, tandis que les veaux bondissaient lourdement et capricieusement, la tête baissée, la queue en l'air. Voici le grand jardin de la station, tout dépouillé déjà,

et enfin voici la maison en briques rouges, à toit plat, à portes et cadres de fenêtres peints en vert.

Il nous a fallu huit heures et demie de marche, sans compter les haltes, pour aller de Morija à Maboulėla. La distance parcourue doit être de 75 à 80 kilomètres.

Dirai-je que la famille Keck nous reçut cordialement ? L'hospitalité souvent difficile, quelquefois impossible en Europe, redevient dans ces pays une vertu domestique et une bénédiction.

Après une journée de repos accordée aux montures — et aux cavaliers,— nous repartons, le lendemain, un peu après le lever du soleil. M. Casalis nous fait observer un singulier effet de mirage qui fait paraître au-dessus de l'horizon nord des montagnes que l'on n'aperçoit pas en temps ordinaire. Une grande heure et demie de marche vers l'orient nous transporte de nouveau sur les bords du Calédon. Chaque fois que du fond d'un vallon l'on remonte sur la hauteur, le panorama des Maloutis se déroule devant les regards. Derrière les tables isolées du premier plan, s'étend comme une longue échine à vertèbres saillantes la chaîne proprement dite ; son profil rappelle de loin celui des Pyrénées vues d'Orthez ou de Perpignan. On devine qu'une chaîne parallèle s'allonge derrière cette première rangée; mais on n'en aperçoit que quelques pics imposants voilés dans les teintes violacées du lointain. Des bords du Calédon, les cimes qui paraissent le plus élevées sont la pyramide de Kokolosing derrière Léribé; la masse grandiose de Sefikeng derrière Thaba-Bosigo; plus loin les arêtes aiguës du massif de Machacha, et, vers le sud, dans la direction de Morija, le petit ballon basaltique de Thaba-Telle (1); la plupart de ces cimes dépassent l'altitude moyenne de la chaîne d'environ 400 mètres. Le ton roux dont

(1) Le sommet de Thaba-Telle, que nous avons escaladé dernièrement, depuis Morija, est, autant qu'on peut se fier à l'hypsométrie barométrique, à 810 m. au-dessus de la station de Morija, et à environ 2,400 m. au-dessus du niveau de la mer.

l'hiver et les chaudes teintes du soleil habillent ce paysage général en rehausse l'austérité. Il n'y a là rien de riant; même le pittoresque fait défaut dans la vue d'ensemble ; le vert vigoureux d'une forêt ne tranche pas sur le gris bleuâtre d'une muraille de rochers; mais on est saisi par cette uniformité sauvage, imposante et monotone. Le Sahara, par une journée d'automne, a les mêmes nuances, et produit une impression semblable.

Le Calédon a sur toute la frontière du Lessouto une largeur qui varie entre 25 et 40 mètres. Sur tout son parcours il est très encaissé; ses berges, le plus souvent presque à pic, sont hautes de 12 à 15 mètres. Le courant est rapide et interrompu par un grand nombre de chutes qui rendent impossible toute navigation. Ordinairement, les endroits guéables sont nombreux; mais il suffit d'un orage violent pour rendre le Calédon impassable, même au moyen des caisses carrées et plates, amarrées en quelques endroits, et que l'on veut bien appeler des bacs. Pendant la saison des pluies, il déborde assez souvent.

Avant de le traverser en face de Péka, nous profitons pour desseller de l'aimable hospitalité de M. Brummage, un marchand établi sur la rive boer. Rien de plus curieux en son genre que ces magasins ou « *winkel,* » comme les nomment les indigènes en employant un mot hollandais. La boutique d'un mercier de province est un magasin de spécialité en comparaison de ces entrepôts. On y trouve tout ce que le cœur d'un Mossouto peut désirer : des couvertures de laine ou de coton aussi multicolores que possible, des seaux et des gamelles, des selles et des brides, du tabac, des vêtements tout confectionnés, des boîtes de sardines et de confitures, des chapeaux et des chaussures, du papier et des plumes, du fer en barres et en tringles, des cols et des cravates, des planches et des poutres, des perles de verroterie et des relève-jupes, des jougs de wagon et des toilettes de mariées en blanc, avec couronne et voile flottant, de l'eau

de Cologne et de *l'Enos' fruit salt*, la panacée à la mode, etc., etc..., le tout de la plus mauvaise qualité possible et à des prix exorbitants. Le marchand fait fortune, et tel Mossouto se prend pour un « *gentleman* » accompli, quand, accoudé sur le comptoir tout rouge et luisant d'ocre, il ingurgite une boîte de sardines, sans fourchette ni pain. C'est ainsi qu'on jette le pont entre la barbarie et la civilisation. A quoi bon le christianisme?

Il faut ajouter, cependant, que deux ou trois d'entre les marchands établis au Lessouto sont honnêtes et nullement hostiles aux travaux missionnaires. M. Brummage paraît être de ce nombre.

Depuis le gué de Péka, on passe entre la montagne et la rivière jusqu'à Tsikoane. Auprès d'un ruisseau dont le nom m'échappe, on laisse à gauche la station catholique du Père Gérard. Nous faisons halte en vue de cette montagne, une des plus intéressantes que j'aie rencontrées jusqu'ici. Les parois verticales du plateau supérieur doivent avoir une hauteur d'environ 200 mètres. C'est un bloc gigantesque de grès rouge tout nu. Çà et là seulement, dans une fissure, quelque arbuste rabougri, obstiné à vivre, végète on ne sait trop comment; un peu plus haut, les frises blanches qui festonnent un ressaut du roc trahissent quelques aires de vautours; nous en apercevons les propriétaires au-dessus de nos têtes, faisant des rondes, comme s'ils nageaient dans l'azur du ciel.

Après avoir laissé paître les chevaux entravés, nous passons sur la terrasse inférieure de Tsikoane, nous traversons le courant bleu et froid de la Tlotse, et nous faisons l'ascension du contrefort opposé qui a reçu le nom de Tlotse-Heights. Les ritualistes y ont une station missionnaire. C'est là aussi que se trouve, depuis le commencement des hostilités (septembre 1880), un des camps de *Mateketa* ou *Mateketoa*, un néologisme datant de l'origine de la dernière guerre. Un *leteketa* (singulier de *mateketa*) est un homme qui a échangé

son fusil contre un certificat du gouvernement colonial, en anglais *ticket*, d'où par prononciation sessouto *teketa*. En style colonial et officiel, ces hommes sont appelés les loyaux. Actuellement encore plus de 1,700 hommes campent sur un coin de cette plate-forme; leurs huttes, serrées les unes contre les autres, ne laissent que d'étroits passages, où grouillent, au milieu des ordures, environ 500 enfants. Jonathan Molapo, qui a pris le parti du gouvernement colonial contre son frère Joël, et que l'on peut considérer comme l'incarnation du type *leteketa*, réside dans ce camp retranché, ainsi que N. Makotoko, le chef de la station de Léribé. La plupart de leurs gens les y ont suivis. On leur distribue des rations quotidiennes d'une livre et demie de maïs, plus trois livres de viande par semaine; aux enfants l'on ne donne qu'une demi-livre de maïs et une livre de viande; les chefs reçoivent un supplément de thé, de café, de condiments, de légumes, de savon, etc. Et cela ne se fait pas seulement à Tlotse-Heights. D'après les rapports officiels, il y a, dans les quatre districts du Lessouto, sans compter celui de Quthing, 6,490 personnes, hommes, femmes et enfants, qui continuent à rester sur les bras du gouvernement de la colonie, parce qu'ils ont pris fait et cause contre leurs compatriotes; ,353 d'entre eux forment des agglomérations semblables à celles de Tlotse-Heights, autour de trois autres magistrats, à Maseru, Mafeteng et Mogale's Hoek. Quel est leur avenir? Pourront-ils, oseront-ils, voudront-ils jamais rentrer chez eux? Voilà précisément un des nœuds de la question politique du Lessouto.

Il faut une petite heure à cheval pour aller de Tlotse-Heights à la station de Léribé. On vise un angle de la montagne de Léribé; on traverse une petite rivière, et après avoir contourné quelques rochers, l'on aperçoit le beau site choisi par M. Coillard pour sa station. C'est une anse dans le plateau de la montagne de Léribé; la muraille de rochers qui forme comme une courtine entre deux bastions cyclopéens s'élève

sur un talus de verdure; la maison, située au fond d'un jardin composé des arbres les plus divers, une église en pierres de taille, à baies ogivales, un petit village à maisonnettes alignées et propres, devaient former, en effet, la plus jolie station du Lessouto. Aujourd'hui, le village est en ruine, une des assises de l'église s'écroule, le jardin est un fourré délaissé, dans la maison campent, temporairement et presque sans meubles, M. et madame Marzolff : le tout a l'aspect d'une grandeur déchue. La guerre a passé par là.

Nous jouissons d'un dimanche tranquille; une trentaine d'auditeurs paraissent égarés dans la grande nef de l'église. C'est que tous les habitants de l'ancien village de la station sont au camp. M. Coillard aura de la peine à rassembler son troupeau avant de le quitter pour le Zambèze. On le dit en route pour le Lessouto, par la voie de Natal, si désastreuse pour les attelages de bœufs. Quand il sera rentré, la famille Marzolff remontera dans un wagon, pour aller on ne sait encore où; leur odyssée dure depuis que la guerre les a fait partir du Griqualand-East.

Lundi matin, après avoir serré la main de nos amis, nous admirons une dernière fois, le pied déjà dans l'étrier, le profil dentelé des Witte-Bergen, au delà du Calédon, dans l'État-Libre; puis, nous reprenons le chemin de Tlotse-Heights. Au delà de la Tlotse nous contournons cette fois-ci la base orientale de Tsikoane, en nous dirigeant droit sur le col qui sépare la vallée de la Tlotse de celle de la Phuthiatsana. On aperçoit cette échancrure de l'angle de Tsikoane. Nous faisons de nouveau halte au bord de la petite rivière mentionnée plus haut, mais à plusieurs kilomètres en amont de la station catholique que l'on n'aperçoit pas de là. Pendant que nous montons en zigzags sur le col, trois jeunes gens en descendent; ils poussent devant eux un cheval blanc, montrant les côtes et portant quelques couvertures neuves; les trois garçons sont habillés tout de neuf à l'européenne, les bottines, d'où sortent des bouts de chaussettes, sur l'épaule.

Lorsqu'on croise quelqu'un, les chevaux s'arrêtent tout seuls, si on les laisse faire. Faisons donc subir à nos voyageurs l'interrogatoire d'usage : *Le éa kae? — Ha Molapo* (tout le pays au nord de la Tlotse)? *Le tsua kae* (d'où venez-vous, litt., d'où sortez-vous)? — *Taïmaneng*. Nous faisons de la géographie. Mais je vous défie de trouver cette ville sur une carte d'Afrique. *Taïmaneng* est la prononciation sessouto, avec terminaison locative du mot anglais *diamond*, et désigne Kimberley avec ses mines de diamants. Beaucoup d'indigènes y vont en pagne de cuir et en vieille couverture râpée, s'y mettent au service des exploiteurs, et en reviennent après un ou deux ans de travail avec un costume européen, quelques mots d'anglais et de boer, un petit magot bien modeste, de quoi se procurer une femme tout juste : voilà pour le dehors. Souvent, hélas! ils sont partis aussi honnêtes qu'un païen peut l'être, et ils reviennent civilisés à la façon coloniale, corrompus, ivrognes et voleurs.

De l'autre côté du col, on descend sur la Phuthiatsana. Ce nom, qui semble être un diminutif de *phuthi*, nom d'une antilope de montagne, est donné à deux rivières du Lessouto ; l'une passe au pied de Thaba-Bosigo, et se jette dans le Calédon à l'angle nord-est de Kémé; l'autre coule au nord de Cana. Les Anglais ont essayé d'appeler la première le petit Calédon, M. Arbousset l'a dotée du nom de Saule (1); mais on ne fait pas plus violence aux dénominations géographiques qu'au génie des langues. Le nom de Phuthiatsana est seul employé pour les deux cours d'eau. Une heure après nous mettons pied à terre devant la station de Cana.

M. Kohler construit un nouvelle maison. Ceci n'est pas une figure de rhétorique; cela signifie que deux hommes font les briques, le soleil les cuit, et M. Kohler manie la

(1) Quand MM. Arbousset, Casalis et Gosselin sont arrivés au Lessouto, cette rivière était couverte, de même que le Calédon, de saules superbes qui ont complètement disparu. (*Note des Réd.*)

truelle et élève les murs. Du reste, l'ouvrage est assez avancé; les chevrons de la toiture sont prêts, et l'été prochain la famille Kohler pourra quitter la petite maisonnette dont il était temps d'élargir l'espace et de déployer les couvertures. Une soirée passe vite au sein d'une heureuse famille comme l'est celle de Cana.

Mardi matin, nous repartons. Il ne faut que quatre bonnes heures pour aller de Cana à Thaba-Bosigo ; M. Kohler nous indique en outre une traverse; au lieu de longer vers l'est la montagne de Cana, de monter sur le plateau et de passer au pied de Sefikeng, il nous conseille de grimper droit derrière la station, de tourner l'étroite vallée de Tebetebeng, de passer ensuite dans celle de Teyeteyaneng, d'où l'on parvient aisément sur le plateau au nord de Thaba-Bosigo.

La « spéculation » nous tente. Nous suivons assez bien la première partie du programme; nous franchissons sans encombre la Tebetebeng; ce nom signifie un endroit où l'on s'enfonce, parce qu'il est arrivé, dit-on, que des cavaliers se soient enlizés dans le sable fin qui forme le lit de cette rivière. Nous passons par la vallée de la Teyeteyaneng; et, arrivés sur une pente du plateau, auprès d'un petit torrent, nous dessellons. La fatigue du cheval que l'on ne saurait éviter au Lessouto est amplement compensée par les haltes indispensables à la bête. Etendu dans l'herbe séchée sur tige, on respire un air de montagne, chargé le plus souvent, à cette saison, du parfum âpre de l'absinthe; le mince torrent qui s'est creusé une rigole dans la roche vive, y glisse silencieusement comme un interminable serpent, dont les écailles humides étincellent au soleil; plus loin, arrêté par une veine trop dure, il s'étale en nappe et se déverse par une petite cascade sur une couche inférieure; sauf ce murmure et le bruit paisible que font les chevaux en grugeant les chaumes craquetants des graminées, le silence est parfait. Le corps se laisse vivre, et la pensée s'en va librement rejoindre les bien-aimés en Europe. La tradition veut qu'une halte dure

vingt minutes. Trois quarts d'heure ne me semblent pas trop longs pour l'homme et la bête, dans un pays où le temps n'est pas encore de l'argent.

Le plateau entre Teyeteyaneng, Sefikeng, Bérée et Thaba-Bosigo n'est pas uni. Outre les grandes entailles marquées sur notre carte, il y a de nombreuses crevasses agrandies par érosion. Nous perdîmes notre direction dans ce dédale, et au lieu de rester sur la hauteur, nous finîmes par dégringoler d'un éboulis de blocs de toutes dimensions dans un ravin. Quelque 300 mètres plus bas, le ravin débouche dans un large vallon cultivé. Des femmes revenant des champs nous apprirent que nous étions à Thupa-Kubu. Force nous fut de parcourir cet entonnoir qui doit bien avoir 8 kilomètres de longueur. L'issue se rétrécit au goulot; c'est une gorge sauvage, jonchée de gros rochers, mais un de ces rares endroits du Lessouto, où la végétation arborescente n'a pas encore complètement disparu. Cinq ou six fois, il faut traverser le torrent pour sauter, de saillie en saillie, ou pour grimper sur des rochers où même les chevaux de ce pays posent le sabot avec précaution, et dévaler ensuite sur des pierres roulantes. Nous avons dit qu'une vue d'ensemble de la chaîne des Maloutis offre peu de pittoresque proprement dit; il faut s'aventurer dans le massif de ces montagnes à formes bizarres, pénétrer dans les gorges, monter sur les terrasses pour éprouver et pour apprécier le charme particulier de ce pays.

Plusieurs fois notre défilé semblait se fermer devant nous comme une impasse; enfin un nouveau tournant nous plaça soudain sur la rive droite de la Phuthiatsana, en face de Thaba-Bosigo. A droite, la large ouverture de la vallée nous permettait d'apercevoir Kémé; à gauche, au fond de la vallée, se dessinait la singulière colline de Kéloane; son sommet est formé par un immense pilier coiffé dont la tête a de profil, quand on y met un peu de bonne volonté, la forme d'un crocodile.

M. Jousse n'est plus à Thaba-Bosigo, hélas! Tout est encore dans le même ordre parfait dans tout l'enclos de la station; avec un jeune ménage, la maison semble même avoir rajeuni. Mais on n'est pas encore fait à séparer la présence de M. Jousse et Thaba-Bosigo. Le lendemain matin, M. D. Keck nous accompagna jusqu'au village de Job, au pied du versant occidental de la montagne de Thaba-Bosigo. Cette montagne historique est un plateau à pans assez raides, isolé du massif général. Moshesh en avait fait sa forteresse, réputée inexpugnable; et comme il y a des sources sur le plateau, elle l'est, en effet, pour une armée dépourvue d'artillerie. C'est là que l'audace du conquérant cafre, Mosselekatsi, s'est brisée, et que ses assauts répétés ont été écrasés sous une pluie de rochers; même les Boers, en 1866, malgré de forts canons, ne se sont pas rendus maîtres de la montagne de Moshesh. Les restes du grand chef y reposent, et, de temps en temps, l'un ou l'autre de ses fils va égorger un bœuf sur la tombe de Moshesh pour se concilier les mânes du héros. Mais aucun chef important n'y réside. Massoupa a bâti son village près de Kéloane, au pied de la montagne de Moshesh.

De Thaba-Bosigo à Morija, on longe les contreforts des Maloutis, du nord au sud. C'est une distance de quatre heures à cheval. Nous dessellons une dernière fois au delà de la montagne de Kuku, après avoir passé devant l'ouverture de la vallée d'où sortent les deux ruisseaux dont le confluent forme la rivière de Korokoro. Il n'y a pas cinquante ans, on chassait encore le lion sur Kuku ; des troupeaux d'antilopes pâturaient alors dans les vallées. Les armes à feu ont exterminé tout ce gibier. Ce n'est que la gent ailée, plus difficile à atteindre et de trop mince profit, qui soit encore représentée par un assez grand nombre d'espèces et d'individus. On remarque surtout le secrétaire, traversant avec la gravité d'un employé de la police, à pas mesurés, les prairies, généralement en société de sa compagne, redressant

fièrement sa belle huppe et cherchant des serpents. A partir de Kuku, il vaut mieux contourner Thaba-Chicha par l'ouest. Nous passâmes à tort par-dessus cette montagne, descendîmes dans la vallée du Lerato, et rentrâmes à M le soleil étant encore aux deux tiers de sa course.

Cinq jours de marche et deux jours de repos nous ont suffi pour faire cette rapide tournée. Pendant ces cinq jours, nous avons passé trente heures onze minutes en selle, en décomptant le temps du dessellage. Prenant comme allure moyenne 8 à 9 kilomètres à l'heure, la distance parcourue équivaudrait à environ 255 kilomètres. Ils se décomposent ainsi : 72 kilomètres de Morija à Maboulela; 60 kilomètres de Maboulela à Léribé; de là à Cana 44 kilomètres, et 45 kilomètres, y compris nos détours, de Cana à Thaba-Bosigo, d'où l'on peut compter environ 34 kilomètres jusqu'à Morija.

Si le pays vous intéresse, et si vous ne craignez pas la fatigue, nous pourrons faire, pendant les prochaines vacances, une tournée semblable dans le Bas-Lessouto.

F. HERMANN KRUGER.



DISCOURS PRONONCÉ A LONDRES PAR M. SAUL SOLOMON MEMBRE DU CONSEIL LÉGISLATIF DU CAP

Les indigènes du sud de l'Afrique n'ont jamais eu un ami plus dévoué, un champion plus capable que M. Saul Solomon. Pendant plus de trente ans, il leur a rendu de grands services dans le Parlement du Cap. Le besoin de reprendre des forces l'ayant amené en Angleterre, le Comité de la *Société pour la protection des Aborigènes* s'est réuni en novembre pour le remercier de ce qu'il a fait pour la cause de l'humanité et de la justice, pour l'entendre expliquer l'origine de la guerre qui a produit tant de désastres dans notre Mission,

et dire quelles raisons il a d'espérer qu'un meilleur avenir se prépare pour elle. Après tout ce que nous avons publié là-dessus, cette question offre encore un intérêt trop poignant pour que nous ne nous estimions pas heureux de pouvoir reproduire les réponses de M. Saul Solomon aux questions qui lui ont été faites par des hommes tels que lord Stanley, M. Forster, l'alderman Fowler, M. Froude, M. Buxton, M. Mac Arthur et d'autres membres du Parlement présents à la séance convoquée par M. Chesson, le secrétaire de la Société. Nous regrettons de n'avoir eu connaissance de ce qui s'y est fait et dit que par le numéro de février du journal intitulé *l'Ami des Aborigènes*.

Ainsi que son nom a dû le faire supposer, M. Solomon est Israélite de naissance. Après avoir résidé à Sainte-Hélène, ses parents s'établirent au Cap, comme il était encore très jeune, et il y fut converti à la foi chrétienne avec toute sa famille, par le ministère du docteur Philip. Deux de ses frères sont devenus de zélés missionnaires.

Voici les principales parties de son discours :

« Messieurs, vous n'avez fait que me rendre justice en disant que pendant toute ma carrière je n'ai été mû que par les sentiments les plus purs chaque fois qu'il s'est agi des rapports qui devaient exister entre les colons et les tribus indigènes. Mon principe a toujours été : justice pour tous, sans distinction de croyance, de classe, de couleur. Dans l'allocution que l'on vient de m'adresser, on a fait allusion à la politique fatale qui a fait cesser les bonnes relations des indigènes avec les colons du Cap. Pendant vingt ans, ou à peu près, nous avions eu une paix qu'on pourrait appeler profonde, bien que, durant cette période, quelques lois oppressives eussent été promulguées. Elles étaient appliquées avec modération et d'une manière judicieuse, ce qui explique qu'elles n'aient pas produit beaucoup d'irritation parmi les natifs. Ils faisaient, malgré tout, des progrès satisfaisants et il n'y eut pas de rupture entre eux et la colonie.

Malheureusement, une guerre avec les Cafres Galékas éclata vers la fin de 1877, et amena un changement de ministère, changement qui se fit d'une manière insolite, car le gouverneur renvoya le ministère qui était en fonctions, procédé qui, je le crois, parut extraordinaire au gouvernement de la mère-patrie. Le ministère ayant changé, la politique changea aussi et il en résulta une succession de guerres avec les indigènes. Le nouveau système fut appelé une politique de vigueur, c'en était une de répression, de coercition, ayant pour but avoué de mettre en évidence la suprématie, la domination de la race blanche. Chacun doit comprendre qu'afficher une telle prétention était le plus sûr moyen d'exaspérer l'autre race. Cette politique de répression et de contrainte aboutit à la proposition de désarmer les indigènes, mesure qui a été la cause d'un grand mal pour la Colonie du Cap. Tous ceux qui m'écoutent pensent sans doute, comme moi, qu'il aurait été mieux, en soi, que les natifs n'eussent pas d'armes, mais penser ainsi ce n'est pas approuver qu'on ait décidé de leur enlever par la force des armes qu'ils avaient payées cher et auxquelles ils tenaient beaucoup. Ils les considèrent comme la preuve que l'on est homme; dans leurs idées, les leur enlever, c'est les réduire à la condition de femmes. Il n'est pas nécessaire que je m'étende là-dessus, mais selon moi, et bien d'autres, dès l'instant que l'on adoptait la mesure du désarmement, il fallait le faire avec impartialité, l'étendre à tous les habitants du pays sans distinction, et si l'on ne voulait atteindre que les indigènes, du moins, faire une différence entre ceux qui ne nous avaient donné aucune raison de nous défier d'eux et ceux avec lesquels nous avions été en guerre. Le premier essai qu'on en fit fut aux dépens des Fingous, tribu avec laquelle nous n'avions jamais eu de démêlés, qui venait justement de se battre pour nous et qui l'a toujours fait. Pour être conséquent, le gouvernement crut, après cela, devoir désarmer les Bassoutos.

Or, les Bassoutos étaient la plus intéressante de nos tribus indigènes. Ils avaient fait de grands progrès au point de vue de la civilisation et de l'instruction. Ils étaient dociles et avaient souffert que la Colonie du Cap les gouvernât au moyen de règlements quelque peu despotiques ; cela ne les empêchait pas de se développer dans le sens que j'ai indiqué. Les Bassoutos pourvoyaient de blé le pays des Diamants et l'État-Libre de l'Orange. Nous voyions avec orgueil approcher le moment où nous aurions pu dire : Voici une grande tribu qui, au milieu de nous et sur nos frontières s'est élevée à une position très satisfaisante. Cela eût établi sa réputation et la nôtre aussi.

Malheureusement, dans un moment néfaste, cette belle perspective a souffert une éclipse. On a appliqué aux Bassoutos la mesure du désarmement. Le gouverneur avait le pouvoir de l'ordonner par proclamation dans une partie quelconque de la Colonie, après quoi tout habitant, soit indigène, soit européen, devait livrer ses armes. En vertu de l'acte d'annexion du pays des Bassoutos, le gouverneur avait le droit de soumettre ce pays au désarmement. Mais l'exécution prêtait à de graves objections. Dès que le Parlement eut décidé cette mesure et se fut retiré, on l'interpréta comme ne devant être appliquée qu'aux races indigènes, et comme devant l'être à toutes indifféremment, qu'elles fussent hostiles ou amies, à celles qui avaient combattu dans nos rangs comme à celles qui nous avaient fait la guerre. Dès que je vis que l'acte était interprété de cette manière, je m'y opposai, étant bien convaincu que le Parlement ne l'avait pas compris ainsi, et que M. Sprigg n'aurait jamais osé le proposer en l'expliquant de la sorte. Je suis tout à fait sûr que le Parlement était entièrement opposé à ce qu'on désarmât les Bassoutos ; mais quand on découvrit qu'on allait le faire, il fut mis dans l'impossibilité d'agir par l'apparition, un mois avant qu'il ne pût se réunir, d'une proclamation ordonnant qu'on procédât au désarmement. Cette conduite

était, selon moi, inconstitutionnelle et inconvenante. Une députation de Bassoutos vint au Cap pour faire des remontrances au gouvernement et placer devant le Parlement une pétition demandant que l'acte fût annulé pour eux. Cela fut inutile. M. Sprigg disait que tout se passerait paisiblement, et plusieurs membres de l'assemblée pensaient que, s'ils faisaient opposition, cela enlèverait au gouvernement tout prestige. On vit bientôt éclater une guerre qui a été désastreuse pour les Bassoutos et humiliante pour la Colonie.

Cette guerre a coûté beaucoup de vies fort précieuses et il en est résulté pour nous une dette de plus de trois millions (1). Voilà ce qu'on a obtenu en poussant les colons du Cap à une entreprise qu'ils étaient incapables de mener à bien alors même qu'elle eût été nécessaire. Cette guerre a été fort impopulaire, non seulement dans les grandes masses de la population coloniale, mais aussi dans les rangs des hommes qui ont été appelés à combattre pour elle. Ils avaient le sentiment que les torts étaient de leur côté plutôt que du côté des Bassoutos. Le Parlement a prouvé qu'il pensait de même, lorsqu'il a forcé le cabinet qui avait amené la guerre à se retirer pour faire place à un ministère ayant M. Scanlen pour chef.

M. Scanlen est homme à poursuivre une politique modérée et juste ; il recourra pour cela à des moyens qui, je le crois, auront des résultats satisfaisants. J'espère qu'aussi longtemps que je serai dans la position que j'ai occupée jusqu'ici, je plaiderai pour les indigènes la cause du droit et de la justice, et en le faisant ce ne sera pas un petit encouragement pour moi que de me rappeler les paroles de sympathie et d'approbation que m'ont adressées aujourd'hui des hommes aussi haut placés que vous l'êtes dans la législature impériale.

On a bien fait, selon moi, de nous laisser à nos propres

(1) C'est-à-dire 75 millions de francs. (*Note des Réd.*)

ressources dans cette guerre. Somme toute, le gouvernement responsable a bien fonctionné dans la Colonie en dépit des difficultés qui lui sont survenues. Mon opinion est que le gouvernement de la mère patrie ne devrait se mêler de la politique du Cap que dans le cas où l'exercice du pouvoir suprême de l'empire serait nécessaire pour empêcher des maux que lui seul pourrait prévenir. Des cas semblables ne se présenteront que rarement. Vis-à-vis des indigènes, les colons du Cap ont maintenant des sentiments qui leur font honneur. Sans vouloir me vanter, je crois pouvoir dire que j'ai contribué quelque peu à créer ces sentiments. Les natifs sont passablement en sûreté dans les mains de la Colonie. Ils sont puissants et généralement capables de se défendre. La guerre du Lessouto a donné une telle leçon qu'on peut espérer qu'il se passera bien du temps avant qu'on n'en voie une autre comme celle-là. Je crois qu'une politique de patience et d'attente triomphera des difficultés que présente encore la question du pays des Bassoutos. J'ai été heureux de voir dans les journaux de ce matin que M. Scanlen est opposé à ce que l'acte d'annexion du Lessouto soit abrogé. Cela, au lieu de diminuer les difficultés, ne ferait que les accroître considérablement.

SESSION EXTRAORDINAIRE DU PARLEMENT DU CAP OUVERTE LE 19 JANVIER

Le gouverneur du Cap, sir Hercules Robinson, alarmé par la lutte des deux fils du chef Molapo dans le district de Léribé et craignant qu'elle n'amenât une guerre civile dans le pays des Bassoutos, a cru devoir ne pas attendre le moment de l'année où le Parlement se réunit d'ordinaire et l'a convoqué pour le 19 janvier. Ce jour-là, bien que tout le monde ne fût pas encore arrivé, Son Excellence, voyant devant lui ses ministres, un nombre notable de membres du Conseil

législatif (1) et de députés, a ouvert la session par l'allocution suivante :

Monsieur le Président et Messieurs du Conseil législatif ;
Monsieur le Président (Speaker) et Messieurs de la Chambre de l'Assemblée (*House of Assembly*),

Dans votre dernière session ordinaire, vous vous êtes occupés longuement des affaires du pays des Bassoutos ; vous avez largement pourvu à ce qui était nécessaire pour administrer ce territoire, et pour offrir une compensation à ceux des Bassoutos qui avaient souffert par suite de leur adhésion loyale à notre gouvernement.

2. Conformément à ce que mes conseillers responsables vous avaient fait savoir, une commission a été chargée de s'enquérir de ce que demandaient les Bassoutos loyaux et de faire un rapport là-dessus. Cette commission a presque terminé son travail, mais il n'est pas probable qu'elle puisse vous présenter son rapport pendant cette session. Toutefois, des compensations ont déjà été faites aux personnes qui avaient souffert, et il y a lieu de croire que cette preuve substantielle du désir que la Colonie éprouve de se montrer juste envers ceux qui lui sont restés fidèles produira d'heureux résultats.

3. Malheureusement, les efforts que l'on faisait pour rétablir dans le pays l'ordre qui régnait avant la proclamation du décret de désarmement, ont été arrêtés par des troubles survenus dans le district de Léribé. Ils sont provenus de la longue querelle des chefs Joël et Jonathan au sujet de leur droit à la succession de leur père, le défunt chef Molapo (2). Ces troubles ont eu pour résultat la perte de bien des vies

(1) Parmi eux se trouvait M. Saul Solomon, qui venait d'arriver d'Angleterre. (*Note des Réd.*)

(2) Joël avait pris parti pour la résistance au désarmement, tandis que Jonathan s'était joint aux forces coloniales. (*Note des Réd.*)

et la destruction de richesses considérables. A un certain moment, les conséquences de ces désordres ont semblé assez graves pour qu'il ait paru sage de prendre un parti que vous considérerez, je l'espère, comme constitutionnel et dicté par la prudence : celui de rassembler les représentants du peuple pour leur donner le moyen de voir quelles devront être à l'avenir les relations du gouvernement de la Colonie avec la nation des Bassoutos.

4. Bien que les troubles aient heureusement cessé pour le moment, et que les sérieuses complications qu'ils auraient pu amener ne se soient par réalisées, mes ministres, prenant en sérieuse considération le grand changement qui s'est produit dans la position des affaires par suite de la résistance que les Bassoutes ont faite au désarmement, sont arrivés à la conclusion que le meilleur moyen de servir les intérêts de la Colonie serait de la décharger de la direction et de la responsabilité des affaires intérieures des Bassoutos, tout en lui conservant le contrôle de leurs affaires au dehors, ce que le maintien de l'ordre sur les frontières de l'Etat-Libre rend nécessaire. C'est une obligation volontairement contractée par la Colonie lorsque l'acte d'annexion du pays des Bassoutos fut voté par le Parlement du Cap.

5. J'ai le meilleur espoir qu'avec un régime de patience et de support et par le développement graduel du *self-government* local, un peuple qui s'est montré si capable de progrès sera à l'abri de destruction, et que, lorsque la surexcitation qui a été le résultat de la guerre se sera calmée, lorsque la confiance sera revenue, la tribu fera de nouveau de tels progrès dans la civilisation, qu'on reconnaîtra combien était sage la politique que je soumets aujourd'hui à votre approbation.

6. Comme les intérêts de l'Etat-Libre de l'Orange peuvent être matériellement affectés par l'état des affaires dans le pays des Bassoutos, il importe évidemment que les relations les plus amicales avec cet Etat soient sauvegardées et qu'une

entente cordiale soit établie entre les deux gouvernements, à l'effet de prévenir toute déprédation et de maintenir la tranquillité sur la frontière de leurs territoires respectifs.

J'ai le sentiment qu'en vous invitant à vous réunir prématurément et dans une saison si peu favorable, je vous ai causé un grand dérangement, mais j'ai cru pouvoir compter sur votre dévouement et sur l'intérêt que vous prenez aux affaires du pays. J'espère que vos délibérations seront caractérisées par la prudence et la modération et qu'elles auront pour effet le bien-être futur du sud de l'Afrique.

En levant la séance, le gouverneur a fait remettre aux membres du Parlement un recueil des lois et coutumes des indigènes, préparé par une commission spéciale pour servir de base à des relations internationales, où l'on ait autant d'égards que possible pour les idées et les besoins des populations, et où les cas de mécontentement, pour ne s'être pas bien compris, soient moins fréquents.



LETTRE DU CHEF LETSIÉ AU PARLEMENT DU CAP

Cette lettre a été présentée au Parlement au moment où il allait délibérer sur les propositions du gouverneur que l'on vient de lire.

« J'ai informé mon peuple de l'abandon dont nous sommes menacés. A l'exception de mon frère (Massoupa) et de Ramanella (son cousin), nous désirons tous rester sous la protection du gouvernement ; je puis l'affirmer de la manière la plus vraie et la plus forte. Pour vous le prouver, j'ai à vous dire que mon peuple fait tous ses efforts pour payer la taxe des huttes (1), quoique quelques-uns de mes gens soient très pau-

(1) Le mot anglais *hut-tax* s'applique également aux huttes proprement dites et aux maisons; les premières tendent à disparaître et sont remplacées par des habitations dont les formes varient, construites en pierres ou en briques. (*Note des Réd.*)

vres, n'ayant pu faire de moisson l'année dernière. J'ai ordonné que chacun portât aux magistrats les cas qui demandaient à être réglés. J'ai prohibé l'importation de l'eau-de-vie et je fais tous mes efforts pour prévenir toute espèce de vol. Ces faits convraincront, je pense, le Parlement que nous redoutons extrêmement d'être abandonnés par le gouvernement. Moi Letsié, mes fils, les principaux de mon peuple et tout mon peuple nous disons : Comment le gouvernement pourrait-il nous délaisser à cause de Massoupa et de quelques autres qui refusent d'obéir ? la plus grande partie de la tribu désire rester sous une protection que notre père (Moshesh) avait demandée pour nous. Nous vous prions de nous sauver.

« Permettez-moi de toucher aussi à une autre question. Je crains beaucoup que le mode d'après lequel on nous gouvernait, les règlements qu'on avait faits dans le Lessouto, ne soient abandonnés par le gouvernement avant qu'on ait pris notre avis. Je demande, en toute humilité, s'il ne serait pas possible que le Parlement, avant d'en venir à une décision finale à notre sujet, nous envoyât quelques-uns de ses hommes, les meilleurs et les plus sages, pour nous apporter les propositions du gouvernement et pour apprendre de nous quels sont nos sentiments ou nos doutes sur les changements qu'on ferait. Je sais très bien que nous n'avons pas le droit de prescrire quoi que ce soit au gouvernement. Il est sage et nous sommes ignorants, mais permettez-moi de le répéter, ce que nous craignons, c'est que l'on ne nous jette au loin. Je prie instamment le gouvernement d'essayer encore si, à l'aide d'un peu plus de patience et de compassion, les affaires de cette tribu ne pourraient pas être remises en bon état. Où nous réfugierons-nous si nous sommes délaissés ? Dans mon humble opinion, je crois que, si l'on eût continué à suivre la ligne de conduite dans laquelle on était entré, on eût complètement réussi. Que le Dieu tout-puissant donne au Parlement un esprit clément et pacifique pour nous, Bassoutos, qui sommes vraiment un peuple malheu-

reux, notre seul désir étant de vivre en paix dans notre pays. Je dis : « Veuille le Seigneur garder le gouvernement qui nous a adoptés, et nous sauver nous aussi. »

D'après les minutes des premières séances du Parlement, on ne peut douter que la demande du chef Letsié n'ait été agréée et qu'une commission présidée par M. Sauer, le ministre des affaires indigènes, ne soit partie pour aller recueillir les sentiments et les avis des Bassoutos.

Dans « l'Argus du Cap », numéro du 30 janvier, où nous avons trouvé la lettre du chef, on voit la confirmation des raisons qu'il a alléguées pour montrer que les affaires de sa tribu n'étaient pas tellement sans remède qu'il fallût l'abandonner. Un correspondant de « l'Argus » écrivait d'Aliwal, le 23 janvier :

« Les dernières nouvelles du pays des Bassoutos sont de la nature la plus rassurante.

« La taxe sur les huttes était payée volontiers dans divers districts et produisait des sommes considérables. On dit que là où M. Rolland remplit les fonctions de magistrat, 170 l. st. ont été payées en un seul jour (le 17 janvier), et que le produit total d'une semaine s'est monté à 363 liv. st. (9,075 fr.); que dans le district de Mohalé on a ramassé, dans un temps comparativement court, 1,400 liv. st. (35,000 fr.).

« On écrit aussi qu'un wagon d'eau-de-vie a été saisi près du village de Thlasoa, qu'on en a détruit tout le contenu et que l'homme auquel ces spiritueux appartenaient a été arrêté. »



LETTRE DE M. D. KECK FILS A M. THÉOP. JOUSSE

Thaba-Bossiou, 2 janvier 1883.

Cher monsieur Jousse,

Je ne puis laisser passer le commencement d'une année nouvelle sans vous envoyer quelques mots sur l'œuvre que

vous aimez tant, et sur vos enfants en la foi qui pensent toujours à vous, prient pour vous et ne cessent de vous regretter. Mais avant d'entrer en matière, laissez-nous vous souhaiter, ainsi qu'à Madame Jousse, les bénédictions les plus grandes que Dieu puisse accorder à ses enfants. Que le Seigneur vous garde et vous soutienne dans votre nouvelle tâche comme Il l'a fait si évidemment ici à Thaba-Bossiou.

Vos enfants en la foi marchent assez bien; à la fête de Noël, nous n'avons eu à nous occuper en conseil d'Église que de deux cas affligeants. Obede, le sacristain, s'était querellé avec sa femme; cette dernière, se croyant lésée dans ses droits, s'enfuit de chez elle. Obede s'humilia et voulait que la paix rentrât avec sa femme sous le toit conjugal; mais Rosalia refusa catégoriquement et dut en conséquence s'abstenir de participer à la sainte Cène. Depuis, elle est revenue à des sentiments meilleurs et nous pouvons espérer que les affaires s'arrangeront. Le second cas affligeant est celui-ci. Un samedi, après la réunion d'Eglise habituelle, je monte à cheval, sur ce cheval brun dont la rapidité vous est connue, et sans crier : Gare! j'arrive à Bokate, dans un champ qu'on est occupé à sarcler. Là, je trouve Anna, Alina et Maisaka en flagrant délit. Au lieu de servir aux gens venus pour les aider la bière permise aux chrétiens, elles avaient fait de la bière plus forte, celle dont les chrétiens d'autrefois ont cru devoir s'interdire l'usage.

Mais à part ces deux points noirs, notre fête a été des plus belles; les collectes de l'année se sont élevées à fr. 2,900, et nous avons commencé la nouvelle année avec une encaisse d'environ 900 francs. Deux évangélistes ayant été mis à ma disposition par M. Mabille, nous allons fonder une annexe nouvelle dans le village de Mpoto; le second évangéliste ira remplacer le bon vieux Andréas dans l'annexe de Mekhokhong; avec une telle encaisse, il fallait agir.

Nous avons dû nous occuper en Consistoire de la question des loyaux appartenant à l'Eglise de Thaba-Bossiou, mais

qui demeurent depuis la guerre à Maseru. Il a été décidé qu'ils se rattacheraient désormais à la station de Bérée, comme étant la plus rapprochée ; j'en ai causé avec les frères de Bérée et la question est réglée. Du reste, ils sont peu nombreux ; la plupart sont allés ou bien dans une tribu voisine, chez les Barolongs, ou bien à Matatiélé. Dans la même séance mentionnée plus haut, nous avons eu à nous occuper d'une affaire assez pénible. Esaia, l'évangéliste de Korokoro, a été faussement accusé de sorcellerie par les habitants d'un village païen situé non loin de l'annexe et par eux attaqué et frappé de coups. Dès que Mamma, fils de Letsié, sera de retour à la maison, je lui présenterai moi-même une plainte en règle. Voilà le côté sombre du tableau, en voici le côté lumineux. Depuis Noël, trente-quatre personnes ont été ajoutées au nombre des candidats au baptême ; les unes par la conversion, les autres par un retour à la piété après s'en être éloignées. Laissez-moi vous citer quelques noms des plus connus : Abiele, Motsabi, Yulita-Issakare, Ida, Thuso, Lipuo, Choubase, Yonathane Totlang et bon nombre de jeunes filles de l'école. Les chrétiens se sont remis à évangéliser dans les environs, et partout ils sont très bien reçus. Il n'est pas jusqu'au chef Raphoka qui me demande d'aller prêcher l'Evangile dans son village.

Hier, dimanche, après le second service, je suis allé dans le village qui se trouve de l'autre côté du plateau de Thaba-Bossiou, j'y ai fait un service en présence d'un nombreux auditoire. Lekaya, le mari de Likhomang, a succombé à une attaque de dysenterie apportée des champs de Diamants. A l'enterrement, j'ai attiré l'attention des jeunes gens sur les dangers qu'ils courent en allant dans ces mines si malsaines au double point de vue du corps et de l'âme. La pauvre jeune veuve est désolée, de même que sa famille et celle du défunt.

Les réunions de prières de commencement d'année ont commencé aujourd'hui, à 5 heures du soir; 300 à 400 per-

sonnes y ont pris part. Le dimanche, le temple est souvent bondé. Dans l'annexe de Kémé, l'œuvre marche magnifiquement; un beau réveil y a commencé; Levi, l'instituteur évangéliste, est très actif. Les chrétiens évangélisent beaucoup. Les autres annexes vont tout doucement. Yonas a beaucoup de monde au service, à cause de la grande quantité de gens qui refluent vers les montagnes. Nous sommes débordés, on nous assaille de demandes pour tenir des réunions. L'œuvre est grande, mais qu'il y a peu d'ouvriers! Dieu saura arrêter la guerre ou la laisser se déchaîner; nous, nous agissons pendant qu'il est jour. Les nouvelles politiques manquent; Jonathan et Joël ont mis bas les armes et se sont réconciliés. On attend l'ouverture du Parlement du Cap qui doit avoir lieu le 19 du courant. Massoupa n'a pas l'air de vouloir changer d'avis; Lérotholi est chez lui en ce moment. Si Hélène et ses gens vont à Matatiélé, l'annexe de Maliélé ne sera pas abandonnée pour cela. La rentrée des classes aura lieu demain et je vais commencer une école du soir pour les bergers.

Dieu merci, les pluies, de magnifiques pluies sont arrivées; le jardin est splendide; la vigne promet beaucoup; les pêchers sont chargés de fruits; le grand oranger a plus de 50 oranges et le citronnier 12 citrons. Les abricots ont été gelés par un froid tardif, aussi en avons-nous très peu; les mûres sont belles et abondantes et nous en faisons un excellent sirop. Hier, hélas! nous avons été visités par un ouragan affreux qui a endommagé plusieurs maisons, cassé deux pêchers et jeté à bas presque toutes les pommes. J'ai semé du maïs dans les deux champs appartenant à la Mission et il a très bien réussi.

Je me suis acquitté de toutes vos commissions auprès de vos anciens paroissiens, et j'ai vu briller bien des larmes dans leurs yeux; on sent qu'ils vous aiment. Thamae va mieux, dit-on, mais il est toujours fou furieux. Lekhanya ne bouge pas; Yoel est toujours sous discipline, ainsi que Taouna. Snei

se conduit très bien, mais son voisin Noganyana devient polygame. Ramatseatsane revient à nous.

Je pense aller à Cana le 21 pour y baptiser le jeune Henry Kohler.

Tous, tous vous saluent ici, et ma chère Alice et moi nous nous joignons à eux.

A vous de cœur,

C. D. KECK.

Nous extrayons d'une lettre particulière de M. Duvoisin quelques passages qu'on lira avec intérêt. On le verra, la situation n'est pas encore brillante à Bérée; nos amis n'ont pas encore vu la fin de leurs soucis occasionnés par la dernière guerre; mais ce que nos lecteurs ne manqueront pas de remarquer, c'est le calme chrétien avec lequel notre ami parle d'une épreuve qui dure pour lui depuis des années déjà. En lisant les dernières lignes de la lettre, on se rappelle involontairement ce passage de saint Paul aux Corinthiens : « Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité; en perplexité, mais non sans espérance...... abattus, mais non entièrement perdus; nous portons dans notre corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. »

Cher Monsieur,

Et vous voilà donc installé à Paris, Paris, ce « désert d'hommes », comme on l'a appelé. Désert pour désert, je crois que j'aime encore mieux le nôtre, et je suis sûr que vous et Madame Jousse êtes un peu de mon avis, et qu'au milieu des magnificences de la capitale, vous vous surprenez souvent à regretter le Lessouto. Vous revoyez votre vieille maison de Th.-Bossiou, le jardin, la montagne, ce grand salon de plain-pied, si hospitalier et si frais, et ces bonnes figures d'indigènes au placide sourire, qu'on aime

après tout, n'est-il pas vrai ? malgré toutes les misères et le fond de paganisme qui se cache parfois là-dessous. Mais du paganisme, où n'y en a-t-il pas? Et misères pour misères, celles du pauvre chrétien mossouto sont-elles plus grandes aux yeux de Dieu que celles du chrétien civilisé? Ah! qui nous donnera des balances réglées sur celles du sanctuaire, pour ne pas juger selon l'apparence, mais selon l'équité et la justice?

Mais je m'aperçois que je cause, et vous voulez des nouvelles. Eh bien! nous allons comme toujours, ce qui veut dire que mon cher beau-père commence à sentir le poids des années, que Madame Maitin souffre de rhumatismes, que Constance a toujours la pauvre santé que vous savez, et moi, ma vieille tête, grise avant le temps, et qui ne vaut pas grand'-chose. Les enfants vont bien, Dieu soit béni! Clémence perce ses premières dents, ce qui rend son caractère un peu inégal. Elle commence à dire papa et maman. Émilie est toujours un peu folichonne. Si vous étiez ici, elle vous ferait faire la connaissance de Berloque et de Berlique, un coq et une poule de la plus petite espèce, mais aussi intelligents qu'ils sont petits, à preuve que Madame Berlique ne manque jamais d'aller pondre son œuf dans le lit de sa maîtresse. Samuel grandit; il va régulièrement, chaque après-midi, à la boutique d'Eugène, qui a la bonté de lui donner des leçons. La grande question est de savoir où le placer pour son éducation, en Afrique ou en Europe. C'est là pour nous un sujet de prières sur lequel la lumière ne s'est pas encore faite.

Vous parlerai-je de notre Église? Hélas! l'état n'en est pas brillant. Je la comparerais à un navire échoué sur un écueil, et qui s'en va morceau après morceau. Ce sont d'abord nos chrétiens de Maserou qui ne sont plus qu'une poignée. La plupart ont plié bagage et ont été se chercher un « home » ailleurs, les uns dans le Free-State, d'autres à Thaba-Ntsu, quelques-uns à Léribé, auprès de Jonathan. Un seul est

revenu à Bérée, c'est Ezékias, notre maître d'école, qui a enfin cédé à nos sollicitations et a repris sa tâche, ce dont je ne suis pas fâché pour ma chère femme.

A Bérée même, notre petit résidu de chrétiens est allé en diminuant par suite d'une fièvre d'émigration qui s'est emparée des gens de notre district. Il n'en faut pas être surpris. Il y a quelques mois, lors de la seconde (ou peut-être la troisième) de ces expéditions que le clan de Letsié entreprenait contre Massoupa, Lérotholi vint jusque chez Mayare, y convoqua un « pitso », et là, jurant et tempêtant, déclara que si quelqu'un refusait de payer la taxe, il allait brûler sa maison et enlever son bétail. De leur côté, les fils de Massoupa déclaraient non moins péremptoirement que quiconque s'aviserait de la payer devait s'attendre à être traité de la même manière. Un moment on crut que le sang allait couler. Thebe et ses frères avançaient en force ; Lérotholi, d'autre part, envoyait exprès sur exprès pour faire hâter ses gens..... quand tout s'est dissipé comme une fumée! Le résultat de tout cela a été qu'une vingtaine d'indigènes ont payé la taxe, ce qui n'aura guère contribué à remplir les coffres du gouvernement, si le fait est vrai que c'est Leshobourou qui percevait la taxe et qu'il ne donnait pas de reçus. Ni d'un côté ni de l'autre, il n'y a eu de maisons brûlées ou de bétail enlevé, mais les habitants de ce district ont senti qu'il ne faisait pas bon vivre sous un tel régime, toujours entre deux menaces contraires, comme entre l'enclume et le marteau, et, sous un prétexte ou sous l'autre, on a vu famille après famille passer le Calédon et transporter ses pénates ailleurs. Nous avons perdu ainsi en peu de jours une douzaine de membres de l'Église, et dans ce nombre, Mariette, la veuve de Timothée, qui, avec ses vieux parents, est allée s'établir à Thaba-Patsoa.

Restait Kolonyama, la principale de nos annexes comme aussi la plus intéressante. C'était le point lumineux dans notre Église, celui où l'on parlait encore de conversions.

Vous savez que Malakia y avait été installé en remplacement du cher Esaïa. Il avait une jolie école pour laquelle nous venions d'obtenir une subvention. Nous venions d'avoir là, il n'y a qu'un mois (le 26 novembre), une intéressante fête, dans laquelle sept candidats avaient reçu le baptême, quand, quelques jours après, tout était ruiné, détruit, dispersé!

M. Coillard vous aura donné les détails de la guerre civile qui désole le district de Léribé. Que Jonathan ait attaqué Joël qui, du reste, marchait contre lui, qu'il l'ait mis en déroute, lui ait tué du monde, ait repris le bétail de chef suprême, cela se comprend. Du moment que le gouvernement colonial se déclarait incapable de le réintégrer dans ses droits, on ne saurait trouver mauvais qu'il ait tenté de le faire lui-même. Mais qu'avait-il besoin de brûler le village de Joël? Avec la plus grande partie de la tribu contre lui, ne devait-il pas s'attendre à des représailles? Et du moment qu'il les avait provoquées, que ne prenait-il des mesures pour protéger tant de gens sans défense qui se réclamaient de lui? Mais non, tandis que l'armée victorieuse se reposait sur ses lauriers, tout occupée sans doute à garder le butin, les partisans de Joël, Tlasoa en tête, dévastaient tous les villages dépendant de Jonathan, à Kolonyama, Peka, Fubane, etc., enlevant le bétail, brûlant les maisons, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter, et commettant ici et là des actes de cruauté mieux confirmés, hélas! que ceux que la renommée avait d'abord, mais sans fondement, mis sur le compte de Jonathan. A Kolonyama tout a été brûlé, y compris la chapelle et la demeure de l'évangéliste. Les hommes étaient absents; le jour même de notre fête, ils avaient été convoqués par Jonathan; mais les femmes, les enfants ont dû prendre la fuite subitement. Plusieurs d'entre eux ont été poursuivis jusque sur l'autre rive du Calédon et dépouillés de presque tous leurs vêtements. Pauvres gens! c'est navrant d'y penser! Ils étaient si bien établis, ils paraissaient si heureux. Ils venaient d'avoir de magnifiques pluies et allaient commen-

cer à sarcler leurs champs ; et maintenant les voilà dénués de tout, errants, sans asile et obligés d'aller de ferme en ferme dans le Free State pour gagner leur vie !

Que les voies du Seigneur sont mystérieuses, n'est-il pas vrai? Heureusement nous savons « qu'elles ne sont que bonté et vérité pour ceux qui l'aiment », et que là où les pleurs logent le soir, le chant de triomphe éclate au matin. C'est ce qui nous console en pensant à notre pauvre annexe de Kolonyama.

L. DUVOISIN.

Paballong, 20 | XII | 1882, East-Griqualand.

Monsieur le Directeur de la Maison des Missions de Paris.

Monsieur et honoré Directeur,

Dans son rapport annuel, le Comité, en plaçant Paballong à la fin de la liste des stations du Lessouto, a sans doute été guidé moins par la position géographique que par un principe chronologique. Fondée en juin 1877, époque de mon installation, cette station est bien, en effet, la dernière en date. Aujourd'hui, la Société possède ici une maison missionnaire et une chapelle pouvant contenir environ cinq cents personnes. La toiture est en fer galvanisé. Une somme de fr. 6,625 a déjà été collectée parmi la tribu en faveur de ce nouveau lieu de culte dont l'inauguration a été faite en septembre dernier. Ces travaux matériels, qui ne sont pas sans importance et auxquels le missionnaire doit souvent mettre la main, absorbent un temps précieux qui devrait être employé soit à l'étude de la parole de Dieu, soit à des tournées régulières d'évangélisation. Mais cette discipline, qui ne fait pas nécessairement partie du programme de chaque ouvrier, a sans doute sa raison d'être ; et elle serait utile alors même qu'elle ne ferait que rappeler au jeune débutant, si prompt à gémir, à s'impatienter de l'extrême lenteur avec laquelle se font les choses dans ce pays, que l'édification des âmes ne

s'opère, elle aussi, que d'une manière toute graduelle. Cette règle fondamentale a été de rigueur pour notre petit troupeau de Paballong, si souvent tourmenté par des éléments délétères émanant de son propre sein. C'est pour moi un vrai soulagement de constater que ces éléments ont été victorieusement combattus par la seule arme de la parole de Dieu, qui est une puissance qui sait triompher de toutes les résistances. Aussi, je ne crains pas d'affirmer que nous sommes désormais entrés dans une voie de progrès et de prospérité spirituelle inconnus jusqu'ici. — Une autre source de soucis qui est loin d'être tarie, c'est le choc porté à notre congrégation naissante par les événements politiques des deux dernières années. Au commencement de la guerre, vingt-cinq communiants et dix candidats au baptême prenaient le chemin des montagnes ; aujourd'hui nous avons à enregistrer un autre vide dans nos rangs causé par le départ prochain pour Massitissi d'une trentaine de chrétiens d'une annexe relativement florissante, Mangolong. Quelques hommes, premier flot de cette émigration en grand, sont déjà partis pour aller prendre possession du territoire qui leur a été assigné sur les bords de la Sebapala, un confluent du fleuve Orange. Ces épreuves successives nous affligent, mais ne nous découragent pas. Et déjà le Seigneur, le grand « réparateur des brèches, « semble nous dire : « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. » C'est bien, en effet, un miracle de la grâce que la conversion de ces six personnes, sorties d'un milieu foncièrement païen, qui ont sollicité et obtiendront demain, 21 décembre, l'admission dans la classe des catéchumènes. Le travail de l'Esprit-Saint ne se remarque pas au même degré chez tous ces nouveaux prosélytes, mais tous reconnaissent leur état de péché, tous ont soif de Christ et de sa parole. Avec de telles prémices, leur instruction et leur éducation ne manqueront pas, moyennant la bénédiction de Dieu, d'aboutir au résultat seul digne d'une si haute vocation. D'autres personnes qui fréquentent régulièrement les services et que je

pourrais nommer, n'attendent, d'après les témoignages de leurs amis intimes, qu'une occasion favorable pour faire une profession publique de leur foi. A vues humaines, il faudra encore beaucoup de travail et de persévérance pour gagner à l'Évangile la tribu de Lebenya prise dans son ensemble. Mais il est consolant de penser que toute puissance a été remise par Dieu à Celui qui appelle maintenant des individus, des familles entières (nos chrétiens, à peu d'exceptions près, peuvent être classés par groupes de familles), et leur donne droit de cité dans son royaume ; et que, comme conséquence directe de sa puissance, les tribus de la terre comme telles viendront se ranger sous sa loi quand l'heure marquée par Lui aura sonné.

Nous constatons également avec bonheur que l'extrême surexcitation qui s'était emparée des esprits tout autour de nous n'existe plus qu'à l'état de souvenir. On s'est peu à peu familiarisé avec les faits accomplis. Cependant on sent bien que l'équilibre politique n'est pas encore complètement rétabli, mais on respire plus à son aise maintenant que la question pendante est plus particulièrement du ressort de la diplomatie.

A en croire les magistrats du district, les Bassoutos de Makwai et ceux de Lepeana ne recevront pas, comme on l'avait espéré, l'autorisation de rentrer dans leurs foyers. Le pays de Matatiélé sera conservé aux Bassoutos, mais seulement ceux qui sont restés loyaux pourront s'y établir. Or, ces loyaux ne se pressent pas de quitter les magistratures du Lessouto où ils sont entassés, pour venir occuper l'Eldorado qu'on leur a promis. La faute en est peut-être un peu au gouvernement. Une petite ville est en voie de formation à Matatiélé, à l'est et à une centaine de mètres de la station. Si le pays se repeuple comme il l'était avant la guerre, il y aurait certainement place pour trois stations. Ce sera à la conférence autorisée par le Comité d'y aviser aussitôt que l'immigration sera bien en train. Sibi demande un mission-

naire, mais la question est de savoir quels sont ses titres au pays qu'il dit être sien par suite de la révolte contre le gouvernement de son frère aîné, Ramotlakuana. C'était parmi les gens de ce dernier que travaillait M. Jonkin, l'agent de la société anglicane. M. Jonkin est maintenant établi dans le Pondoland. Ce pauvre homme a perdu presque tout son avoir dans cette guerre. Il y aurait donc possibilité que nous soyons laissés seuls à l'œuvre pour quelque temps, pourvu toutefois que nous sachions profiter du moment propice.

En terminant, cher Monsieur, je viens vous demander de vouloir bien vous faire auprès du Comité l'interprète de ma vive et profonde reconnaissance, pour les témoignages de sympathie pratique dont j'ai été l'objet de sa part à l'occasion des dépenses extraordinaires que mon séjour forcé dans la colonie avait nécessairement entraînées.

Veuillez aussi présenter à notre vénéré M. Casalis mes salutations les plus affectueuses, mes chaudes sympathies.

Adieu, cher et honoré Directeur, et veuillez me croire votre tout dévoué.

F. G. Christmann.



VENTE DES MISSIONS

La vente du Comité auxiliaire de Dames en faveur des Missions aura lieu le mercredi 14 et le jeudi 15 mars prochain, à la salle Kriegelstein, 4, rue Charras. On est prié d'envoyer les dons, soit à Madame Dhombres, 5, rue Roquépine, soit à Madame Casalis, aux soins de M. Jousse, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Nous avons reçu, avec prière de l'insérer dans le *Journal des Missions*, l'intéressant appel lancé par Mademoiselle J. de

Broën en faveur de l'île de la Réunion. Nos sympathies sont acquises à ce champ de travail que nous serions très heureux de voir occupé sans retard ; mais cet appel ayant déjà paru dans presque tous nos journaux religieux de langue française, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de le reproduire ici.

M. Bonhoure ayant cru voir, dans l'avis inséré en tête de notre numéro de février dernier, que les irrégularités commises ou les retards apportés dans le service des abonnements lui étaient attribués, nous consentons volontiers, sur sa réclamation, à déclarer que telle n'a pas été notre intention, et que le conseil donné à nos abonnés, d'envoyer directement à M. Schultz leurs abonnements, est purement et simplement dans l'intérêt de la régularité, et de la promptitude du service. (*La Rédaction.*)

NOS VOYAGEURS

Un télégramme de la ville du Cap nous avait appris par la voie des journaux anglais que nos chers voyageurs étaient heureusement arrivés dans cette ville le 26 du mois de janvier ; une lettre de M. Boegner lui-même est venue confirmer cette bonne nouvelle. Nos amis doivent être au Lessouto depuis le 8 ou le 10 de ce mois.

LA TRAITE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

Il y a des personnes que leurs intérêts obligent à croire que le nègre est une force brute et insensible qu'on peut employer sans pitié au service de la race blanche. La scène que nous allons transcrire et que nous empruntons au livre si

excellent intitulé : *Dernier Journal du docteur David Livingstone,* en est un démenti. Comme on aime à voir sortir de la poitrine oppressée de cette race malheureuse un cri de protestation du droit contre la force, alors même que cette protestation revêt les formes d'une revanche !

« ..... Six esclaves chantaient comme s'ils n'avaient pas senti leur abjection et le poids de la fourche qu'ils avaient au cou. Je leur ai demandé la cause de leur gaieté ; ils m'ont répondu qu'ils se réjouissaient à « l'idée de revenir, après « leur mort, tourmenter et tuer ceux qui les avaient ven- « dus ! » Vous m'avez envoyé à la côte, disait le chant, mais quand je serai mort, je n'aurai plus de joug et je reviendrai vous hanter et vous tuer. Et tous reprenaient le refrain qui était formé du nom de chaque vendeur. Récit tout d'amertume et de larmes fait par les opprimés. Du côté des oppresseurs est la force ; mais il y a au-dessus d'eux une puissance qui est plus forte que la leur. »

A NOS AMIS

La fête de Pâques se trouvant cette année le 25 mars prochain, notre assemblée générale des Missions aura lieu le jeudi 12 avril. En conséquence, nous prions les amis et soutiens de l'Œuvre des Missions de vouloir bien se hâter de nous envoyer leurs dons et souscriptions, afin que nous puissions les comprendre dans l'exercice en cours, lequel doit se clore avant l'époque de notre assemblée. Nos besoins augmentent d'année en année ; nous prions nos amis de faire des efforts pour augmenter aussi leurs dons.

(*La Rédaction.*)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

8674. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ARRIVÉE AU LESSOUTO DE MM. BOEGNER ET JEANMAIRET

Ainsi que nous l'avions prévu et annoncé dans le dernier numéro du *Journal des Missions*, nos amis sont arrivés au Lessouto le 10 du mois de février. MM. Dieterlen, Kruger et Cochet sont allés à leur rencontre jusqu'au delà d'Aliwal-North. Voici quelques lignes extraites d'une lettre de M. Boegner à son remplaçant *pro tempore* qui, quoique écrites bien à la hâte, ne manqueront pas d'intéresser :

Morija, 19 février 1883.

...J'ai en train une lettre pour le journal, mais je ne suis malheureusement pas arrivé à la finir. Il y a tant à voir ici ; les impressions se succèdent si nombreuses et si fortes, qu'il faudrait être tout le temps la plume à la main pour tout noter. Je fais ce métier aussi consciencieusement que je puis ; mais quand il s'agit d'écrire au journal, l'embarras du choix est grand et me paralyse. En attendant mon récit plus détaillé, voici en deux mots où nous en sommes. Nous sommes arrivés ici vendredi dernier, 16, après avoir passé quelques jours à Hermon pour nous reposer. Le projet primitif était de nous faire rester à Morija jusqu'à la conférence qui se réunit le 6 du mois de mars à Hermon, et de ne nous faire commencer notre tournée proprement dite qu'après cela ; mais le prochain départ de M. Germond nous engage à

nous rendre à Thabana-Morèna de lundi en huit. Nous y passerons une semaine et irons de là à Hermon.

Vous dire que nous avons été bien reçus est peu dire; vous verrez par ma lettre détaillée quel accueil on nous a fait. Quant à nos impressions sur l'œuvre elle-même, elles sont encore trop neuves et trop vives pour que j'essaie de vous les dire; il faut leur laisser le temps de se fixer; mais vous devinez sans peine qu'elles dépassent de beaucoup notre attente. Je ne m'étais pas figuré des Eglises de cette importance et une influence si grande des missionnaires sur l'ensemble de la population.

Votre successeur D. C. Keck est venu au-devant de nous l'autre jour, et mercredi il nous a accompagnés dans une excursion dans les montagnes...



NOUVELLES DU SÉNÉGAL

Saint-Louis, Sénégal, 22 janvier 1883.

Messieurs et honorés directeurs,

Je tiens à ne pas être en retard cette année à vous présenter mon rapport annuel.

« Heureux, nous dit l'Écriture sainte, est l'homme qui endure la tentation. » Au commencement de l'année qui vient de finir, j'étais on ne peut plus découragé et abattu. La mort des chers Golaz pesait lourdement sur mon cœur; ma santé toujours chancelante, la séparation d'avec tous mes enfants me jetaient dans la tristesse, et, pour comble de malheur, l'année était à peine commencée que la défection de Mademba était venue accroître mes perplexités et ajouter à mes peines et à mes épreuves. Mais le Dieu bon et fidèle ne m'a pas oublié. Il a eu pitié de moi et m'a, dans sa grande miséricorde, ouvert dans la vallée de Hacor une porte à l'espérance, de sorte que j'ai pu faire mes adieux à l'année passée avec des actions de grâces et saluer la nouvelle avec

une confiance joyeuse en Celui qui a promis d'être avec tous ses serviteurs jusqu'à la fin du monde.

C'est notre école qui m'a, en premier lieu, donné des sujets d'encouragement. Au mois de février, on nous a confié deux garçons frères, fils d'un grand commerçant musulman, et un autre, de parents catholiques. Deux mois après, deux autres sont venus s'ajouter à ce nombre, et si nous avions de la place chez nous, nous aurions aujourd'hui un nombre respectable d'élèves payants. Nous faisons tout pour élever chrétiennement ceux qui nous sont confiés, et je suis heureux de dire que jusqu'ici ils nous ont donné la plus grande satisfaction par leurs progrès sous tous les rapports. Les deux frères prendront bientôt le chemin de la France, et ce sera à nous d'aviser aux moyens de les placer dans un pensionnat protestant à Bordeaux.

Un autre sujet d'encouragement que Dieu nous a ménagé, c'est le caractère de plus en plus facile de nos rapports avec le gouvernement d'une part, et le public en général. Les quelques réclamations que j'ai eu à faire pendant l'année, ont été écoutées avec bienveillance et réglées d'une manière on ne peut plus satisfaisante. J'ai fait régulariser officiellement mes droits de visiter la prison, afin de pouvoir communiquer en toute liberté et à toute heure avec les détenus et les condamnés de notre culte; et quand l'aumônier de l'hospice civil se mit à baptiser nos coreligionnaires « in extremis », j'ai protesté et obtenu que leur tranquillité ne soit plus troublée, à moins qu'ils ne demandent eux-mêmes le ministère du prêtre.

Un autre sujet d'encouragement encore pour lequel je ne saurais assez remercier notre bon Père céleste, c'est le vif intérêt qui se manifeste depuis quelque temps en France en faveur de notre chère œuvre du Sénégal. Partout on pense à elle et on veut bien m'envoyer des paroles d'encouragement et d'affection. On prie pour elle, on s'enquiert avec une sympathie touchante des moyens les plus propres à la déve-

lopper et à la consolider. Puissent tous ces indices favorables contribuer à tourner l'attention des futurs missionnaires vers le Sénégal, et non plus exclusivement vers le sud de l'Afrique.

Depuis mon dernier rapport, nous n'avons pas eu de nouvelles réceptions dans l'Église. De nos trente-trois convertis dont les noms figurent sur les registres, trois sont morts. Daouda, le prêtre musulman, est retourné à l'islamisme quelques mois après son baptême, comme vous le savez déjà; quatre ont encouru la peine d'exclusion, qui dure encore ; ce sont : Mademba et sa femme; une jeune fille dont les parents, impatients d'attendre le résultat des démarches que j'avais commencées au tribunal et à la mairie pour qu'elle pût être mariée chrétiennement, l'ont persuadée de se laisser épouser d'après la loi musulmane; et enfin, un homme qui, exaspéré de la défection de sa femme, qu'il avait épousée légitimement avec l'espoir qu'elle se convertirait, est tombé dans le désespoir et de dépit a pris une autre femme d'après la coutume du pays.

Que Dieu ait pitié de ces âmes égarées! Déjà trois d'entre elles montrent quelques signes de repentance, mais nous ne nous hâterons pas de les réadmettre dans l'Église.

Je suis satisfait des progrès qu'ont faits cette année nos chers convertis, membres communiants de l'Église. Depuis la mort des amis Golaz, ils comprennent de plus en plus leurs devoirs, et se montrent pleins de reconnaissance envers leurs pères spirituels de France, qui donnent pour eux et se donnent à eux.

La piété des nègres revêt toujours un caractère tangible qui lui est propre, surtout quand ils sont encore peu éclairés. Ils croient aux rêves, qui exercent une grande influence sur leur imagination. En voici quelques exemples: L'un d'eux s'était endormi après avoir fait son culte du soir. Il vit en songe quelqu'un qui s'approcha de lui et lui dit: « Vois combien sont nombreux tes péchés! Tu n'en obtiendras jamais le pardon. Tu aspires à porter le beau nom d'enfant de

Dieu? Pure illusion que tu feras bien de chasser de ton esprit. » Un autre, dans un demi-sommeil, vit apparaître devant lui un être d'une resplendissante beauté qui lui tint ce langage : « Courage, mon enfant, continue à marcher dans les sentiers de la piété; je reviendrai bientôt sur la terre et tu seras du nombre de ceux qui régneront avec moi. »

Ces braves gens vous racontent cela avec sérieux et vous en demandent l'interprétation !

Pendant l'année nous avons eu deux mariages, deux baptêmes d'enfants et cinq d'adultes, dont deux hommes et trois femmes. L'un de ces hommes, Dhiguiba Sidibé, avait entendu parler de nous à Bakel, et ayant manifesté le désir de faire notre connaissance, il a été amené à Saint-Louis par les époux Moussa et Kany Sidibé. Après avoir suivi un cours d'instruction religieuse, nous l'avons reçu dans l'Église le 29 octobre dernier. Il habite maintenant Sor, il s'est marié et ne compte plus retourner à Bakel.

Parlons maintenant de nos morts. Deux membres de l'Église, Moussa Sidibé et Demba Camara, se sont endormis dans la paix du Seigneur. Pendant leur maladie, ils ont fait preuve de fidélité, en refusant d'accepter des amulettes et d'autres choses superstitieuses de ce genre, que leurs compatriotes les pressaient d'accepter et dont ils vantaient la vertu miraculeuse. Ils répondaient invariablement à toutes les obsessions, en disant : « Donnez-nous des remèdes, nous les accepterons volontiers, mais, comme chrétiens, nous préférons mourir que d'avoir recours à ces pratiques païennes pour obtenir la guérison. »

Tout était paix autour d'eux. Peu de paroles, mais une résignation joyeuse, une assurance inébranlable en leur Dieu sauveur, qui semblait se résumer dans cette expérience de l'apôtre Paul : « Je sais en qui j'ai cru. »

Une autre mort est celle d'un prisonnier âgé de 25 ans, décédé à l'hospice civil. De peur de donner une longueur

démesurée à ma lettre, je renvoie à plus tard la narration de mes entretiens avec lui et de la manière dont s'était opérée sa conversion. Quelle mort heureuse fut la sienne! Je remercie Dieu de ce qu'Il lui a plu de bénir mon ministère pour le salut de cette âme, un moment aveuglée et tombée dans le mal.

Encore une autre mort à mentionner, celle d'un Lyonnais, M. Octave Bâton, sergent aux tirailleurs sénégalais, ancien catéchumène de M. le pasteur Puyroche, qui me l'avait recommandé. Je le voyais souvent avant et pendant sa maladie; il était en convalescence quand nous nous séparâmes pour la dernière fois; mais, ayant rechuté, il mourut en quelques heures, sans avoir pu me faire connaître son état.

Je ne terminerai pas ce rapport sans vous parler de la question indigène, qui est toujours sur le tapis.

La population musulmane commence à ouvrir un peu les yeux. Depuis longtemps déjà, elle subit insensiblement l'influence envahissante de la civilisation européenne, mais, dans ces derniers temps, elle a pu constater la gravité de sa situation et se sentir troublée dans son égoïste sécurité. Elle commence à pressentir que l'avenir est gros pour elle de mécomptes de tous genres. Dans son malaise, elle crie contre la législation française, contre les négociants, contre les conseils locaux, ne se doutant pas que le mal est en elle et dans sa religion. Quoi qu'il en soit, elle a été amenée par la force des choses à faire un pas en avant en décidant de donner à ses enfants une bonne instruction française, tout en tenant à sa religion.

D'un autre côté, se trouvent les colons qui veulent le progrès et travaillent pour l'obtenir. Dans toutes leurs délibérations, ils s'efforcent d'effectuer une assimilation complète de la colonie avec la métropole. La nombreuse population indigène, composée de musulmans fanatiques, tous électeurs, ne demanderait pas mieux que de jouir de tous les droits que cette assimilation confère, mais elle ne veut pas en accepter

les charges. Le conseil général, il y a quelques mois, avait émis le vœu de voir appliquer au Sénégal la loi de la conscription ; de là, un soulèvement général des musulmans, des protestations, des menaces. Les uns demandaient la suppression des conseils locaux; d'autres voulaient quitter la colonie et se retirer dans l'intérieur; d'autres se déclaraient prêts à renoncer à leurs droits électoraux s'il le fallait, ou à se laisser massacrer plutôt que de se faire soldats. Le calme ne s'est rétabli que lorsque les musulmans eurent été informés d'une manière officielle que l'administration supérieure n'entendait pas agir dans le sens du vœu exprimé par le conseil général.

Dans un pareil état des choses, les colons se demandent avec anxiété : Que faire ?

Pour quelques-uns, l'émancipation des noirs au Sénégal est une faute dont les conséquences ont porté atteinte à la prospérité du pays et au bien-être des indigènes eux-mêmes. Il serait donc désirable de rétablir dans le pays un système d'esclavage domestique armé de certaines restrictions.

D'autres recommandent l'emploi de la force pour décider les indigènes à adopter les us et coutumes de la civilisation. « Forcez-les à s'instruire, à parler notre langue, à s'habiller comme nous, disent-ils, et expulsez de Saint-Louis tous ceux qui refusent de se soumettre à ces lois. »

Il en est d'autres enfin qui croient que la meilleure manière de résoudre la question sénégalaise, en ce qui touche la population nègre, serait de créer en elle ces mille besoins de la vie civilisée (je dis besoins pour ne pas dire davantage) dont la satisfaction exigerait une plus grande somme de travail. Civilisation par le travail : telle est la méthode destinée à faire des citoyens utiles, de bons pères, de bons Français. La méthode est assurément bonne, mais l'expérience est là pour démontrer qu'elle ne réussit pas toujours. C'est sur le cœur qu'il faut agir tout d'abord.

Le pauvre nègre est réellement à plaindre. Comme on le

malmène ! C'est choquant ! Heureusement pour lui qu'il a des amis en assez grand nombre, qui veulent bien s'occuper de lui avec plus de sérieux, et qui, reconnaissant en lui l'image de Dieu, ont foi à son affranchissement moral et spirituel par la puissance régénératrice de l'Évangile de Jésus-Christ.

En présence d'un tel conflit d'idées et de sentiments, notre devoir me semble tout tracé : c'est de tenir haut élevé le drapeau du protestantisme au Sénégal, et d'entreprendre sérieusement le développement de notre chère œuvre aussitôt que faire se pourra.

Ma lettre est déjà bien longue, je me hâte de la terminer. Ma femme et mademoiselle Salimata se portent bien. Quant à moi, ma santé est toujours chancelante. Je me remets entièrement entre les mains de Dieu ; c'est son œuvre que je fais. Il saura, j'en ai la ferme conviction, me soutenir jusqu'à ce que vous puissiez m'adjoindre des collaborateurs.

Nous nous recommandons tous à vos prières.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

W. TAYLOR.



LETTRE DE M. MABILLE A SES PARENTS DE PARIS

Morija, 11 février 1883.

Bien chers parents,

Sachez d'abord que M. et madame Boegner sont arrivés hier soir à Hermon. Ils eussent pu y être deux ou trois jours plus tôt, mais ils ont dû attendre un peu leur bagage à East-London et à Queenstown. Eugène (Dr Casalis) et moi allons demain à cheval leur souhaiter la bienvenue. Samedi prochain, ou le mardi suivant, nous leur ferons à Morija la réception habituelle. La conférence se réunira après cela à Hermon, le 8 mars. M. Boegner est arrivé au bon moment : avant-hier nous recevions la nouvelle que le gouvernement,

ou plutôt le ministère Scanlen, a eu sept voix de majorité, ce qui nous dit à nous que nous pouvons compter encore sur un peu de répit; en tout cas, jusqu'à la réunion ordinaire du Parlement, en juin ou juillet. Nous espérons que d'ici là la politique du ministère actuel, plus ferme que par le passé, amènera la soumission de Massoupa, et que des arrangements définitifs permettront à la tribu de continuer à vivre en paix, et à l'œuvre de Dieu de se développer. On va nous donner quelque chose comme le *home rule* (gouvernement autonome). Je ne sais pas encore ce que ce sera. M. Scanlen doit venir lui-même au Lessouto pour faire, avec les chefs, de nouveaux arrangements.

M. Boegner pourra nous donner un bon coup de main. Une des questions sur lesquelles il devra insister auprès des Églises, c'est le devoir de chacun de contribuer de tout son pouvoir à l'avancement du règne de Dieu. J'espère qu'il sera des nôtres au Jubilé. C'est dommage que nous n'entendions parler d'aucun autre délégué des Eglises de France. Trente-cinq jours de voyage et une dépense de 1,000 francs pour venir, autant pour retourner, beaucoup moins si sir Donald Currie continue à faire une remise; vraiment, il y a bon nombre de nos amis qui pourraient s'accorder ce plaisir, et, par ce moyen, être très utiles à la mission et à leurs frères de France.

L'Œuvre va bien, grâce à Dieu; celle de Morija va s'agrandir de deux ou trois annexes avec autant d'écoles. Le nombre de nos candidats au baptême récemment admis se monte à 107.

J'ai eu une très intéressante, quoique bien fatigante, séance de consistoire avant-hier. Mes chers évangélistes ont rendu compte de leurs travaux et de leurs expériences dans le cours des cinq dernières semaines. L'un d'eux, parlant des réunions de prière de la première semaine de janvier, nous a raconté ce qui suit : le lundi, jour consacré aux prières de repentir et de confession des péchés, un païen, homme

déjà d'un certain âge, se mit tout à coup à prier et le fit avec tant de ferveur que tous les assistants fondirent en larmes. Depuis lors, cet homme a continué à assister à toutes les réunions. Il s'est évidemment donné au Seigneur, et il vient d'être admis dans la classe des catéchumènes.

Un autre homme et une jeune femme qui, il y a quelques semaines, étaient victimes d'une hallucination que les Bassoutos appellent *mothèkethèke*, espèce de possession consistant en convulsions, cris, sauts, etc., sont maintenant entrés dans la voie de la vraie conversion. Ici, quatre ou cinq jeunes gens se sont levés pour demander les prières de l'Eglise. J'en ai reçu deux parmi les catéchumènes. Il y a certainement un mouvement sensible provenant du Saint-Esprit, et nous prenons courage.

Nous avons eu, le 21 janvier, la dédicace de la maison d'école qui vient d'être bâtie dans la résidence même du chef Letsié. On va vous en envoyer le récit. C'est une des plus belles fêtes que nous ayons eues. Il y a soixante-treize élèves inscrits sur le registre du maître d'école. La première fois que l'on s'est servi de ce local pour le culte du dimanche, il s'est trouvé plein de païens avides d'entendre.

Continuons toujours à nous attendre au Seigneur.

Tout à vous de cœur.

Adolphe Mabille.



QUELQUES LIGNES FORT ENCOURAGEANTES ENVOYÉES A M. JOUSSE PAR M. HENRY DYKE

Morija, 19 janvier 1883.

En dépit des préoccupations provenant de la situation politique, il y a de nouveau un changement très heureux dans l'attitude des païens vis-à-vis de l'Evangile. J'ai pu en juger pendant six dimanches sur huit que j'ai consacrés

à prêcher la Parole de Dieu parmi eux. Partout on a répondu avec plus d'empressement qu'autrefois à l'appel bien connu: *Tha... pe... long! A la prière!* — Partout aussi, il a été plus facile de provoquer des entretiens sur des sujets religieux. Un jour qu'accompagné de M. Gautier, je faisais une tournée dans certains villages, il se forma près de celui de Pita une congrégation de cinquante païens. Le service commençait à peine, que des nuages qui s'étaient amoncelés pendant la matinée devinrent de plus en plus menaçants. Je n'avais dit que quelques mots sur Jean, 1, 36, lorsque la pluie se mit de la partie. Personne ne bougea; chacun paraissait désirer d'en entendre davantage. Regardant tout autour, je vis une maison de forme carrée, exceptionnellement spacieuse, et je proposai d'aller y continuer le service. Le propriétaire dit que nous pouvions faire demander à sa femme, qui n'était pas présente, la permission de nous réunir chez elle. Cette requête ne fut accueillie qu'avec beaucoup de répugnance et après de longs pourparlers. Cependant la maîtresse du logis finit par se mettre à balayer et à ramasser dans un coin ses ustensiles de ménage et ses provisions. Alors, tous ceux qui avaient attendu dehors se précipitèrent; l'encombrement fut tel, que nous nous trouvâmes comme assis les uns sur les autres; nous étions au moins cent dans la maison et bien d'autres restèrent dans la cour, s'abritant sous des parapluies.

Je repris mon sujet : «l'Agneau de Dieu», expliqué par le type de l'agneau pascal et par les scènes du Calvaire. Je fus écouté par cet auditoire païen avec la plus profonde attention pendant plus d'une demi-heure. L'intérêt, l'angoisse qui se lisaient sur bien des figures étaient quelque chose de très émouvant et que je n'oublierai jamais : un vrai tableau.

Comme nous allions nous retirer, notre hôtesse s'approcha de quelques chrétiennes qui nous avaient accompagnés dans cette excursion et leur dit : « Aujourd'hui,

« cette maison est devenue celle de Dieu. Vous pouvez y « venir et y tenir vos réunions aussi souvent que vous le « voudrez. J'en blanchirai les murs, je la balaierai autant « qu'il le faudra. Elle est à vous!» — Nous quittâmes ce village en bénissant le Seigneur. Il est si bon d'avoir de tels encouragements après un long temps d'attente!

Il y a eu des conversions parmi les jeunes gens de notre école (1). Pendant le dernier semestre, trois se sont déclarés pour le Seigneur. Dimanche soir, sept se sont levés, demandant qu'on priât pour eux. Leurs camarades, tantôt l'un, tantôt l'autre, se sont mis, les larmes aux yeux, à les recommander aux compassions du bon Berger. Depuis, tous les sept sont venus me trouver dans mon cabinet de travail, m'exposer leurs sentiments. Sûrement, les huit jeunes gens fils de chefs que nous avons admis lors de la dernière rentrée, ne seront pas témoins de telles scènes sans en éprouver l'effet. Il leur sera impossible de rentrer dans le paganisme et d'y vivre comme s'ils n'avaient rien vu de ce qui se passe ici.

HENRY DYKE.



Massitissi, 1er février 1883.

Cher et vénéré Monsieur Casalis,

..... Le 19 novembre dernier, l'Eglise de Massitissi a eu la joie de recevoir dans son sein neuf nouveaux membres, dont sept par le baptême et deux par la confirmation. A cette occasion, il y eut une nombreuse assemblée, et tous n'ont pas pu trouver place dans la Maison de prière. Un des hommes reçus ce jour-là est un vieillard du siècle dernier, dont l'histoire sera racontée dans le *Petit Messager*. *Jacob Mabo-*

(1) M. H. Dyke dirige, avec M. Casalis, l'école normale de Morija. (*Note des Réd.*)

koboko est converti depuis plus de trois ans; les ténèbres qui enveloppaient son intelligence étaient grandes, mais elles se sont dissipées aux rayons de la grâce. Dans la réunion qui eut lieu la veille de sa réception, le nonagénaire fit un exposé de sa foi, si clair et si édifiant, que l'assemblée en fut réjouie jusqu'aux larmes, surtout lorsqu'il fit appel à l'amour de ses frères en Christ, pour qu'ils lui obtiennent par leurs prières une nouvelle mesure de l'Esprit-Saint; « car, dit-il, je désire qu'Il purifie mon pauvre cœur, qui pendant ma longue vie ne s'est réjoui que dans le mal. Mais maintenant, j'ai appris à le rejeter et à désirer le repos dans la gloire, auprès de Celui qui a eu pitié de moi.»

Vous vous réjouirez avec nous, en apprenant que la plus jeune des deux personnes qui ont été confirmées est notre fille Emma, qui, grâce à Dieu, a fait librement auprès de son père une démarche qu'elle n'avait pas osé faire en Europe, par motif de conscience. Après bien des entretiens particuliers, accompagnés de prières, nous avons acquis la certitude que ce n'était pas de sa part une affaire de forme, mais bien un vrai désir de se consacrer à Dieu son Sauveur. Aussi, est-ce avec une émotion bien grande que j'ai confirmé son baptême, et imploré de nouveau sur elle, comme il y a dix-sept ans, la bénédiction du Seigneur. Au service de l'après-midi, cent soixante personnes se sont approchées de la Table de la Communion, et la collecte faite ce jour-là a produit, malgré la grande misère qui règne ici, la jolie somme de 72 fr. 50.

Huit jours plus tard, le 24 novembre, nous avons été à l'annexe de Komokomong, en famille, pour procéder le 26 à la réouverture du temple qui avait été incendié en octobre 1880, par les Tamboukis en révolte. Plus de trois cents personnes ont assisté à cette belle fête. Les cinq sixièmes ont trouvé place dans l'enceinte de ce temple restauré, qui surpasse de beaucoup, en grandeur, le premier.

A l'intérieur, les murs ont été repiqués et plâtrés, puis

blanchis avec de la terre glaise; des sièges en briques, maçonnés et placés en avant et aux côtés de la chaire qui est faite des mêmes matériaux, permettent à plus de deux cents personnes de s'asseoir. A quelques pas, hors de la porte, et sur une plate-forme ronde construite en pierres, est suspendue au haut d'une charpente de bois peint une cloche que les anciens habitants de l'annexe ont achetée dans la colonie pour la somme de 220 francs. Les sons vibrants de cette cloche semblent répéter sans cesse aux chrétiens et aux païens ces paroles de l'ange : « Je vous annonce une bonne nouvelle », ou bien encore, la miséricordieuse invitation du Seigneur : « Venez, car tout est prêt. »

Un exemplaire de la Bible en sessouto a été déposé sur la chaire, au nom des Eglises chrétiennes que nous représentons, et des missionnaires qui l'ont traduite.

Nous en lûmes le premier chapitre de la Genèse et, après un discours sur ces paroles de notre divin Maître : *Les cieux et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point* », trois évangélistes et deux chrétiens ont édifié l'assemblée par des allocutions et des prières. En dehors de l'Eglise et sous les fenêtres ouvertes, se tenaient des païennes que leurs maris avaient empêchées d'entrer et qui, au grand désespoir de ceux-ci, se mirent à sangloter d'émotion en entendant les discours et le chant des cantiques. Deux jours plus tard, l'une d'elles me faisait part de ses impressions et de son désir de servir le Seigneur.

Vous serez bien content d'apprendre que l'évangéliste *Simon* est, malgré ses soixante-huit ans, toujours actif et dévoué, plein d'entrain et d'un zèle qui ne se ralentit pas. Secondé comme il l'est par sa pieuse et brave femme *Kasita*, il a eu, dans ces derniers mois, la douceur de voir plusieurs personnes se convertir, entre autres une fille et une belle-fille de l'infortuné Morosi. Par l'arrivée dans le district d'un bon nombre de Bassoutos loyaux, l'Eglise de Komokomong a vu se doubler le nombre de ses membres et celui des candidats

au baptême. Les premiers sont au nombre de cinquante-cinq, les seconds de vingt.

Le service du dimanche est suivi par un auditoire de près de deux cents personnes. Le 16 du mois dernier, nous y sommes allés pour l'ouverture d'une école qui compte soixante-huit élèves. Le gouvernement nous a accordé un don annuel de £ 30 pour le maître d'école, à condition que l'Eglise, suivant la règle établie, y ajoute £ 5 et fournisse un logis convenable pour l'instituteur. De plus, il nous a généreusement accordé £ 10 pour l'achat des fournitures d'école et du mobilier nécessaire. C'est *Lechesa*, fils du défunt et brave Manoah Montsi, qui en est l'instituteur.

Les annexes de *Gogobeng* et de *Séthaleng*, situées dans le district de Herschell, ont aussi eu une petite part à l'immigration des loyaux. Sur la dernière de ces annexes, une maison de prière est en voie de construction et plusieurs personnes ont demandé à être instruites dans la voie du salut.

En remontant l'Orange, à deux heures à cheval d'ici, nous avons placé un évangéliste, à *Pokane*, pour les besoins spirituels d'une fraction de la tribu des Bataungs qui s'est réfugiée là, sous le chef *Kabi*, parent de Moletsane. Il y a là un noyau de vingt et un chrétiens et de quinze membres de la classe que nous ne pouvions pas abandonner. L'évangéliste *Pétrose Damanyane*, aidé de chrétiens et de païens, est en train d'extraire des pierres pour la construction d'un lieu de culte. Bientôt nous aurons encore à fonder trois nouvelles annexes : l'une au sud, dans l'ancien pays de Tshale; une seconde sur les ruines de notre annexe de la Sebapala à quatre heures à cheval d'ici, pour d'anciens habitants et chrétiens de Beerséba, qui s'établissent là sous les soins de Philémone Mosètlé que vous connaissez ; la troisième enfin, nous espérons pouvoir la fonder à une heure et demie plus loin, à *Lilomong* pour des Baphutis. — Comme vous le voyez, par l'arrivée de quelques centaines de loyaux bassoutos, l'œuvre de Massitissi reprend une place importante dans le champ de

la Mission. L'Eglise compte actuellement, y compris les annexes, trois cent huit membres, et quatre-vingt-dix personnes font partie des classes d'instruction religieuse. Notre œuvre d'évangélisation pourrait s'étendre jusqu'au bout de notre district à trois ou quatre journées à cheval dans les montagnes en remontant l'Orange, mais, hélas! de trop nombreux travaux matériels de station et une indisposition physique ne me permettent pas d'entreprendre de si longues courses à cheval.

Je regrette d'avoir à vous dire qu'en travaillant à la reconstruction de l'église de Komokomong, j'ai failli me casser le bras droit en tombant d'un échafaud sur un tas de pierres. De plus, tout dernièrement encore, en visitant deux de mes annexes, mon cheval a fait un faux pas qui m'a presque coûté la vie. Mon fils *Jules* et *Philémon*, l'évangéliste, étaient avec moi. Je me relevai tout chancelant; le cheval en roulant sur moi avait tellement pressé ma poitrine que la respiration en fut extrêmement gênée pendant quelques secondes. Nous remontâmes à cheval et, après avoir à Pokane mangé un peu de pain trempé dans du café noir, je pus visiter la carrière d'où l'on extrait la pierre pour l'église et encourager le chef Kabi et ses gens par quelques bonnes paroles.

Ma poitrine est tout à fait remise du choc qu'elle a reçu dans cette malheureuse chute, mais mon bras gauche me fait toujours mal, au point d'être obligé d'avoir recours à mes enfants pour me vêtir. La première de ces chutes m'a fait vivement désirer de n'avoir plus à monter sur des échafauds, mais, hélas! qui fera la charpente de l'église de Séthaleng et qui la posera? Et la seconde, d'avoir un meilleur cheval à monter que celui que je possède.

Je ne terminerai pas ma lettre sans vous dire un mot du vieux Makoloune, car le Seigneur a toujours sur ce vieillard un regard d'amour. En octobre dernier, la sécheresse étant excessive, ce chef, plus qu'octogénaire, vint à pied de son

village, pour m'adresser une requête, celle d'avoir des réunions de prières pour demander à Dieu de la pluie. Le Seigneur eut égard à sa foi et à sa prière, car en s'en retournant à la maison, il reçut une première ondée et, après la quatrième réunion de prières spéciales pour obtenir ce qui nous manquait à tous depuis sept mois, la terre fut suffisamment arrosée pour permettre aux laboureurs d'ensemencer les champs restés incultes à cause de la sécheresse; les froments qui n'avaient point encore été détruits par l'ardeur du soleil reprirent vie, et parvinrent à maturité.

Recevez, cher frère Casalis, l'expression de notre bonne affection.

D. F. Ellenberger.



L'ÉCOLE DU DIMANCHE ET LA MISSION

Conférence faite dans la sacristie de l'Oratoire, par le missionnaire Jousse.

Cette conférence a été faite à la demande du Comité de la Société des écoles du dimanche; et, comme elle nous semble être d'une grande actualité, nous n'hésitons pas à l'insérer dans le *Journal des Missions.*

Je suis heureux de l'occasion qui m'est fournie, aujourd'hui, d'avoir à parler devant vous sur un sujet qui m'intéresse si profondément. On l'a dit souvent, et je me plais à le reconnaître, l'œuvre des Missions a fait de grands progrès en France; toutefois, l'œuvre des Missions ne deviendra vraiment populaire que par le moyen des écoles du dimanche. Je suis tellement convaincu de la chose, qu'avant même d'avoir reçu l'invitation de parler ici sur le sujet des Missions en rapport avec les écoles du dimanche, j'avais formé

dans mon esprit un projet de lettre aux pasteurs de nos Eglises, sur cet intéressant sujet. Le seul fait que cette question ait été mise à l'ordre du jour est, pour moi, une preuve que plusieurs partagent ces vues et sont sous l'empire des mêmes préoccupations. Cela rendra ma tâche d'autant plus facile (1).

Je considère comme un point acquis qu'il faut parler de l'œuvre des Missions aux enfants des écoles du dimanche. Dans quelle mesure, en quelle proportion? Cette question ne peut pas être résolue d'une manière uniforme; il faut tenir compte du degré de culture des enfants auxquels on s'adresse. Cependant, deux méthodes peuvent être employées simultanément avec avantage. La première consiste à fixer un jour par mois où la mission occupe la place donnée à l'explication générale de la leçon du jour. Celui qui est appelé à parler peut, avec cette méthode, parcourir le vaste champ de la Mission et donner des vues d'ensemble et de détail fort intéressantes et très utiles. Pour rendre la chose plus intéressante encore, on pourrait inviter les élèves à étudier à l'avance la géographie du pays dont on aurait à s'occuper dans la leçon suivante. Qu'on ne dise pas : Mais, c'est mêler le profane au religieux. Les missions actuelles sont la continuation de celle commencée par les apôtres, et les récits qu'on en fait ne sont-ils pas la continuation du livre des Actes? Une objection pratique se présente aussitôt. Où trouver les matériaux nécessaires pour parvenir à intéresser une jeunesse qui se laisse si difficilement intéresser? Et, en supposant qu'on ait sous la main les matériaux nécessaires, où trouver le temps pour les préparer de manière à captiver les enfants?

---

(1) La conférence pastorale générale réunie à Paris le 26 avril 1882, ayant entendu le rapport de M. Boegner sur la tâche missionnaire de l'Eglise, recommanda à tous les pasteurs, comme un des moyens de réveiller l'esprit missionnaire, d'*intéresser les écoles du dimanche aux missions.*

Cette objection est réelle; mais elle existe au même degré quand il s'agit de parler aux enfants sur un sujet religieux quelconque. Qui oserait se présenter devant un jeune auditoire sans s'y être suffisamment préparé? Quant aux matériaux destinés à faire les frais de ces études missionnaires, ils sont assez rares en France; l'Allemagne, les Etats-Unis d'Amérique et l'Angleterre regorgent de publications missionnaires destinées à la jeunesse et à l'âge mûr. En France, nous sommes d'une effrayante pauvreté; toutefois, avec un peu de bonne volonté et de travail, on pourra réussir. Comme source à consulter, il y a la collection du *Journal des Missions* et celle du *Petit Messager* que possèdent bon nombre de vieux amis des Missions. Ici, à Paris, nous pouvons mettre cette collection à la disposition de quiconque en fera la demande. En dehors de cette riche collection, nous avons quelques ouvrages toujours bons à consulter et qui ne vieillissent pas. Sur le Lessouto, il y a le livre si intéressant de M. Casalis et celui de MM. Arbousset et Daumas. Le livre de M. R. Moffat est très riche en détails de mœurs sur les Béchuanas. Il y a le livre si sympathique du major Malan, *les Bassoutos* de M. F. Puaux, et enfin les ouvrages du grand missionnaire Livingstone.

En fait de journaux publiés en langue française, nous avons le *Journal des Missions*, le *Petit Messager*, le *Journal des missions de Bâle*, publié par M. Nagel, et le *Missionnaire*, publié par M. E. Barde. Il y a de plus le *Journal de l'Unité*, des Frères moraves, et le *Bulletin missionnaire*, des frères du canton de Vaud.

J'espère que le temps n'est pas éloigné où les pasteurs et autres personnes chargés de préparer les leçons pour les écoles du dimanche y introduiront le sujet des Missions une fois par mois. L'histoire ancienne du peuple de Dieu doit être soigneusement étudiée dans ces écoles. Négliger ce qui a rapport au règne actuel de Jésus, aux nombreuses conquêtes qu'il fait et qu'il est appelé à faire, ne se conçoit pas

et ne peut s'expliquer que par une conception fausse et incomplète de l'œuvre des Missions. L'histoire ecclésiastique n'est pas un livre achevé; chaque année voit s'y ajouter un nouveau chapitre, et l'enseignement dans nos facultés de théologie ne sera complet que lorsqu'on y aura fondé une chaire des Missions modernes (1).

Une autre méthode est celle qui consiste, non pas à parler à jour fixe de l'œuvre des Missions, mais à intercaler des récits missionnaires dans l'explication qui est faite de la leçon du jour. Cette méthode est plus facile; les faits qu'on cite ont été glanés ici et là dans nos journaux de Missions ou dans des livres écrits sur le sujet, et leur actualité, en bien des cas, peut produire sur les enfants un effet prodigieux. On sait, en effet, quelle est la puissance d'un discours émaillé de récits missionnaires bien choisis et adaptés à l'intelligence des enfants. Cette méthode est excellente et combien qui l'emploient avec succès! Toutefois, je lui préfère l'autre comme devant produire de meilleurs fruits; ou plutôt, je les recommande toutes les deux comme pouvant se compléter l'une l'autre. Etant donnée la méthode, sous quel aspect la Mission doit-elle être présentée aux enfants? Quel est le but qu'on doit se proposer dans cette tâche difficile?

Les enfants, chacun le sait, aiment les histoires, et cette disposition leur fait accepter et aimer les récits missionnaires quand ils leur sont présentés avec intelligence et sérieux. Aucun sujet, cela va sans dire, ne doit être traité d'une manière légère devant des enfants; celui des Missions moins que tout autre. Dans les mœurs, dans les coutumes des païens, il y a parfois des choses qui prêtent à rire, et ce n'est pas moi qui dirai aux enfants : Ne riez pas! Mais la note qui doit dominer quand on parle des Missions, c'est la note sérieuse; sérieuse, mais non sermoneuse et maussade.

(1) La même conférence pastorale déjà citée a confirmé le vœu qu'on fasse une place à l'œuvre des Missions dans l'enseignement théologique.

Rien ne serait plus fait pour ne pas intéresser la jeunesse que de lui parler de la grande et belle œuvre des Missions sur un ton piteux et déconfit. Qu'on s'abstienne aussi d'un langage élogieux à l'adresse des missionnaires; leur ministère ne diffère pas essentiellement de celui des pasteurs qui travaillent dans la mère patrie; dans tous les cas, ce qu'ils sont appelés à faire, ils ne peuvent le faire sans un secours constant du Seigneur, et c'est au Seigneur qu'en revient seul la gloire. La Bible est un modèle du genre; le livre des Actes nous raconte des actions merveilleuses sur les hommes et sur les grandes choses qu'ils accomplissent, avec une simplicité vraiment digne d'être imitée par nous; imitons-la.

Intéresser les enfants à l'œuvre des Missions pour en faire des amis, des collaborateurs et des missionnaires, tel est le grand but qu'on doit se proposer en parlant des Missions dans les écoles du dimanche. Je n'entends pas dire qu'il faille à tout propos adresser des appels à la jeunesse; les enfants se laissent facilement émouvoir, chacun le sait; mais ce que personne n'ignore aussi, c'est leur mobilité dans leurs résolutions. Ce qu'il importe de faire, c'est de semer, de semer avec foi et d'attendre du Seigneur cet appel intérieur qui fait dire au jeune homme : Me voici, envoie-moi!

L'idée *du devoir* doit occuper sa place dans nos récits missionnaires et chacun doit être amené à comprendre qu'il a sa part de responsabilité dans la grande œuvre de l'évangélisation du monde. Chaque homme qui sait apprécier à sa valeur le salut apporté par Jésus-Christ aux hommes, de même que toute Eglise fidèle, doit se dire ce que saint Paul se disait à lui-même : « Malheur à moi si je n'évangélise pas! » Il ne manque pas de gens dans nos Eglises qui considèrent l'œuvre des Missions comme un luxe, et, quand ils entendent parler des sommes fabuleuses que les Eglises de la chrétienté dépensent pour l'œuvre des Missions en pays païen, ils diraient volontiers : « Pourquoi cette perte? »

L'œuvre des Missions est une œuvre qui s'impose à toute

Eglise désireuse de marcher sur les traces de son divin Maître. Jésus a reçu en héritage les nations de la terre, Ps. II. Les prophètes ont contemplé dans de sublimes visions des jours encore à paraître où la terre entière sera remplie de la connaissance du Seigneur, et saint Jean, soulevant devant nos yeux un coin du voile qui nous cache les scènes de l'Eternité, nous montre dans la gloire une Eglise dont les membres sortis de la grande tribulation appartiennent à tous les peuples, langues et nations. L'œuvre permanente de l'Eglise de Christ est donc de travailler à l'accomplissement de la volonté de Dieu qui a été révélée par les prophètes, par Jésus-Christ et par les apôtres ; et tant qu'il y aura sur la terre un homme qui n'aura pas entendu parler de Jésus, les disciples du Sauveur devront prendre au sérieux cette parole de leur maître : « Allez et instruisez toutes les nations. »

En parlant aux enfants de l'œuvre des Missions comme d'un devoir à remplir, il ne faudrait pas négliger de dire que nous sommes aussi tenus de le faire par reconnaissance. Donner l'Evangile aux païens, c'est faire pour eux ce que d'autres ont fait pour nous. De saints hommes, poussés par l'Esprit de Dieu, sont venus autrefois dans les Gaules prêcher l'Evangile à nos ancêtres qui vivaient alors dans un paganisme grossier. Jouir seuls des bienfaits du christianisme serait la preuve certaine d'une noire ingratitude et d'une absence réelle de la véritable vie qui ne demande qu'à se répandre en bienfaits sur l'humanité tout entière. Ici, il y a une riche mine à exploiter : d'un côté, l'état de misère et de dégradation morale dans lequel vit tout peuple qui ne connaît pas Dieu et Jésus-Christ, son Sauveur ; de l'autre, les bienfaits temporels et spirituels dont nous jouissons et dont nous sommes redevables au christianisme ! Que de choses à dire aux enfants sur ce sujet !

Enfin, il importe de présenter la Mission à la jeunesse de nos Eglises, non seulement comme un devoir et un acte de reconnaissance, mais encore comme un privilège et un in-

signe honneur. Etre les collaborateurs du Seigneur, ouvriers avec Lui, quel honneur Il nous fait ! C'est bien là, si je ne me trompe, le sentiment qui anime tout vrai missionnaire; c'est aussi le sentiment qui doit prévaloir dans les Eglises qui font porter l'Evangile aux païens.

Ainsi présentée à notre jeunesse, l'œuvre des Missions, ce me semble, ne manquera pas de l'intéresser, et, une fois gagnée, Dieu seul sait tout ce dont elle est capable. Ce n'est jamais en vain qu'on fait appel aux sentiments généreux de l'enfance, et si l'œuvre des Missions pouvait se populariser dans nos écoles du dimanche, nous verrions de grandes choses. Je touche ici au côté pratique de la question; Dieu ne demande pas de nous un amour stérile, mais fructueux; et, si de parler aux enfants de la Mission ne devait produire qu'un intérêt banal et sans résultat pratique, autant vaudrait ne pas leur en parler du tout. Il y a de longues années déjà, le navire de la Société des Missions de Londres, le *John William*, était accusé, avec raison, de vétusté; on parlait de le mettre à la réforme ; mais comment faire pour le remplacer par un autre? Un appel fut adressé aux enfants des écoles du dimanche de la Grande-Bretagne et cet appel fut entendu, le navire construit, les frais couverts par cette ardente jeunesse, heureuse et fière d'une fierté chrétienne d'avoir été jugée digne d'une telle collaboration.

Que pourrions-nous faire en France pour l'œuvre des Missions par le moyen des écoles du dimanche?

Le voici : Y introduire le sou missionnaire. Les carnets seraient confiés aux moniteurs et monitrices qui percevraient chaque dimanche, à l'école même, le sou des élèves désireux d'avancer le règne de Dieu sur la terre. Aucune pression ne serait exercée sur les enfants. L'avantage de cette méthode est celui-ci : les enfants se succèdent à l'école, mais les vides faits par les élèves sortants peuvent toujours être remplis par les nouveaux venus. Si j'avais pu conserver quelques doutes sur la réussite d'un tel plan, ces doutes au-

raient été dissipés par une lettre qui m'est parvenue comme j'étais occupé à tracer ces lignes ; la voici :

« La Mothe Saint-Héraye (Deux-Sèvres), 26 janvier 1883.

« Monsieur et honoré Frère,

« Il y a un an, dans une leçon de l'école du dimanche, nous avions à étudier ces paroles de Jésus à ses disciples : « Allez, instruisez, etc. » J'appelai l'attention des enfants sur ce fait, que beaucoup de missionnaires quittent volontairement leur pays, leur famille, pour aller évangéliser les païens ; je leur montrai que ces serviteurs de Dieu ne craignent pas de sacrifier leur vie au service du Seigneur, et je conclus en leur disant : Nous devons faire quelque chose pour les serviteurs de Dieu qui se dévouent de cette manière. Nous ne sommes pas des missionnaires allant au sud de l'Afrique ou en Océanie, mais nous pouvons les aider, ces serviteurs de Jésus, en donnant aux sociétés qui les envoient, ne fût-ce qu'en versant chaque dimanche un sou en faveur de leur œuvre. A notre manière, nous devenons des missionnaires.

« Cet appel fut entendu. Le dimanche suivant, plusieurs enfants apportèrent leur sou ; ils l'ont fait depuis régulièrement. Aujourd'hui, la collecte dépasse la somme de vingt francs. En général, ce sont tous des enfants pauvres. »

Je termine en faisant un sérieux appel au dévouement des pasteurs et de leurs collaborateurs et collaboratrices dans les écoles du dimanche. Il y a là un moyen sûr d'entretenir et de propager la vie chrétienne au sein des troupeaux ; un moyen non moins sûr d'augmenter nos ressources pour aller de l'avant.

NOS ANNEXES

Il est un mot qui revient souvent sous la plume des missionnaires qui travaillent dans le sud de l'Afrique: c'est celui d'annexe. Le dictionnaire définit ce mot ainsi: succursale d'une église paroissiale. Le nombre des missionnaires est trop restreint pour qu'on puisse en placer partout où le besoin s'en fait sentir; de là, la fondation d'annexes desservies par des catéchistes indigènes, chargés le plus souvent d'instruire les enfants à l'école, et tout le monde au temple. La fondation d'une annexe est un fait intéressant en lui-même; c'est la formation d'un centre lumineux dont le foyer répandra graduellement la lumière et la chaleur tout autour.

Les commencements en sont quelquefois pénibles; tel petit chef de village qui a mis beaucoup d'ardeur pour obtenir un évangéliste, se tient sur la réserve dès qu'il l'a obtenu. Il veut maintenir l'équilibre dans son petit royaume. Si peu se rendent à la voix de la cloche qui les appelle pour prier Dieu, il se fera un devoir d'ouvrir la marche; mais dès qu'il voit que la chose est prise au sérieux par ses gens, dès qu'il sent comme un remuement des os desséchés qui vont reprendre la vie, il se refroidit, n'apparaît plus que de temps à autre au culte et reste témoin impassible de l'œuvre qui se fait sous ses yeux. — Voilà ce que nous avons vu bien souvent. — Dès lors, l'ennemi, c'est l'évangéliste; ce sont ses enseignements qui apportent le trouble et la division dans le village, absolument comme on le disait autrefois du Seigneur Jésus et des apôtres. De lutte ouverte, point; on est poli, on est convenable en apparence, mais chaque conversion nouvelle ajoute au mécontentement intérieur de ce petit tyran qui voudrait arrêter les âmes sur le seuil de la vie chrétienne. Quelle sagesse, quelle prudence mêlée de fermeté est dès lors requise de la part du serviteur de Dieu pour ne

pas cesser d'être correct dans son enseignement et dans sa vie! On l'espionne, on épie ses paroles, on compare sa conduite à son enseignement, et malheur à lui s'il a donné lieu de causer. Les enfants, qui d'abord fréquentaient l'école avec entrain et régularité, deviennent de plus en plus rares; on envoie les garçons garder les chevreaux ou les veaux; les petites filles restent à la maison pour aider leur mère. A cette période de la fondation d'une annexe, on se demande: Que faut-il faire? Faut-il abandonner ce champ inculte, ou tenir bon? L'abandonner! Mais que deviendront ces quelques âmes déjà habituées à être nourries de la parole de Dieu au culte public du matin et du soir? Elles ne sont pas encore arrivées à connaître la vérité, mais elles sont en chemin. — Ecoutez plutôt! Il fait encore obscur, et cependant on entend, parmi les rochers qui surplombent le village, comme un bruit léger de voix qui se mêle à la brise du matin. — Qu'est-ce? L'évangéliste ne s'y trompe pas; à l'ouïe de ce bruit affaibli par la distance, son visage s'est épanoui, il y a là quelqu'un qui prie; la semence jetée en terre avec larmes est sur le point de paraître; il oublie dès lors tout ce qu'il a souffert, il redouble d'ardeur dans ses prières intimes pour hâter la manifestation de sentiments qui se sont fait jour par la prière. — Oh! quelle sera sa joie, quand demain, quand dans un mois peut-être une pauvre créature accablée sous le poids de sa culpabilité viendra lui dire: Que faut-il que je fasse pour être sauvée?

Le travail de fondation d'une annexe n'est pas toujours aussi pénible. Il arrive souvent que l'évangéliste est placé dans un endroit où il y a déjà un noyau de chrétiens qui ont été convertis dans la station mère. On était jeune alors; on pouvait franchir la distance de plusieurs lieues, traverser à gué les ruisseaux ou petites rivières qu'on trouvait sur son chemin pour aller au temple. Avec les années les forces ont diminué, les distances paraissent plus longues, les intempéries des saisons moins faciles à supporter; de là des ab-

sences fréquentes au culte du dimanche, aux réunions de l'Égl,se du samedi ! Le dimanche on reste chez soi, on lit, si on est plusieurs, on chante et on prie en commun, mais on n'est pas satisfait, le cœur a besoin de plus de nourriture ; on soupire après le culte du Seigneur, après le chant des cantiques, et le jour où un évangéliste leur est donné est un Mokété, c'est-à-dire un jour de fête et de joie. On s'y prépare longtemps à l'avance. Le jour arrive et l'on voit venir dans toutes les directions des femmes et des jeunes filles marchant en file à la manière indigène et portant sur leur tête leurs vêtements du dimanche; plusieurs viennent de très loin. A mesure que l'heure assignée à l'installation de l'évangéliste approche, on voit arriver des cavaliers en troupe déjà tout endimanchés. Le chef du canton a été invité; s'il ne peut pas venir, il se fait excuser et représenter soit par un de ses fils, soit par un de ses conseillers. On a déjà choisi l'endroit où la réunion doit avoir lieu. Si, ce qui est généralement le cas, le missionnaire du canton est venu en wagon, on en descend une caisse qui servira de table, on descend aussi quelques pliants; les hommes et les jeunes gens se procurent, qui un morceau de bois, qui une pierre pour lui servir de siège ; l'usage permet aux femmes de s'asseoir par terre, les jambes croisées, mais aux hommes, non. Tout est prêt; s'il y avait une cloche, on la sonnerait, mais il n'y en a pas encore et c'est à l'aide de la voix qu'on invite les gens à s'approcher et à s'asseoir. Le cri d'appel est celui-ci : Tha-pe-long, qui signifie : A la prière, et qu'on prononce en accentuant fortement sur chacune des syllabes. La première partie du service qui consiste en chants, en prières, en lecture de la Parole de Dieu et en un discours, est confiée à un frère étranger ou à des évangélistes; la partie concernant la présentation du catéchiste et son installation est confiée au missionnaire du district. Cette partie du service est à tous égards la plus difficile et demande de la part du missionnaire beaucoup de tact et de prudence. Il présente, à l'assemblée et au chef de

village entouré de ses conseillers, l'évangéliste qui doit travailler dans ce nouveau champ. Le chef et les conseillers doivent, chacun à leur tour, prendre la parole pour exprimer leur avis sur la question de cet étranger qu'on place au milieu d'eux pour les instruire. Chacune des paroles qu'ils vont prononcer les lie et sert comme de contrat. Aussi attendez-vous à quelques banalités, à des paroles à double sens. Ne vous en étonnez pas. Ces hommes sont des païens, des polygames et, quoique ignorant encore les voies du salut, il est une chose qu'ils savent, c'est que l'Evangile, quand il pénètre dans un cœur, il le change, et transforme la vie tout entière. L'installation d'un ouvrier du Seigneur dans un village équivaut donc à ceci, aux yeux des païens : Introduction d'une puissance qui va battre en brèche celle du paganisme. Et comment exiger de chefs encore païens autre chose qu'une certaine réserve dans leur manière de recevoir l'évangéliste qu'on leur amène, qu'ils ont peu souhaité d'avoir, quand ils savent que la Parole qui sera désormais annoncée est un bélier dont les coups redoublés finiront par démolir les forteresses de Satan ! Mais, dira-t-on : Pourquoi ces chefs reçoivent-ils chez eux ce pouvoir ennemi du leur, ce Roi qu'on appelle Jésus? Pourquoi? Il y a là des mystères profonds. La conscience du païen est un lumignon qui jette encore quelques clartés ; la vie présente l'emporte sur les préoccupations de la vie à venir, mais celle-ci le sollicite pourtant ; il ne voudrait pas s'en fermer l'accès, et qui sait si un jour lui aussi ne sera pas appelé? Dieu qui préside aux destinées de son Eglise, sait du reste incliner les cœurs des hommes pour accomplir ses vues de miséricorde envers ceux qu'il appelle à la vie ; toutes choses le servent.

La fondation d'une annexe attire toujours beaucoup de monde ; les chrétiens et les païens y sont largement représentés. Il arrive assez généralement que les habitants du lieu ont tué, la veille, soit un bœuf, ou quelques moutons ou chèvres. Ceux des environs immédiats apportent aussi de la

nourriture, qui consiste parfois en galettes de maïs cuites au bain-marie dans un pot, ou bien du lait caillé, ou bien encore de la bière faite avec du sorgho. Quand les services religieux sont terminés, les ordonnateurs de la fête disposent les invités par groupes, les hommes ensemble, les femmes à part, et chacun reçoit non pas assez pour se rassasier, mais assez pour leur laisser un bon et agréable souvenir d'une fête chrétienne.

(*A suivre.*)

DÉNOUEMENT DE LA SESSION SPÉCIALE DU PARLEMENT DU CAP, OUVERTE LE 19 JANVIER

La proposition du gouverneur, sir Hercules Robinson, et de ses ministres, portant que la colonie du Cap renonce à la direction des affaires intérieures du Lessouto, et reste chargée du contrôle des rapports de ce pays avec le dehors, a été acceptée. Sur 72 membres dont se compose le Parlement, 61 étaient présents lorsqu'on en est venu au vote; le président s'est abstenu, selon la règle ; 34 ont voté pour le plan du gouvernement, 27 ont voté contre.

Au début, l'idée d'abandonner purement et simplement le Lessouto paraissait être celle de la majorité. Elle a été écartée par la motion du député M. Vintcent, conçue en ces termes :

« J'approuve la proposition qui nous a été faite de reprendre à nouveau nos rapports avec les Bassoutos, à la condition qu'on autorise le gouvernement d'une manière directe et clairement exprimée à se rendre dans leur pays pour s'entendre avec eux. Je résume mon avis dans cet amendement :

« En acceptant la proposition du gouvernement qui consiste à résoudre la difficile question des Bassoutos, en leur accordant une grande liberté de se gouverner eux-mêmes, la Chambre croit expédient que les arrangements auxquels on pourra aboutir, après avoir consulté les chefs et le peu-

ple, ne soient mis à éxécution que lorsqu'elle aura eu le moyen d'en étudier les détails. »

M. Vintcent ayant eu pour lui une majorité de sept voix, la question était résolue et la clôture de la session a été prononcée.

D'après l'*Argus du Cap*, du 20 février, le président du conseil des ministres, M. Scanlen, et le ministre des affaires indigènes, M. Sauer, devaient partir, à la fin de ce même mois de février, pour aller conférer avec les chefs et le peuple du Lessouto, et, nous croyons, aussi avec le gouvernement de l'Etat-Libre de l'Orange.

Un ancien ami de feu le major Malan, le capitaine Blyth, qui a été pendant un certain temps magistrat des Fingous, en Cafrerie, aurait été appelé aux fonctions d'agent du gouverneur (*Acting Governor's Agent*) dans le pays des Bassoutos.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES PROGRÈS DE L'ÉVANGILE AUX INDES. CONFÉRENCES CONFÉRENCIERS ET CONFÉRENCIÈRES

Les Indes orientales sont, sans contredit, le champ de mission le plus intéressant et le plus important de notre époque. Jamais encore un problème semblable à celui que l'Angleterre a à résoudre dans ces contrées ne s'est posé; pour la première fois dans l'histoire on y voit un monarque chrétien, appelé à gouverner un empire plus grand que l'empire romain, où l'on parle de vingt-cinq à trente langues, dans lequel l'une des plus anciennes civilisations du monde se rencontre avec toutes les idées modernes, avec toutes les forces, les doutes, les progrès de notre civilisation la plus avancée. Comment ne pas se demander alors quelle place occupe dès à présent, quelle place occupera, dans la solution du problème, l'œuvre des Missions?

Le gouvernement anglais a donné, pour la première fois en 1872, dans son Livre Bleu, une place à la mission sous le titre de : *The Moral and Material Progress of India from* 1871 *to* 72, et il a reconnu ouvertement les effets bénis de la mission sur la foi des témoignages les plus autorisés, tels que ceux de lord Northbrook, Napier, Lawrence, Muir, Bartle Frère, etc...

Un autre fait qui recommande l'Inde à notre intérêt, c'est qu'après les indigènes de l'Amérique, évangélisés par John Elliot, elle a été le premier champ missionnaire occupé par les protestants. Les premiers envoyés du Danemark, Ziegenbalg et Plutschau, arrivèrent à Tranquebar le 9 juin 1706; mais l'essai fut trop isolé pour que l'on puisse dater de là le vrai commencement de la mission en grand; on ne peut guère le compter que de l'année 1793, c'est-à-dire de l'arrivée de William Carey à Serampour. Pour être juste dans l'appréciation des résultats, il faut se souvenir en outre des entraves que l'autorité politique a mises pendant longtemps à l'œuvre missionnaire.

En 1780, la première Eglise du Tinnevelly était fondée par l'illustre Schwartz, à Palamcotta, grâce au don de la veuve d'un brahmine. Aucun missionnaire d'aucune société anglaise ne travaillait encore dans le vaste champ des Indes, et la Compagnie des Indes interdisait absolument aux messagers de l'Evangile de débarquer dans ses ports. Lorsqu'en 1880, deux évêques, Caldwell (de la Société S. P. G.) et Sargent (C. M. S.), célébrèrent, avec l'évêque de Madras, le centenaire de la mission du Tinnevelly, la Société épiscopale (C. M. S.) occupait 875 villages et avait 34,484 baptisés; la Société (S. P. G.), 631 villages avec 24,719 baptisés, et, en comptant ce que l'on peut appeler les adhérents, ces deux Sociétés seules avaient un total de 97,605 membres. Dès lors ce nombre a encore augmenté sensiblement, car le seul évêque Sargent a confirmé, en 1881, 2,565 catéchumènes et la Société épiscopale (C. M. S.) compte, dans le Tinnevelly

seul, un nombre de 40,540 baptisés et de 13,348 écoliers, et dans toute l'Inde méridionale, 15,110 communiants et 77,650 indigènes qu'on peut, en gros, appeler chrétiens.

Les statistiques données par le Rév. M. A. Sherring aux conférences de Mildmay montrent l'accroissement du nombre des indigènes chrétiens d'une manière très frappante.

En 1830, on pouvait évaluer le nombre des protestants indigènes de l'Inde. . à 27,000
En 1840. . . . . à 57,000
En 1850. . . . à 127,000
En 1861 . . . . à 213,370, dont 47,274 communiants.
En 1871 . . . . à 318,363, dont 78,494 communiants.

En 1882, on a calculé que la population protestante dépassait un demi-million, si l'on y comprend Ceylan et le Birman.

La statistique la plus récente, celle de la grande conférence missionnaire tenue à Calcutta le 28 décembre 1882, où 460 missionnaires et amis de l'Œuvre ont traité des intérêts du christianisme aux Indes, donne le chiffre suivant : L'Inde contenait, en 1851, à l'exclusion du Birman et de Ceylan, 91,092 chrétiens protestants, dont 14,661 communiants; en 1871, 224,250, dont 52,816 communiants; en 1881, 417,372 chrétiens, dont 113,325 communiants.

Au dire du Dr Murray-Mitchell, l'Inde méridionale aurait eu, durant les dernières années, c'est-à-dire surtout depuis la famine de 1878, un accroissement de 120,000 chrétiens protestants.

Après le Tinnevilly et le Travancore, les exemples les plus frappants de succès aux Indes sont ceux que la mission a obtenus chez les Santhals, les Kolhs ou Khols et les Telougous.

Vers 1860, un officier anglais, nommé Johnson, déposait son épée et ses épaulettes pour se donner à la mission; un Danois nommé Skrefsrud, de la mission Gossner, qui ne pouvait marcher d'accord avec son supérieur, le missionnaire

de Rantchi, s'associa à lui ; à Skrefsrud se joignit Bœrresen. Leur Eglise ne comptait encore, en 1870, que 15 baptisés; mais en 1876 l'Eglise des Santhals avait 2,000 communiants et un total de 5 à 6,000 adhérents, dispersés dans 114 villages, avec 39 écoles.

On connaît l'admirable œuvre entreprise avec tant de foi par le Père Gossner, parmi les Kolhs ou Khols du Chôta-Nagpour; le premier baptême eut lieu le 9 juillet 1850; en 1856, on comptait environ 900 chrétiens ; en 1868, 10,000; aujourd'hui, la Société S. P. G., qui a attiré à elle une partie de l'œuvre de Gossner, compte plus de 6,000 baptisés, et l'œuvre primitive comptait, en 1877, 5,151 familles réparties sur 921 villages, avec 24,313 baptisés, et, de plus, 5,418 candidats. D'autres sociétés ont grandi plus lentement : celle de Londres avait, en 1880, aux Indes, 4,632 membres effectifs et 49,098 adhérents ; celle de Leipzig, en 1878, 10,338 membres; celle de Bâle, en 1881, 7,557 membres de l'Église; l'Eglise libre d'Ecosse, en 1881, 1,286 communiants; la Société de Boston (A. B. C.), en 1882, dans l'Inde méridionale (Maratha et Madura), 4,208 membres effectifs.

L'une de celles qui ont eu l'accroissement le plus rapide dans ces dernières années, est la Société des Baptistes américains qui travaille depuis 1840 à Nellore parmi les Telougous, entre Madras et Calcutta. Pendant les vingt et une premières années, ils avaient baptisé 23 païens; on fut sur le point d'abandonner le champ; cependant, en janvier 1867, le Rév. Clough baptisait les premiers Telougous, et voici que, dans la seule année 1880, lui et ses collègues en ont baptisé 2,758; en 1881, 2,163, et dans les trois premiers mois de 1882, 1,500; ils ont maintenant en tout 22,000 baptisés (le 1er janvier 1882, 18,992). Il sera intéressant de reproduire ici la statistique religieuse de l'Inde telle que la donne M. Élisée Reclus dans une des dernières livraisons de sa Géographie, page 234. Hindous (brahministes), 193,600,000; bouddhistes, 6,150,000; mahométans, 48,000,000 ; Sikhs, 1,500,000 ; païens divers,

6,000,000 ; chrétiens catholiques et protestants, 1,400,000.

Dans son travail publié en 1882 dans l'Encyclopédie de Herzog, le docteur Warneck évalue le nombre des chrétiens protestants de l'Inde entière à 460,000, et le nombre de missionnaires qui y travaillent à 650, sous la direction de 35 sociétés différentes.

M. Élisée Reclus a beau atténuer, autant que possible, les résultats obtenus par la Mission et relever le fait que les races aryennes sont à peine entamées, tandis que les succès obtenus se renferment surtout dans les peuplades dravidiennes opprimées par les Hindous; quelle que soit la disproportion du nombre de chrétiens avec celle de la population totale, on peut se demander à bon droit si, à la fin du premier siècle, après l'activité des douze apôtres et de saint Paul pendant un laps presque égal de temps (au moins pour l'Inde, non pour Ceylan), l'Église comptait déjà dans l'empire romain un demi-million de membres.

Si nous nous demandons comment le triomphe final de l'Évangile fut obtenu dans l'empire, il suffit de citer Julien l'Apostat pour sentir que le triomphe ne fut pas dû uniquement et immédiatement aux souffrances des martyrs de la primitive Eglise et à la conversion de Constantin. Julien revint au culte païen par haine pour la foi des meurtriers de son père, de son oncle, et de sept autres descendants de Constantin, que l'on fit mourir pour affermir le trône de Constance ; le nouvel empereur Julien fit tout ce qui était humainement possible pour ramener le monde aux dieux de l'Olympe ; mais, même au moment de son triomphe partiel, il ne put ni rétablir le paganisme de Néron et de Messaline, ni dresser à nouveau les bûchers, les croix et les pals de Dioclétien.

L'Évangile avait déjà jeté dans l'air trop de semences de sainteté morale et de tolérance pour qu'un retour pur et simple au passé fût possible. Julien recommanda l'établissement d'hôpitaux à l'imitation des « Galiléens. » Jamblique, Sal-

luste, collègues de Julien dans le consulat, Julien lui-même, essayèrent de présenter les fables de la mythologie comme cachant des mystères profonds. Salluste prétendait que Saturne mutilant son père était l'image des vérités de la cosmologie et de la psychologie; Julien, que Cybèle était la Providence, Atys, son amant, l'intelligence, etc. La philosophie d'Alexandrie essaya de confondre dans son système les vérités du christianisme et celles du paganisme, et celui-ci subit par là un travail d'émiettement, de fractionnement et finalement de dissolution, qui précipita sa chute.

Ce sont les faits quelque peu analogues que nous voyons se produire aujourd'hui aux Indes. Remarquons que les missionnaires s'habituent de plus en plus à embrasser leur tâche dans son ensemble; ils mesurent le chemin parcouru et consultent l'expérience précédente, pour tracer la ligne générale de leur politique missionnaire. Après des conférences provinciales tenues à Calcutta, en 1855, à Benarès, en 1857, à Ottakamand, sur les Montagnes Bleues, en 1858, à Lahore, en 1862, ils se sont assemblés en 1872 à Allahabad et ont décidé que la conférence générale se tiendrait de dix en dix ans; en conséquence, elle a été convoquée pour le 28 décembre 1882, et, comme nous l'avons dit, elle s'est réunie à Calcutta et se composait de 460 membres inscrits.

Le compte rendu de la conférence que nous avons sous les yeux est encore trop fragmentaire pour que nous puissions en apprécier les résultats, mais il est aisé de comprendre que l'un des sujets de première importance qui se présentait ou plutôt s'imposait à la conférence, était celui des ministres indigènes. Le Rév. W. Hooper de Allahabad a insisté sur le devoir de travailler énergiquement à la formation d'un clergé indigène. « En entendant hier la conférence de Khesub Chander Sen, disait le missionnaire J. L. Phillips, des baptistes d'Amérique, je me suis dit : Ce sont les enfants du sol qui doivent gagner l'Inde à Christ. Récemment, un batelier birman qui gagnait 60 roupies par mois, fût converti.

Frappé de la manière dont il conversait, le missionnaire lui dit : « Je vois que vous avez la parole facile, voulez-vous aller prêcher l'Évangile à vos compatriotes? Pouvez-vous le faire pour 5 roupies par mois? » Le batelier réfléchit un moment puis il répliqua : « Non, je ne puis le faire pour 5 roupies par mois, mais je puis le faire pour l'amour de Christ! Voilà les gens qu'il nous faut! » Un Hindou, le professeur K. C. Banerjée, qui frappa l'assemblée par la puissance de son éloquence, se félicita de ce que les Indes ont maintenant une nombreuse population capable de parler l'anglais et de recevoir, en anglais, l'Évangile tout frais de la bouche de ceux qui arrivent d'Europe avec le premier enthousiasme. Ce que l'Hindou cultivé demande pour se laisser persuader, ce ne sont pas des démonstrations savantes, logiques, c'est une religion incarnée dans la vie morale de ses adeptes. Le Rév. A. Alexandre (F. C. Madras) estime que l'Hindou cultivé et lettré est actuellement mal préparé pour recevoir la doctrine chrétienne. « Qui eût cru que M. Bradlaugh, l'athée « anglais, aurait de l'influence sur les Indes et qu'il provo- « querait la fondation d'une Revue de philosophie? Jusqu'ici, « le ministère indigène n'a pas eu, il est vrai, la langue ins- « pirée du prophète, mais l'heure peut venir bientôt où tel « homme, qui aujourd'hui n'entend que la voix du monde, « prêtera l'oreille à la voix de Dieu, et alors la prédication, « qui semble aujourd'hui condamnée à porter une robe de « deuil et à marcher avec une gravité factice, laissera les « formes étrangères et atteindra, avec une puissance toute « nouvelle, les peuples de l'Inde. » Dans la conférence de Calcutta, on a discuté les méthodes d'enseignement supérieur et inférieur, et l'un des orateurs a insisté pour que la mission n'ouvrît ses écoles supérieures qu'aux seuls chrétiens, tandis que d'autres ont fait valoir l'importance de former une population cultivée, amie des pensées chrétiennes, même d'une manière plus générale. « Où sont, disait le révérend Mac-Grew de la Société méthodiste épiscopale de Cawnpour,

où sont les milliers de jeunes hommes façonnés et élevés par Duff, Murdoch et Wilson? Ils sont dans l'association du Brahma-Samaj, et ce sont eux et leur chef qui sont responsables du scepticisme qui règne aux Indes. » Nous ne raconterons pas en détail l'origine de ce mouvement si diversement jugé et qui rappelle les systèmes d'Alexandrie et l'émiettement du paganisme ancien dont nous parlions plus haut. Contentons-nous de rappeler les faits principaux.

Déjà le contact de l'islam avec la doctrine de Brahma avait produit des mélanges remarquables, tels que la religion des Sicks ou le système de Ramananda, de Kabir, etc.

Aux temps de Luther, un réformateur bengalais, Chaitanya, prêcha l'unité de Dieu, la fraternité des hommes, et, chose remarquable, insista sur la foi (Bhakti). Quelques années après, l'empereur Akbar subit directement l'influence du protestantisme, mais ne provoqua pas un mouvement durable. Dans le pays des Tamils, parmi les ascètes du midi de l'Inde, on retrouve aussi des influences chrétiennes indubitables ; on cite, à Trischinopoli, le poète mystique Tajumanaver et son poème : *Chemin vers l'Être suprême;* mais il était réservé à notre temps de voir le paganisme et le christianisme se rapprocher jusqu'au mélange. A Malasamudra, la Société de Bâle fonda, en 1841, une station pour se rapprocher des réformateurs kalagnanis, qui annonçaient que de l'Occident se répandrait une religion nouvelle ; les Nudis proclamèrent plus tard la résurrection ; mais le mouvement qui a eu le plus de retentissement est l'association du Brahma ou le Brahma-Samaj, dont le fondateur fut le rajah Rama-Mohana-Raya, né en 1772 au Bengale et mort en 1833, à Bristol, qui publia des ouvrages sur l'ancienne philosophie hindoue et sur le système religieux des Vedantas et prêcha la morale de Jésus-Christ. Le grand représentant de la secte avec ses côtés beaux et profonds, ses extravagances et son scepticisme, est Chesub Chander Sen.

On se rappelle que son discours sur Jésus-Christ a fait,

dans le temps, beaucoup de bruit; il fut, si je ne me trompe, publié avec une préface de M. Ernest Naville. Malgré la défiance que témoigne, à l'égard de lui-même et de son mouvement, une partie du public missionnaire, la Nouvelle Dispensation, ainsi que s'intitule la secte, continue à remuer beaucoup d'esprits.

Le discours de l'un des adeptes du Maître, que nous allons donner en résumé, montre clairement qu'il ne s'agit point ici d'un système de théophilanthropes ou d'une secte sans aucun avenir. Il faut songer que ce discours a été prêché par un païen, dans un temple païen, en face d'auditeurs non chrétiens, et que c'est aux Indes qu'il parle de Jésus-Christ dans les termes qu'on va lire. Cela aussi est un fruit de la Mission qu'on ne saurait dédaigner; et sans méconnaître tout ce qui manque à ce discours, on peut dire qu'il est empreint d'idées empruntées à la religion du Christ.

ESCLAVES LIBÉRÉS

Le *Moniteur du Sénégal* publie chaque semaine les noms et l'âge d'esclaves rendus à la liberté par le fait de leur arrivée en pays où flotte le pavillon français. Le nº du 15 février contient 62 noms. Les enfants âgés de 2 mois à 10 ans s'y trouvent dans une grande proportion; les plus jeunes restent aux soins de leurs mères, mais s'ils ont atteint l'âge où un enfant peut rendre déjà quelques services, on les place dans des familles de colons. En général, ceux qui sont en âge de gagner leur vie conservent leur liberté. Il n'y a point de vieillards, une seule personne a dépassé la cinquantaine. Chaque semaine voit donc s'accroître la population indigène de Saint-Louis et du même coup notre responsabilité vis-à-vis de ces infortunés qui arrivent en terre française, ou païens, ou mahométans. — Que deviendront-ils? C'est à nous de répondre. Puissions-nous le faire bientôt et porter à M. Taylor le secours en hommes après lequel il soupire.

Le bateau à vapeur « la Bonne Nouvelle », appartenant à la Société des missions de Londres, à destination du lac Tanganika, est en route pour l'Afrique centrale. « La Paix », un autre steamer destiné à la mission du Congo au-dessus des cataractes, a dû quitter l'Angleterre à la fin de l'année dernière. Ces bateaux, appelés à naviguer parfois dans des eaux peu profondes, n'ont qu'un faible tirant d'eau; ils sont mis en pièces, transportés à bord d'autres navires, et, à leur arrivée à destination, seront remontés de nouveau. — La *Paix* à plus de 20 mètres de longueur. Que la bénédiction de Dieu repose sur ces deux navires, destinés à faciliter l'œuvre de l'évangélisation parmi les noirs du Congo et du Tanganika.

Un nouvel effort est tenté par nos frères d'Amérique pour fonder une mission dans le pays des Bamozilas, contrée bornée au nord par la rivière Lunde, à l'est par l'océan Indien, au sud par le Limpopo et à l'ouest par les Matébélés et la république du Transvaal. On se souvient qu'il y a quelques années seulement, le premier missionnaire envoyé dans ces contrées succomba aux attaques de la malaria avant même d'être arrivé au terme de son voyage. Une visite au chef de ce pays fut faite l'année dernière par le missionnaire Richard, qui fut reçu très cordialement et qui promit de venir s'établir, soit chez le chef lui-même, soit dans un endroit plus salubre. Nos frères américains auraient voulu fonder une station qui eût été comme leur base d'opération pour leur mission dans l'intérieur, à Ihambane, port de mer situé sur l'océan Indien; les autorités portugaises s'étaient montrées favorables à l'accomplissement de ce projet. Toutefois ils ont dû y renoncer pour deux raisons faciles à comprendre : la première, c'est l'insalubrité du climat; la seconde, la différence du langage parlé par les Bamozilas et par les gens de la côte. Espérons qu'avant longtemps ces pays seront évangélisés à leur tour. Les stations les plus rapprochées du pays dont nous parlons, quoique encore à une grande distance, sont : Valdézia,

Goedgedach et Botsabelo. La première appartient à la mission du canton de Vaud, la seconde à la mission de l'Eglise réformée du Cap, l'autre à la Société des missions de Berlin.

STATIONS MISSIONNAIRES ET LEURS DIRECTEURS

Afrique méridionale

Vallée du Charron et Wellington (près du Cap). M. I. Bisseux, pasteur honoraire.

Morija . . . . M. A. Mabille, M. Dyke, Dr E. Casalis, directeur de l'Ecole normale, M. Henry Dyke, M. H. Kruger.

Thaba-Bossiou . . . M. D. C. Keck.

Bérée . . . . MM. J. Maitin et L. Duvoisin.

Léribé . . . . M. F. Coillard.

Hermon. , ... M. H. Dieterlen.

Thabana-Morèna . . MM. P. Germond et Martzolf.

Siloé . . . . M. F. Maeder.

Béthesda . . . . . . M. I. Cochet.

Massitissi . . . . . . M. F. Ellenberger.

Maboulela. . , . . . M. D. Keck.

Smithfield . . . . . M. P. Lautré, M. M.

Cana . . . . M. F. Kohler.

Paballong. . . . . . M. G. Christmann.

Annexes des stations du Lessouto

Soixante . . . . . . Sous les soins de 100 catéchistes et instituteurs indigènes.

Taïti

Papéété. . . . . . . MM. F. Vernier, J. Viénot et J. Allard.

Mooréa . . . . M. P. Brun

Sénégal

Saint-Louis . . . . . M. Taylor.

VENTE DU COMITÉ AUXILIAIRE DE DAMES

Cette vente a produit la somme de 16,302 fr. Quelques rentrées s'y ajouteront encore.

Le Comité s'empresse de remercier bien sincèrement tous les amis de Paris et de la province qui l'ont aidé de leurs dons et de leur travail.

Le Gérant : Alfred Boegner.

9905. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NÉCROLOGIE

Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris vient de faire une grande perte dans la personne de l'un de ses membres les plus actifs et les plus distingués, M. L. E. Gruner. Depuis 1859, époque de son entrée dans la direction de l'œuvre, il n'a pas cessé de s'en occuper avec l'intelligence qui s'alliait si bien chez lui avec la foi du petit enfant. Nous nous associons de tout notre cœur aux lignes suivantes, écrites par un frère qui a connu, apprécié et aimé le frère que nous pleurons.

LOUIS-EMMANUEL GRUNER

Le protestantisme parisien vient de perdre un de ces hommes d'autorité morale, d'influence profonde et de sûr conseil, qui réalisent à des degrés divers la devise que L. E. Gruner avait choisie : « Etre et non paraître. »

Né à Berne, le 11 mai 1809, il était par sa mère, Julie Jenner, petit-fils de l'homme qu'Alexandre de Humboldt a appelé le premier savant de tous les temps, Albert de Haller; par son père, il était de la famille du réformateur suisse Pierre Viret, dont le nom latin « Viretum » était la traduction du mot allemand Gruner. Sa forte et courageuse mère

désirait qu'il pût marcher sur les traces de son aïeul, se développer dans le domaine scientifique et tôt ou tard obtenir, comme Haller, la direction des salines de Bex. Mais la révolution bernoise de 1830 ayant séparé le « Pays » de Vaud des domaines de l'aristocratie bernoise, la mère trouva que son fils aurait, dans sa patrie, une sphère trop restreinte d'activité et dirigea ses regards vers Genève, où il étudia la philosophie chez le professeur Bourrit, puis vers Paris, où il occupa, à l'Ecole polytechnique, l'une des cinq places que les anciennes capitulations de la Confédération avec la France réservaient aux concitoyens des gardes suisses. Cette séparation d'avec un fils aîné, chéri, fut très sensible à la pieuse femme, quoiqu'elle eût eu seize enfants et que douze dussent lui survivre; mais elle tenait à ce que son fils ne se contentât point d'un développement inférieur. Une autre femme, qui avait eu une influence bénie sur le jeune homme, était l'épouse du doyen de Zender de Gottstadt, chez lequel L. E. Gruner se trouva en pension avec Ph. Bovet, Aug. de Montricher, de Montmolin et d'autres. Reçu à Paris dans la famille de Coninck, il se lia avec Adolphe et Frédéric Monod, ainsi qu'avec M. Grandpierre, tandis qu'il était collaborateur de M. Victor de Pressensé dans l'école du dimanche et donnait des leçons aux jeunes élèves de la Maison des Missions, Casalis, Arbousset et d'autres. Ces derniers avaient fondé avec lui, passage du Commerce, une réunion régulière de prière où l'élève de l'Ecole polytechnique n'avait pas honte de confesser hautement sa foi. Par l'effet de la piété domestique si solide et si simple d'une part et par ses relations intimes avec les hommes que nous venons de nommer de l'autre, L. E. Gruner devint et resta toujours l'un des meilleurs représentants de la génération du Réveil.

Lorsqu'il eut été appelé à la place de professeur, puis à celle de directeur de l'Ecole des mineurs de Saint-Etienne, il fut frappé de la manière dont on exposait, chaque jour, la vie des mineurs, et donna aussitôt la mesure de son cou-

rage et de son sérieux, en descendant dans la mine avec le « pénitent », ainsi qu'on appelait l'ouvrier mineur chargé d'aller, chaque matin, allumer le feu grisou, afin de rendre la mine sûre pour les autres ouvriers.

Après avoir constaté personnellement le danger, il demanda au préfet d'interdire ce procédé trop sommaire et trop prodigue de la vie ou de la santé de l'ouvrier. Peut-on s'étonner que les élèves s'attachassent particulièrement à un caractère fort et sûr comme l'était celui du jeune directeur, et qu'ils aient réuni une somme de 4,000 fr. à peu près, pour lui offrir, dans sa retraite, un souvenir dont il n'a jamais eu connaissance, la mort l'ayant enlevé inopinément à l'affection des siens?

Appelé, en 1858, à être professeur, puis inspecteur de l'Ecole des mines de Paris, L. E. Gruner, après avoir fondé, avec MM. Milsom, J. B. Boissonas et Adolphe Monod, l'Eglise de Saint-Etienne, devint l'un des piliers de celle du Luxembourg et l'un des membres les plus actifs et les plus respectés du Comité des Missions.

Cinq ingénieurs et savants, MM. Guillebot de Nerville, son successeur dans la présidence du conseil des Mines, Lan, Paran, Joseph Lévi et Paul Bérard, ont successivement fait ressortir, sur sa tombe, la valeur du savant, tandis que, dans la chapelle du Luxembourg, M. Roger Hollard parlait de la maturité et de la foi du chrétien.

Le 19 mai 1877, se croyant en danger de mort, il fit venir son épouse et son fils et leur dit : « Je sens que je dois me préparer pour tout ce que mon Dieu jugera bon de m'envoyer... Je sens que ma confiance est depuis longtemps dans les mérites de Christ. Je sais que je suis son enfant... Je n'ai pas eu de devise, mais s'il me fallait en choisir une, elle serait : « Etre et non paraître. »

Lorsque, le 26 mars, à Beaucaire, il sentit approcher sa fin, il dit : « Malgré toutes nos faiblesses, malgré toutes nos imperfections, nous avons un Sauveur dans le ciel, Jésus-

Christ notre Seigneur, toujours prêt à nous secourir. Nous n'avons rien à craindre : « Il est le chemin, la vérité et la « vie. » Son épouse lui observant que c'était le jour de Pâques, il lui dit : « Il faut que nous nous appuyions sur notre Sauveur céleste, non sur notre sauveur terrestre. » Ce furent ses dernières paroles.

Avant de transporter le corps à Paris, il y a eu un service à Beaucaire, où des centaines d'ouvriers, réunis dans les bâtiments des forges et recueillis autour de son cercueil, ont écouté les appels solennels que leur adressait son neveu Edouard Monod, de Marseille.

Et maintenant, les savants vont publier les derniers travaux du géologue ; les amis le pleurent et ceux qui restent à l'œuvre après lui, recueillent le parfum d'une vie si utilement employée, et demandent à Dieu de bénir sa veuve et ses enfants et de lui susciter des successeurs animés du même esprit, d'une égale sincérité et d'un sens chrétien aussi réel et conséquent.

G. Appia.

UN AUTRE DEUIL

Le jeudi 12 avril, M. le pasteur Oscar Vallette, nouvellement élu membre du Comité des Missions, s'entretenait, au sortir des conférences pastorales, avec son ami, M. F. Puaux, de la réunion annuelle des Missions, qui devait avoir lieu le soir où le nouveau membre devait être annoncé. Il objecta sa fatigue. Le soir, il se sentait atteint de fièvre, et, le mardi suivant, il rendait son âme à Dieu en pleine paix.

Nous nous inclinons sous la puissante main du Seigneur, et nous lui demandons de prendre en sa sainte garde la veuve de notre frère, si universellement regretté, et ses chers enfants.

SÉANCE ANNUELLE (1)

La réunion annuelle des Missions a eu lieu à l'Oratoire le 12 avril 1883. Le président, M. le pasteur Louis Vernes, a commencé par rappeler, avec reconnaissance, le souvenir de l'excellent et regretté M. Gruner, enlevé aux amis des missions après une coopération de près de cinquante-trois ans, puis la perte qu'a éprouvée la mission de Taïti par la mort si chrétienne de madame Brun, et, après avoir signalé à l'intérêt et recommandé à la prière des amis des missions le voyage de M. et madame Boegner, les difficultés politiques du Lessouto, l'isolement presque complet de M. Vernier à Taïti, de M. Taylor au Sénégal, il a lu l'allocution suivante prononcée par le colonel Desbordes, lors de son arrivée chez les Bambaras du Niger :

ALLOCUTION PRONONCÉE LE 5 FÉVRIER 1883 PAR LE LIEUTENANT-COLONEL COMMANDANT SUPÉRIEUR DU HAUT-SÉNÉGAL, A LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU FORT BAMMAKO.

« Je n'ai parlé du chemin de fer qu'au point de vue militaire ; là, du moins, on ne saurait nous refuser une certaine compétence. Je me garderai bien d'aborder le côté commercial de la question ; je sortirais des limites que je me suis imposées, mais, du moins, nous sera-t-il permis de nous étonner des impatiences qui se traduisent souvent par des boutades plus ou moins spirituelles ? Est-ce que nos ancêtres les Gaulois n'étaient pas plus sauvages, plus rudes, plus têtus, plus ignorants que ces Malinkés et ces Bambaras au milieu desquels nous venons de passer ? Certes, ces derniers ne deviendront pas commerçants à la première invitation ; ils ne com-

(1) Ce n'est qu'à la sollicitation pressante de M. le baron de Bussierres, dont la santé laisse à désirer, que M. le pasteur L. Vernes a accepté de présider notre séance annuelle. (*Réd.*)

prendront pas instantanément les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe, les étalons monétaires, etc., etc.

Mais vraiment allons-nous si vite dans la voie du progrès pour avoir le droit d'exiger des noirs qu'ils s'y précipitent avec autant d'ardeur ? Ce que nous savons, c'est que le Malinké est doux, malléable, communicatif, qu'il accepte notre autorité sans arrière-pensée.

Quant au Bambara, vous avez tous vu, comme moi, le courage dont il a fait preuve à Daba ; les chefs se sont fait tuer à leur place de combat, et le courage militaire n'est-il pas la pierre de touche des nations ? Vous avez constaté leurs cultures soignées, leurs habitations mieux entendues, supérieures à celles du Fouta ou de Saint-Louis ; vous avez vu leurs outils, leurs lampes, leurs instruments de musique qui témoignent d'un certain perfectionnement.

Vous savez enfin que les Malinkés et les Bambaras ne sont pas musulmans.

Ne saurions-nous rien faire de ces populations que la religion du prophète n'a pas figées dans une immobilité sans remède ?

Mais ce n'est là, à mon avis, que le côté le moins intéressant de la question. Vous avez examiné l'organisation sociale de ces populations ; vous avez vu de près l'esclavage qui fait partie intégrante des mœurs de ces peuples ; ces caravanes de captifs vous ont déjà souvent soulevé le cœur de dégoût.

La France et l'Angleterre ont dépensé plus de six cents millions pour assurer l'abolition de la traite. La France républicaine peut dépenser quelques millions pour modifier peu à peu, en procédant avec sagesse et prudence, l'organisation vicieuse, improductive, immorale, qui est si chère à tous ces peuples. Alors même que tous nos travaux ne serviraient qu'à faire triompher cette grande idée d'humanité, avouez que nous serions largement payés de tous nos efforts et que bien peu de chemins de fer auraient un si beau dividende que celui qui doit relier le Sénégal au Niger.

J'ai donc foi, Messieurs, dans l'œuvre entreprise. Notre pays, ce dont je ne doute pas, y mettra la persévérance et la suite dans les idées sans lesquelles on ne saurait rien créer, on ne saurait rien faire de durable. »

Le président donne ensuite la parole à M. Jousse, qui commence son rapport à peu près en ces termes : « Il y a cinquante ans que l'ange de l'Évangile éternel posa pour la première fois le pied sur les montagnes bleues qui dominent la colonie de Natal; il précédait et accompagnait MM. Casalis, Gossellin et Arbousset, premiers messagers de la grâce dans le Lessouto, privé jusqu'alors de toute influence chrétienne. De ces trois pionniers, un seul survit et nous sommes heureux de le posséder encore. » Le rapporteur fait faire ensuite à ses auditeurs le tour complet des stations, les décrivant comme témoin oculaire et rappelant chemin faisant les délivrances du passé et en particulier celle que Dieu accorda aux Bassoutos en 1868, alors que les ennemis avaient déjà d'avance gravé, sur un grand rocher voisin de Thaba-Bossiou, le jour et l'heure de leur triomphe définitif. Une intervention merveilleuse de la Providence et la protection si opportune de l'Angleterre sauvèrent alors la dernière forteresse du Lessouto et avec elle l'indépendance de la nation. Le rapport signale ensuite des symptômes réjouissants de relèvement moral. Malgré les suites désastreuses de la guerre de 1881, l'œuvre se maintient et même se développe sur plusieurs points. Un réveil à Kémé, la marche des stations de Béthesda, Massitissi, Morija, etc., le mouvement de recul du ritualisme, la vente abondante de la nouvelle édition de la Bible en sessouto, tout cela donne bon espoir. Le rapporteur termine en portant un regard de sollicitude et d'espérance vers l'avenir, il fait ressortir avec douleur la contradiction que présentent cette année les deux mots placés l'un à côté de l'autre : *jubilé* et *déficit!* mais appuie aussi sur l'assurance inébranlable que l'œuvre est de Dieu.

M. Viénot, missionnaire à Taïti, a donné ensuite les plus intéressants détails sur son champ de travail. Il a commencé par rappeler que Taïti est la capitale de 104 îles françaises et retracé rapidement les origines de la mission chrétienne à Taïti. Pomaré II, exilé à la suite de luttes politiques dans l'île de Mooréa, y trouva des missionnaires anglais et, par eux, l'Évangile. Il crut et néanmoins on ne voulut pas le baptiser immédiatement. Rentré vainqueur dans son pays, il épargna, contrairement à toutes les traditions de ses ancêtres, ses ennemis vaincus, alléguant que lui, le premier des pécheurs, avait été, de la part de Dieu, l'objet d'une miséricorde infiniment plus grande, donnant ainsi une démonstration bien réelle de sa conversion. La population tout entière suivit l'exemple de son roi et devint chrétienne et protestante.

Plus tard, les prêtres catholiques s'introduisirent dans l'île; grâce à leurs intrigues, le protectorat français dut être établi; et en vertu de ce principe, encore trop généralement accepté, que le catholicisme aux colonies et à l'étranger c'est la France, l'influence cléricale s'exerça librement dans un pays tout protestant. Des pasteurs, ou plutôt des fantômes de pasteurs, furent nommés à l'élection dans chaque district; à leur tête fut placé un Anglais, ancien missionnaire destitué par sa Société et que l'évêque avait désigné au gouverneur. On espérait par cette organisation ruiner le protestantisme. On n'y a pas réussi; il y a aujourd'hui, après tant d'années d'efforts, à peine 500 catholiques sur une population de 10,000 habitants.

En 1862, Taïti demanda des missionnaires français protestants; à la suite de cet appel a commencé une œuvre sérieuse. A Papéété plus de trois cents enfants ont été réunis dans des écoles protestantes. Une école normale et même une modeste école de théologie, de laquelle sont sortis sept ou huit pasteurs, y ont été instituées. Tout le matériel scolaire qui existe dans l'île a été fabriqué par les soins de nos missionnaires. Il n'existe d'autres livres de lecture que les

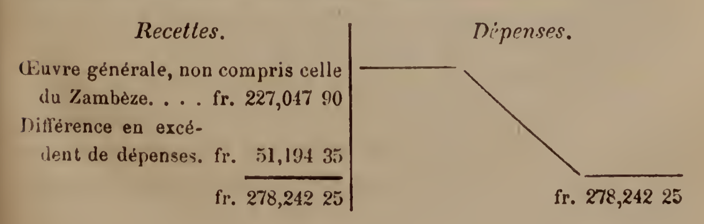
leurs, excepté une traduction de *Paul et Virginie*. Grâce à notre mission, le corps pastoral s'est bien amélioré.

L'Église est-elle vivante? Pour répondre à cette question, M. Viénot cite quelques faits : tous les lundis, les femmes des Églises se réunissent, et, tandis que quelques-unes d'entre elles, appelées les *pêcheuses*, vont visiter diverses personnes de la localité et leur adresser des appels sérieux, les autres restent en prière; et presque chaque lundi, on peut constater de bons résultats. — En une année on a vendu pour 25,000 francs de Bibles qui sont à un prix très élevé. — Les temples qui sont coûteux sont bâtis en partie aux frais des indigènes. Ces braves chrétiens donnent et travaillent pour pouvoir donner. — Un missionnaire indigène envoyé en Nouvelle-Guinée ayant été massacré, l'un de ses parents se proposa immédiatement pour lui succéder.

M. Viénot termine en parlant des îles Marquises, pour lesquelles les catholiques n'ont rien fait et dans lesquelles règne encore aujourd'hui le cannibalisme. Il y a eu des appels pressants de la part de quelques indigènes des Marquises. Ils désirent et appellent des missionnaires protestants. M. Viénot a été heureux de pouvoir y envoyer un évangéliste français qui se trouvait de passage à Taïti. Il est allé aux Marquises, y a fondé une école et réussit.

Aux Marquises et dans les 104 îles françaises dont Taïti est comme la capitale, la Société des missions de Paris aurait un vaste champ d'activité vraiment missionnaire.

Nous ne saurions passer sous silence l'état fâcheux de nos finances à la clôture de nos comptes. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour en être péniblement affecté. Le voici :



Recettes.		*Dépenses.*
Œuvre générale, non compris celle du Zambèze. . . .	fr. 227,047 90	
Différence en excédent de dépenses.	fr. 51,194 35	
	fr. 278,242 25	fr. 278,242 25

En ajoutant à cette somme de.	fr. 51,194 35
le déficit des exercices précédents.	fr. 43,272 20
on arrive à un déficit total de.	fr. 94,466 55

L'excédent des dépenses de l'année se trouve justifié par les sommes suivantes :

1° Diminution dans les dons reçus, de. . . fr. 30,875

2° Dépenses extraordinaires pour frais de voyage, augmentation du salaire des missionnaires, etc., etc., s'élevant :

Pour le Lessouto, à. . . . fr. 20,000

Pour Taïti, à . . . . fr. 12,500 fr. 32,500

A la fin de l'année dernière, nous pressentions déjà que nos recettes n'égaleraient pas nos dépenses, et, sans jeter un cri d'alarme, nous adressions un appel à nos amis par la voie du *Journal des Missions*. Cet appel n'a pas été entendu et nous nous trouvons, au commencement d'un nouvel exercice, entravés par un lourd déficit. C'est à nos amis de répondre par un effort suprême, et de nous rendre capables non seulement de faire face aux dépenses courantes, mais encore à celles qui vont résulter de nouveaux départs de missionnaires, soit pour le Lessouto, soit pour le Sénégal ou pour Taïti.



Saint-Louis, Sénégal, 22 mars 1883.

Messieurs et honorés directeurs,

Sous ce pli, vous trouverez le dernier numéro de notre journal local, contenant une allocution prononcée par le colonel Desbordes sur les affaires du Haut-Fleuve.

Que faut-il faire en présence de la belle voie qui s'ouvre devant nous pour porter l'Évangile jusqu'au Soudan? Les missionnaires catholiques se proposent de partir prochainement pour ces parages. Faut-il que nous nous laissions

devancer par eux, nous dont l'œuvre au chef-lieu a déjà été entre les mains de Dieu l'instrument de la conversion d'un certain nombre de *Bambaras ?* De nos trente-trois convertis qui figurent sur les registres de l'Église, vingt-sept sont des Bambaras et des Wassoulous ; nos catéchumènes sont tous Bambaras ; parmi les élèves qui fréquentent nos écoles, la plupart de ceux qui consentent de suivre l'instruction religieuse et d'assister à nos services sont d'origine bambara. Ces faits ne nous montrent-ils pas qu'en attirant notre attention de ce côté, Dieu veut confier à nos soins cette tribu intéressante ? Pour ma part, j'en suis tellement convaincu que je n'hésiterais pas, malgré ma santé chancelante, à partir avec deux de nos convertis, pour ces pays lointains, si vous me le demandiez.

Il ne serait pas question, bien entendu, de sacrifier à ce but notre chère œuvre au chef-lieu ; — je dirai même qu'il est indispensablement nécessaire de la développer, afin de pouvoir agir plus effectivement au loin. Mais comme il a été déjà de longue date dans vos prévisions de pénétrer dans le Soudan, il est à croire que Dieu saura susciter des Jacottet, des Christol et des Jeanmairet pour répondre à votre appel, maintenant que le moment favorable se présente et que tout paraît nous inviter à porter l'Évangile aux Bambaras dans leur pays même.

Je livre pour le moment ces quelques réflexions à votre examen. Dans le cas où vous auriez besoin d'autres renseignements sur ce sujet important, je vous les fournirais avec autant d'exactitude qu'il me sera possible de le faire, ayant soin de puiser aux sources les plus accréditées.

Votre bien dévoué dans le Seigneur,

W. Taylor.



LETTRE DU DIRECTEUR

I. — DE PARIS A MORIJA

Morija, le 17 février 1883.

Bien cher Monsieur Jousse,

Vous m'avez prié, au moment de mon départ, de me souvenir du *Journal des Missions*, et le Comité, si je ne me trompe, m'a adressé une recommandation semblable. Je suis plein du désir de bien faire, mais une chose m'arrête, c'est la pensée que nos lecteurs ont entendu bien des fois déjà les récits et les descriptions que je pourrais avoir à leur envoyer, et la crainte de les fatiguer par des répétitions me paralyse. Ce qui me rassure un peu, c'est la nouveauté de ma situation. Je suis ici, non comme missionnaire, mais comme délégué du Comité, avec la tâche spéciale de visiter et d'étudier. Il en résulte une différence de point de vue qui peut avoir son avantage. Les hommes et les choses dont l'habitude constante vous a peu à peu voilé l'originalité, à vous autres, vieux Africains, je les vois avec des yeux européens, moins expérimentés, mais neufs aux impressions. Cette pensée m'encourage à vous envoyer quelques détails sur notre voyage.

Nous sommes au Lessouto ! J'ai l'esprit si plein de cette pensée et de toutes les images qui sont venues en foule s'y graver ces jours derniers, que j'ai peine à revenir en arrière pour reprendre les choses à l'origine. Il le faut, cependant, pour que cette lettre ne soit pas trop incomplète. Je vous ai donné déjà quelques détails sur notre traversée. Sauf un temps assez gros et passablement de mal de mer les premiers jours, nous n'avons pas eu à nous plaindre. L'arrêt de Madère a changé la face des choses. J'aurais beaucoup à vous dire sur cette île et sur l'impression fantastique que nous ont laissées les quelques heures que nous y avons pas-

sées pendant la nuit du 9 au 10 janvier. Mais ce sujet est décidément trop étranger à la mission pour que je m'y arrête. Dès le lendemain, nous avons eu beau temps, mer calme, et par conséquent santé excellente et plaisir à vivre. Après l'agitation de la vie de Paris, l'existence calme et réglée du bord avait son charme, d'autant plus que le travail, la lecture, la préparation du voyage y avaient leur place à côté des conversations et des distractions de la traversée.

Sainte-Hélène, où nous sommes arrivés le 20 au matin, nous a fait une profonde impression.

Nous avons profité des heures trop courtes dont nous disposions pour faire une petite visite à terre. Malheureusement nous n'avons pu visiter ni la maison, ni la tombe de Napoléon, l'une et l'autre trop éloignées ; mais nous en avons vu assez de cette île célèbre pour en emporter l'image bien gravée dans nos mémoires. Rien de plus triste que cette nature tropicale et brûlée, ces pentes arides couvertes seulement d'énormes cactus desséchés (1). Mais ce qui est plus triste encore, c'est Sainte-Hélène vue de la mer. C'est bien le « noir rocher » dont parle le poète, ou plutôt, c'est une sombre et haute forteresse, plantée au milieu de la mer, où elle reflète sans cesse ses murs de rochers perpendiculaires.

C'est encore pendant la nuit que nous sommes arrivés au Cap. En nous réveillant, le 26, nous avions sous les yeux ce panorama célèbre de la baie de la Table, qu'on dit l'un des plus beaux du monde. Le fait est qu'il est difficile de concevoir une situation plus originale et plus grandiose que celle de la ville du Cap, s'étendant sur le rivage, et s'appuyant aux dernières pentes de la montagne de la Table, de la tête du Lion, et du pic du Diable. Malheureusement, la Table avait sa nappe de nuages. Et puis les ennuis du voyage,

(1) C'est en plein été que M. Boegner a vu Sainte-Hélène; en hiver, la verdure y abonde. (*Réd.*)

dont nous faisions pour la première fois la connaissance approfondie, nous ont empêchés de jouir comme nous l'aurions dû. Quand, pendant toute une journée, on ignore si on pourra ou non descendre à terre, si l'on sera séparé de ses bagages, comme on l'assure à telle source officielle, ou si on devra les attendre, comme le conseille telle autre autorité également compétente, on n'a réellement pas le loisir de contempler la nature. M. Mabille nous avait conseillé par avance de nous armer de patience. Nous en avons eu besoin, ce jour-là, et de confiance aussi, car dans le désarroi général on se sent envahi par l'inquiétude, surtout quand on en est, comme nous, à un premier voyage. La seule compensation à nos ennuis de cette journée a été l'arrivée d'un paquet de lettres du Lessouto, nous souhaitant la bienvenue sur la terre d'Afrique. Hélas! nous ne devions pas la toucher encore cette terre tant désirée après vingt longs jours de traversée. Les règlements de quarantaine, encore en vigueur à Natal, interdisent au navire qui nous prend à son bord d'avoir aucune communication avec le rivage, puisqu'il est à destination précisément de Natal. Devant nous arrêter au Cap en revenant, nous nous consolons de ce contre-temps, qui disparaît dans la satisfaction que nous donne l'assurance, enfin obtenue, que nos caisses viendront avec nous et seront débarquées en même temps que nous à East-London. Et le soir même nous repartons, cette fois, pour notre dernière étape maritime.

Quand on a été sevré pendant des semaines de la vue de la terre, la traversée entre le Cap et East-London a son grand charme : on reste en vue du rivage presque sans interruption. Mais quel rivage! Pittoresque, certes! Les montagnes, surtout pendant la première moitié du trajet, ont des formes hardies et élancées; mais quelle absence presque complète d'habitations! C'est peut-être une apparence, et je ne doute pas que les premiers replis de terrain ne cachent plus d'un village, plus d'une ville en formation. Mais l'impression pre-

mière reste en dépit de tout, et la solitude est bien ce qui frappe dans ce premier contact avec l'Afrique.

Port-Elisabeth, où nous avons enfin touché la terre ferme, est fait pour donner une idée de la colonie tout entière : la civilisation y coudoie le paganisme indigène et la vie rurale telle qu'elle s'est constituée ici. Dans les belles et larges rues qui font l'orgueil de cette jeune cité, entre les rangées de maisons en pierre blanche, on est tout étonné de voir les longs attelages de bœufs, les cavaliers se croiser dans tous les sens et les indigènes promener leurs haillons ou leurs costumes voyants. Un autre trait bien caractéristique, c'est l'absence complète d'arbres. Plus loin, il y a un beau parc, mais le temps nous a manqué pour le visiter.

Encore une soirée et une nuit en mer, et nous voici à East-London. Nous débarquons par une radieuse matinée qui nous met le cœur au large pour la suite de notre voyage. Vous connaissez le curieux port d'East-London, si peu sûr par le vent du sud-est ; les jetées, que les vagues franchissent à la marée haute. Nous admirons tout cela, et ce qui nous ravit plus encore, c'est la vue des rives du Buffalo, dont l'écartement forme précisément le port d'East-London. Impossible d'imaginer rien de plus riant, de plus frais que ces rives dont l'une est entièrement boisée, tandis que l'autre, toute en pentes gazonnées, oppose son vert clair aux teintes sombres des euphorbes et des mimosas qui tapissent l'autre bord. East-London lui-même est situé plus haut, des deux côtés de la gorge où coule la rivière, en pleine et rase campagne. C'est, plus encore que Port-Elisabeth, une ville nouvelle ; d'immenses rues, en partie non bâties, s'y coupent à angles droits, et l'absence complète d'arbres et de jardins n'y est pas moins frappante.

East-London a une mauvaise réputation parmi nos missionnaires ; son nom sonne désagréablement à leurs oreilles, car c'est là qu'il faut affronter cette terrible douane, l'éternel épouvantail des voyageurs. Nos ennuis à nous sont venus

moins de là que de la mer, qui a retenu tout un jour hors du port le bateau où étaient nos bagages. Grâce à ce retard, nous n'avons pu quitter East-London que le surlendemain de notre arrivée. Nous n'avons pas trop regretté ce délai. Outre ces achats qu'on fait toujours à la veille d'un départ pour les régions où boutiques et magasins seront hors de portée, et où le *trader* sera la seule ressource accessible, j'ai pu employer mon temps à des visites à quelques pasteurs de la ville. J'ai eu un vrai plaisir à faire la connaissance de M. Baumgarten, le pasteur luthérien de la ville, qui a eu l'occasion de se montrer l'ami de nos missionnaires, de même que son collègue, M. Muller. On a beau ne s'être jamais vus, ne devoir peut-être pas se retrouver, le service commun du Maître met une vraie fraternité entre vous. C'est ce que j'ai éprouvé pendant que M. Baumgarten me montrait son Église, me parlait de son œuvre et rendait un témoignage sympathique à celle de nos missionnaires.

Jeudi, le 1er février, trajet en chemin de fer à travers la Cafrerie anglaise pour arriver le soir à Queenstown. Notre impression était que nous traversions un désert; depuis que j'ai vu les solitudes de l'Etat-Libre, j'ai changé d'avis et je trouve la Cafrerie presque verdoyante ; les premières heures surtout. Les arbres ne sont pas rares; ils le sont assez, cependant, pour qu'une ferme ou une station missionnaire paraisse une oasis. Vous devinez notre intérêt en voyant pour la première fois une station : celle de Peelton, qui appartient à la Société de Londres. Elle nous a été montrée par un missionnaire de cette même Société, M. Harper, avec qui nous avions fait un court trajet.

A Queenstown, nous avons trouvé de vrais amis nous attendant à la gare : madame Cochet et ses filles, et le Rév. Philip, fils du fameux Dr Philip, lui-même ancien missionnaire de la Société de Londres. Actuellement, il est pasteur de l'Eglise écossaise, mais autant que jamais ami des missions, et particulièrement de la nôtre, comme le sont

tous ceux de ses membres qui ont traversé Queenstown. Grâce à son accueil, les trois jours que nous avons dû passer en cette ville se sont écoulés mieux que nous n'eussions espéré. Sa fraternelle hospitalité, après ces longues semaines passées au milieu d'inconnus, nous a fait éprouver quelque chose du sentiment que le récit des Actes nous montre chez saint Paul rencontrant les délégués de l'Église de Rome après sa traversée.

C'est lundi matin, le 5 février, que nous avons enfin quitté Queenstown et la vie civilisée. Car c'est dire adieu à la civilisation que de monter dans un *cart*, fût-il tiré, comme le nôtre, par quatre chevaux. Je ne recommencerai pas la description de ce véhicule inconfortable, et cependant le seul possible avec le wagon, sur des routes comme celles de la Colonie, et du sud de l'Afrique en général. Notre journal contient plus d'un récit de ce voyage, nos lecteurs n'ont qu'à s'y reporter pour y trouver la série de nos aventures. Les haltes en pleine campagne, ou dans les hôtelleries, ou dans l'unique village que la route traverse, et les nuits passées dans les fermes où l'on est parfois fort bien reçu, comme à Penhoek; les montées, les descentes, l'escalade des Stormberg, le premier soir; les wagons que l'on rencontre, les carcasses de bœufs jonchant la route, comme de sinistres pierres milliaires; et, accompagnant le tout, ces formidables cahots qui retentissent dans la mémoire comme le rythme sauvage de cette course désordonnée. Je réserve les détails, trop menus pour notre journal, pour les causeries du retour, ou les récits du coin du feu, quand tout ce voyage sera devenu un souvenir. Ce que j'en dis n'a d'autre intérêt que de mettre nos lecteurs à même de suivre nos missionnaires dans toutes leurs pérégrinations; l'extérieur même de leur vie a son importance, et c'est un de mes privilèges de pouvoir m'y associer.

C'est le vendredi matin, 7 février, que nous sommes arrivés à Aliwal. Une heure auparavant, nous avions aperçu

trois cavaliers s'avançant à toute vitesse au-devant de nous en levant les bras. Nous les avons bien vite reconnus : c'étaient mon cousin H. Dieterlen, et nos amis Krüger et Cochet, qui venaient à notre rencontre. Un revoir comme celui-là s'imagine aisément, mais ne se décrit pas.

Nous ne nous sommes pas attardés à Aliwal. Deux wagons nous y attendaient depuis près d'une semaine, et nous ne demandions tous qu'à partir au plus vite. Aussi, dès deux heures, nous passions la rivière et nous entrions dans l'État-Libre de l'Orange, assis à l'avant de nos wagons, causant et jouissant de la liberté parfaite que comporte cette manière de voyager. Quelle étrange chose que de se retrouver ensemble après des années de séparation. La joie de se revoir a quelque chose de si brusque et de si soudain, que les pensées en sont comme étourdies. Peu à peu elles se lèvent et reprennent leur vol comme des oiseaux qui se sont tenus cois après un coup de fusil, et qui, un à un, sortent de leurs cachettes et recommencent leur joyeux babil.

Vous me demandez, je suppose, comment nous avons aimé cette vie du wagon, dont vous étiez sans doute épris, comme plus d'un missionnaire. Je répondrai que nous en avons senti très vivement le charme, et que, malgré la fatigue du voyage et la chaleur qui était très forte, nous en avons beaucoup joui. Nous tenions à arriver le samedi soir au plus tard, et il a fallu pour cela un peu forcer les journées. Aussi le soir, quand la tente était dressée et que nous nous retrouvions autour du café traditionnel, nos esprits étaient-ils abattus, et la conversation, surtout le dernier jour, languissait-elle un peu. Mais cela n'est qu'un détail, qui ne compte pas dans l'ensemble de nos souvenirs.

Le milieu du jour est certainement ce qu'il y a de moins agréable. Par contre, le soir et le matin ont un charme inexprimable que la fatigue même n'empêche pas de sentir. Je me rappellerai toujours notre premier campement : les wagons arrêtés l'un à côté de l'autre, la tente dressée à l'ar-

rière; les gens faisant la cuisine sous la surveillance de Dieterlen; à deux pas, le cheval de Cochet, paissant, la tête attachée à la jambe; un peu plus loin, un ravin où coule un filet d'eau et fermé de grandes dalles; par-dessus le tout la voûte immense du ciel, où peu à peu s'allument les étoiles, dans l'azur sombre.

Mais il se fait tard : on ramène les bœufs et on les attache à la chaîne; c'est là qu'ils passeront la nuit. On fait la prière, puis chacun s'installe pour dormir, qui dans les wagons, qui sous la tente, et bientôt tout se tait, et l'on n'entend plus que la voix des grenouilles, le cri des grillons, ou, de temps en temps, le soupir d'un bœuf qui se couche.

Et le matin! le premier coup d'œil sur la campagne encore grise, la première bouffée d'air pur qu'on respire et qui suffit à vous donner envie de mettre pied à terre. Il fait encore frais; il fait bon marcher au bord du gazon humide de rosée. Dans la teinte indécise qui recouvre l'immense solitude, seuls, les attelages bigarrés et la toile blanche des wagons se détachent. Le bruit qu'ils font fait paraître plus grand le calme universel. Mais le soleil se lève et tout s'anime, et bientôt la chaleur devient intense.

Mais il faut me hâter. Nous voici au vendredi soir, vers 7 heures; dans l'après-midi, nous avions aperçu de loin les montagnes du Lessouto. Maintenant nous sommes à la frontière; et, quoique étrangers, le cœur nous bat. Comment ne pas s'intéresser à ce pays, qui nous appartient à tant de titres, surtout quand on sait quelles convoitises le menacent, et le sort qu'elles lui réservent pour le jour où elles vaincraient? Le coup d'œil est instructif. Dans l'État-Libre, pendant trois jours, nous n'avons pas vu un seul champ. Immédiatement au delà de la frontière, les cultures de maïs, de sorgho, commencent et les villages apparaissent. Il n'y a qu'à se retourner en arrière pour voir ce qui adviendrait du pays le jour où il serait partagé à des colons. Les champs redeviendraient des pâturages pour le bétail. Quant au

peuple si nombreux de ces campagnes, on ne sait trop ce qu'il deviendrait.

L'Église d'Hermon, où nous sommes arrivés le samedi à 4 heures, nous a fait un accueil dont nous nous souviendrons. Les enfants de la station, des hommes et des femmes nous attendaient, rangés sur les deux bords de la route, à quelque distance du village. Quand notre wagon a paru sur la hauteur où ils se tenaient, les chants ont commencé. Vous dire l'impression qu'ils nous ont faite est difficile. J'étais en présence, pour la première fois, d'une Église sortie du paganisme. Cette pensée me dominait, me saisissait fortement. De quel cœur j'ai remercié ces amis de leur accueil et leur ai dit mes vœux de bonheur pour eux et tout leur peuple.

Nous avons passé près d'une semaine à Hermon. Comme M. et madame Dieterlen ont à recevoir la conférence, qui est convoquée pour le 6 mars, nous les avons débarrassés de notre présence dès le vendredi après notre arrivée. Ce jour-là, M. Casalis nous a emmenés en cart à Morija, où nous devons rester jusqu'à nouvel ordre.

Morija est célèbre pour les réceptions qu'il fait aux arrivants. Nous avons pu nous assurer que cette réputation est bien méritée. Nous n'avons aucune idée de choses semblables en Europe. A mi-chemin, entre Hermon et Morija, au col de Boléka, célèbre dans l'histoire de la guerre, la cérémonie commence. C'est un chef, Tsita, venu avec cinquante cavaliers, nous souhaiter la bienvenue, et nous donner un petit bout de conduite (1). Une demi-heure après, autre députation, aussi nombreuse, du chef Molomo. Encore un bout de chemin et nous découvrons, au haut d'une pente, une nouvelle troupe, plus nombreuse : ce sont les hommes de Morija, et les missionnaires : MM. Mabille, Dyke, Keck, Krüger et Jeanmairet, qui nous avait précédés à Morija. Les dames

---

(1) D'après la coutume du pays, un chef accompagne l'étranger qu'il honore, d'une limite à l'autre de son pays. (*Réd.*)

missionnaires nous attendent un peu plus loin. Nous montons nous-mêmes à cheval, et nous voilà repartis grand train, escortés par une centaine au moins de cavaliers qui galopent, à droite, à gauche et en arrière. Toute la vallée est en mouvement. Mais le plus joli coup d'œil est celui que présentent les écoles que nous trouvons à une demi-heure de la station, rangées en bel ordre, drapeaux et bannières déployés. Notre arrivée est saluée par des chants, composés pour la circonstance.

Je vous les envoie ci-inclus ; vous les publierez si vous le jugez à propos ; je ne vous demande que de me les conserver pour mon retour. Vous devinez le reste, le discours du chef du village, Séta, un chrétien, ma réponse, celle de Jeanmairet, visé aussi dans les chants ; les hourras des enfants, la marche triomphale vers la station et le service d'actions de grâces qui termine le tout à la chapelle.

Je m'arrête ici. Aussi bien, cette arrivée à Morija marque une première et importante étape franchie. Déjà nous sommes en plein dans une autre ; le travail d'inspection est commencé, et je vous assure qu'il va bon train. Je vous en parlerai dans ma prochaine lettre. Pour cette fois, je n'ajoute plus qu'une demande que j'adresse à tous nos lecteurs : c'est de se souvenir de nous dans leurs prières. Plus que jamais, depuis que nous sommes sur les lieux, nous sentons notre faiblesse et la difficulté de la tâche ; nous comptons sur les promesses qu'on nous a faites de prier pour nous, pour ne point perdre courage et pour mettre la main à la charrue sans regarder en arrière.

Veuillez, cher Monsieur Jousse, présenter mes salutations respectueuses à madame Jousse, et me croire

Votre dévoué et affectionné,

A. BOEGNER.

DEUX CANTIQUES COMPOSÉS ET CHANTÉS PAR LES BASSOUTOS A L'ARRIVÉE DE M. ET MADAME BOEGNER ET M. JEANMAIRET A MORIJA.

La traduction en est de M. Mabille.

I

Venez, serviteurs de Dieu,
Qui, pour arriver jusqu'à nous, avez traversé les mers :
Venez contempler des merveilles
Accomplies parmi notre peuple ;
Ces merveilles sont le fruit
De l'amour de notre Sauveur,
Qui nous a tant aimés,
Malgré la dureté de nos cœurs !

Salut à toi, le messager
Du Dieu Roi !
Nous nous réjouissons de te voir.
Qu'es-tu venu faire ici ?
N'es-tu pas venu pour contempler
D'un regard d'amour
Le fruit de votre travail,
Un travail qui a été béni ?

Nous ne cessions de nous étonner
De ce que nous étions délaissés,
De ce que personne ne nous visitait ;
Nous étions semblables à des orphelins !
Aujourd'hui, nos frères nous ont visités et réjouis
Par toi, leur envoyé !
Tous te saluent !

Quand tu retourneras dans ton pays,
Tu diras à ceux qui t'ont envoyé,
A tous ceux qui nous aiment,
Que nous sommes reconnaissants ;
Envers Dieu tout d'abord que nous louons,
Parce qu'Il a eu pitié de nous;
Puis envers les Églises de France,
Qui ont pensé à nous!

II

Que la paix soit avec toi,
Envoyé de Jésus,
Qui es venu d'un cœur joyeux
Nous visiter.

CHŒUR : Que la paix soit avec toi (*bis*),
Que la paix remplisse ton cœur,
La paix, la paix de Jésus!

Que la paix soit avec toi,
Mère aimable,
Dont le cœur plein de confiance
A laissé au foyer
Une jeune enfant.

Que la paix soit avec toi,
Jeune homme vaillant,
Qui t'apprêtes à aller là-bas au pays
Ténébreux des Barotsi.

Que la paix soit avec toi,
Notre vieux missionnaire,

Toi, l'homme aux yeux noirs (1),
Le chéri de tous ici.

Que la paix soit avec vous,
Églises de France,
Nos vraies mères,
Qui nous avez véritablement donné la vie.



LETTRE DU DIRECTEUR

II. — VISITE D'ANNEXES

Morija, 3 mars 1883

Bien cher Monsieur Jousse,

Je m'étais d'abord flatté de l'espoir de tenir les lecteurs du *Journal des Missions* au courant de ma tournée, comme le témoigne ma première lettre; je vois déjà que c'est impossible, et dès aujourd'hui je me résigne à faire un choix dans l'abondante moisson de souvenirs et d'impressions que me laisse ce premier stage de quinze jours au Lessouto. Par suite de diverses circonstances, je n'ai pas bougé de Morija pendant ce temps. Mais il n'en résulte pas que j'aie été souvent de loisir, bien au contraire. Aux côtés de M. Mabille, il ne saurait être question de chômer un seul jour. J'ai d'ailleurs trop le sentiment de la valeur de chacun des instants que je passe ici pour avoir besoin d'être poussé au travail. Grâce à l'importance de la station et aux grandes écoles dont elle est le siège, la besogne ne m'a pas manqué. J'ai passé plusieurs journées à examiner les jeunes gens de l'École normale, de l'École biblique, de la classe théologique,

(1) Matlo Matsuana, nom donné à M. Casalis par les Bassoutos. (*Réd.*)

sans parler de l'école de station, qui a naturellement aussi eu notre visite. Mais ce qui m'a le plus intéressé, ce sont mes tournées dans les annexes. Morija en a seize, bientôt dix-sept peut-être. Le district de la station compte environ trente mille habitants. Vous voyez sur quel vaste espace le missionnaire est appelé à étendre son action. Dans l'assaut qu'il doit sans cesse livrer au paganisme, les annexes sont comme les brèches où il dirige son effort. Ou plutôt ce sont ses colonnes d'attaque et ses postes avancés. C'est là, plus encore que sur la station, que se livre la bataille contre le paganisme. Aussi est-ce là, me dit M. Mabille, que se remporte le plus de victoires. C'est précisément de ma visite à deux de ces annexes que je veux vous parler.

Nous sommes au lundi 19 février (1). A sept heures quarante-cinq, nous montons en selle, M. Mabille et moi, et nous nous mettons en route pour aller voir *Kolo* et *Masité*, deux centres importants. Le temps est un peu couvert ; la pluie menace. Mais nos chevaux sont bons et nous avançons rapidement, tout en causant de mille sujets. Au bout de deux heures, nous sommes arrivés en vue de Kolo. Le village est bâti sur un plateau qui se détache en contrefort des flancs de la montagne. Pour y arriver, il faut d'abord traverser une rivière à peu près à sec en ce moment, puis grimper un talus assez raide. On ne se fait pas d'idée, en Europe, des pentes qu'un cheval, ici, peut descendre et monter. Et cela, par des chemins à donner le vertige, pas plus larges souvent que les deux mains, encombrés de rocailles, quelquefois glissants, s'il vient de pleuvoir. C'est surtout les abords des rivières qui sont difficiles ; le moindre ruisseau, ici, se creuse peu à peu un lit profond de plusieurs mètres, une véritable crevasse aux parois verticales et toujours prêtes à s'effondrer. On choisit, pour traverser, les endroits où le caprice des éboulements a disposé une sorte d'escalier ou une

(1) Au Lessouto, on est au cœur de l'été. (*Réd.*)

pente moins à pic. On descend très lentement ; pour remonter, le cheval se lance, pour peu que ce soit possible, au galop.

Mais revenons à Kolo. Le dernier escarpement franchi, nous voici sur la terrasse qui porte le village. Elle est fermée, du côté de la pente, par un mur de pierre, pour empêcher le bétail de descendre. Tout près de l'entrée, un olivier rabougri montre son feuillage grisâtre. C'est le premier arbre sauvage que j'aie vu dans le pays. Le village est devant nous ; les chaumières, rondes ou carrées, sont dispersées sans ordre au milieu des grands quartiers de rocs détachés sans doute de la montagne de Kolo qui dresse, à quelques mètres en arrière, ses parois verticales de pierre.

Nous sommes venus trop tôt ; on n'est pas prêt pour nous recevoir. En attendant, nous entrons chez l'évangéliste. Sa maisonnette, en forme de carré long, est partagée en trois chambres. On se tient dans celle du milieu, les deux autres servent, l'une de chambre à coucher, l'autre de débarras. La propreté est remarquable. Ce qui y aide, du reste, c'est la rareté des meubles. Dans la chambre à coucher, pas de lit, des couvertures soigneusement pliées. Dans celle du milieu, une table et deux chaises. On fait la cuisine en plein air.

Pendant que les gens se rassemblent, M. Mabille, aidé du catéchiste-instituteur, fait sur le sol le tracé d'une nouvelle chapelle, ce qui prend un certain temps. Enfin, l'Église est réunie. Nous nous rendons à la vieille chapelle, fort délabrée ; le toit de chaume est ouvert sur toute la longueur. Une nouvelle construction est bien nécessaire. Il est onze heures quand nous entrons. L'évangéliste s'assied près de nous ; tout autour, les anciens, puis les membres de l'Église, les hommes, les femmes, les jeunes filles et les enfants ; les mamans pourvues de bébés sont derrière, afin de pouvoir sortir si l'enfant crie trop fort, ce qui est fréquent.

L'auditoire est suffisant : il y a de quatre-vingt-dix à cent grandes personnes, plus une cinquantaine d'enfants ; tout

cela garnit bien la chapelle. Après un chant, M. Mabille me présente, puis j'entre dans mes fonctions d'examinateur en posant des questions. Comme c'est un essai, je tâtonne encore, mais le système est bon et je compte le suivre partout, en le perfectionnant, bien entendu. Je commence par quelques mots pour dire aux gens de ne pas craindre de parler et de considérer l'entretien qui va avoir lieu comme l'occasion que Dieu leur offre de s'examiner eux-mêmes et de faire un progrès. D'abord viennent les questions statistiques : Combien de membres? Combien de personnes dans la classe? Combien d'enfants à l'école? Combien de présences effectives au culte et à l'école? Puis les sujets qu'il faut approfondir, les questions sérieuses : L'Évangile porte-t-il des fruits? Y a-t-il des personnes sous discipline? Y a-t-il du zèle dans l'Église? Combien de membres travaillent-ils directement à l'évangélisation? — Ici on fait lever la main à ceux qui s'en vont, le dimanche, dans les villages pour évangéliser; ils sont assez nombreux, moins cependant à Kolo que dans telle autre Église, où presque tous travaillent. — Puis, la question de l'ivrognerie : Où en est-on à Kolo? Il paraît qu'il y a progrès, on me l'a dit en bien des endroits, comme ici. Les chefs ont rendu récemment un arrêt permettant à chacun de répandre l'eau-de-vie qu'il pourrait découvrir entre les mains de n'importe qui. Plusieurs aussi, qui donnaient le mauvais exemple, ont changé de conduite. — Enfin, la question de la libéralité : Donne-t-on suffisamment? La réponse ordinaire est que la guerre a mis les gens en retard, mais qu'outre cela il y a de grandes différences des uns aux autres : les uns donnant avec joie et augmentant leurs contributions; les autres se font tirer l'oreille. — Je termine l'interrogatoire par quelques questions sur les enfants : Sont-ils obéissants? viennent-ils à l'école? Leurs parents les y poussent-ils? etc. C'est la première partie de la réunion.

Dans la seconde, je traite un texte en rapport avec ce qui vient d'être dit. A Kolo, par exemple, j'ai développé, en

m'appuyant sur 1 Cor. I, 4-10, trois pensées : 1° actions de grâces de ce que la Parole de Dieu est prêchée à Kolo et y porte des fruits; 2° il faut que ces fruits augmentent : le chrétien et l'Église doivent arriver à la mesure de la stature parfaite de Christ; 3° pour quiconque veut arriver à ce résultat, Dieu est fidèle et fera ce qui reste à faire. En un mot, je tâche de fortifier en eux le sentiment de la responsabilité, en leur disant que l'heure de l'indépendance, avec ses charges et ses devoirs, viendra tôt ou tard; qu'il faut être prêt pour la grande épreuve de la liberté, bien que nous ne sachions le moment où elle se présentera. En parlant ainsi je réponds, je crois, aussi bien au sentiment de nos Églises qu'à celui du Comité, et surtout je reste fidèle à la pensée apostolique qui revient toujours à ce thème, que la prédication de l'Évangile doit aboutir à la constitution d'Églises capables de se suffire à elles-mêmes.

M. Mabille ajoute quelques mots à mes paroles, et nous terminons par un chant. Je me sens très à l'aise dans ces réunions; je crois que c'est le meilleur procédé pour arriver à une connaissance réelle de l'œuvre et de ses besoins. C'est ainsi aussi que l'impression la plus forte peut être produite. Seulement, ici comme partout, il faut l'Esprit de Dieu pour mettre un tranchant et des ailes à la parole, afin qu'elle entre comme une flèche dans les cœurs.

Quand nous sortons, le ciel est tout noir et les gouttes commencent à tomber. Nous n'avons que le temps de courir chez l'évangéliste Jonathan-Timothée, où nous devons dîner avec des provisions apportées de la maison, mais la femme de Jonathan s'est mise en frais et nous a préparé un poulet et du café qui sont les bienvenus; il est près d'une heure. Pendant que nous mangeons, la chambre se remplit de gens; il y a là, entre autres, le vieux *Luca* et sa femme *Yakobeta*. C'est ce Luca qui a amené M. Casalis au Lessouto. Il a été, en outre, un de ses premiers convertis. Voici le message dont il m'a chargé pour son vieux missionnaire : « Dites-lui

que je suis encore en bonne santé et que je n'oublie pas mon missionnaire. Je continue à marcher dans le chemin où il m'a introduit, ainsi que ma femme, et j'espère me rencontrer avec lui dans le ciel. » Le chef de Kolo, un renégat, vient aussi nous faire visite. Pendant ce temps, les enfants de l'école, rangés devant la maison, nous donnent une sérénade et chantent bien, comme tout le monde ici.

Le repas fini, nous partons pour *Masité*. Là on nous attend ; mais une pluie battante gâte un peu la réception. Le culte à la chapelle, où nous allons tout droit, est la répétition du précédent, avec quelques variantes dans les questions et dans l'exhortation.

Après une heure et demie de cheval, nous voici sur une pente très escarpée. Sur une de ces terrasses qui sont comme suspendues à la montagne, est le village de *Behreng*, un des fils de Letsié. Pendant que nous regardons les huttes rondes, les cours de roseaux, les kraals, tout cet assemblage bizarre qui forme un village païen, Behreng lui-même paraît enveloppé d'une couverture rouge et coiffé d'un béret. Je le salue; il se plaint de n'avoir pas été prévenu de mon arrivée, il eût été me saluer au passage.

C'est là notre dernière halte. Encore une côte rocailleuse à descendre en diagonale, deux ou trois villages fingous à traverser, et nous voici dominant la plaine de Morija. C'est un vrai jardin; les champs succèdent aux champs, jusqu'au pied des montagnes. Quelques temps de galop, et nous avons tout cela derrière nous.

Je m'arrête ici, cher Monsieur Jousse. A bientôt d'autres détails. Veuillez présenter nos hommages respectueux à madame Jousse, à M. et à madame Casalis, et me croire votre affectionné,

A. BOEGNER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES PROGRÈS DE L'ÉVANGILE AUX INDES. CONFÉRENCES, CONFÉRENCIERS ET CONFÉRENCIÈRES

(Suite.)

Ainsi que nous l'avons promis dans notre dernier numéro du *Journal des Missions*, nous publions aujourd'hui le discours d'un des adeptes de Keshub Tchander Sen. Son enseignement laisse beaucoup à désirer sur plus d'un point ; toutefois, il y a des chrétiens qui espèrent qu'il influera heureusement sur le développement du christianisme aux Indes. Le texte du discours est celui-ci : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

« Messieurs, ma religion est simple et ma réponse sera simple aussi. — J'ai démontré précédemment que le pécheur repentant demande à être délivré, non de la punition du péché, mais du péché lui-même, et quand, dans des moments de recueillement, je me suis fait la question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » j'ai toujours obtenu cette réponse, donnée par Celui qui seul peut régénérer le pécheur : « Crois et tu seras sauvé. » La foi est la base sur laquelle repose *plus d'un* système religieux. — « Le juste vivra par la foi », dit le christianisme. « La foi est le fondement de la religion » : telle est la pensée que nous trouvons à la racine de la religion des Hindous. « La valeur de la foi est inappréciable », dit le Adi Granth, livre religieux des Sikhs, et, quant au véritable mahométisme, le mot même d'Islam signifie *foi*. — Ne sois donc point incrédule, enfant de l'Orient, car l'incrédulité est la condamnation de l'âme. »

L'orateur passe en revue le *christianisme*, le *mahométisme*, le *bouddhisme*, puis il demande que le vrai croyant se dé-

barrasse de tout exclusivisme, et conclut que l'esprit humain est insuffisant pour décider par lui-même entre les Védas, le Coran ou la Bible.

Aussi, dit-il, « la nouvelle religion, à laquelle, nous brahmaïstes, nous nous rattachons, est-elle venue, non pour détruire, mais pour accomplir, non pour disperser, mais pour assembler, pour rassembler tous les éléments de vérité divine épars dans le monde et pour en former un tout harmonique. »

« Je vous dirai ici que nous plaçons la parole de Dieu au-dessus de toute parole humaine. Vous me demanderez peut-être si elle existe encore de nos jours. Je n'hésite pas à vous répondre que oui. Sa sainte parole n'est le monopole d'aucun parti religieux. Elle se lit en lettres d'or dans les œuvres de l'univers. Dieu nous parle jour et nuit. Il est un Dieu vivant qui remplit l'univers de sa présence, un Dieu personnel, œil de nos yeux, âme de notre âme. N'allez pas croire que notre Dieu soit sourd ou muet, qu'Il n'entende plus la supplication du pécheur. — Bien au contraire, le plus jeune enfant qui le cherche entend sa voix, tandis que le philosophe qui l'oublie, ne peut manquer de broncher. Cela vous explique ce que j'entends par *parole de Dieu*. Elle ne s'adresse pas seulement aux saints, mais aussi aux pécheurs et même aux plus vils pécheurs. Le bon Berger cherche ses brebis perdues dans le désert. Heureux celui qui entend la voix de Dieu, trois fois heureux celui qui ne se borne pas à l'entendre, mais qui y croit. »

« Notre réponse à la question : Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? se résume donc ainsi : « Crois à la parole de Dieu et tu seras sauvé. »

« Mais vous nous demanderez : Que faut-il entendre par cette foi ? — Il ne s'agit évidemment pas ici de redites ou d'un assentiment abstrait à un système ou d'une simple affirmation de foi. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. La foi n'est pas un jeu, ni la religion un badinage. Mes-

sieurs, croire la Parole de Dieu est synonyme de mourir. — Ce n'est point qu'il s'agisse de suicide. Ce que j'appelle mourir, c'est sortir de nous-mêmes, non nous mutiler. Un de nos proverbes dit : « Perds-toi toi-même et ainsi tu trouveras ton Seigneur. » — Il s'agit, en effet, d'une régénération, et toute régénération suppose une mort préalable. »

« Chers compatriotes ! ce que nous appelons la vie : manger, boire, s'amuser, — c'est véritablement une mort, c'est la décomposition de l'âme. Le croyant ne ressent plus l'aiguillon de cette mort-là, car c'est au monde qu'il est mort. — Mais comment amener le prochain à partager cette foi ? Il faut pour cela que le croyant démontre la puissance de sa foi, répandant le sang de son cœur pour le bien de l'humanité ; alors il purifie non seulement sa propre âme, mais encore celle des autres. Pourquoi des millions d'hommes reconnaissent-ils Jésus pour leur Sauveur? Parce que Jésus s'est réellement sacrifié à l'humanité. Son sang n'est autre chose que l'esprit sanglant de Christ, et boire ce sang, c'est nous l'assimiler, c'est l'absorber dans notre vie spirituelle.

« D'où vient que le monde ne reçoit pas ce que nous disons comme il reçoit les paroles de Jésus? C'est que nous vivons pour nous-mêmes, tandis que cet étonnant fils d'homme a vécu pour le prochain. Le monde n'acceptera le témoignage de notre foi que lorsqu'il aura vu de ses yeux notre vieil homme cloué à la croix. Ce n'est qu'alors aussi que nous serons sûrs de notre propre salut.

Ne vous effrayez pas si nous vous demandons de croire aussi au Christ. Nous ne vous imposons pas le Christ des chrétiens ou d'un parti, la pomme de discorde des théologiens.

Non, il s'agit d'un Christ universel, prince de la paix, qui est le chef d'une famille innombrable. Quelle unité dans une telle diversité ! Des Hindous, des chrétiens, des mahométans, des adeptes des diverses religions peuvent se haïr, mais dans l'Église véritable du Christ, de Mahomet, de Nanak, il

n'y a qu'amour. Personne n'est exclu de cette fraternité divine, universelle, catholique. Je ne vous demande point de croire en la prétendue divinité du Christ. La doctrine des chrétiens est une confusion inextricable et contradictoire, tandis que l'enseignement du Christ est simple et clair : Chargez-vous de ma croix et suivez-moi. Tout est là.

Il nous reste à traiter la partie la plus difficile de notre sujet. Comment la vie nouvelle et divine sortirait-elle de nos cœurs égoïstes et pécheurs? Qui peut verser son sang pour le bien de l'humanité ? Écoutez : le pécheur n'est point condamné sans espoir. « C'est la volonté de votre Père qui est aux cieux qu'aucun de ces petits ne périsse... » « Toutes choses sont possibles à Dieu. » Ce qui ramène le pécheur et le réconcilie avec le Père, c'est *la grâce de Dieu.*

N'allons pas croire que la grâce soit en contradiction avec la loi divine. A la lumière ardente de la foi véritable, nous verrons que la loi et la grâce sont une seule et même chose. C'est la grâce qui accomplit la loi... Croire à la parole de Dieu, c'est accepter sa grâce, et la grâce a sa source dans le sacrifice.

Elle est le sacrifice. L'idée du sacrifice est aussi universelle que la parole de Dieu.

De nos jours on bavarde beaucoup sur la grâce. Mais combien peu de gens ont faim et soif de cette grâce ! Et cependant, nul ne saurait suffire à lui-même et c'est même le sentiment de notre insuffisance qui est le trait distinctif de la nature humaine. Je ne parle pas du sentiment de nos besoins physiques, mais de cette aspiration intérieure de notre nature après le royaume des cieux. Au milieu de cette innombrable foule de créatures humaines qui se meuvent sur la terre, l'homme spirituel, le véritable homme, reste isolé, ne demandant rien au monde et n'attendant rien de lui. Que la vie de l'impie est misérable ! Son moi, ses instincts charnels sont tout pour lui. Les besoins spirituels lui demeurent une énigme. Mais quand une fois l'âme se réveille, les ins-

tincts charnels se trouvent tout naturellement réprimés, et alors commence une révolution intérieure qui ne tend à rien moins qu'à un changement radical. C'est ainsi que se manifeste cette aspiration de l'âme qu'on appelle *la prière* et qui transforme le pécheur en un saint.

Dans notre religion nouvelle, il n'est point question d'esprits frappeurs; la prière est le seul médium par lequel le pécheur puisse contempler son Dieu.

Relève-toi donc, ô homme! Réveille-toi de ton sommeil, et ne continue pas à rêver. C'est aujourd'hui le jour favorable pour croire à la Parole de Dieu. Le jour de demain est incertain. Combien n'as-tu pas déjà manqué d'occasions de régénération, que de fois l'esprit de Dieu ne s'est-il pas approché de toi ! Crois et tu seras sauvé, pauvre enfant perdu. — Ne doute plus, ne calcule plus, n'hésite plus. Décide-toi. *Crois*, ou meurs ! »

Il est impossible de lire ces pages, sans être frappé de la distance à laquelle est encore l'orateur du simple évangile, ni sans constater, d'autre part, que le christianisme fait pénétrer des éléments indirects de vérité, même là où il n'est pas encore pleinement accepté. La contre-partie de cette conférence est celle que donnait naguère une certaine conférencière russe, madame Blavatsky, qui est allée aux Indes accompagnée d'un capitaine américain, prêcher la religion du *théosophisme* et démontrer avec fracas la supériorité du bouddhisme et du braminisme sur le christianisme. « Cette « étrange expédition, dit un journal, a prouvé une fois de « plus que les bulles de savon ont l'habitude d'éclater. »

« *Un blanc s'est converti à la religion des Hindous!* » Telle fut la nouvelle qui traversa comme un éclair tout le pays. Les Hindous du midi veulent le voir à tout prix; on l'invite à se rendre à Tinnevelly ; il est solennellement reçu un jour de dimanche ; quatre mille païens se pressent à la conférence qu'il tient dans la grande pagode. « Les chrétiens, débute l'orateur, sont nos ennemis communs. » Approba-

tion générale. « Pour moi, je suis bouddhiste et c'est un « grand événement que les bouddhistes, chassés par les « brahministes il y a quelques siècles, soient à présent ac- « cueillis par vous avec tant de sympathie. » A l'ouïe de ces paroles on cesse d'écouter; l'auditoire, désappointé, s'agite et se disperse; le bouddhiste blanc est forcé de terminer sa harangue; à peine est-il parti, qu'on désinfecte la pagode, souillée par sa présence; on arrache le petit palmier planté en son honneur, et celui qui était arrivé comme un lion se sauve comme un âne. Mais ce n'est pas tout : voici arriver de Boston le grand conférencier Joseph Cook, qui en quatre-vingt-quatre jours tient quarante-deux réunions publiques devant des milliers d'auditeurs. Dans une conférence donnée à Madras sur le sujet de l'avenir de l'Inde, l'orateur, ne se bornant pas à prouver l'absurdité des religions païennes et hindoues, démontre encore combien sont creux et vides ces systèmes importés d'Europe, tels que le matérialisme, l'athéisme, le théosophisme, etc. « Malgré tous leurs efforts, « dit-il, les soi-disant libres penseurs ne parviennent pas à « prendre de l'importance en Amérique. Un de leurs pion- « niers, rédacteur d'un journal, fut il y a quelque temps con- « damné à la prison comme propagateur de publications im- « morales. Après avoir subi sa peine, ne trouvant pas d'arène « où il pût déployer ses haines antichrétiennes, il fit sa malle « et se rendit à?..... à Bombay, où il parut comme l'apôtre « du théosophisme, ou plutôt comme le très humble servi- « teur de madame Blavatsky! Et c'est là l'homme que vous, « Hindous, avez appelé pour vous enseigner une nouvelle « religion. » Ces paroles firent une profonde impression. Quand la première stupéfaction fut passée, des tonnerres d'applaudissements éclatèrent. — Il paraît que la dame russe et son très humble serviteur se sont rendus à Ceylan, où ils espèrent avoir meilleure chance.

Revenons à J. Cook. La conclusion de son discours a pour nous un intérêt particulier. Il parla de l'assertion des gens

qui prétendent qu'en Europe le christianisme a fait son temps et se meurt. — Il parla aussi de l'Allemagne que l'on représente comme la patrie de l'incrédulité. « J'ai étudié « plusieurs années dans ce pays, — dit-il, — et j'ai trouvé « que la science antichrétienne y est en déclin et la science « chrétienne en voie de progrès. Il n'y a pas une seule des « vingt universités allemandes qui représente l'athéisme. Le « professeur Haeckel, de Iéna, qui est matérialiste, a reçu du « docteur Virchow, professeur d'anatomie à Berlin, des « soufflets scientifiques tels, qu'il est un homme coulé dans « l'opinion publique. Parmi les philosophes proprement dits « il n'y en a pas un seul qui se range ouvertement au nom- « bre des matérialistes, tandis que plusieurs les combattent. » — Quant à la théologie, J. Cook avait trouvé vides les bancs des professeurs libéraux et garnis d'auditeurs ceux des professeurs croyants tels que Kahnis, Luthard, Délitzsch. « Je « viens, ajouta l'orateur, d'un pays libre où il n'y a pas de « religion d'Etat et où les églises exigent de ceux qui veulent « en être membres une profession personnelle de foi. Il en « résulte que nous avons 10,000,000 de communiants. Dix « millions! Cela n'annonce guère le déclin du christianisme. « Observez que notre foi étant une forteresse imprenable, « nous n'en faisons pas de bruit, tandis que la poignée « d'hommes qui nous attaquent, tels que Bradlaugh et « d'autres, voulant dissimuler leur petitesse, font un im- « mense tapage, qui impose à la masse irréfléchie et igno- « rante. — Ne vous laissez pas égarer : Le christianisme a « vaincu les peuples grecs et romains. Dans sa marche triom- « phale il est arrivé aux Indes et, que vous le désiriez ou non, « il faut qu'il remporte la victoire. »

Ce discours fit impression et fut un événement à Madras. Un coup puissant avait été porté à cette nouvelle forme de libre pensée, et plusieurs personnes déclarèrent qu'elles s'étaient rapprochées du christianisme. — Nos lecteurs se souviendront d'avoir lu dernièrement dans les jour-

naux des fragments d'une remarquable conférence donnée par une dame indoue, d'un caractère distingué et d'une culture supérieure, qui a beaucoup insisté sur la nécessité de donner une éducation libérale à la femme indoue. Elle paraît avoir produit une grande impression sur les dames qui étaient en nombre dans l'auditoire. Encouragées par ces exemples, celles-ci ne craignirent pas de la louer publiquement et de la proclamer *l'avocate* de ses sœurs indoues. — Ces exemples suffisent à prouver que des temps nouveaux ont commencé pour l'Inde.

Au mois d'octobre 1882, l'un des plus nobles représentants de la Réforme de l'hindouisme, Rao Bahadur Dadoba Pandurang, mourut à l'âge de soixante-huit ans ; il a écrit un ouvrage intitulé : *Les Larmes des veuves séchées*, et a continué, jusqu'à sa fin, à réunir, dans une même admiration, le christianisme, le brahminisme et le système de Swedenborg, sur lequel il a écrit un ouvrage souvent traduit. Tandis que, de son côté, Keshub Tchander Sen s'obstine à présenter le christianisme et la religion des Védas comme deux sœurs jumelles et publie, le 1er janvier 1883, sur le ton des anciens prophètes, un manifeste adressé à tous les peuples et nations, « à tous les saints et sages, prédicateurs et mis-« sionnaires, à tous les adeptes de Moïse, Jésus, Bouddha, « Zoroastre, Mahomet, Nanak, Confucius... » leur recommandant de s'unir pour glorifier la nouvelle dispensation qui proclame la paternité de Dieu et la fraternité des hommes, — les missionnaires d'Oxford viennent de publier deux conférences de Nilakantha Goreh, dans lesquelles ce savant reproche au parti du Brahma Samaj d'importer dans les Védas des notions d'emprunt entièrement tirées du christianisme : « Je suis aussi sûr que j'existe, dit-il, que je n'ai « eu l'idée du théisme que depuis mes rapports avec le « christianisme.... bientôt il n'y aura plus un seul homme « qui sache exactement ce que c'est que l'hindouïsme pur « et sans alliage... » De son côté, sir A. Lyall cherche, dans

ses études asiatiques, à présenter le système du brahminisme non tel que les philosophes religieux et même Max Müller voudraient qu'il fût, mais tel qu'on le trouve dans les documents authentiques, avec son panthéisme absolu et sans mélange, et quoique l'auteur n'ait pas grande idée de la mission chrétienne, il conclut que la chute du paganisme ancien est proche aux Indes orientales. Ainsi Dieu semble, de ce côté-là aussi, hâter les temps et faire un appel nouveau à la foi et à l'esprit de sacrifice de son Église.



CIRCULAIRE ADRESSÉE AUX COLLECTEURS DU SOU MISSIONNAIRE

Chers frères et chères sœurs,

Depuis assez longtemps, je me proposais de renoncer aux fonctions de collecteur central du sou missionnaire, que, vu mes nombreuses occupations, je ne pouvais plus remplir, à mon grand regret, que d'une manière très incomplète, surtout à l'égard de mes très chers collègues de la province, que je n'ai jamais pu visiter comme je l'eusse désiré.

Mais pour prendre cette résolution il me fallait avoir un successeur. Or, il est maintenant trouvé, puisque notre frère M. le missionnaire Jousse, fixé à Paris et admirablement qualifié pour favoriser le développement de cette œuvre, veut bien la prendre en main.

Je me retire donc, C. F. et C. S., mais je ne veux pas le faire sans vous remercier du fond du cœur pour le concours béni que vous m'avez accordé depuis la mort de notre ami M. Granier, car si cette œuvre, modeste mais précieuse, a continué à vivre, c'est à votre fidélité, à votre zèle qu'on le doit, je le déclare ici avec joie et reconnaissance.

Je remets donc ma charge à M. Jousse, persuadé que

Dieu bénira son travail et le vôtre, et persuadé aussi que, vous sentant désormais bien soutenus, vous par lui et lui par vous, l'énergie de votre commune activité en sera toute renouvelée. Ainsi je vous quitte, C. F. et C. S., vous recommandant à la grâce du Seigneur Jésus, et conservant de mes rapports avec vous les plus doux souvenirs.

L. Renckhoff.

Paris, le 28 mars 1883.

Le Comité des Missions, à qui M. Renckhoff avait fait part depuis longtemps de son désir de se voir remplacé dans ses fonctions de collecteur central, saisit cette occasion pour lui témoigner à nouveau sa gratitude pour toute la peine qu'il s'est donnée pour faire marcher l'œuvre modeste, mais si utile, du Sou missionnaire.



AVIS IMPORTANT

Un pasteur, ami de notre œuvre, nous adresse la lettre suivante :

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Messieurs,

Permettez-moi d'attirer votre attention sur une réforme qu'il serait possible d'opérer dans l'administration de la Société, pour le plus grand profit de l'œuvre qu'elle poursuit.

Est-il bien nécessaire que M. J. Schultz, agent-comptable, trésorier délégué, accuse réception de toutes les sommes qui lui sont envoyées ? Puisque le *Journal des Missions* publie chaque mois la liste des dons, que le rapport annuel est envoyé à tous les souscripteurs, et enfin que la poste remet un récépissé à l'expéditeur de chaque mandat, il me semble que, dans la plupart des cas, la Société des Missions pourrait

faire l'économie d'un timbre-poste. Une économie de quinze centimes répétée chaque année plusieurs centaines ou plusieurs milliers de fois vaut la peine d'être réalisée.

Veuillez agréer...

La réforme proposée par notre frère est bonne et surtout économique, mais elle doit procéder non de l'administration, mais des donateurs, qui, à peu d'exceptions près, demandent un accusé de réception, même pour des sommes assez minimes. Nous prions donc ceux de nos amis qui reçoivent le *Journal des Missions* et qui seraient disposés à se contenter, comme accusé de réception, de l'insertion de leurs dons aux recettes du journal, de vouloir bien le déclarer dans leurs lettres d'envoi, comme plusieurs le font déjà.

(*La Direction.*)

LE JUBILÉ

Le jubilé de la fondation de la première station missionnaire au Lessouto aura lieu le 29 de ce mois. A cette date il y aura, à Morija, une réunion générale des missionnaires, des évangélistes et des délégués de nos différentes Églises.

Le 28 juin, nos frères célébreront cette grande fête dans leurs stations respectives. Le Comité, dans une séance extraordinaire, tenue le 30 avril, a décidé qu'on s'associerait à nos frères d'Afrique, dans une réunion qui aura lieu dans l'un de nos temples, le 29 de ce mois. Le programme de cette fête sera porté à la connaissance du public par la voie des journaux religieux, ainsi que le lieu et l'heure de la réunion.

Le Gérant : Alfred Boegner.

9957. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

REVUE HISTORIQUE DE LA MISSION FRANÇAISE DU LESSOUTO

(Les Recettes et les Dépenses embrassent aussi : la Chine, Taïti et le Sénégal)

ANNÉES.	MEMBRES DU COMITÉ	DIRECTEURS	MISSIONNAIRES ET DATES DE LEUR ENVOI	STATIONS ET DATES DE LEUR FONDATION	QUELQUES DÉTAILS STATISTIQUES
De 1822 à 1830	Amiral Ver-Huell, Pasteur Marron, Juillerat, Jean Monod, Goepp, Boissard, Jaeglé, F. Monod, Marc Wilks, Aufschlager, baron A. de Staël, Stapfer, Kieffer, Soulier, Wilder, Henri Lutteroth, Fr. Delessert, baron Bartholdi, Dobrée, d'Ounous, Waddington, Desnoyers, de Coninck, Haussmann, Boissonuas.	Pasteur GALLAND de 1822 à 1826.	PREMIERS ÉTUDIANTS. *Etrangers :* Rév. Jonas King. Albrecht de Dresde. Korck de Brême. Samuel Gohat de Crémine (Berne). Gützlaff, Hildner, Schmidt. Lebrun de l'ile Maurice. *Français :* P. Lemue, *envoyé*, 1829. S. Rolland, 1829. J. Bisseux, 1829.		
De 1830 à 1840	Victor de Pressensé, Audebez, docteur Hollard, Alphonse de Rocca, Pr Martin, Pr Pyt, Edmond Schérer, de Valcourt, Pr E. Verny, E. Chipron, Pr L. Meyer, J. Hollard, L. Vernes, Waldemar Monod.	Pasteur GRANDPIERRE de 1826 à 1855.	Pelissier, 1831. F. Arbousset, 1832. C. Gosselin, 1832. E. Casalis, 1832. Arrivent au Lessouto en juin 1833. F. Daumas et Lauga, envoyés le 3 mai 1835. H. M. Dyke, 1837. F. Maeder, 1838. Joseph Ludorf. Chrétien Schrumpf, 1843.	Wagenmakersvalley 1830. Motito, 1833. Béthulie, 1833. Morija, 1833. Béerséba, 1835, Thaba-Bnssiou, 1837. Mekuatling, 1837.	1838 Nouveaux membres de l'Eglise, 243
De 1840 à 1850	Bernus, comte Jules Delaborde, président depuis 1846, comte Agénor de Gasparin, Pr Vermeil, L. Bridel, L Vallette (1845), Dr Lamonroux, Lagier, Picon, de Mimont.		Joseph Maitin, 1843. D. Keck, 14 décembre 1844. P. Lautré, 14 décembre 1844. Frédoux, 15 juin 1845. Cochet, 15 juin 1845.	Bérée, 1843. Béthesda, 1843. Hebron, 1846 à 1848. Hermon, 1847 à 48. Cana, 1846 à 48.	
De 1850 à 1860	Coste, Ch. Meyrueis, Prs Adolphe Monod, Armand Delille, G. Monod, Fisch (1856), Berger, E. de Pressensé (1857), Th. Vernes, Viard, Renckhoff, comte Rob. de Pourtalès, Granier, de Triqueti, Gruner, Conrad de Witt.	Pasteur E. CASALIS de 1857 à 1882.	Théophile Jousse, 20 juillet, 1850. (Rolland, 1862). F. Coillard, 1858. Paul Germond, 1859. A. Mabille, juillet 1859.	Eben-Ezer ou Léribé, 1859. Bethléhem, 1860. (Maboulêla).	
De 1860 à 1870	Pr Dhombres, Rognon, Dr G. Monod (1866), Ernst, Toupet.		F. Ellenberger, 1861. L. Duvoisin, 1862. Dr E. Casalis, 1864.	Thabana-Morèna, 1861. Siloé, 1862. Massitissi, 1866. Smithfield, 1868.	
De 1870 à 1883	Baron L. de Bussierre (président 1873), L. de Watteville, Pr Gout, Pr Bersier, Fallot, Legrand, E. Faucher, G. Steinheil, G. Appia, Major Malan, Pr T. Fallot, Pr R. Hollard, amiral J. Jauréguiberry, Paul Mirabaud, Eric de Bammeville, Alfred Monod, conseiller d'Etat, Prs B. Couve, Dumas, F. Puaux, H. Bernard, O. Vallette.	Pasteur A. BŒGNER depuis 1882.	J. Preen, 1872. F. Kohler, 1873. H. Dieterlen, 1874. G. Christmann, 1876. H. Dyke, 1877. J. Cochet, 1877. H. Marzolf, 1879. A. Dormoy 1879. F. Christol, 1882. Jeanmairet, 1882.	Matatiélé, 1874. Paballong, 1876.	1872...... 2,229 1874...... 2,575 1878...... 3,723 1880 Avec les catéchumènes... 6,000 1883 Communiants, 4,023 Catéchumènes, 1,070

ANNÉES	DÉPENSES	RECETTES
1823-24	10.712 »	13.061 95
1824-25	12.964 05	24.628 50
1825-26	14.388 35	20.855 40
1826-27	20.781 10	22.010 15
1827-28	18.369 41	23.756 20
1828-29	21.418 96	31.882 45
1829-30	24.902 35	31.141 32
1er total.	123.536 22	166.835 97
1830-31	26.405 38	23.609 27
1831-33	59.786 07	69.912 66
1833-34	54.458 78	34.705 26
1834-35	26.725 05	38.973 77
1835-36	53.963 17	45.547 84
1836-37	58.044 59	45.077 74
1837-38	68.769 95	88.888 96
1838-39	60.788 65	69.753 68
1839-40	72.375 29	62.140 17
2e total.	481.316 93	477 609 35
1840-41	79.086 58	71.113 80
1841-42	77.006 91	109.789 80
1842-43	116.110 82	91.522 66
1843-44	70.616 61	92.014 74
1844-45	86.711 93	98.996 65
1845-46	162.035 70	104.173 61
1846-47	98.077 38	102.509 57
1847-48	135.340 84	99.551 46
1848-49	59.550 49	163.629 34
1849-50	79.956 32	136.173 36
3e total.	964.488 58	1.069.480 49
1850-51	141.028 33	108.393 03
1851-52	99.665 55	88.974 61
1852-53	117.761 40	105.989 33
1853-54	88.040 50	84.012 87
1854-55	101.873 70	88.242 41
1855-56	137.359 61	141.217 64
1856-57	144.923 58	123.781 67
1857-58	128.242 67	126.088 23
1858-59	163.263 05	191.237 75
1859-60	175.358 82	128.488 14
4e total.	1.297.517 21	1.186.425 68
1860-61	166.086 71	166.608 25
1861-62	205.347 37	246.245 46
1862-63	173.284 04	193.376 88
1863-64	165.337 70	186.843 08
1864-65	190.399 54	187.839 39
1865-66	177.445 15	205.985 69
1866-67	296.517 07	203.667 68
1867-68	173.986 45	195.721 30
1868-69	180.477 90	209.435 85
1869-70	242.445 90	214.891 75
5e total.	1.971.627 83	2.010.616 30
1870-71 / 1871-72	325.285 80	356.656 10
1872-73	191.862 70	175.574 50
1873-74	219.014 55	198.662 85
1874-75	183.317 50	220.772 95
1875-76	214.206 95	204.694 25
1876-77	227.475 55	212.375 40
1877-78	251.442 70	224.647 65
1878-79	237.888 40	238.871 20
1879-80	260.913 10	302.463 35
1880-81	287.327 15	324.152 35
1881-82	279.891 40	326.176 85
1882-83	278.242 25	227.017 90
	2.956.868 05	3.018.095 25
Total des dépenses . .		7,795,354 82

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

1792 Les Moraves recommencent l'œuvre missionnaire au sud de l'Afrique.
1799 Vanderkamp arrive en Afrique, le 31 mars, avec trois missionnaires de la Société de Londres.
1825 Lovedale fondé.
1829 Robert Moffat, envoyé au Cap en 1816, entre en rapport avec le chef des Matébélés Mossélékatsi.
1825 Fondation à Paris du Comité des Dames : duchesse de Broglie, comtesse Pelet, madame Jules Mallet.....
1828 Le Dr Philip vient du Cap à Paris et à Barmen, pour demander des missionnaires.
1828 Chaka, le terrible organisateur du système militaire des Zoulous, envoie Sotobe au Cap. Commencement de Natal.
1828 Les Moraves fondent Silo.
1829 7 octobre. Quatre missionnaires de la Mission Rhénane arrivent au Cap.

1830 Chaka tué par son frère Dingân, qui lui succède pendant dix ans.
1833 Octobre. Le capitaine Armstrong déclare que tout chef cafre coupable de vol sera traité comme ennemi.
1835 Durban transporte 15,000 Fingous à Grahamstown.
1835 à 36 Invasion des Cafres. Le contingent bassouto combat dans l'armée anglaise.

1839 Guerre du cruel chef zoulou Dingân contre les Boërs ; ceux-ci sont massacrés à Weenen.
1840 Robert Moffat achève la traduction de la Bible pour les Béchuanas.
1840 Molapo, chef bassouto baptisé, retombe dans le paganismo.
1843 Première attaque des Boers contre les Bassoutos.
1844 Moshesh, roi des Bassoutos, envoie ses trois fils et ses deux frères au Cap ; ils sont présentés au gouverneur sir Georges Napier.
1845 Entrevue de sir Peregrine Maitland avec le roi Moshesh.
1845 Annexion de Natal par les Anglais.
1846 Terrible guerre cafre terminée dans un grand meeting tenu par sir Harry Smith à Kingwilliamstown, 23 déc. 1847.
1848 Maison des Missions fermée à Paris.

1850 Moletsane, chef des Ligoyas, fait la guerre aux Mantaétis ; sa résidence, Mekuatling, est brûlée.
1851 Guerre des Cafres. Moshesh attaqué à Thaba-Bossiou.
1855 M. Casalis revient en Europe et est placé à la tête de la Maison des Missions.
1856 Décembre. Grande bataille de la Tugela, dans laquelle Cettivayo bat son frère Umbulazi.
1858 Les Bassoutos attaqués par les Boërs. Morija brûlé par eux. Ils sont arrêtés à Thaba-Bossiou et obligés d'accepter le traité de paix d'octobre 1858.

1860 Sir George Gray visite Moshesh.
1862 Famine.
1865 Attaque des Bassoutos par les Boers. Le siège de Thaba-Bossiou levé le 25 septembre.
1866 Le Volksraad décide qu'avant le 1er mars tous les missionnaires doivent quitter le pays.
1868 Moshesh demande la médiation de l'Angleterre.
1869 22 février. Sir Philippe Woodhouse, avec son secrétaire Cripps, convoque, à Corocoro, une assemblée de 2,000 Bassoutos, des missionnaires français et de l'évêque catholique Allard et leur montre la nouvelle carte du Lessouto.

1870 11 mars. Mort de Moshesh.
1873 Cettivayo devient roi sous les auspices de sir T. Shepstone.
1877 Expédition de M. Coillard au Zambèze.
1877 12 avril. Annexion du Transvaal par les Anglais.
1878 11 décembre. Sir Bartle frère envoie un ultimatum à Cettivayo.
1879 22 janvier. Bataille d'Isandoula. Mort du jeune prince Napoléon.
1880 Fatal ordre de désarmement donné aux Bassoutos par le gouvernement du Cap.
1882 Publication de la Bible traduite en sessouto.

STATIONS MISSIONNAIRES ET LEURS DIRECTEURS ACTUELS

Afrique méridionale.

Vallée du Charron et Wellington (près du Cap). M. I. BISSEUX, pasteur honoraire.
Morija.................... M. A. MABILLE, missionnaire et directeur de l'Ecolo biblique. M. H. M. DYKE, missionnaire émérite. Dr Eugène CASALIS, directeur de l'Ecole normale. M. H. DYKE fils, professeur à l'Ecole normale. M. H. KRUGER, directeur du séminaire théol.
Thaba-Bossion.......... M. D. C. KECK fils.
Bérée.................. MM. J. MAITIN et L. DUVOISIN.
Léribé.................. M. F. COILLARD.
Hermon................ M. H. DIETERLEN.
Thabana-Moréna....... MM. P. GERMOND et MARZOLF.
Siloé.................. M. F. MAEDER.
Béthesda.............. M. I. COCHET.
Massitissi............ M. F. ELLENBERGER.
Maboulêla............. M. KECK père.
Smithfield............ M. P. LAUTRÉ, M. M.
Cana.................. M. F. KOHLER,
Matatiélé..............
Paballong............. M. G. CHRISTMANN.

M. Th. JOUSSE, directeur intérimaire de la Maison des Missions.

Annexes des stations du Lessouto.

Soixante-sept.......... Sous les soins de 105 catéchistes et instituteurs indigènes.

Anciennes stations au pouvoir de l'Etat-Libre et n'ayant plus de missionnaire.

Béthulle............... Service des Ecoles tenu par des indigènes sous la direction de Madame veuve PELLISSIER.
Carmel, **Béerséba**, **Hébron**, **Mékuatleng**........ Occupés exclusivement par des Boers.

Station remise à la Société des Missions de Londres.

Motito................. Dernier pasteur, M. J. FRÉDOUX.

Taïti.

Papéété............... M. F. VERNIER, M. J. VIÉNOT et M. J. ALLARD.
Mooréa................ M. P. BRUN.

Sénégal.

Saint-Louis........... M. TAYLOR.

Missionnaires décédés.

Afrique méridionale.... MM. J. FRÉDOUX, J. P. PELLISSIER, P. LEMUE, F. DAUMAS, GOSSELIN, S. ROLLAND, L. COCHET, TH. ARBOUSSET.
Sénégal................ MM. J. LAUGA, E. GUINDET, M. et Madame C. GOLAZ.

TABLEAU STATISTIQUE DES MISSIONS PROTESTANTES

On compte 1,443,887,500 d'hommes sur la terre, dont 1,033,505,000 ne sont pas encore chrétiens. D'après Max Müllor, de 1,000 hommes, 312 sont bouddhistes, 307 chrétiens, 157 mahométans, 134 braministes, 8 ou 9 païens, fétichistes et 3 juifs.

Et cependant l'ordre du Maitre retentit depuis 18 siècles : Allez ! instruisez toutes les nations. L'œuvre missionnaire est donc, par excellence, celle de Dieu. Les chrétiens protestants ont actuellement 72 sociétés missionnaires.

Il y a dans la Grande-Bretagne . . .	23	sociétés et	1,615	missionnaires.
— Amérique	22	—	701	—
— Allemagne (sans Bâle)	10	—	416	—
— France	1	—	27	—
— Suisse (avec Bâle). . .	2	—	108	—
— Hollande	8	—	46	—
— Suède, Norvège, etc. .	6	—	40	—

Recettes totales annuelles : 41,121,250 francs. Missionnaires, de 2,900 à 3,000.

Résultats des Missions protestantes en 1883.

D'après le docteur Warneck. — Encyclopédie Herzog.

Amérique. . 681,060 païens devenus chrétiens.
Océanie . . . 262,000.
Asie. . . . . 708,000 (dont 55,000 en Chine, 8,000 au Japon, 460,000 aux Indes).
Afrique (avec Madagascar). 562,000 (dont 180,000 dans l'Afrique du Sud, 90,000 dans l'Occident).

Total. 2,213,660

Imp. Ch. Noblet, rue Cujas, 13, Paris.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CÉLÉBRATION DU JUBILÉ (1)

AVIS IMPORTANT

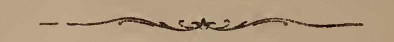
Nous rappelons à nos frères, les pasteurs de la province et de l'étranger, et dans les termes mêmes de la circulaire que nous leur avons fait parvenir, que le jeudi, 31 mai 1883, doit être un jour de fête pour nos Eglises, car cette date sera celle du Jubilé cinquantenaire de la fondation de la Mission française au sud de l'Afrique. Nous vous demandons de mettre à part ce jour-là et de le consacrer à une fête missionnaire. Ce sera un grand spectacle que celui des Églises de France s'unissant aux Églises du Lessouto, pour proclamer d'un même cœur et d'une même âme que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.

Affirmer la vocation missionnaire de l'Église est un devoir sacré à l'heure où on l'attaque, au moment où l'on déclare que ses jours sont comptés. C'est ce que vous direz avec une joie légitime devant les fidèles de votre Église, en leur demandant de célébrer le Jubilé de notre Mission africaine.

(1) Sous ce titre : *Un souvenir du Jubilé de* 1883, une brochure illustrée, complémentaire de celle-ci, sera mise en vente chez les libraires protestants et au bureau du journal. Ne pas manquer de se la procurer.
(*La Rédaction.*)

Vous voudrez bien annoncer aussi qu'une collecte extraordinaire sera faite le jour du Jubilé en faveur de la Société des Missions, afin que, dans ces temps *exceptionnellement difficiles pour elle*, elle puisse non seulement maintenir, mais développer l'œuvre confiée par les Églises à ses soins.

(*La Direction.*)



JUBILÉ DES ÉGLISES DU PAYS DES BASSOUTOS

Soyons tous à Morija ce 31 mai.
EUGÈNE CASALIS.

Messieurs et bien-aimés Frères,

En 1874, le 23 avril, nous célébrions dans le temple de l'Oratoire le Jubilé cinquantenaire de la Société des Missions évangéliques de Paris. Aujourd'hui, les Églises du Lessouto sont réunies pour une semblable solennité à Morija, la première station missionnaire fondée dans leur pays. En 1874, nous appelâmes notre Jubilé « *Une commémoration des voies providentielles de Dieu* ». Les chrétiens bassoutos donneront à leur fête le même nom. Si jamais le doigt du Seigneur s'est rendu visible, c'est bien dans les événements qui ont fait pénétrer l'Évangile chez eux il y a 50 ans et dans ceux qui l'y ont maintenu jusqu'ici. Aussi, nos missionnaires, écrivant au nom de leurs troupeaux, ont-ils exprimé le désir que nous joignions nos actions de grâces aux leurs en ce moment.

Ils ont le bonheur de voir notre Société représentée au milieu d'eux par M. et madame Boegner. C'est afin de pouvoir les posséder et les entendre en cette occasion solennelle, sans trop déranger leur itinéraire à travers les stations, qu'on a anticipé de quelques jours sur la date exacte du cinquantenaire, qui devrait être le 9 juillet. Voici l'heure où notre

frère va remplir devant tout un peuple la grande et belle mission que nous lui avons confiée. Quel besoin il doit éprouver de se sentir soutenu et comme inspiré par les sympathies et les prières de tout le protestantisme français ou plutôt de langue française! Je voudrais, je devrais être à côté de lui pour rendre témoignage du passé.

Arbousset, Gossellin, Moshesh ne sont plus de ce monde. Des fondateurs de Morija je suis le seul survivant. Des témoins de la fondation il ne reste plus que quelques hommes qui étaient alors trop jeunes pour comprendre toute l'importance de ce qui se passait sous leurs yeux. Je ne puis faire exception que pour un Mossouto, maintenant plus que septuagénaire, qui est allé, l'autre jour, dire à M. Boegner : « Je suis Luka ; c'est moi qui ai amené M. Casalis au Lessouto et j'ai été l'un de ses premiers convertis. Dites-lui, lorsque vous le reverrez, que je suis encore en bonne santé, et que je n'oublie pas mon missionnaire. Je continue à marcher dans le chemin où il m'a introduit, ainsi que ma femme, et j'espère me rencontrer avec lui dans le ciel. » Ce Luka, c'est le père d'Eléazar, le zélé catéchiste, qui a voulu accompagner M. Coillard au Zambèze et qui est mort là-bas en héros chrétien.

Messieurs, pour rendre plus facile le concert de prières qui nous a été demandé, je vais essayer de décrire l'aspect que Morija doit présenter aujourd'hui et tâcher de vous donner une idée de ce qu'on y fait. Pour cela je ne puis compter que sur mes souvenirs et sur mon cœur, mais ils sont rarement en défaut lorsqu'il s'agit des Bassoutos. J'ai eu une longue habitude de leurs solennités, je sais comment elles sont habituellement conduites.

Il y a là une foule immense. Ce n'est pas seulement de Morija que l'on s'occupe ; on refait l'histoire de chacune de nos chères stations et de leurs dépendances. Elles ont toutes des représentants au Jubilé. Il y a aussi des Bassoutos appartenant à des congrégations qui se sont formées parmi

des Boers de l'État-Libre. J'incline à penser qu'il doit y en avoir quelques-uns venus de la frontière de la Colonie du Cap, car là aussi nous avons des disciples qui nous sont très attachés, bien que d'autres que nous en prennent maintenant soin. Le synode des Églises réformées de l'État-Libre n'aura pas manqué de se faire représenter par des pasteurs ou des anciens. Je puis en dire autant de deux ou trois missions amies de la nôtre.

Le vaste temple de Morija n'aura pas suffi pour la moitié, ni même pour le quart d'une telle assistance. On aura formé nécessairement, à quelques pas de là, une autre assemblée, que différents missionnaires et catéchistes se seront chargés d'édifier.

On aura commencé, j'en suis à peu près sûr, par le *Te Deum* du Lessouto, qui dès qu'il fut composé fut chanté dans l'une des plus grandes cavernes des anciens cannibales, en présence de quelques-uns d'entre eux, corrigé par Moshesh, fort heureusement pour nous avant notre arrivée. Il se chante sur l'air de notre psaume 89, et avec la même ampleur. Voici le sens des premières strophes :

Jéhovah, roi d'Israël,
Tu nous as retirés de nos ténèbres.
Que nous sommes heureux de nous prosterner devant toi !
Nous sommes maintenant des hommes, car nous savons prier !

Les pieds des messagers de paix envoyés par le Maître
Ont paru dans le Lessouto, la terre de sang.
A peine se sont-ils montrés, que Satan a tremblé.
Le cri de guerre s'est tu, nos ennemis se sont retirés.

Dans ces antres noirs, sur les ruines du cannibalisme,
On chante des cantiques à la gloire de Dieu ;
Notre terre se réjouit, elle s'orne de villes,
L'abondance est venue à la place de la détresse.

Ah! que nos louanges pénètrent jusqu'au ciel,
Jusqu'à toi, Jéhovah, notre Roi, notre Dieu!
Nous sommes ton peuple que Jésus a aimé :
Pose ton trône ici, dans ce pays qui est à nous!

Cela aura été chanté avec élan, non seulement par les chrétiens, mais aussi par de nombreux païens, que l'on devrait plutôt appeler des *inconvertis*. Ce sont des gens que les seules chaînes du péché retiennent encore dans le paganisme, dont ils reconnaissent la folie et dont ils espèrent sortir un jour pour se joindre aux enfants de Dieu.

Après cela, pasteurs et évangélistes auront répandu leurs cœurs devant Dieu en prières et en actions de grâces. Dans ces dernières, de touchants hommages auront été rendus à la mémoire d'Arbousset et de Gossellin, comme aussi à celle de Rolland, de Daumas, de Cochet, qui, bien qu'ils n'aient pas assisté à la fondation de Morija, ont rendu pendant toute leur vie de si grands services au Lessouto. On aura aussi tout particulièrement béni le Seigneur d'avoir converti Moshesh avant de le retirer de ce monde et de lui avoir inspiré sur son lit de mort ce cri filial : « Laissez-moi m'en aller vers mon Père; je suis déjà bien près de Lui. »

Quand le moment des discours sera venu, M. Boegner et les missionnaires en auront fait de très beaux dont j'espère qu'on nous enverra bientôt le texte. Ils auront surtout insisté sur le devoir de relever la Mission en se jetant dans les bras de Jésus-Christ avec la foi et la simplicité des premiers jours, et en proscrivant d'une manière absolue les habitudes relâchées et l'intempérance que la guerre a produites.

Messieurs, si j'eusse été là, on eût crié de toutes parts : *Taka Moshesh* (contemporain, intime ami de Moshesh, Taka signifie les deux choses), raconte-nous ce que tu as vu en arrivant ici, ce que répondit notre chef, lorsque vous lui dîtes : « Nous voulons habiter dans cet endroit; on ne l'appellera plus *Makhoarane*, mais *Morija*, « l'Éternel y pour-

voira ». Je ne vous dirai point, Messieurs, tout ce que j'aurais répondu, ce serait trop long, mais je vous en dirai quelque chose :

« Bassoutos, cet endroit était alors un désert d'hommes, tant la guerre l'avait dévasté; il était couvert d'antilopes de toute espèce et d'autruches de tout âge. Ces bêtes se sentaient tellement chez elles qu'à peine daignaient-elles se déranger pour nous laisser passer. Il faisait très froid quand nous arrivâmes, car c'était en juillet et la neige tombait dans vos montagnes, ce qui nous contrariait beaucoup. Mais Moshesh avait un tel désir de trouver un endroit qui pût nous convenir, qu'il n'avait pas hésité à monter à cheval avec nous et une douzaine de jeunes chasseurs, pour explorer le pays dans tous les sens. Il est vrai qu'il pouvait se donner de temps en temps le plaisir de tuer avec sa javeline tantôt un élan, tantôt un gnou. En passant ici, il ne s'y arrêta pas longtemps. Il avait en vue *Boleka,* cette montagne qui est devenue célèbre parmi vous depuis que vous avez réussi là à arrêter les forces coloniales dans leur marche contre Morija. Moshesh eût voulu en faire un autre Thaba-Bossiou, mais il se trouva qu'il n'y avait pas de sources d'eau suffisantes pour une ville. Pendant que ses gens parcouraient le plateau dans l'espoir d'en trouver, nous nous assîmes à côté de lui, et l'amusâmes beaucoup en lui demandant les noms des objets que nous observions autour de nous et les écrivant au crayon sur nos carnets. Il ne prévoyait guère que quelques années plus tard ses petits-fils manieraient la plume aussi lestement que nous.

Renonçant à aller plus loin, il nous ramena à *Makhoarane* (Morija), qui nous avait beaucoup plu. Il y avait là des eaux en abondance pour nos cultures, et ce qu'on ne trouve plus maintenant chez vous, une belle forêt, du bois de construction et de chauffage pour bien des années. Le site nous parut aussi fort beau, ce qui n'est pas indifférent pour les blancs, vous le savez. Au moment où nous dessellâmes, nous vîmes

arriver notre wagon, avec notre interprète et le fidèle Luka. Nous dressâmes alors une petite tente à côté de la voiture pour y faire reposer Moshesh, et nous eûmes avec lui une longue conversation. « *C'est ici* », lui dîmes-nous. — « *Tout de bon ?* » répondit-il. « *C'est ici* et vous ne vous en irez pas ? » — « Nous sommes à vous et à votre peuple pour la vie. » — C'est bien, reprit-il, je vous donne cet endroit. Vous y ferez tout ce que vous voudrez. J'y placerai deux de mes fils et ils vous y amèneront des gens pour vous aider et pour écouter ce que vous êtes venus nous dire. Rappelez-vous qu'ici vous pourrez toujours vous considérer comme étant chez vous. Personne ne vous insultera et ne vous fera le moindre mal. Vous viendrez de temps en temps m'instruire à Thaba-Bossiou. Ayez bonne confiance en moi. — « Et les lions ? » — « *Il n'y en a pas !* » répondit-il en mettant le pied à l'étrier. *Il y en avait*, car c'est là que bientôt après ils dévorèrent mon propre cheval et une de nos plus belles juments. Pour nous, Dieu nous les fit entendre de bien près, mais il nous garantit de leurs griffes.

Moshesh avait-il voulu nous tromper, pensant qu'avant d'avoir pris le temps de nous aguerrir, nous pourrions nous en aller ailleurs ? Peut-être ne savait-il pas exactement s'il y avait là des lions, tant ses visites dans cette partie de ses domaines avaient été rares pendant les incursions des Zoulous, des Koranas et des cannibales, qui l'avaient tant et si longtemps fait souffrir. Après son départ, nous rentrâmes dans la tente, pour nous jeter aux pieds de Dieu, le bénir et repasser avec admiration les voies par lesquelles il avait amené votre chef à recevoir, comme des bienfaiteurs, sur le simple avis d'un chasseur hottentot, trois blancs, dont il ne connaissait pas les mœurs, dont il ne soupçonnait pas même les croyances et dont le plus vieux n'avait pas encore trente ans. — Bassoutos, vous savez le reste.... »

Vous la connaissez aussi, Messieurs, cette histoire que nos petits-fils seront peut-être tentés d'appeler une légende.

Ce Moshesh qui nous avait si bien reçus, qui a toujours été notre meilleur auditeur, et qui, par la miséricorde de Dieu, est mort dans la paix, m'a fait de grands chagrins pendant mon long ministère, en résistant à mes efforts pour l'amener à *se déclarer chrétien*. Mais il a tenu les promesses qu'il nous avait faites. Il a toujours été l'ami, le protecteur des missionnaires et surtout de ceux de Morija. C'est à la grande liberté, aux immunités qu'il leur a accordées qu'on doit attribuer principalement les progrès de tout genre qui ont fait de cet endroit notre station la plus importante du Lessouto.

C'est aussi grâce aux recommandations et à l'exemple de Moshesh que tous nos missionnaires, quelles qu'aient été leurs stations respectives, ont trouvé chez les Bassoutos des égards et des prévenances qui leur ont permis de se considérer, plus qu'on n'a pu le faire dans d'autres missions, comme les concitoyens des indigènes. Au Sud de l'Afrique, le missionnaire français n'est pas seulement un instituteur, un pasteur, c'est un *frère*, quelquefois plus apprécié que s'il l'était selon la chair, et vous, Messieurs, on vous y appelle des *Pères*.

La correspondance de M. Boegner commence à vous faire sentir que l'alliance est définitive, irrévocable. Il vous arrive parfois de dire qu'il est à regretter que ce peuple n'appartienne pas à la même nationalité que nous. Je le comprends, je le sens, moi aussi. Mais, de fait, qu'y perdez-vous? Moralement, les Bassoutos sont à vous, vos missionnaires vous les ont à tout jamais conquis. Cette nation voudra toujours s'appeler *l'enfant des Eglises protestantes de France*. Nous lui avons fait beaucoup de bien, elle le sent, et je suis persuadé qu'elle saura un jour nous le rendre d'une manière ou d'une autre.

En ce moment, le principal sujet d'entretien au Jubilé, c'est la fidélité, ce sont les grandes compassions de Dieu pour les Églises du Lessouto. Il les sauva, vous le savez, en 1869, dans une crise qui avait coûté à leurs pasteurs près de

deux ans d'exil. Il vient de les sauver une fois de plus. Soyons-en bien persuadés, il interviendra victorieusement en leur faveur aussi longtemps qu'elles et nous nous ferons de Lui notre Rocher, notre Haute Retraite. Abandonnerait-il l'ouvrage de ses mains?

Il faut espérer que ce Jubilé contribuera puissamment à réconcilier la Colonie du Cap avec les Bassoutos, et à réconcilier dans le Lessouto les nationaux avec ceux qui ont joint leurs armes à celles des agresseurs.

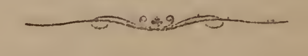
Les missionnaires, en se préparant pour le Jubilé et recourant pour cela à un travail statistique, ont constaté que dans l'ordre religieux nos pertes ont été moins grandes qu'on ne l'avait cru, et que le relèvement s'opère d'une manière encourageante. Grâce à 396 admissions et réadmissions, le nombre des *communiants* se monte à 4,023. Les catéchumènes étant la partie la moins affermie des néophytes, c'est parmi eux qu'il y a eu le plus de défections, mais nous en avons encore 1,070, et d'autres s'y ajoutent tous les jours. Avant nos malheurs, nous avions 68 annexes, il y en a aujourd'hui 67, une de moins seulement. Il y avait 122 catéchistes et instituteurs, il n'y en a plus que 105, diminution sérieuse, mais qui ne doit pas nous étonner, vu que ces ouvriers indigènes ont dû s'exposer à la mort pour leur patrie. D'ailleurs, l'École normale et l'École biblique étant de nouveau en pleine activité, on peut espérer que les vides ne tarderont pas à se combler. Le plus grand recul est dans le produit des collectes. En 1879, le chiffre s'était élevé à 30,817 fr., il n'a été que de 16,500 fr. cette année.

Nous avons appris aussi par la correspondance de nos frères qu'ils allaient profiter de leur réunion aux fêtes du Jubilé pour soumettre à un examen approfondi la question du pastorat indigène, et celle de la fondation de nouvelles stations dans les parties du pays encore entièrement privées du pain de vie et où se trouvent des milliers d'âmes immortelles. Ils vont aussi faire un grand effort pour activer et

accroître les collectes. M. Coillard, dans la prévision de son départ à la fin de l'année, va parcourir les Églises et les entretenir de ses projets.

Messieurs et bien-aimés frères, la *Bible*, le livre de Dieu tout entier, est arrivé au Lessouto avec M. Mabille. Elle a été acclamée dans tout le pays. Chaque exemplaire coûte 12 fr. 50. Malgré ce prix élevé, tout chrétien mossouto veut posséder chez lui le saint volume. La *Bible* ainsi reçue dans le Lessouto, n'est-ce pas le Seigneur venant chez les siens avec les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir? Voilà ce que M. Mabille a apporté à nos enfants africains; mais il l'a fait dans des jours d'épreuve. Fallait-il leur laisser traverser ces temps difficiles avec leurs seules ressources et sans les aider dans leur détresse? Notre Comité ne l'a pas cru, de là une des causes des embarras financiers dans lesquels il se trouve.

Jubilé! Jubileum! Frères en Christ, poussons ce cri avec les Bassoutos, devant le Seigneur, puis laissons nos cœurs parler et faisons ce qu'ils nous dicteront.



LE DÉFICIT

Est-ce un article trouble-fête que nous entreprenons d'écrire en lançant au milieu des réjouissances et des actions de grâces du Jubilé le mot sinistre de déficit? — Assurément non; plus que personne nous admirons les directions providentielles, les exaucements, les délivrances, les succès merveilleux que Dieu n'a pas cessé d'accorder à notre mission du sud de l'Afrique, pendant les cinquante ans écoulés; mais cette joie ne doit pas fermer nos yeux à la vérité et, à côté des bénédictions reçues dans le passé, il faut avoir le courage de constater dans le présent un grave sujet d'humiliation et d'inquiétude, un déficit de 94,457 fr. 55.

Ce chiffre est si considérable qu'on s'est non seulement étonné, ému, mais qu'on a pu se demander si le Comité n'avait pas, dans son administration, manqué d'ordre et de prévoyance.

Le rapport financier annuel sera publié en son temps, mais nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas tarder plus longtemps à donner aux amis des Missions les explications auxquelles ils ont droit.

Rappelons d'abord que le dernier exercice a été commencé avec un déficit de 43,272 francs. Mais, comme les recettes de 1881-82 avaient été plus abondantes que jamais, que l'intérêt pour les missions semblait avoir grandi dans nos Églises, le Comité pouvait avoir pleine confiance. Le budget fut régulièrement dressé au début de l'année et il devait se balancer par un boni.

Malheureusement les prévisions du Comité ne se réalisèrent pas.

Il fallut successivement ajouter au chapitre des dépenses un certain nombre d'articles, qui tous avaient un caractère d'absolue nécessité.

Nous allons citer les plus importants; il est bon qu'on sache en face de quelles questions embarrassantes, parfois aigrissantes, s'est trouvé notre Comité; le lecteur appréciera.

Il y a d'abord toute une série de voyages. Ceux de M. et madame Daniel Keck, de la famille Mabille, de M. Krüger semblent déjà éloignés de nous, et cependant une bonne partie des frais exceptionnels qu'ils ont occasionnés a pesé sur notre dernier exercice. Notons ensuite le retour de M. et madame Jousse, revenus après trente-deux ans de vie missionnaire, juste au bon moment pour suppléer M. et madame Boegner. Le voyage de ces derniers n'avait pas été prévu au commencement de l'année; depuis longtemps décidé en principe, il était devenu nécessaire à cause du Jubilé, et il se trouvait possible, grâce à un concours tout

spécial de circonstances; il produira, nous le savons déjà, les meilleurs résultats; pouvions-nous alléguer la question d'argent, et, quand le chemin semblait ouvert, dire à nos amis : Ne partez pas?

Qui oserait articuler un seul mot de critique en lisant dans les comptes de notre trésorier cette mention : « retour des cinq enfants de M. Paul Germond... » pauvres enfants qui venaient de perdre leur mère, qui avaient laissé leur père en deuil dans une maison solitaire, et qui devaient bientôt lui télégraphier de Londres une nouvelle épreuve, la mort de sa petite Marie.

Un peu plus loin, nous trouvons les noms de M. et madame Marzolf, qui ont souffert de la guerre plus que toutes les autres familles missionnaires; ils ont été chassés de leur station de Matatiélé, ils ont été pillés, dépouillés, ils ont tout perdu; madame Marzolf a été pendant des mois à deux doigts de la mort. Les subsides qui ont permis à notre frère de s'établir de nouveau et de reprendre sa tâche ne devaient-ils pas à tout prix être trouvés et donnés?

Pouvions-nous refuser à M. Ellenberger les moyens de se bâtir une modeste demeure, quand la Conférence nous déclare qu'il y a urgence pour notre missionnaire et sa famille à quitter la caverne bien connue, dont toute son habileté n'a pas réussi à faire un logement salubre?

Et enfin que fallait-il répondre aux missionnaires lorsqu'ils nous écrivaient : « Les Eglises, appauvries par la guerre, ne peuvent pas cette année payer les catéchistes indigènes, aidez-nous? » — Nous leur rappelions l'état de la caisse. — Ils répondaient : « Plutôt remettre à plus tard l'augmentation de 500 francs que vous nous avez accordée à nous-mêmes il y a quelques mois, plutôt nous priver et souffrir que de perdre les hommes qui sont l'avenir de l'Église de Christ dans ce pays et qui, enrôlés au service d'autres sociétés, ne pourraient pas avant longtemps être remplacés... » Qui nous reprochera de ne pas avoir abusé de l'abnégation de nos

frères et d'avoir préféré augmenter nos dettes de 2,500 francs que de laisser se disperser cent et quelques catéchistes qui sont une des principales forces de notre mission ?

Le total de ces additions au budget du Lessouto atteint le chiffre de 31,650 francs.

Mais ce n'est pas tout : la mission de Taïti a eu, elle aussi, ses dépenses imprévues. M. Viénot a dû, sur l'ordre des médecins, quitter en hâte son champ de travail. Il est revenu en France avec sa famille, et nous avons pu constater combien le changement de climat qui lui avait été imposé était impérieusement nécessaire. Bien qu'il ait pris à sa charge la moitié des frais, ce voyage effectué par des voies rapides a été une forte dépense. Le budget de Taïti a été de plus augmenté de plusieurs articles considérables et sur lesquels il n'y avait pas de contestation possible. Si bien que nous arrivons à une somme totale de 40,660 francs de dépenses supplémentaires.

Venons-en maintenant aux recettes. Le Comité comptait que la situation générale de l'Œuvre, si pleine à la fois de difficultés et d'encouragements, stimulerait la générosité et que la marche ascensionnelle des dons, qui n'a pas cessé depuis bien des années, continuerait.

Il n'en a rien été : nos amis de l'étranger ont donné 34,825 francs de moins que l'année précédente ; la Hollande, 41 francs au lieu de 3,850 francs ; l'Angleterre, 420 francs au lieu de 18,000 francs, etc...

Nous ne comprenons guère ces diminutions subites, mais voici qui est plus difficile encore à justifier : la collecte de Paris est de 3,882 francs inférieure à celle de l'exercice précédent.

Par contre, celle de la province a augmenté de 7,112 fr. — Ce dernier fait nous console un peu de ce qui précède, d'autant plus que cette augmentation doit être attribuée non pas à quelques dons ou legs importants, mais à un accroissement du nombre des souscripteurs. C'est bien ce qu'il

faut obtenir : un plus grand nombre de cœurs intéressés à l'œuvre de Dieu parmi les païens, un plus grand nombre de bourses ouvertes.

51,184 fr. 35 de plus au chapitre des dépenses, 31,596 fr. de moins à celui des recettes; tout cela s'ajoutant à un déficit légué par les exercices précédents. Voilà en quelques mots la situation de la Société.

Et maintenant arrivons à la question pratique : que faire?

Vous dites : Il faut réduire. Certainement il faut faire toutes les réductions possibles, et d'avance on peut prédire que les dépenses du Lessouto seront pour cette année bien réduites : il y a eu en effet en 1882 une accumulation sans précédent de circonstances exceptionnelles, de nécessités pressantes, de cas douloureux que Dieu nous épargnera cette année; du reste, si vous y faites attention, vous remarquerez que c'est la guerre de 1880 qui nous vaut la plupart de ces dépenses extraordinaires; nous avions cru qu'elle passerait sans troubler notre organisation financière, nous nous étions trompés : c'était plus tard, c'est maintenant que le contre-coup de cette néfaste guerre devait nous atteindre. Il y aura bien 30,000 francs de dépenses en moins pour le Lessouto, et une diminution de 15,000 francs pour Taïti.

Mais si vous voulez d'autres réductions, nous vous demanderons lesquelles? Quelles stations voulez-vous supprimer, quels missionnaires renvoyer? Une Société comme la nôtre ne peut, suivant les années, restreindre ou augmenter ses dépenses. Si nous avons envoyé des missionnaires de l'autre côté de l'Équateur, ou de l'océan Pacifique, nous ne pouvons pas les abandonner, ils ont droit à notre protection en cas de malheur, en cas de guerre, il y a de ce fait des dépenses obligatoires. De même les sacrifices faits par nos devanciers nous font un devoir de ne pas perdre l'héritage qu'ils nous ont transmis. Nous n'avons pas le droit de

renoncer au champ missionnaire qu'ils ont conquis au prix de leurs souffrances, de leurs vies. Un recul même momentané peut compromettre le travail de cinquante ans, et il y a des cas où il faut avancer, progresser, augmenter par conséquent les dépenses, sous peine de tout perdre. Et quand des jeunes gens viennent offrir leurs services à la Société des Missions, quand après des combats intérieurs, dont Dieu seul connaît toute l'héroïque grandeur, ils viennent nous dire : « Me voici, envoyez-moi au Lessouto, à Taïti, au Sénégal », et quand nous savons que leurs places sont d'avance marquées là-bas, qu'on a besoin d'eux, qu'on les attend après les avoir demandés à Dieu, pouvons-nous leur répondre : « Impossible de vous envoyer, nous réduisons nos dépenses? » Une pareille fin de non-recevoir, que seraitelle de la part d'une Société de Missions, sinon une véritable banqueroute morale?

Nous dirons donc franchement : Il ne faut pas trop compter sur les réductions : nécessairement, fatalement (mais ici la fatalité est la sainte volonté du Dieu amour) notre œuvre sera amenée à grandir encore; elle périra ou elle continuera à se développer; sous peu, sans doute, notre Mission sera appelée à se développer au Zambèze, au Sénégal.

Donc, trêve aux critiques, aux récriminations concernant le passé. Ne nous en voulez pas d'avoir cru en vous, en votre zèle, en votre dévouement, en votre libéralité, d'avoir cru en Dieu, dont, après tout, nous voulons faire l'œuvre. Il faut de l'argent, demandons-en autour de nous; donnons-en beaucoup nous-mêmes. Quelques dons spéciaux pour le déficit sont déjà parvenus à notre trésorier; qu'ils soient suivis de beaucoup d'autres, et que le Jubilé marque, pour notre Société, le commencement d'une période non pas de décadence, mais de prospérité croissante et de développements bénis.

L'ESPRIT DES ANCIENS

En groupant, sous le titre général d'Esprit des Anciens, les fragments qu'on va lire, nous avons déjà indiqué la pensée qui nous a dirigés. Nous voudrions, en ce jour de Jubilé, affirmer à nouveau les principes qui ont inspiré les fondateurs et les pionniers de l'œuvre missionnaire française. Nous voudrions nous pénétrer nous-mêmes et nos lecteurs avec nous, de leur foi, de leur piété de bon aloi, de leur espérance robuste, de leur amour pour le Sauveur et pour les âmes perdues.

Ne pouvant réimprimer ici nos anciens rapports, ni publier en entier l'admirable discours que M. Grand-Pierre prononça lors de la consécration de MM. Arbousset et Casalis sur ces paroles : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé*, ni refaire la revue historique de la marche de la Société, si bien retracée par M. Casalis dans ses « *Voies providentielles*, ou rapport du Jubilé de 1874, nous avons au moins voulu, dans les deux publications du Jubilé, remettre sous les yeux de nos lecteurs quelques rapides tableaux et surtout quelques témoignages de la foi, de la joyeuse assurance, de l'amour chrétien de nos devanciers. Lorsque les fondateurs de la Société mirent la main à l'œuvre, ils comptèrent sur l'Éternel : lorsque les premiers envoyés partirent, ils se confièrent en Dieu le Tout-Puissant : Dieu n'a pas trompé leur confiance, et nous le constatons aujourd'hui avec adoration, parce que Dieu est fidèle, et que l'édifice qu'ils fondaient était bâti sur le Roc. Sauvés eux-mêmes d'un salut parfaitement gratuit, pouvant répéter avec saint Paul : J'ai reçu miséricorde afin que Dieu montrât en moi une parfaite clémence, ils ne doutaient pas un instant que la grâce de Jésus-Christ ne soit suffisante pour relever les êtres les plus criminels et les races les plus dégradées; ils savaient, par une expérience bienheureuse, tout ce que la foi au Sauveur donne de force dans l'action, de

calme dans les douleurs, d'assurance en face de la mort, et nous ne pouvons assez bénir Dieu d'avoir donné à l'œuvre missionnaire française des fondateurs et des pionniers, à la fois si fermes dans leurs principes, si pleins d'une large sympathie pour toute œuvre vraiment chrétienne, si intimement pénétrés de la nécessité de la conversion individuelle et, en même temps, si respectueux de la vie nationale et de l'indépendance des peuples qu'ils allaient évangéliser.

Nous n'ignorons pas que l'on peut bâtir les sépulcres des saints et, sous prétexte d'honorer leur mémoire, se dispenser de suivre leur exemple; nous savons que toute gloire humaine est en contradiction avec le principe même de l'Évangile, qui est le salut gratuit. Nous disons : Gloire à Dieu seul, gloire au Sauveur crucifié, qui a conquis le monde par ses douleurs et auquel appartient l'assemblée des peuples; gloire au Saint-Esprit qui transforme les barbares les plus cruels et les plus avilis en saints et en hommes de Dieu; mais en honorant Dieu, nous suivons, après cinquante années de luttes, de bénédictions et de légitime succès, l'ordre de l'apôtre qui nous dit : Souvenez-vous de vos devanciers, imitez leur foi et rappelez-vous quelle a été l'issue de leur vie.

MM. ARBOUSSET, CASALIS ET GOSSELLIN SE SÉPARENT DE MM. LEMUE ET PELLISSIER

LETTRE DE M. LEMUE

Philippolis, 27 mai 1833.

Le 9 mai, MM. Pellissier, Casalis, Arbousset, Gossellin, ma femme (Mademoiselle Colani) et moi, nous partîmes de Graaff-Reinet, pour nous rendre aux postes respectifs que le Seigneur nous a assignés. Tous les magistrats, M. Reingfeld (civil commissionary) en particulier, voulurent exprimer à

plusieurs reprises, devant le public, le vif intérêt qu'ils prennent au succès de notre œuvre. M. le pasteur Murray nous donna cordialement l'hospitalité et s'empressa de nous rendre tous les services qui étaient en son pouvoir... Le 24, nous découvrîmes l'Orange. Deux mois plus tôt, je l'avais traversé, en me rendant à la Colonie ; son lit était si plein qu'il fallut faire flotter toutes les pièces de nos wagons, l'une après l'autre, et que je faillis y perdre la vie en le traversant à la nage. Cette fois, quoiqu'il fût guéable, ce ne fut pas sans grande difficulté que nous atteignîmes la rive opposée avec nos voitures pesamment chargées et le troupeau de chèvres que je conduis à nos Baharutsis.

Arrivés à Philippolis, nous avons été amplement dédommagés de l'ennui et des fatigues de notre voyage. Nous eûmes la joie de conférer la charge de ministre de l'Évangile à M. Auguste Kolbe, serviteur zélé de Jésus-Christ, qui avait déjà exercé, avec beaucoup de fruit, le ministère de la Parole durant treize années. Nombre de familles, qui étaient venues de plusieurs journées de distance pour assister à la consécration de leur conducteur spirituel, contribuaient à rendre la cérémonie intéressante. C'était la fête de la Pentecôte, où les premiers hérauts de la Croix furent mis à part d'une manière signalée, par le Saint-Esprit, pour aller prêcher le nom de Christ à tout peuple et à toute langue. Le frère qui fit le discours d'installation prit pour texte les paroles de Jésus-Christ (Jean III, 8, 9) : Le vent souffle où il veut ; tu en entends le son ; mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. Après le sermon, le candidat lui-même s'adressa à son cher troupeau, qui écouta tout en pleurs ses exhortations, et la promesse qu'il fit de se vouer tout entier au service de son Dieu. Il reçut ensuite l'imposition des mains.

L'après-midi, le frère Pellissier prêcha sur le psaume CIII, 3 ; et le soir, M. Auguste Kolbe fit un discours sur Jean III, 19, après lequel eut lieu la célébration de la sainte

Cène. Dans cette solennité touchante, à la veille de nous séparer peut-être pour la dernière fois, nous sentîmes tout ce qu'avaient de doux et de divin les liens qui nous unissent comme frères, collaborateurs et compatriotes. Nous avions besoin d'épancher nos cœurs au pied de l'autel sacré, érigé par l'amour infini du Rédempteur, et d'y immoler, pour ainsi dire, notre affection fraternelle pour le bien des âmes. Là, en présence de notre divin Maître, nous sentîmes encore une fois que nous étions étrangers et voyageurs sur la terre; mais en même temps, un rayon d'espérance nous consola; nous entrevîmes ce jour où nous serons assis à table dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob; pleins de cette espérance, nous pûmes consentir avec joie à nous séparer.

UNE NOUVELLE PORTE S'OUVRE; UN CHEF VEUT ACHETER UN MISSIONNAIRE

Une séparation, Messieurs et très honorés frères, était devenue indispensable. Vous savez déjà quels bouleversements politiques, ou plutôt quels massacres sanglants eurent lieu l'année dernière dans le pays que nous habitons; ces troubles ne sont pas apaisés. Mousélékatsi est encore en guerre et, selon toute apparence, le sera aussi longtemps qu'il subsistera. En arrivant à Philippolis, nous apprîmes que les Griquas se préparaient à aller l'attaquer de nouveau après l'hiver, et, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, Dingaan (roi des Zoulous) se propose de faire la même chose. Tandis que la Providence fermait pour quelque temps cette porte à la prédication, un champ vaste est venu se dérouler à nos regards d'une manière inopinée. Une immense étendue de pays, à partir de Philippolis et en remontant vers les sources du fleuve Orange jusqu'en Cafrerie, est encore entièrement inexplorée.

Cependant on sait que ce pays est peuplé. MM. Kolbe et

Melville ont remonté la rivière Calédon, il y a quelques années, à une hauteur assez considérable. Ils ont découvert dans ce voyage un grand nombre de villages; un, entre autres, contenait une population de plusieurs milliers d'âmes.

Dernièrement encore, un chef cafre (1) très puissant, connu dans ce pays, a envoyé quelques centaines de têtes de bétail au Cap, pour acheter, disait-il, un missionnaire; car il avait entendu dire que les missionnaires venaient de là. Les Korannas tombèrent sur ces bonnes gens et leur enlevèrent tout leur bétail. Qui sait si Dieu n'a pas voulu permettre que ce trait admirable de simplicité nous servît d'indication pour porter l'Évangile dans ce pays inconnu? D'un autre côté différents postes pourraient être occupés dans les environs. On n'a pas tenté de réunir les Korannas vagabonds, répandus en grand nombre dans ce pays. Outre cela, des milliers de Béchuanas épars dans le village de Philippolis, et à Philippolis même, n'attendent qu'un missionnaire pour se rassembler et former un établissement. M. le docteur Philip nous a assuré que, si nous choisissons ce champ de travail, la Société des Missions de Londres renoncerait facilement à la station des Bushmen, aujourd'hui désertée, et la céderait à notre Société, afin que vos missionnaires eussent un champ en propre. Toutes ces considérations nous ont fait conclure à l'unanimité qu'il fallait renoncer pour le moment à se rendre chez Mousélékatsi. Les frères Arbousset, Casalis et Gossellin doivent se mettre en route dans quelques jours pour se rendre chez le chef cafre, dont je viens de vous parler. La station de Philippolis étant vacante pour deux mois, par l'absence de M. Kolbe, le frère Pellissier restera ici, jusqu'à ce que le docteur Philip l'autorise à commencer une nouvelle station pour les Béchuanas, près la rivière Calédon. Ma femme et moi nous partirons dans deux jours.

(1) Ce chef était Moshesh, le roi des Bassoutos (Réd.)

CHRISTIANISME ET CIVILISATION

... Nous nous réjouissons, Messieurs et honorés frères, de ce que vous avisez aux moyens les plus propres à faire prospérer l'œuvre de la civilisation en même temps que celle de l'évangélisation parmi les païens. Soyez convaincus que ces deux choses doivent marcher d'un pas égal dans cette partie du monde, si nous ne voulons pas travailler en vain pour les malheureux enfants de Cham. Un missionnaire aurait passé toute sa vie à évangéliser une tribu barbare, s'il ne leur a pas inculqué les principes de la civilisation européenne, il est à craindre que son œuvre, quelque louable et utile qu'elle puisse avoir été, ne s'évanouisse en quelques années. Témoin le fidèle Brainerd. Il faut donc les attacher au sol; il faut des édifices matériels, des églises, des écoles, des habitations, des jardins. Il faut aussi, autant que possible, leur enseigner quelques arts et métiers utiles. Mais c'est principalement à la jeunesse qu'il faudrait s'attacher. Tout cela, Messieurs, exige des talents particuliers, et nous croyons tous qu'il serait désirable que chaque station possédât un artisan. J'espère, Messieurs, que vous voudrez bien prendre cette remarque en considération; et puisse le Seigneur nous envoyer des hommes qui aient l'esprit de Bethsalée et d'Aholiab.

RAVAGES TERRIBLES EXERCÉS PAR MOUSELEKATSI

Fragment d'une lettre de M. Lemue.

Il est facile de prévoir que si les Baharoutsi ne fuient pas bientôt, ils tomberont sous la main des Zoulas, comme les Barolongs. Les Béchouanas nous ont fait observer qu'aucun des Zoulas qui périrent ce jour-là n'avait reçu de blessure par derrière; tous étaient blessés par devant. Et, telle est

leur férocité dans les combats, que l'un d'eux, qui avait eu les jambes rompues par une balle, était, malgré cela, si formidable que personne n'osait s'approcher de lui; sa bouche vomissait des imprécations épouvantables, et, dans sa rage, il ramassait les pierres qui étaient à côté de lui et les lançait contre ses ennemis avec une fureur digne des Zoulas. On raconte aussi qu'un Baharoutsi, qui avait été contraint de servir de guide aux Zoulas dans cette expédition, ayant eu les organes de la bouche fracassés, et ne pouvant plus se faire entendre, s'assit par terre et fit signe à ses compatriotes de lui donner la mort.

Rien de plus affreux que la terreur que répand le nom des Matébélés dans ce pays.

La tyrannie de Mousélekatsi se fait toujours sentir et menace de désolation tantôt une tribu, tantôt une autre. En janvier dernier, il envoya vingt-quatre machaka ou soldats pour découvrir la retraite des Baharoutsi; ils les découvrirent en effet sur la rivière Hart, selon que nous le leur avions autrefois prédit. Les Zoulas trouvèrent quelques femmes baharoutsi dans les campagnes, et, de peur que celles-ci n'allassent avertir les Baharoutsi, de leur approche, ils les mirent à mort; mais l'une d'elles, qu'ils avaient crue morte, recouvra assez de forces pour porter cette nouvelle à Mokatla, qui envoya en diligence des messagers aux Korannas pour les prier de venir à son secours. Aussitôt ceux-ci s'arment de leurs fusils, montent à cheval et se mettent à la poursuite des Zoulas. Dès qu'ils les eurent atteints, un combat opiniâtre s'engagea, et quoique ces derniers fussent en petit nombre, n'ayant pour se défendre que leurs javelines et leurs boucliers, ce ne fut qu'après les avoir harcelés et poursuivis près de douze heures que les Korannas vinrent à bout de les défaire. Vingt d'entre eux environ succombèrent et les autres n'échappèrent que pour aller porter ces tristes nouvelles à leur chef.

ARRIVÉE AU LESSOUTO

Lettre de M. Arbousset, datée de Morija, 17 juillet 1833.

11 juin. A midi, nous passons Shiet-Port, source supposée du Modder. Tout près de là est un kraal de Bushmen, qui sont venus nous voir à nos wagons. Ils avaient les traits entièrement défaits par la souffrance. Les Bushmen vivent dans une grande misère : ils se nourrissent presque exclusivement de sauterelles. Ils sont rabougris, laids de visage et ressemblent à des spectres; et, comme si ce n'était pas assez de tant de maux, ils se voient généralement méprisés par les autres indigènes du sud de l'Afrique. « Dieu, disent les Béchuanas, ayant voulu créer l'homme, fit d'abord un singe, puis un Bushmen, ensuite nous et enfin les blancs. » Ils parlent la vieille langue hottentote ou namaquoise, dure, imparfaite et dans laquelle, je crois, chaque mot se prononce avec un claquement.

Les Bushmen de Shiet-Port m'ont demandé de la graisse pour se frotter le corps, et du tabac, dont ils sont généralement fort avides. Je leur ai donné l'un et l'autre, et en retour j'ai exigé d'eux une paire de flèches empoisonnées, excellentes, m'ont-ils dit, et que j'ai soigneusement enveloppées dans de la toile et un morceau de peau de gnou, pour les envoyer au musée missionnaire de Paris.

A une heure neuf minutes, dernière ou dixième source du Riet, nommée Woensdag ou Mercredi. Sur notre gauche, un beau lac d'eau douce d'un quart de lieue de largeur sur une demi-lieue de longueur. En m'en approchant, j'ai fait lever un nombre considérable d'oiseaux. Dans les environs, les gnous fourmillaient; l'envie me prit de les poursuivre à pied avec mon fusil; mais je me suis beaucoup fatigué en pure perte. Il faut être à cheval pour pouvoir leur faire la chasse. Comme toutes les espèces du genre antilope, ces animaux considèrent longtemps le chasseur, le laissent ap-

procher, vont même à sa rencontre; mais, à une certaine distance, ils se mettent à battre leur flanc avec leur queue, tournent cinq à six fois en rond au nombre de dix ou douze, puis prennent la fuite à la file, en faisant lever sur leurs pas un nuage de poussière; au bout d'un moment, ils s'arrêtent de nouveau, vous regardent encore et n'attendent que votre approche pour recommencer leur manège.

Deux nouveaux chasseurs griquas se sont joints à nous. Autre orage plus violent que celui de la veille.

Nous rencontrons sur notre route un gnou qui vient d'être terrassé par un lion; l'animal n'était qu'à demi dévoré. Nos gens sont accourus et l'ont enlevé. Les aigles, les vautours et quelques corbeaux voltigeaient non loin de là; ils se posaient à terre, puis s'élevaient dans les airs, et, par mille vociférations, ils semblaient nous dire : « Il n'est point à vous. »

Le pays abonde en gnous, en coucous, en gazelles, et il est à remarquer que ces différentes espèces se suivent ordinairement; on rencontre aussi beaucoup de pincadets. A mesure que nous avançons, la végétation devient plus forte; cependant nous ne trouvons encore que des arbustes; nous avons traversé un espace d'une lieue carrée qui avait été brûlé par les naturels pour prendre des sauterelles, et, bientôt après, à deux heures un quart, le premier kraal des Bassoutos s'est présenté à nous. Il consistait en une trentaine de huttes construites au pied d'un coteau en forme de terrasse. A notre approche, les habitants ont pris la fuite, et nous les avons vus, un moment après, occuper le sommet de leur petite montagne, sur la pointe de laquelle ils s'étaient accroupis, à la manière des singes. ARBOUSSET.

DÉTAILS SUR LA VIE DES PREMIERS MISSIONNAIRES

Fragments de lettres de M. Arbousset et de M. Casalis, en date du 31 juillet 1833.

..... Je vous ai promis quelques détails sur notre vie particulière, bien différente de celle à laquelle j'ai été habitué dès l'enfance... Nous sommes plus fermiers que ministres : tantôt c'est un bœuf perdu qu'il faut aller chercher, tantôt ce sont de jeunes veaux dont il faut faire l'éducation ; nos brebis paissent à quelque distance, une bête féroce les disperse; vite il faut monter à cheval, battre la campagne dans tous les sens pour les rassembler.

Nous avons des voitures à entretenir ; après deux ou trois mois de marche, les jantes des roues se resserrent par l'effet de la chaleur, et il faut en raccourcir les bandes de fer; un essieu se casse au passage d'une rivière, ou encore les bœufs brisent leur joug, et tout cela demande à être réparé... Les constructions et les travaux agricoles nous occupent du matin au soir... De fort bonne heure vous nous verriez gravir la montagne, la hache sur l'épaule, pour aller couper du bois de charpente et revenir avec une énorme charge. Le soir, revenant affamés à nos voitures, nous trouvons les pots vides, souvent même notre souper court encore les champs. Il s'agit de prendre un mouton, de le tuer et d'en rôtir une partie. Ceux qui sont trop impatients peuvent, pour se distraire, ramasser du bois, ou bien, s'ils l'aiment mieux, préparer les lits.

En attendant le mouton cuit ; au bout d'une heure ou deux, les connaisseurs déclarent qu'on peut servir ; cuit ou cru, tout est mangé ; un grand bol de thé sans lait étanche notre soif. Vous voyez par là que nous faisons presque tout nous-mêmes et que notre genre de vie doit être un casse-tête continuel ; notez cependant que je ne mentionne pas les moments où nous raccommodons notre linge ; ce qui, par pa-

renthèse, me semble le *nec plus ultra* de nos misères domestiques.....

Si vous n'aviez pas exigé de pareils renseignements, je ne les aurais jamais couchés sur le papier. Dieu seul aurait été témoin de nos peines. Mais je me réjouis à la pensée que mieux vous connaîtrez notre position, mieux vous pourrez prier Dieu en notre faveur... Demandez-lui de nous maintenir dans son amour, de nous apprendre à faire tout pour sa gloire, et à conserver ce calme, cette égalité d'humeur qui soustraient l'âme à l'influence des circonstances les plus difficiles.

Je compte pour peu de chose les privations et les dangers personnels. Le Seigneur nous donne de les supporter avec résignation; mais les affaires extérieures nous accablent, et là sont les grandes épreuves; la politique des indigènes entrave nos démarches et menace de paralyser l'effet des meilleures réformes; nous gémissons en pensant que Moshesh est entouré d'ennemis prêts à fondre sur nous. Les Korannas exercent les plus horribles déprédations sur son territoire; les Zoulas lui font redouter leur férocité trop bien connue, et j'apprends maintenant qu'un grand nombre de Griquas se préparent à venir se fixer dans ses domaines, sans doute pour s'emparer de ses bestiaux. Vous comprenez facilement que de telles perspectives suffisent pour nous donner des craintes sérieuses. Vous me rappellerez, je pense, le conseil de Paul : « Ne vous inquiétez de rien, en toutes circonstances, remettez vos soucis à Dieu. » C'est bien ce que nous devrions faire; mais le titre de missionnaire n'est pas un brevet de sainteté. Un pauvre pécheur apprend par expérience combien il est difficile d'accomplir ce précepte lorsqu'il se trouve parmi des sauvages qui ne reconnaissent d'autre loi que leur volonté dépravée. Encore si nous avions tous les moyens d'édification dont vous jouissez en France; si le chant des cantiques, la prédication de l'Évangile, la communion des frères, rafraîchissaient de temps en temps

nos âmes!... Mais nous vivons dans un désert, tant au moral qu'au physique. Toutefois, gloire soit à Dieu de ce qu'il nous a conduits dans ces contrées; prêts à succomber sous le faix du jour et de la chaleur, nous pouvons encore jeter un coup d'œil sur Jésus, et ce coup d'œil suffit pour ramener le courage dans nos cœurs.

. . . .

Au reste, Messieurs, ce n'est pas sur des promesses humaines que nous comptons; nos espérances pour l'avenir reposent sur le rocher des siècles, sur Jésus, le Père et le Sauveur des pauvres Bassoutos. Nous lui demandons chaque jour de nous rendre, non pas seulement utiles, mais aussi utiles que possible à cette tribu si chère à nos cœurs. Dès que les travaux matériels de la station le permettront, nous nous proposons de dresser un plan général des nombreux villages qui nous avoisinent et d'en former une espèce de district missionnaire, qui deviendra notre sphère d'activité. Veuillez, Messieurs, implorer la bénédiction du Seigneur sur ce projet. Puissions-nous l'exécuter avec zèle et nous dépenser tout entiers pour celui qui a racheté nos âmes par une vie de douleurs!

PREMIÈRE RENCONTRE DES MISSIONNAIRES AVEC MOSHESH, ROI DES BASSOUTOS

LETTRE DE M. E. CASALIS

Les Bassoutos nous ont reçus comme des bienfaiteurs. Moshesh n'a rien négligé pour nous prouver la joie que lui causait notre arrivée. Je n'oublierai jamais avec quel enthousiasme les habitants de Thaba-Bossiou m'accueillirent le 28 juin.

J'avais devancé les voitures, afin d'aller saluer Moshesh au nom de mes frères. Lorsque je fus parvenu à un quart de lieue de la montagne sur laquelle la ville est située, j'a-

perçus une foule immense qui cherchait à découvrir l'étranger dans la plaine. Mon cœur tressaillit à la pensée que ces sauvages allaient entendre, pour la première fois, le nom du Sauveur; je sentis l'immense responsabilité qui pesait sur moi, et je rendis grâce à Dieu de ce qu'il avait préparé la voie devant ses serviteurs. Une forte décharge de fusils réveilla bientôt mon attention; j'avais atteint le pied du coteau. et il était temps de descendre de cheval pour gravir les rochers qui me séparaient encore du roi bassouto. Depuis ce moment les décharges se succédèrent sans interruption, au milieu des acclamations de la multitude ; mais aussitôt que je fus arrivé près des premières huttes, un profond silence s'établit, et quelques indigènes s'avancèrent pour me conduire vers Moshesh. Je le trouvai assis sur une natte, au milieu de ses conseillers : il me tendit la main d'un air affectueux, et m'invita à prendre place à son côté. Un de ses serviteurs m'apporta un pot de bière et quelques bâtons de canne à sucre. La conversation ne tarda pas à s'engager ; Moshesh prit d'abord la parole pour me remercier d'avoir franchi de si grandes distances, dans le but de venir instruire son peuple. Je tâchai de lui faire comprendre que Dieu seul nous avait inspiré cette résolution. « Très bien, continua le prince ; si vous consentez à demeurer avec moi, vous m'apprendrez à connaître Dieu : mon pays est à votre disposition : bâtissez, cultivez comme vous le jugerez à propos ; je veux rassembler tous mes sujets et m'établir auprès de vous. Lorsque vous vous serez un peu reposés, nous partirons ensemble pour aller chercher un emplacement convenable. » Cela dit, Moshesh se lève, me place à sa droite et nous conduit vers sa hutte ; le peuple nous suit à vingt pas de distance ; une femme récite à haute voix les louanges du fils de Mokachane. Arrivé près de sa demeure royale, le chef fait appeler tout le sérail, et me présente à chacune de ses femmes. J'en vis une trentaine, outre la reine légitime, qui jouit de grands privilèges et demeure à part dans une hutte

particulière. Cette cérémonie termina la visite ; les voitures étaient arrivées au pied de la montagne, et je demandai la permission de rejoindre mes amis.

Moshesh a tenu sa promesse ; malgré un froid rigoureux de six à sept degrés au-dessous de zéro, il a passé toute une semaine avec nous dans le désert. Le Seigneur a béni nos recherches ; le 9 juillet nous avons posé les premiers fondements d'une station, qui sera consacrée à l'Éternel sous le nom de Morija. Admirez, Messieurs, les voies du Seigneur à notre égard ! A peine neuf mois se sont-ils écoulés depuis que nous avons quitté la France, et déjà nous commençons à mettre la main à l'œuvre ; un peuple nombreux et avide d'instruction se presse autour de nous. O Dieu ! tu as fait au delà de tout ce que nous désirions et pensions ; qu'à toi seul soit la gloire, et que ta bénédiction repose sur nos travaux ! »

UN JOUR IL Y AURA UN JUBILÉ

Nous n'avons pas appris sans une vive reconnaissance envers Dieu, l'auteur de tout bien, que les pasteurs de nos Églises ont de plus en plus à cœur l'œuvre des missions. En voyant que nos épreuves, loin de les rebuter, semblent au contraire exciter leur zèle et accroître leur activité, nous puisons dans leur persévérance de nouveaux motifs de confiance. Qui pourrait douter que l'Évangile triomphera un jour de tous les obstacles? Et quand même Dieu ne nous aurait réservés que pour prêcher uniquement le baptême de repentance, d'autres viendront après nous pour voir de plus grands succès. *Par la foi, je me transporte au temps où les Eglises de France célébreront le Jubilé de leurs missions évangéliques.* En ce temps-là on rendra des actions de grâces au Dieu-Sauveur de ce que les armes de guerre auront été changées en instruments aratoires ; chacun jettera sa couronne au pied du trône de l'Agneau, et si l'on se souvient

encore des scènes de carnage qui ont eu lieu chaque jour autour de nous, ce ne sera que pour louer le Dieu qui aura amené de meilleurs jours, et que pour s'écrier dans un vif sentiment de gratitude : « Que les temps sont changés ! »

CINQUANTE ANS PLUS TARD

Après avoir dérobé quelques pages à l'histoire de la fondation de l'œuvre des Missions en Afrique, nous n'hésitons pas à donner une place, à l'intéressante lettre que le directeur de la Mission nous écrit, sur ses travaux d'inspecteur de la Mission. Pour jouir du contraste apporté par cinquante années de labeurs, il nous faudrait posséder le travail complet de l'inspecteur de notre œuvre ; une partie a déjà été publiée, on s'en souviendra ; l'autre le sera bientôt ; celle que nous publions aujourd'hui nous dira que l'œuvre a poussé de profondes racines dans le pays des Bassoutos.



LETTRE DU DIRECTEUR

Béthesda, le 9 avril 1883.

III

Aux lecteurs du Journal des Missions

Chers amis,

Ne me souciant pas de décrire à M. Jousse des choses qu'il a vues bien des fois, je m'adresse cette fois directement à vous pour vous rendre compte sommairement des dernières étapes de notre voyage. Je dis sommairement, car plus je vais, et mieux je vois qu'il est impossible que je vous donne une idée, même approximative, de tout ce que nous voyons et entendons, par ces lettres écrites au courant de la plume

dans les moments dérobés à notre travail d'inspection et d'études. Me sera-t-il possible, un jour, de vous raconter à loisir notre voyage, et de mettre à votre portée tous les renseignements que nous recueillons jour après jour, sur le Lessouto d'aujourd'hui, si imparfaitement connu dans nos Églises? Je ne sais; et comme je dispose aujourd'hui de quelques moments tranquilles, j'en profite pour vous faire en abrégé le récit de nos dernières semaines; l'abondance des faits servira d'excuse à la brièveté de mes descriptions.

La dernière fois que je vous ai écrit, j'étais à Morija, sur le point de partir pour Hermon, où la conférence était convoquée pour le 6 mars. J'ai adressé au Comité, sur la part que j'ai prise aux travaux de la conférence, un rapport détaillé. Les rédacteurs du *Journal* ont-ils pu vous en communiquer une partie? Je pense qu'en tous les cas ils vous auront fait part de l'impression, excellente à tous égards, que cette réunion, vraiment fraternelle, nous a laissée. Outre les séances proprement dites, nous avons eu, le soir, des entretiens sur divers sujets, touchant l'œuvre des missions. Chacun disait son sentiment avec une parfaite liberté. Pour moi, ces conversations ont été très utiles. Elles ont été comme l'introduction à mes visites dans les stations.

C'est le jeudi 15 mars que j'ai commencé ou plutôt recommencé ma tournée, puisque j'avais déjà étudié à fond l'œuvre de Morija. Ce jour-là, nous avons quitté Hermon pour *Thabana-Morèna*. Nous y sommes restés un peu moins de quatre jours; aussi bien, notre but n'était pas de visiter la station, mais de voir M. Germond avant son départ, de faire à fond sa connaissance, et de mettre à profit le riche trésor de son expérience et de sa mémoire. M. Germond, outre ses travaux de missionnaire, a servi la Société en qualité de curateur, c'est-à-dire que c'est lui qui était l'intermédiaire financier entre le Comité de Paris et les missionnaires, en même temps qu'il administrait les fonds que notre œuvre possède en Afrique. En cette qualité, M. Germond possédait une foule de rensei-

gnements que lui seul pouvait me donner. Nous n'avons pas eu trop de notre temps pour épuiser la liste de questions que j'avais notées. Assis au bureau de M. Germond, la plume à la main, je notais les faits et les chiffres, quelquefois sous la dictée de mon interlocuteur. En l'écoutant, je sentis redoubler mes regrets, déjà éprouvés vivement à la conférence, de voir notre Mission perdre un tel serviteur. Espérons que la perte n'est que momentanée.

Je ne puis laisser passer sans en dire un mot les fêtes du dimanche 18 mars. L'Église tout entière avait été convoquée. Comme d'ordinaire dans ces circonstances, la foule était trop nombreuse pour les dimensions restreintes de la chapelle. Il a fallu se réunir sous les beaux arbres du jardin de la station. Le matin, j'ai fait à l'assemblée les salutations et les messages du Comité, expliquant le but de ma visite, et demandant les prières de l'Église pour l'œuvre que j'ai à faire au Lessouto. Dans les réponses qui m'ont été faites, la pensée dominante était la joie de voir enfin un représentant de ces Églises de France et de ce Comité dont on a tant parlé au Lessouto, mais qui n'avait jamais envoyé personne visiter le travail de ses ouvriers. J'ai fait la même remarque partout où j'ai passé. Des délégués arrivant avec un mandat bien déterminé de nos Églises seraient accueillis avec une grande joie et pourraient faire un grand bien.

L'après-midi, nouvelle réunion, une des plus émouvantes où j'aie assisté. M. Germond a fait ses adieux et remis publiquement l'Église aux mains de son successeur, M. Marzolff. Grâce à Mademoiselle Miriame Cochet, qui traduisait à voix basse au fur et à mesure, j'ai pu suivre, et, au sortir de la réunion, noter en résumé ce discours, qui a fait couler bien des larmes. Dès l'abord, l'émotion s'est fait sentir. Une femme, puis deux, puis dix, éclatent en sanglots. M. Germond lui-même était très ému. Mais il s'est dominé, et sa voix, un peu troublée par moments, n'a rien perdu de sa force. Le choix de son texte est significatif : ce sont les paroles de

Paul aux Corinthiens sur son ministère et celui d'Apollos (Cor. III, 5-9). « Tout passe, a-t-il dit en substance, tout passe, tout change. J'ai planté ces arbres, et les voici grands. J'ai baptisé enfants beaucoup d'entre vous ; les voici hommes faits. Ce qui était, n'est plus ; ce qui est maintenant, n'était pas. Les missionnaires aussi passent. Vous savez que je vous quitte et que M. Marzolff a été désigné par la Conférence pour me remplacer. M. Arbousset avait planté, j'ai fait de même ; M. Marzolff va arroser les plantes à son tour.

« Je pars, plein de tristesse. Vous savez pourquoi. Mon fils Louis est malade. Maurice a été victime d'un accident dont il n'est pas encore remis. En partant, je laisse derrière moi une tombe. En arrivant en Europe, que trouverai-je ? Encore une tombe.

« Ce qui augmente ma tristesse, c'est le souvenir de mes faiblesses. Je sais que j'en ai eu et que chrétiens et païens peuvent m'adresser des reproches. Mais je sais aussi, d'autre part, que j'ai travaillé. Et si, comme un homme que je suis, vous m'avez vu faible et pécheur, il en est un qui est sans péché, Jésus ; et c'est lui que je vous ai montré, c'est vers lu que je vous ai conduits.

« Encore un sujet de douleur : je laisse inachevée mon œuvre. Il y a ici des hommes, des femmes qui ont été chrétiens, et qui sont retournés au monde. Je pourrais montrer dans cette assemblée des femmes qui depuis vingt ans m'entendent et qui ne sont pas encore converties. Ne savez-vous pas qu'au jour du jugement, vous aurez une responsabilité terrible à porter devant Dieu ?

« Voici mon successeur, M. Marzolff. Aimez-le, supportez-le. Ne dites pas de mal de lui en cachette, ne l'affaiblissez pas en critiquant sa manière de faire, en disant : M. Germond faisait ainsi, ou ne faisait pas ainsi. Paul plante, Apollos arrose. Et que sont l'un et l'autre ? Des serviteurs.

« Et maintenant, je pars. Je reverrai quelques-uns d'entre vous pendant les journées qui me restent à passer ici ; pour d'autres, c'est notre dernière rencontre. Vous reverrai-je

dans la suite des années ? Reviendrai-je ici ? Dieu le sait. A chaque jour suffit sa peine. Dieu connaît mon chemin ; il me le montrera au jour le jour. Cela suffit pour vivre et pour mourir. »

M. Marzolff a parlé à son tour, simplement et comme il convenait en un pareil jour, disant sa ferme intention de marcher sur les traces de son prédécesseur, et d'agir pour le mieux en travaillant et en prêchant le Christ crucifié.

Puis sont venus les discours des indigènes, quelques-uns très beaux, un surtout où on a rappelé le dévouement de M. Germond, ses soins pour les malades, sa bonté pour tous ceux qui l'appelaient à leur secours. Il y a éu aussi de touchants aveux de faiblesse, des appels à l'indulgence des missionnaires, des paroles de reconnaissance pour les Églises de France, qui ne cessent pas, après cinquante années, d'envoyer au Lessouto des messagers de la parole de Dieu. L'émotion allait en croissant, et ç'a presque été un soulagement quand le vent, précurseur d'un orage, a forcé de lever la séance.

Je suis heureux d'avoir assisté à ces adieux. Mieux que tout le reste, ils m'ont montré combien les Bassoutos, avec tout ce qu'on peut leur reprocher, aiment et respectent leurs missionnaires. En ceci, comme en tout, ils y vont de tout leur cœur. C'est quelque chose, et cela suffit pour devancer les pharisiens dans le royaume des cieux.

Lundi, tandis que ma femme et mon cousin s'en retournaient à Hermon, je partais avec mademoiselle Cochet pour Béthesda, et de là, le lendemain matin, avec MM. Cochet et Krüger, pour Paballong.

Le voyage de Paballong à travers les Drakensberg ferait, à lui seul, la matière d'un très intéressant article. Le temps et l'espace me manquent également pour l'écrire. Je m'en console d'autant mieux qu'un de nos amis m'a promis de faire ce récit à nos lecteurs. Il me sera donc permis d'être bref.

De Béthesda à Massitissi, le pays change graduellement

de caractère. Outre que les montagnes sont plus hautes que dans le Nord, la végétation aussi est différente. Sur le versant septentrional de nombreux aloès font sur le flanc de la montagne une multitude de taches noires. Les gorges aussi sont plus boisées que dans le Lessouto central; des buissons garnissent les rochers ; par-ci par-là, un olivier rabougri se dresse ; le long des ruisseaux et des rivières il y a des saules au feuillage pâle. Si peu que ce soit, cette végétation adoucit les contours, fait la transition entre le roc vif et le gazon des pentes, et donne à tout le paysage quelque chose de moins net, de moins absolument aride et désolé.

La route est bonne, quoique escarpée ; par-ci, par-là on peut galoper à loisir. Aussi ne tardons-nous pas à arriver à l'*Orange*. On ne l'aperçoit qu'en parvenant en haut de la berge, tellement il est encaissé. La traversée à cheval est amusante. Il faut lever les pieds comme on peut pour n'être pas mouillé. Devant nous un troupeau passe, mais non sans incident : une vache et un veau sont emportés par le courant. On les voit tourbillonner dans les rapides. Heureusement ils finissent par aborder.

L'autre rive est d'abord peu escarpée; on monte et on descend de faibles ondulations, premières ramifications des Drakensberg. Vers une heure nous sommes à *Massitissi*, où l'on nous fait dîner. Entre trois et quatre nous repartons. Nouvelle halte à Quthing, chez M. Preen, qui me prête un de ses chevaux pour le voyage en échange du mien.

Encore deux heures de marche et nous arrivons à la nuit tombante chez M. Pattisson, un marchand ami de M. Cochet, qui nous offre l'hospitalité pour la nuit.

Qui n'a rêvé, entre douze et quinze ans, d'un voyage à cheval à travers les montagnes ou les déserts, de campements à la belle étoile, de feux de bivouacs allumés sous les rochers, d'animaux sauvages entrevus sur les pentes lointaines, de torrents franchis, de précipices côtoyés? Je n'ai plus quinze ans, mais j'avoue que ce rêve n'était pas bien mort en moi, et je suis heureux de l'avoir vu, une fois en

ma vie, se réaliser. Nous l'avons eu à l'aller et au retour la vie du désert, pendant les deux jours qu'a duré le voyage à travers les Drakensberg. Nous avons eu les solitudes absolues, les étapes énormes franchies sans rencontrer une âme; les campements à la belle étoile, sous des rochers où la flamme du bivouac faisait danser nos ombres. Nous avons vu du gibier, des antilopes en assez grand nombre, quelques-unes d'assez près; un renard gris, à vingt pas de nous. Mais ce qui laisse l'impression la plus forte, ce sont ces montagnes différentes de tout ce que nous pouvons imaginer. On traverse d'abord la région du grès, reconnaissable aux longues couches horizontales de rochers blancs ou jaunes, qui donnent aux montagnes de la zone inférieure cette forme de cônes tronqués si fréquente au Lessouto. C'est la région des précipices, des torrents profondément encaissés, des cascades, des accidents brusques de terrain. Au-dessus on trouve le granit. Ici tout change, les montagnes s'élèvent en pyramides de gazon absolument nu; tout au plus si, au sommet, elles ont un couronnement de rochers noirs. Les ruisseaux coulent presqu'à plat sur de hauts plateaux marécageux: on reconnaît leur trace à la couleur jaune de l'herbe. Ils vont ainsi sans bruit à travers les joncs et les roseaux jusqu'à ce que, trouvant une ouverture entre les hauteurs qui font le rebord du plateau, ils se précipitent dans cette issue, et descendent de rochers en rochers jusqu'à la région inférieure, où on les retrouve transformés en torrents impétueux à la voix sonore.

Ongelucks neck (le Col du Malheur) est le point le plus élevé de la route. C'est là qu'on quitte le bassin de la Quthing, affluent de l'Orange, pour descendre dans le lit de la *Mabélé*, dont les eaux sont tributaires de l'océan Indien. Le changement, d'un versant à l'autre, est considérable. Le paysage prend un nouveau caractère; au lieu des interminables plateaux, des pentes raides, et sur les gazons, le long des ruisseaux une flore beaucoup plus riche que de l'autre coté. Un peu plus loin, on trouve même de vraies forêts.

Encore une halte pour dîner; mais le temps menace, et il faut se hâter. Quelques contours, puis une mauvaise descente, et nous voici dans la plaine de Paballong. Il était temps, car voici la pluie. Quelques temps de galop nous amènent à la station.

Notre temps à *Paballong* a été bien rempli, sauf vendredi saint et dimanche de Pâques, où nous sommes restés sur la station. Nous avons passé en courses toutes nos journées. Samedi, visite au chef Lébénya, pour lequel nous avons un message de la Conférence, et à une annexe voisine de son village. Dimanche, nous avons eu de grands auditoires; quel privilège d'annoncer la bonne nouvelle de la résurrection à tout ce monde ! La joie de Pâques a formé le thème de nos prédications du matin et de l'après-midi. Après ce second culte, nous avons eu une intéressante réunion avec le Consistoire. J'ai posé librement toutes sortes de questions auxquelles on a répondu non moins librement. Rien d'instructif comme ces entretiens intimes, où la gêne imposée par le public n'existe pas, et où le véritable état des choses est présenté. C'est là aussi que conseils et exhortations peuvent se donner avec le plus de franchise et de profit.

Lundi et mardi, course à *Matatiélé,* et visite au chef *Sibi,* qui nous offre son toit et sa chambre pour la nuit. Matatiélé est à quatre bonnes heures de cheval de Paballong. En allant, nous avons visité l'annexe de Ntuantsu. C'est le soir, vers cinq heures, que nous sommes arrivés à Matatiélé. Rien de triste et de désolé comme une station abandonnée. L'Église fermée, le jardin en friches, la maison missionnaire négligée et habitée par des étrangers, tout cela serre le cœur. Aussi avons-nous hâte de partir.

La soirée, la nuit et la matinée passées chez Sibi m'ont fait voir de près la vie indigène. Je garde un excellent souvenir de l'accueil du chef, mais surtout de sa femme *Carolina,* une chrétienne éprouvée. Il n'y a qu'à la voir, avec ses manières douces et calmes, et l'expression noble, élevée de ses

traits, pour constater ce que l'Évangile peut faire des Bassoutos. Nous avons fait, le soir et le matin, la prière avec les quelques chrétiens de l'endroit; des païens en assez grand nombre y ont assisté. Avant de repartir, nous avons visité l'emplacement offert par Sibi pour la nouvelle station, si, comme on le prévoit, Matatiélé doit être abandonné. Cette course, et l'imprévu inséparable d'un départ en Afrique, nous ont retenus jusqu'à midi passé. Il était nuit quand nous sommes rentrés à Paballong.

Le lendemain mercredi, visite au missionnaire morave de Padel sur sa station de *Tinassa*, de l'autre côté de Paballong. Au retour, nous allons encore saluer Lébénya et le remercier des trois chevaux qu'il nous a prêtés pour nos courses dans le pays. Il est nuit quand nous rentrons à Paballong. Devant partir le lendemain de grand matin, nous ne prolongeons pas outre mesure la soirée. Et cependant il nous en coûte de l'interrompre; ces quelques jours nous ont attachés aux amis Christmann, et l'idée que demain nous serons loin d'eux, que cette courte visite sera la seule que je ferai à leur œuvre, serre le cœur et rend plus difficile l'adieu, toujours pénible. Une autre pensée assombrit cet adieu : c'est la perspective du long et périlleux voyage que madame Christmann va entreprendre, pour recevoir à Queenstown les soins d'un bon médecin. Nos amis en ont pour trois semaines de voyage en wagon, par des chemins détestables, dangereux même en certains endroits. Nos prières les accompagnent.

Je ne vous fatiguerai pas par le récit de notre retour. Nous l'avons fait en hâte, nous mettant en route de grand matin, vers quatre heures, pour gagner du temps. En Afrique, c'est la seule bonne manière de voyager. Grâce à elle, nous avons pu, dès le premier jour, faire plus de la moitié du chemin. Il est vrai qu'en arrivant, le soir, aux cavernes de Mokochoumèle, où nous devions camper, nous avions derrière nous, montre en main, douze heures trente-sept minutes passées en selle, à trotter, de ce petit trot si désagréable au

début, mais qui seul permet de franchir de longues distances sans trop fatiguer les chevaux.

Vendredi, à une heure, nous étions à Quthing, chez M. Preen, et peu après à Massitissi, où ma femme et mon cousin Steinheil venaient d'arriver, sous la conduite de M. Dieterlen.

Il faudrait sans doute m'arrêter ici. Mais comment ne rien dire de l'excellent accueil que nous ont fait les familles missionnaires de Massitissi et de Quthing, des huit intéressantes journées que nous avons passées à inspecter, autant que possible en détail, l'œuvre de M. Ellenberger et celle de M. Preen ? Comment ne rien dire de ces beaux cultes sur la station, et sur les annexes, de ces entretiens un peu fatigants, mais encore plus instructifs avec l'Église, avec les mères de famille, avec le Consistoire, des longues causeries avec les missionnaires eux-mêmes, qu'on m'accuse de *pomper* impitoyablement, mais qui, eux, mettent à se laisser questionner une inépuisable obligeance? Il faut y renoncer, et me priver aussi du plaisir de décrire le beau site où s'élève l'école industrielle, et ce pittoresque Massitissi avec sa caverne, sa terrasse, ses rochers, ses escaliers, ses sentiers de chèvres, et tout cet ensemble de constructions grandes et petites, qui achèvent de lui donner une physionomie à part au milieu des stations du Lessouto.

Samedi dernier, 7 avril, au gué de l'Orange, nous disions adieu à M. Ellenberger. Une heure après, sur l'annexe de Mékaling, nous commencions l'inspection de l'œuvre de Béthesda avec M. Cochet, venu à notre rencontre.

J'arrête ici mon récit, beaucoup trop long, me semble-t-il. Mes lecteurs en concluront, je pense, que notre temps est bien rempli. J'espère qu'ils en tireront une autre conséquence, c'est que nous avons un besoin tout particulier de leurs prières. Il ne se passe pas un jour où nous n'ayons quelque portion de l'œuvre à étudier, et il s'en passe bien peu où je n'aie à prendre la parole une ou plusieurs fois, pour questionner, conseiller, exhorter. Hier, par exemple,

nous visitions l'annexe de Morifi, de fondation récente, et nous célébrions une fête de baptêmes. Il a fallu interroger les catéchumènes dans une réunion privée, puis, prêcher aux païens et aux chrétiens, réunis pour la fête; enfin, examiner l'Église en questionnant l'évangéliste. Aujourd'hui, jour de repos relatif, consacré en partie au courrier d'Europe, nous n'aurons à visiter que l'école de station; mais demain, il faudra mettre à profit le voyage d'ici à Siloé pour inspecter successivement une annexe de Béthesda avec M. Cochet, et une peut-être des annexes de Thabana-Morèna, avec M. Marzolff, avec lequel nous avons pris rendez-vous à Liphiring. Et ce qui aggrave la tâche, c'est la pensée que chacune de ces visites n'aura lieu qu'une fois, et qu'il n'y a aucun moyen de compléter ou de réparer ultérieurement ce qui aurait été fait mal ou incomplètement. Il faut, pour faire face à cette tâche, une présence d'esprit, ou plutôt une présence de l'Esprit, qui ne peut être obtenue que par la prière de tous ceux qui aiment notre mission et qui comprennent que, jusque dans le détail, elle doit être l'œuvre de l'Église qui l'a fondée. Je me permets donc de nous recommander, une fois de plus, aux intercessions de tous les chrétiens qui liront ces lignes. Je me souviens des promesses qui nous ont été faites en leur nom le jour de nos adieux, à l'Oratoire. Je compte qu'ils sont nombreux, très nombreux, ceux qui les ratifient chaque jour dans le secret de leur prière. De notre côté, nous n'oublions pas le pays natal, et ses besoins, et ses difficultés. Nos Églises, avec leurs misères et avec leur grande mission, ont leur place dans nos prières. Dieu veuille se servir d'elles, de notre œuvre du Lessouto et de nous-mêmes pour faire avancer son règne ! C'est le vœu de votre dévoué

A. BOEGNER.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

9995. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1895

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE JUBILÉ

Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre numéro du mois dernier, la Société des Missions de Paris a célébré le jubilé cinquantenaire de la fondation de sa première station missionnaire au Lessouto, le jeudi 31 mai, au temple de l'Oratoire. La foule était immense, l'intérêt très vif, l'attention soutenue jusqu'à la fin. Quelques-uns des discours qui ont été prononcés étant de ceux qui ne perdent pas de leur actualité, nous nous proposons de les publier dans ce recueil a titre de souvenir (1).

Nous nous demandons avec anxiété si nos frères du Lessouto auront pu célébrer en paix ce jubilé pour lequel ils s'étaient préparés depuis si longtemps, et sur lequel ils comptaient comme un moyen voulu de Dieu pour faire du bien à leurs Églises. Au commencement du mois de mai, Jonathan et Joël, deux fils rivaux de Molapo, se sont battus de nouveau, et des scènes fâcheuses se sont produites dans la station de Léribé et sous les yeux mêmes du missionnaire, devenu impuissant pour les empêcher. Des femmes et des

(1) Nous regrettons vivement d'avoir omis, dans la Revue historique de la Mission, le nom du missionnaire J. A. Pfrimmer, qui, parti pour l'Afrique en 1840, en est revenu en 1846. Il a travaillé depuis lors en Algérie où il est encore à cette heure.

enfants, en dépit des mœurs et coutumes qui les protègent, ont été dépouillés, maltraités sans pitié. M. Coillard est allé dans le camp des loyaux et dans celui des nationaux pour supplier Jonathan et Joël de mettre bas les armes et de mettre un terme à cette lutte fratricide qui met tout le pays en danger. Sa voix n'a pas été entendue, et, d'un côté comme de l'autre, il n'a trouvé qu'un ardent désir de vengeance. Cela se passait dans les premiers jours du mois de mai. Depuis lors, des lettres postérieures et quelques télégrammes ont annoncé, par la voie des journaux, que le calme s'était rétabli; mais personne ne croyait à sa durée. Nos lecteurs trouveront, dans la dernière partie de la lettre de M. Boegner, des détails du plus haut intérêt sur la crise par laquelle passe en ce moment le Lessouto, et en particulier sur la grande assemblée politique à laquelle il a assisté. Que les amis des Missions demandent à Dieu d'intervenir dans ce douloureux conflit et de faire tourner à sa gloire ces événements si profondément attristants.



LETTRE DU DIRECTEUR

IV

LES STATIONS DE BÉTHESDA, DE SILOÉ, DE THABANA-MORÈNA.— LE PITSO DU 24 AVRIL

Bloemfontein, le 12 mai 1883.

Bien cher monsieur Jousse,

J'ai reçu ici, avec votre dernière lettre, le numéro de mars du *Journal*. Permettez-moi de vous féliciter de votre œuvre de rédacteur, vous nous avez donné une excellente livraison, aussi variée qu'intéressante. Étant sur les lieux, je puis mieux encore juger du prix des détails et de l'importance des sujets. Votre conférence sur les écoles du dimanche répond à un

vrai besoin ; j'espère qu'elle trouvera de l'écho et qu'en particulier le sou missionnaire s'en ressentira en bien. La lettre de M. Ellenberger m'a reporté en plein séjour à Massitissi, chacun des noms qu'il cite me rappelle un souvenir encore chaud dans ma mémoire. L'article sur les annexes, lui aussi, vient à son heure. Je sais tel missionnaire qui ruminait le sujet dans son esprit. Moi-même, depuis le commencement de mes tournées, je me dis que nos lecteurs ne se représentent pas du tout sous ses vraies couleurs la vie des Églises indigènes. Vous l'avez senti et vous leur avez peint les vives couleurs de cette vie, si différente de ce que nous imaginons à distance. Nos amis vous en sauront gré. Tout ce qui rapproche le Lessouto de leur cœur et de leur esprit doit être le bienvenu. A ce titre, comme à beaucoup d'autres, je me réjouis de vous revoir, et de pouvoir compter sur votre collaboration, une fois revenu à mon poste. Votre place est marquée dans nos Églises, et ce terrible déficit, de nouveau dressé devant nous, nous crie que le seul remède à l'état de notre caisse est dans *l'augmentation de nos ressources égulières.* Je l'avais pensé et dit dans un de mes premiers rapports; depuis, ou presque en même temps, les circonstances nous ont poussés aux appels spéciaux. Ils peuvent avoir du bon dans certains cas, mais, à la longue, ils fatiguent les donateurs. La vraie marche à suivre, comme Duff l'a proclamé, voilà bien des années, en Écosse, est que chrétiens et Églises comprennent que la mission est leur œuvre, et lui fassent sa part régulière dans leur budget. Mais vous attendez de nous autre chose que ces réflexions. Je reviens donc à mon récit, interrompu, je crois, à Béthesda.

Depuis ce temps, que de chemin fait, que de stations, que d'annexes visitées! Après Béthesda, Siloé, puis Thabana-Morèna, puis Hermon. De là, départ pour le Free-State, visites à Smithfield et à Béthulie. Enfin Bloemfontein, en

passant par Béthanie, station berlinoise. Voilà en deux lignes, le sommaire de ces dernières quatre semaines. Vous trouverez sans doute que c'est beaucoup en peu de temps. Je le crois aussi, et cependant, en y regardant de près, vous verrez que notre plan était bien fait, et qu'en somme, nous avons eu le temps de voir ce qu'il était nécessaire de voir. Pour vous en convaincre, laissez-moi vous donner en résumé l'emploi d'une ou deux de ces semaines. Vous verrez que les fonctions de *motlatlôbi oa likereke*, comme on dit ici, ne sont pas une sinécure.

C'est *samedi soir* 7 *avril* que nous sommes arrivés à Béthesda. Le lendemain, dimanche, j'ai fait le premier service en prêchant sur I Pierre II, 5. Dans l'après-midi, second service, par M. Cochet. Puis réunion de chant; jeunes gens, jeunes filles et enfants exécutent avec un grand entrain quelques-uns des plus beaux hymnes de Sankey. Nos lecteurs ignorent sans doute que les Églises du Lessouto possèdent ces hymnes. Ils les doivent à M. Coillard, qui les a traduits pendant son voyage. Ils forment la dernière partie du recueil de cantiques réimprimé en Europe par les soins de M. Mabille. Il y aurait beaucoup de choses intéressantes à dire sur ce sujet. Je l'ai proposé à un de nos amis, ici, et j'espère qu'un jour nos lecteurs trouveront dans notre journal une étude sur la musique sacrée au Lessouto.

Le *lundi* 9 *avril* fut passé tout entier en préparatifs pour le *Mokété* ou fête du lendemain. Pendant que dans la cour on tue et on dépèce bœufs et moutons, j'écris aux lecteurs du journal. A une heure et demie de l'après-midi, arrivée de M. et de madame Mabille avec leur fille Florence. Toute la journée du 10 est prise par la fête de l'inauguration de la chapelle. J'ai déjà invité nos amis à en lire le récit dans le *Petit Messager*. Il était quatre heures du soir quand tout a été fini.

Mercredi 11 *avril*, séance du Consistoire. Je compte donner un jour à nos lecteurs l'analyse détaillée de cette réunion,

qui leur semblera, comme à moi-même, instructive au dernier point. Nous sommes restés trois heures et demie à examiner l'état des écoles et de l'Église. Je posais les questions, les instituteurs, évangélistes et anciens répondaient. De tels entretiens jettent une vive lumière sur la vie intérieure et extérieure des communautés indigènes, surtout quand il est donné à ceux qui parlent d'ouvrir leur cœur et de dire les choses comme elles sont. Nous avons eu ce bonheur à Béthesda. Une visite à un chef a terminé la journée.

Jeudi 12 avril. Une des journées les plus intéressantes de notre voyage. Nous partons à neuf heures un quart pour l'annexe de Morifi, où doivent avoir lieu des baptêmes et des réceptions d'adultes. En une heure nous y sommes. De midi à une heure j'examine les candidats dans une hutte. Puis nous montons sur la plate-forme de rochers qui domine l'annexe ; c'est là que, faute de chapelle, on fait le service. Nous prêchons tous les deux, M. Cochet et moi. Puis ont lieu les baptêmes, et enfin, à la demande expresse de l'évangéliste, homme actif et entreprenant, vrai tempérament de prédicateur, l'examen de l'Église. Il est près de quatre heures quand nous redescendons. Vous voyez qu'ici on ne craint pas les services longs. Il est vrai que les gens sont venus en grand nombre, que les païens, les païennes surtout, abondent. Elles sont là, groupées en masses brunes, attentives à nos paroles, à moins que leurs enfants ne les distraient pour un moment. Le moyen de ne pas insister, de ne pas multiplier les appels, et, le service fini, de ne pas entrer dans les rangs pour tâcher, par quelques questions directes, de s'assurer de l'effet produit ? En bas, dans la hutte de l'évangéliste, on nous a préparé un vrai festin ; des poulets, du mouton, du café. Au dehors les gens mangent et se réjouissent ; c'est, en petit, le mokété de l'avant-veille. Quand nous rentrons à Béthesda, il fait nuit. Ç'a été une journée remplie, mais à laquelle nous n'eussions pas voulu retrancher un quart d'heure.

Le *vendredi* 13 a été consacré aux écoles. Le matin nous avons visité celle des païens, que dirige mademoiselle Jenny Cochet, le soir, celle des bergers, de sept heures à huit heures et demie. Dans l'intervalle, j'ai tâché de mettre ma correspondance au courant, fini ma lettre au journal, écrit au Comité, etc. Et je ne dis rien des conversations avec le missionnaire. Elles remplissent les intervalles entre les autres travaux, comme le mortier bouche les interstices entre les pierres.

Samedi 14 est le jour fixé pour quitter Béthesda et pour aller à Siloé. Mais en nous levant, le matin, nous constatons avec ennui que le temps est à la pluie. Que seront les chemins, surtout dans la montagne? Et cependant je suis attendu à Siloé; et de plus annoncé dans deux annexes, celle de Matsatseng et celle de Liphiring, la première relevant de Béthesda, la seconde de Thabana-Morèna. Réflexion faite, ma femme, M. Steinheil et mesdemoiselles Miriam Cochet et Florence Mabille, qui doivent nous accompagner, se décident à attendre à lundi pendant que je pars seul avec M. Cochet. Mais la pluie nous joue de mauvais tours. A Matsatseng, elle empêche toute réunion. A Liphiring, par suite d'un malentendu auquel le mauvais temps n'est pas étranger, on ne nous attend pas. Nous faisons néanmoins sonner la cloche, et nous avons une bonne réunion, en questions, réponses et exhortations, comme partout ailleurs. Après quoi nous nous séparons, et je me mets en route pour *Siloé* sous la conduite de *John*, un élève de l'école normale. Tout en trottant je me demande si un autre malentendu n'aura pas empêché M. et madame Maeder de m'attendre. Il n'en est rien heureusement, et quand, à la nuit noire, je mets pied à terre, assez transi, dans la cour de la station, j'ai la satisfaction d'apprendre que je ne prends pas mes hôtes par surprise. L'hospitalité de madame Maeder est passée en proverbe au Lessouto. J'en fais l'agréable expérience dès ce soir.

Dimanche 15 *avril*. Encore un jour bien rempli. Je prêche

au service du matin; nous employons celui de l'après-midi à faire l'examen de l'Église. Dans la soirée j'écoute les récits de M. et madame Maeder. Et ils ont à raconter, surtout M. Maeder, le plus ancien de nos missionnaires en activité. Sa mémoire est meublée de souvenirs qu'il aime à raconter et que les autres aiment encore plus à entendre. J'ai eu ma part de ces récits le lendemain lundi matin. Tout en me conduisant, à pied selon son habitude, chez le vieux chef Moletsane, M. Maeder m'a retracé quelques scènes de la guerre des Boers, dite guerre de Sénékal. Je jouissais d'assister à ces faits des temps héroïques de la mission, et le temps m'a semblé bien court de la station à la résidence du vieux chef. Celui-ci nourrit toujours des projets d'émigration au delà du Transvaal. Ceux qui s'y connaissent disent que c'est une chimère irréalisable. Mais le vieux Abraham Moletsane y tient, et il m'a chargé de demander au Comité de permettre à son missionnaire de l'accompagner dans les régions lointaines où il veut conduire les Bataungs. Vous ferez la commission, n'est-il pas vrai, cher monsieur Jousse ? Quand bien même elle n'aurait pas d'utilité pratique, elle a du moins l'avantage de prouver que le chef tient à la foi qu'il professe depuis une dizaine d'années. Avant cela, c'était un polygame de la plus belle eau : lors de son baptême il a dû renvoyer vingt-deux femmes. Il a perdu quarante-cinq enfants. Il est vrai qu'il lui en reste cent onze en vie. M. Maeder les a comptés par leurs noms. C'est maintenant un vieillard presque centenaire, et dont l'âge a appesanti l'intelligence. Vous savez qu'un de ses neveux, héritier légitime du pouvoir, a été baptisé récemment par M. Germond.

Mais ne nous oublions pas. De retour sur la station, nous montons à cheval pour aller visiter l'annexe de Meling, sur la frontière de l'État-Libre. Les gens, qui nous attendaient plus tôt, se sont dispersés et nous ne trouvons que l'évangéliste Pétrose, qui nous donne quelques détails sur l'état de l'œuvre, après quoi nous rentrons, juste à temps pour voir

arriver de Béthesda mes compagnons de voyage sous la conduite de l'infatigable M. Cochet.

Je reprends mon sommaire. *Mardi*, 17 *avril*, quitté la station de Siloé, qui, comme nos lecteurs le savent, fait corps avec celle de Thabana-Morèna, et gagné cette dernière en passant par Mogalinyane, la plus importante des annexes du district. Le Pitso de Masérou nous a enlevé beaucoup de gens. Ceux qui sont venus écoutent avec une grande attention le service qui a lieu en plein air, la chapelle s'étant effondrée, et ne bougent à peine, quand une grosse averse se met à tomber. Après le culte, je dis adieu à M. Cochet, qui ne m'a guère quitté depuis la conférence, et je reste seul avec M. Marzolff.

Les jours suivants, *mercredi* et *jeudi*, visite aux annexes de Thaba-Tsueu et de Khelibiting, la première surtout assez éloignée. Dans l'une et l'autre, on nous fait le meilleur accueil. La seconde, de fondation plus récente, est toute petite encore, mais il y règne un excellent esprit et beaucoup d'entrain. — A peine rentrés, nous apprenons que la réunion de semaine, qui a lieu ce jour-là, est beaucoup plus nombreuse que d'habitude, et qu'on me demande. Je ne comptais pas assister au service; mais devant cet appel je n'hésite pas, et nous passons ensemble une bonne heure.

Vendredi, — consistoire, de dix heures à midi et demi. Je fais comme toujours la revue générale de l'état de l'Église, cette fois en prenant annexe par annexe. Sur beaucoup de points, j'obtiens des réponses satisfaisantes. Parfois aussi il me semble que les gens ne disent pas tout, n'osent pas appeler les choses par leur nom. Je leur dis ce que l'entretien m'a suggéré. Ce sont des semences jetées dans la terre, combien germeront et porteront du fruit? Dieu veuille donner l'accroissement.

Peu après la réunion, M. Maeder, venu le matin de Siloé, nous dit adieu, ou plutôt au revoir, au Jubilé. Ce Jubilé porte bien son nom, car la seule perspective de cette fête

nous réjouit, en ôtant aux séparations quelque chose de leur amertume. Il est bien assez triste, déjà, de dire aux stations un adieu définitif. Je l'ai éprouvé à Thabana-Morèna comme ailleurs. Vous l'avouerai-je? J'avais un peu peur de me retrouver dans cette maison, ce jardin, ce pays où tout parle de M. Germond, où tout porte le deuil de son récent départ. Mais M. et madame Marzolff nous ont fait si bon accueil qu'il nous en a coûté de partir. Quelle triste chose que de voir pour la dernière fois le soleil se coucher sur des lieux où l'on s'est senti heureux, où le cœur a été réchauffé, et de savoir que l'adieu du lendemain sera sans retour.

Samedi 21 avril, nous partons pour Hermon. A peu de distance de Thabana-Morèna il y a une station catholique; nous allons faire visite au missionnaire, le Père Lebéant, qui nous reçoit avec beaucoup d'amabilité. Nous restons trop peu pour pouvoir apprendre grand'chose sur l'œuvre qui se fait par ses voies. Mais j'emporte une vive impression de cet intérieur nu et pauvre, et comme une vision solitaire et dépouillée du prêtre catholique. Quoi qu'on puisse y objecter d'autre part, elle le rapproche certainement de ces perdus de la terre que la charité de Christ est venue chercher et sauver.

La journée est froide et sombre, de plus, je souffre d'une chute que j'ai faite en me prenant les pieds dans les rênes de mon cheval. Aussi quelle douceur d'arriver à Hermon, où nous sommes en famille. Des lettres nous y attendent; depuis quinze jours nous étions sevrés de nouvelles d'Europe. C'est dire que nous avons passé une bonne soirée...

Voilà assez de journal, n'est-ce pas? Et vous me permettez de ne pas continuer, d'autant plus que je ne pourrais manquer de me répéter, et par là même d'ennuyer nos lecteurs. Il est vrai que le *Pitso* national, convoqué pour le mardi 24, nous a procuré quelques jours de répit, en rendant pour le commencement de la semaine toute réunion

d'annexe ou de consistoire impossible. Bien que très occupés par des travaux d'un autre genre, ces quelques jours ont été pour nous un vrai temps de vacance et de détente. Je me proposais d'abord de ne pas bouger d'Hermon pendant toute la semaine. Mais pour cela il eût fallu manquer une occasion unique de voir un pitso, c'est-à-dire tout un côté de la vie indigène. Sans parler de l'importance exceptionnelle de cette assemblée, où le capitaine Blythe, le nouveau représentant du gouvernement, devait demander la réponse définitive des indigènes aux propositions de la Colonie. Mardi donc, de grand matin, nous nous mettons en route, et en quatre heures et demie, dessellage compris, nous sommes à Morija. Mais, ô déception ! le pitso se tient chez *Pita*, à une heure et quart au nord. Serons-nous à temps? En Afrique, il ne faut jamais désespérer. Et, en effet, quand nous arrivons, rien n'est commencé.

Je voudrais pouvoir vous associer à l'impression profonde que m'a laissée cette journée. Figurez-vous, sous un ciel gris, dans un cadre de montagnes, un immense plateau fourmillant de monde. Sur une pente à l'écart, des tentes et des wagons; c'est le camp du capitaine Blythe, des trois magistrats du Lessouto et de leurs clarks ou employés. D'un autre côté, paissent pas centaines les chevaux des indigènes. Le sol est jonché de selles rouges, en lignes ou éparses en désordre. Dans la foule des costumes bigarrés des indigènes, on discerne quelques blancs. Voici la lévite du Père Lebéant; puis nos missionnaires : les casques blancs de MM. Mabille et Krüger, le grand feutre noir de M. Dyke père. Tout ce monde parle, crie, discute, rit. On attend encore Massoupa. Viendra-t-il? A tous moments les regards se portent dans la direction de Thaba-Bossiou. Des cavaliers arrivent isolés, par groupes de quatre ou cinq, par grandes troupes; mais bientôt il est évident que Massoupa ne viendra pas. Et le pitso commence sans lui.

En un clin d'œil l'assemblée est disposée pour la délibé-

ration. Les hommes se rangent en carré par lignes serrées, les premiers rangs assis, les autres debout, de manière à laisser au milieu un espace vide. Les chefs et les missionnaires y prennent place. Sur un côté, des chaises, pour Letsié, le capitaine Blythe et les six magistrats. Voici ces messieurs; le capitaine, qui marche en tête, a la figure d'un soldat, énergique et ouverte; dès l'abord il plaît et inspire la confiance. Letsié a l'air cassé et toutes les hésitations de son âge.

L'entrée en séance a quelque chose de caractéristique et de solennel. Elle se fait suivant une sorte de rite qui, sans doute, remonte aux temps antiques. La prière faite par M. Mabille, Letsié se lève et crie : *Lumelang!* (Salut!) Et toute l'assistance, à l'unisson, lui répond par le monosyllabe consacré, un *Eh* très allongé. Letsié reprend, en interpellant ses sujets par leur nom honorifique : *Bakuênas!* A quoi ils répondent en chœur : « C'est toi qui es le Mokuêna (1) ! » Puis, vient le discours d'ouverture, au premier abord incompréhensible, mais dont la pensée ne tarde pas à se dégager : « Non, je n'ai rien à dire (début inévitable d'un discours sessouto). Je suis l'un des vôtres ; mon nom est Mohato. Mon père était Ramohato; ma mère, Mamohato. Ramohato était serviteur de la reine; Mohato l'est aussi. Jonathan, Lérotholi, je vous remercie d'être venus. Comme Moshesh était serviteur de la reine, je le suis aussi. Molapo l'était aussi... Et maintenant, écoutez ce qu'on va vous dire de la part du gouvernement. Quant à moi, je m'assieds, n'ayant plus rien à dire. »

Le capitaine Blythe se lève, et si son apparence prévient en sa faveur, son parler net et clair ne plaît pas moins. En quelques mots, il explique l'objet de la réunion : « Grand chef Letsié, chefs et peuple des Bassoutos, vous savez qu'il

(1) Crocodile. Le crocodile est en vénération chez les Bassoutos. (*Réd.*)

y a un mois MM. Scanlen et Sauer ont été dans le Lessouto. Une réunion a eu lieu à Morija entre eux et les chefs. Après discussion, on a adopté de nouveaux arrangements. J'ai donné des instructions pour que ces arrangements fussent connus partout. Il fut sérieusement décidé qu'il y aurait un pitso où je recevrais votre réponse définitive. Le présent jour a été fixé. Et me voici, représentant du gouvernement, pour avoir votre réponse claire et distincte. Je suis ici pour donner toute explication qu'on pourrait désirer. La question qui se pose, la voici : vous, chef Letsié, et vous, autres chefs, et vous, Bassoutos, désirez-vous rester sous le gouvernement de la reine, et voulez-vous, oui ou non, accepter les arrangements pris pour vous? Ce n'est pas à moi, venu si tard, de vous dire les avantages ou les désavantages du gouvernement britannique. Vous avez des cœurs et des esprits, et vous pouvez juger par vous-mêmes mieux que moi. Je n'ai pas été envoyé ici pour vous supplier, mais pour vous dire la vérité. Je suis ici pour faire quelque bien, avec l'aide de Dieu. Je viens le cœur plein d'affection pour les Bassoutos, quoi qu'on puisse dire. Je n'ai qu'un désir : vous conduire dans une bonne direction. L'avenir est entre vos mains... Je puis vous dire ceci : c'est que ces conditions sont les *dernières* que le gouvernement anglais vous propose. Vous n'avez d'autre moyen de sortir de difficulté que de les accepter. Laissons de côté le passé. J'arrive la paix dans les mains et je demande : La voulez-vous, oui ou non? Voilà la question à laquelle je demande une réponse claire. Les dix-huit mois qui viennent de s'écouler ont été pleins de mensonge. On disait que tout allait bien, — et tout allait mal. Je ne suis qu'un serviteur du gouvernement, mais je ne souffrirai pas que sa dignité souffre entre mes mains... »

Ce ton net et le désir évident du capitaine Blythe de mener la réunion à un bon résultat font impression sur l'assemblée. M. Mabille est invité à donner lecture des proposi-

tions, après quoi l'agent du gouvernement reprend la parole pour demander encore une fois une réponse nette et claire. Il ne s'oppose pas à ce qu'on apporte quelques modifications aux arrangements projetés, ce qu'il demande, c'est qu'ils soient acceptés dans leur ensemble par les Bassoutos dans leur assemblée. Là gît évidemment la difficulté. Aussi l'orateur insiste-t-il sur sa pensée : « Je tiens à le dire : il faut qu'aucun district ne reste en dehors du contrat passé entre le gouvernement et votre peuple. Il faut que la loi nouvelle s'applique à tous ou à personne. Aucun chef, aucun district ne peut être laissé en dehors. A Morija, il m'a été dit clairement que Letsié était le chef de la nation. Je ne fais rien en dehors de lui. Ce pitso, c'est lui qui l'a convoqué. Encore un mot. Que Dieu vous guide! Tout l'avenir dépend de la réponse que vous allez faire. La crise que vous traversez est une des plus graves qu'une nation puisse traverser... »

Letsié ouvre la discussion en déclarant qu'il accepte quant à lui. Il exprime son mécontentement de l'absence de Massoupa et de Joël, qui se sont contentés d'envoyer des messagers. Quant à lui, il veut qu'on se soumette. D'autres chefs prennent la parole; mais la discussion dévie, on remet sur le tapis des questions relatives à la guerre des fusils; Molomo, Séiso et d'autres s'humilient devant Letsié de lui avoir désobéi à cette époque. Pendant ce temps, les fils de Letsié, Lérotholi et d'autres se retirent; le capitaine Blythe s'en va de son côté, comme il l'avait annoncé, pour laisser les Bassoutos s'entendre entre eux; la séance officielle est suspendue; l'intérêt se concentre maintenant sur le petit conciliabule que les chefs tiennent entre eux à l'écart. Nous profitons de ce moment de répit pour nous retirer, nous aussi, en dehors de la foule, et pour échanger nos impressions sur ce que nous venons d'entendre. Nous sentons tous que le moment est solennel. Que sortira-t-il de cette journée? Malheureusement une entente n'est guère à espérer. Le gouvernement lui-même, autrefois, n'a-t-il pas eu pour tactique de

fortifier les fils cadets de Moshesh aux dépens de Letsié? Et pourtant, on voudrait espérer.

Cependant la réunion des chefs s'est élargie et a pris les proportions d'un pitso officieux. Nous réussissons, non sans peine, à pénétrer dans le cercle. Justement Molomo résume les discours précédents; il en résulte que tous les chefs présents sont prêts à signer les propositions du gouvernement; mais les absents, Massoupa et Ramanella, montrent bel et bien, par leurs messages, qu'ils ne veulent pas se soumettre. Ce qu'il y a de pénible, c'est de voir que Letsié accepte sa propre impuissance et que l'idée d'un acte de vigueur ne lui vient pas, ou, du moins, n'est exprimée par aucun des assistants. A ce moment, M. Mabille se lève. J'aurais voulu que ceux qui reprochent à nos missionnaires de s'intéresser aux affaires publiques des Bassoutos fussent présents. Jésus a blâmé ceux qui, par un respect pharisaïque du sabbat, laisseraient périr une bête de somme. Ici, c'est une nation qu'il s'agissait d'avertir et, si possible, d'arrêter sur une pente qui conduit à la ruine. Ici, faire de la politique, c'était, sans souci de sa personne et de son repos, se jeter au travers du courant; c'était donc faire de la mission au sens le plus élevé du mot. Je n'ai pas noté ce discours, j'étais trop impressionné pour cela, mais je me le rappelle bien; le voici en substance: « Letsié, chefs et vous tous, Bassoutos, laissez-moi vous dire un mot. Quoique missionnaire, je suis aussi un Mossouto, ayant habité vingt ans parmi vous. Si je prends la parole, c'est pour vous avertir que l'heure est sérieuse, solennelle; c'est pour vous demander de vous montrer hommes. Vous avez entendu ce qui a été dit. Les nouvelles lois doivent être acceptées dans leur ensemble, par la nation dans son ensemble. Resterez-vous divisés? Ne saurez-vous pas agir? Ne saurez-vous pas vous unir? ou bien compterez-vous une fois de plus sur l'avenir? Vous en seriez punis. Ne voyez-vous pas qu'il faut une réponse claire et décisive? Pesez les con-

séquences de la résolution que vous allez prendre. Ces conséquences sont, si vous n'acceptez pas les propositions du gouvernement, que votre pays, tôt ou tard, et sans doute à bref délai, sera abandonné par le gouvernement. Et ne dites pas qu'alors il en sera comme autrefois, au temps où vous étiez laissés à vous-mêmes. Les Anglais partis, les Boers viendront et ils réclameront ce pays qu'ils ont déjà conquis. Ils diront : Moyela, ôte-toi! Lérotholi, va-t'en! Letsié, va-t'en! tout ce pays est à moi. Vous le savez vous-mêmes que vous n'êtes dans votre pays que comme des gens qui vont au loin faire paître leurs troupeaux. Et alors vous servirez là où maintenaut vous êtes les maîtres... Un homme vous trouble, c'est Massoupa. Il se dit que lui du moins n'a rien à craindre, que son pays lui restera. En pensant ainsi, il montre qu'il est égoïste. Il nous tue tous par son égoïsme. Fils de Massoupa, tu es ici? (Réponse : Oui !) Eh bien! dis à ton père : Tu nous tues, tu tues les Eglises, tu tues la nation des Bassoutos! Et vous tous, quand un jour vous serez dispersés, servant les Boers dans votre pays, gardant le bétail des autres, cultivant la terre pour d'autres, alors vos enfants et vous-mêmes vous direz : Que Massoupa soit maudit! car c'est lui qui nous a perdus... Aujourd'hui, il n'est pas trop tard. Réfléchissez, agissez, soyez hommes. »

Je regardais M. Mabille pendant qu'il parlait. Il était pâle, ému, s'exprimant avec force, apparaissant véritablement au milieu de l'assemblée comme le messager de la miséricorde céleste, avertissant encore une fois ce peuple qu'elle a tant de fois sauvé.

Je ne dirai rien des discours de Jonathan, Mama et autres qui ont suivi. Si jamais la différence entre la parole chrétienne et la parole indigène et païenne est apparue, c'est là. Autant celle-là est nette, vigoureuse, allant au but, autant l'autre est entortillée et embarrassée, encombrée d'images et d'allusions qui en voilent le sens, au moins pour ceux qui

ne sont pas initiés. Quelques chefs m'ont plu mieux que d'autres. Lérotholi a quelque chose de viril et d'altier. Malheureusement lui aussi s'obstine dans la vie païenne. Dans la difficulté présente, beaucoup dépend de son attitude. Malheureusement il est paralysé, dit-on, par la crainte de déplaire à son père. Celui-ci prend la parole en dernier lieu, mais si bas qu'il est presque impossible d'entendre. Ce qu'on entend est une suite de récits et d'allusions auxquels il est difficile de donner un sens précis.

Enfin la séance officielle est reprise. Molomo se charge d'exposer au représentant du gouvernement la réponse des chefs et l'embarras où les met l'attitude de Massoupa. Toute l'attitude du capitaine Blythe trahit son désir intense d'obtenir une réponse favorable. A la fin, il constate avec un soupir que les Bassoutos sont une nation divisée. Je n'ai pas le temps de vous résumer son second discours. Ç'a été un appel encore plus sérieux que le premier à l'union, et aussi un avertissement sur les conséquences de la décision dans un moment aussi grave. En terminant, le capitaine Blythe annonce qu'il restera encore les jours suivants à la disposition des chefs. « J'aurai patience, dit-il : la rupture ne viendra pas de moi. »

Pendant ce discours, la nuit s'est faite. L'obscurité a forcé de lever la séance. Et nous sommes retournés à Morija le cœur plein d'inquiétude, nous demandant : Est-ce le commencement de la rupture? Y a-t-il encore de l'espoir?

Vous savez ce qui est arrivé depuis. La réponse de Letsié, avec les restrictions qu'y apporte l'attitude de Massoupa, a été transmise au Cap, et le gouvernement de la Colonie a chargé l'un de ses membres, M. Merriman, d'aller entretenir de l'affaire le gouvernement central.

Au Lessouto, on s'est battu ces derniers temps : Joël et Massoupa ont attaqué Jonathan. Y aura-t-il un effort du parti de l'ordre? On n'en sait rien encore. Du côté des hommes, tout est bien sombre. Reste le côté de Dieu, et c'est là qu'il

faut regarder. Ce peuple lui est aussi cher, plus cher qu'à nous-mêmes. Notre Mission, c'est son œuvre. Il ne laissera pas périr l'ouvrage de ses mains.

Je m'arrête ici, et je réserve à une autre lettre le récit de notre voyage dans le Free-State. Il me reste tout juste la place de vous demander, et par vous à tous nos amis, de ne pas se lasser de prier pour nous. Notre œuvre a ceci de particulièrement sérieux, que nous ne pouvons rien recommencer de ce qui est fait une fois. Toute occasion est unique, toute négligence irréparable. Demandez à Dieu pour nous « l'esprit présent, le cœur vivant » qu'on nous a souhaités à notre départ. C'est la condition du succès.

A vous de cœur.

A. Boegner.

LETTRE DE MADAME KOHLER A MADAME JOUSSE

Cana.

Bien chère madame Jousse (1),

Vous ne pouvez vous figurer avec quel plaisir je prends la plume pour vous écrire ; car je sais que tout ce que je vous dirai vous intéressera et que vous comprendrez tout, puisque vous connaissez les lieux et les personnes dont je vais vous parler. Mais par où commencerai-je?... puisque je désire vous entretenir du Lessouto, de Cana, de notre œuvre, de nous et de nos enfants. Hé bien ! passons en revue notre station. Je suis sûre que vous ne la reconnaîtriez plus. Si, par impossible, vous arriviez à Cana, on ne vous conduirait plus dans l'étroit corridor que vous connaissez, pour vous faire ensuite pénétrer dans notre petite salle à manger, où

(1) Cette lettre, toute d'intimité, n'était pas destinée à la publicité, mais la peinture vivante qu'elle nous fait d'un intérieur missionnaire intéressera, nous l'espérons, nos lecteurs. (*La Réd.*)

nous avons eu autrefois de bien douces réunions avec nos voisins et amis du Lessouto. Aujourd'hui nous vous recevrions dans notre nouvelle maison bâtie à droite de l'ancienne et dont l'entrée regarde le midi. Elle est construite sur le même plan que celle des Mabille, sauf qu'il n'y a pas de corridor et qu'on entre immédiatement au salon. Toutes les pièces sont grandes et bien éclairées, et mon mari les a peintes et tapissées avec beaucoup de goût, de sorte que maintenant nous sommes logés bien confortablement. Je tâche que les chambres ne soient pas encombrées de meubles ou d'objets plus ou moins inutiles, afin que les nettoyages puissent se faire facilement et promptement. Dans notre salon, votre harmonium et votre petite table qui nous parlent toujours de vous, avec quelques chaises, un sofa et une seconde table, en font tout l'ameublement. Mais je ne puis entrer dans tous les petits détails, le temps me manquerait. Notre cave-paneterie nous rend un grand service : grâce à sa fraîcheur continuelle, nous pouvons y garder un mouton pendant deux semaines au milieu de l'été. Nous avons déjà eu le plaisir de recevoir des amis dans notre nouvelle demeure. Il y a aujourd'hui quinze jours, nous avions autour de notre table de bien chers hôtes : MM. Coillard, Daniel Keck, Christol et mademoiselle J. Keck étaient venus assister à la petite fête que nous avions organisée à l'occasion du baptême de notre petit Henri et de notre entrée dans notre nouvelle habitation. La fête a été belle et bonne, le service s'est fait dehors. Lepoko y assistait et quelques autres petits chefs. Nous gardons un bien doux souvenir de cette journée-là. Le lendemain, on a examiné les enfants de l'école : c'était tout un événement pour la petite bande et pour l'instituteur. Et l'événement a tourné à leur avantage, car enfants et maître d'école ne s'en sont pas mal tirés. Ce dernier a certainement son œuvre à cœur. Ces jours-là ont été une réminiscence des jours d'autrefois, alors que la marche de l'œuvre n'était troublée par aucun bruit de guerre.

En dehors de ce temps de rafraîchissement, notre Eglise ne donne encore aucun signe de relèvement, et les païens restent toujours éloignés. C'est constamment mon sujet de tristesse.

Mes journées sont toujours bien occupées à faire marcher tout mon monde. Mes enfants réclament beaucoup de surveillance. Les disputes sont assez fréquentes lorsqu'elles s'amusent entre elles et les brusqueries aussi. Aucune d'elles ne paraît avoir un caractère réellement doux : Sophie et Bébeth, quoique très gentilles, ont aussi leurs moments de mauvaise humeur. Je vous assure que quelquefois je me sens effrayée de la tâche qui pèse sur moi pour l'éducation de ces cinq enfants, surtout parce que je ne puis pas beaucoup m'occuper d'eux. Mes petits pensionnaires bassoutos ne me facilitent pas la tâche, car les enfants se recherchent, et il est difficile de savoir les séparer sans que les pauvres petits noirs s'en aperçoivent. Et pourtant, lorsque je vois mes fillettes courir avec les enfants de la cuisine, crier comme elles, s'exciter comme elles, répéter des mots brusques et impolis dont les enfants et les femmes se servent tant au Lessouto, je ne puis que tâcher de les éloigner autant que possible. Je répète souvent à mes fillettes que Dieu nous a placés au milieu des noirs, non pour les imiter, mais pour leur donner un bon exemple en toutes choses. Les deux aînées comprennent un peu ; mais le mal est si puissant chez les enfants comme chez les adultes, qu'il les entraîne bien souvent. Le Seigneur seul peut leur aider à triompher. Puissent-elles le comprendre bientôt.

Mon mari revient de Léribé, c'est-à-dire que vendredi il y assistait à une splendide fête d'enfants, où les décors, les cadeaux, la nourriture, rien n'a manqué. M. Coillard est fatigué et indécis au sujet de son expédition. Les gens sont toujours au camp, et nos pauvres amis souffrent beaucoup de retrouver ceux qui faisaient autrefois leur joie, dans un si triste état spirituel. Bérénice, la fille de Nathanaël et la

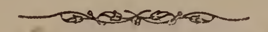
femme de Davida, que vous connaissez peut-être, est très malade d'un cancer au genou. Ici nous avons aussi Gemina, qui est assez mal : sa santé devient de plus en plus mauvaise. Nous avons donc vu Daniel Keck à notre petite fête. Il est arrivé le dimanche matin et est reparti le soir du même jour. Son enfant souffrait de la dentition et sa femme de névralgie. C'est pourquoi il n'a pas voulu passer une nuit hors de la maison. Il est toujours bien en train, et son œuvre avec sa femme et son enfant remplissent tout son cœur. Quand reverrai-je Thaba-Bossiou? Mais j'ai presque peur d'y aller, à la pensée que vous n'y êtes plus. A Maboléla on vit bien tranquillement depuis le départ du cher Paul. Mathilde est à Smithfield, chez les Lautré. Les Christol sont sur cette station depuis plusieurs semaines et jouissent énormément de la bonne hospitalité des amis Keck. Ceux-ci, de leur côté, se sont bien attachés à leurs hôtes, surtout aux deux bébés, qui sont bien gentils, dit-on. Des autres stations nous savons peu de choses, sinon qu'on va partout assez bien. M. Germond, dit-on, part pour la France après la conférence, et celle-ci aura lieu le 6 mars. C'est madame Dieterlen qui se charge de la recevoir. Les amis d'Hermon auront les premiers le privilège de recevoir M. et madame Boegner, qui doivent arriver cette semaine même à Hermon. Je crois que je suis au bout de mes nouvelles. J'ai sans doute omis bien des choses que vous aimeriez savoir, mais auxquelles je ne pense pas pour le moment. Pardonnez mon oubli.

Vous êtes donc installés à la Maison des Missions : c'est une nouvelle charge pour vous. Le Seigneur vous aide. Pensez à nous et à notre œuvre, mais je sais que vous y pensez beaucoup, et que vous êtes souvent au Lessouto avec nous.

Adieu, bien chère madame, je me recommande à vous particulièrement. Vous savez que ma tâche est grande, et il me semble qu'il me manque tant de choses pour bien l'accomplir. Je vous embrasse de cœur.

Votre affectionnée, E. Kohler.

P. S. Mamuso m'a quittée après avoir passé l'hiver avec moi. Je l'ai remplacée par une jeune fille d'une de nos annexes, tout aussi étourdie qu'elle malheureusement.



LÉGENDES ET FABLES HOTTENTOTES

Par M. F. H. Krüger

(Suite.)

HEITSIEIBIB ET SES VOISINS

On dit que Heitsieibib (1) vivait d'un côté ; !Gama!gorib, !Hau!gaï!gaïb et le lion vivaient de l'autre côté, dans trois directions différentes, entre Heitsieibib et ses gens.

Un jour, Heitsieibib convoqua ses gens ; mais il attendit en vain. Finalement, il apprit pourquoi ils ne venaient pas.

Il se mit en route et arriva chez !Gama!gorib (2). Mais il passa devant son habitation et ne s'arrêta pas comme les Khoïkhoïn ont coutume de faire. !Gama!gorib envoya son messager, le lièvre, pour inviter Heitsieibib. Mais Heitsieibib ne répondit pas. Le lièvre fut envoyé encore une fois ; alors Heitsieibib suivit l'invitation. Il dit à !Gama!gorib : « Je suis venu pour voir comment vont mes gens. »

Là où demeurait !Gama!gorib il y avait un trou, et !Gama!gorib jetait dans cette fosse quiconque passait, et ils y périssaient.

!Gama!gorib provoqua donc Heitsieibib et lui tendit une poignée de poussière. Heitsieibib lui frappa sur la main et répandit la poussière (3). La lutte s'engagea. D'abord, Heit-

(1) Celui qui connaît l'avenir.
(2) Celui qui pousse dans la fosse.
(3) C'est la manière khoïkhoï de donner et d'accepter un cartel. Si celui qui est provoqué refuse le cartel, l'autre lui jette la poussière à la figure.

sieibib fut précipité dans la fosse. Mais il parla à la fosse et dit : « Fosse de mes ancêtres, soulève-toi ! donne-moi un coup de main, afin que je puisse sortir ! » La fosse obéit, Heitsieibib sortit, et !Gama!gorib ne put l'empêcher. Ils firent une nouvelle passe, et Heitsieibib fut de nouveau jeté dans la fosse ; mais !Gama!gorib était épuisé. Heitsieibib dit encore : « Fosse de mes ancêtres, donne-moi un coup de main que je sorte ! » La fosse se souleva avant que !Gama-!gorib pût empêcher son adversaire de sortir. Ils recommencèrent une troisième fois. Heitsieibib jeta !Gama!gorib dans la fosse en lui donnant un coup derrière l'oreille, et l'on entendit !Ap! Et !Gama!gorib périt.

Alors Heitsieibib dit encore à la fosse : « Fosse de mes ancêtres, soulève ton fond, pour que mes enfants sortent ! » Et la fosse souleva son fond et tous les enfants de Heitsieibib sortirent. Et Heitsieibib maudit le lièvre : « Maudit sois-tu ! Tu ne porteras plus de message à partir d'aujourd'hui ; tu ne mangeras plus de jour, tu ne mangeras que de nuit, et la nuit seulement ta voix sera entendue ! » C'est ainsi qu'il maudit le lièvre; et le lièvre s'enfuit en courant dans les champs, et il court encore.

De là, Heitsieibib alla chez !Hau!gaï!gaïb (1). Il ne le salua pas et passa outre. Mais il fut rappelé par un messager ; le nom de ce messager était !Amab (2). Heitsieibib refusa. Invité une seconde fois, il entra chez !Hau!gaï!gaïb. Il salua l'homme, et s'assit sans rien dire (3). Et l'homme dit : « Quelles sont les nouvelles ? » Heitsieibib répondit ; « Je n'ai point de nouvelles. » Alors !Hau!gaï!gaïb demanda : « Où vas-tu ? » Et Heitsieibib répondit : « Je vais à la recherche de mes gens. »

Là aussi il y avait une fosse. Et !Hau!gaï!gaïb avait une

(1) Signification inconnue ou incertaine.

(2) Cette désignation du personnage est remarquable.

(3) Habitude étrange, aussi inconnue dans le cérémonial européen qu'ordinaire dans l'Afrique australe.

pierre sur la tête. Il avait l'habitude de donner cette pierre aux passants en leur disant de la jeter sur lui ; et lorsqu'ils lui jetaient la pierre au front, elle rebondissait et frappait le passant, et il tombait dans la fosse et périssait.

Heitsieibib était très habile et savait tout cela ; il était un grand sorcier. L'autre lui dit de prendre la pierre et de la lui jeter. Mais Heitsieibib dit : « Ferme les yeux et je la jetterai. » Quand l'autre eut fermé les yeux, Heitsieibib, au lieu de jeter la pierre au front de l'homme, le frappa derrière l'oreille et le tua du coup. Il tomba dans la fosse et périt. Et Heitsieibib maudit le messager !Amab ; il lui donna une volée de coups et lui dit : « A partir de ce jour, tu ne seras plus messager ! »

De là, Heitsieibib partit pour aller chez le lion, qui demeurait sur un arbre. Il y arriva, mais ne fut pas invité. Il passa d'abord, puis il revint à l'arbre et demanda au vautour blanc, qui était le serviteur du lion : « Où est ton maître, le lion ? » Le vautour répondit : « Je ne sais ; peut-être est-il par là à chasser. » Le lion vivait sur un arbre, où il avait son nid (1). Heitsieibib prit son briquet de bois, fit du feu et détruisit l'arbre ; et il dit : « A partir de ce jour, le lion ne demeurera plus sur un arbre ; il marchera par terre. Et toi, vautour blanc, on n'entendra plus ta voix à partir d'aujourd'hui. » Et le lion n'eut plus de messager.

Une variante de cette histoire raconte différemment la fin :

« Le lion et Heitsieibib étaient en très bons termes. Mais, un jour, le fils du lion alla à la fontaine où la fille de Heitsieibib puisait de l'eau. Il insulta la jeune fille. Celle-ci se plaignit à son père. Alors Heitsieibib dit : « Je suis fatigué de l'impudence du lion et de ses enfants ; je ne le supporterai plus désormais. Ils ont tué assez de mes gens. »

(1) Est-ce une trace du griffon légendaire ? Voyez la variante.

« Le lion avait des ailes; il volait très haut dans les airs, et quand il apercevait des bêtes ou des gens, il se précipitait sur eux comme la foudre du haut des cieux; il tuait toutes les vaches et faisait fête durant la nuit. Le matin, il essayait de reprendre son vol pour rentrer chez lui; mais il était trop lourd, parce qu'il avait dévoré toutes ses proies. Ne pouvant voler, il était obligé de marcher. Or, il devait traverser un défilé étroit. Là, Heitsieibib s'était embusqué et l'attendait; il l'assaillit de derrière un rocher et lui coupa les ailes. Depuis lors, le lion n'a plus d'ailes et marche par terre. Depuis lors aussi, il y a inimitié entre les gens de Heitsieibib et les descendants du lion. »

Ces deux récits ne sont pas des mythes, si nous entendons par ce mot des allégories religieuses. Le premier est une fable; le second me paraît être une légende qui raconte d'une manière fabuleuse les hauts faits d'un ou de plusieurs héros khoïkhoï; ce sont des victoires remportées sur des voisins dangereux et des chasses merveilleuses. Il est impossible de dégager clairement le fond historique; mais le caractère légendaire du récit est confirmé par ce que la tradition, celle des Nama surtout, rapporte sur Heitsieibib. Chaque Nama affirme que Heitsieibib est l'aïeul, l'ancêtre des Khoïkhoïn. Il a été un chef puissant. C'est de l'Orient qu'il est venu, avec de nombreux troupeaux de gros et de menu bétail. Aussi tous les Nama ménagent-ils l'ouverture de leurs huttes vers l'est, et leurs morts sont enterrés la face tournée vers l'Orient.

C'est en ce personnage que semblent s'être résumés tous les souvenirs d'un passé agité et glorieux; et très probablement les aventures de nombreux héros se sont cristallisées autour du nom de Heitsieibib. On pourrait expliquer ainsi les divers récits qui font mourir et renaître ce personnage. Voici la moins monstrueuse, et, à d'autres égards, la plus intéressante de ces histoires :

LA MORT DE HEITSIEIBIB

Heitsieibib voyageait avec sa famille. Il arriva dans une vallée où croît le raisin sauvage (1), et il y fut pris d'une maladie mortelle. Alors sa jeune femme (2) dit : « Le brave est tombé malade à cause de ces raisins; la mort l'atteindra ici. » Et le vieux Heitsieibib dit à son fils !Urisib (3) : « Je ne vivrai pas, je le sens. Quand je serai mort, tu me couvriras de pierres molles (ou plates?). » Il dit encore : « Voici ce que je vous ordonne : vous ne mangerez pas des raisins de cette vallée; si vous en mangez, je vous infecterai, et sûrement vous mourrez comme moi. » La jeune femme dit : « Il est malade à cause des raisins de cette vallée. Enterrons-le et partons. »

Il mourut là, et ils le couvrirent d'une couche de pierres plates, comme il l'avait ordonné. Alors ils partirent de là.

Ils arrivèrent à un autre endroit et commencèrent à établir leur campement. Et ils entendirent, du côté d'où ils venaient, un bruit comme si des gens grugeaient des raisins et chantaient. Voici ce qu'ils comprirent :

Moi, père de !Urisib,
Père de cet impur !
Moi, qui ai dû manger ces raisins et mourir,
Et qui mourant vis !

La jeune femme remarqua que le bruit venait du côté où le vieux homme était enterré, et dit : « !Urisib, va et regarde! » Le fils alla à la tombe du vieux; il y vit des traces

(1) Le « Rosyntjes-Boom » des colons, dont les grains peuvent causer la dyssenterie.

(2) C'est le nom donné aux femmes prises après la grande ou première femme.

(3) Chez la plupart des Khoïkhoïn, les fils portent le nom de la mère, les filles celui du père. La mère de !Urisib devait donc s'appeler !Urisis.

de pas qu'il reconnut pour être celles de son père, et il s'en retourna. Et la jeune femme dit : « Ce ne peut être que lui. »

Fais ainsi à l'homme qui mangea les raisins :
Prends garde de ramper vers lui ayant le vent;
Barre-lui le chemin de la tombe,
Et, quand tu l'auras pris, ne le laisse plus aller!

Il fit ainsi ; et ils arrivèrent entre la tombe et Heitsieibib. Lorsque celui-ci les aperçut, il sauta en bas de l'arbre à raisins et courut vers la tombe. Mais il y fut pris. Alors il dit : « Laissez-moi aller, de peur que je ne vous infecte, car je suis un homme qui a été mort. » Mais la jeune femme dit : « Tiens ferme le vagabond! » Et ils le conduisirent chez eux; et, depuis ce temps, il fut frais (1) et bien portant.

On trouve assez fréquemment, dans le pays des Nama et dans toute l'Afrique australe jusqu'au Drackensberg, des tas de pierres isolés. Les indigènes y déposent en passant des pierres, des rameaux d'arbre ou des morceaux de peau ou d'étoffe. Chez les Béchuana, on ne sait plus la signification de ces monceaux de pierres : la plupart d'entre eux observent scrupuleusement la coutume de jeter quelque chose sur ces tas, sans même connaître l'explication qu'en donne M. Casalis (2). La tradition des Nama nous apprend que ces monceaux de pierres sont les tombes de Heitsieibib, et c'est ici que nous trouvons la première trace de sentiment religieux en rapport avec ces légendes.

Lorsqu'un Nama passe devant une de ces tombes, il dépose un des objets mentionnés plus haut ; mais quelquefois aussi

(1) Être frais, c'est être guéri, se bien porter. (*Réd.*)

(2) *Les Bassoutos*, Paris, 1860, p. 287 et suiv. — La simplicité des Boers a trouvé une explication assez jolie. Ces monceaux de pierres ne sont autre chose que les traces du passage des enfants d'Israël allant à travers le désert à Canaan.

Les jeunes peuvent l'ignorer, les vieux non. (*Réd.*)

il y répand un peu de miel, ou y verse quelques gouttes de bière faite avec du miel fermenté. C'est une offrande religieuse, comme le prouve une formule de prière généralement prononcée en cette occasion :

O Heitsieibib,
Toi, notre grand-père !
Donne-moi du succès,
Accorde-moi du gibier,
Fais-moi trouver du miel et des pistaches (1),
Afin que je te loue encore !
N'es-tu pas notre « aïeul » (ancêtre),
Toi, Heitsieibib ?

Depuis, les Nama racontent que le soir, quand Heitsieibib se promène dans la campagne, il se réjouit de voir que ses descendants ne l'ont pas encore oublié.

Ne faut-il pas en conclure que Heitsieibib, le type du héros khoïkhoï, est devenu après sa mort une sorte de génie tutélaire, d'esprit bienfaisant pour son peuple ? Et n'est-ce pas là un premier pas vers le culte des ancêtres ?

Une courte digression est nécessaire ici. Il existe deux opinions contradictoires sur le sentiment religieux des Khoïkhoïn. Les uns, dont le digne représentant est le *magister* P. Kolbe (2), affirment que les Hottentots croient en un Dieu qui a créé toutes choses et qui gouverne les destinées du monde et des hommes. D'autres (3) refusent à cette race tout instinct religieux, ou le restreignent à quelques pratiques superstitieuses.

Ces deux manières de voir sont extrêmes.

P. Kolbe vit un jour un Khoïkhoïb danser en chantant au-

(1) Probablement l'*arachis hypogæa*.

(2) Dont l'ouvrage *Caput bonæ spei hodiernum* (Nuremb., 1719) fournit, du reste, d'excellentes descriptions.

(3) Voyez, par exemple, le Rév. J. G. Wood, *The natural history of man* (London, 1868), p. 257. Mais comparez aussi Grundemann, *Kl. Missions Bibl.*, II, p. 139.

tour d'un monceau de pierres. « Pourquoi fais-tu cela? » lui demanda-t-il. L'indigène répondit que le « saint » qui habitait cet endroit l'avait protégé dans une rencontre avec un lion et qu'il était venu le remercier. Cela fait preuve d'un sentiment de dépendance d'une puissance invisible; il s'y joint la vertu de la reconnaissance ; c'est une manifestation du sentiment religieux.

Un Khoïkhoïb de la tribu isolée des ! Habobe servait de guide à M. Hahn. Il manqua la bonne direction et l'attelage du wagon faillit périr faute d'eau. Le voyageur, en grondant son homme, s'écria : « Comment sortirons-nous de ce mauvais pas? — Tsui ! goab nous aidera ! » répondit calmement l'indigène. C'est encore une preuve de confiance en une puissance invisible, un absolu Khoïkhoï, si je puis m'exprimer ainsi.

Mais qui est-ce Tsui ! goab? La réponse à cette question nous ramènera à l'opinion de Kolbe sur la religion des Khoïkhoïn. Ecoutons un vieillard de la tribu des ! Habobe.

Tsui ! goab était un chef puissant des Khoïkhoïn ; de fait, il fut le premier homme. Il fit la guerre à un autre chef ! Gaunab (1), parce que ce dernier tuait beaucoup de gens de la tribu de Tsui ! goab. Dans cette lutte Tsui ! goab fut plusieurs fois vaincu par ! Gaunab; mais après chaque combat Tsui ! goab devenait plus fort ; finalement il fut si fort et si gros qu'il tua facilement ! Gaunab en lui donnant un coup derrière l'oreille. Mais en mourant ! Gaunab blessa son ennemi au genou. Depuis lors, le vainqueur de ! Gaunab porte le nom de Tsui ! goab (2). Aussi, il boite en marchant.

Il peut faire des choses merveilleuses, qu'aucun autre homme ne peut faire ; car il est très habile. Il peut dire ce qui arrivera dans l'avenir. Il est mort plusieurs fois, et plusieurs fois il est ressuscité. Chaque fois qu'il apparaît de

(1) C'est-à-dire le destructeur.
(2) Littéralement : genou blessé.

nouveau, il y a des fêtes et des réjouissances. On apporte du lait et on égorge des vaches grasses et des brebis grasses. Tsui ! goab donne aux hommes le gros et le menu bétail, car il est très riche. Il donne la pluie, il fait les nuages, il vit dans les nuages.

Selon d'autres, Tsui ! goab vit dans un beau ciel, et ! Gaunab dans un ciel sombre, séparé du ciel de Tsui ! goab. Le missionnaire Wuras dit que les ! Kora (Koranas) appellent ces deux cieux le ciel rouge et le ciel noir.

Lorsque, avant la saison des pluies, les Pléiades commencent à se montrer sur l'horizon, la plupart des tribus khoïkhoï célèbrent des fêtes, avec des danses et des chants. On peut entendre le chant suivant avec de légères variations.

O toi, Tsui ! goab,
Père des pères,
Notre père,
Fais pleuvoir le nuage,
Fais vivre les troupeaux !
Fais-nous vivre, de grâce !
Je suis tellement faible,
De soif, de faim !
Puissé-je manger des bulbes.
N'es-tu pas notre père,
Le père des pères,
Toi, Tsui ! goab?
Que nous te louions,
Que nous te remerciions,
Père des pères,
Notre seigneur,
O Tsui ! goab !

De prime abord, la ressemblance entre l'histoire de Tsui ! goab et celle de Heitsieibib est frappante. Les noms seuls sont changés. On est porté à croire qu'il n'y a là qu'une variante provenant des traditions de quelque tribu particulière. Mais l'on n'explique pas ainsi l'invocation de Tsui ! goab lors de l'apparition des Pléiades, ni l'affirmation de presque tous les voyageurs, à savoir que Tsui ! goab est le Dieu des Hottentots, ni enfin le fait remarquable que ce nom de Tsui ! goab paraît avoir passé dans la langue cafre sous la forme de u-Tixo (1) et qu'il y désigne Dieu.

(1) L'*u* est le préfixe cafre et l'*x* correspond au clappement khoïkhoï représenté par *!g*.

M. Hahn en conclut qu'il *faut* chercher un sens plus profond pour le mot de Tsui !goab. A ce compte, on trouve toujours. En effet, à travers une série de métamorphoses, l'ingénieux bibliothécaire du Cap fait aboutir les racines *tsu* (1) et *!goab* au sens de « matin rouge », c'est-à-dire aurore. De là, en disciple enthousiaste de la première manière de M. Max Müller, l'auteur plonge dans une mythologie d'aurores et de clairs de lune, à laquelle il adapte, par voie d'étymologie, tous les noms cités dans nos légendes.

Il semble plus prudent, vu les rares matériaux dont on dispose, de s'abstenir de toute induction tendant à déterminer la religion primitive de cette race. Mais il est certain que les phénomènes astronomiques et météorologiques ont frappé l'imagination des Khoïkhoïn. Encore aujourd'hui chaque réapparition de la nouvelle lune est fêtée ; durant chaque orage on accomplit des pratiques superstitieuses, ou au moins l'on chante une prière comme la suivante :

Fils de la nue d'orage,
Brave !Guru (2) à voix puissante !
Parle doucement,
Car je ne suis pas coupable.
Laisse-moi tranquille,
Car je suis devenu tout faible,
!Guru, fils de la nue d'orage !

On peut y voir un acheminement vers l'astrolâtrie; mais le germe ne s'est pas développé. A l'époque où les récits mentionnés ont reçu leur forme actuelle, les Khoïkhoïn se trouvaient dans une période de transition. Le sens historique des légendes se voilait de plus en plus ; les merveilles de la nature donnaient l'éveil à l'imagination. Quelques siècles de développement indépendant auraient peut-

(1) *Tsu*=blesser, faire mal, frapper, faire des bleus; or la blessure fraîche est rouge; donc *tsu*=rouge. Voy. *o. c.*, p. 123 et suiv.

(2) Celui qui couvre=nuage.

être produit une mythologie; et apparemment Tsui-‖goab, débris d'une tradition plus reculée, plus obscure et plus mystérieuse que celle de Heitsieibib, aurait joué un grand rôle dans cette nouvelle phase de l'histoire religieuse des Khoïkhoïn. Mais la colonisation du Cap a brisé la vie nationale des Hottentots, enrayée déjà par les missions cafres venues du Nord. Il ne reste aujourd'hui que des fragments; la masse en fusion d'où aurait pu sortir des mythes supérieurs s'est refroidie brusquement et nous présente l'image confuse de notions religieuses en voie de transformation.

De même, l'idée d'une continuation d'existence après la mort est restée, pour ainsi dire, à l'état de soupçon. On en a vu une trace dans l'histoire de la mort de Heitsieibib. Voici une fable dont le fond doit son origine à cette vague origine vers une vie au delà du tombeau, et dont la forme paraît avoir été produite par une réflexion sur les phases de la lune. C'est une des créations les plus intéressantes de ce genre (1).

LE NUAGE ET LA LUNE

On dit que la lune envoya une fois le pou vers les hommes et dit : « Va et annonce aux hommes : Je meurs, et mort je vis; de la même manière vous mourrez, et morts vous vivrez. »

Et il se hâta d'aller; mais le lièvre l'arrêta au tournant du chemin et lui demanda : « Que vas-tu chercher? » Et il répondit : « Je suis un messager de la lune, envoyé aux hommes pour leur annoncer qu'elle meurt, et morte elle continue d'exister. Alors le lièvre dit : « Tu marches trop lentement; j'irai, moi. » Il le dit, et partit en courant.

Il arriva vers les hommes et dit : « Je suis envoyé par la

(1) Une histoire semblable se retrouve chez les Cafres et chez les Fidjiens.

lune pour vous annoncer ce qui suit : Je meurs et morte, c'est fini ; de la même manière vous mourrez, et morts, c'est fini ! Voilà ! » — Il parla ainsi.

Alors, il retourna auprès de la lune et raconta comment il était allé vers les hommes et comment il avait tourné l'affaire.

Et la lune s'irrita et dit : « Je ne t'ai pas ordonné d'annoncer cela aux hommes de cette manière ! » Et elle prit un bâton et le frappa sur le nez. Depuis lors le nez du lièvre est fendu.

Une autre version dit : Depuis lors, les Nama adultes ne mangent pas de lièvre ; mais les enfants peuvent en manger.

Il reste !Gaunab, l'ennemi de Tsui!goab. C'est là encore un trait qui révèle que la légende de Tsui!goab se transformait en mythe. Car !Gaunab, dont le nom signifie le destructeur, est craint de tous les Khoïkhoïn comme une puissance malfaisante. C'est l'élément que la dégradation progressive des sentiments religieux en crainte servile a le mieux conservé sous tous les climats. La gloire du Dieu incorruptible a été diversement changée, nulle part on n'a oublié l'adversaire, le meurtrier dès l'origine.



CONFÉRENCE, FAITE EN PRÉSENCE DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS RÉUNIS A HERMON LE 12 MARS 1883, PAR KUKOUÉ, ÉVANGÉLISTE AU LAC NGAMI.

Je viens du lac Ngami. Ce n'est pas mon pays natal, je suis Mohurutsi. J'ai étudié à Mangwato et à Kuruman ; ensuite, j'ai été envoyé comme évangéliste au lac Ngami. A mon arrivée, tout le monde manifestait une grande soif d'instruction. Nos réunions étaient nombreuses, tout le monde y venait, hommes, femmes et enfants. Cela dura

quatre mois. Mais nous nous convainquîmes bientôt que ces gens n'étaient attirés que par la nouveauté, et qu'ils ne se faisaient aucune idée de l'Évangile que nous leur prêchions.

Il y avait là un *ngaka*, un docteur, et un docteur de grand renom. Il avait succédé à son père, qui, lui aussi, était docteur. Il vivait avec la femme de son père et avec celle de son frère (1) : *Tsapo*, c'est son nom. Un jour, quelqu'un vint me demander de la médecine; le chef, l'apprenant, déclara au milieu de ses hommes, en pleine assemblée, que c'était de la médecine destinée à faire des chrétiens et que tous ceux qui en prendraient le deviendraient infailliblement. Tsapo, effrayé et irrité, déclara qu'il quitterait le village et se sauverait.

C'était la saison des fièvres. Nous dûmes alors quitter la ville pour changer d'air, aussi bien que pour chercher un site où nous pourrions nous établir. Mon enfant, un jeune garçon, était malade et il mourut, mais non pas de la maladie du pays (la fièvre). — Nous voyageâmes et séjournâmes parmi les Masaroas. Bien que la fièvre sévît parmi nous, nous évangélisions pourtant les Masaroas tous les jours, et non-seulement les Masaroas, mais aussi d'autres tribus. Une œuvre se fit parmi eux, au point qu'ils désiraient que leurs *matsemas* (2) fussent toujours précédés de la prière. Nous profitions de ces occasions pour leur lire des portions de la parole de Dieu, où il est dit que rien ne réussit sans sa bénédiction, que c'est lui qui fait tomber la pluie, etc. — Nous dûmes les quitter ; la famine était grande. On ne vivait plus que de chasse, de racines, de fruits sauvages et de lait caillé. Il n'y eut pas de pluie jusqu'en automne ; le soleil était de feu. Le sac de sorgho coûtait 250 francs. Nous ap-

(1) Il est probable que son père et son frère étaient morts, et dès lors leurs femmes lui ont été échues en héritage, au même titre que les bœufs et les chèvres. (*Réd.*)

(2) Corvée imposée par les chefs pour la culture de leurs champs. (*Réd.*)

prîmes qu'on pouvait s'en procurer chez un certain chef nommé *Libebe ;* on y allait de partout ; nous y allâmes aussi. — Nous n'étions plus qu'à deux jours de distance, quand deux hommes furent envoyés pour nous faire payer un droit d'entrée de la part du chef. Nous leur dîmes que nous n'étions ni des chasseurs, ni des marchands, que nous n'avions absolument rien à lui donner, si ce n'est l'Évangile que nous annoncions et que nous étions tout prêts à lui prêcher. Ces hommes se mirent en colère : « Eh quoi, vous avez le Lokwalo, l'Évangile ? — Oui. — Nous vous en supplions, gardez-le pour vous et ne le mentionnez pas au chef. Un certain *Sébègoe* est venu un jour chez lui. C'était un croyant de Kuruman ; il avait aussi le Lokwalo ; mais il céda aux instances du chef et le cacha, et à ce prix devint son ami. Faites de même. » — Nous répondîmes que si nous cachions le Lokwalo, nous n'avions plus rien à faire ici-bas, notre vie était sans but. Nous étions deux : Lipukwe et moi. Ces messagers du chefs étaient très irrités : « Quels gens insensés ! quels fous ! » disaient-ils, et ils s'en retournèrent. Quant à nous, nous continuâmes notre chemin vers la ville de Libebe. Ce Libebe est aussi un grand ngaka ; ceux qui le louent dans leurs chants disent que c'est lui qui fait la pluie qui remplit la rivière qui se déverse dans le lac. Nous rencontrâmes un Boer nommé Cornellius, qui avait été chez le chef en question et lui avait fait un mauvais accueil. Quand il arriva, il refusa de le saluer. Il le fit asseoir derrière loin de lui. On le regardait, mais personne n'osait ni lui parler ni le saluer. Enfin, dit le Boer, il me demanda si j'étais un homme du Lokwalo. Je m'en défendis, je protestai de mon innocence, je déclarai que j'étais simplement un chasseur. Dès lors, il me donna l'hospitalité, et me reçut avec joie. Le Boer ajouta : En pensant à vous, le chef me demanda : « Où sont donc les hommes du Lokwalo ? Je n'en veux point, ce sont des hommes dangereux, des sorciers. J'ai appris par des blancs que le Lokwalo est mauvais, il ne permet pas la

polygamie. » Je le suppliai pourtant de vous recevoir, mais il me répondit en colère : « Non, non, non, jamais. »

Libebe ferma l'oreille aux instances de ceux de ses gens qui prenaient notre parti; il envoya des ordres partout dans la ville et dans tous les villages environnants, défendant à tous de nous vendre de la nourriture ou d'avoir des rapports avec nous. Nous fîmes faire volte-face à nos voitures et les renvoyâmes à une certaine distance. Quant à nous, nous allâmes au village, mais il nous fut impossible de voir le chef; il nous interdit l'approche du lekhothla; et tous les gens avaient peur de nous et se tenaient à distance. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les gens qui étaient avec nous avaient la liberté de circuler partout et étaient accueillis par tous; seuls, mon collègue, Lipukwe, et moi, nous étions regardés comme des gens dangereux; on disait : « Ke batho ba lokwalo, ke baloï. » « Ce sont des hommes du Livre, ce sont des sorciers. »

Nous quittâmes cet endroit, et ce n'est que par un miracle de la bonté de Dieu que nous ne soyons pas morts de faim dans le désert; nous avons vécu de chasse et de racines. Nous rencontrâmes alors des Boers qui avaient quitté le Transvaal, fuyant la domination anglaise, et qui émigraient nul ne savait où. Un grand nombre avaient succombé à la soif. Khama avait essayé de les détourner de leur projet insensé de traverser le désert; ils s'étaient moqués de lui : « C'est un noir, que sait-il ? » — Il les avait alors suppliés de se partager en petites bandes pour ne pas épuiser l'eau des étangs qu'ils pourraient rencontrer en chemin : « C'est un noir (un Cafre), il veut nous diviser pour nous piller et nous détruire en détail. » Les blancs ont fait selon leur volonté. Mais quel désastre ! Le pays était parsemé des wagons qu'ils avaient dû abandonner et des bagages qu'ils avaient dû jeter. Nous fûmes émus de pitié envers eux. Nous ne pouvions pas les voir mourir et ne rien faire. Nous les aidâmes de notre mieux, nous leur procurâmes trois tonneaux d'eau.

Notre route nous conduisit chez *Mankopocho*. Lui aussi est un grand médecin et qui s'est fort enrichi par les présents que de tous côtés on lui envoie. Il nous reçut assez bien et nous donna de la viande et du tabac.

A notre retour au lac, nous trouvâmes les choses bien changées. Un mauvais esprit avait soufflé, et une vive opposition à l'Évangile avait surgi; on disait : Il n'y a point de Dieu. Il y avait pourtant quelques exceptions. *Tsapo*, le médecin de la tribu, accourut à notre rencontre; il nous annonça qu'il était devenu chrétien, qu'il avait été éclairé et enseigné par l'esprit de Dieu, qu'il avait renvoyé ses femmes et ses concubines, abandonné ses pratiques occultes, et jeté ses osselets de devin. C'était un miracle. Un jour, nous le visitâmes dans son village; nous eûmes des réunions spéciales le matin et le soir tous les jours. Une fois, le chef y vint avec sa suite; il s'assit au milieu de l'assemblée, le chapeau sur la tête et la pipe à la bouche. Je lui dis : « Si tu faisais cela par ignorance, je t'excuserais, mais du moment où tu le fais pour nous troubler, sache que c'est Dieu que tu insultes et je me tairai. » Le chef déversa sur moi un torrent d'injures. Il s'ensuivit du trouble. L'hostilité à l'Évangile s'accrut de jour en jour. — Quelque temps après, le même chef partit pour la chasse. Il passa chez nous et, ce qui nous étonna fort, c'est qu'il exhorta ses gens à suivre le culte : « Instruisez-vous, disait-il, instruisez-vous ! » — Nous ne comprenions rien à ce changement survenu chez le chef, naguère encore notre ennemi. Mais nous sûmes bientôt que la grâce de Dieu travaillait dans son cœur.

C'est sur ces entrefaites que nos directeurs de la Société de Londres ont envoyé l'Évangile au lac Tanganyka. Ils nous rappelèrent du lac Ngami, disant qu'ils ne pouvaient plus y continuer la mission. J'allai à Mangwato (Shoshong). Khama convoqua une grande assemblée. M. Hepburn communiqua la décision des directeurs. Khama alors se leva et dit : « L'Évangile reculera-t-il parce que les blancs ne peu-

vent plus aller de l'avant ? Les blancs ont fait leur œuvre, ils nous ont apporté l'Évangile ici, bien loin, bien loin de leur pays ; ils nous ont remis la charge de le porter plus loin. Ils ont fini leur tâche, nous commencerons la nôtre. » Et pour appuyer ses paroles, il donna 330 livres sterling (1). Tous voulurent faire comme lui. Chacun donna selon ses moyens.

Mon frère Lipukwe resta à Shoshong ; je retournai seul au lac, déterminé à ne pas abandonner l'œuvre. Elle s'était considérablement développée pendant mon absence. Il y avait chez tous un grand désir d'entendre les choses de Dieu. J'étais porté. Je prêchai beaucoup. Je réunis ceux qui s'étaient déjà convertis, et je les envoyai dans les villages pour parler de Jésus, et les conversions furent nombreuses. Et là, où l'on tuait autrefois les hommes sans cause, où on les vendait comme des bêtes, le chef Moremi intervint et transforma cet état de choses. Il cessa de mettre à mort ses sujets sans avoir été jugés d'abord ; il obligea ceux qui avaient vendu des esclaves à rendre le bétail qu'ils avaient reçu ; il abolit la circoncision et le trafic de l'eau-de-vie. — A une première visite de M. Hepburn (2), 40 personnes furent baptisées ; plus tard, 30 ; plus tard, d'autres encore. Aujourd'hui, le nombre des chrétiens dépasse 200. — Nous avons ouvert des écoles dans plusieurs villages, tenues par des chrétiens, et elles sont suivies par beaucoup d'enfants.

Parmi ceux qui se convertirent se trouvait une femme que le chef aimait beaucoup. C'était pourtant une de ses femmes d'une condition inférieure. Sa conversion rendit Moremi furieux, lui qui, généralement, était doux et patient. Il la fit comparaître devant ses hommes assemblés, et lui fit son procès. Elle répondit avec beaucoup de calme : « Je ne prends rien de ce qui appartient à mon seigneur. Toutes les choses qu'il apportait dans ma maison et que je soignais sont encore

(1) Fr. 8,250.
(2) Missionnaire de Shoshong. (*Réd.*)

là et tout est à lui. Croyez-vous que je renoncerais à tout cela, si ce n'était pour Dieu et ma foi ? » — Le chef répondit : « Pourquoi ne m'as-tu pas averti que tu voulais te convertir ? » — « Depuis longtemps, répondit-elle, je te suppliais de prier, mais tu n'as pas voulu. Chacun se convertit pour soi. Et aujourd'hui je te quitte, je ne suis plus ta femme ; tu reprendras tout ce que tu m'as donné, c'est à toi, et cela sans contestation, sans dispute. » Le chef se soumit. Tout cela surexcita l'animosité des païens. Ils étaient surtout indignés que leur jeune chef Moremi se fût converti, et c'est sur nous qu'ils faisaient retomber leur colère.

Je n'avais pas peur : Jésus était là près de nous et nous fortifiait. Je craignais quelquefois qu'ils ne me chassassent ou qu'ils me brûlassent de nuit dans ma maison. Quant au chef, ils mirent tout en jeu pour le détourner de l'Évangile. Un jour ses conseillers allèrent le trouver; ils lui dirent : « Kakwe est un sorcier que les Bakwena de Sechélé ont chassé de chez eux, nous venons, nous aussi, de brûler sa maison. Nous l'avons dépouillé de tous ses vêtements et nous l'avons battu, au point que tout son corps est couvert de blessures. C'est un sorcier. Et quant à toi, tu peux voir que les missionnaires qui t'ont envoyé un tel homme ne t'aiment pas, Dieu ne t'aime pas non plus, et toute la tribu menace de t'abandonner. Reviens donc à nous et aux coutumes de nos ancêtres. » — « Que m'importe après tout, répondit le chef, que les hommes me délaissent et me haïssent, si Dieu est pour moi et si Dieu m'aime. Cela me suffit. »

L'œuvre de Dieu et l'opposition crurent ensemble. Il y eut de nombreuses conversions, une à une, l'une après l'autre. L'œuvre grandit au milieu des difficultés; les difficultés firent grandir l'œuvre de Dieu.

Les missionnaires nos pères me rappelèrent de nouveau, et me dirent d'abandonner ce poste. Toute la population s'y opposa, même les païens et ceux qui nous avaient le plus entravés jusqu'alors. L'œuvre se développa jusque dans les

villages environnants et parmi d'autres tribus qui ne parlent pas notre langue. Nos jeunes gens qui comprennent la leur se chargèrent de leur enseigner l'Évangile. Moi je ne pouvais pas le faire. Je voyais seulement les hommes qui venaient de tous côtés me demander des évangélistes et des livres. « Où sont les évangélistes qui vont nous parler de Jésus? Où sont les livres? » — Les Bapatsa, qui sont des Bassoutos, étaient de ce nombre. Leur chef me fit dire : « Si seulement des missionnaires pouvaient venir jusqu'à nous et enseigner non pas moi — je n'ai pas besoin de cela, — mais mes gens. » Une cheffesse m'envoya un message pareil. Batawana, Masaroa, Makoka et les marchands, tout le monde s'opposa à mon déplacement. On fit un *Setabataba,* une collecte nationale, pour mon entretien. Ils s'engagèrent ainsi, et l'œuvre de Dieu a pris racine; elle prospère.

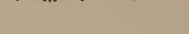


UN NOBLE REPENTIR; UN BEL EXEMPLE A SUIVRE

C'était en 1838. La Société des Missions avait réuni ses nombreux amis à la chapelle Taitbout pour y entendre la lecture de son rapport annuel. Bien que la Société comptât déjà quatorze années d'existence, l'œuvre en était encore à ses petits commencements. Cependant, chacune des sept stations fondées était en pleine activité; des âmes avaient été réveillées, instruites, baptisées; des livres ou portions de livres avaient été traduits et imprimés; les écoles étaient prospères et une riche moisson se faisait pressentir. La lecture du rapport fait et lu par M. le pasteur Grandpierre, directeur de la Maison des Missions, produisit une vive impression sur l'assemblée. Plusieurs orateurs prirent ensuite la parole, et l'un d'eux, M. le pasteur Martin-Paschoud, s'exprima comme suit :

« Votre œuvre est bonne, excellente, dit-il. Je n'imagine pas qu'il soit possible, en lisant votre rapport, qu'un chré-

tien, un protestant, un homme puisse y rester indifférent. J'ai toujours éprouvé, mais plus vaguement qu'aujourd'hui, le sentiment que j'exprime. C'est seulement depuis avant-hier que je suis devenu souscripteur de la Société. C'est un regret pour moi. Je veux que vous me considériez comme souscripteur depuis l'origine de la Société, pour la même somme que j'ai souscrite pour cette année. J'ai voulu faire publiquement cette réparation, pour qu'il ne puisse pas être mis en doute que mon concours vous est assuré et pour que mon exemple puisse être suivi. »



AVIS

L'état de santé du missionnaire Viénot ne lui permet pas de répondre en ce moment aux invitations qui lui sont faites; il en prend note, espérant qu'un jour il lui sera permis de le faire.



DERNIÈRES NOUVELLES DU LESSOUTO

Un journal du Cap, du 29 mai, nous annonce que de nouveaux troubles n'avaient pas eu lieu dans le district de Léribé. Letsié s'y était rendu en compagnie de tous ses fils, de Massoupa, de Ramanella, de Jonathan, de Joël et d'environ 4,000 hommes non armés; mais, à quelques kilomètres du lieu de la réunion, il y avait un corps d'armée d'environ 10,000 hommes. Jonathan a été reconnu le chef du pays contesté par son frère Joël; ce dernier doit donc rentrer dans les limites qui lui furent assignées par son père Molapo avant de mourir.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10053 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN NOUVEAU DEUIL AU SUD DE L'AFRIQUE

MORT DE MADAME CHRISTMANN

M. Christmann, missionnaire à Paballong, vient de perdre sa compagne. Nos lecteurs s'associeront à la douleur de ce frère, dont la solitude au delà des Montagnes Bleues doit en aggraver le poids. Madame Christmann était d'origine anglaise. Pendant plusieurs années, elle a dirigé avec succès une école indigène à Léribé, et c'est là, chez les amis Coillard, que M. Christmann avait appris à la connaître. Le cachet tout à fait intime que porte la lettre qui nous annonce ce triste événement nous a fait hésiter un moment à la livrer à la publicité; mais, après réflexion, nous avons pensé que ce lit de mort, couronnement d'une vie employée au service du Seigneur, renfermait un enseignement pour nous et pouvait une fois de plus nous porter à dire : « Que je meure de la mort du juste et que ma fin soit semblable à la sienne. »

(*La Rédaction.*)

M. Christmann à M. E. Casalis, Paris.

Southeyville, 30 mai 1883.

Très cher et honoré directeur,

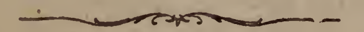
Deux mots seulement très à la hâte pour vous dire que je suis sous le coup d'une rude épreuve. Le 16 mai, deux heures seulement après sa naissance, nous avions la douleur de perdre un charmant enfant, un garçon. La mère était elle-même dans un état des plus critiques. Les deux médecins qui la soignaient, MM. Sturge et Harrisson, disaient ouvertement que le cas était désespéré. Dans cette extrémité, je redoublai d'instances pour demander à Dieu la guérison de ma chère compagne. Bientôt après, nous constations avec bonheur et reconnaissance un changement bien décidé en mieux. Ce mieux se continua jusque vers la fin du quatrième jour, lorsque, à notre grand effroi, se déclarèrent des symptômes de fièvre. Cette terrible fièvre fut encore compliquée par une atrophie du poumon gauche. Tous nos soins furent vains pour arrêter les progrès du mal, qui ne fit qu'empirer jusqu'au moment de la crise tant redoutée. Cette crise eut lieu dans la nuit du 27. J'étais seul alors auprès de ce lit de souffrances et comme abîmé dans une angoisse qui ne peut être décrite; le médecin se reposait dans la pièce voisine. Après une prière plus fervente, si possible, que les précédentes, je m'attachai de nouveau fortement à l'espoir que ce qui venait d'avoir lieu n'était autre chose que la crise de convalescence qui avait commencé, et que bientôt je presserais dans mes bras, guérie et pleine de forces nouvelles pour servir le Seigneur, la compagne de ma vie. Hélas! dans son conseil adorable, Il en avait décidé autrement. Le 27 au soir, un dimanche, au moment où le soleil se couchait, l'aide si précieuse qui m'avait été donnée s'endormait paisiblement dans la foi au Sauveur, entourée de sa mère, d'une sœur, d'un

frère et d'un mari qui la pleure, mais sans amertume, parce qu'il la sait auprès du Sauveur où il lui a donné rendez-vous. Sa mort a été un triomphe. Dans la matinée du jour de son délogement, elle me disait : « Un grand problème est enfin résolu. Je vois une lumière d'une beauté ravissante. Oui, je vois mon Sauveur : il vient à ma rencontre. » Puis, un peu plus tard, elle ajoutait : « Il m'a fait comprendre qu'il me recevrait à l'heure marquée par lui. » Après une courte pause, nous fûmes réjouis, malgré nos larmes qui coulaient abondantes, par l'assurance que l'objet désiré était enfin possédé, savouré, car elle reprit : « Le Seigneur m'a maintenant reçue avec beaucoup de douceur. » C'est alors que, bravant son extrême faiblesse, elle s'écria d'une voix ferme et qui était l'expression du bonheur le plus intense : « O mon Sauveur précieux! » étendant en même temps ses bras déjà affaiblis comme pour recevoir et presser sur son cœur profondément aimant Celui qui toujours avait été le premier objet de son amour. Cet objet ne lui sera plus ravi. Pour comprendre mon deuil vous auriez besoin de savoir tout ce que ma bien-aimée a été pour moi pendant les cinq années que j'ai eu le privilège de la posséder. Le Seigneur m'avait donné en elle un trésor que je me suis efforcé d'apprécier; Il a jugé bon de le reprendre, que son saint nom soit béni !

Demandez à Dieu pour moi une abondante mesure de sa grâce pour que du creuset de l'épreuve par lequel je passe je sorte épuré et plus propre à faire son œuvre jusqu'à la fin. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. Telles furent les paroles d'adieu qui tombèrent des lèvres mourantes de cette fidèle servante de Christ.

Votre tout dévoué,

F. G. Christmann.



LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS ET LES COLONIES FRANÇAISES

La célébration du cinquantenaire de la fondation de la Mission du Lessouto vient de montrer une fois de plus les liens étroits de sympathie qui unissent cette œuvre à nos Églises de langue française; elles l'ont fondée, elles ne l'abandonneront pas.

Mais la Société des Missions, en conservant ce beau champ de travail, n'entend point négliger les autres; elle s'occupe, au contraire, avec plus d'ardeur que jamais de Taïti et du Sénégal. Nos amis savent déjà que le gouvernement vient de créer de nouvelles places de pasteurs à Taïti et dans les îles de la Loyauté, et qu'il a nommé à Taïti le candidat que nous lui avons désigné.

Le Comité suit d'un regard attentif le mouvement d'intérêt toujours plus marqué qui se dessine en France en faveur des colonies. Il n'a jamais oublié que l'article premier de ses statuts lui assigne le devoir de desservir *les Eglises protestantes indigènes dans les colonies françaises,* et il a formé une commission spéciale dans le but d'étudier de très près toutes les questions qui se rapportent à ce grand sujet.

Plusieurs de nos colonies, et en tout premier lieu d'Algérie, possèdent depuis longtemps des Églises françaises régulièrement organisées comme celles de la mère patrie. Que ces Eglises, dans le but de développer leur activité, constituent, ainsi qu'il en est actuellement question, une Société auxiliaire siégeant en France, c'est là une entreprise à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir et qui se développera dans une sphère étrangère à notre cercle d'activité.

Il en est autrement lorsqu'il s'agit, comme à Taïti, aux îles de la Loyauté, en Algérie ou en Tunisie, ou ailleurs, de créer et de soutenir des Églises composées d'*indigènes* qu'il faut amener au christianisme ou maintenir dans la foi qu'ils ont

déjà embrassée; ici notre Société se retrouve sur son véritable terrain, et c'est pour ne laisser prise à aucune équivoque sur ce point que le Comité croit devoir aujourd'hui rappeler en quelques mots à tous les amis de son œuvre qu'il a jusqu'ici, dans la mesure du possible, pourvu aux intérêts religieux de nos colonies, et leur demander de le mettre en état d'y pourvoir plus largement encore à l'avenir.

Il est certain d'autre part que, comme chrétiens et Français, nous sommes appelés directement à répandre la foi évangélique parmi les indigènes des colonies qu'abrite le drapeau français, et d'y évangéliser en même temps nos coreligionnaires européens qui peuvent s'y trouver. Ce devoir est d'autant plus impérieux que des missionnaires protestants étrangers n'y pourraient point agir avec la même liberté, et que dans plusieurs de nos colonies la population indigène tout entière, comme à Taïti, en nombre déjà grand, comme aux îles de la Loyauté, a été amenée au protestantisme et compte naturellement sur notre appui. D'autre part, nous constatons avec joie que l'administration des colonies est décidée à faire respecter pleinement la liberté religieuse, et que ces dispositions favorables sont pour nous un de ces signes des temps qui doivent éclairer notre marche nouvelle.

Mais il ne faut pas que des devoirs nouveaux nous fassent oublier à aucun degré nos devoirs anciens et les droits sacrés qu'ont sur nous les Églises que nous avons fondées au sud de l'Afrique. Elles sont, il est vrai, dans un pays qui n'appartient pas à la France dans le sens politique de ce mot; mais nous ne pouvons pas oublier, nous n'oublierons jamais à quel point leur vie religieuse est mêlée à la nôtre.

Notre but dernier doit être sans doute de les amener à un état de majorité spirituelle où elles pourront se passer de nous, mais cette heure n'est pas encore venue, et jusque-là nous leur devons un appui cordial et fidèle.

N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous rappellerait au besoin l'exemple de nos frères de Suisse, des Pays-Bas, d'Angle-

terre, d'Italie, qui, sans s'arrêter à des questions de nationalité, nous ont fourni si généreusement les ressources et souvent même les pionniers dont nous avions besoin pour le Lessouto, pour Taïti et le Sénégal? Ainsi, avec l'aide de Dieu, nous maintiendrons les œuvres fondées, et nous allons étudier les moyens d'étendre notre activité dans les colonies françaises d'où nous viendront des appels.

Deux nouveaux ouvriers vont partir pour le Sénégal et venir en aide à notre vaillant frère, M. Taylor, qui, lui-même, nous exprime le désir de se porter en avant et d'évangéliser la tribu indigène des Bambaras.

Nous verrons dans quelle mesure nous pourrons agir dans nos colonies les plus éloignées. Mais que nos frères ne s'y trompent pas, on n'improvise pas de telles entreprises. Parler de porter immédiatement notre activité au Tonkin, à Madagascar, lorsqu'il est impossible de prévoir si ces pays devront appartenir à la France, c'est escompter l'avenir avec imprudence.

Une Société comme la nôtre doit aux Églises qui lui fournissent ses ressources de ne pas se lancer dans l'inconnu sans un appel manifeste de Dieu. Il lui faut un champ clairement désigné; il lui faut des ouvriers dont la vocation soit authentique et la préparation sérieuse, car les colonies, en raison même du relâchement moral et de la profonde indifférence religieuse qui trop souvent y règnent, ne peuvent s'accommoder d'un ministère au rabais.

Il lui faut enfin des ressources larges et assurées, car à de telles distances il serait insensé de faire des tentatives suivies d'avortement, surtout dans un moment où nos Églises vont en France même passer par une crise d'une gravité exceptionnelle. Et, puisque nous touchons à ce sujet si actuel, qu'il nous soit permis, en terminant, d'appeler sur notre situation financière les préoccupations les plus sérieuses de tous nos amis.

Aller en avant en laissant derrière soi un déficit tel que

celui qui pèse sur notre œuvre serait non seulement imprudent, mais coupable.

Nous supplions tous nos frères de s'en souvenir.

Pour le Comité des Missions :

Le Président : LÉON DE BUSSIERRE.
Vice-Présidents : le doct[r] GUST. MONOD;
L. VERNES, pasteur.
Secrétaires : G. APPIA, pasteur;
E. DE PRESSENSÉ, pasteur;
TH. JOUSSE, dir. int. de la Mission.

MORIJA. — JUBILÉ CINQUANTENAIRE

On ne nous a pas encore envoyé un compte rendu complet de cette fête. Cela peut provenir de ce que nos frères, tout à leur joie et se fiant à la correspondance privée, n'ont pas songé à charger spécialement l'un d'entre eux de préparer ce récit. Heureusement que MM. Boegner, Casalis et Mabille se sont empressés de faire part à l'ancien directeur de la Maison des Missions des faits les plus saillants et des vives émotions qu'ils ont éprouvées.

Voici comment l'a fait M. Boegner à la date du 3 juin :

« Quel moment sérieux pour nous et pour notre Mission que celui où je vous écris! Il est onze heures du soir. Il n'y a qu'un instant, nous étions encore réunis dans la salle de l'École normale transformée en salon pour le Jubilé. Demain matin commencera la grande dispersion. Dès ce soir, nous avons dit adieu à quelques amis que sans doute nous ne reverrons plus. Nous n'oublierons pas cette réunion, la dernière et la meilleure de celles que nous avons eues. C'était aujourd'hui dimanche, et nous avons eu, comme c'est

l'habitude ici, un culte du soir plus étendu, qu'on m'avait chargé de présider. J'en ai profité pour donner carrière aux sentiments qui remplissaient mon cœur au moment de la séparation d'avec tant d'amis et de frères. Avant et après, nous avons chanté des cantiques français, et si la raison n'avait commandé de se retirer, nous serions encore réunis, tellement ces moments passés sous l'impression vive et profonde de l'affection qui unit tous les membres du corps missionnaire avaient de charme et de prix.

« Votre pensée, celle de M. Jousse et de tous les membres absents de la famille du Lessouto, nous revenait sans cesse pendant tous ces jours de Jubilé. Me suis-je trompé en affirmant, dans une de mes allocutions de ces derniers jours, que vous étiez présent à nos fêtes par la pensée et par la prière? Je suis bien sûr que non.

« Vous serez heureux d'apprendre que, dans la mesure où les circonstances le permettaient, le Jubilé a pleinement réussi. L'absence de nos amis de Massitissi et de ceux de Léribé, retenus au dernier moment, a jeté une ombre sur nos réunions et sur les séances de la conférence extraordinaire qui a suivi les fêtes. Nous avons pu cependant nous réjouir du fond du cœur et célébrer le cinquantième anniversaire de notre Mission avec une reconnaissance que les difficultés de l'heure présente et les menaces de l'avenir n'ont en rien diminuée. Je ne veux pas anticiper sur les récits que vous aurez de ces journées dont le souvenir, j'en ai l'assurance, vivra dans bien des cœurs. Tout ce que je puis dire, c'est que les choses ont marché aussi bien que possible, et qu'une vraie joie, une vraie disposition de fête n'a cessé de régner dans les cœurs et sur les visages.

« Le programme était si chargé, le nombre des orateurs si grand et surtout le temps passait si vite au gré de tous, qu'il a fallu, aux deux jours primitivement réservés à la fête, en ajouter un troisième, plus spécialement consacré, surtout dans sa seconde moitié, à l'Église et à ses représentants.

Une collecte pour la Mission extérieure a produit plus de 675 francs.

« L'après-midi, nous avons eu la sainte Cène, une des plus considérables dont l'Église de Morija ait gardé le souvenir (1). Le soir, tandis que les familles missionnaires se réunissaient dans l'école de la station, décorée pour la circonstance, les délégués des Églises avaient encore entre eux un culte d'exhortations mutuelles. J'y ai pris part un instant; bien que j'eusse plusieurs fois pris la parole dans le cours des trois journées de la fête, j'avais encore au cœur des remerciements pour l'excellent accueil que m'ont fait ces braves gens au fur et à mesure que j'arrivais dans leurs Églises, et j'ai été heureux de pouvoir les leur exprimer.

« La veille et l'avant-veille avaient été surtout consacrées aux souvenirs du passé, ces trésors que la nation et les Églises ont en commun. Le vieux Luka, votre conducteur à votre arrivée dans le pays, Ricard et d'autres témoins de ces premiers événements à jamais mémorables, enfin Letsié lui-même, ont eu les honneurs de la journée, sans parler de la part d'ailleurs restreinte que les missionnaires ont prise aux discours. »

II. — LE D[r] E. CASALIS A SON PÈRE

« Le couronnement de la visite de M. et madame Boegner a été le Jubilé. Ces fêtes ont admirablement réussi. Tous nos frères, à l'exception de ceux de Léribé et de Massitissi, étaient accourus à Morija avec leurs familles. Nous avons été soixante-dix-huit Européens (adultes et enfants). Aux repas, j'en avais trente-trois à ma table. Outre les trois jours de réunion avec les Bassoutos, nous avons eu trois soirées missionnaires : une chez ma sœur Mabille et deux chez moi.

(1) On avait été obligé, faute de place, de prier les païens de laisser tout le temple aux communiants. (*La Réd.*)

Qu'il a fait bon se revoir, se retremper dans une atmosphère française et chrétienne! Vraiment nous nous sentions comme sur un Thabor; nous avons éprouvé toute la vérité des paroles de David au psaume 133e. Le départ de M. et madame Boegner va nous laisser un grand vide, cette séparation est un véritable arrachement. »

III. — M. MABILLE AU MÊME

« Le Jubilé a réussi autant qu'on pouvait s'y attendre. Il y avait soixante-dix-huit blancs. M. Morgan, pasteur de Bloemfontein, y représentait le synode des Églises réformées hollandaises; le Dr Stewart, au nom de l'Église libre d'Écosse, nous a envoyé un télégramme très chaleureux. Les Églises du Lessouto s'y sont fait représenter par cent cinquante délégués. Le premier jour, nous n'avions que deux ou trois chefs; le second, nous eûmes Letsié, quelques-uns de ses fils et d'autres chefs encore. Letsié raconta ce qu'il savait, Tsékélo rappela au long les souvenirs qu'il tenait de son père Moshesh. Nous avions préparé plusieurs chants. Nous nous étions réparti les gens et les missionnaires. Les catéchistes et les députés des Églises ont été reçus par les habitants de l'endroit, les chefs et leurs subordonnés immédiats par Adèle (madame Mabille), les missionnaires par les familles résidant à Morija. A nous seuls, nous avons tué six bœufs et quatre moutons; quatre de ces bœufs et les quatre moutons nous avaient été envoyés par des chefs pour nous venir en aide. Le troisième jour nous avons parlé de l'avenir, incertain il est vrai, mais cependant, les promesses de Dieu étant là, nous en avons parlé comme s'il était certain, encourageant les Églises à faire beaucoup mieux pour la vie intérieure et pour la vie extérieure que tout ce qu'elles ont fait jusqu'ici. Nous avons terminé par la sainte Cène. Je crois que ces réunions laisseront de profonds souvenirs et qu'il en résultera beaucoup de bien pour notre œuvre.

C'est ce mois-ci que va se décider l'avenir politique du Lessouto. Le parlement du Cap se réunit le 27. Les journaux nous font espérer que le gouvernement impérial d'Angleterre va reprendre ce pays sous sa direction. Le Seigneur veuille qu'il en soit ain

M. et madame Boegner passent encore deux jours avec nous. Ils sont tout à fait entrés dans l'œuvre. Ils ont reçu des impressions profondes; ils laissent aussi de profonds souvenirs. De plus en plus, je crois, je vois que leur visite était voulue de Dieu et qu'elle a eu lieu au moment le plus opportun.

Samedi dernier, nous avons eu une courte réunion de la conférence pour examiner à nouveau les affaires de l'École de théologie et la question de la consécration. Je crois que la majorité des frères est pour que nous consacrions, comme acheminement au pastorat, quelques-uns de nos *catéchistes:* ceux qui ont donné des preuves de capacité et vie chrétienne. Ils seraient d'abord nos suffragants. La discussion sera reprise un peu plus tard. M. Boegner a fort insisté dans toutes les réunions pour que les Églises se préparent résolument à se suffire à elles-mêmes. »



RÉMINISCENCE DU JUBILÉ A PARIS

Ainsi que nous l'avons promis à nos lecteurs dans le *Journal des Missions* du mois dernier, nous commençons aujourd'hui la publication des discours prononcés à l'Oratoire, le 31 mai dernier. Ces discours sont de véritables monuments historiques que, dans cinquante ans, ceux qui assisteront au Jubilé centenaire de la fondation de la mission au Lessouto ne manqueront pas de consulter. Les conserver dans nos archives nous paraît dès lors un devoir sérieux.

(*La Rédaction.*)

DISCOURS DE M. BERSIER

M. Bersier, après avoir présenté à l'assemblée les regrets de l'amiral Jauréguiberry, empêché d'assister à cette fête, et rappelé que le vrai président de la séance devait être M. le baron de Bussierre, s'exprime ainsi :

« Un jour, il y aura un Jubilé pour cette œuvre. » Telle est la parole que prononçait, il y a cinquante ans, notre vénéré frère, M. Lemue, et Dieu nous accorde aujourd'hui la joie de la voir réalisée et d'être les témoins de cet accomplissement.

Ce Jubilé, on le célèbre en ce moment au pays du Lessouto; là-bas, dans les vallées où nos missionnaires ont trouvé les débris d'un peuple traqué par l'ennemi, s'élèvent des prières de reconnaissance et de joyeux cantiques; des milliers de cœurs croyants célèbrent la bonté de l'Éternel et racontent le bien que notre Mission a fait à l'Afrique, et on peut dire de cette œuvre ce que l'Écriture dit de la sagesse, « qu'elle est justifiée par ses propres enfants. »

Pour moi, je voudrais dire ici le bien que cette œuvre a fait à la France elle-même; je voudrais porter l'hommage de nos Églises de la mère patrie aux pionniers de notre mission africaine, et en particulier au cher et vénéré survivant de cette vaillante avant-garde qui fonda, il y a cinquante ans, la station de Morija.

J'embrasse dans un regard, ou plutôt dans une pensée de gratitude et d'amour, ces ouvriers des premières heures qui ont si longtemps porté le poids du jour, et au nom de tous leurs frères de France, je leur dis : Soyez bénis !

Soyez bénis, car vous nous avez souvent révélé la puissance et la beauté de l'Évangile dans sa fraîcheur première, dans sa rencontre avec l'âme humaine qui l'ignorait encore. Dans nos vieilles nations qui portent le nom de chrétiennes,

et où les vérités les plus sacrées s'usent et s'oblitèrent comme de vaines redites, il nous était bon de ressaisir l'originalité de cette bonne nouvelle telle que la comprennent des races qui, hier encore, n'en savaient que le nom. Vous nous avez rappelé que l'Évangile n'est avant tout ni un système, ni une institution, ni même une doctrine ; qu'il est essentiellement une vie ; et comment en douter quand, sous son souffle puissant, les consciences se réveillent, les cœurs se réchauffent, et que nous voyons se reproduire parmi les noirs d'Afrique cette même divine histoire, ce même drame intérieur de la foi, de la repentance et du retour à Dieu que provoque partout la fidèle prédication de l'Évangile !

Que d'autres étudient la flore et la faune des régions de l'autre hémisphère, qu'ils nous en décrivent la beauté. Vous avez fait mieux, vous nous avez révélé les effets bien autrement merveilleux d'une vie supérieure, la vie de milliers d'âmes s'épanouissant au souffle de l'amour de Dieu.

Soyez bénis, car vous nous avez rappelé que la mission de l'Église, c'est la conquête du monde, c'est la fondation du royaume de Dieu dans tous les lieux de la terre. L'histoire nous montre combien cet idéal s'oublie vite, combien l'effort et le zèle des croyants peuvent s'user sur place en de longues controverses sans que l'Évangile fasse un seul pas en avant. Dans l'Eglise primitive elle-même, au milieu des luttes judéo-chrétiennes, où les âmes risquaient d'étouffer comme dans un milieu trop étroit, comme on aime à voir saint Paul, le grand missionnaire, ouvrir à l'horizon ces vastes échappées par lesquelles la parole nouvelle va gagner Antioche, Ephèse, Athènes et Rome ! Et lorsqu'à la fin du siècle dernier on constate avec douleur tout ce que l'Église chrétienne a perdu de temps, d'énergie, de vie dans ses rivalités confessionnelles, dans ses desséchantes polémiques, avec quel enthousiasme on salue les pionniers des sociétés missionnaires qui la rappellent à ses vraies destinées et ouvrent devant elle le champ magnifique du monde païen ! Et nous

aussi, nous savons à quel point nous nous laissons envahir par des discussions d'Église, de parti, de tendance, qui dévorent le meilleur de notre zèle et de nos années. Mais la mission a ceci d'admirable qu'elle nous met en face de l'essentiel, c'est-à-dire de la venue du règne de Dieu sur la terre, c'est qu'elle nous force à reléguer à leur vraie place les questions secondaires, c'est qu'elle réalise cette union dans l'action chrétienne dont notre Société est le vivant témoignage, c'est qu'elle unit dans un faisceau compact des forces que l'esprit sectaire tendrait sans cesse à diviser.

Soyez bénis, vous dirai-je encore, pour le grand exemple de foi que vous nous avez donné. C'est le missionnaire surtout qui doit, comme Abraham, partir « sans savoir où il va », ou, suivant le mot de Jésus-Christ, « avancer en pleine eau » pour jeter le filet. Il n'a pour le soutenir ni milieu sympathique, ni le nombre, ni les traditions, ni les habitudes, ni tant de choses qui, chez nous, font des croyances chrétiennes une chose reconnue, acceptée de la majorité. Tout est souvent contre lui. Je me rappelle ici le sentiment de morne tristesse qui saisit nos premiers ouvriers d'Afrique, lorsque, débarquant à la ville du Cap, ils virent se dresser devant eux la haute et formidable montagne qui domine la baie ; il leur semblait, nous a dit M. Casalis, que ce fût comme une barrière écrasante qui leur fermait l'accès de l'Afrique ; mais à ce moment même ils se souvinrent de la promesse divine faite à la foi, ils virent cette montagne s'écarter et ils crurent. Et en effet, quelques mois plus tard, un appel imprévu leur ouvrait au delà du fleuve Orange le champ de leurs travaux futurs : un peuple se tournait vers eux pour écouter leur voix. Que d'angoisses cependant, que d'heures longues et sombres il leur fallut encore traverser jusqu'au moment béni où, pour la première fois, l'un d'eux surprit sur les lèvres d'un Mossouto une prière spontanée, qui lui prouva que le cœur d'un noir était enfin touché par la grâce et que l'Évangile avait là-bas la même puissance

qu'ici. Ainsi leurs persévérantes prières étaient exaucées, et tout leur avenir s'éclairait. Dès lors, que de conquêtes, que d'âmes gagnées, que de pécheurs ramenés à Dieu! Mais au lendemain même de ces joies, ne pensez pas que le rude combat de la foi cessât un moment. Oh! sans doute, je ne veux rien exagérer, je ne veux pas charger le tableau de couleurs noires, je ne veux oublier aucun des encouragements que la bonté de Dieu vous a donnés. Il vous a épargné les épreuves terribles qui ont frappé d'autres œuvres, vous n'avez pas connu les épidémies meurtrières qui, au Sénégal, ont moissonné les Lauga, les Guindet, les Golaz. L'Afrique n'a pas été pour vous « la terre qui dévore ». La race que vous avez évangélisée n'a pas eu de ces accès de barbarie qui, ailleurs, ont fait tant de victimes; Moshesh vous a montré une bienveillance éclairée qui pourrait servir d'exemple à plus d'un souverain chrétien, et bien des faits dans votre histoire attestent que les Bassoutos sont capables des sentiments les plus élevés et les plus délicats. N'importe, sous une autre forme, votre foi a été mise à une constante épreuve. Vous avez dû lutter contre l'immoralité, contre la tyrannie des vieilles habitudes chez les indigènes, et surtout contre le déplorable exemple de violence donné par les blancs qui ont conquis le sud de l'Afrique. Quelle âpre douleur, quelle amertume vous ressentiez quand des colons chrétiens, abusant de leur force, faisaient sans pitié la chasse à ces malheureux noirs, dans lesquels ils ne daignaient pas reconnaître des hommes! Quelle rude épreuve pour la foi de vos néophytes que de voir cette odieuse perversion de l'Évangile! Et, comme, par un contraste ironique, ces oppresseurs étaient les descendants de nos protestants persécutés d'Europe, c'étaient des calvinistes orthodoxes, si puritains qu'ils craignaient de porter des bretelles en forme de croix, et dans leurs vieilles Bibles ils allaient choisir les pages qui les autorisaient à traiter les Cafres comme des Amalécites, et dans leur dogme favori de la prédestination ils trouvaient la justi-

fication de leur souveraineté prétendue sur les descendants de Cham. Certes, devant de tels faits, l'épreuve de votre foi a dû être souvent pleine d'angoisse et nous remercions Dieu de ce que vous n'avez pas fléchi.

Soyez bénis enfin de ce que vous avez montré à l'œuvre le véritable amour de l'humanité, et écrit ainsi une page nouvelle de cette grande apologie que l'Église doit toujours présenter au monde. Chaque siècle a ses erreurs ; le dix-huitième a exalté l'homme, il a peint la nature sous des couleurs enchanteresses, il a célébré la bonté de « l'humble habitant des campagnes » et les vertus des races primitives que la civilisation n'avait point gâtées. Il a vanté les îles fortunées qu'il peuplait de tribus innocentes, et c'était avec enthousiasme qu'il opposait ces beaux rêves aux doctrines chrétiennes qu'il accusait de calomnier l'humanité. Hélas! comme la réaction a été rapide et violente. Aujourd'hui c'est un autre langage qu'on nous tient. On parle de la grande loi du combat pour la vie, de races inférieures et déshéritées qui doivent être sacrifiées aux plus fortes. C'est au nom de la science qu'on traite d'absurde la croyance chrétienne qui voit en chaque homme un être créé à l'image de Dieu, et qui propose à chacun le relèvement et le salut. Quel retour ironique des choses d'ici-bas! Eh bien! en face de ces théories nouvelles, aussi dégradantes que celles du dernier siècle étaient insensées, vous avez affirmé la vérité qui ne passe point, vous avez dit que l'humanité qui est pécheresse est pourtant destinée au plus magnifique avenir, parce qu'elle est de race divine. Cette grandeur première, vous nous l'avez montrée jusque chez ces Buschmen qui sont les parias de toutes les races ; là où certains savants ne voyaient que des animaux, vous avez observé l'étincelle de l'intelligence qui raisonne, qui crée des outils et des armes défensives, vous avez surtout étudié la conscience qui affirme le devoir, peut comprendre la sainteté du lien conjugal, et les aspirations religieuses de l'âme s'exprimant dans des

chants dont la suavité vous a souvent pénétrés d'émotion. Vous vous êtes faits les protecteurs des noirs, et vous avez ainsi bien mérité de l'humanité.

Ah! je sais qu'on ne vous a pas toujours rendu justice. Vous deviez vous y attendre: ces travaux de dévouement et d'admirable patience, c'est à peine si beaucoup de nos contemporains y prennent garde ou s'ils y répondent par autre chose que le scepticisme. On est révolté lorsqu'on songe à ces injustices de l'opinion. Quoi! le moindre ambitieux, le moindre tribun politique, le dernier chercheur de scandales s'emparera mieux de l'attention publique que ceux qui, sans calculer, ont donné leur vie à une sainte cause, et peut-être ceux-ci n'auront-ils pour leur dernier salaire terrestre que les accusations acerbes et banales que lancent contre les missionnaires les Européens qui ne leur pardonnent pas d'avoir protégé de pauvres peuplades contre leurs excès et leurs violences. Je voudrais le proclamer bien haut : la France aurait dû reconnaître les services que vous avez rendus à tant de causes dont elle veut être l'apôtre : à la science, à la défense des faibles, à la liberté.

Mais vous avez eu d'autres récompenses : c'est d'abord l'approbation divine, celle que vous avez cherchée avant tout; c'est la joie d'avoir fait connaître, sur des terres nouvelles, le nom de Jésus-Christ, et d'avoir affranchi des milliers d'âmes de la servitude de l'erreur et du péché; c'est la reconnaissance de ce peuple qui, en ce jour, unit ses actions de grâces aux nôtres et reconnaît en vous ses vrais frères; c'est le sentiment d'avoir fait une œuvre que rien ne pourra anéantir. Dans ces cinquante années qui s'achèvent aujourd'hui, vous avez vu paraître, grandir et s'abîmer bien des choses qui semblaient puissantes et glorieuses, des systèmes, des dynasties, des empires dont il ne reste plus que le nom; mais, tandis que tout cela passait, vous avez étendu le royaume de justice qui doit survivre à tous les autres. Sur ce continent d'Afrique dont le sable a bu par torrents le

sang des générations humaines, vous avez créé un peuple de frères. Un jour, aux bords de l'Orange et du Zambèze, on y bénira, à côté du grand nom de Livingstone, les noms de Casalis, d'Arbousset, de Rolland, de Daumas, et nos Églises françaises de l'avenir regarderont comme une de leurs meilleures gloires d'avoir pu fonder l'œuvre dont nous célébrons le Jubilé.

Une pensée m'émeut en finissant. Je songe au prochain cinquantenaire qui sera fêté par nos descendants, en 1933. Un seul d'entre nous le verra-t-il? Ce temple où nous sommes réunis nous abritera-t-il encore? Je ne sais, Dieu le sait... Dans cette période qui commence, nous n'aurons plus, sans doute, à traverser des impressions pleines de fraîcheur et de vie telles que celles que vous avez pu recueillir au sein de races encore incultes, au sein d'une nature encore vierge. Nous aurons à lutter dans nos colonies d'Asie et d'Afrique contre des traditions séculaires, contre des religions orgueilleuses qui nous opposeront une résistance acharnée. Que Dieu donne à ceux qu'il appellera à cette tâche sacrée d'y rester comme vous fidèles jusqu'à la fin.

DISCOURS DE M. DE PRESSENSÉ

On vous a largement caractérisé notre œuvre dans son ensemble. Mon mandat est moins vaste: j'ai à considérer notre Société des Missions, non plus dans son action au dehors, qui est son action essentielle, son but même, mais dans son histoire intérieure, en France. Je ne puis qu'en esquisser quelques traits, me refusant tous les développements.

Qu'il me soit permis tout d'abord d'exprimer, en votre nom, toute notre affectueuse gratitude pour notre frère vénéré et bien-aimé, M. Casalis, dont le discours nous a si

vivement émus! Il est au milieu de nous comme la vivante représentation de notre Société dans son œuvre africaine et dans son œuvre française; nous avons en lui le survivant des pionniers qui ont frayé la voie à l'Evangile en pleine barbarie. Il nous a semblé que la mission des Bassoutos tout entière nous parlait par lui avec ses héroïques souvenirs des premiers jours et sa belle moisson des dernières années. En ce qui concerne l'œuvre intérieure, l'œuvre française, qui donc y a plus contribué que notre cher directeur, qui a formé un si grand nombre de ses successeurs en Afrique et tant de fois ranimé notre zèle défaillant?

Rappelons aussi son beau livre sur les Bassoutos, devenu classique dans la science ethnologique, ce livre si complet, dans lequel il nous a montré le rayon divin jusque dans les ténèbres du paganisme, relevant ainsi le sauvage de la bestialité à laquelle les écoles matérialistes le condamnent, mais ne nous laissant pas non plus oublier jusqu'à quelle profondeur de misère et de corruption il faut aller le chercher pour le sauver. Je suis sûr d'être votre organe à tous en exprimant à notre frère toute notre reconnaissance, tout notre amour, tout notre bonheur de le posséder, et en bénissant dans sa personne toute la mission africaine, dont nous voudrions, à cette heure, nommer tous les vaillants ouvriers. C'est une grande satisfaction pour nous de voir en ce jour auprès de M. Casalis, l'un des plus aimés, notre frère M. Jousse.

Si maintenant, Messieurs, je jette un rapide coup d'œil sur l'histoire intérieure de notre Société, elle me paraît belle et féconde. Je n'ai garde d'oublier combien notre œuvre à nous a été plus facile que celle de nos missionnaires, car, tandis que nous délibérions ici, ils logeaient sous la hutte, souvent en plein désert, bravant les périls, luttant parfois contre les fauves et toujours contre le pire de tous, — ce hideux paganisme qu'il s'agissait de vaincre.

Néanmoins, notre Société, par le fait seul de son existence, a été un grand bienfait pour notre protestantisme évangé-

lique. Elle a justifié d'une manière toute particulière ce mot profond, perle divine échappée à nos Évangiles et que saint Paul a recueilli de la tradition primitive : *Donner vaut mieux que recevoir*. Ce qu'elle a donné, ou ce que le protestantisme a donné pour elle, il l'a reçu au centuple. Cette expansion de la vie religieuse en a comme enrichi la source au milieu de nous, car donner dans ce domaine, c'est aimer le Christ dans les âmes et Dieu dans le Christ, en travaillant à sauver ce qui est perdu; c'est épancher au dehors et au loin les flots de ce fleuve de vie qui doit tout féconder et renouveler; c'est rendre par là même son cours au milieu de nous plus puissant, plus irrésistible. La force, ainsi acquise, ne se perd pas, elle s'accroît, se multiplie et se retrouve considérablement augmentée pour toutes les manifestations de l'activité chrétienne. En outre, en entrant dans le courant missionnaire, une Église s'élève à la hauteur de sa vocation dans ce qu'elle a d'infini. Elle renoue la tradition du grand apostolat, qui a pour champ le monde et pour objet l'humanité, en abaissant toutes les frontières. Rien de plus salubre que de respirer cet air de la cime d'où l'on contemple le vaste monde, quand on y est élevé non pas par l'ange de la chute pour souhaiter de le conquérir, mais par l'ange de l'Apocalypse qui porte dans ses mains l'Évangile éternel, — pour apprendre à le sauver. Ce n'est que grâce à la mission que l'Église déploie au vent du ciel le drapeau qui lui a été confié à la condition expresse de le planter aux extrémités de la terre. Enfin, que n'avons-nous pas reçu de nos néophytes d'Afrique? Combien notre foi n'a-t-elle pas été fortifiée par les grandes choses que Dieu a faites en eux et qu'ils ont redites dans leur langue à eux par ces paroles naïves, profondes, poétiques, qui étaient comme des fleurs du désert!

Si de ce résultat général de l'œuvre intérieure de notre mission je passe à son histoire proprement dite depuis sa fondation, je me bornerai à constater qu'elle a été comme l'expression la plus élevée de chacune des périodes de déve-

loppement de notre protestantisme évangélique. A peine le réveil religieux qui a suivi nos grandes crises nationales s'est-il produit, qu'on la voit naître spontanément, tant elle est une conséquence naturelle de la foi ranimée. Elle rallie toutes nos forces vives qui ne forment encore qu'un seul faisceau; c'est le temps de l'unanimité joyeuse; nulle autre question ne se pose que celle-ci : Que faut-il faire pour être sauvé? Que faut-il faire pour sauver ce qui est perdu? Pasteurs, laïques de toutes les Églises ne sont qu'un cœur, une âme et un esprit! Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la liste des membres fondateurs. Nous en trouvons même un des plus vénérables qui appartient à l'époque antérieure, celui de l'un des premiers pasteurs de l'Église réformée de Paris, M. Jean Monod, le chef de la famille qui a donné au protestantisme contemporain quelques-uns de ses représentants les plus éminents. Son fils Frédéric, au cœur large et vaillant, qui fut l'un des promoteurs les plus efficaces et des soutiens les plus énergiques de notre rénovation religieuse, siège dans le premier comité, à côté de l'amiral Ver Huell, ce vaillant homme de guerre qui avait remporté la seule victoire maritime dont ait pu se féliciter le premier empire. Devenu un chrétien décidé, il ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir.

Citons encore MM. Thomas Waddington, François Delessert, Gœpp; — M. Stapfer, tout ensemble humble chrétien et savant de race, penseur puissant, l'ami de Maine de Biran, qui initia l'un des premiers la France à la noble philosophie de Kant; — M. Auguste de Staël, servant toutes les causes libérales et généreuses; — M. Marc Wilks, qui a pris une part si grande à la fondation de toutes nos Sociétés religieuses; et enfin M. Henri Lutteroth, le futur directeur du *Semeur*, que nous avons le bonheur de posséder encore.

Quelques années plus tard, je vois figurer dans le Comité des Missions des noms qui prouvent que la Mission du dehors n'enlève rien à la Mission du dedans, car les nou-

velles recrues ont été conquises sur le catholicisme. Il suffit de citer les noms de M. le comte Delaborde, l'infatigable défenseur de la liberté religieuse, l'éminent historien de Coligny, de MM. Chipron, Lamouroux, de Valcourt, et de mon père, que tout, dans son passé de famille, éloignait du protestantisme, et qui a servi notre Société avec tant de dévouement comme son trésorier. A côté d'eux, je vois sur la liste du Comité MM. Jules et Henri Hollard et A. Monod, dont le nom dit tout.

A cette période de l'unanimité en toute chose en succède une autre où les questions divisantes ont surgi sur le terrain ecclésiastique et théologique; c'est le cours logique des choses. On n'arrête pas le développement de l'esprit humain. Il faut bien qu'il discute virilement les problèmes qui se posent. N'est-ce pas l'honneur des fils de la Réforme de les aborder franchement? De là des discussions et des divisions. Elles disparaissent toutes sur le terrain de la Mission; celle-ci refait sans cesse l'union et reconstitue le faisceau primitif, les mains s'unissant pour présenter la croix au monde païen. La théologie de Verny n'était pas celle de Meyer. Les vues ecclésiastiques de Louis Bridel, de Bernus et de ce chevalier chrétien qui s'appelait Agénor de Gasparin, différaient sensiblement de celles de leurs frères nationaux. L'œuvre ne s'en poursuivait pas moins dans le même esprit de zèle et de largeur chrétienne. Elle ne s'en est jamais départie depuis lors. Contentons-nous de rappeler le souvenir des membres de notre Comité que Dieu nous a repris ces dernières années : notre excellent trésorier, M. le comte de Pourtalès, MM. les pasteurs Valette père, Berger, Georges Fisch, M. l'ingénieur Grüner, également regrettés par leurs Églises et par tout notre protestantisme évangélique, et enfin, notre jeune frère Oscar Valette, qui, lorsque nous l'avons nommé à notre dernière assemblée générale, était déjà frappé du mal qui, dans le dessein mystérieux de Dieu, devait ensevelir tant de jeunesse, de noblesse morale et d'espérance. A ces noms,

qui sont inscrits dans le livre d'or du protestantisme, je dois en ajouter un qui mérite une mention et une reconnaissance spéciale : celui de l'infatigable directeur de notre Société pendant de longues années, M. le pasteur Grandpierre, dont la mémoire est si chère et si vénérée.

Je n'ai rien dit de l'activité douce, bienfaisante, de tant de femmes éminentes qui ont apporté à notre Comité l'aide la plus précieuse, telles que : la duchesse de Broglie, madame A. de Staël, madame Jules Mallet, et bien d'autres qui ont été des types accomplis de la femme chrétienne. Comment oublier que, parmi les premiers élèves de notre Maison des Missions, nous avons eu l'honneur de posséder des hommes comme Gutzlaff, l'apôtre de la Chine, et l'évêque Gobat, qui m'entretenait de ses souvenirs il y a bientôt vingt ans, dans son palais épiscopal de Jérusalem.

Quand je repasse tout ce grand passé, je puis bien dire que nous marchons environnés d'une grande nuée de témoins. Ils nous enveloppent aujourd'hui de leur noble souvenir et de leurs prières, car ils vivent en Dieu et dans nos cœurs. Ils nous disent : Persévérez, étendez votre œuvre sainte. — Entendons une voix plus puissante que la leur : celle du grand Témoin qui ne laisse pas son règne à d'autres et qui a promis d'être avec nous jusqu'à la fin du monde. Il nous redit aujourd'hui avec une nouvelle instance le commandement qui a constitué l'apostolat : *Enseignez toutes les nations*, et n'abandonnez pas celle que je vous ai confiée, sans négliger les œuvres nouvelles qui vous sollicitent.



AUX AMIS DES MISSIONS

Courbevoie, 9 juillet 1883.

Chers frères et chères sœurs en Christ,

La maladie a obligé vos missionnaires de Taïti de revenir

en France les uns après les autres. En 1880, vous avez vu arriver M. le pasteur Vernier avec deux de ses enfants, atteints d'une ophtalmie qui leur a fait perdre à l'un et à l'autre l'usage d'un œil. Ce cher missionnaire n'oubliera jamais la sympathie avec laquelle il a partout été accueilli. En 1882, M. Viénot, à bout de forces, dut se hâter de venir dans sa patrie refaire sa santé délabrée. Celui qui écrit ces lignes s'est vu plongé tout à coup dans le creuset de la plus profonde affliction. Sa chère compagne lui a été ravie l'année dernière d'une manière pour ainsi dire soudaine ; sa dépouille mortelle repose près de Taïti, dans l'île de Mooréa.

Un séjour de treize ans dans un pays où il fait toujours chaud, et surtout la douleur immense que j'ai éprouvée, ont ébranlé ma santé au point de rendre mon retour en France absolument nécessaire. J'ai obtenu un congé de convalescence de quelques mois aux frais de l'État. Voilà pourquoi je me trouve maintenant dans ma patrie avec mes chers enfants encore très jeunes. La compagne que j'ai perdue et qui n'avait encore que trente-cinq ans était — à Dieu seul en revient toute la gloire — une femme missionnaire d'élite, à laquelle les pasteurs indigènes de Taïti et de Mooréa et les missionnaires européens qui l'ont vue à l'œuvre ont rendu le plus touchant témoignage. Avec quelle humilité, quel zèle, quel dévouement, quelle charité, quel esprit de prière, de douceur, de foi et d'immolation elle a accompli l'œuvre que le Seigneur lui avait donnée à faire ! Grâce à elle, les enfants ont appris à aimer davantage l'instruction ; beaucoup de jeunes filles sont entrées dans la bonne voie et y persévèrent ; l'esprit de famille, d'ordre et de charité s'est beaucoup développé ; l'affection des parents pour leurs enfants a pris un caractère plus intime et plus chrétien ; grâce à son exemple, les indigènes ont appris à s'intéresser davantage aux malades, à moins délaisser les infirmes et les vieillards ; les services religieux ont été plus fréquentés, le culte de famille et l'école du dimanche plus appréciés. C'est à elle, c'est à son influence

bienfaisante de tous les jours que son mari est redevable de la plus grande et de la meilleure partie du bien que le Seigneur lui a accordé la grâce de faire pendant son séjour aux îles de l'Océanie. Laissez-moi vous traduire une lettre que l'un des pasteurs indigènes de Mooréa m'écrivit au sujet de la mort de ma bien-aimée compagne ; elle est très courte et exprime bien simplement les sentiments éprouvés par les Églises de Taïti et de Mooréa à l'égard de cette chère sœur qu'elles n'oublieront pas de longtemps.

A Monsieur Brun, pasteur.

Salut, toi et tes enfants dans l'amour de notre Seigneur Jésus ! — Lorsque j'ai appris la mort de madame Brun, j'ai été douloureusement surpris et j'ai pleuré sur elle, car c'était notre chère mère, au point de vue religieux.

Elle était très douce et très bienveillante à l'égard de tous les indigènes.

Comme elle était active à accomplir l'œuvre de Dieu, à consoler les affligés, à aider les malades et à instruire les enfants selon l'Évangile !

Tout le monde se disait : Voilà une femme pieuse et craignant Dieu.

C'est le Seigneur qui avait marqué l'époque où finirait sa carrière ; nous ne pouvions rien contre cette volonté. Que l'Éternel soit béni, car c'est de lui seul que dépendent notre vie et notre mort.

Nous savons bien qu'elle est maintenant dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire dans le ciel.

Du courage et de la patience dans ton épreuve : souviens-toi de tes enfants. Salut !

VAÏTOARÉ, *pasteur*.

Qu'on veuille bien me pardonner d'avoir parlé si longuement d'une humble et chère sœur qui réalisa, par un effet de la grâce divine, l'idéal de la femme missionnaire.

J'ai déjà dit que l'état de ma santé m'a ramené dans ma patrie ; mais j'espère que le mois d'août, passé à Vichy, me fera du bien. Après cela j'irai, Dieu voulant, dans le midi de la France voir quelques membres de ma famille et des amis. Inutile de dire que je serai heureux de saisir toutes les occasions qui me seront offertes de parler, dans les Églises et dans les écoles du dimanche, de la mission de Taïti qui intéresse si vivement notre protestantisme, et à laquelle j'espère pouvoir me consacrer encore, si Dieu m'en donne la force.

Je ne veux pas terminer ces quelques lignes sans exprimer deux sentiments : l'un de joie causé par le départ prochain pour Taïti de M. le pasteur de Pomaret et de sa chère compagne, auxquels notre gouvernement vient de confier un poste important dans cette colonie lointaine, et l'autre de sympathie à l'égard du missionnaire du Lessouto, M. Christmann, qui vient de perdre l'aide dévouée que Dieu a introduite dans le séjour de la gloire.

Permettez-moi enfin, chers frères et chères sœurs, de solliciter vivement le concours de vos sympathies, de vos prières et de votre générosité en faveur de notre Société des Missions, qui se trouve dans de grands embarras financiers au moment où de tous côtés, au sud et au nord de l'Afrique, au Sénégal et dans l'Océanie, ici et là, des peuplades intéressantes nous crient, comme autrefois les Macédoniens à saint Paul : Venez nous secourir ! Dieu nous dit : En avant ! Que nos chères Églises, émues d'une sainte jalousie, animées d'une pieuse obéissance et croyant d'une foi agissante par la charité, se lèvent et s'écrient aussi : En avant !

Votre tout dévoué dans le Seigneur,

P. Brun.



DÉPART DE M. ET MADAME DE POMARET POUR TAÏTI RÉUNION D'ADIEUX AU TEMPLE DE L'ÉTOILE

Malgré la saison avancée et l'heure peut-être peu convenable (4 heures), un grand nombre de personnes se sont réunies le mercredi 4 juillet, dans le temple de l'Étoile, pour assister à une réunion d'adieux provoquée par le départ de M. et madame de Pomaret pour Taïti. Un nombre considérable de pasteurs avait répondu à l'invitation du Comité des Missions, et sur l'estrade occupée par le bureau, on ne comptait pas moins de six missionnaires émérites ou encore en activité. La séance était présidée par M. L. Vernes, l'un des vice-présidents de la Société des Missions de Paris. Celui-ci, dans une allocution courte et serrée, a résumé la situation de notre Société par rapport à l'œuvre des Missions en général et à celle de nos colonies en particulier. En dépit d'un déficit accablant, il a constaté l'existence d'un double mouvement missionnaire au sein de nos Églises; l'un général, embrassant le monde entier sans distinction de nationalités, l'autre plus restreint et visant surtout quelques-unes de nos colonies. Le Comité des Missions n'est pas demeuré indifférent à ce double mouvement tout à la fois progressif et conservateur, et la commission, dite commission coloniale, siège en quelque sorte en permanence. Aujourd'hui, un missionnaire part pour Taïti; dans quelques mois plusieurs partiront pour le Sénégal. La Société des Missions de Paris ne saurait donc être accusée d'indifférence à l'égard de nos colonies. Mais ce mouvement auquel nous nous associons de cœur ne saurait nous faire oublier nos engagements vis-à-vis de l'œuvre du Lessouto. Dans quelques mois, M. Boegner viendra nous dire ce qu'il a vu, et constater de bouche ce que sa correspondance a déjà signalé, à savoir que la mission du Lessouto, l'une des plus florissantes de l'Afrique australe,

est certainement aussi l'une de celles qui coûtent le moins aux Églises qui l'ont fondée.

La parole est ensuite à M. P. Germond, récemment arrivé d'Afrique et que des circonstances de famille avaient empêché de se faire entendre lors de son passage à Paris il y a deux mois environ. Notre frère, dans un langage simple mais émouvant, nous a rappelé la série d'épreuves qui l'a ramené au milieu de nous. Ce n'est pas à la légère qu'il a pris cette grave décision. Après la mort de sa chère compagne, il a cru qu'en envoyant ses enfants dans sa famille, il lui serait possible de continuer son œuvre au Lessouto ; il a pu le faire en effet pendant un an ; la santé de deux de ses fils l'a contraint de revenir en Europe. Quelques détails fournis par M. Germond sur les progrès accomplis au Lessouto par le moyen des missionnaires, soit au point de vue de l'instruction, de la civilisation ou de la vie religieuse, ont vivement intéressé l'assemblée.

M. F. Puaux, dans un langage chaleureux et sympathique, a rendu hommage à la mémoire de madame Brun, dont la dépouille mortelle repose à l'ombre des arbres de Mooréa. Parlant autant en son nom personnel qu'en celui du Comité, il a pu dire : Les besoins de Taïti ne nous laissent pas indifférents ; nous suivrons la marche de cette œuvre avec sympathie, et nous ferons pour elle ce qui sera en notre pouvoir, selon la mesure de nos ressources. Mais nous ne pouvons pas nous permettre des expériences ; il faut que tout soit fait avec ordre. Nous nous efforcerons de maintenir ce que nous avons déjà et d'étendre plus loin nos conquêtes. Un nouvel ouvrier va se joindre à ces infatigables lutteurs qui nous représentent dans les îles de l'Océanie ; unissons-nous : que les Églises, le Comité et les missionnaires soient unis ensemble pour travailler à cette œuvre...

M. Brun, récemment arrivé de Taïti, a la parole. Il aurait voulu rendre un vivant témoignage à la femme missionnaire que la mort lui a ravie ; mais un autre orateur en a parlé avec

une telle onction qu'il y renonce. Il dira seulement qu'elle a accompli sa tâche avec bonheur et avec joie, n'ayant qu'un but, celui d'amener des âmes à Christ et de marcher sur les traces de son divin modèle. La Parole de Dieu n'a pas perdu de sa force là-bas; elle est et demeure la Parole du salut. La foi des chrétiens taïtiens n'est pas une foi inactive, elle produit des fruits, et l'orateur a souvent envié leur foi, qui leur donne de supporter avec tant de courage et de résignation les épreuves les plus cruelles de la vie. Ils savent au besoin exercer l'hospitalité au prix de sacrifices. Un indigène inconnu au pays avait été employé au service d'un colon français; tombé malade, il est chassé par son maître et reçu par un chrétien, qui, sans espoir de salaire rémunérateur, le reçoit chez lui et le soigne jusqu'à sa mort. La générosité n'est pas une vertu native chez les Taïtiens; mais la foi les transforme et en fait de nouvelles créatures.

Les difficultés sont grandes : Satan, jaloux des victoires remportées par l'Évangile, veut reprendre son empire sur les âmes, et, pour arriver à ce but, il met en œuvre des moyens puissants, au nombre desquels il faut nommer l'alcool et la sensualité. L'influence de la race blanche est funeste aux Taïtiens. La lutte avec le catholicisme, qui s'efforce d'accroître son influence à l'ombre souvent protectrice de nos gouvernants français, est aussi très vive.

Toutefois, qu'on se rassure; le protestantisme n'est pas appelé à disparaître de ces contrées lointaines; c'est une plante vivace qui a poussé de profondes racines dans le sol. M. Brun termine son allocution en souhaitant à M. de Pomaret et à sa compagne un bon voyage; c'est avec joie qu'on les attend et avec enthousiasme qu'on les recevra.

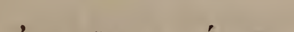
M. de Pomaret, le missionnaire partant, succède à M. Brun à la tribune. Ce frère, âgé de trente ans, est sorti du sein du catholicisme; il a fait ses études à la faculté libre de Genève et a exercé son ministère pendant plusieurs années à Chambéry. Depuis trois ans, il songeait à la mission de Taïti; c'est

l'appel adressé dans nos journaux à l'instigation du Comité des Missions qui l'a déterminé.

Il commence son allocution en disant que l'œuvre à Taïti n'était pas achevée; qu'elle allait entrer dans une phase nouvelle. Si nous voulons qu'elle nous survive, il faut que la race dont elle s'occupe devienne de plus en plus forte, et que nous songions à introduire dans son sein un principe nouveau, celui du travail, du triomphe de la volonté sur l'inertie. Le sol est riche, il ne demande que des bras pour produire. Si nous arrivons à faire mieux sentir aux Taïtiens la nécessité du travail, nous aurons fait un grand pas. On pourra en grouper un certain nombre pour cultiver le sol, puis y attirer des chrétiens protestants français, qui exerceront une influence salutaire et feront de Taïti un foyer lumineux dont les rayons s'étendront au loin sur les îles de la Polynésie. Telle est l'œuvre qu'en dehors de l'évangélisation proprement dite, notre frère et sa compagne vont entreprendre. Pour cela ils ne comptent pas sur eux-mêmes, mais sur la grâce de Dieu qui soutenait saint Paul dans sa faiblesse, et qui donnait à Oberlin le pouvoir de transformer tout un pays.

M. Viénot, le dernier des orateurs qui doivent prendre la parole, aurait bien des choses à dire pour combler les vides laissés dans les esprits par des informations incomplètes; mais l'heure est avancée et il sera court. L'œuvre à Taïti doit se développer par le moyen des écoles, d'où sortiront des ouvriers qui pourront porter l'Évangile aux îles encore nombreuses qui ignorent le christianisme ; et par des ateliers. L'Indien a du mépris pour le travail : il faut l'amener à l'apprécier et à l'aimer. L'orateur s'honore d'avoir, dans un but civilisateur, mis la main au travail manuel pour former des ouvriers. Il se réjouit de voir que M. de Pomaret est animé du même esprit que lui sur cette question si importante. Une ère de justice et d'équité commence pour Taïti, l'ère des faveurs semble avoir pris fin; profitons-en pour compléter notre œuvre dans ces îles lointaines.

Tel est en résumé le récit de cette séance qui n'a paru longue à personne, et qui nous a donné une nouvelle preuve de l'intérêt croissant de l'œuvre missionnaire au milieu de nous.



L'INSPECTEUR PRÉTORIUS

Ainsi que nos journaux l'ont annoncé, la Société des Missions de Bâle est dans un profond deuil : elle vient de subir une perte qui, arrivant à la suite de tant d'autres, a un caractère exceptionnellement poignant.

Nous ne saurions mieux exprimer à la Société sœur notre profonde sympathie, qu'en rappelant brièvement le souvenir du regretté frère, M. l'inspecteur Prétorius, qu'elle vient de perdre à la Côte d'Or, ou plutôt de voir partir pour une meilleure patrie; car lorsque l'excellent D. Maehli, qui l'a soigné comme une mère, jour et nuit, pendant sa maladie, lui annonça sa fin prochaine, un sourire illumina le visage du mourant et il répondit : « Est-ce vrai qu'aujourd'hui j'entrerai dans ma maison ? »

Né le 25 juin 1852 dans l'une de ces bonnes familles de chrétiens wurtembergeois, qui ont déjà donné tant de missionnaires à l'Église, Hermann Prétorius, fils unique d'un négociant qui pleure aujourd'hui son Isaac, se distingua de bonne heure par ses capacités et par sa piété précoce. Après avoir suivi le gymnase de sa ville natale et s'être fortement développé d'abord au séminaire d'Urach, puis à la faculté de Tubingue, il fit un voyage théologique, traversa la France et l'Angleterre et donna ses premières forces comme vicaire, aux Églises de Schnaith, de Hall et de Stuttgart; ses études distinguées semblaient le désigner au professorat, lorsqu'un appel que lui adressa la Mission de Bâle le détermina à renoncer à la gloire d'une carrière universitaire, pour aller seconder dans le travail de bureau, dans la correspondance

et dans la rédaction du journal, le successeur de M. Josenhans, M. l'inspecteur Schott.

Celui-ci, sentant que l'étendue croissante du champ de travail exigeait des forces jeunes, associa, le 12 juillet 1881, M. Prétorius à la charge d'inspecteur, et le Comité lui demanda de se rendre à la fin de l'année 1882 à la Côte d'Or, pour inspecter l'important champ missionnaire que la Société de Bâle y cultive, avec tant de dévouement, depuis bientôt soixante ans. Accompagné d'un médecin, chargé spécialement d'étudier les questions hygiéniques et climatériques, M. Prétorius partit plein d'assurance, en automne 1882, et lorsqu'il fit ses adieux aux siens, en particulier à sa chère épouse, fille du président de Stein, qui devait pendant son absence donner le jour à un fils qui ne connaîtra son père que dans le ciel, il leur dit : « Que je doive, d'après la volonté de Dieu, aller en Afrique, voilà ce que je sais pour sûr, mais si je reviendrai ou non, je l'ignore. » Il suffit de lire la riche correspondance que le jeune inspecteur envoyait à Bâle, pour sentir qu'il entrait, dès le début, en plein dans l'esprit de la Mission spéciale : Londres, Madère, Sierra-Leone, l'arrivée à Akra, la vue des premiers païens, la visite aux missionnaires, les voyages à travers les forêts vierges de la Côte d'Or, les convocations de pasteurs et d'anciens noirs, l'une d'elles comptant 117 assistants et délégués, — tout cela passe devant le lecteur avec l'intérêt que donnent des impressions fraîches, profondes, sympathiques, exprimées avec verve par une âme forte, énergique et aimante. La première période du voyage fut fort heureuse ; on célébrait la fête de Noël à Odermase, au milieu des palmiers ; on arrivait le 27 décembre aux hauteurs d'Akropong ; là on suivait les beaux établissements scolaires, l'école normale, l'école de théologie ; on allait partir pour les montagnes ; partout l'effet béni du voyage se faisait sentir, on eût dit une tournée triomphale de l'Évangile. Mais le sombre et mystérieux ennemi qui guette le voyageur d'Afrique au moment où il

s'y attend le moins, livrait son premier assaut dès les premiers jours de janvier. Prétorius avait été infirmier volontaire en 1870, et avait payé ses fatigues d'une maladie dangereuse, qui paraît l'avoir mal préparé aux fièvres africaines. Il se remit cependant des premières attaques, et, ne voulant pas que les nègres des stations les plus éloignées de la Côte se crussent moins aimés du Comité que les autres, il força son voyage dans l'Akem, et laissa partout l'impression profonde d'un véritable ami des noirs. Lorsqu'une seconde, puis une troisième attaque de fièvre vinrent donner des alarmes sérieuses, on vit les païens eux-mêmes invoquer leurs fétiches pour leur demander la guérison de l'homme blanc. Mais la mort semblait à l'œuvre. Après les trois coups qui avaient frappé l'an dernier la famille Preisswerk, le 8 septembre 1882, avait succombé Jean-Jacques Schœller, laissant une compagne, veuve pour la seconde fois; le 19 janvier 1883 mourait le missionnaire Nathanaël Dieterle, à l'âge de 32 ans; environ dix jours plus tard, le 1er février, succombait à Oyoko la jeune femme du missionnaire Buck, arrivée seulement depuis trois mois, et le 15 février le missionnaire Jacob F. Krauss; le 16 mars la veuve de M. Dieterle allait rejoindre son mari, après avoir dû se séparer de sa petite fille Anne que le missionnaire Turrer a ramenée en Europe, et avoir le 7 mars donné le jour à un petit garçon désormais orphelin qui portera le nom de son père, Nathanaël. On comprend que cette série d'émotions ait ébranlé profondément l'inspecteur Prétorius et contribué à aggraver son état. Le 3 mars on le ramenait de Begoro à Akropong, de là à Aburi, qui est plus salubre, puis à Akra, d'où l'on comptait l'embarquer pour Ténériffe et l'Europe; le 5 avril, le paquebot qui devait ramener en Europe MM. Steiner, Weimer et Munz, mouillait à Akra, mais le malade était trop faible pour qu'on songeât à l'embarquer; ce n'est qu'un mois plus tard qu'un télégramme apportait à Bâle la terrible nouvelle qu'il avait succombé le 7 avril.

Ses dernières paroles furent celles d'un cantique qu'il connaissait sans doute par cœur dès son enfance : *Le Seigneur n'a pas encore abandonné les siens. Non ; il ne les abandonnera jamais.*

Comme le faisait observer le président de la Société, en lui s'est accomplie la parole de saint Paul, Rom. XIV, 8 : Si nous vivons pour le Seigneur, nous mourrons aussi pour le Seigneur. Ce douloureux sacrifice imposé à la mission de Bâle profitera en définitive, nous ne saurions en douter, à l'œuvre du Seigneur. L'abnégation, le courage, l'amour du jeune témoin de la vérité ont fait une impression profonde sur les Églises d'Afrique et même sur les païens. Et comment douterions-nous que cette impression ne soit féconde? Que Dieu Notre Père soutienne et bénisse nos frères de Bâle et console de ses meilleures consolations la veuve, les enfants et les parents du regretté inspecteur Prétorius. Après de tels coups, chacun sent combien l'œuvre missionnaire est solennelle, et combien elle réclame que tous ceux qui s'en occupent s'appuient sur la promesse du Maître : « Je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde. »



L'EXPÉDITION CATHOLIQUE AU ZAMBÈZE ET DANS LE PAYS DES MATÉBÉLÉS

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié qu'au moment où l'on décidait la fondation d'une station missionnaire dans le pays des Barotsis, il fut fait mention d'une grande expédition catholique qui se proposait de pénétrer dans la même région. Un livre allemand, édité l'année dernière à Fribourg en Brisgau, par les soins de la Société de Jésus, ainsi que les renseignements trouvés dans les journaux catholiques, nous permettent aujourd'hui de donner quelques détails qui, à la veille du départ de notre propre expédition, ne peuvent

manquer d'intéresser : il va sans dire qu'en le faisant nous désirons éviter tout ce qui, de près ou de loin, pourrait ressembler à de la polémique. Les efforts considérables que le catholicisme contemporain fait pour s'établir dans l'Afrique centrale et pour regagner l'avance qu'il a laissé prendre au protestantisme, sont généralement peu connus ; mais il importe pour plus d'une raison d'être au courant d'un mouvement qui ne peut manquer d'avoir une grande influence sur la marche subséquente de la Mission évangélique. Quand il s'agit d'un pays où nous allons nous établir, il va sans dire que nous nous intéressons doublement à tout ce qui le concerne.

En 1879, l'expédition catholique, composée de dix-sept pères et frères jésuites, sous la direction d'un Belge, le père Depelchin, partait de Grahamstown, dans la colonie du Cap, pour pénétrer dans l'intérieur. Le plan de la mission, tel qu'il avait été tracé par la Société de Jésus et approuvé par Léon XIII, était de prendre possession, au nom de l'Église romaine, de l'immense territoire compris entre les lacs Nyassa et Bangwéolo au nord, le Limpopo au sud, le 22e degré de longitude est (Greenwich) et la mer des Indes. Pour se maintenir en communication avec la colonie du Cap et le collège catholique de Grahamstown, une station intermédiaire devait être fondée à Shoshong, résidence de Khama, le chef bien connu des Bamangouatos. Le but prochain de l'expédition était en outre d'établir des stations dans le pays des Matébélés, si possible aussi dans celui d'Umzila (qui s'étend du Zambèze à Delagoa-Bay et du Limpopo à la mer). De là le père Depelchin comptait se diriger vers le Zambèze, et semble avoir eu dès l'abord en vue de s'établir à Seshéké ou dans toute autre ville de la vallée des Barotsis.

Ce plan, tracé sur de si vastes lignes, ne devait pas se réaliser aussi facilement que ses auteurs semblent l'avoir cru. Des difficultés qu'ils avaient négligé de prévoir sont

venues sur plus d'un point s'opposer à leurs entreprises. Ainsi, malgré la pressante lettre de recommandation dont ils avaient eu soin de se pourvoir auprès de sir Bartle Frere, alors à l'apogée de son influence au sud de l'Afrique, Khama leur refusa nettement l'autorisation d'établir une station sur son territoire, pensant qu'une mission rivale pourrait entraver et compromettre le succès de l'œuvre si bien commencée par les missionnaires de la Société de Londres. Il est curieux de comparer le récit du père Teroïde avec celui que M. Mackenzie a donné du même fait, il y a quelques années, et qu'il confirme en tout point. Ajoutons que, malgré leur désappointement et un dépit bien naturel, les missionnaires catholiques rendent pleine justice à Khama et à son noble caractère chrétien; par contre, leurs préjugés les empêchent de voir dans l'œuvre accomplie par le protestantisme autre chose qu'un succès éphémère et superficiel.

Le père Depelchin devait être plus heureux à Gubuluwayo, auprès le Lo-Bengula. Nos lecteurs n'ont pas oublié ce fameux tyran zulu, chef des Matébélés, successeur de Mosekatsi, aussi cruel et farouche que lui. Ce fut lui qui retint quelque temps captifs M. Coillard et ses compagnons, et devant son opposition ils durent renoncer à la mission projetée chez les Banyaïs. La lettre de sir Bartle Frere et les services que les pères purent rendre au roi nègre leur procurèrent une réception toute différente, et, quoique avec peine et après une longue attente, ils réussirent à obteni rl'autorisation de s'établir auprès de lui. Aujourd'hui, la station catholique de Gubuluwayo est fondée, et par celle de Tati elle reste en communication avec la Colonie. D'après les dernières nouvelles, il paraîtrait que ces deux établissements ne répondent qu'imparfaitement au but qu'on s'était proposé d'atteindre, depuis que Lo-Bengula a transporté sa résidence à quelques lieues à l'est de Gubuluwayo. Quoi qu'il en soit, la Société de Londres (dont les missionnaires sont établis à Inyati depuis environ vingt ans) n'est maintenant plus seule

à travailler chez les Matébélés, et aux nombreuses difficultés contre lesquelles elle a eu à lutter jusqu'ici sont venues se joindre celles qui résultent certainement de l'établissement d'une mission rivale.

Une tentative faite par quatre pères pour s'établir dans le pays d'Umzila fut moins heureuse. Trahis par leurs guides, attaqués par les Cafres, affaiblis par la fièvre et les privations, les membres de l'expédition ne réussirent à atteindre le kraal d'Umzila qu'au milieu de dangers et de difficultés innombrables, et là deux d'entre eux ne tardèrent pas à payer de leur vie leur dévouement à la cause missionnaire. Tout le récit de cette expédition est d'un haut intérêt et nous présente un bel exemple d'héroïsme chrétien. Les deux survivants eurent toutes les peines du monde à rejoindre le gros de la mission, et dès lors le projet d'établir une station chez Umzila semble avoir été, du moins momentanément, abandonné.

Les efforts faits par le père Depelchin pour étendre la mission vers le Zambèze n'ont également été couronnés que d'un succès partiel. La station qu'il a fondée à Panda-ma-Teuka peut être dans l'avenir d'une grande importance. Placée comme elle l'est à quelques journées de marche des fameuses chutes du Zambèze, commandant la route du pays des Barotsis et de celui des Batongas, elle est comme un centre d'où les missionnaires pourront, si des circonstances favorables se présentent, rayonner dans toutes les directions. Mais à l'heure qu'il est il ne semble pas que l'expédition catholique ait réussi à pénétrer plus loin. La station de la Sainte-Croix, dans le kraal de Mowemba (sur la rive gauche du Zambèze, vers le 29e degré de longitude est), un chef important des Batongas, a dû être abandonnée quelques semaines au plus après sa fondation, le père Teroïde, un des membres influents de l'expédition, étant mort, probablement empoisonné. Cet échec, surtout si l'on tient compte des circonstances qui l'ont accompagné,

anéantit, probablement pour longtemps, tout espoir de s'établir dans l'importante tribu des Batongas, bien qu'une lettre de septembre 1882 parle d'une nouvelle tentative sur laquelle nous n'avons aucune donnée positive. A la même époque, les deux voyages du père Depelchin à Seshéké, auprès du roi Robossi (ou Leboshi), n'avaient encore amené aucun résultat; il était bien question d'une nouvelle expédition, mais une réception favorable semblait assez problématique. Sous peu, nous saurons probablement à quoi nous en tenir. Il est intéressant de constater que c'est du côté des Barotsis que les membres de la mission catholique tournent de plus en plus leurs regards. Cela n'est que naturel, quand on pense que Seshéké est un des points les plus importants de la route de l'Afrique centrale. Capitale d'une vaste agglomération de peuple, située sur un fleuve immense, où les marchands portugais de Benguela se rencontrent avec les *traders* anglais de la colonie, Seshéké est probablement appelé à jouer un grand rôle dans l'histoire de la civilisation et de la christianisation du grand continent noir. Il n'est dès lors pas étonnant que le catholicisme tienne tant à s'assurer cette position de premier ordre.

Nous aurions eu encore beaucoup à glaner dans ces lettres, qu'on ne peut parcourir sans un vif intérêt. Les jugements portés par des catholiques sur des missions protestantes bien connues sont souvent piquants et imprévus; bien que faux en général, ils ne seront pas lus sans utilité pour ceux qu'ils concernent. Un long séjour à la cour de Lo-Bengula a permis aux missionnaires d'ajouter une foule de renseignements nouveaux et instructifs à ceux que nous possédions déjà sur le pays des Matébélés, et le récit du fatal voyage du Limpopo à Sofala à travers le pays inhospitalier des Cafres d'Umzila nous familiarise un peu avec une contrée jusqu'ici entièrement inexplorée. En voyant ces nombreux champs de travail où tout reste encore à faire, l'œuvre déjà accomplie paraît presque insignifiante. Le catholicisme pourra-t-il

réussir à lui seul à donner à ces populations noires l'Évangile dont elles ont un si grand besoin? Est-il capable de leur donner une vitalité suffisante pour qu'elles ne disparaissent pas devant les flots montants de l'invasion européenne? *Dies docebit;* mais nous devons dire qu'une expérience de trois siècles, ainsi que les quelques spécimens de conversions que leurs lettres nous présentent, prouvent qu'à côté d'un dévouement admirable et d'un zèle désintéressé il y a trop souvent chez les missionnaires romains une désolante superficialité et trop peu de compréhension de la portée morale de la religion de Jésus-Christ. Les neuf tombeaux qui, en moins de quatre ans, se sont ouverts pour les membres de l'expédition catholique au Zambèze montrent qu'eux aussi ne ménagent pas leurs vies, et que dans toutes les confessions chrétiennes le Crucifié a toujours ses martyrs. Mais quand on essaie de constater les résultats des grands travaux missionnaires de Fr. Xavier et de ses disciples aux Indes, en Chine, au Congo, dans l'Amérique du Sud et ailleurs, il est bien difficile de croire à l'avenir de semblables entreprises.

Il nous paraît, en terminant, que cette nouvelle tentative de la mission catholique nous impose de nouveaux devoirs. Notre siècle a jeté dans les bras du protestantisme le gros de la population noire de l'Afrique du Sud; les peuples du Limpopo et du Zambèze, rameaux de la même famille, doivent aussi lui appartenir. Il serait triste de penser que les habitants des bords du Zambèze fussent conquis par l'Église de Rome, lorsqu'on réfléchit que c'est à cette partie de l'Afrique que le nom de Livingstone est le plus intimement lié, et que seules des difficultés insurmontables ont jusqu'ici empêché aucune mission protestante de s'y établir. L'expédition de M. Coillard ne vient donc pas trop tôt, et nous hâtons de nos vœux le moment où il pourra enfin se mettre à l'œuvre et donner à une population qui en a un si urgent besoin l'Évangile de Jésus-Christ.

E. J.

FORMATION D'UN COMITÉ AUXILIAIRE A MONTPELLIER

Montpellier, le 16 juillet 1883.

Au moment de mettre sous presse nous recevons la lettre suivante, que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs :

Monsieur et cher frère,

Le 19 juin, une réunion à laquelle les amis des Missions de notre région avaient été invités a eu lieu à Lunel (Hérault), dans le but de nommer un comité auxiliaire de missions. Dans cette réunion, un comité provisoire, qui s'était formé, a été nommé comme comité définitif, avec la faculté de se compléter, ce qu'il a fait le 26 juin, en appelant un certain nombre de frères, pasteurs et laïques, à se joindre à lui.

Nous voilà donc constitués en comité auxiliaire du Comité de Paris.

Il nous a semblé qu'au moment où le monde païen s'ouvre de plus en plus à l'œuvre missionnaire, il importait que nos Églises se rendissent un compte plus exact de leurs devoirs relativement à l'évangélisation à l'extérieur, et aussi qu'elles sentissent mieux les immenses privilèges qu'il y a à obéir à cet égard au commandement de notre divin Chef.

Nous chercherons à atteindre ce double but, en nous servant des moyens qui ont été reconnus les plus propres à provoquer un véritable intérêt en faveur de la mission.

Que le Seigneur, dont nous rechercherons la gloire, seconde nos efforts, et que les amis des Missions lui demandent sa bénédiction pour tout ce qui sera fait en son nom !

Recevez, monsieur et cher frère, nos plus fraternelles salutations en Jésus-Christ.

Pour le comité :

Le président, E. Banzet, pasteur.

Le secrétaire, E. Teule, pasteur.

Le trésorier, A. Castan, professeur à la Faculté de médecine.

Le Gérant : Alfred Boegner.

10101. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE JUBILÉ AU LESSOUTO

Dans notre dernier numéro du *Journal des Missions*, nous avons donné quelques extraits de lettres particulières ayant trait au Jubilé célébré à Morija; nous avions l'espoir qu'un récit complet nous serait envoyé par l'un des membres de la mission et nous n'avons pas été trompé dans notre attente. Nos lecteurs apprécieront, comme nous l'avons fait nous-même, les observations si justes qui se trouvent comme enlacées au récit vif et piquant que nous fait le missionnaire de Hermon, de cette grande fête à la fois chrétienne et nationale. (*La Rédaction.*)

Hermon, 12 juin 1883.

Je vous ai promis un récit de la fête du Jubilé de notre mission du Lessouto ; mais je me demande comment faire ce récit pour qu'il corresponde quelque peu à la réalité. Dans des affaires de ce genre, ce qui frappe, ce qui est caractéristique, ce ne sont pas les grands discours ou les personnages importants, mais cette fameuse couleur locale que l'on admire, mais que l'on ne rend pas dans un récit.

C'est le lundi, 28 mai, que nous avons quitté Hermon. Il fallait être bien décidé à prendre part à la fête du Jubilé pour se mettre en route par le temps que nous

avions ce jour-là. Le vent du sud-ouest soufflait avec rage, entraînant à sa suite toute la poussière du pays ; il faisait très froid, il pleuvait, il y eut même de gros flocons de neige; on ne savait où se réfugier; ces journées d'hiver sont si rares, qu'on n'est jamais prêt à les affronter. Coïncidence étrange : le jour où les premiers missionnaires français eurent leur première entrevue avec le chef des Bassoutos, Moshesh, sur la montagne de Thaba-Bossiou, il y avait quelques pouces de neige sur tout le pays et il faisait un froid excessif. Malgré le froid, nous arrivions donc à Morija le 29, en compagnie de madame Lautré, que nous avions rejointe en route. Nous étions presque les premiers et nous eûmes le plaisir d'assister à l'arrivée des missionnaires, de voir les cavalcades converger vers la station, de suivre de loin les progrès des wagons le long du chemin, et même d'aller à la rencontre des derniers arrivants. Le mardi soir tout le monde était casé; la famille alsacienne avait son quartier général chez les amis Dyke; cette aimable attention de la part de nos amis de Morija nous a bien fait plaisir.

Mercredi la cloche sonne. Jamais Job, le sonneur légendaire de Morija, n'avait tant et si longtemps sonné. On se groupe près de l'Église. La fanfare dirigée par M. Mabille attire autour d'elle un immense cercle d'auditeurs ébahis, et contribue pour sa part au succès du Jubilé. Je ne suis pas partisan de l'usage de la grosse caisse dans les réunions religieuses; mais dans le cas spécial, cette fanfare, chantant des cantiques ou des airs devenus nationaux au Lessouto, avait une belle mission à remplir; elle faisait cloche, réunissait les gens, les conduisait au lieu où se tenaient les assemblées. Le son de ces instruments cadrait si bien avec le but du Jubilé : se réjouir et rendre grâce ! C'étaient les grandes orgues, quand on tire le grand jeu pour un jour de fête.

Nous emboîtons donc le pas derrière la fanfare et descendons au lieu assigné pour la réunion, c'est-à-dire sur l'emplacement même où MM. Casalis, Gossellin et Arbousset

plantèrent leur tente en 1833, quand ils fondèrent Morija. Nous étions assis à l'ombre de grands saules plantés par M. Arbousset; près de nous, deux pins plantés par madame. Un peu plus haut, la chapelle de Morija. Il y avait même, détail à noter, un pan de mur qui enclôt le terrain où nous étions, qui faisait autrefois partie de la première chapelle. On nous le montre. Nous le regardons avec respect : c'est un monument historique qui attend la fondation d'un musée archéologique au Lessouto. L'assemblée se composait des catéchistes du Lessouto, de délégués des Églises, de la famille missionnaire, de quelques chefs et de tous ceux qui avaient pu venir à la fête, invités ou non. La guerre civile des fils de Molapo avait fait à notre Jubilé une malheureuse concurrence. La plupart des chefs n'avaient pu accepter notre invitation; d'autres ne s'en étaient pas souciés par indifférence ou par hostilité. En tout environ 1,000 personnes; d'Européens nous étions 80 ! et nous eussions été 100 si nous avions été au complet.

Pour compléter ces interminables préliminaires: l'estrade qui servait de tribune était placée devant un beau drapeau que les Mabille ont rapporté de France et qui porte une gerbe de mabélé, de blé et de maïs, avec ces mots, qui sont la devise que nous voudrions voir accepter par les Bassoutos : La paix produit l'abondance.

La séance du mercredi fut consacrée au passé; nous avions dans l'assemblée quelques vieux Bassoutos, témoins de ce qui s'était passé en 1833. C'est naturellement eux qui eurent les honneurs de la journée. Le vieux Ricard, catéchiste de Morija, raconte d'abord ce qu'étaient les Bassoutos avant l'arrivée des missionnaires, leurs guerres avec les Korannas, leur misère, leur ruine prochaine. Les Korannas avaient des fusils et canardaient les Bassoutos, qui n'y comprenaient rien. Ils croyaient que l'explosion était causée en soufflant dans le canon du fusil. Tout leur bétail tombait sans coup férir au pouvoir de l'ennemi. L'arrivée des missionnaires changea

tout cela. Depuis qu'ils sont là les Bassoutos ont prospéré, sont devenus la tribu que nous connaissons et qui passe pour une des plus puissantes au sud de l'Afrique.

Vint ensuite Luca, celui qui conduisait le wagon de nos premiers missionnaires quand ils mirent le pied au Lessouto pour la première fois. Luca jouit de faire ce récit; il sent qu'il a son auditoire dans sa manche; l'attention qu'on lui prête lui donne un talent narratoire tout charmant. Il cause, il rit, il s'anime. Il nous ramène au temps où ses cheveux étaient comme « ces branches de saules », c'est-à-dire longs et papillotés comme les portaient les païens d'autrefois. Il nous parle de ce fameux chasseur griquois que les Bassoutos appellent Kompi, mais dont le vrai nom est Adam Krots et qui fut celui qui conseilla à Moshesh de tâcher d'avoir des missionnaires. « Un fusil, dit-il, ne saurait te protéger contre les attaques des Korannas, c'est l'Évangile qui sera ton meilleur bouclier. » Et Moshesh, qui voulait être à l'abri des incursions désastreuses de l'ennemi, envoie des bœufs en grand nombre pour acheter des missionnaires.

Quand un Mossouto raconte, il tient à donner des détails pour montrer qu'il est véridique. Il dira que les bœufs de Moshesh avaient telle et telle couleur; que l'on partit à telle heure, que l'on coucha à tel endroit. Il vous fait faire avec lui le voyage d'il y a cinquante ans, et il vous dira le jour de la semaine où l'on est arrivé, montrera le ciel et dira : Le soleil était là ou là quand nous dételâmes. Luca parla longtemps et bien : il avait le droit d'être long, et nous l'écoutâmes avec le plus grand intérêt. C'est lui qui a été la pièce de résistance du Jubilé. D'autres aussi ont cependant bien parlé; Letsié a tout raconté, étant l'un des principaux acteurs de l'arrivée des missionnaires. Mais Luca éprouvait un tel plaisir à faire son récit que sa joie se communiquait à tous. A côté des faits, il y avait le sentiment, la vie et de beaux accents de reconnaissance envers Dieu.

Je passe des orateurs de moindre importance : notons

Sylas, de Morija, un vieux qui aime bien à faire rire ou à parler cru et qui raconte le premier culte auquel il ait assisté. Il est bon de savoir quelles furent les premières impressions des Bassoutos dans leurs rapports avec les missionnaires blancs. « Quand on faisait la prière, nous nous agenouillions, mais nous avions peur ; nous nous disions : Que vont nous faire ces hommes blancs ? Nous mettions nos mains sur nos figures, mais en écartant les doigts, pour voir ce qui allait arriver, et, quand on disait : *Amen!* nous étions soulagés, et disions : « Tiens, ils ne nous ont pas fait de mal. »

Tsekelo se leva à son tour. Tsekelo, ce fils de Moshesh qui, en 1869, je crois, alla plaider la cause des Bassoutos à Londres et de là fit une visite à Paris.

Tsekelo est d'un embonpoint fâcheux et d'une loquacité extraordinaire; s'il n'a pas d'autre qualité, il faut lui laisser celle-ci, c'est qu'il peut se lever sans avoir rien à dire et, malgré cela, charmer son auditoire pendant une heure et plus. Il rappelle Numa Roumestan qui disait : « Quand je ne parle pas, je ne pense pas. » Il se lève donc, commence à parler et déjà un murmure a passé par la foule, on s'est donné des coups de coude significatifs, on a fixé les yeux sur le parleur. Cela suffit pour lancer notre homme. Il raconte ce qu'il n'a pas vu, mais ce que lui ont raconté les témoins oculaires, Moshesh surtout, au sujet de l'arrivée des premiers missionnaires. C'est donc un récit de seconde main, mais je suis convaincu qu'un témoin oculaire n'aurait pas mieux raconté. Nous vîmes le vieux Mokhachane, père de Moshesh, se gendarmer contre l'idée d'avoir des blancs dans le pays et affirmer, peu après, que les missionnaires n'avaient apporté au Lessouto qu'une seule bonne chose, savoir : le sucre, dont il raffolait. Nous vîmes M. Casalis et ses compagnons installés dans la hutte de Mamohato, la première épouse du chef, entourés de la curiosité méfiante des gens; on leur apportait de grands pots d'eau, parce que, disait-on, ils venaient de la mer. On riait quand ils essayaient d'appren-

dre la langue du pays, et l'on se demandait ce qu'ils pouvaient bien avoir à dire, etc. Tsekelo nous fit ce tableau de main de maître ; c'était une vraie résurrection du passé faite par quelqu'un qui avait tout vu, tout entendu, tout senti. Tsekelo a eu ceci d'excellent : il a établi le contraste entre le passé et le présent et montré par là quel changement l'Évangile a produit dans le pays. Il a de plus vivement intéressé son auditoire. Son discours dura plus d'une heure, et si le soleil ne s'était pas couché si vite, ces flots de paroles, pressés, imagés, auraient coulé indéfiniment sans qu'on s'en fatigue.

M. Alfred Boegner a présenté à l'assemblée les salutations de M. Casalis, du comité, des Églises amies de la mission du Lessouto, et il l'a fait comme il faut. Sa parole éloquente sympathique et émue, a fait beaucoup d'impression. Il parlait avec autorité et son discours a trouvé le chemin des cœurs. J'aurais dû dire que nous avions coupé cette journée, par un entr'acte de deux heures pour le repas du milieu du jour, et que l'on avait chanté plusieurs cantiques entre les discours. Je citerai le cantique du Jubilé, sur un air du *Jubile Singers*, une complainte en neuf versets résumant l'histoire de la mission depuis sa fondation jusqu'à ce jour. Je dis complainte, pour désigner le genre de cette pièce, une vraie inspiration de M. Mabille et qui a eu un grand succès à cause de sa simplicité même. Ce sont de ces heureuses trouvailles qui donnent à des fêtes leur vrai cachet et contribuent à leur succès.

Jeudi, nous continuons à avoir des discours, discours les plus variés, discours de chefs, discours de membres de nos Eglises, témoins oculaires et autres. J'ai moi-même réussi à prendre la parole. Confessons-nous : j'avais terriblement envie de parler. Il m'était venu, la veille, une idée, et elle m'avait tourmenté pendant la nuit ; j'étais mal à mon aise, couvant cette maladie spéciale des gens qui parlent en public et qu'on appelle un discours rentré. Bref, j'avais mon

discours, je pus le placer. Cela n'allait pas mal, quand on vit arriver la voiture de Letsié. Adieu mon auditoire, adieu la moitié de mon allocution. Il fallut résumer, raccourcir, et nous nous dispersâmes pour saluer le pouvoir suprême du Lessouto (1).

La présence de Letsié provoqua d'abord la lecture de la lettre de M. Casalis père et du Comité aux Églises du Lessouto, aux chefs et à toute la tribu. Nos amis auront lu dans le *Journal des Missions* cette belle épître, si pleine d'amour et de sollicitude, et qui devrait être gravée dans les cœurs de tous ceux qui l'ont lue, au Lessouto du moins. M. Alfred Boegner se leva ensuite pour présenter au chef les salutations et les vœux du Comité : un message d'amour, de reconnaissance et d'avertissement. D'amour, parce que les Églises de France aiment les Bassoutos; de reconnaissance, à cause de la protection que les chefs ont accordée jusqu'à présent, malgré de grandes défaillances et inconséquences de leur part ; d'avertissement, parce que le Lessouto est en danger et qu'il doit se cramponner à l'Évangile pour être sauvé. Appel au chef et à la tribu tout entière pour se convertir.

Letsié se lève et raconte, lui aussi, l'arrivée des missionnaires. C'est lui qui a été envoyé à leur rencontre de l'autre côté du Calédon, qui s'est établi avec eux à Morija et a assisté à tous leurs débuts. Mais comment raconter ou résumer un discours de Letsié? Il déterre le passé dans ses plus menus détails ; lui aussi sait le jour et l'heure où l'on est arrivé, quand on a fait du café, quel bœuf s'est égaré et ce que chacun a dit. Parfois son discours se transforme en dialogue. Letsié appelle un certain individu perdu dans l'auditoire : « Un tel, n'est-ce pas que telle chose s'est passée ainsi ? Qu'a dit Moshesh ? » On cause, on discute, le discours reprend ses

(1) Le narrateur est par trop modeste. Il nous est revenu que le discours de notre frère de Hermon était parfaitement bien conçu, plein d'une grande actualité et qu'il a produit une vive impression.
(*La Réd.*)

droits sur la conversation, pour lui céder de nouveau le pas. Voilà le vrai genre des Bassoutos. Nos discours bien préparés, divisés, débités d'une seule haleine sont acclimatés dans le pays, mais le vrai genre des Bassoutos, c'est cette causerie publique provoquée par l'orateur, ce dialogue entre lui et un témoin qu'il provoque à parler. A notre sens, il y a beaucoup de décousu dans un discours de Letsié; nous dirions volontiers qu'il patauge, qu'il bavarde, qu'il divague même; mais non, tout va au but. Les Bassoutos comprennent, jouissent, et souvent devinent le sens caché des allusions là où nous ne voyons que du feu. Letsié fut naturellement écouté avec une religieuse attention : on n'est pas le grand chef pour rien. Son récit fut plusieurs fois interrompu par des cris d'assentiment. Letsié ayant dit : « Rendons grâce ! » toute l'assemblée de s'écrier : « Rendons grâce. » Ou bien : « Que Dieu nous donne la paix », et mille poitrines de répéter : « Que Dieu nous donne la paix. » Ces cris, qui sont un autre trait caractéristique d'une assemblée de Bassoutos, sont d'un effet saisissant.

Après Letsié, quelques orateurs encore. Notre réunion a quelque peu perdu le caractère d'une réunion d'Église; elle est devenue un pitso, une assemblée nationale. Faut-il le regretter? Je ne le crois pas. Notre désir était que le Jubilé fût une fête nationale; nous n'avions pas arrêté d'ordre du jour bien déterminé, nous comptions sur l'imprévu pour nous aider. Les discours de nos chefs nous ont aidés à réaliser notre but. Le mélange d'allocutions de missionnaires et de chefs, de chrétiens et de païens, a produit ce que nous espérions : quelque chose de populaire, de national, où chacun trouve ce qu'il aime; un ensemble d'impressions provoquées par un seul sujet; la reconnaissance envers Dieu, mais exprimée de différentes manières et suivant les dons de chaque orateur. N'est-ce pas là ce à quoi nous devions viser pour que notre Jubilé soit autre chose qu'une affaire d'Église et de chrétiens?

C'est d'autant plus vrai que nous désirions profiter de cette circonstance unique pour inviter les chefs et la tribu à accepter l'Évangile. Il fut un temps où nos prédécesseurs avaient lieu d'espérer une conversion plus ou moins complète de la tribu. Plusieurs chefs étaient de fervents chrétiens. On parlait d'abolir officiellement les mauvaises coutumes païennes; les Églises se remplissaient; il y avait du souffle, de l'entrain et un vrai désir de suivre la loi divine. Mais, hélas! la réaction se fit: désertion des chefs, désertion des sujets, calme plat, parfois hostilité. Il fallut continuer à évangéliser sans grand succès, compter des unités au lieu de dizaines, et compter sur une conquête pénible et systématique là où on croyait qu'un assaut suffirait. C'est alors que M. Arbousset, dans un moment de découragement (lui qui ne se décourageait jamais), proposait à M. Maeder de bâtir un mur de séparation au travers de l'Église de Morija, qui serait toujours trop grande, et que M. Maeder refusait, disant « que ce serait une dépense inutile, une mutilation de ce temple qu'il avait bâti de ses mains, et qu'enfin il se remplirait quand même. »

Le fait est que maintenant l'Église est trop petite, que nous comptons au Lessouto au delà de 6,000 chrétiens, que nos stations se sont multipliées, que nous avons soixante-dix annexes, des écoles en grand nombre, et que notre influence se fait sentir sur une portion considérable de la tribu. Le fait est aussi que la tribu, comme telle, est restée païenne et n'a pas renoncé à celles de ses coutumes qui sont entachées de péchés.

Les chrétiens forment une infime minorité, un petit Etat dans l'État, et le paganisme semble aussi vivace, sinon plus, que dans les temps anciens.

Le Jubilé nous a donné l'occasion de faire un puissant appel à la nation. MM. Mabille et Boegner se sont faits les interprètes des missionnaires, pour secouer les païens de leur torpeur et pour mettre, une fois de plus, le salut à leur

portée. Ils ont dit des choses fortes, puissantes, qui n'ont pu faire autrement que d'inquiéter les païens dans leur fausse sécurité. On ne s'entend pas appelé si vivement de la part de Dieu sans être remué. Oh! si cette émotion aboutissait à des actions, à une transformation intime de la conscience, de l'individualité tout entière! Je n'ose l'espérer beaucoup. Les émotions se dissipent si vite au feu des tentations et des habitudes invétérées! Mais désespérer serait un manque de foi et d'amour. Attendons, persévérons, prions. Dieu saura tirer parti de ce que les uns ont dit et de ce que les autres ont éprouvé.

Enfin (c'était le vendredi matin), M. Morgan, pasteur hollandais de Bloemfontein et délégué du Synode de l'Église hollandaise de l'État-Libre, a fait une allocution chaleureuse à laquelle M. Mabille et un nommé Simon Fekou ont répondu. La réponse de Fekou fut amusante : « Autrefois, vous nous traitiez avec dédain. Vous disiez que si vous rencontriez un noir au ciel, vous prendriez vos chapeaux et sortiriez. Aujourd'hui, vous dites que nous sommes vos frères! Vous venez à notre Jubilé! Nous devons cela au grain de moutarde dont parle l'Évangile. »

Le service du jeudi matin avait été clos par une collecte en faveur de M. Coillard, qui n'a produit que 675 fr.; on n'avait pas été suffisamment averti. Dans l'après-midi, il y eut un service d'exhortation mutuelle au temple qui se termina par la sainte Cène. Enfin distribution d'une petite brochure, rédigée en sessouto par M. Kruger, et racontant les débuts de la mission.

En résumé, le Jubilé a été une grande et belle fête religieuse et un peu nationale, s'il est vrai, comme on dit, que, quand Letsié est là, c'est comme si toute la tribu y était. La note de la reconnaissance a joyeusement retenti; celle de la vigilance a été fortement accentuée par les missionnaires; le regret que nous éprouvons de voir les Bassoutos si revêches à l'Évangile a été exprimé par M. Dyke père, avec

toute l'autorité que lui donnent son âge et ses longs états de service. Nous ne nous sommes pas contentés de jouir des bénédictions passées, de Dieu ; nous avons reconnu nos devoirs envers Lui et envers les païens, et pris dans nos cœurs des résolutions pour l'avenir. Cet ensemble de points de vue a produit un effet bienfaisant : nous pouvons nous remettre au travail, appuyant nos nouveaux efforts sur les bénédictions antérieures de Dieu. Sans vouloir rien exagérer et tout en reconnaissant les défauts de notre Jubilé, je crois pouvoir dire qu'il s'est passé de la façon la plus satisfaisante.

Outre le Jubilé proprement dit, que je n'oublie pas de mentionner un ou deux faits qui ont paru contribuer à nous rendre cette fête charmante.

Et d'abord la réunion de toutes les familles missionnaires. Vous ne vous figurez pas ce que cette réunion a de doux. C'est la seule occasion que nos dames ont de se voir ; elles font ou refont connaissance, se lient d'amitié, se présentent leurs enfants. Et les enfants, qui d'abord se regardent de loin, avec timidité, puis se mêlent, s'amusent, font du tapage et jouissent d'être en si grande compagnie.

Nous avons eu trois soirées, ou réunions de toute la famille missionnaire, une fois dans la salle d'école de M. Mabille, deux fois chez les Casalis, avec un culte en français, par M. Boegner ; de la musique, entre autres un beau morceau par madame Boegner et un cadeau de nos artistes Christol et Kruger. C'est un tableau représentant le lieu où nous étions réunis, dominé par l'Église de Morija, avec les pins de madame Arbousset représentant notre œuvre qui est si belle, mais grandit si lentement ; — et un aloès aux longues pointes aiguës, symbole de ce paganisme qui ne veut pas se laisser extirper. Un soir aussi, nous avons eu une séance de lanterne magique, avec la salle bondée de Bassoutos.

Enfin, le dimanche, les services ordinaires présidés par MM. Morgan, Irénée Cochet, Keck père et fils. Nous avions aussi avec nous la vénérable madame Pélissier, la veuve

d'un de nos premiers missionnaires, et qui a vu les tout petits commencements de l'œuvre au sud de l'Afrique. Les absents nous ont beaucoup manqué : MM. Jousse et Germond auraient dû être là ; il me semblait qu'il y avait peu de missionnaires, sans doute à cause de l'absence de ces vétérans, de ces hommes d'action et de parole qui, dans une pareille circonstance, auraient certainement enlevé leur auditoire. Et nos morts ? Nous avons aussi pensé à eux. Il y avait près de nous plusieurs tombes : madame Casalis mère, madame Eug. Casalis, madame Germond; à Hermon, celle de M. Rolland ; à Béthesda, celles de MM. Gossellin et Cochet, et j'en passe. Eux aussi, elles aussi ont mis la main à cette œuvre; nous moissonnons souvent où eux ont semé. Et leurs noms doivent figurer à côté de ceux des Arbousset, des Lemue, des Daumas, des Frédoux, qui sont déjà dans leur repos, et de celui de M. Casalis père, qui était de la fête, quoique absent de corps.

J'ai fini. Lundi matin commença la dispersion. Morija se vide en quelques heures. Je reste, avec ma famille, jusqu'au mercredi matin pour jouir des Boegner le plus longtemps possible. Puis, mercredi matin, nous leur disons adieu, Anna pour longtemps, moi jusqu'à la fin du mois. Nous quittons aussi les amis de Morija qui ont tant fait pour le succès du Jubilé, et qui nous ont, comme toujours, comblés d'attentions; ils sont bien fatigués, mais quel bonheur d'être les promoteurs et les organisateurs d'une si belle fête !

H. Dieterlen.



LETTRE DE M. A. BOEGNER

Entre Colenso et Maritzbourg-Natal, le 6 juillet 1883.

Bien cher Monsieur Jousse,

En écrivant en tête de ma lettre un nom étranger au Lessouto, j'ai le cœur si serré que, si je m'écoutais, je m'arrêterais immédiatement, plutôt que de renouveler, en vous les racontant, les tristes moments de séparation que nous avons traversés. Oui, il nous en a coûté de dire adieu au Lessouto, aux missionnaires, aux indigènes; et nous laissons certainement quelque chose de nous-mêmes au delà de ces montagnes dont la silhouette bleue se profile encore sur l'horizon. En quittant la France, nous envisagions notre voyage avant tout comme un devoir à remplir et la pensée de retour dominait tout. Même en arrivant au Lessouto, nous ne nous doutions pas de ce que nous y trouverions. Mes lettres vous ont montré que notre cœur a été pris tout de suite. Mais ce n'est que ces dernières semaines que nous avons pu constater à quel point. Le Lessouto est désormais pour nous un coin de la terre natale, perdu au sud de l'Afrique, et les missionnaires de chers amis, des frères avec qui nous nous sentirons en communion d'idées, de travail et d'espérances, malgré la distance. Notre séjour au milieu d'eux nous a enrichis au delà de tout ce que nous pouvions espérer et penser. Nous en rendons grâce à Dieu, qui n'a cessé de nous bénir pendant ce voyage. Il aurait pu nous bénir par l'épreuve, nous honorer par la souffrance. Il a préféré nous ménager, et, dans notre faiblesse, nous conduire pas à pas, jusqu'à ce jour. Nous regardons à lui pour la fin de notre voyage.

De Bérée, j'ai envoyé à M. Casalis un récit du Jubilé. J'espère qu'il ne vous aura pas semblé faire emploi avec la lettre de Dieterlen. J'ai donné des contours; il aura mis les

couleurs. Nos lecteurs n'auront pas trouvé qu'on leur parlait trop de cette belle fête.

Il faudrait maintenant vous raconter notre tournée dans les stations du nord. Vous n'attendez pas que je le fasse en détail. Je le voudrais d'ailleurs que je n'en aurais pas le loisir. Plus que jamais notre temps a été rempli, moins peut-être au dehors, mais autant et plus par les entretiens avec les missionnaires et l'étude de l'état des Églises par de laborieuses séances de consistoire. Vous ne m'en voudrez pas de vous épargner l'énumération de toutes ces réunions. Vous trouveriez avec raison que je me répète. Mais vous me permettrez un mot sur chaque station.

En quittant Morija nous sommes retournés à Thaba-Bossiou, où nous avions fait, comme vous savez, un premier séjour. Le voyage nous a pris une longue journée : une partie des amis de Morija nous accompagnaient, et les adieux se sont échelonnés tout le long de la route. Outre cela, nous avons eu des réunions sur deux annexes, celle des Bapédis et celle de Mofoka, où nous avons eu encore la visite du chef Tsita, un des plus assidus à nos réunions pendant notre séjour. Un peu plus loin, chez Mama, devant le *lelapa* de sa mère, qui est en ce moment très malade, nous avons dit adieu à M. Mabille et à sa fille, qui étaient restés les derniers avec nous. Nous avons terminé la série de nos visites en passant deux heures sur la station catholique de *Roma*, ou Ma Yesu; on nous y a très bien reçus et, sauf la maison des sœurs, nous avons pu tout voir. Vous pensez bien que tous ces arrêts nous avaient si bien retardés qu'il était nuit noire quand nous avons fait notre entrée dans la cour de Thaba-Bossiou. Déjà les amis Keck désespéraient de nous voir arriver, et gémissaient à la pensée des réunions convoquées pour les jours suivants, et qu'ils voyaient plus ou moins compromises. Je crois vous avoir déjà dit l'excellente impression que nous a faite Thaba-Bossiou. Il n'est pas dans tout le Lessouto de station plus pittoresquement située, et mieux réussie

dans la disposition des bâtiments. Partout on retrouve l'empreinte des deux missionnaires qui l'ont habitée : de M. Casalis, qui l'a fondée, de vous, qui l'avez développée et mise au point où elle est maintenant. Nous avions avec nous mesdemoiselles M. et L. Cochet, dont les récits ont fait revivre votre souvenir. Votre successeur fait son possible pour maintenir l'œuvre à la hauteur où vous l'avez laissée. Et le fait est qu'elle semble en voie de prospérité : l'assiduité au culte est très remarquable, il y a des conversions parmi la jeunesse, les païens semblent attentifs. Nous avons eu la preuve de ces bonnes dispositions dans la foule qui s'est réunie pour notre fête de baptême du dimanche 10 juin. Au service de l'après-midi, les communiants étaient très nombreux aussi. Vous l'avouerai-je cependant? Le meilleur souvenir que j'emporte de Thaba-Bossiou, n'est pas celui de ces fêtes, ni celui de nos cultes des jours précédents, ni celui de la journée du lundi, passée sur la montagne de Moshesh : c'est celui d'un bout de soirée chez le maître d'école Salomon, que j'ai été voir après dîner, dimanche soir. Quelques amis se trouvaient réunis dans la maison, quand nous sommes arrivés. Grâce à mademoiselle Miriam Cochet, qui m'accompagnait, j'ai pu prendre part à la conversation qui roulait sur les impressions de la journée. C'est une des rares occasions où j'ai été en contact individuel et direct avec des Bassoutos et j'en ai profondément joui. Rarement je me suis senti plus un avec les chrétiens indigènes que ce soir-là, et les quelques moments que j'ai vécu dans cet intérieur ne sortiront pas de ma mémoire. Je verrai toujours cette petite chambre, la femme de Salomon assise près de la cheminée; les hommes assis ou accroupis le long des murs, et la petite lampe qui éclairait le tout. Nous avons terminé la soirée en priant, moi en français, mademoiselle Cochet en sessouto. Ce soir-là, j'en suis sûr, nos cœurs à tous avaient battu bien près les uns des autres.

Bérée est la première des stations où j'ai trouvé les fruits

de la guerre. M. Duvoisin vous disait l'état de son œuvre dans une lettre que le journal a publiée ; je ne reviendrai pas sur ces tristes détails. Nous avons sympathisé avec nos frères de Bérée, qui vivent, au propre et au figuré, au milieu de ruines. Pourtant, si l'œuvre a beaucoup souffert, il s'en faut qu'elle soit détruite. Nous avons pu nous en apercevoir à Maserou, où nous avons eu une belle assemblée mêlée de chrétiens et de païens ; à Thlapaneng, où nous avons eu avec les chrétiens un de ces entretiens que favorise le petit nombre des interlocuteurs, où l'on va au fond des choses, où l'enseignement ressort de lui-même de tout ce qui a été dit. Croiriez-vous qu'en dépit de mes répugnances naturelles je suis devenu, en ce qui touche ce genre de réunions, partisan d'une certaine longueur? Rien de tel, pour les faire manquer, que de vouloir précipiter les réponses. Prenez au contraire votre temps, ayez patience, insistez sur les questions, entrez dans les détails, et vous sentirez les cœurs s'ouvrir, et vous verrez les bouches se délier. Il y a toujours, au début, un peu de glace à faire fondre ; mais nous y arrivions toujours, pour peu que nous eussions soin de ne rien brusquer. Et alors quelle joie de sentir que la vérité venait au jour, et que chacun, oubliant les autres, parlait pour lui-même, disait les misères et les désirs de l'Église en disant sa propre faiblesse ou ses propres aspirations. Dieu seul voit, dans le sein de la terre, germer la semence ; mais je ne doute pas que ces réunions, un peu monotones peut-être pour un indifférent, n'aient produit quelque fruit que l'avenir manifestera.

Une légère indisposition m'a empêché de jouir, comme je l'eusse voulu, de la fin de mon séjour et surtout de mon dimanche à Bérée. J'ai néanmoins pu faire le sermon au culte du matin. J'en suis d'autant plus heureux que la réunion a été très nombreuse, si nombreuse que nous nous sommes demandé longtemps s'il ne faudrait pas célébrer le service en plein air. J'ai joui de cette affluence surtout pour nos

frères de Bérée, MM. Maitin et Duvoisin. Elle leur a montré que les beaux jours d'autrefois pouvaient encore revivre.

Quelques jours auparavant, nous avions fait une course bien intéressante. Vous vous souvenez peut-être d'une gorge profonde et boisée à une demi-heure environ de la station? Il s'y trouve une certaine caverne qui sert d'asile à de malheureuses victimes de la guerre. Nous avons visité ces pauvres gens, qui semblent avoir pris leur infortune par le bon côté. Sous la voûte surplombante du rocher qui les abrite, ils ont élevé tout un petit village; et rien n'est pittoresque comme de les voir vaquer à leurs occupations ordinaires, comme s'ils étaient dans leur existence normale; les femmes faisant la cuisine, les enfants jouant, tandis que les maris sont au dehors à leurs affaires. Vous le voyez une fois de plus: l'époque de notre voyage a été bien choisie, elle était juste ce qu'il fallait pour nous permettre de voir tous les côtés de la vie des Bassoutos, et toutes les faces de l'œuvre de nos missionnaires.

A *Cana*, c'est la période du début que nous avons pu étudier. Voilà plus de huit ans que notre frère M. Kohler est à l'œuvre, mais le terrain est dur, et la moisson tarde à lever. Mon indisposition m'ayant retardé d'un jour, nous n'avons pu visiter qu'une annexe, la plus importante il est vrai, celle de Mapoteng. Madame Kohler et ma femme nous accompagnaient, malgré la distance qui est assez forte. Notre réunion s'est tenue en plein air, et rarement nous en avons eu une plus réussie. Les païens étaient en grand nombre; le chef Pété était venu à cheval avec une forte escorte; de leur côté les femmes païennes étaient là en foule : les onze chrétiennes qui forment la petite Église étaient comme noyées au milieu de cette foule. Et cependant l'œil se reposait avec joie et espoir sur ce petit groupe, noyau de l'Église de l'avenir, et c'est avec une pleine confiance dans la puissance de l'Évangile que j'ai rappelé à ces quelques chrétiens qu'ils étaient les premiers-nés d'un grand peuple. J'ai parlé dans

le même sens à la fête du dimanche qui a eu lieu, elle aussi en plein air, en face de ce splendide panorama des Maloutis qui fait le charme du site de Cana.

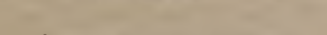
Je me hâte à regret et j'arrive à Léribé. Là, plus encore qu'ailleurs, le temps nous a semblé court, trop court. Nous avions, dans le fait, deux œuvres devant nous, et par conséquent deux sujets d'entretien et d'études : la station et le projet de mission au Zambèze. La présence de notre ami Christol et, vers la fin, celle de mon cousin Dieterlen augmentaient encore le prix des moments, que nous aurions voulu retenir et utiliser à double. Les impressions que ces jours me laissent sont trop profondes pour que j'essaie de les dire en quelques mots. Celle que produit la vue du camp, des réfugiés campés sur la rive ouest du Calédon, des ruines du village de Molapo, est de celles qui ne s'oublient pas. Et dire que toutes les horreurs de la guerre civile peuvent recommencer d'un moment à l'autre ? Dieu ait pitié de ces pauvres chrétiens, condamnés pour la plupart à la vie des camps, la plus dangereuse qui se puisse rêver pour leur santé morale et spirituelle. La mission du Zambèze aura eu, par ces guerres et ces troubles, son baptême de douleurs. M. Coillard a vu sa foi dans l'entreprise qui lui est confiée passée au crible, mais, grâce à Dieu, sortie triomphante du creuset.

C'est dimanche 1er Juillet que Léribé a eu son jubilé; un Jubilé triste, et où cependant la note de la confiance n'a pas manqué. Le lendemain, l'Église réunie entendait nos adieux et y répondait par les vœux et la promesse de ses prières. La communion a terminé le service. Nous n'oublierons jamais cette heure ni celles qui l'ont précédée et suivie. Et le mardi 3 juillet, à huit heures et demie du matin, nous disions adieu à nos frères du Lessouto, sur la rive du Calédon où ils nous avaient accompagnés. Vous avez le cœur trop meurtri de scènes semblables pour attendre qu'on les décrive. La seule consolation dans ces moments est de penser

qu'on se quitte pour travailler à la même œuvre, pour servir, quoique séparés, la même cause.

Je vous serre la main bien affectueusement, votre

A. Boegner.



LETTRE DE M. MAEDER

Monsieur le Président de la Société des Missions évangéliques.

Siloé, le 8 avril 1883.

Messieurs et honorés directeurs,

Abraham Moletsane a maintenant à peu près quatre-vingt-dix-sept ans; il est le chef de la tribu des Bataung de la branche cadette. Selon la coutume des tribus indigènes du sud de l'Afrique, son père, Mopheti, avait, en mourant, remis le gouvernement de son peuple à son fils aîné Thiheli. Cependant comme celui-ci fut peu après tué dans une guerre, Moletsane, généralement aimé par les Bataung, fut choisi comme chef, malgré l'existence d'un fils de son frère aîné nommé Moiketsi. Ce jeune homme était pourtant doué d'une rare intelligence et d'un caractère paisible, qualités qui lui gagnèrent le cœur de bien des gens, en sorte qu'il devint aussi chef, mais soumis à son oncle Moletsane. Pour la diplomatie, soit auprès des chefs indigènes, soit avec les blancs, Moiketsi était toujours considéré comme l'ambassadeur le plus sage et le plus circonspect. Païen de cœur, il ne s'occupait que de la recherche des joies terrestres et de la satisfaction de ses appétits grossiers; il était polygame, et ne dédaignait pas la boisson forte. Il vint s'établir à Siloé avec son oncle, il y a environ quinze ans. Comme son clan vivait dans des villages rapprochés les uns des autres, nous y plaçâmes bientôt un évangéliste. Mais Moiketsi n'aimait ni la Parole de Dieu ni les chrétiens. De la crainte superstitieuse qu'il en avait il n'osait empêcher qu'on allât à l'Église pour adorer Dieu, ni

poursuivre ses sujets pour cause de religion; mais lui-même restait indifférent aux appels du Maître. A le voir, dans son entrain païen, on n'aurait jamais cru que cet homme se convertirait un jour. Mais à Dieu rien n'est impossible. Il parvint à la connaissance de ses péchés et s'écria : Que dois-je faire pour être sauvé ? Et après un temps de préparation suffisant, lui, sa femme et quatre néophytes de son village, ainsi que onze adultes, appartenant à Siloé, ont été baptisés par M. Germond avant son départ pour l'Europe. Il a pris le nom de David, et Mamatlakeng, sa femme, celui de Tamarisse. Si le Seigneur leur accorde les forces de témoigner de leur foi par une sainte conduite, ce brave couple fera honneur à l'évangélisation parmi les Bataung. Au service de la communion, il y eut trois cents chrétiens qui y prirent part. Ce service fut présidé par M. Duvoisin; la congrégation était profondément émue, on allait se séparer de M. Germond peut-être pour ne plus se revoir.

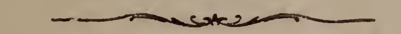
LA MORT DE DANIEL

Il y avait dans le village de Moletsane un vieillard chrétien nommé Daniel; comme il était pauvre, il s'en alla dans l'État-Libre, il y a un an, avec sa famille, afin d'y gagner le nécessaire pour sa subsistance. Il n'y resta pas longtemps, car il fut enlevé par la mort. Pour notre Église des Bataung cet homme était précieux; il possédait l'amour des âmes, et prêchait l'Évangile à tout le monde, en temps et hors de temps, en sorte que, par son moyen, un nombre considérable de personnes ont été converties au Seigneur. C'était une joie pour lui de pouvoir amener au missionnaire quelque compatriote, arraché du paganisme comme un tison du feu. Sa vie n'avait qu'un but et ce but était d'amener les âmes à leur Sauveur. Lorsque l'heure de son délogement fut venue, il était dans son état ordinaire de santé. Il ôta son habit, se lava les mains et le visage; après quoi il dit à sa femme et à

son fils, tous deux chrétiens : « Je vous quitte maintenant, allons prier encore une dernière fois ensemble. » Daniel s'agenouilla avec sa famille et fit une prière d'adieu, la recommandant au Père céleste. Après cela, il se coucha sur son oreiller pour ne plus se réveiller.

Recevez, Messieurs, etc., etc.

F. Maeder.



RETOUR EN FRANCE DE M. ET MADAME BOEGNER

Nous avons, à plusieurs reprises, publié des lettres de M. Boegner, nous racontant ses visites dans les stations du Lessouto et dans leurs annexes; il nous a communiqué, toutes fraîches encore, ses impressions sur le pays, mais surtout sur l'œuvre qui s'y fait. La tâche de notre ami est achevée, et, quand ces lignes parviendront à nos lecteurs, M. et madame Boegner auront quitté le Cap pour revenir en Europe depuis environ dix jours. C'est le 21 du mois d'août qu'ils ont dû s'embarquer.

Nous serions tentés de profiter du peu de temps qui nous reste à passer encore à la rédaction de ce journal, pour livrer à l'impression les appréciations de nos missionnaires sur la personne dont le Comité a fait choix, pour remplacer, dans la direction de l'œuvre des missions, l'excellent M. Casalis. Pour satisfaire à ce désir, je n'aurais qu'à puiser dans la correspondance officielle et particulière de nos frères du Lessouto ; mais je ne le ferai qu'avec réserve ; notre frère me pardonnera-t-il de livrer au public l'appréciation que font de sa personne et de ses dons les frères qu'il est allé visiter? Je me bornerai à quelques citations.

Fragment d'une lettre de M. Ellenberger.

..... « Du 30 mars au 7 avril, nous avons eu la visite de

M. et madame Boegner. Ça a été pour nous une vraie joie de les recevoir, surtout dans ce moment-là. Il faisait beau temps, les chevaux étaient en bonne condition, la campagne était belle et il y avait encore des fruits, des légumes et du lait en abondance. Nous leur avons procuré le plaisir de loger dans notre rustique caverne, et ils nous ont dit qu'ils ne s'y étaient pas trouvés trop mal. Du reste, ils n'ont guère eu le temps de s'y livrer à l'étude; car, imitant en cela les nombreux pigeons ramiers qui font l'ornement de nos rochers, ils parcouraient le pays dans toutes les directions et ne rentraient que le soir, fatigués, mais heureux, sous leur massif et solide roc. Nous sommes bien contents d'avoir eu une si bonne occasion d'apprécier l'heureux choix qu'a fait le Comité, en appelant M. Boegner à succéder au cher M. Casalis. C'est un jeune homme, au témoignage de tous, très capable, consciencieux, plein d'entrain et d'une foi qui ranime la vôtre; avec cela, il est affectueux, sérieux, persuasif. On sent, quand il parle, que toute son ambition est de faire partager à ses auditeurs ses convictions et sa joie, et de faire jaillir dans leur cœur quelques-unes de ces étincelles de la grâce qui éclairent, réchauffent et vivifient. A Massitissi et dans ses annexes, dans les réunions à l'Église comme dans les écoles, il a été infatigable et admirable dans sa manière de parler aux indigènes. Quelques-uns de nos chrétiens l'ont suivi partout où il est allé, l'écoutant avec un vif intérêt, et ne se lassant jamais de l'entendre.

« Madame Boegner nous a bien plu; elle a paru désireuse de connaître non seulement l'œuvre elle-même de la mission, mais aussi la tâche de la femme missionnaire dans sa maison. Elle s'y est prise de la bonne manière, en suivant et en s'associant aux travaux du ménage. »

Voici le témoignage d'un autre frère :

« Il est des personnes en Europe, me dit-on, qui blâment la visite que nous ont faite M. et madame Boegner : cette visite a été un bienfait pour les Églises du Lessouto. Elle

laissera une traînée de bénédictions que Dieu veuille rendre durables. Cette visite a été un temps de rafraîchissement pour les missionnaires. Pensez-vous qu'il ne nous importe pas de savoir à qui nous avons affaire, à qui nous sommes forcés d'abandonner nos enfants à l'âge où ils auraient le plus grand besoin de leurs parents? Heurtez à toutes les portes missionnaires du Lessouto, vous n'en trouverez aucune où l'on ne vous dise : Grand merci de nous avoir envoyé ces amis, nos directeurs: ils nous ont fait du bien. »

Enfin, au témoignage de nos missionnaires, nous ajouterons celui deBassoutos qui ont écrit au Comité de Paris pour le remercier de leur avoir envoyé M. et madame Boegner. Nous traduisons : « Par cette lettre, nous désirons remercier les Églises de France qui ont envoyé celui qui a été choisi pour remplacer M. Casalis, que nous n'oublions pas. Nous sommes réjouis de voir que nos pères pensent à nous sans cesse; ils ne nous oublient dans aucune de nos détresses. Nous vous remercions donc de ce que vous nous avez envoyé un inspecteur. Pour arriver jusqu'à nous, lui et sa compagne ont dû traverser la mer, laissant derrière eux une chère enfant. Dès que nous eûmes appris l'époque de leur embarquement, nous joignîmes nos prières aux vôtres pour leur assurer un bon et heureux voyage. Grâce à Dieu, ils sont arrivés au milieu de nous, ils nous ont apporté vos salutations et celles des Eglises qui les ont envoyés. Nous les avons contemplé de nos yeux, et dans leurs personnes nous avons cru voir tous nos frères d'au delà des mers. Tout ce que votre représentant nous a dit nous a comblés d'une vive joie. Ses exhortations ont communiqué une nouvelle force à nos cœurs. Il nous est impossible de trouver des termes assez forts pour vous dire toute notre gratitude. Quand un Mossouto désire exprimer le profond amour qu'il a pour quelqu'un, il dit : C'est la langue et la salive; permettez-nous, oh! nos pères, de nous servir de cette expression pour vous dire l'amour qui nous unit à vous. Encore une fois, Églises

du Seigneur, recevez nos remerciements pour l'envoi que vous nous avez fait du directeur de la mission; merci pour ce lait de la Parole dont vous ne cessez de nous nourrir. Merci et adieu. Saluez bien pour nous M. Casalis, dont les salutations nous parviennent souvent ici! »

Cette lettre, datée de Massitissi, est signée par cinq évangélistes et six anciens; elle a été écrite par Yoshua, l'instituteur de la station.

A ces témoignages si unanimes et si divers qui nous parviennent du Lessouto, nous n'ajouterons qu'un mot, ou plutôt nous exprimons un vœu : Que le Seigneur, qui a gardé et protégé nos chers amis en allant, et pendant leur séjour au Lessouto, les garde et les protège encore pendant le voyage de retour. Et que leur arrivée au milieu de nous soit le commencement d'une ère nouvelle pour la prospérité de l'œuvre des missions.

MORT DE NAOMI

L'Église de Thaba-Bossiou vient de faire la perte d'une femme chrétienne dont la vie a été un exemple de fidélité pendant de longues années. Reçue dans l'Église par le baptême en 1841, sa conduite a toujours été celle d'une femme réellement convertie; elle n'a jamais transigé avec ses principes et a su confesser sa foi dans maintes circonstances difficiles. Deux choses frappaient en elle : son humilité et une joie naïve qui prenait sa source dans une piété de bon aloi. Pendant de longues années elle a été fortement attachée à la famille de M. Casalis, son père en la foi. Qui dira tous les services qu'elle a rendus à la famille du premier missionnaire de Thaba-Bossiou?

Aussi, tous les enfants de M. Casalis professaient-ils pour elle un amour profond et se plaisaient-ils à l'appeler leur grand'mère. Avec quelle joie ne revoyait-elle pas ces en-

fants de son moruti qu'elle avait reçus dans ses bras à leur entrée dans la vie!

Depuis six ou sept ans, Naomi, courbée sous le poids des ans, ne pouvait plus assister au culte du dimanche; mais elle recevait toujours avec plaisir ceux qui, le jour du Seigneur, allaient faire le culte avec elle. Avant la fermeture de l'école supérieure de Thaba-Bossiou, nos jeunes filles allaient souvent, accompagnées de leur institutrice, lui chanter des cantiques et prier avec elle. Peu de temps avant sa mort, son missionnaire lui donna la sainte Cène, et, à cette occasion, elle exprima son ardent désir de déloger de ce monde; quelques jours après, elle disait : « Après avoir communié, j'avais espéré que le Seigneur me prendrait à lui; mais Dieu a dit : « Naomi, reste encore un peu de temps « sur la terre, je viendrai bientôt te chercher, et Naomi est restée. » Puis, la pauvre Naomi se mit à rire aux éclats, en battant des mains. On l'a trouvée morte dans sa maisonnette; elle était seule à son heure suprême. C'était à l'époque du Jubilé. En l'absence du missionnaire, Moshe, un ancien de l'Église de Thaba-Bossiou, et l'un des rares témoins de la première heure, l'a accompagnée à sa dernière demeure et y a fait le service funèbre. Ainsi s'en vont, les uns après les autres, ces chrétiens qui ont assisté à l'arrivée de nos premiers missionnaires au Lessouto, et dont la foi, fortement trempée, a su résister aux tentations du monde et aux épreuves de la vie.



QUELQUES NOTES HISTORIQUES SUR TAÏTI

Au moment où un nouvel ouvrier va partir pour Taïti, il peut être utile à plusieurs de rappeler en peu de mots l'origine de cette mission. Elle a été fondée en 1795 (1), par la Société

(1) Non en 1797, comme le dit M. Arbousset dans son livre sur Taïti. (*Réd.*)

des Missions de Londres, qui y envoya en une seule fois dix-sept missionnaires, dont quatre seulement étaient consacrés. A leur arrivée dans l'île, ils y trouvèrent deux Suédois, d'anciens marins sans doute, qui leur servirent d'interprètes dans leurs premiers rapports avec les indigènes. Le chef du district, Paitea, homme déjà âgé, les reçut avec beaucoup de cordialité et leur offrit l'hospitalité dans une grande maison récemment construite pour l'usage d'un capitaine de navire anglais nommé Bligh, qui avait déjà visité l'île en chrétien missionnaire et qui avait promis de revenir pour demeurer au milieu d'eux. Le paganisme le plus grossier et un relâchement de mœurs effréné régnaient alors à Taïti. Il existait aussi une association d'hommes débauchés et cruels, connus sous le nom d'Aréoïs et dont les membres qui en faisaient partie s'engageaient à tuer leurs enfants à leur naissance. L'idolâtrie sous sa forme la plus abjecte régnait dans l'île; on y sacrifiait des victimes humaines en grand nombre; les divinités adorées sous des formes grossières dépassaient en nombre le chiffre de 100. Plusieurs d'entre elles peuvent être vues à la Maison des Missions de Paris. Qu'on ajoute, aux horreurs d'un paganisme aussi sensuel et aussi cruel que celui qui régnait alors, d'incessantes guerres civiles, et on aura la mesure des difficultés contre lesquelles les premiers missionnaires eurent à lutter. Douze ans s'étaient écoulés à la mort de l'un de ces vaillants pionniers, que pas une âme n'avait encore été touchée par la grâce. L'heure approchait cependant où, après des moments de cruelle attente et de souffrances morales inouïes, continuées pendant près de vingt ans, la parole de vie allait remporter ses plus beaux triomphes. C'était en 1813. La secte des Aréoïs fut dissoute, l'idolâtrie abolie, un premier temple construit. Depuis lors l'œuvre a continué à marcher, mais non sans avoir à lutter contre un ennemi tout aussi redoutable que l'idolâtrie, je veux dire l'ivrognerie. A un moment donné, la passion d'une liqueur fabriquée dans le pays fut si forte, qu'on a pu com-

parer l'île à un vaste cabaret. Cette époque fort heureusement ne fut pas de longue durée, et la parole de Dieu, agissant dans les cœurs par le Saint-Esprit, ramena ces égarés aux sentiments de leur vocation chrétienne.

On a souvent cité le témoignage rendu par des officiers de la marine française au changement opéré par la prédication de l'Évangile à Taïti et dans les îles qui en dépendent ; qu'on nous permette de le faire une fois de plus en faveur de ceux qui pourraient l'ignorer encore et de ceux qui, l'ayant connu, ont pu l'oublier. Voici ce que le commandant de la corvette *la Coquille*, M. Duperré, écrivait en 1823 au ministre de la marine ; nous abrégeons :

« L'île de Taïti est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était du temps de Cook. Les missionnaires ont totalement changé les mœurs et les coutumes de ses habitants. L'idolâtrie n'existe plus parmi eux, et ils professent généralement la religion chrétienne. Les femmes ne viennent plus à bord des bâtiments ; elles sont même d'une réserve extrême quand on les rencontre à terre. Les mariages se font comme en Europe, et le roi lui-même s'est assujetti à n'avoir qu'une seule épouse. Les femmes sont admises à la table de leurs maris. La société infâme des Aréoïs n'existe plus. Les guerres sanglantes que ces peuples se livraient et les sacrifices humains n'ont plus lieu depuis 1816. Tous les naturels savent lire et écrire ; ils ont entre les mains des livres de religion, traduits dans leur langue et imprimés soit à Taïti, à Uljeta ou à Eïméo. De belles églises ont été construites et tout le peuple s'y rend deux fois par semaine avec une grande dévotion, pour entendre le prédicateur. On voit souvent plusieurs individus prendre note des passages les plus intéressants des discours. »

Treize ans plus tard, c'est-à-dire en 1836, deux prêtres catholiques français, établis dans les îles Gambier, résolurent de venir à Taïti pour y fonder une mission. Appelés à comparaître devant le conseil de la nation, l'un des juges prit la

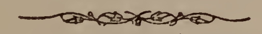
parole et leur dit : « Pourquoi êtes-vous venus dans ce pays? Nous avons des missionnaires qui sont ici depuis longtemps et qui nous ont instruits de la Parole ; nous n'avons pas besoin de vous ; retournez à Mangaréva, d'où vous venez. » A cela les prêtres opposèrent un refus formel. Le 7 décembre de cette même année, on les fit avertir qu'on allait user de violence pour les contraindre à quitter l'île ; on n'en tint aucun compte ; la menace fut exécutée. M. Caret, l'un des missionnaires expulsés, se rendit en France, porta plainte au gouvernement français, qui expédia pour Taïti, en 1838, la corvette *la Vénus*, commandée par le contre-amiral Dupetit-Thouars, avec mission de demander compte à la reine Pomaré de l'expulsion de MM. Caret et Laval. On le comprend, toute résistance eût été taxée de folie de là part des Taïtiens, qui durent désavouer leur conduite et payer une indemnité aux missionnaires catholiques, sous peine d'entrer en hostilité avec le gouvernement français. Une convention destinée à assurer de bons rapports internationaux fut ensuite faite et signée ; en vertu de cette convention, les Français pouvaient s'établir à Taïti sous la protection des lois. On sait le reste. Après plusieurs années de tiraillements, la reine Pomaré *fut amenée* à se placer sous le protectorat de la France. C'était en 1842.

La *Revue coloniale* de 1865 résume ainsi la position de Taïti au point de vue de l'œuvre missionnaire : « ... Dans nos établissements, deux religions sont en présence : le protestantisme et le catholicisme. La renonciation de la population des îles de la Société au paganisme pour embrasser la foi protestante a été le résultat des efforts d'une compagnie de missionnaires, agents de la Société des missions de Londres. Les premiers missionnaires catholiques n'ont paru dans ces îles que vers 1836. »

« A la suite de nombreux conflits, résultat inévitable de la situation nouvelle faite aux missionnaires anglais qui, par l'établissement de notre protectorat, durent compter avec

un gouvernement régulier, remplaçant l'ancien ordre de choses, divers actes locaux réglèrent les rapports entre l'Église taïtienne protestante et le gouvernement du protectorat. Depuis cette époque, 1851 et 1852, presque tous les missionnaires d'origine anglaise ont quitté le pays. »

(*A suivre.*)



GÉOGRAPHIE ANCIENNE DE L'AFRIQUE

Les récits de voyages en Afrique abondent au jour présent. Toutes les nations de l'Europe envoient leurs savants ou leurs missionnaires dans ce vaste continent pour s'y assurer une position dans l'avenir. Il n'est pas un des bulletins missionnaires ou de géographie qui ne contienne le récit de contrées nouvelles ouvertes à la Mission chrétienne ou au commerce. Nous apprenons donc au jour le jour, pour ainsi dire, ce qui se fait actuellement en Afrique, sur les côtes et dans son intérieur; nous suivons, pas à pas, ces intrépides voyageurs, qui, au prix de mille dangers et au péril de leur vie, vont comme s'ensevelir pendant des années dans des contrées encore inexplorées dont ils nous donneront bientôt la configuration et l'état social. Il nous a paru nécessaire et utile de relier le présent au passé par une connaissance plus étendue de ce qui s'est fait dans l'antiquité pour ouvrir la porte de ce mystérieux continent, et rien ne me semble plus propre à le faire que la publication de conférences faites, au cap de Bonne-Espérance, par le savant bibliothécaire de la ville, et que l'auteur eut la bonté de me remettre lui-même au mois de juillet de l'année dernière. Je ne connais pas au sud de l'Afrique un savant aussi distingué qui s'occupe, avec une ardeur semblable à celle qui le dévore, de tout ce qui a rapport à la géographie, aux langues, aux mœurs et coutumes des races nègres. Placé comme il l'est à la tête d'une bibliothèque si riche en manuscrits sur l'Afrique, nous pouvons

compter sur son zèle pour livrer au monde de temps à autre quelques-uns des secrets du passé.

T. J.



EXPLORATIONS AFRICAINES ANTÉRIEURES AU XVIIe SIÈCLE

Conférence faite au Cap, devant la Société de philosophie du Sud de l'Afrique, par le docteur Hahn, le 29 *juin* 1882.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Parmi les présents qu'a reçus, durant l'année dernière, notre bibliothèque, sont deux mappemondes très curieuses et de grande valeur; l'une est un fac-similé de l'*Insularium illustratum* de Henri Martell, carte tracée à la main, qui remonte au quinzième siècle et qui a été publiée en 1863 par le comte de Larradio; l'autre est une mappemonde vénitienne appelée l'*Universale*, dressée par le cosmographe Giacomo, et portant la date de 1546.

Ce qui, dans ces cartes, est surtout d'un très haut intérêt pour nous, c'est ce qu'elles nous apprennent de notre Afrique. Et quand nous y voyons le Nil prenant sa source dans plusieurs grands lacs, nous sommes infailliblement conduits à conclure que la région des lacs de l'Afrique centrale n'était nullement inconnue il y a trois ou quatrecents ans, bien que nous soyons accoutumés à entendre nommer Livingstone, Stanley et les autres explorateurs modernes, comme les seuls auxquels soient dues nos connaissances hydrographiques sur cette portion de notre planète.

Tout en conservant pour nos pionniers modernes et pour leurs travaux la haute admiration qui leur est acquise, nous ne devons pas oublier les noms de ceux qui les ont précédés sur la même route, de trois, de dix, de vingt siècles même. Le but de cette conférence n'est donc en aucune manière de rejeter dans l'ombre l'œuvre des nobles champions de l'ex-

ploration au dix-neuvième siècle, mais simplement de remettre en lumière ces hommes presque oubliés des siècles d'autrefois.

De temps immémorial le nord de l'Afrique a été habité, ses côtes surtout. Tout d'abord la vallée du Nil fut peuplée par des émigrants venus d'Asie, ainsi que nous le confirment les récentes investigations des plus savants orientalistes. Il y avait là le riche et puissant État de Cyrénaïque, l'oasis d'Ammou, et, *prima inter pares*, Karthahadasha, qui, jadis, « gouverna les mers, » dans la mesure du moins où les mers étaient connues alors. Il est également certain que dès l'an 616 avant Jésus-Christ, les Égyptiens, de concert avec les Phéniciens, contournèrent l'Afrique, et si nous devons en croire Kant, les Hébreux eux-mêmes, au temps de Josaphat, c'est-à-dire 90 ans après Salomon, ne s'effrayèrent pas d'envoyer leurs vaisseaux jusqu'en Espagne en traversant la mer Rouge et en doublant le cap de Bonne-Espérance.

Et en remontant aux temps les plus reculés de l'histoire, nous trouvons que les Indiens devaient connaître l'Afrique orientale, car, d'après leur manière symbolique de représenter le monde par des fleurs, ce qu'ils appelaient la feuille « sanska » ou fleur de lotus, n'était autre que l'île Zanzibar.

Dès l'an 1600 avant Jésus-Christ, et plus tôt même, s'il en faut croire de récentes découvertes, les rois égyptiens dirigèrent des expéditions vers la province de Semali, et Aménophis III ne conquit pas moins de vingt-quatre tribus nègres. Le professeur Lauth publie, en 1870, la carte des mines d'or de la Nubie, et constate qu'elles venaient d'être découvertes quand Ramsès II en assura la possession à l'Égypte.

Homère parle du Nil sous le nom de Aigyptos, et quelques traducteurs sont d'avis que certains adjectifs joints par lui à ce nom prouvent que le grand poète grec savait quelque chose des pluies tropicales qui causaient chaque année le débordement du fleuve. Homère parle, en outre, d'une con-

trée appelée Hypérie, habitée par les Ethiopiens ; et la Libye et l'île de Paros, et Thèbes, capitale de l'Egypte, et le pays des Lotophages et celui des Pygmées sont pour lui des noms familiers. Je n'irais cependant pas aussi loin qu'un écrivain moderne, le docteur Krichenbauer, qui a essayé de prouver que le héros de l'Odyssée contourna l'Afrique ; car les observations d'Homère sur tout ce qui concerne ces contrées sont pleines d'inexactitudes, comme celles d'Hésiode ou des tragiques grecques. Eschyle et Pindare mentionnent plusieurs noms africains, nous confirmant ainsi que, grâce aux Phéniciens, la Grèce eut des rapports avec l'Egypte.

Hecateus, dans son grand travail géographique, « Gés Périodos », consacre tout un chapitre à la Libye, et ses notes sur l'Afrique occidentale ont quelque valeur, tandis qu'au contraire des hommes tels que Damastes et Hellanicus laissent entièrement de côté la géographie africaine,

Il nous est parlé d'un certain Mago, citoyen de Carthage, qui traversa trois fois le Sahara, n'ayant que de la farine pour nourriture (1) ; et nous avons la preuve certaine que des marchands de Karthahadasha accompagnaient eux-mêmes leurs caravanes à travers les contrées arrosées par le Sénégal et le Niger. Plus tard, 460 ans avant Jésus-Christ, les Carthaginois envoyèrent leur général Hanno avec une flotte de soixante vaisseaux et 30,000 émigrants, vers les côtes occidentales de l'Afrique. Passant par l'île de Kerne (aujourd'hui Arguin), près de l'embouchure du Rio-Douro, il y laissa une colonie de Libo-Phéniciens. Puis, ayant dépassé le Sénégal et le Cap-Vert, il se trouva, après seize jours de voyage, en face de la côte de Sierra-Leone et de ses montagnes, qu'il baptisa du nom de Theou Ochems ou « Char des Dieux. » Pendant la nuit la montagne lui parut tout en flammes, illuminée qu'elle était par les feux que les habitants allument pour

(1) Probablement de la farine de maïs ou de sorgho grillée; ce genre de nourriture est bien connu dans l'Afrique australe. (*Réd.*)

consumer les vieilles herbes, coutume qui se pratique encore chez nous chaque année. Ayant enfin atteint l'île Cherbro, située au 7° de latitude, Hanno dut revenir sur ses pas, faute de provisions. Ainsi, n'eût été cette prosaïque circonstance, l'histoire des découvertes africaines eût pu être toute différente de ce qu'elle a été. Déjà bien des siècles avant Barthélemy Diaz, sur cette côte d'Afrique, Hanno découvrit une espèce de singe, qu'il baptisa du nom qu'il porte encore aujourd'hui, de « gorille », mais que du Chaillu, dans ses « Aventures en Afrique équatoriale », déclare être le chimpanzé. Où Hanno a-t-il trouvé le nom de gorille? C'est là un véritable mystère, car il n'y a nulle part, dans « l'Afrique polyglotte » de Koelle, un seul mot qui ait la plus légère ressemblance avec celui-là. Ce qui est possible, du moins, c'est que les matelots de Hanno ne voulurent point reconnaître un singe dans cet animal nouveau, et qu'en dépit des poils dont son corps était couvert, ils déclarèrent que le gorille était une femme.

Les îles Madère ont été de bonne heure découvertes par des navigateurs espagnols, et sont mentionnées dans les écrits de Plutarque, de Pline et de Ptolémée. Juba, roi de Numidie, lui donna le nom d'« Iles de pourpre », à cause de la *roccella tinctoria* qui y croît en abondance.

Les Canaries furent également connues de ce roi Juba, qui est considéré comme la meilleure autorité de son époque sur tout ce qui concerne la géographie de l'Afrique. Et à part les Canaries, Pline, comme aussi le géographe Pomponius Méla, font mention d'un autre groupe d'îles appelé les Hespérides. Quant à l'étymologie du nom de Canaries, c'est à tort qu'on l'a fait dériver du mot latin *canis*, chien, car, lorsque ces îles furent découvertes au quatorzième siècle, on y trouva des boucs sauvages en abondance, mais, de chiens, pas un seul.

Tels sont à peu près les renseignements géographiques que nous avons pu réunir concernant l'histoire du « Noir

Continent », antérieurement au cinquième siècle avant Jésus-Christ.

C'est à Hérodote que nous devons une description plus complète de l'Afrique. C'est Hérodote lui-même que nous pouvons appeler, sans craindre d'être taxé d'exagération, le père, non seulement de l'histoire, mais aussi de la géographie. Il voyagea en Cyrénaïque, en Egypte, remonta le Nil jusqu'à Éléphantine, et nous a laissé de ce fleuve une description parfaitement exacte. De plus, en nous racontant le voyage de Nécho autour de l'Afrique, il ne tombe point dans l'erreur commise par Ptolémée, qui crut que l'Afrique, vers sa partie méridionale, se rattachait à l'Inde, faisant ainsi de l'océan Indien une mer intérieure. Cette expédition de Nécho a été contestée ces derniers temps; mais je me permettrai de faire observer à mon tour que le roi égyptien n'aurait pas donné un ordre tel que celui de contourner un continent, s'il n'avait eu quelque information qui lui permît d'attendre quelque bon résultat d'une pareille entreprise. Et puisque, dès les siècles les plus reculés, Sésostris put lancer une Armada sur les Indes, en conquérir une grande partie, et bâtir ses pyramides avec les trésors rapportés de sa conquête, je ne vois pas qu'il fût plus difficile ou plus improbable d'atteindre le cap des Courants, surtout si nous nous rappelons que, dès le 12e degré de latitude, c'est-à-dire depuis la hauteur de Mozambique, un courant balaie les côtes d'Afrique, entraînant les mariniers, bon gré mal gré, vers le sud, avec une vitesse de près de deux milles à l'heure, ne leur laissant d'autre souci que celui de ne pas être précipités sur les brisants de la rive.

En tout cas, le fait que l'Afrique pouvait être contournée n'était pas seulement connu des sages de l'Égypte; ce même fait était un sujet de conversation pour les femmes des harems de Persépolis et de Babylone; car quand Sataspes, un Persan du sang royal qui avait insulté une noble dame de la cour, allait être empalé par ordre de Xercès, la mère du coupable

obtint sa grâce, s'étant engagée à lui infliger une punition bien plus grande encore que celle du roi, savoir « *un voyage sur mer pour contourner la Libye et rentrer par le golfe d'Arabie.* » Xercès consentit à la proposition, et Sataspes se rendit en Egypte, où il fréta un navire. Après avoir traversé le détroit de Gibraltar et doublé le cap Soloeis (aujourd'hui le cap Cantin), il continua pendant quelques mois vers le sud, après quoi il rebroussa chemin vers le nord, désespérant de trouver jamais de passage du côté de l'est; il s'en revint raconter à Xercès qu'il avait rencontré un peuple de petits hommes vêtus d'habits faits de feuilles de palmier, et éleveurs de bestiaux, puisqu'il leur en avait acheté. « Mais, Xercès, ajoute Hérodote, convaincu qu'il ne disait pas la vérité, du moment qu'il n'avait pas accompli la tâche qui lui avait été imposée, savoir, de contourner l'Afrique, le fit empaler, lui infligeant ainsi la peine à laquelle il avait été tout d'abord condamné. »

Et pourtant Sataspes n'avait pas menti; car 1° la côte occidentale de l'Afrique produit le palmier, dont les fruits, les feuilles et le bois servent aux usages les plus pratiques; 2° les indigènes qui peuplent les côtes occidentales de l'Afrique élèvent en effet des bestiaux. De plus, les courants du sud qu'il a dû rencontrer dans le golfe de Guinée, joints aux vents de ces parages, ont pu être assez forts pour l'y retenir plusieurs mois. Car il m'est arrivé à moi-même, en 1875, me rendant de la rivière des Poissons au Cap, de passer trente-sept jours sur mer, grâce à une succession de calmes plats et d'orages, alors que, par un beau temps, le trajet se fait en six jours! Je considère donc comme vrai le récit fait par Sataspes, et je demeure persuadé qu'il atteignit les côtes de Benguela ou celles d'Angola tout au moins. Qui sait si quelque inscription cunéiforme, encore ensevelie dans les ruines de la Perse, ne viendra pas un jour découvrir la vérité sur le voyage de Sataspes et lui donner raison?

Hérodote est le premier géographe qui ait employé la mé-

thode comparative. Nous devons seulement regretter que ses informations ne soient pas suffisamment riches de faits pour l'amener à des conclusions certaines.

L'historien grec est remarquablement bien informé quant à la géographie ethnologique du nord de l'Afrique, car il donne exactement les noms des tribus et des nations qui peuplent cette partie du monde. Ailleurs, au contraire, il révèle une ignorance qui nous étonne, lorsque, par exemple, il ne sait rien des deux lacs jumeaux du pays d'Ounya-Mnézi, et qu'il décrit le Nil comme un fleuve prenant sa source dans l'ouest de l'Afrique; ou bien encore lorsque, nous décrivant de la manière la plus minutieuse la route suivie par les caravanes à travers le Soudan, il ne nous dit rien ni du Niger, ni du lac Tchad.

Après Hérodote, les explorations africaines s'arrêtent pour longtemps; ou du moins, s'il en est fait quelques-unes, le souvenir ne s'en est pas conservé. Eudoxe, ami et disciple de Platon, mérite à peine une place parmi les explorateurs que nous passons en revue. Il est vrai qu'il accompagna son maître dans ses voyages en Ègypte; mais il ne s'occupa guère que d'étudier les causes météorologiques des débordements du Nil. Ses observations ethnologiques sont essentiellement fabuleuses : il nous parle, par exemple, d'une nation vers le sud de l'Afrique, où les hommes ont des pieds plats longs d'un mètre, tandis que ceux des femmes, au contraire, sont si petits qu'on les appelle *Struthiopodes*, c'est-à-dire pieds d'autruche.

Quelques autres hommes, tels que Hécaton et Callisthènes, n'ont su que changer les noms africains ou en inventer d'autres, nous ôtant ainsi toute foi en leurs écrits, et induisant en erreur ceux qui avaient tiré quelques idées justes des informations de leurs prédécesseurs.

Sénèque nous apprend qu'un certain Euthymène de Massalie entreprit un voyage au delà du détroit de Gibraltar et le long des côtes de l'Afrique occidentale; mais il semble

que tous les détails concernant cette expédition et ses résultats aient été perdus.

Nous ne savons pas grand'chose non plus des aventures d'un certain Euxode qui, selon Strabon, contourna l'Afrique 130 ans avant Jésus-Christ. Une chose cependant est certaine, savoir, que cet Euxode possédait quelques idées correctes de la forme de l'Afrique, et qu'il ne la considérait pas comme tenant aux Indes ; et ce fut par mer qu'il tenta vaillamment de l'atteindre, bien qu'il eût fait, à plusieurs reprises, naufrage sur les côtes orientales du continent africain.

Sur l'autorité d'Héraclide de Pont, Strabon mentionne aussi le voyage autour de l'Afrique d'un magicien perse, dont il ne donne cependant pas le nom.

Mais ce ne fut vraiment que lorsque Alexandrie fut devenue, sous les Ptolémées, la métropole du commerce et des sciences, que les yeux du monde civilisé se dirigèrent vers l'Égypte et vers l'Afrique en général.

Né à Cyrène en 276 avant J. C., Ératosthène, que ses contemporains considéraient comme une encyclopédie vivante, était à la fois poète et grammairien, philosophe et mathématicien, astronome et historien, mais par-dessus tout géographe éminent. Il fut appelé par Ptolémée Évergète à devenir le directeur du musée et le bibliothécaire en chef de la Bibliothèque d'Alexandrie. Dans son grand ouvrage sur la géographie, ouvrage dont il ne reste malheureusement que des fragments, il passe en revue, de la manière la plus savante, toutes les connaissances géographiques de l'époque, et il est aussi le premier qui ait eu l'idée de mesurer un arc du méridien. Celui qu'il détermina entre Alexandrie et Méroé, passant par Syène, est le premier qui ait jamais été mesuré sur notre globe.

Ératosthène est également le premier qui ait jamais dressé une carte au moyen de parallèles et de méridiens. Et il trace d'une manière fort exacte, non seulement le monde généra-

lement connu d'alors, mais encore le cours du Nil, les côtes de la mer Rouge jusqu'au cap Guardafui, les monts Atlas et les côtes septentrionales et occidentales de l'Afrique. De plus, il savait de la façon la plus positive que les inondations de la vallée du Nil sont causées par les pluies des régions équatoriales, et il possédait certainement des informations sur les lacs jumeaux de l'Afrique centrale, le Victoria et le Nyanza. Il mentionne aussi les deux tributaires du Nil, l'Astaboras et l'Astapus, qu'il fait descendre avec beaucoup d'exactitude des hauteurs de l'Abyssinie. Ses connaissances ethnographiques des races africaines n'ont pas moins de valeur que ses renseignements géographiques. Les Troglodytes l'intéressent surtout, et il a écrit sur ces sauvages un traité des plus complets.

Aussi, pendant que Hipparque de Nicée a essayé de contredire les affirmations d'Ératosthène, l'exploration moderne les a confirmées presque jusque dans leurs moindres détails.

Quant à l'historien Polybe, un savant lui aussi, dont nous serions en droit d'attendre de précieux renseignements, il nous désappointe au contraire sous tous les rapports. Il entreprend, vers l'an 146 avant J. C., une expédition sur les côtes occidentales d'Afrique, et ne parvient pas à dépasser le Sénégal. De plus, ses évaluations des distances géographiques sont exagérées de la façon la plus regrettable.

(*A suivre.*)



M. SANDOZ-LUYA

La Société des Missions de Paris vient de faire une grande perte dans la personne de M. Sandoz-Luya, le collecteur central du sou missionnaire français dans la Suisse Romande. Notre ami défunt s'est occupé de cette œuvre pendant plus

de dix ans avec un zèle désintéressé qui honore sa mémoire, et un dévouement digne d'être proposé en exemple. En attendant que nous lui ayons trouvé un successeur, nous avons prié M. le missionnaire P. Germond, récemment revenu d'Afrique, de recueillir les livres de comptes et de percevoir les fonds que les collecteurs et les collectrices voudront bien lui remettre. C'est aussi lui qui délivrera la feuille du sou missionnaire quand elle aura paru.

Voici son adresse : *M. Paul Germond,*
missionnaire
1, *avenue Beaulieu, à Lausanne.*



DERNIÈRES NOUVELLES DE M. A. BOEGNER

Umvoti (Natal), 16 juillet 1883.

Notre départ du Lessouto nous pèse encore sur le cœur. Je verrai toujours ce moment, Hermann, M. Coillard, nos autres amis rangés en ligne et agitant leurs mouchoirs tandis que le cart nous emportait. Je ne reviens pas sur les jours qui ont suivi. C'est à Pietermaritzbourg que nous avons dû changer nos plans, le temps qui nous restait pour la Natalie étant décidément trop court. Nous y avons gagné de pouvoir donner deux jours à la capitale de la Natalie, qui vaut bien la peine d'être vue. Même au point de vue missionnaire, ce séjour a été utile : j'ai pu étudier l'œuvre des Ecossais et des Wesleyens avec assez de détail.

C'est mercredi que nous sommes partis en post-cart pour Greytown, où nous avons couché. Le lendemain, dès huit heures, le missionnaire d'Hermannsbourg, que j'avais pu prévenir, venait nous prendre avec des chevaux. A deux heures environ, nous étions à Hermannsbourg. Je renonce à toute description, à tout détail; tout ce que je puis faire, dans ces jours où le temps m'est mesuré si brièvement,

c'est, du matin au soir, de regarder, de questionner, d'ouvrir les yeux et les oreilles, et le soir, après neuf ou dix heures, de noter tout ce dont je me souviens. La tâche se complique, naturellement, depuis que nous voyons des missions étrangères. Nous sommes forcés de ne donner qu'un jour ou deux à chaque station, et tout prend de l'importance, chaque conversation a sa portée.

Je reviens à Hermannsbourg. On nous y a fait le meilleur, le plus chaud accueil. Les missionnaires nous ont bien fait sentir ce que c'est que l'hospitalité chrétienne. Où ils nous ont surtout aidés, c'est en nous fournissant des chevaux pour le voyage. Outre cela, un de leurs fermiers, ancien colon, maintenant établi à son compte, le brave vieux Hellge, n'a pas craint de nous accompagner jusqu'ici, c'est-à-dire à deux jours d'Hermannsbourg. C'est touchant, n'est-ce pas? Je ne puis dire comme cette hospitalité m'a ému.

.....De temps en temps, de chaudes effleuves, toutes chargées de parfum, vous apportent ce que nous appelons l'odeur des pays chauds. Enfin, à un détour du chemin, au moment où nous arrivons sur un col élevé, nous découvrons la mer qui étend sa ligne immobile à l'horizon. Déjà la veille, nous l'avons entrevue, mais cette fois, plus de doute, c'est bien elle, et notre cœur bat en la revoyant.

Nous avons passé la nuit de vendredi à samedi chez un missionnaire norwégien, et depuis samedi nous sommes chez un Américain. Ici nous étions attendus : nous sommes chez des amis, chez des frères. On aime notre mission ; bref, il est impossible de se sentir plus à l'aise que nous ne le sommes. Nous partons aujourd'hui ou demain, selon qu'il y aura des chevaux disponibles.

A. BOEGNER.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10152 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LETTRE DU DIRECTEUR

Rothau (Ban de la Roche), le 19 septembre 1883.

Bien cher monsieur Jousse,

Vous me demandez une lettre qui termine la série de celles que j'ai adressées au Journal. Mais, comment écrire, comment raconter surtout, dans un moment comme celui où nous sommes? Nous sommes arrivés ici samedi dernier, 15 septembre, et nous avons eu la joie de retrouver réunis au grand complet presque tous les membres de nos familles. Notre enfant, grandie, développée, en parfaite santé, était venue avec ses grands parents nous souhaiter la bienvenue à une heure d'ici. De tels moments ne se décrivent pas, et vous comprenez aussi que j'aie quelque peine à quitter ceux qui m'entourent et qu'il me semble avoir tout au plus entrevus, si grande est ma soif de leur présence. Pourtant, il y aurait ingratitude à ne pas remercier les amis, pour la plupart inconnus, dont la sympathie et les prières nous ont suivis pendant tout notre voyage. Je tiens à le dire à ceux dont j'ai tant de fois réclamé l'intercession : Dieu a exaucé leur requête, sa bonne main a été sur nous pour nous guider et nous protéger, depuis le premier jour jusqu'à la fin.

Où s'arrête ma dernière lettre? Je l'ai oublié. Probablement

en Cafrerie, où nous avons passé une quinzaine de jours, moins remplis peut-être, mais aussi moins fatigants que ceux de Natalie. Le grand intérêt de notre séjour a été notre visite à Lovedale. Nous ne comptions y passer que deux ou trois jours; nous y sommes restés presque une semaine. Différentes raisons nous y ont engagés. En premier lieu, l'intérêt même de l'œuvre, qui est capital. Le Dr Stewart est, de toute l'Afrique du Sud, un des hommes le mieux au courant des questions missionnaires. Compagnon de Livingstone, et fondateur de Livingstonia, la station de l'Église libre d'Écosse sur le lac Nyassa, il est une des autorités les plus compétentes sur les entreprises à l'intérieur. Directeur des grands établissements d'instruction de Lovedale, il possède, dans tout le problème indigène des données et des vues que l'étude de vingt stations ordinaires ne suffirait pas à réunir. Aussi ai-je considéré comme un privilège l'hospitalité prolongée que nous avons trouvée sous son toit. J'avais une autre raison pour ne pas me hâter de le quitter. Le voyage en Natalie, un peu trop rapide peut-être, avait fatigué ma femme. Une sérieuse indisposition survenue dès le 23 juillet et qui s'est montrée assez tenace, nous a prouvé qu'il était temps de ralentir. Le repos de Lovedale nous a paru comme une halte délicieuse, préparée par Dieu pour nous donner le repos nécessaire. Il a fallu, pour se l'accorder, faire quelques simplifications dans notre programme. Je les regrette, mais elles étaient inévitables.

Je ne décrirai pas Lovedale, auquel notre journal a consacré une longue et consciencieuse étude que j'engage nos lecteurs à relire. J'en garde le souvenir d'une grande œuvre de Dieu, et d'une terre amie où notre mission est appréciée à sa juste valeur.

Je me dispense d'énumérer ici les autres stations vues en Cafrerie. Une exception cependant s'impose : c'est Saint-Mathews, mission anglicane située près de Keiskamma Hoek. C'est, en petit et sur le terrain épiscopal, une repro-

duction très intéressante de Lovedale. Le Rev. Eaberer qui dirige l'œuvre après l'avoir fondée s'est efforcé de nous la faire voir dans tous ses détails. Nous n'oublierons pas notre dimanche à Keiskamma Hoek.

Nous voici de retour à East-London, où nous trouvons les trois enfants missionnaires que nous devons emmener arrivés un quart d'heure avant nous, avec leurs parents: mesdames Ellenberger et Preen et M. Duvoisin. Hélas! il semble que la terre d'Afrique ne veuille pas nous lâcher. Pendant quatre longs jours, le mauvais état de la barre nous tient prisonniers au rivage. J'en ai profité pour voir souvent et longuement deux hommes dont j'avais fait connaissance à mon arrivée, et dont la conversation a beaucoup enrichi une moisson de faits et d'impressions, MM. Baumgarten et Muller, tous deux anciens missionnaires de Hermannsbourg, tous deux occupant une position importante à East-London: le premier comme pasteur de l'Eglise luthérienne, le second comme directeur général des écoles du gouvernement.

A la fin, après de précieux jours écoulés, la bonne nouvelle que la barre est « passable » nous est annoncée. Passable, tout juste, car le *Tug,* petit bateau à vapeur qui nous transporte à bord du « Florence », touche trois fois le fond pendant sa courte traversée. La mer, bien radoucie depuis la veille, est encore très forte, notre esquif danse sur les vagues, faisant des plongeons et des sauts démesurés. L'embarquement a présenté des scènes indescriptibles, et le commencement du voyage s'est fait dans de mauvaises conditions pour le bien-être des passagers, sinon pour la sûreté du navire.

Arrivés un dimanche matin à Port-Elisabeth, nous avons dû à cette circonstance un arrêt de près de deux jours, la cargaison ne pouvant être déchargée le jour même, et un bon dimanche à Port-Elisabeth.

Enfin, nous sommes au Cap. Hélas! le temps perdu à East-

London réduit fort notre séjour ici. Pourtant nous trouvons moyen de voir beaucoup de choses dans le peu de jours qui nous restent. Nous allons à Wellington, à la vallée du Charron, à Stellenbosh, visiter, en même temps que la vieille station de M. Bisseux (actuellement absent), les établissements d'instruction qui rendent ces deux villes célèbres. Rien que sur ce sujet, je pourrais écrire un article. J'ajourne à plus tard le plaisir d'en dire plus long, et je reviens en hâte au Cap, non sans donner un souvenir à la cordiale hospitalité de MM. A. Murray et Neethling, pasteurs des Églises réformées de Wellington et Stellenbosh.

Au Cap, j'ai donné presque tout mon temps à la question politique, voyant les députés et les membres du gouvernement en mesure de me renseigner, ou qui avaient eux-mêmes intérêt à voir le représentant de la Mission française. Partout on m'a fait le meilleur accueil. Je tiens à nommer ici M. Irvine, député de Kingwilliamstown, qui, d'avance, avait tout préparé pour notre tournée en Cafrerie, et qui, au Cap, s'est donné beaucoup de peine pour faciliter nos démarches. Le matin même de notre départ, j'ai eu la joie d'apprendre que le parlement du Cap avait décidément remis au gouvernement métropolitain les destinées du Lessouto. Quelle bonne nouvelle pour nous embarquer.

Que vous dirai-je du départ? Lorsque, assis à l'arrière du *Kinfauns Castle*, nous avons vu se dérouler pour la dernière fois sous nos yeux le magnifique panorama de la baie de la Table, j'ai fait un retour sur mes impressions d'il y a huit mois, et j'ai pu mesurer tout le chemin parcouru. Les faits montreront, j'espère, tout ce que cette terre d'Afrique est devenue pour nous. Dieu nous donne de servir sa cause avec le dévouement dont nous avons vu tant d'exemples pendant cette année. Ce voyage est un capital que la Société a confié à nos mains. Nous espérons le lui rapporter au moins doublé.

Le voyage s'est bien passé, sans incidents graves. A Londres,

j'ai pu m'assurer, au bureau des colonies, que les affaires du Lessouto étaient en bon train.

Et maintenant je pose ma plume de voyageur. J'ai tâché d'en faire un fréquent usage pour nos lecteurs. Je tiens à leur dire qu'outre les lettres que le journal a publiées, je leur en avais adressé deux qui n'ont pas vu le jour de la publicité. L'une, racontant notre voyage dans les stations de l'Etat-Libre et expédiée de Mabouléla, s'est perdue. L'autre, récit du Jubilé, était partie en temps utile pour paraître dans le numéro d'août. Le Journal ayant été composé plus tôt qu'à l'ordinaire, elle s'est trouvée inutile. Si je donne ces détails, c'est pour montrer combien j'ai eu à cœur d'associer mes lecteurs à mes impressions et à mes espérances. Ce que j'ai fait, d'ailleurs, est peu de chose en comparaison de ce que je voudrais faire. Notre mission n'est pas connue dans nos Églises comme elle devrait l'être. Autrement on saurait qu'elle est un des titres de gloire de notre protestantisme, ce que bon nombre forcément ignorent. Me sera-t-il donné, soit par des tournées de conférences, soit par une publication, de dissiper quelque peu cette ignorance et de fortifier le lien qui nous attache à ces nouveau-nés de la foi qui regardent à nous comme à leurs frères en Christ? J'y compte, par la grâce de Dieu.

En terminant, un mot de remerciement à vous, cher monsieur Jousse, qui avez, à l'âge où l'heure du repos sonne pour d'autres, accepté la lourde charge de la direction des travaux de la Société. Je vous en remercie, car c'est votre présence qui nous a permis de partir et d'aller chercher au loin les armes nécessaires à notre jeunesse pour servir la cause des Missions. Votre tâche n'a pas été aisée; le vent du jour est à la critique et aux contestations plus qu'aux généreux concours des prières et des sacrifices. Mon retour va vous décharger. Et cependant je n'hésite pas à vous demander de rester sur le champ de bataille. C'est ainsi qu'on remercie les vétérans : en les invitant à combattre encore.

Cette prière, vos frères d'Afrique et nos amis d'Europe vous l'adressent avec moi : je sais que votre cœur l'a déjà exaucée. Croyez à mon sincère attachement.

A. Boegner.



LETTRE DE M. H. DIETERLEN

Nous devons à l'obligeance de madame Dieterlen mère la jouissance que nous a procurée la lettre qui suit, et que nous nous empressons de communiquer aux lecteurs du *Journal des Missions.* (*La Rédaction.*)

Hermon, 10 juillet 1883.

Une fois de plus je me retrouve au logis après une absence assez considérable. Anna t'a dit que j'étais allé à Léribé dire adieu aux Boegner, et que cette course me prendrait une quinzaine de jours! C'est un long temps, mais comment faire autrement? Quand on n'a que son cheval pour tout moyen de locomotion, et qu'on est en hiver, à la saison où les chevaux sont maigres, les pâturages desséchés et les journées courtes, il faut se résigner à aller de station en station, c'est-à-dire à faire 24 ou 30 milles dans les vingt-quatre heures. Comme compensation, on a le plaisir de passer de bonnes soirées chez des amis, soirées qui ne sont certes pas perdues. Mais c'est égal! on n'aime pas rester huit jours en route pour en passer quatre avec ceux qu'on était allé voir.

Parti d'ici le lundi, après l'instruction religieuse, je suis allé coucher à Morija. Mais au lieu de repartir le lendemain matin, j'attendis la poste, espérant qu'elle contiendrait des lettres pour les Boegner. Ce n'est qu'à quatre heures du soir que je pus remonter en selle, avec la perspective d'une longue trotte de nuit, au froid et sans clair de lune, mais

porteur d'une assez grosse liasse de lettres pour les cousins. A huit heures, je frappais à la porte de Daniel Keck, à Thaba-Bossiou, m'excusant de mon mieux de leur tomber sur le dos à des heures pareilles, et recevant en échange le meilleur accueil imaginable. Mercredi, je filais sur Cana, avec la douce illusion que j'y arriverais au bout de trois heures; mais le chemin était long, le soleil chaud; pendant le dessellage classique, j'eus la sottise de m'étendre sur l'herbe, la tête contre un rocher et de m'endormir. Peu semblable à Jacob, je fis de mauvais rêves et me réveillai au bout d'une heure et demie, fatigué, vexé du retard et, en un mot, tout à fait abruti : mon garçon n'avait pas osé m'éveiller, l'honnête homme! J'arrivai chez les Kohler dans un piteux état, et surtout l'estomac creux, car, en grand nigaud que j'étais, j'avais refusé de prendre les petites provisions de bouche que madame Daniel m'avait offertes.

Le lendemain jeudi devait avoir lieu la fête du Jubilé à Cana. Kohler n'eut pas trop de peine à me retenir, surtout parce que les Boegner devaient encore passer une semaine entière à Léribé. Je payai donc à mes chevaux un jour de repos, et pris part à la fête, qui fut bonne. Il y avait deux cents personnes, les païens en majorité. Il fait toujours bon se trouver au milieu de païens, leur causer et surtout leur prêcher. Prêcher n'est pas le mot. Quand on est en bonne veine, on cause, on se met à l'aise, on raconte, on fait des paraboles, et leurs figures vous disent vite si vous êtes compris et goûté, ou non. Il y avait là plusieurs chefs, auxquels Kohler donna la parole et qui dirent des choses assez bonnes, quelquefois bizarres. L'un d'eux louait l'Évangile et les missionnaires. « Mais, disait-il, ce qui a tout gâté, c'est la mauvaise herbe. Et cette mauvaise herbe, ce sont les Anglais, avec leur gouvernement et leurs lois injustes, leurs impôts et leurs persécutions. » Et ainsi de suite. Je lui répondis, dans mon speech, que la mauvaise herbe qui gâte tout, c'est le mal que nous avons dans nos

cœurs; Kohler acheva de le contredire; mais il prit bien la chose et n'en mangea pas d'un moins bon appétit quand on passa au second acte de la fête, c'est-à-dire aux victuailles que madame Kohler avait préparées pour les convives.

Vendredi matin, me voici en route pour Léribé. Nous passons la rivière Poutiatsana, qui forme la limite du territoire de Jonathan, ce fils de Molapo, héritier de sa royauté, mais honni de la tribu, parce qu'il s'est rattaché au gouvernement anglais. La première chose qui frappe mon regard, c'est un village réduit en cendres et des champs ravagés. Puis mon cheval manque broncher contre de petites chevilles de bois plantées dans le sentier et enduites d'une substance noire : ce sont des sortilèges pour arrêter l'ennemi, ou du moins pour lui causer quelque accident. — Nous traversons un pays à peu près désert. Par-ci par-là, quelques troupeaux appartenant aux nationaux du voisinage, dont nous longeons la frontière. Une troupe d'hommes armés nous arrêtent; ce sont des gens de Tlasua, frère et ennemi de Jonathan, qui vont moissonner chez des amis, et nous demandent les nouvelles du jour. — Vers une heure de l'après-midi, je mets pied à terre devant la maison des Coillard, et apprends avec une grande mortification que les Boegner et Cie sont dans une annexe et que j'ai passé à une demi-lieue d'eux sans m'en douter. Quel guignon! C'est une demi-journée de leur compagnie que j'ai perdue! Et les heures qu'il nous reste à passer ensemble sont si courtes que cet incident est un véritable malheur. — Enfin, ils arrivent une bonne heure après le coucher du soleil. Tu peux penser si nous avons été contents de nous revoir et si nous avons tâché de bien profiter des jours qui suivent.

Je les ai trouvés en parfaite santé, toujours actifs, toujours pleins d'entrain; les bonnes nouvelles de France que je leur apportais complétèrent leur joie, car, pour eux, le courrier d'Europe est un antidote contre la fatigue et le temps long. Gustave allait bien aussi. Il a décidément beaucoup

profité de son voyage. Sa santé est bonne, ses maux de tête l'ont à peu près complètement abandonné. Vagabonder dans le pays, toujours en selle ou à pied, lui a fouetté le sang et a chassé les idées noires qu'il pouvait avoir. S'il vous arrive tel qu'il est en ce moment, et s'il reste le même, oncle Gustave n'aura pas à regretter d'avoir lancé son fils dans une expédition pareille. Que je serais heureux d'apprendre que de ce voyage au Lessouto datera pour Gustave une nouvelle vie et qu'il pourra rondement terminer ses études et s'établir !

Comment te raconter les trois jours que nous avons passés ensemble à Léribé? Il faudrait te transporter dans cette belle station, tout ensoleillée, devant ces montagnes dentelées qui garnissent le couchant, en face de cette couronne de précipices qui domine la maison missionnaire. Tu nous vois faisant d'interminables promenades dans les allées du jardin, discutant les questions nombreuses et compliquées que soulève la mission du Zambèze, puis nous plongeant dans nos affaires personnelles, jouissant d'une intimité sans bornes, d'une amitié que ces cinq mois ont rendue plus forte et plus complète. Tu nous vois aussi au sein de la famille Coillard, qui nous a accordé l'hospitalité la plus cordiale. Nous voici au salon, pour le culte ou pour les longues causeries du soir. Nous sommes devant la maison, M. Coillard prend notre photographie : et que de gaieté quand on se fait prendre en groupe et qu'on a Gustave et M. Christol avec soi ! Bref, les heures passent, le temps fuit ; on est gai, on jouit, et cependant l'idée de la séparation vous hante. Pour nous, elle est inévitable, elle est acceptée; mais elle donne à tout ce que nous faisons un caractère particulier, elle laisse une empreinte sur tout, à moins qu'on n'en chasse même l'idée pour jouir comme les enfants qui ne songent pas au lendemain.

Le dimanche, fête du Jubilé, jubilé triste à cause de l'état dans lequel la guerre civile a plongé le district de

Léribé. Il y a cependant du monde à l'Église, les loyaux sont venus en nombre; quant aux nationaux, ils brillent par leur absence. Ils ne pouvaient se rencontrer, même à l'Église, avec leurs adversaires. Le service est simple, mais impressif. A. Boegner et M. Coillard font vibrer les cœurs. Gustave fait un joli petit discours de salutation et d'appel, et M. Christol, avec ses airs de bon papa et son genre naturaliste, rappelle aux gens combien on a tort de remettre quoi que ce soit pour le lendemain quand on peut le faire aujourd'hui.

Lundi, nouvelle réunion à l'Église : c'est celle des adieux, très émouvante, et vous faisant sentir tout ce qu'un adieu a de déchirant. Et quels adieux : lès Boegner et Gustave prennent la route de l'Europe. M. Coillard quitte cette station à laquelle il a consacré sa force et sa jeunesse, et s'engage dans ce grand inconnu qu'on appelle la mission du Zambèze. Christol est dans le vague : il ne va plus au Zambèze; il restera peut-être au Lessouto, peut-être rentrera-t-il en France? Et moi, je reste dans ce pays qui me semblerait, après le départ des Boegner, vide et triste, si je n'y avais pas les vieux amis qui, depuis huit ans, en ont fait pour moi une seconde et excellente patrie.

Après ces adieux, que j'appellerai volontiers la coupe de l'amertume et des déchirements, nous avons eu la coupe des consolations et de la communion. La Cène, que nous avons prise, nous a fait du bien à tous : c'est par elle qu'il faut se fortifier contre les tristesses des séparations : elle vous dit si bien que l'on reste unis; elle vous rappelle si clairement à ceux de qui et pour qui on doit souffrir. Je n'oublierai jamais celle de Léribé, et je crois sentir encore dans mon cœur cette lutte entre les larmes et la joie, et finalement le triomphe de cette dernière. Mais peut-on raconter ces choses-là?

Nous voici au mardi matin, le jour du départ. La veille, nous avons causé jusque passé onze heures dans la chambre

de Boegner. C'est notre *after meeting* de tous les soirs, terminé chaque fois par un grand nombre de poignées de mains. A six heures du matin, M. Coillard nous réveille. Il fait encore sombre, il fait froid. Les cœurs sont mornes comme la nature qui s'éveille à peine et sur laquelle pèsent encore les froids brouillards de la nuit. Nous nous réunissons à la salle à manger pour le déjeuner. On ose à peine se regarder. On peut à peine manger... Puis le culte de famille, la dernière prière ensemble... Nous voici en selle. Mimi sur ce fidèle Jack que Jean Preen lui a prêté et que je verrai toujours galopant en tête de toutes les cavalcades avec Mimi bien installée sur son dos, Alfred avec M. Coillard, Gustave sur son Phakisa, notre vaillant compagnon de voyage aux Diamondfields, moi avec Ali, le vieil Ali, qui pourrait raconter bien des scènes tragiques, s'il lui arrivait un jour de raconter sa propre histoire.

Nous descendons vers le Calédon, nous le traversons; nous sommes dans l'Etat-Libre, devant un magasin. Deux voitures nous y attendent, prêtes à emporter nos voyageurs du côté de Bethléem et de la Natalie.....

Inutile de parler de cet adieu que nous nous dîmes là; pourquoi raviver une si grande douleur? Et peut-on exprimer tout ce qu'il y a de sentiments dans une dernière poignée de main, dans un dernier baiser?

Les véhicules se mettent en marche. Celui où est Gustave disparaît le premier à la prochaine descente. Les Boegner suivent, les mouchoirs s'agitent, on tâche de se revoir encore. Ces mouchoirs-là, c'est encore un lien, et tout dernier reste des bons jours qui ne sont plus. Puis l'attelage disparaît, puis les roues, puis la tente. C'est fini....

J'aurais voulu sauter sur Ali et me planter sur la colline voisine pour voir encore et être vu; mais ce serait prolonger un supplice. Ne plus voir, c'est aussi un soulagement dans ces cas-là. J'avale mes dernières larmes, et sors comme d'un rêve en entendant cette remarque de M. Christol :

« C'est drôle, la vie. » Nous remontons à cheval, emmenant avec nous ceux de nos voyageurs, de vraies épaves auxquelles nous nous accrochons instinctivement pour reprendre notre équilibre. On n'arrive pas d'un coup à voir clair après des secousses pareilles.

A dix heures, Christol et moi nous partons pour Cana. De là je continue mon triste voyage vers Hermon, avec un domestique qui s'obstine à me faire la géographie du pays alors que j'aimerais rester plongé dans mes souvenirs. Jamais professeur n'eut un élève plus distrait. Il mettait cependant toute sa bonne volonté dans ses descriptions et ses récits.

A Morija, je trouvais de bonnes nouvelles de la maison. Anna m'écrivait que Cécile allait bien. Sa lettre enlevait de mon cœur un gros souci. J'avais quitté la petiote un peu indisposée, nous croyions que c'était la dentition et je me figurais Anna seule avec un enfant malade, moi si loin d'elle pour l'aider dans sa tâche de garde-malade. Mais non, il n'y a rien eu, et toutes mes inquiétudes étaient inutiles. Samedi après-midi je retrouvais tout ce cher petit monde en bonne santé, Anna toujours courageuse, même après une quinzaine de jours de solitude, et mon œuvre m'attendant pour m'empêcher d'oublier ce qu'est la vie missionnaire.

C'est ainsi que s'est terminé le voyage des Boegner au Lessouto, voyage heureux et béni entre tous. On peut dire qu'il a réussi en tous points, du commencement à la fin, et qu'aucun accident n'est venu en troubler le cours. Alfred a étudié notre mission à fond; il la connaît, il saura vous en parler; il a laissé partout les meilleurs souvenirs; nos Bassoutos ont joui de lui, de sa parole forte et nourrie et de ses conseils si pratiques, si bien adaptés aux circonstances. Les missionnaires ont beaucoup gagné à se trouver en contact avec lui. Il nous a laissé des idées, des principes qui, mis en pratique, augmenteront nos moyens d'action et porteront des fruits. Il existe maintenant entre le directeur de la

Maison des missions et nous des liens d'affection et de confiance mutuelle qui faciliteront beaucoup nos rapports futurs. Pour tous, Alfred est aussi un véritable ami. Nous lui avons ouvert nos cœurs, il les a ouverts par son affection et par le talent qu'il a d'inspirer à chacun une confiance parfaite. Dans les familles missionnaires, le nom des Boegner sera toujours prononcé avec la plus grande affection, leur visite marquera comme un temps de rafraîchissement et de bénédiction. La main de Dieu a visiblement travaillé pour faire réussir ce voyage au delà de toute attente.

Pour nous, cette visite a été plus particulièrement bienfaisante. C'est une parenthèse de cinq mois dans notre vie, parenthèse lumineuse, qui éclaire le passé et l'avenir. Les Boegner et Gustave, c'était la famille entière, Rothau, toi, chère maman, venant faire la connaissance d'Anna et des enfants et me voir dans ma sphère de travail; c'était vous tous resserrant avec nous tous les précieux liens de famille et rétablissant tout ce que huit ans de séparation avaient pu diminuer.

Je suis maintenant rentré dans la vie normale; la parenthèse est fermée. J'ai repris le harnais, mais sans être le moins du monde découragé ou attristé. Ce qui domine en moi, c'est la reconnaissance. Je serais impardonnable si je faiblissais parce que Dieu a voulu me fortifier, si je regrettais la famille parce que Dieu m'a permis de la revoir, alors que j'en avais fait le sacrifice. — Tout est pour le mieux, et, plus je réfléchirai à ces cinq mois, plus je comprendrai qu'ils doivent contribuer à rendre le reste de ma carrière plus utile et plus joyeux encore que le commencement.

H. Dieterlen.



LETTRE DE M. F. COILLARD

Léribé, 10 juillet 1883.

Bien chers et dévoués amis,

Quelques jours encore, et il y aura un an que nous sommes de retour ici. Et nous ne devions y passer que *six mois!*... Ce séjour forcément prolongé n'aura cependant pas été une éclipse pour la mission du Zambèze. J'ai peu parlé, c'est vrai, peu écrit, et on m'en fait un reproche. C'est qu'il a plu à Dieu de nous mettre dans le creuset. Il a permis que notre foi passât au crible, et que les vagues du désappointement et de la tristesse vinssent les unes sur les autres se briser contre nous et nous couvrir de leur écume. Je le comprends maintenant; après le bruit et la publicité de l'Europe, il nous fallait les revers qui humilient, le silence et le recueillement de la solitude, qui rapprochent du Seigneur et font pénétrer plus profondément dans l'intimité de sa communion.

La conférence d'Hermon, au mois de mars, m'a personnellement fait du bien. Il fait bon, — après une longue séparation et une crise comme celle que nous avons traversée, — de se revoir, et de causer avec des collègues qu'on estime et qu'on aime. Nous comptions que les fêtes du Jubilé seraient, surtout pour nous, un temps de rafraîchissement. Nous y avions mis notre cœur. Nous avions besoin d'aller prendre part à ce concert d'allégresse et de louanges. Nous aurions voulu passer encore quelques jours *en famille*, avec les familles de notre colonie missionnaire, avant notre départ pour l'intérieur. L'occasion surtout me paraissait unique de plaider la cause de la mission du Zambèze devant les Églises assemblées, de la placer sur leurs consciences et sur leurs cœurs, et de la leur proposer comme un monument digne d'elles à élever à la gloire de notre Dieu. C'était d'autant plus nécessaire que pendant les dernières années il y a eu un pas rétrograde, un grand refroidissement de zèle mis-

sionnaire, dû en grande partie aux préoccupations politiques. Nous faisions des plans, oui, — mais nous étions sur un volcan. Il fit irruption, la guerre civile éclata, notre malheureux district fut une fois de plus livré au pillage et à la destruction, — et adieu nos plans, nos douces perspectives, nos jouissances anticipées. Adieu notre moisson de bénédictions, adieu notre Jubilé! Vous savez le reste : les derniers hameaux du district détruits, la ville de Molapo et ses belles maisons européennes, construites et meublées à grands frais, réduites en cendres, des vieillards massacrés, des enfants mutilés, des femmes ignominieusement dépouillées et maltraitées, même sous nos yeux, sur la station où elles avaient cherché un refuge à « l'ombre de la maison de Dieu ». Les alertes, les paniques, l'isolement, le suspens et la perplexité annonçaient mal le Jubilé.

Letsié vint accompagné de ses fils, de Masupha, Lesaoana, et à la tête de 5 à 6,000 hommes armés et menaçants. Son passage de trois jours sur la station fut celui d'une nuée de sauterelles. Et après un pitso de trois jours, pendant lesquels on parlait de complots ourdis, de massacres, d'une prise d'armes générale, il retourna chez lui. Il avait réussi à rendre la situation à peu près irrémédiable. C'était à la veille du Jubilé. Le désappointement se trahissait par des murmures et une surexcitation qui présageaient de nouveaux orages. M'absenter, c'était impossible.

Il semblait que le Jubilé ne fût pour nous qu'un mirage. Tout s'assombrissait : nos réunions étaient au plus bas; l'école! de cent élèves, le nombre était tombé à cinq petits enfants. Les quelques familles qui étaient revenues sur la station s'étaient de nouveau dispersées, — la misère les poursuit maintenant au delà de la frontière, parmi les rochers des bords du Calédon. C'est là que des milliers de créatures végètent sans abri et presque sans nourriture. La coqueluche sévit, et est-il étonnant que, dans des conditions pareilles, elle moissonne un grand nombre d'enfants?

Nous avions la douceur de posséder mon futur collaborateur, M. Jeanmairet, un jeune homme sérieux et aimable, — et aussi un ami, un jeune avocat de Genève, M. Gautier. J'ai rarement rencontré un homme plus richement doué que M. Gautier, tant des qualités du cœur que de celles de l'esprit. Simple visiteur du pays, étudiant en amateur, il a pu en quelques mois se rendre assez maître de la langue pour la comprendre et même la parler en public. Son ardente affection pour les indigènes lui inspirait des mouvements généreux et délicats. C'est ainsi qu'il nous a aidés de sa bourse pour soulager un peu les misères qui ont surgi autour de nous, et qu'il allait régulièrement à la chasse pour une jeune femme chrétienne qu'une maladie incurable conduit lentement au tombeau. Le Sauveur en prendra acte.

Cet ami nous a quittés à la fin du mois dernier pour voyager dans le Transvaal. Il s'était fait une large place à notre foyer.

C'est aussi sur ces entrefaites que nous arrivait la douloureuse nouvelle, — car, hélas! les nouvelles douloureuses voyagent vite! — de la mort de madame Christmann, dont on chérit encore le souvenir ici!...

Avais-je tort de dire que le Jubilé n'avait été pour nous qu'un mirage? Nous l'avions vu de loin, il avait fait palpiter nos cœurs de joie. Et puis, au moment où nous croyions le saisir, il nous a échappé et s'est évanoui.

Ce n'est pas sans tremblement que nous attendions la visite de nos chers amis, M. et madame Boegner, et M. Gustave Steinheil. Dieu n'a pas permis que nous fussions déçus. Il savait que nous sommes ici dans une terre déserte, altérée et sans eau, — et il nous avait réservé un temps de rafraîchissement. C'est le 25 juin que nous les recevions, ces chers amis, sans démonstration, mais avec une affection qui date de Paris, où nous avons eu le bonheur de les connaître. Mon troupeau est tellement dispersé, la situation politique si critique et si inquiétante, qu'il m'a été difficile d'orga-

niser des réunions. M. Boegner l'a compris, et il s'est prêté de bonne grâce à tous nos arrangements. Nous avons passé ensemble huit jours heureux et bénis. Les seuls regrets qu'ils nous aient laissés, c'est d'avoir passé si vite. L'œuvre, ici comme en Europe, ne peut que bénéficier de la visite de M. Boegner. Il a pris la vie missionnaire sur le fait, il a été en contact personnel avec nous, et en dehors des liens officiels qui l'unissaient à nous, il s'en est formé d'autres que l'avenir ne fera que fortifier. La présence de madame Boegner a donné à ce voyage et à nos rapports quelque chose de tout particulièrement doux et intime. Elle a apporté à nos chères compagnes sa part de bénédictions. Elle a pu s'initier à plus d'un détail de la vie matérielle d'une dame missionnaire, et elle s'associera sûrement d'une manière plus effective à leurs difficultés. Le bien que son passage a fait se continuera et sera une compensation pour le sacrifice qu'elle s'était si courageusement imposé.

Nous bénissons Dieu de ce qu'aucune alerte n'est survenue pendant le séjour de nos amis ici. Nous, nous l'avons mis à profit pour étudier encore ensemble certaines questions qui se rapportent à la mission du Zambèze. Le moment est venu, en effet, où nos plans doivent prendre une forme définitive, et où nous allons enfin mettre la main à l'œuvre. Dans peu de jours, Jeanmairet et moi allons nous mettre en selle, et, à l'invitation de la conférence, visiter les Églises et leur faire nos adieux. Notre programme est chargé. Notre voyage, qui doit commencer après demain, ne se terminera que dans six semaines. J'avoue que je l'appréhende un peu, surtout en plein hiver. Il m'en coûte, surtout, de m'éloigner pour si longtemps de la station, et de laisser ma femme seule avec ma nièce. Nous avons maintenant une trêve qui s'est prolongée bien au delà de nos espérances. Combien de temps durera-t-elle? Nous nous cramponnons à l'espoir que cette éclaircie est le présage du retour du beau temps, et non point le calme qui précède les tempêtes. Je m'en réjouirais

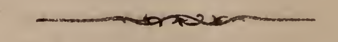
pour les amis Weitzecker. Assez pour eux de quitter Nice pour Léribé. Que Dieu leur épargne d'y arriver en temps de guerre civile. Si le district est dévasté et l'œuvre ruinée, mais que la paix soit rétablie, nos amis auront une belle tâche devant eux. Les désirs de nos cœurs vont cent fois à leur rencontre et nos prières les accompagnent.

Un mot encore. Permettez-moi de rappeler le beau don que nous a fait l'Église de Nantes, en nous faisant construire le « Messager de paix ». Ce bateau n'est pas un luxe, c'est un besoin dont j'ai vivement senti l'urgence dans notre premier voyage. Il nous a déjà occasionné des frais assez considérables de fret, débarquement, commission, emmagasinage; mais il est encore à Durban, Port-Natal. Pour le transporter, il nous faudrait un wagon de roulage et un attelage de bœufs (pas exclusivement pour le bateau). Lors même que je pourrais probablement disposer du wagon, dans l'intérieur, — même avec avantage, je ne me sens pourtant pas libre de grever les fonds de la mission du Zambèze par cette dépense. Cependant le bateau nous est indispensable, et, si nous le laissons ici, quand l'aurons-nous là-bas? Ne se trouvera-t-il pas quelques amis disposés à faire un effort pour le transport de notre barque?

Nous avons reçu la belle pharmacie que le Comité de Marseille nous a envoyée. Nous leur en exprimons ici notre sincère reconnaissance. Le Comité, connaissant combien difficile et dispendieux est le roulage, a généreusement offert de rembourser les frais de transport de cette caisse.

Votre affectionné en Christ,

F. Coillard.



LETTRE DE M. KOHLER A M. JOUSSE

Cana, le 3 juillet 1883.

Cher monsieur Jousse,

Je viens d'accompagner jusque sur le haut de la montagne de Cana MM. Christol et Dieterlen, qui viennent de Léribé, où ils se sont rendus pour serrer la main une dernière fois à M. et madame Boegner et M. Steinheil, qui ont quitté Léribé hier matin pour retourner en Europe. Voilà déjà leur visite terminée pour ce qui concerne le Lessouto; nous aurions aimé qu'elle durât plus longtemps; vous savez avec quels regrets on laisse partir ces visiteurs qui portent avec eux une atmosphère qui retrempe, délasse et fortifie.

M. et madame Boegner possèdent à un haut degré la faculté de communiquer aux autres l'entrain et le zèle dont ils sont animés. Vous dire le bien que leur visite nous a fait est impossible. Le souvenir de leur passage au Lessouto vivra longtemps dans le cœur des missionnaires et des indigènes. — M. Boegner, voulant être renseigné sur tout, a dû faire beaucoup de questions, et personne ne s'en plaindra : méthode excellente pour se rendre un compte exact de la situation de l'œuvre. Cette méthode a l'avantage de nous rendre attentifs aux lacunes de notre manière de faire et aussi à rappeler à nos chrétiens le but vers lequel ils doivent tendre. Pour vous donner une idée plus exacte, laissez-moi vous raconter sa visite à Cana.

Le 18 juin, avec quelques chrétiens de Cana, nous montions à cheval, ma chère compagne et moi, pour aller à leur rencontre ; ils devaient, le matin même, quitter Bérée. Nous allâmes jusqu'à mi-chemin sans rencontrer personne. Nous revînmes sur nos pas, désappointés, nous demandant s'ils n'avaient pas pris une autre route; mais en repassant dans l'annexe de Teyeteyaneng, nous trouvâmes une lettre de madame Boegner, nous annonçant que son mari était re-

tenu à Bérée par la grippe, mais qu'ils espéraient toutefois pouvoir se mettre en route le mardi matin. En effet, ils arrivèrent ce même jour à Cana, une heure environ après le coucher du soleil. Ce retard dérangeait nos plans, nous pensions visiter l'annexe de Malimong le mercredi, mais nous dûmes y renoncer, M. Boegner ne se sentant pas assez bien pour faire cette course. Cette journée fut consacrée à l'école de la station. M. Boegner fit un petit examen et, à la fin, adressa aux enfants et à l'instituteur quelques paroles d'encouragement.

Le jeudi, nous nous rendîmes sur l'annexe de Mapoteng. On s'était mis en frais pour nous recevoir; le chef Pete avait donné un mouton, Mpanya, ancien renégat que vous connaissez sans doute, avait donné un dindon, le tout avait été apprêté par la femme du catéchiste. Il n'y a qu'une dizaine de chrétiens sur cette annexe, néanmoins nous eûmes un auditoire de 150 personnes environ. Leur nombre aurait été quatre ou cinq fois plus grand si l'on n'avait été au plus fort de la moisson. Une fois le monde rassemblé, nous nous réunîmes en plein air. Après une prière de M. Boegner et une du missionnaire, M. Boegner, pour faire connaissance avec cette annexe, adressa une série de questions au catéchiste ; ensuite, dirigé par ce qu'il vient d'apprendre, il s'adresse à ses auditeurs. De cette manière il frappe toujours juste, il sait ce que son auditoire a besoin d'entendre. Ses paroles chaleureuses d'exhortations aux chrétiens, d'appel aux païens, ont été écoutées avec beaucoup d'attention et de recueillement. Que Dieu veuille bénir la semence qui a été jetée en terre et lui faire porter beaucoup de fruit. Après cette bonne réunion, nous dûmes songer à reprendre la route de Cana. On aurait aimé rester encore quelques heures avec ces gens qui jouissaient, à ne pas s'y méprendre, de posséder au milieu d'eux M. et madame Boegner, mais les jours sont courts en hiver, et nous avions deux heures en selle pour rentrer à la station : il fallait donc nous hâter. Au re-

tour madame Boegner faillit avoir un accident. Son cheval, très excité et sentant sans doute que la main qui le dirigeait était moins ferme que celle des Bassoutos, car il n'avait jamais été monté par une dame, fit mine de s'emporter et de retourner sur ses pas (ce cheval appartient à Pete, qui l'avait prêté pour la circonstance). M. Boegner finit par l'arrêter, le garçon qui nous accompagnait donna son cheval à madame et nous arrivâmes, grâce à Dieu, sains et saufs.

Le vendredi fut consacré par nos chers visiteurs à leur correspondance. Dans l'après-midi M. Steinheil et M. Christol nous arrivèrent venant de Maboléla. Le samedi nous eûmes avec les chrétiens une réunion d'édification dont M. Boegner fit tous les frais. Après cette réunion, visite à la caverne des Cannibales; nos visiteurs ne pouvaient passer à Cana sans faire connaissance avec cette ancienne retraite des anthropophages. Le soir nous eûmes une réunion avec les catéchistes et l'ancien. Dans celle-ci le directeur s'informa par le menu de l'état de l'œuvre sur la station et les annexes. Vous raconter en détail les questions et les réponses faites dans cette réunion me serait impossible; qu'il me suffise de vous dire que c'est une des meilleures que nous ayons eues. Le dimanche ce fut encore M. Boegner qui dut payer de sa personne. L'auditoire, quoique trop nombreux pour notre petite chapelle, n'était cependant pas considérable. Nous eûmes une bonne prédication le matin, qui, je crois, est restée gravée dans plus d'une mémoire. L'après-midi nous eûmes un service de sainte cène, et M. Christol fit un petit discours. Le lundi matin j'accompagnai jusqu'à Léribé nos chers visiteurs. Par ces quelques lignes vous pouvez voir combien M. Boegner a su mettre à profit tous ses instants pour le bien de l'œuvre. Enfin sa visite a fait un bien réel qui surpasse infiniment les dépenses qu'elle occasionne, sans compter tout le bien qu'elle fera encore.

Votre affectionné,

F. Kohler.

M. ISAAC BISSEUX, LE DOYEN DE LA MISSION FRANÇAISE, A M. E. CASALIS

Prétoria, 7 juillet 1883.

Cher ami et frère,

Je ne vous apr. Bádrai rien de nouveau si je vous dis que je suis dans le Trafanteal depuis la fin de l'année dernière. Vos enfants d'Afriq ous l'auront bien appris. C'est mon ardent désir de revoir, sur cette terre, ma fille aînée et sa nombreuse famille qui m'a décidé à faire ce long voyage. Grâce à Dieu, je les ai tous trouvés jouissant d'une parfaite santé. Mais comme ils ont souffert, ces chers enfants, durant le siège de Prétoria, alors que les Boers se battaient avec les Anglais !

Si vous me demandez quand je pense retourner chez moi, ce que j'ai promis à tous mes bons amis et à ma chère Église, je vous dirai que cela va dépendre d'une bonne occasion que je cherche déjà. Mais s'il est comparativement assez facile de venir au Transvaal, on n'en peut plus sortir, à moins qu'on ne prenne, comme font les jeunes gens, ces misérables voitures que l'on appelle *carts* ou *post-wagons*, qui vont jour et nuit, qui versent assez souvent, au risque de casser le cou aux voyageurs. Il va sans dire que cela ne m'irait pas.

J'espère que ce voyage m'aura fait du bien, il y avait tant d'années que j'étais comme cloué à Wellington. Je ressens violemment un rhumatisme au bras droit, qui m'empêche quelquefois d'écrire et qui même en ce moment, comme vous le voyez, me fait griffonner sur ce papier. Je n'ai prêché que quatre fois depuis que je suis ici : c'était pour remplacer le pasteur, tandis qu'il officiait dans le camp des Boers. Je vois qu'il est grand temps que je termine ma carrière de prédicateur, il me semble que Dieu me dit : C'est assez ; « jusqu'ici, mais pas plus loin ». Ma vue devient de plus en plus faible et ma mémoire m'abandonne. Quand il

m'arrive d'éprouver quelque embarras en chaire, je deviens tout nerveux, tout mon corps tremble; c'est faiblesse de corps et d'esprit, c'est le déclin de la vie; cela m'avertit qu'il faut que je me contente désormais de prendre ma place parmi les auditeurs de la Parole (1).

Quant à l'état politique de ce pays, je dirai seulement que M. P. Kruger vient d'être installé comme président, que le Volks-raad est assemblé, que les mines d'or tournent toutes les têtes et que l'on a une guerre avec les tribus de Mapogo et de Mampourou, qui a déjà duré six mois.

M. Gonin vient de descendre à Prétoria avec sa famille. On l'a fait prêcher. Vous voyez qu'il y a progrès ici, puisque l'on ne menace plus, comme autrefois, d'emprisonner les missionnaires, mais qu'on leur offre la chaire.

Comment allez-vous, cher frère? Lorsque j'étais à Wellington, je recevais quelquefois de vos nouvelles. Votre petite-fille Aline Mabille, qui est à l'école huguenote de cette ville, m'en donnait. Mais ici, je n'entends rien dire de vous ou de mes autres amis de France. Que j'aurais été heureux de rencontrer M. Boegner, soit à Wellington, soit à la ville du Cap! J'espère qu'il a vu ma station.

Cher frère, si vos forces vous le permettent, écrivez-moi, ne fût-ce que deux ou trois lignes. Que Dieu, notre bon Père, rende agréables les dernières années de notre vie! Qu'il nous fasse mûrir de plus en plus pour son saint royaume, où certainement nous nous reverrons! Amen!

Votre ami tout affectionné,

J. BISSEUX.

(1) Parti de France en 1829, M. Bisseux n'a jamais exprimé le désir d'y revenir. Il se propose de terminer sa carrière au sein de son troupeau. (*Note des Réd.*)



LETTRE DE M. TAYLOR AU COMITÉ

Sain-Louis, Sénégal, août 1883.

Messieurs et honorés directeurs,

Le dernier courrier me trouvait tellement pressé de tous côtés que j'ai dû, à mon grand regret, renvoyer pour aujourd'hui ma réponse à votre honorée lettre du 17 juillet passé. C'était l'époque des examens des écoles et des distributions de prix. Je vous envoie le numéro du *Moniteur* contenant un compte rendu de la manière dont ont été célébrées les fêtes scolaires de cette année dans toutes les écoles subventionnées par la colonie. Tout s'est passé avec abondance de brio et d'éclat. Chez nous, au grand découragement de la plupart des familles de nos élèves, il n'a pas été possible de donner un caractère public à ces solennités. Nos locaux scolaires sont trop exigus et dans un état peu convenable pour nous permettre d'y inviter quelques notabilités du pays, amis de notre œuvre, dont la présence eût pu stimuler l'émulation de nos élèves et leur communiquer de l'entrain et de l'enthousiasme. Comme je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, les locaux dont nous disposons à la maison de la Société ne suffisent plus pour les besoins de l'œuvre. Je crois qu'il est de toute nécessité que nous nous occupions sans plus de retard à nous pourvoir, soit par location, soit par achat, de locaux convenables et assez vastes pour l'enseignement aussi bien que pour le culte.

Le comité de l'instruction publique récemment institué, et qui fonctionne avec vigueur depuis quelques mois, m'avait averti par écrit, au mois de juillet dernier, qu'il allait visiter notre établissement; mais ses nombreuses occupations l'ont obligé de différer l'inspection jusqu'après la réouverture des classes en novembre prochain, ce dont je ne suis

pas du tout fâché pour les raisons que je viens de vous exposer.

Veuillez me dire, messieurs et honorés directeurs, ce qu'il faudra faire d'ici à cette époque, pour améliorer notre situation.

La nouvelle de la nomination officielle de MM. Jacques et Morin pour le Sénégal m'a beaucoup réjoui. Je les attends avec impatience. Que Dieu les bénisse et leur accorde de travailler longtemps dans cette partie de l'Afrique pour l'avancement de son règne.

Venons maintenant aux renseignements que vous me demandez.

Voici en quelques mots les recommandations que j'ai à vous soumettre. — Il nous importe, vu l'état actuel des esprits dans la colonie, de donner une vigoureuse impulsion à nos écoles, surtout à l'école de garçons. C'est à cette condition que l'évangélisation pourra désormais se poursuivre efficacement, et notre chère œuvre sortir sous peu de la période des premiers commencements. Il sera donc désirable qu'un missionnaire se charge exclusivement de cette partie de l'œuvre. — Outre nos écoles à développer, il y aura aussi une grande utilité à fonder à bref délai une annexe dans l'île de Sor, la grande voie de toutes les caravanes arrivant de l'intérieur. Cette île est reliée au chef-lieu par un pont de 600 mètres de long. Elle est habitée presque exclusivement par des indigènes avec lesquels nous sommes en excellents rapports. C'est un terrain tout préparé qui mérite de fixer notre attention.

Pour une mission chez les Bambaras, il est difficile de préciser d'avance où devrait se fonder notre établissement. Voici les lieux principaux : Bafoulabé, Kita, Daba, Bamako. Tous les voyageurs s'accordent à dire que les habitants de ces pays sont des païens très ouverts à l'influence de la civilisation, et d'un calibre incontestablement supérieur aux Wolofs et Toucouleurs de Saint-Louis. Mais pour avoir

tous les renseignements que comporte un sujet d'un aussi haut intérêt que la fondation d'une œuvre missionnaire dans un pays nouveau, sujet généralement peu compris par des voyageurs indifférents dans la plupart des cas aux questions religieuses, il faudrait qu'un missionnaire allât sur les lieux pour se rendre compte *de visu* du pays et de ses habitants. Trois mois suffiront largement pour un voyage d'aller et de retour d'ici jusqu'à Bammako, maintenant que la route a été frayée par notre colonne expéditionnaire. La bonne saison commence dans ces parages en novembre pour prendre fin en avril.

En terminant ma lettre, je suis heureux de vous informer qu'autant qu'il peut l'être pendant l'hivernage, l'état sanitaire du pays ne laisse rien à désirer. Jusqu'ici tout va bien à Saint-Louis, à Gorée, à Dakar et à Rufisque.

Notre chère œuvre suit sa marche ordinaire. Je vais bénir trois mariages demain. Nous travaillons tous pleins de confiance en Dieu.

Votre bien dévoué,

TH. TAYLOR.

QUELQUES NOTES HISTORIQUES SUR TAÏTI

(Suite)

Ainsi que nous l'avons dit dans un précédent article, presque tous les missionnaires anglais avaient quitté Taïti en 1852, c'est-à-dire dix ans après la proclamation du protectorat français. L'œuvre tomba entre les mains des pasteurs indigènes, qui, sans aucun doute, firent de leur mieux pour la maintenir et la faire progresser; mais l'absence d'un contrôle suffisant et d'ouvriers suffisamment préparés fit que l'œuvre elle-même périclita, et quand M. Arbousset y fut envoyé en 1862, il la trouva dans un piteux état. En 1848,

époque à laquelle je faisais mes études à la Maison des missions, je fus, un matin, appelé par M. GrandPierre dans son cabinet; il avait à me faire une proposition, à laquelle je devais répondre par un oui ou par un non. « Frère, me dit ce bien-aimé directeur, seriez-vous prêt à partir immédiatement pour Taïti? Un navire de l'État va partir et une place de passager vous y est accordée. » — Nous étions, si je ne me trompe, au commencement de l'année; M. Guizot était premier ministre, et c'est à son instigation que la demande d'aller à Taïti m'était faite. — Ayant répondu affirmativement à M. GrandPierre, nous allions nous occuper des apprêts du voyage, quand la révolution de Février éclata : tous nos plans furent renversés, et, par suite de l'affaiblissement de nos ressources pécuniaires, les élèves de la Maison des missions furent dispersés et l'établissement lui-même fermé. — En 1857, les Taïtiens firent au gouvernement français une demande de missionnaires; mais leur requête, quoique favorablement accueillie par M. le gouverneur du Bouzet, n'eut aucun résultat satisfaisant. En 1860, une pétition, signée des principaux de l'île et ayant le même objet en vue, fut adressée à la reine Pomaré et au commissaire impérial résidant à Taïti. Les Taïtiens s'offraient d'assurer aux missionnaires, dont ils réclamaient le ministère, un salaire de 5,000 francs pris sur la caisse des écoles; de plus, ils se chargeaient de leur construire des habitations et de leur donner la jouissance d'un morceau de terrain. Dans ce document, les Taïtiens affirment leur foi chrétienne et protestent dans un langage poli, mais énergique, contre tout effort tenté dans le but d'en faire des catholiques romains.

Cet appel fut entendu ; la Société des Missions de Paris se mit à la recherche des ouvriers qu'elle voulait envoyer à ces chrétiens demeurés fidèles à la foi évangélique, et, à la date du 28 novembre 1862, le Comité annonçait aux pasteurs, aux diacres et aux fidèles de Taïti l'envoi de MM. Arbousset et Atger; le premier devait précéder le second et arriver

seul à Taïti. L'arrivée de M. Arbousset à Taïti fut saluée avec joie par tous les chrétiens, et en particulier par la reine Pomaré, qui a donné un libre cours à sa joie dans une lettre de bienvenue dont nous extrayons le passage suivant : « O Arbousset ! paix te soit et soit aussi à ta fille de la part de Dieu. Lorsque j'ai appris que tu venais à Taïti, cela m'a causé une grande joie, parce que ta religion est la même que la mienne. — Moi et mon peuple nous désirons un ministre de la foi dont on a fait profession chez nous depuis le temps de mes père et mère jusqu'à ce jour. Aussi, ayant été informée qu'il venait de France un vrai ministre appartenant à la forme de l'Évangile à laquelle je suis attachée, mon cœur s'en est extrêmement réjoui, et j'ai écrit au gouverneur de te recevoir quand tu arriverais, et de faire que tu habites à Taïti pour être mon pasteur et celui de ma famille, de mes enfants et de tout mon peuple. »

Cette lettre porte la date du 15 mars 1863. La joie des insulaires et de leurs pasteurs ne fut ni moins vive ni moins expansive que celle de leur reine. Le représentant du gouvernement français accueillit M. Arbousset avec la plus parfaite courtoisie et beaucoup de bienveillance.

L'œuvre que M. Arbousset avait à faire à Taïti demandait tout à la fois un zèle ardent et une prudence consommée. L'un des fondateurs de l'œuvre missionnaire au Lessouto se montra à la hauteur de sa tâche, et son séjour de trois années à Taïti fut abondamment béni; on peut dire qu'il fut comme le restaurateur de cette œuvre intéressante. Ce qui frappa tout d'abord notre frère, ce fut l'isolement dans lequel vivait chaque troupeau, isolement qui les affaiblissait et qui, avec les propagateurs zélés d'une autre forme de christianisme soutenus par le pouvoir, aurait fini par amener leur anéantissement. Aussitôt après son installation, M. Arbousset se hâta de convoquer les pasteurs indigènes à Papéété; il leur proposa d'avoir des conférences trimestrielles, ce qui fut accepté avec joie. Dans la première de

ces conférences on eut quatre réunions qui se terminèrent par un service de sainte cène. On se trouva au grand complet, c'est-à-dire qu'il y eut au delà de vingt pasteurs et le double de diacres. — Il fut convenu que, dorénavant, tout pasteur présenterait un rapport écrit sur l'état moral et religieux de son troupeau. — Une réunion fut fondée à Papéété en faveur des vingt-quatre diacres qui, occasionnellement, faisaient les fonctions d'évangélistes ; le but de cette réunion était l'étude de la Parole de Dieu, en vue de la prédication, et des pasteurs des environs, ainsi que de simples laïques, mirent à profit les leçons données par un homme de foi et d'expérience. Une école du dimanche, dont le besoin se faisait sentir, fut aussi fondée à Papéété ; elle devait servir de modèle à celles qu'on fonderait bientôt dans d'autres Églises.

Le 10 du mois de juillet 1863, M. Atger, pasteur et gendre de M. Arbousset, arrivait à Taïti.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre pas à pas nos missionnaires dans leur œuvre d'amour et de renoncement ; nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage si intéressant, mais si peu connu, de M. Arbousset, sous ce titre : *Taïti et les îles adjacentes*. En 1865, M. Arbousset, pour des raisons importantes, crut devoir rentrer en France ; le terme assigné aux engagements qu'il avait pris était expiré. M. Atger, après un séjour de deux années dans ce champ de travail, fut pris d'une laryngite qui l'obligea, lui aussi, à revenir dans sa patrie quelques années plus tard.

Nous ferons observer que, jusqu'ici, la Société des Missions de Paris n'avait pris part à l'œuvre de Taïti que d'une manière officieuse ; le moment était arrivé où elle devait annexer aux œuvres qu'elle dirigeait celle qui depuis trois années se poursuivait sous les soins de MM. Arbousset et Atger. C'est ce que le Comité de Paris fit savoir aux soutiens de son œuvre, dans une lettre datée du 8 juin 1865. Comme cette date est d'une grande importance dans l'histoire de nos

rapports officiels avec Taïti, nous nous permettrons de citer un fragment du document qui relate le passage de cette œuvre missionnaire sous la direction du Comité de Paris. « Le Comité des Missions vient de prendre une décision qui, nous en sommes convaincus, aura l'assentiment de toutes nos Eglises. Il a annexé aux œuvres qu'il soutient et dirige celle qui, depuis trois ans, se poursuit à Taïti d'une manière si encourageante. Jusqu'à ce jour, elle n'avait eu que le patronage officieux de quelques hommes appartenant, pour la plupart, au Comité des Missions, mais ne relevant pas de lui en ce qui concernait cet intérêt spécial. Ce n'est pas que le Comité fût le moins du monde indifférent à l'avenir religieux de nos coreligionnaires des îles de la Société. Il a, dès le début, prouvé la réalité de ses sympathies en ouvrant les colonnes de son journal aux appels et aux rapports de MM. Arbousset et Atger, et en allouant à ces ouvriers du Seigneur des subsides assez considérables. La prudence ne nous permettait pas d'aller plus loin, aussi longtemps qu'il ne lui était pas clairement démontré que l'œuvre en question pouvait être légitimement classée parmi celles dont il a charge de s'occuper. Une étude, faite sur les lieux, a maintenant prouvé que, si les Taïtiens ont, grâce à Dieu, cessé de faire partie des peuples non chrétiens, ils ne sont pas encore suffisamment majeurs au point de vue religieux et intellectuel, pour se passer d'une tutelle missionnaire. Ils ont encore des besoins trop grands et trop divers pour qu'il leur soit possible de trouver dans leur fonds propre les éléments d'une émancipation immédiate et définitive. Cela étant, il devenait évident que le Comité qui s'est officieusement chargé de répondre à leurs premiers appels, ne pouvait avoir qu'une existence provisoire. Il était naturel qu'une Société de missions mette la dernière main à ce qu'une Société de missions avait commencé. »

Le retour de M. Arbousset en France ne manque pas d'inspirer quelque inquiétude au Comité. Mais ce frère, doué

d'un génie organisateur étonnant, avait tout arrangé, tout prévu, et, pour ne pas décourager les Églises auxquelles il avait fait tant de bien, il leur promit de revenir au milieu d'elles, s'il ne pouvait pas réussir à leur procurer un nouvel ouvrier à sa place. Cet ouvrier ne tarda pas à se présenter : ce fut M. Viénot, qui quitta l'Europe à titre d'instituteur, le 19 décembre 1865, et qui arriva à Taïti le 25 du mois de février suivant. L'accueil fait à M. Viénot fut des plus encourageants ; il fut présenté à la reine et au peuple par M. Atger qui se trouvait encore à Taïti, et dont la santé, un moment ébranlée, semblait prendre le dessus.

L'un des premiers soins de M. Viénot fut la construction d'un vaste bâtiment, devant servir d'école et qui pouvait contenir environ 200 enfants. L'inauguration de cette école eut lieu en présence du commissaire impérial, qui adressa aux parents, aux élèves et aux missionnaires des paroles d'encouragement. Le chant était dirigé par M. Atger, qui l'accompagnait d'un harmonium dû à la générosité d'amis de Genève.

Au moment où M. Viénot va prendre la direction des écoles, il est juste de l'imiter et de rendre aux filles de M. Arbousset un témoignage qui leur est dû : elles se sont occupées de l'instruction de la jeunesse, avec l'entrain et l'amour chrétien que leur digne père apportait à toute chose. Nées sur le sol africain, elles ont acquis parmi les Bassoutos une expérience qui devait leur servir, quoique jeunes encore, à Taïti et partout ailleurs, où il a plu au Seigneur de les conduire. Elles ont fait ce qui était en leur pouvoir, et leur mémoire a été bénie dans ces îles lointaines, perdues au milieu de l'Océan.

Continuons notre marche rapide le crayon à la main, et posons de nouveau quelques jalons destinés à nous orienter dans l'histoire de la mission à Taïti.

Après des alternatives de mieux et de pire, la santé de M. Atger nécessita son retour en France. Il retarda autant que

possible le moment où il devait s'arracher à une œuvre qu'il aimait, mais ce moment, si pénible qu'il fût, arriva, et il dut quitter ces insulaires qu'il avait appris à aimer. Pour combler, autant que possible, le vide que son départ allait faire, les frères de Taïti résolurent de confier les fonctions pastorales à M. Viénot. C'était en 1869. M. Vernier, après avoir passé un an à Papéété, était placé à Papétoaï, dans l'île de Mooréa, situé au nord-ouest de Taïti; M. Brun, élève de la Maison des missions, allait partir; il remplacera M. Vernier, qui retournera à Papéété, où il se trouve encore aujourd'hui.

Avant d'aller plus loin et pour l'intelligence de ce qui va suivre, dressons un tableau statistique de l'œuvre à Taïti :

Papéété : MM. F. Vernier, pasteur;
— J. Viénot, directeur des écoles;
— J. Allard, instituteur;
— Mlle Henry, institutrice.

Mooréa : M. P. Brun, pasteur.

Taravao : M. de Pomaret.

Ces ouvriers relèvent directement du Comité, et tous, à l'exception de M. Viénot, reçoivent la moitié de leur salaire du gouvernement. — Nos écoles de Papéété sont toutes à la charge du Comité; elles comptent environ 150 élèves.

L'école normale, fermée depuis le retour en France de M. Viénot, comptait 6 élèves; celle destinée à de jeunes fils de chefs, 10.

L'école du gouvernement compte :

Celle des garçons, environ . . . . 100 élèves
Celle des filles, — . . . . 80 —

La première est dirigée par M. Juventin, aidé de MM. Dormoy et Duplat; la seconde, par madame Juventin, secondée par trois professeurs français. Tous ces ouvriers appartiennent à notre culte; mais avec les lois qui nous régissent, leur influence religieuse est nulle.

L'école des Frères de la doctrine chrétienne et celle des Sœurs comptent en tout, à Papéété, environ 150 élèves.

Il y a aussi un conseil supérieur chargé de tout ce qui a trait au culte et à l'instruction, et qui est composé : des missionnaires et de cinq délégués par chacun des trois arrondissements, soit en tout 19 membres.

Mentionnons aussi la présence, à Papéété, d'un digne missionnaire anglais, M. Green, qui prêche également aux Taïtiens et aux Anglais qui résident dans l'île.

Les missionnaires de Taïti ont pour collaborateurs 18 pasteurs, dont deux ont été préparés dans notre école de Papéété; quelques-uns par les Anglais, plusieurs n'ont eu aucune préparation particulière en vue de la tâche qu'ils remplissent. — Les écoles laïques sont partout dirigées par des instituteurs indigènes.

Disons un mot de chacun des trois arrondissements dont se compose notre œuvre de Taïti :

1° Papéété. La paroisse se compose d'environ 800 indigènes, dont 450 environ sont membres de l'Eglise.

2° Papétoaï. Cet arrondissement, qui se compose de l'île de Mooréa, est le plus petit de tous; la paroisse compte environ 380 indigènes, dont 100 sont membres de l'Église. C'est là qu'habitent les autorités françaises.

3° Taravao, dans la presqu'île de Taiarabu. C'est là que doit se fixer M. de Pomaret. Jusqu'ici, cet arrondissement qui compte 8 annexes avait été confié aux soins pastoraux de pasteurs indigènes sous la direction des missionnaires de Papéété.

Tel est l'état actuel de l'œuvre qui se fait à Taïti en ce moment. Nous nous proposons d'examiner, dans un numéro prochain de ce journal, ce qui nous reste à faire, non pas tant à Taïti que dans les îles nombreuses, où la tâche de prêcher l'Evangile nous incombe d'une façon toute particulière.

T. J.



UN ÉCHO DE LA PRESSE RELIGIEUSE FRANÇAISE AU SUD DE L'AFRIQUE

La presse religieuse en France s'est beaucoup occupée de nos missions dans ces derniers temps, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Elle n'a laissé passer aucune occasion de nous témoigner son bon vouloir, et ses colonnes nous sont ouvertes avec une bonne volonté qui nous touche et que nous tenons à signaler avec gratitude. En lisant nos journaux religieux, nous trouvons de temps à autre de ces articles qui disent hautement la place que l'œuvre missionnaire occupe au sein de nos Églises, et nous avons bon espoir que la grande œuvre de l'évangélisation des païens sera mieux soutenue à mesure qu'on parviendra à la mieux connaître.

Toutefois, qu'il nous soit permis de signaler un danger qui nous menace, celui de lancer des théories qui ne supportent pas le moindre examen et qui, au lieu de fortifier les mains de nos frères, engagés dans la lutte, tendent plutôt à les décourager. — Ces impressions, nous les avons fortement éprouvées dans ces derniers temps, sans oser en faire part à notre public religieux, et nous aurions continué à garder le silence, si l'écho des articles auxquels je fais allusion n'avait pas traversé l'Océan et transpercé des cœurs noblement attachés à l'œuvre de leur Maître. En reproduisant un fragment de lettre d'un missionnaire du Lessouto, nous n'avons nullement en vue de blesser personne, moins encore d'ouvrir une controverse avec les auteurs des articles auxquels nous faisons allusion. La seule pensée qui nous anime est celle qui remplissait le cœur de l'apôtre Paul lorsqu'il disait aux Galates : « Que personne désormais ne me fasse de la peine, car je porte en mon corps les stigmates du Seigneur Jésus. »

(*La Rédaction.*)

« Chacun est au travail; le Jubilé nous a tous encouragés et la visite de M. Boegner a été un aiguillon, non seulement pour nous, mais encore pour les catéchistes. On a plus d'entrain, on voit certaines questions sous un nouveau jour. On est rafraîchi, rajeuni; jamais visite n'a été plus opportune, plus bienfaisante.

La douche d'eau froide nous vient de France, de ces bruits qui nous arrivent d'un relâchement du zèle des Églises pour le Lessouto ; de l'engouement que l'on a pris pour les colonies françaises présentes et à venir, y compris Madagascar et le Tonkin. Une lettre de M. *** dans l'*Église libre* à propos du Jubilé de la mission, un article de M. *** dans le *Signal*, nous ont donné à réfléchir. A côté d'excellentes choses, que de préoccupations mesquines, quelles idées étroites! Chauvinisme d'une part, ignorance de l'autre! Et cette théorie de M. *** sur l'héroïsme missionnaire. Si l'on nous fait sentir que l'on ne s'intéresse plus à nos travaux, — comme on le fait, en entourant la chose de phrases pompeuses, — c'est bien, nous savons à quoi nous en tenir. — Mais ce sera un crève-cœur pour nous, — c'en est un déjà. Mes premières impressions sont pénibles, si pénibles que j'ai renoncé à écrire au *Signal*, de peur d'être méchant. — La réflexion guérira la plaie, — mais qu'on nous ménage! Ce n'est pas une bagatelle que de blesser des gens qui, comme nous, ont quitté la patrie pour lutter journellement contre tant d'obstacles. — Nous ne sentons pas comme ces messieurs de Paris, qui sont chez eux, avec une vie intéressante, entourés d'amis, et sur le sol natal. Nous sommes susceptibles : un mot dit de travers peut nous faire beaucoup de mal.

M. Boegner plaidera notre cause. Il a bien vu, nous lui avons tout dit; il a vu le bien et le mal; il est l'homme pour ouvrir les yeux des aveugles. Mais, tout bien considéré, je crois que nous succombons, grâce à l'optimisme insensé qui règne au sujet de notre mission; la faute me semble

être là. J'espère que vous direz aux Églises qui nous ont envoyés qu'il y a encore des païens au Lessouto. M. Germond le dira aussi, lui qui n'a jamais, comme moi, par exemple, été emporté par son imagination. »

Que nos frères du Lessouto se rassurent, l'œuvre qu'ils font au nom du Seigneur loin du sol natal n'a jamais cessé d'être aimée, et l'intérêt qu'on lui porte est aussi grand aujourd'hui que dans le passé. Courage donc, chers frères et chères sœurs de la mission au sud de l'Afrique, n'ajoutez pas aux luttes du présent les préoccupations de l'avenir, et laissez-nous, pour exprimer notre pensée, emprunter à David ces touchantes paroles : « Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite elle-même s'oublie. »



EXPLORATIONS AFRICAINES ANTÉRIEURES AU XVIIe SIÈCLE

II

(Suite)

Laissant de côté la liste des auteurs comparativement inconnus qui ont plus ou moins écrit sur l'Afrique, nous arrivons au célèbre Strabon. Il naquit environ cinquante ans avant J. C., et résida longtemps en Égypte, dont il explora le midi jusqu'à Philœ. Selon lui, le Nil prend sa source dans les montagnes de l'Éthiopie. Ses descriptions du nord de l'Afrique septentrionale sont correctes. Il compare la Libye à une peau de léopard dont les taches sont formées d'oasis, — et, certes, la comparaison n'est pas mauvaise.

Environ cent cinquante ans après Strabon, nous trouvons un autre grand géographe, Marinus de Tyr, qui, avec beaucoup de justesse, constate que c'est à la hauteur de Zanzibar qu'il faut chercher les sources du Nil, c'est-à-dire vers le Nyanza. Marinus avait recueilli ses informations de diffé-

rents marins ou capitaines de vaisseaux marchands, lesquels avaient évidemment été renseignés sur ces lacs de l'équateur par les trafiquants d'esclaves qu'ils avaient l'habitude de pourvoir des marchandises nécessaires au commerce de ces régions intérieures. Il est fort à regretter que les cartes et les descriptions géographiques des différentes provinces romaines, exécutées sous Auguste et son ministre Agrippa, se soient perdues. De nombreuses copies en avaient été faites pour les bibliothèques des grandes villes et pour les employés du gouvernement, mais pas une seule n'a été conservée ou du moins retrouvée.

Après Marinus, nous arrivons à Pomponius Méla, géographe de considérable jugement, auteur d'un ouvrage qui a pour titre : « *De situ orbis* », et dans lequel il ne commet point, comme Ptolémée et Strabon, l'erreur grave de joindre l'Afrique aux Indes. Il considère la question de contourner l'Afrique par mer comme résolue par Hanno et Eudoxus ; et ses observations sur l'Afrique occidentale sont infiniment plus nombreuses et plus correctes que celles de Strabon. Il est grand dommage aussi que rien ne nous soit parvenu des manuscrits du roi Juba sur la condition géographique et ethnographique du continent africain. Pline en a tiré ses meilleurs renseignements, et feu Oscar Peschel, le plus grand géographe de notre époque, le considère comme ayant été de son temps, en matière de géographie d'Afrique, une autorité à nulle autre seconde.

A mesure que grandit la puissance de l'empire romain, il est tout naturel de voir les empereurs jeter leurs regards au delà des régions alors connues de l'Afrique. De l'an 20 avant J. C. à l'an 30 de notre ère, nous voyons les généraux romains envahir l'Afrique par le nord, afin d'en explorer les régions plus méridionales. Tel Cornélius Balbus qui, abordant à Tripoli, traverse le Sahara et s'empare de Ghadames et de toute la Phezanie (aujourd'hui Fezzan). Tels, plus tard, deux autres Romains, Septimius Flaccus et Julius Maternus,

qui, accompagnés par un chef Tibbou, traversent le Sahara et pénètrent jusqu'au Soudan. Tel encore un autre général romain, Suétone Paulinus, qui pousse ses explorations jusqu'à la Nigritie, et Néron lui-même, enfin, qui envoie vers les sources du Nil une expédition qui pénètre jusqu'au pays de Symbarriand et des Palnogges, le Bari d'aujourd'hui, au-dessus du lac Nyanza.

Se basant sur les observations de Marinus, Claudius Ptolémée se renseigne encore auprès de tous les navigateurs et voyageurs qui, de son temps, contournaient ou traversaient l'Afrique. Aussi nous décrit-il en huit chapitres la Mauritanie, la Tingitane, la Kaisarensia césarienne, la Numidie, la Marmarique, la Libye propre, l'Égypte et l'Éthiopie intérieure, accompagnant ses descriptions de quatre cartes. Un manuscrit de Ptolémée, trouvé dans le monastère du mont Athos en Macédoine, a été reproduit en 1866, au moyen de la photographie, par Langlois, de Paris.

Quelques hardis navigateurs ayant affirmé à Ptolémée que, dans sa partie méridionale, l'Inde inclinait vers l'ouest, et, d'autre part, le savant géographe ayant cru, d'après les données de ses prédécesseurs, que l'Afrique s'étendait vers l'est, avait conclu que l'océan Indien était une mer intérieure. Cette erreur de sa part est impardonnable, car les marchands d'Aden lui avaient clairement décrit la côte orientale de l'Afrique telle qu'elle existe, inclinant au contraire vers l'ouest à mesure qu'on descend vers Zanzibar. Dans l'Afrique centrale, Ptolémée connaît les montagnes de la Lune et les sources du Nil qu'il appelle Palus occidental et Palus oriental; plus les tributaires du côté de l'orient, savoir : l'Astoboras (aujourd'hui l'Atbarah), l'Astapus et le Barh-el-Azrah, qui, nous dit-il, descendent d'un lac, à coup sûr la Dembéa d'aujourd'hui. Sa carte nous décrit aussi le cours du Niger avec une exactitude également remarquable, et nous devons un tribut d'admiration au génie dont la sagacité a su, d'après des informations souvent contradictoires

sans doute, tracer le cours de ces fleuves, comme auraient pu le faire les explorateurs modernes qui ont à leur disposition la boussole, la montre, et tous les instruments de la civilisation. Il est absurde de dire, comme l'a fait un écrivain de notre époque, qu'il serait impossible à la critique moderne de prendre au sérieux les noms donnés par Ptolémée. Qu'on nous procure d'abord la grammaire des dialectes africains avec leurs dictionnaires complets; qu'on nous donne un compte rendu exact de la condition ethnographique et anthropologique des races africaines, et à coup sûr nous trouverons que la nomenclature géographique de Ptolémée nous dévoile bien des secrets encore cachés à nos yeux. Il en a été ainsi d'Hérodote, jusqu'au jour où les recherches des érudits modernes, de ceux-là surtout qui ont interrogé les hiéroglyphes de l'Égypte, sont venues confirmer ce qu'on appelait « les radotages » du père de la géographie et de l'histoire. Ptolémée fut un consciencieux érudit qui aurait sa place à côté des Humboldt, des Ritter, des Peschel, s'il avait eu à sa disposition les secrets et les instruments de notre siècle.

Nous omettrons les géographes et les écrivains qui succédèrent à Ptolémée, comme ne nous apprenant rien de nouveau; mais nous signalerons une page du *Periplus maris Eurythræi* qui affirme, contrairement aux vues de Ptolémée, que, vers le sud, l'océan Indien, contournant l'Afrique, va rejoindre l'Atlantique du côté de l'ouest, preuve nouvelle que, dès ces anciens temps, l'Afrique avait été contournée par les navigateurs.

(*A suivre.*)



VARIÉTÉS

MORT DU MISSIONNAIRE R. MOFFAT

Plusieurs journaux ont annoncé la mort du missionnaire Robert Moffat, décédé en Angleterre à un âge très avancé. Ce serviteur de Dieu a occupé une place trop grande dans l'œuvre des Missions dans l'Afrique australe, pour que son délogement de ce monde passe inaperçu ; aussi espérons-nous pouvoir consacrer à sa mémoire, dans notre prochain numéro, une courte notice sur ses travaux missionnaires qui ont embrassé une période de cinquante années.



DERNIÈRES NOUVELLES DU LESSOUTO

Les journaux du Cap ont annoncé, il y a deux semaines, que deux fils de Molapo, Tlasua et Ketisa, se rapprochaient de Jonathan, leur frère aîné, demeuré fidèle au gouvernement colonial. Cette nouvelle, très favorable au rétablissement de la paix dans le district de Léribé, a été confirmée par plusieurs de nos frères qui travaillent au Lessouto.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10207. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOUVELLES DU ZAMBÈZE

Au moment où M. Coillard et ses compagnons vont partir pour le Haut-Zambèze afin d'y établir la nouvelle mission décidée déjà depuis quelques années par notre Comité, nos amis n'apprendront pas sans un vif intérêt qu'un jeune plymouthiste écossais qui les y a précédés a été le moyen dont Dieu s'est servi pour leur préparer les voies et leur maintenir ouvertes les portes du royaume des Barotsis. La presse religieuse a déjà entretenu le public protestant de la manière vraiment remarquable dont Fr. Stanley Arnot, un compatriote de Livingstone, a réussi à atteindre presque seul les bords du Haut-Zambèze, sans avoir à sa disposition les ressources diverses sur lesquelles la plupart des voyageurs peuvent généralement compter. En compagnie de quelques noirs, il a fait en grande partie à pied le long voyage de Natal à Seshéké, s'abandonnant en tout à la direction et à la protection de Dieu, dont il désirait annoncer l'Évangile aux peuplades de l'Afrique équatoriale. Le récit de cette expédition si différente de toutes les autres, tel que nous le donnent des fragments de ses lettres et de son journal publiés à Glasgow par le soin de ses amis (1), ce récit est une preuve

(1) *From Natal to the upper Zambesi. — Extracts from letters and diaries of Frederik Stanley Arnot.* Glasgow, 40, Sauchiehall street.

merveilleuse de la puissance de la foi et de la protection que Dieu accorde à ceux qui font sa volonté. Sous ce rapport nous ne pouvons assez en recommander la lecture à ceux qui auraient l'occasion de la faire; écrites sans apprêts et pour l'intimité de la famille, ces lettres ne seront pas lues sans intérêt et contribueront sans doute à l'édification de beaucoup.

Mais ce n'est pas seulement là que réside la valeur de cette entreprise qui a, sans contredit, pour l'avenir de notre mission une importance considérable. Arnot se trouve actuellement, selon les dernières nouvelles, à Lealui, la nouvelle capitale du Barotsé; il a reçu du roi l'autorisation formelle de s'y établir en qualité de missionnaire, et sans doute il a déjà commencé son activité. Par lui nous savons que les indigènes attendent toujours impatiemment l'arrivée longtemps différée de M. Coillard et de son expédition, et maintenant qu'il a pu s'établir ainsi au cœur même du pays que nous nous proposons d'évangéliser, nous sommes assurés que les obstacles qu'on pouvait encore craindre pour nos amis s'évanouiront les uns après les autres. Loin d'être pour notre œuvre une cause de difficultés, l'arrivée si opportune de ce jeune frère écossais a eu pour effet de maintenir ouverte pour nous une porte que, quelques semaines plus tard, la présence des jésuites nous eût probablement fermée pour bien longtemps.

Mais nous voulons laisser les faits parler eux-mêmes, et sans raconter, quelque envie que nous en ayons, les intéressantes péripéties d'un voyage de Natal au Zambèze, nous citerons quelques passages d'une lettre dans laquelle Arnot rend compte de l'entretien qu'il eut avec les chefs de Seshéké, l'ancienne capitale des Barotsis : « M. Westbeech (1)

(1) Un *trader* anglais établi depuis de longues années dans le pays des Barotsis et que les lecteurs des voyages de Holub et de Serpa-Pinto connaissent bien.

me présenta tout de suite aux chefs du village et leur indiqua le but de mon voyage; ils écoutèrent attentivement, puis répondirent que j'étais le bienvenu et que j'avais toute liberté de me rendre auprès du roi, mais que les chefs étaient fatigués de recevoir tant de missionnaires qui, à peine arrivés de leur contrée, se hâtaient d'en repartir. Ils faisaient allusion à la visite de M. Coillard, qui avait promis de revenir, mais qu'on n'avait pas encore revu. L'année passée ils avaient entendu annoncer son prochain retour; ils apprennent de nouveau qu'il ne tardera pas à arriver, et cependant il n'est point encore là.

« Ensuite ils parlèrent des jésuites et de la manière dont ceux-ci les avaient déçus, puis de mon arrivée dans leur pays; ils ne savent pas ce que je compte faire, si je veux seulement voir le roi, puis repartir, ou si au contraire je désire rester chez eux. Cette tribu ou plutôt ces tribus sont gouvernées par le roi et ses chefs, qui ont voix dans la plupart des questions. Ils semblent déterminés à ce qu'on ne se joue plus d'eux (*not to be cheated any more*). Je cherchai à leur prouver que mes intentions étaient bonnes et que je ne demandais pas mieux que de rester maintenant dans leur pays, si j'en obtenais l'autorisation. Cela leur fit plaisir; de fait toute la tribu a attendu longtemps un missionnaire et elle en était arrivée à se demander s'il ne fallait pas enfin recevoir les jésuites, quand même on ne les aime pas; on attendait d'un jour à l'autre des bateaux chargés de les conduire auprès du roi (à Lealui)..... Les chefs me dirent l'après-midi qu'en leur qualité de chefs de Seshéké ils avaient décidé de me recevoir comme missionnaire, et qu'ils s'opposeraient à l'entrée des jésuites. Ils avaient jadis reçu M. Coillard, ils me recevaient maintenant, et ils pensaient que c'était suffisant sans les jésuites; mais ils comptaient en même temps que je ne les quitterais pas et que je demeurerais quelque temps chez le roi. »

« Il m'en a sans doute coûté de ne pas être autorisé à

retourner à Shoshong pour y prendre mes lettres; et je désirais aussi échapper à la plus mauvaise saison de l'année. Mais tout est bien. Non pas ma volonté, Seigneur, pas même un instant! Je suis heureux d'être venu ici (1) et d'y être arrivé précisément à ce moment-ci, alors que le roi semblait sur le point d'ouvrir son royaume aux jésuites, qui ont déjà dressé leurs plans pour établir des stations tout le long du Zambèze et sur les collines avoisinantes. »

Il y a à ce moment, à Panda-ma-Penka, douze jésuites qui attendent impatiemment la décision du roi et font des préparatifs considérables pour établir cinq ou six stations avant la fin de l'année. Mais si la décision des chefs de Seshéké est acceptée dans le pays, ils ne poseront pas un pied de ce côté du fleuve. C'est étrange, mais une des raisons qui ont provoqué chez les Barotsis un sentiment de suspicion envers les jésuites, c'est qu'ils ne sont pas de la même tribu que Livingstone...

En réalité ils ont nui eux-mêmes à leurs intérêts par leur hâte d'établir autant de stations que possible. Ils sont arrivés au village de Mowemba (un chef des Batongas, à demi dépendant des Barotsis) et ont cherché à s'y établir sans la permission des Barotsis. Cela a grandement offensé ces derniers; d'ailleurs les natifs n'aiment pas qu'on vienne en si grand nombre; ils ne savent où cela finira : « Peut-être, disent-ils, toute une nation viendra et nous chassera. »

Il faut également ajouter qu'une des principales raisons de l'insuccès de l'expédition catholique dans ses tentatives pour prendre pied au Barotsé provient de l'appui même qu'elle a réussi à trouver chez Lo-Bengula, le chef des Matébélés. Les Barotsis, qui craignent par-dessus tout les Matébélés, ne veulent pas consentir à laisser entrer dans la place ceux qu'ils considèrent comme les alliés de leurs ennemis, auxquels le Zambèze a opposé jusqu'ici un obstacle infran-

---

(1) Sa première intention avait été de s'établir chez les Batongas, au-dessous des grandes chutes du Zambèze.

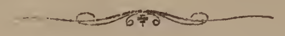
chissable. Si tel est bien le cas, il faut avouer que le père Depelchin, en cherchant à obtenir la faveur de Lo-Bengula, n'a pas été aussi bien inspiré qu'il le pensait et qu'il a fait son possible pour fermer à son expédition la porte de l'intérieur. Si, comme il y a lieu de l'espérer, la mission protestante entre résolument dans le champ d'activité qui lui a été si merveilleusement conservé, on ne peut se refuser à l'idée que ce n'est pas au hasard que ce résultat est dû, mais que c'est Dieu lui-même qui a conduit, d'une manière réellement merveilleuse, le jeune Arnot dans une contrée à laquelle il n'avait jamais songé auparavant, après lui avoir fermé l'accès du pays des Batongas.

On cherche souvent là où elles ne sont pas des indications de la volonté de Dieu. Ces faits que nous avons mis simplement sous les yeux de nos lecteurs n'en sont-ils pas au contraire une à l'évidence de laquelle il est impossible de fermer les yeux, et notre expédition pouvait-elle partir sous de meilleurs auspices? Ces peuples du Haut-Zambèze ont, contre l'attente de beaucoup, conservé fidèlement le souvenir de M. Coillard et attendu son retour avec impatience. Les jésuites viennent; ils désirent s'établir sur le Zambèze, et sans doute un des premiers résultats de leur invasion sera l'exclusion de toute mission protestante; mais la protection des Matébélés, les manières étranges de ces nouveaux venus, d'autres circonstances encore, inspirent aux Barotsis une méfiance instinctive; on hésite à les recevoir. Cependant des difficultés matérielles que chacun sait — et, faudrait-il ajouter, le manque de foi des chrétiens français — retardent presque indéfiniment le retour de M. Coillard ; les Barotsis, las d'une attente si prolongée, et désireux de posséder des missionnaires européens, sont, malgré leurs préventions, sur le point d'ouvrir leur pays aux jésuites du père Depelchin. S'il en eût été ainsi, notre expédition, à peine arrivée, eût été sans doute forcée de revenir sur ses pas. Dieu amène précisément à ce moment un jeune chrétien écossais et se sert

de lui pour assurer au protestantisme un immense empire que le souvenir de Livingstone doit entre tous lui rendre cher. C'est contre sa propre volonté qu'Arnot y arrive; quand il y vient, ce n'est pas dans l'intention de s'y fixer, mais seulement pour obtenir l'autorisation de s'établir chez les Batongas; un hasard providentiel veut que M. Westbeech, le seul homme qui puisse lui servir d'interprète auprès du roi et des chefs, soit encore à Seshéké lors de son arrivée; les chefs de Seshéké insistent pour qu'il demeure avec eux, et ce n'est pour ainsi dire que forcé par eux qu'il se décide à se rendre à Lealui auprès du roi, qui, en lui ouvrant son pays, l'ouvre de fait aux missions protestantes. Il nous semble que le doigt de Dieu est visible dans tout cet enchaînement, et qu'il a voulu nous conserver un champ d'activité qu'un plus long retard nous aurait fait perdre.

A l'époque où ces lignes paraîtront, M. Coillard sera à la veille de partir. Nous sommes maintenant sûrs qu'il sera bien reçu et que la voie lui sera aplanie. Si contre sa volonté et par l'effet de circonstances impérieuses son voyage a été retardé bien au delà de son attente, du moins la porte du Barotsé n'a pas été fermée et on l'y accueillera favorablement. Mais chacun sentira qu'il n'y a plus de temps à perdre, et que plus tôt nous prendrons pied sur le Haut-Zambèze et mieux cela vaudra. Nos amis connaissent une partie des difficultés et des dangers d'une telle entreprise que la lecture des lettres d'Arnot nous permet une fois de plus de mesurer. Ils comprendront sans doute que ceux à qui cette grande tâche a été confiée ont un droit tout particulier à leur sympathie et à leurs prières. Que la mission du Zambèze devienne aussi chère à tous les cœurs que l'est celle du Lessouto, et qu'elle trouve comme elle des amis empressés à faire face à tous ses besoins! Nous ne savons quel est son avenir ni quels sacrifices elle pourra nous coûter, mais Dieu a si clairement manifesté sa volonté dans toute cette affaire qu'il est impossible de ne pas avoir

confiance dans sa bonté et dans son amour, dont nous avons reçu déjà tant de preuves.



ROBERT MOFFAT

Chaque année voit disparaître de ce monde quelques-uns des ouvriers qui sont entrés les premiers dans le champ de la mission. L'Afrique australe, en particulier, ne compte plus que de rares représentants de cette phalange héroïque qui a ouvert la voie au message de la bonne nouvelle et précédé tant et de si illustres explorateurs.

Hier, c'était Davis, l'un des vétérans de la Mission Wesleyenne en Cafrerie, qui entrait dans son repos, après avoir fourni une longue carrière au service de son Maître ; il y a deux mois environ, c'était la Société de Londres qui perdait l'un de ses ouvriers les plus illustres, Robert Moffat, qui, pendant plus de cinquante ans, a fixé l'attention du public religieux en Angleterre sur la mission fondée par lui parmi les Béchuanas. De tels hommes entrés au service de la mission à une époque où cette œuvre n'était rien moins que populaire, ne sauraient disparaître de ce monde inaperçus ; nous devons payer à leur mémoire un juste tribut de regrets et d'admiration, d'admiration surtout, pour le noble exemple qu'ils nous ont donné d'un dévouement sans bornes et d'un renoncement à toute épreuve. Il n'entre pas dans notre pensée d'écrire la biographie de Robert Moffat ; ce que nous désirons avant tout, c'est de payer une dette de gratitude à l'homme que nous avons connu dans la force de l'âge, dont les conseils et les exemples nous ont été salutaires à notre entrée dans la carrière missionnaire, et dont l'amitié nous ouvrit maintes fois les portes de sa maison, dans sa belle et florissante station du Kuruman.

Robert Moffat naquit en Écosse vers la fin du siècle der-

nier. Rien dans sa jeunesse ne pouvait faire supposer qu'un jour il deviendrait missionnaire. Il se crut un moment appelé à devenir marin ; mais le court apprentissage qu'il fit dans la marine à titre de mousse l'en dégoûta pour toujours. Il entra dès lors chez un jardinier comme apprenti, et tout portait à croire que c'était bien là la vocation à laquelle il était appelé ; mais Dieu le destinait à une vocation plus noble que celle-là.

Après avoir acquis les connaissances nécessaires pour gagner sa vie, les parents de Moffat consentirent à le laisser partir pour l'Angleterre, pour y travailler de son état. Moffat a raconté lui-même une scène bien touchante, qui s'est passée au moment même où il allait quitter son père et sa mère. Cette dernière, femme d'une piété profonde et éclairée, n'était pas sans éprouver de vives craintes au sujet de ce fils bien-aimé qui, seul désormais dans le monde, allait se trouver en butte à toutes les tentations qui assaillent les jeunes gens de cet âge. « Robert, lui dit sa mère, promets-moi de lire ta Bible matin et soir » ; le jeune homme hésite à répondre. Emue jusqu'aux larmes, la mère répète : « Robert, mon fils, ne t'éloigne pas avant de m'avoir promis de lire ta Bible, surtout le Nouveau Testament. » Robert, ému, touché par cette instante requête de sa mère, répond affirmativement et il tient sa promesse. Il paraît que ce fut à Manchester que le jeune Moffat se rendit pour y exercer sa profession de jardinier. Un soir qu'après avoir rempli sa tâche du jour, il se promenait marchant lentement dans les rues, son regard fut attiré par une grande affiche annonçant une réunion missionnaire, et ces mots surtout fixèrent profondément son attention : « La Société des Missions de Londres », et ceux-ci : « Le révérend William Roby de Manchester ». Ce fut pour lui comme un chemin de Damas : tout ce que sa tendre mère lui avait dit des missions moraves lui revint à l'esprit et prit la forme directe d'un appel du Seigneur pour entrer dans le champ de la mission : il se sentit

un homme nouveau et sans plus tarder il se rendit auprès du révérend Roby, auquel il raconta son histoire et s'offrit pour entrer au service de la mission.

Je suis frappé de la méthode suivie par le Seigneur pour accomplir ses desseins d'amour envers l'humanité perdue. Rarement il choisit ses ouvriers parmi les grands de ce monde, ou parmi ceux que le savoir fait considérer comme de grandes lumières : c'est à l'atelier qu'il les prend ; c'est son esprit qui les façonne, et depuis les apôtres jusqu'à Robert Moffat et David Livingstone, qu'elle est longue la liste de ces nobles travailleurs qui, à l'appel du Maître, ont quitté pour le suivre, qui son comptoir, qui son atelier.

L'accueil fait à Moffat par le révérend Roby fut des plus encourageants et ses offres de service à la Société de Londres furent acceptées. Il avait alors un peu plus de vingt ans, et la même année, en 1816, il partait pour le sud de l'Afrique. Il résulte de là que l'un des plus grands missionnaires de notre siècle n'a fait aucune étude préparatoire en vue de l'œuvre des Missions ; il est même douteux qu'il ait jamais reçu l'imposition des mains, et il est probable qu'il fut envoyé au même titre que ces missionnaires artisans que plusieurs sociétés continentales envoient chaque année dans le champ de la mission. Ce système, préconisé par plusieurs sociétés de missions, offre de grands inconvénients, surtout dans des champs nouveaux où la langue doit être sérieusement étudiée. Grâce à sa haute et forte intelligence, Moffat est parvenu à parler le séchuana correctement; mais tout ce qu'il a écrit dans la langue des indigènes se ressent de ce manque de préparation si nécessaire à un missionnaire, et la Bible, traduite par lui, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la fidélité et du style.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Robert Moffat reçut pour destination le sud de l'Afrique. A cette époque, on n'y jouissait pas d'une grande liberté, et pour prêcher l'Évangile aux païens, en Afrique comme aux Indes orientales, il fallait

en obtenir la permission des autorités, permission qui ne leur était pas toujours accordée. Moffat fut donc obligé d'attendre au Cap qu'une autorisation lui fût accordée avant d'aller plus loin, et il employa utilement son temps en étudiant le hollandais, langue alors exclusivement en usage parmi les blancs et les noirs. Lorsqu'il eut obtenu la permission de se mettre à l'œuvre, il partit pour le pays des Namaquois, qui lui avait été assigné pour champ de travail.

Ce pays, situé au nord du fleuve Orange dans sa partie occidentale, est un misérable désert impropre à la culture des céréales et où les habitants se nourrissent surtout de gros gibiers et d'œufs d'autruche. L'eau y est excessivement rare. Pour arriver au but de son voyage, Moffat eut à passer dans un grand nombre de fermes occupées par des fermiers appartenant au culte réformé, mais peu religieux, peu éclairés et professant à l'égard de la race nègre les idées les plus étranges. Il est bon de se rappeler qu'à cette époque l'esclavage florissait au cap de Bonne-Espérance.

Un soir, après une journée de marche fatigante, notre jeune missionnaire fit arrêter son wagon auprès d'une ferme, et, selon sa coutume, il demanda la permission d'y passer la nuit, qui lui fut accordée. La présence dans cette ferme d'une centaine d'esclaves fit naître dans l'esprit de Moffat l'idée d'y organiser un service religieux; le fermier consentit, et une sorte de grange fut appropriée pour la circonstance. L'heure arrivée, Moffat, qui comptait avoir devant lui un grand auditoire, se trouva en présence de sept personnes, c'est-à-dire de la famille seule du fermier. « Est-ce que vous ne permettriez pas à vos serviteurs d'entrer ? » dit timidement le missionnaire. « Quoi, dit le fermier d'un air moqueur, des Hottentots assister à un service religieux ! Seriez-vous donc venu pour prêcher l'Évangile aux Hottentots ? Allez donc le prêcher à des singes, ou, si vous aimez mieux, laissez-moi appeler mes chiens, et, si vous y tenez, vous le leur prêcherez ! » Moffat avait eu la pensée de parler sur ce texte :

« Que ferez-vous si vous négligez un si grand salut? » Il abandonne ce sujet et prend celui-ci : « C'est vrai, Seigneur, mais encore les chiens mangent-ils les miettes qui tombent de la table de leur maître. » Ce sujet fut présenté sous toutes ses faces et arriva si directement à la conscience du fermier que celui-ci, à la fin, s'écria : « Assez ! assez ! Attendez un peu, je vais vous amener tous les Hottentots qui sont dans ma ferme. » La grange fut bientôt remplie d'auditeurs attentifs, qui écoutèrent avec satisfaction et bonheur le sermon de Robert Moffat.

Il y eut deux hommes, dans l'Afrique australe, dont les noms seuls inspiraient une profonde terreur à l'époque où Moffat arriva au sud de l'Afrique : ce furent Moselekatsi, au sud du Zambèze, et Africaner, au nord du fleuve Orange. Ces tigres altérés de sang ont été l'un et l'autre domptés par le missionnaire de la Croix : Africaner, la terreur des colons hollandais, est devenu chrétien ; Moselekatsi est resté païen, mais Moffat a exercé sur le terrible chef des Matébélés une influence telle que souvent il est parvenu à le détourner d'expéditions guerrières dont le résultat final était la destruction de tribus entières.

Après avoir exercé son ministère d'amour pendant quelques années dans le pays des Namaquois, Robert Moffat fut appelé à Kuruman, qu'on appelait alors la Nouvelle-Litakou ou Latakou, pays situé à plusieurs jours de marche au delà du Val, l'un des grands fleuves de l'Afrique australe. C'est là que, pendant plus de cinquante années, il a exercé une puissance morale incalculable sur des tribus entières ; et pendant de longues années, son nom seul a servi de passeport à ces nombreux voyageurs, à qui il avait ouvert le chemin de l'intérieur.

Toutefois, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, nous devons reconnaître ici que, si Moffat a fait de Kuruman ce qu'il est, il n'en a pas été le premier missionnaire ; ce n'est qu'en 1821 qu'il s'y établit définitivement. Un mot seule-

ment sur la fondation de cette station. En 1813, le missionnaire Campbell, établi dans le pays des Griquas, visita le pays des Béchuanas, dont le chef principal, Mothibi, s'était établi à Latakou. M. Campbell manifesta le désir de fonder une station dans le pays et le chef y consentit. Mais lorsqu'en 1815 Mothibi vit arriver dans sa capitale deux missionnaires dont le but était d'instruire son peuple, il en éprouva du chagrin : il s'était mépris sur le caractère des serviteurs de Dieu; il croyait trouver en eux des instruments dociles dont la présence augmenterait son pouvoir et qui lui fourniraient en abondance de la poudre et des fusils. Il reçut donc avec réserve, si ce n'est avec froideur, MM. Evens et Hamilton. Mais une épreuve qui lui survint le ramena à des sentiments meilleurs et en fit un bon ami des missionnaires. Dans une guerre avec des voisins, il fut blessé et abandonné par les siens sur le champ de bataille; les missionnaires le soignèrent avec beaucoup de cœur et furent assez heureux pour être les instruments de sa guérison. Dès lors, Mothibi, en dépit de ses conseillers, prit le parti de voir les missionnaires s'établir auprès de lui, et comme Latakou n'offrait aucune chance d'avenir, l'eau y étant très rare, on se mit à la recherche d'un endroit convenable. On le trouva au pied d'une colline, dans une vallée couverte de roseaux, où venait se perdre l'eau d'une source abondante que les missionnaires surent employer plus tard à l'irrigation des jardins. La nouvelle station reçut d'abord le nom de Nouvelle-Latakou, qui fut changé en celui de Kuruman, que portait le cours d'eau déjà mentionné.

Quand Moffat arriva au Kuruman, il n'y avait plus qu'un seul missionnaire, M. Hamilton; le premier compagnon de ses travaux, M. Evens, s'était retiré dans une paroisse de la colonie du Cap, n'ayant pu surmonter les difficultés inhérentes à l'étude d'une langue étrangère.

La carrière missionnaire de Robert Moffat a été longue et fructueuse, et dans la colonie du cap de Bonne-Espérance

on n'hésite pas à le considérer comme l'un des plus grands missionnaires des temps modernes. Ce qui le distingue entre tous, c'est une réunion de qualités qu'on ne trouve que rarement chez le même individu et qui en ont fait un missionnaire de premier ordre. Il pouvait mettre la main à tout, qualité précieuse pour poser les bases d'une civilisation progressive au milieu d'un peuple barbare. Pendant longtemps Kuruman a été la station la plus avancée au nord de l'Orange, et c'est là que nos premiers missionnaires, P. Lemue et Samuel Rolland, ont fait un stage avant de fonder la station de Motito. C'est aussi là que les Inglis, les Helmore, les Livingstone et tant d'autres missionnaires ont été initiés aux travaux de la vie missionnaire; c'est là enfin que les grands explorateurs achevaient leurs approvisionnements de voyage avant de pénétrer dans le désert et qu'ils se ravitaillaient au retour. L'hospitalité de Kuruman était d'une ampleur très grande. Grâce à d'abondantes ressources produites par la culture de jardins immenses et de champs bien cultivés, les hôtes du missionnaire étaient généreusement traités, et à leur départ d'abondantes provisions de voyage leur étaient cordialement données. Moffat était un grand cœur, sympathique à tout ce qui touche et émeut. Il s'associait ou plutôt s'identifiait aux douleurs de ceux qu'il était appelé à instruire et diriger; de là l'influence exercée par lui jusqu'au sein des tribus les plus reculées, qui avaient trouvé en lui un ami sûr, un conseiller fidèle. Cette position prépondérante a peut-être nui à Robert Moffat; il s'est peut-être exagéré son importance, pourtant bien grande, et a-t-il, par là, nui à l'œuvre en refusant le concours de collègues dont la collaboration lui eût été très utile dans la traduction des saintes Ecritures. Doué de talents peu ordinaires, il a pris peut-être sa facilité à tout entreprendre pour de la profondeur, et il a par là scellé lui-même ses œuvres littéraires en langue indigène d'un cachet d'infériorité regrettable. Quoi qu'il en soit, la mémoire de cet homme de Dieu, de ce grand missionnaire,

de cet ami constant des Béchuanas, restera comme un monument impérissable dans le pays où, pendant plus de cinquante ans, il a répandu autour de lui la bonne nouvelle du salut.

T. J.



EXPLORATIONS AFRICAINES ANTÉRIEURES AU XVII[e] SIÈCLE

III

(Suite)

Avant de poursuivre le récit des explorations en Afrique et d'entrer dans la période des Arabes, je dois faire avec vous une excursion vers les montagnes dites de « la Lune », les *Lunea Montes* ou *Selenes Oros* de Ptolémée.

Aristote, pour une raison ou une autre, considérait le Niger et le Nil comme ayant tous deux leur source dans les Argyros Oros ou Montagnes d'Argent; or, ces Montagnes d'Argent nous semblent devoir être les mêmes que les *Montagnes Blanches* des géographes arabes. Le baron Von der Decken a établi que le sommet du mont Kilimandjaro, dans le Ounya-Muézi, autrement dit pays de la Lune, est habituellement couvert de neige, ce qui justifie très bien le nom de « Montagnes d'Argent » ou « Montagnes Blanches » qu'on leur donnait alors.

« Le Nil prend sa source dans les montagnes de la Lune », dit Ptolémée ; et, ainsi que je l'ai rapporté plus haut, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, les Arabes d'Aden, côtoyant le Zanzibar, y apprirent, de la bouche des marchands d'esclaves, bien des informations sur les lacs de l'Afrique centrale, comme aussi sur les montagnes dont les ruisseaux et les torrents alimentaient ces lacs ; et ces montagnes, eux aussi, ils les désignaient sous le nom de *montagnes de la Lune.*

Or, un nom signifie toujours quelque chose; nous pouvons donc ici demander une explication, et cette explication, la voici : c'est qu'à l'ouest des monts Kénia et Kilimandjaro se trouve un territoire élevé, le Ounya-Muézi, qu'habite un peuple appelé Va-Nyamuézi. Et il est bien reconnu que, dans toutes les langues de Bontu ou de Kafir-Congo auxquelles le dialecte de Vanyamuézi appartient aussi, le mot mu-ezi signifie *lune*, d'où il nous est aisé de conclure que « Dshibal el-gamor » n'est autre chose que la traduction du mot Bontu, qui désigne les montagnes de la Lune. Et, chose assez curieuse, sur la côte occidentale de l'Afrique, nous trouvons les Camerones, dont le nom signifie encore une fois montagnes de la Lune, et qui ont été nommées ainsi, si nos renseignements sont exacts, par des voyageurs arabes. Ce n'est pas une chose rare, du reste, en ces temps jadis, de voir des noms géographiques transférés. Les premiers Boers qui s'établirent dans le Transvaal appelèrent Nil le Limpopo. Sur les premières cartes portugaises, le désert de Kalahari figure sous le nom de Lybie déserte, tandis que, sur celles de Moffat et de plusieurs autres voyageurs de notre siècle, il porte le nom de Sahara méridional. De même chez les Hottentots, le Kunene, l'Okavango et le fleuve Orange portent tous trois le nom de Garib, qui signifie cours d'eau. Et nous trouvons également, dans cette colonie comme dans le pays des Namaquois, des fleuves du nom de Chamka et de Gamtoos. Les noms de Nugoais et de Koreghas, et bien d'autres encore, sont communs sur tout le territoire des Hottentots. Enfin, pour retourner à l'analyse du nom *Gamor*, nous le trouvons transféré, ainsi qu'on le verra plus tard, à l'île de Madagascar, connue de bonne heure et déjà même par les Portugais qui traversèrent l'océan Indien, sous le nom de « îles de la Lune », tandis que, sur une des plus anciennes cartes de cette ancienne époque, Madagascar porte le nom de *Camarocado*. Le mot *Gamor* survit encore dans le nom des îles Comores que portent les îles voisines de Madagascar, et sur

la carte d'Odoardo Lopez, qui visita l'Afrique en 1578, nous trouvons la contrée d'Ounya-Muézi marquée sous le nom d'*Imperium de Moenhennuge* (autrement dit Mu-nye Mudye) à la place même où nos voyageurs modernes l'ont fixée sur les cartes. En Arabie également, il y a d'autres montagnes de la Lune, lesquelles, nous apprend Ritter, sont appelées d'après un peuple qui adore cet astre. Il est donc très naturel que les Arabes se rappelassent ce nom de « montagnes de la Lune » mieux que beaucoup d'autres, l'ayant déjà dans leur propre pays.

Les guerres, l'émigration et les grandes catastrophes politiques ont toujours fait progresser la géographie et l'ethnologie. Après que le prophète de la Mecque et ses successeurs eurent porté la nouvelle doctrine d'Allah de l'est à l'ouest, avec l'épée et le feu, nous trouvons les Arabes en Espagne, dans l'Afrique occidentale et jusque dans les Indes et l'Asie centrale. L'arabe, la langue sacrée du Coran, devint en même temps la langue des rapports intellectuels et commerciaux parmi la nation mahométane tout entière. Aucun peuple ne fut jamais mieux placé que les Arabes pour parvenir rapidement à des connaissances géographiques développées. Pèlerins venus du nord, du sud, de l'est et de l'ouest de ce qui passait alors pour le monde entier, s'assemblaient chaque année à la Mecque. Un certain géographe arabe, Jakut, déclarait bien haut, prétendant citer le Coran, que « la géographie est une science en laquelle le Seigneur trouve grand plaisir. » Le plus grand voyageur qui se soit jamais vu, l'homme qui a parcouru à pied plus de centaines de lieues que Marco Polo ou Henri Barth, ne fut-il pas un Arabe, Ibn Batuta ? Plusieurs princes arabes, au premier rang desquels nous devons citer Haroun-al-Raschid, équipèrent des expéditions géographiques. Enfin les Arabes étendirent considérablement leurs recherches et leurs connaissances, car Edrisi parle non seulement des *îles Fœrœer*, mais aussi de la *grande Irlande* qui est mentionnée dans les Sagas du Nord comme se reliant à

l'Amérique septentrionale. Edresi lui-même visita l'Angleterre.

J'ai dit plus haut que les marchands arabes avaient renseigné Ptolémée et qu'ils connaissaient Zanzibar. Leurs rapports commerciaux avec l'Afrique orientale dataient de fort loin et se sont continués jusqu'à aujourd'hui. Et rien de plus naturel. S'il faut en croire un document en langue arabique tombé entre les mains des Portugais conquérants, Barros, dans son magnifique ouvrage, *Da Asia*, parle de Kilwa comme ayant été choisi par les Arabes pour entrepôt de leur commerce dès l'an 1009 avant J. C. et Maktashu vers 943. La côte tout entière, en descendant vers le sud, avec ses villes, Meurka, Mombaza, Barawa, Mélinde, était connue sous le nom de Zendsch, et cette terre de Zendsch leur fournissait leurs esclaves, car jamais la traite ne fut plus florissante qu'en ces jours-là. Après ceci, comment douter encore que les Arabes n'eussent les notions géographiques les plus claires sur les lacs Ukereue et Tanganyika? Le Sofala leur était connu comme étant le pays de l'or, jusqu'au cap des Courants qu'ils appelaient Djebel-en-Nedana, ou le cap de la Repentance, car les courants en précipitaient le navigateur inexpérimenté contre les rochers, ou l'entraînaient vers le sud, lui rendant ainsi impossible de regagner jamais son « home ». Ils connaissaient également Inhambane, qu'ils appelaient Daghuta. Dans ce pays, disaient-ils, l'étoile appelée Canopus ou Sohail apparaît au zénith. Ils parlent d'une nation enclavée dans la Sofala qu'ils appellent Wag-wag, qui n'est autre que notre Makua (au pluriel Va-kua), au sud-ouest du cap Delgado. Quant à Madagascar, j'ai déjà dit que les Arabes l'appelaient l'île de la Lune.

Le résumé de tout ceci est que nous devons soigneusement éviter de nous former une opinion au-dessous de la vérité de l'art de navigation que possédaient les Arabes. Les Portugais, qui furent les premiers en rapport avec eux, les considérèrent comme de très pauvres navigateurs; mais, au

contact même des Portugais, les Arabes s'instruisirent, et, dans un mémorandum tenu à bord du navire de Vasco de Gama, on lit ces mots : « Les Arabes ont à bord des boussoles, des compas et des cartes marines » (*os marinheiros dellas — Arabian vessels — tem agulhas genojscas, per que se regem, e quadrantes, e cartes de marear*). Vasco ne pouvait s'empêcher d'admirer les cartes des Arabes, et un jour qu'il montrait à l'un d'eux, appelé Mallem Gana de Gudjurati un astrolabe, celui-ci lui fit voir, à son tour, un instrument pour mesurer les altitudes sur le vaste Océan.

Le temps ne me permet point de parler des résultats des découvertes des Arabes dans le nord et l'ouest de l'Afrique. Ils entretinrent un vaste commerce de sel avec les populations nègres de l'ouest. Le Soudan, Habesch et la Nubie leur étaient parfaitement connus. Dans l'Afrique intérieure, par exemple, ils font mention de cités et d'empires qui n'existent plus aujourd'hui, tels, par exemple, Ghana et Tikrur, que l'on ne retrouve plus sur aucune carte moderne. A l'est de Ghana, cependant, nous avons, au treizième siècle, Timbouctou (Tombuktu, selon Léon l'Africain), qui, en grandissant, ruine le commerce de Ghana.

Je dois me contenter de ne faire que mentionner les noms d'Abdallahtiff, de Mokadasi, d'Ischtai, de Makrisi, d'Ibn-Said et d'Obéid-el-Bekri, qui tous ont laissé d'importants ouvrages géographiques illustrés de cartes. Yakut, que nous avons déjà nommé, écrivit un lexique de géographie dont une édition a été publiée en 1866 par Wüstenfeld. Quant à Mokadasi, par exemple, il est né voyageur, et il montre une puissance d'observation et de jugement qui ne le cède en rien au grand Humboldt lui-même.

Il est trois des leurs, cependant, auxquels nous ne pouvons manquer d'accorder une place spéciale : le premier est Edrisi, le second, Marco Polo, le troisième, Ibn Batuta.

Edrisi, qui vécut de 1099 à 1186, était un Arabe de noble naissance, originaire de Ceuta en Espagne. Il voyagea beau-

coup et, plus tard, pour des raisons inconnues, il se fixa à la cour de Roger, roi de Sicile. Il construisit pour celui-ci une armillaire sphérique ainsi qu'un planisphère terrestre, — et non point un globe, ainsi que quelques-uns le croient, — et comme commentaire explicatif, il écrivit son grand ouvrage géographique : *Mushat ul mushtaq*, ou, comme nous dirions : « Loisirs géographiques ». Malheureusement, sur son planisphère, il défigure l'Afrique en la faisant trop incliner vers l'Asie, erreur dans laquelle les géographes de cette époque et leurs successeurs sont plus ou moins tombés. Mais le fait que, jusqu'au siècle dernier, presque toutes les cartes de l'Afrique centrale étaient dressées d'après la sienne, suffit à prouver que son nom a été longtemps une autorité en ces matières. Il nous montre, par exemple, dans l'Afrique centrale, les montagnes de la Lune s'étendant de l'est à l'ouest, et, au nord de ces dernières, deux lacs alimentés chacun par cinq cours d'eau descendant de ces mêmes montagnes ; de ces deux lacs, trois autres cours d'eau se précipitant dans un troisième lac plus au nord encore, et de ce dernier lac, enfin, le Nil lui-même s'échappant. A l'est de ces lacs, toujours d'après sa description, tout à coup la côte incline à angle droit vers l'orient et la côte de Mozambique, plaçant ainsi la contrée de Makua juste à la hauteur de la Chine méridionale.

Nous arrivons maintenant à Marco Polo, le grand voyageur vénitien, qui vécut de 1256 à 1323.

Il était le fils d'un voyageur italien qui, avec son frère, avait parcouru l'Asie ; le père, dès son second voyage, prit avec lui son jeune Marc, et, durant vingt-quatre ans, Marco Polo passa ainsi sa vie en Asie, écrivant, après chaque voyage, une relation détaillée de ce qu'il avait vu et une description exacte des pays qu'il avait traversés. Quant à l'Afrique, il ne l'a évidemment point parcourue, et c'est aux Arabes qu'il a emprunté ses informations. Mais il est remarquable de l'entendre parler de Malagash ou Magastar comme pouvant

être contournée par mer. Il constate également que la distance entre Madagascar et Socotora est de 1,000 « miglia ».

Le troisième grand explorateur, Ibn Batuta, voyagea en Asie tout aussi bien qu'en Europe. Plus tard, il s'établit à la cour du sultan du Maroc qui, vers l'an 1352, l'envoya en ambassade à Timbouctou. Traversant le Sahara occidental, passant à Takaddah (Agades) et à Kaukau (Gogo), il atteignit Timbouctou. De là il se rendit à Melli, dans le pays de Mandenga, d'où il alla à Fez en traversant le Sahara tout entier. Plus tard encore, il entreprit un autre voyage à travers l'Afrique du nord; descendant ensuite vers le sud, il parvint jusqu'à Zanzibar.

Vers le onzième siècle, régnait en Abyssinie un empereur chrétien, auquel le nom de « Prester John » fut plus tard conféré. Et afin d'empêcher le mahométisme d'envahir l'Abyssinie, Rome y envoya des missionnaires; ainsi furent établis des rapports entre l'Afrique intérieure et la métropole du monde chrétien. Marco Polo ne mentionne point le « Prester John »; mais, sur un manuscrit de Paris de la « Carta Catalana », de 1375, publié par Bouchon et Testa, en 1839, le nom de « Prêtre Johannus » se présente tou d'abord. De la même époque date la carte des frères Picigani, laquelle mentionne le désert *Ashara* (Sahara) et le Nil supérieur. Dans ces cartes, le Nil est mis en communication avec le Niger occidental et avec l'océan Indien. De là l'idée des Portugais d'arriver sur le territoire de « Prester John » par ces rivières. L'auteur de la « Carta Catalana » indique clairement aussi trois grandes routes suivies par les caravanes à travers le Sahara, établissant ainsi que les contrées au delà du Sahara étaient connues et visitées alors, bien que n'étant point marquées sur les cartes. Marino Sanuto, dans sa carte dressée en 1321, trace du continent africain des contours plus exacts, spécialement vers le nord. Marino Sanuto connaît aussi Madagascar que, plus tard même, Fra Mauro oublie dans sa carte de 1547. Cependant

Fra Mauro fait un tracé très correct de l'Afrique nord-est; nous trouvons sur sa carte les fleuves Asbari et Tegaz (l'Atbarah et le Tacazzé modernes) distinctement tracés, et le Dar-four s'y voit aussi, bien qu'un peu trop poussé vers l'ouest, et au delà de Zanzibar, nous y rencontrons également Kilwa et Sofala. La Guinée apparaît pour la première fois sur la carte du treizième siècle, mais son vrai nom est déguisé sous celui de Ganuya ou Gineua.

Une ère nouvelle de découvertes commence avec les explorations et les expéditions des Portugais. Jusque-là, c'était presque uniquement au moyen des voyages par terre que les géographes s'étaient procuré leurs informations, bien qu'on ait des raisons de croire que, au quatorzième siècle, plusieurs voyages autour de l'Afrique se soient accomplis. Car non seulement sur la carte de Sanuto, dressée en 1306, et dans la Portulano della Medicio-Laurenciana de 1551; dans le Planisferio de la Palatina de Florence de 1417, et dans la carte de Fra Mauro de 1457, la forme triangulaire de l'Afrique méridionale est correctement rendue, mais dans la carte de Mauro, le cap de Bonne-Espérance est appelé le cap di Diab, et, dans une note, il est dit que ce *cape Diab* fut doublé, en 1420, par un vaisseau indien parti de l'Orient.

Un sentiment instinctif semblait prédire aux voyageurs que, sur la côte occidentale de cette terre d'Afrique encore inexplorée, s'étendaient des contrées riches en or et en trésors de toute espèce, aussi les nations maritimes du sud de l'Europe brûlaient-elles de s'aventurer à leur découverte. Et quel peuple eût pu être placé par la nature dans une position plus favorable que ne l'était le peuple portugais pour une semblable expédition? Et ce furent, en effet, les Portugais qui l'entreprirent.

Les fils de Jean Ier commencèrent, au quinzième siècle, l'invasion du nord-ouest de l'Afrique. Ceuta et Tanger, boulevards des Maures, furent pris. Le plus énergique parmi ces jeunes princes était Jean, le troisième, appelé plus tard

Henri le Navigateur. A partir de 1415, il envoya chaque année, le long de l'Afrique occidentale, avec ordre d'aller au delà du cap Bojador, connu des navigateurs italiens et portugais.

Deux expéditions, l'une sous les ordres de Théodose Doria, l'autre avec les frères Vivaldi, étaient parties dans le but de contourner l'Afrique et n'étaient jamais revenues. Des vaisseaux génois avaient découvert à nouveau les Canaries ou îles Fortunées, et le pape, en 1344, avait donné ces îles à un noble portugais, don Louis de la Cerda. Madère aussi fut redécouverte à la même époque (Isola do legname ou île boisée), et le prince Henri en prit aussitôt possession; il y établit une colonie, y planta des vignes et des cannes à sucre, et y importa des chevaux et des bestiaux. Tout ceci avait eu lieu peu de temps avant que le prince n'entreprît ses expéditions vers le sud. Elles demeurèrent d'abord sans succès : durant vingt ans, année après année, elles s'arrêtèrent au cap Bojador, où un récif d'environ six milles s'avance dans la mer. Gil Eannes, en 1483, fut le premier qui dépassa ce cap dangereux. Le prince ordonna alors à ses hommes de mettre la main sur les indigènes partout où ils aborderaient, et d'en amener un certain nombre à Lisbonne, afin de les initier au langage, aux coutumes et aux mœurs portugais et de les faire servir, dans les expéditions futures, comme interprètes et comme intermédiaires pour établir des rapports faciles entre leurs compatriotes et les Portugais. Le prince s'informa auprès d'eux concernant l'Afrique intérieure et occidentale, et si correctes étaient ces informations, qu'il put lui-même, à son tour, informer le chef de l'expédition suivante, qui partit en 1445, que, à 20 milles au-dessous de l'endroit où ils trouveraient les premiers palmiers, ils arriveraient à l'embouchure du Sénégal. Le principal désir du prince était de parvenir à cette contrée fabuleusement riche du Prester John, et il était induit en erreur par les cartes de l'époque, sur lesquelles le Niger était tracé comme se confondant

avec le Nil, donnant ainsi les notions les plus fausses sur la position que devait occuper en Afrique cette fameuse contrée. Les Portugais, pénétrant dans la Sénégambie et sur le territoire du Niger, furent surpris d'y trouver de puissants empires noirs, avec un gouvernement bien organisé. Année après année les Portugais mirent donc à la voile pour le Sud, étendant ainsi leur commerce avec l'Afrique centrale, et spécialement avec Timbouctou; mais il est à déplorer que le prince ne reculât pas à enrichir ses trésors du produit de la vente de ses semblables; la moyenne du prix d'un bon esclave était alors d'environ 1,250 francs : il en recevait un cinquième pour ses profits particuliers.

On ne saurait nier que la traite des esclaves n'ait donné un grand élan aux découvertes africaines : les chiens étaient dressés à la chasse des nègres, trop rapides à la course pour être jamais atteints par les blancs. Et les indigènes ainsi attrapés étaient soumis à de cruelles tortures, afin d'obtenir d'eux des révélations concernant leurs compatriotes.

Et c'est ainsi qu'après une expédition de ce genre, en 1444, Azurara écrit, avec une naïveté cruelle et impie :

« A la fin, il plut au Seigneur, qui toujours récompense les bonnes actions, de leur accorder, en retour de tout ce qu'ils avaient souffert à son service, une journée victorieuse et pleine de gloire qui les dédommagea largement de tant de fatigues et de dépenses; en effet, le nombre des hommes, des femmes et des enfants ne fut pas moindre de 165. »

Nous savons qu'en Amérique les Espagnols n'agirent pas mieux. Ce fut le mal moral de l'époque, et certes, ce n'est pas dans l'histoire de la civilisation de cette contrée que toutes les pages sont blanches et offrent une agréable lecture.

Les Portugais regardaient ces maraudages comme si honorables, que plus d'un vaillant parmi les leurs fut créé chevalier sur les rivages africains.

Quand les vaisseaux remplis d'esclaves jetaient l'ancre

dans la baie de Lagos, ils étaient reçus avec des applaudissements frénétiques par la multitude rassemblée sur le rivage, et les récits de leur soi-disant hauts faits couraient de bouche en bouche.

Mais ces pirates ne réussissaient pas toujours dans leurs expéditions, et, en 1443, Gonzala de Cintra et ses hommes furent entièrement détruits par les noirs de la côte de Guinée, les femmes mêmes de ceux-ci prenant part à la bataille en jetant des poignées de sable dans les yeux des Portugais dont les embarcations s'étaient enfoncées dans la vase.

En 1460, le prince mourut à Sagres, après avoir exploré 2,000 milles du rivage africain.

L'infant Jean reprit énergiquement les explorations de ses prédécesseurs. De son temps, et déjà auparavant, les Portugais se servaient de l'Octant comme guide à travers leurs courses nautiques, en mesurant l'altitude de l'étoile polaire; mais, en s'avançant vers le sud, ils comprirent qu'un moment devait venir où ils perdraient ce guide infaillible, et où il leur en faudrait chercher quelque autre. En conséquence, Jean II fonda la Junte astronomique, composée de l'évêque Diego Ortiz et de ses physiciens ou médecins, trois juifs appelés Moïse, Jose et Rodrigue, plus un jeune patricien de Nuremberg, Martin Behaim von Schwarzbach, qui se vantait d'être un élève du fameux astronome et mathématicien Regiomontanus. Cette Junte était chargée de calculer les tables de déclinaison qui devaient rendre possible aux explorateurs parvenus dans l'hémisphère du sud de déterminer, d'après la culmination du soleil, la latitude où ils se trouvaient. Behaim aussi construisit un astrolabe, et, en 1484, il s'embarqua avec Diego Cam pour un voyage le long des côtes de l'Afrique, lesquelles ils explorèrent jusqu'au 22° de latitude. Ayant atteint la baie de Whalefish, appelée golfe de la Baleine sur les cartes portugaises, ils revinrent sur leurs pas.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

UN VOYAGE AUX CHAMPS DE DIAMANTS

Le récit que nous publions sous ce titre ne se rapporte pas directement à l'œuvre missionnaire. Si néanmoins nous l'offrons à nos lecteurs, c'est qu'il jette un jour très vif et, pour quelques-uns, nouveau, sur tout un côté de la vie du sud de l'Afrique, et particulièrement sur ces Boers de l'État-Libre qui ont été si souvent, et qui seront sans doute plus d'une fois encore, mêlés à l'histoire des Bassoutos. Rien de ce qui fait connaître le champ de travail de nos ouvriers et le cadre où se déroule leur vie ne doit rester étranger à nos amis.

Hermon, 22 mai 1883.

Celle de tes lettres qui s'était perdue vient de nous arriver et a comblé une lacune importante. Elle avait tout bonnement été faire un petit séjour à Madère, sans doute pour y respirer l'air embaumé et s'y réchauffer au grand soleil. Quelqu'un a trouvé cette conduite déplacée, et la messagère vagabonde a dû continuer sa course sur l'Océan.

Placer son voyage à côté de celui que je viens de faire serait établir une comparaison entre deux objets de nature différente. Elle était enfouie dans un sac de cuir, et enfermée dans la cale d'un bateau. Nous, nous étions au grand air, à la pluie, au soleil, au vent, à pied, en wagon et surtout à cheval; nos yeux et nos oreilles étaient sans cesse en activité et nos langues ne restaient pas muettes, je t'assure.

Mais que de préliminaires pour le récit de notre voyage à Bloemfontein et aux mines de diamants ! Pourquoi ne pas

me mettre à la tâche dès la première ligne et entreprendre résolument de refaire en pensée les étapes de ces derniers jours ? C'est sans doute que ma paresse naturelle me fait hésiter à commencer ; et puis, par quel bout commencer ? depuis quand s'est rompu le fil de mes récits ? T'ai-je dit que les Boegner nous ont quittés, et quelle peine cela nous a fait de les voir disparaître à l'horizon, jetant sur Hermon un dernier regard parce qu'ils n'y reviendront plus ? Après tout, c'est par là qu'il faut commencer. Si cette lettre devient longue, eh bien ! on mettra du temps à l'écrire, et ceux qui la liront feront bonne mine à mauvais jeu, si je ne réussis pas à les intéresser.

C'est le 2 mai que les A. Boegner ont pris congé de notre station. La veille, Alfred prit du jardin et de la maison quelques croquis que tu verras un jour et qui te donneront une idée exacte de notre résidence. Le 1er mai arriva M. Casalis, qui a mis à la disposition des Boegner son cart et ses chevaux, et surtout sa personne même, pour les conduire à Smithfield, Béthulie, Bloemfontein et Maboulćla. Ce fut le moment des adieux, ce moment toujours pénible, même quand on ne se sépare que pour un temps relativement court. La présence des Boegner était pour nous si bienfaisante que nous aurions voulu retarder indéfiniment le jour de leur départ. Eux aussi semblaient s'être attachés à Hermon et s'y être sentis « à la maison ». Quand ils furent installés dans la voiture, et qu'il ne resta plus qu'à dire fouette, cocher ! nous avions les cœurs gros ! nous ne savions que dire, sinon d'échanger des poignées de mains. Puis les chevaux du docteur se mirent en marche, les mouchoirs traditionnels papillonnèrent au vent aussi longtemps que possible, et nous rentrâmes à la maison, heureux d'avoir, pour nous consoler, la perspective de nous retrouver avec les Boegner à Bloemfontein.

Les jours suivants : préparatifs de voyage en wagon, c'est-à-dire mille et un riens auxquels il faut penser, mille cas

qu'il faut prévoir, nourriture, logement, attelage, conducteur, etc. ; de quoi vous casser la tête, quoi ! Il y a des gens qui jouissent d'un voyage en wagon ; c'est pour moi un mystère. Les préparatifs du départ seuls suffisent à me décourager ; je suis fatigué du wagon avant d'y avoir mis les pieds, et je compte d'avance le temps qui me sépare du retour à la maison. C'est étonnant ! Je suis Africain pour tout, sauf pour cela. Pour la nourriture, les habitudes, la langue, je me suis tout naturellement plié aux circonstances, je m'en tire assez bien, sans effort, sans contrainte ; je suis né pour la vie africaine. Mais le wagon n'a pas encore trouvé grâce devant mes yeux. Je le subis, comme on accepte bien d'autres ennuis, mais pour l'aimer, nenni, je n'y suis pas encore.

Mais passons. Samedi matin, tout est prêt, nous engouffrons dans le wagon ces innombrables petits paquets qui pleuvent au dernier moment quand toute une famille se met en route : les châles de la maman, les bibelots du papa, — les ceci de Georgie, les cela de Cécile et puis les habits des bonnes, etc., etc. C'est toute une arche de Noé. Les bœufs, qui ne sont pas encore rompus à leur métier, offrent quelque résistance à ceux qui les attellent, ils jouent de la corne et regimbent. Mais nous voilà partis, partis pour Bloemfontein et nous ne savons où. Qui sait quand ils reviendront ?...

A Wepener, premier repos, visites à quelques amis et connaissances, achat de quelques petits paquets de plus pour nous encombrer. Les Adolphe Casalis sont là : ils vont à Bloemfontein, eux aussi, en wagon. Nous ferons route ensemble ; on se tirera d'embarras les uns les autres ; on fera la popotte en commun et on oubliera en causant les lenteurs du voyage.

Après Wepener, un orage ; il tonne, il vente ; et voilà la pluie et le froid qui s'en mêlent ! Il ne manquait plus que cela ! La pluie et le tonnerre font sur nous le même effet

que le mal de mer sur un vaisseau : on voudrait n'avoir jamais quitté le logis et la vie casanière.

Mais voici le Calédon, qu'il faut traverser avant la nuit. Le wagon d'Ad. Casalis passe le premier, et arrive sans encombre au haut de la berge opposée, malgré la couche épaisse de sable qu'il faut traverser. Le mien s'arrête à moitié chemin, le désordre se met dans l'attelage, qui manque d'unité d'action. Mes douze jeunes bœufs en font un peu à leur tête, tirent sans ensemble, se bousculent, s'embrouillent et ne parviennent pas à ébranler le véhicule, qui reste immobile dans le sable épais. Pour bien faire, il faudrait insister pour que mes bœufs sortissent leur wagon de là et apprennent à ne compter que sur leur propre énergie ; mais le temps presse, adieu les principes pédagogiques. On amène dix bœufs de l'autre attelage, on les attache devant mes douze, et les vingt-deux animaux, encouragés du fouet et de la voix par les conducteurs, ont bientôt fait de nous amener à bon port.

Au coucher du soleil, nous sommes installés chez notre brave ami Hoffmann, qui nous fait l'accueil le plus cordial, car son hospitalité est proverbiale, et n'a qu'un défaut : c'est d'être trop généreuse...

C'est là que nous passons le dimanche. Une quarantaine de Bassoutos se réunissent pour le service, que je fais assez court à cause d'un vent froid et violent que la pluie de hier nous a laissé en souvenir de son passage. Pour la nuit, G. Steinheil et moi nous couchons dans mon wagon. Anna, madame Ad. Casalis et les enfants couchent dans la maison. George a mal aux yeux, une de ces ophtalmies qui sont endémiques dans le pays et qui souvent durent des semaines. N'est-ce pas vexant ? Nous tenons à aller à Bloemfontein pour faire faire le portrait de notre Kaloulou, et il faut que ce malencontreux vent d'hier lui donne ce mal d'yeux qui nous empêchera de réaliser ce grand et légitime désir. Et puis quel triste voyage pour le pauvre petit qui

devra cacher sa tête dans les couvertures du lit pour échapper à la douleur que lui causeraient les rayons du soleil ? Que de pleurs il va verser ! Quelle mauvaise humeur va remplacer son caractère enjoué et ses ébats habituels. Et la mauvaise humeur est si communicative quand on est fatigué de rouler sur les grands chemins et de camper en pleins champs !

Mais le vin est tiré, il faut le boire. Lundi, avant le lever du soleil, nous sommes tous sur pied, réinstallant dans les wagons tout ce que notre arrêt d'un jour en a fait sortir : literie, casseroles, femmes et enfants, plus un beau mouton que M. Hoffmann nous donne comme provision de route et qui fera les frais de nos repas. Nous allons, nous allons, tantôt assis dans les wagons pour nous reposer, tantôt allongeant le pas sur la grande route pour nous dégourdir les jambes. Au bout de quatre heures, première halte, cuisine générale, car ce n'est ni l'appétit, ni la nourriture qui manquent. Le fond du repas africain est toujours la bouillotte de café traditionnelle, ce café qui vous rajeunit, éclaircit vos idées, chasse la fatigue et la mauvaise humeur, et parfois vous empêche de sentir que vous n'avez eu qu'une demi-ration de nourriture solide. Si j'étais poète, je chanterais le café avec plus de plaisir que Horace ses bons vins de Falerne. Mais, n'étant pas fort en rimes françaises, je me contente de le déguster et de dire, en bonne prose de cuisine, qu'il constitue l'une des plus grandes ressources de l'humanité telle qu'elle est représentée au sud de l'Afrique.

Le soir, campement près du village boer de De Wettsdoyr : nous plantons ma tente, héritage de M. Jousse. Nos dames surveillent d'un œil les enfants qui pleurnichent et de l'autre des pommes de terre en train de frire sur la braise. Notre repas manque de gaieté ; il y a eu mille contrariétés pendant la fin de la journée, et chacun est heureux de penser qu'il pourra se réfugier dans le silence et le sommeil et y noyer ses ennuis. Les messieurs passent une excellente nuit sous

la tente, malgré le froid qui traverse leurs couchettes improvisées.

Mardi, même histoire : l'étape du matin, le déjeuner, la seconde étape, le souper et le couvre-feu, ce dernier plus gai que le précédent.

Mercredi, au coucher du soleil, nous approchons de Bloemfontein, trop tard pour aller prendre nos billets de logement; nous campons donc à l'entrée de la ville et allons, Gustave et moi, à la recherche des Boegner pour leur serrer la main et surtout pour leur remettre un paquet de lettres de France qui est arrivé pour eux à Hermon. Quelle joie ce sera pour eux de recevoir des nouvelles de leur chère Madeleine et de toute leur famille. Nous les trouvons chez M. Morgan, pasteur hollandais, avec M. Casalis. Gustave doit y demeurer avec eux. Tant mieux pour lui! Nous nous disons bonsoir et à demain, et je regagne notre camp, la tente et la famille.

Jeudi, grand jour, grande toilette. Nous nous transportons avec armes et bagages chez M. Creswell, pasteur wesleyen, qui nous accorde l'hospitalité la plus aimable, bien que nous soyons complètement étrangers pour lui. Mais il a été missionnaire pendant toute sa vie, il vient de faire un séjour d'un an en France, et sa femme est une aimable matrone avec laquelle Anna fait de suite bonne connaissance. Nous voilà donc installés commodément dans une maison, ne regrettant ni la tente, ni le wagon, ni même la tasse de café du voyageur altéré.

Ailleurs se passent des choses plus sérieuses. Nous allons présenter nos lettres de créance au synode de l'Eglise réformée de l'Etat-Libre, auprès duquel nous sommes délégués comme représentants de la Conférence, chargés spécialement de présenter A. Boegner à la vénérable assemblée. Notre lettre, écrite en français, cause d'abord un peu d'embarras au modérateur du Synode, qui, pour être un pasteur modèle et un homme charmant, n'en est pas moins incapable de lire

notre langue nationale. Mais un de ses collègues se charge de traduire le malencontreux document et le fait avec aisance. Pour nous communiquer en français la réponse verbale du modérateur, il s'agit de trouver quelqu'un qui sache parler le français. Voilà un volontaire qui se présente. Il fait ce qu'il peut, mais arrive tout juste à rendre vaguement ce qui se dit : nous souffrons pour lui de ce travail laborieux, nous voudrions lui dire que nous comprenons presque mieux le hollandais du modérateur que son français. Mais toute souffrance a sa fin; nous sortons des formalités et prenons place dans l'auguste assemblée de prédicants en robes et rabats et d'honnêtes anciens d'Eglise, de bons Boers vêtus de noir et cravatés de blanc.

A midi, ouverture officielle du Synode. Choral de Luther, chanté par un chœur bien dressé et bien dirigé par l'organiste. Discours de M. Fraser, le président sortant. A la fin du discours, quelques paroles adressées au président de la République de l'Orange, qui se lève pour les entendre et s'incline, avant de se rasseoir, quand elles sont terminées. Même cérémonial pour les membres du Volksraad ou Parlement, qui assistent en corps à l'ouverture du Synode. Même cérémonial encore pour nous, représentants d'Eglises sœurs, c'est-à-dire trois Français, un Wesleyen anglais et deux Allemands luthériens. Après un autre choral, également de Luther, l'assemblée se dissipe et nous allons nous occuper chacun de ce qui l'intéresse.

Je ne reviendrai pas sur le Synode en lui-même, parce que je n'ai assisté qu'à des séances tronquées, faute de temps. C'est bien le genre solennel du bon vieux temps, la raideur huguenote doublée du calme majestueux des Hollandais. Tout se fait suivant des règles bien établies, et l'on entend à chaque instant les mots de *Hoch erwardig* qui signifient : « très vénérable », appliqués soit au Synode, soit à son modérateur, soit enfin à n'importe lequel des prédicants qui y figurent.

Ces prédicants (c'est leur nom hollandais) sont d'excellents pasteurs, sauf quelques exceptions inévitables. Ils ont un air de piété, de sérieux, qui impose le respect. Voici M. Olivier (prononcez Oléfir), type Abraham Lincoln, mais plus fin ; maladif, mais plein de dignité et d'onction ; puis M. Fraser, un homme de parole et d'action, vigoureux de corps, de parole et de sentiment. M. Meiring, grand, sec, solennel et cependant affectueux et capable de rire du coin de la bouche. M. Van Heinigen, un vieux Hollandais un peu hétérodoxe et dépaysé dans ce cénacle de pasteurs bien pensants. Et toute une kyrielle de jeunes pasteurs, sortant du séminaire de Stellenbosh, colonie du Cap, bons garçons, affectueux, instruits et vous donnant d'excellentes poignées de mains. Il existe entre eux et nous un lien réel, une confiance et une affection réciproques qui rendent nos rapports très agréables et nous font du bien. Ils sont heureusement en avant sur le siècle et ne partagent plus les préjugés des Boers contre les noirs et les missionnaires. Nos fréquentes visites à Bloemfontein ont, nous osons le croire, quelque peu contribué à développer en eux l'intérêt pour le salut des noirs, et c'est pour cela que nous considérons comme un devoir d'envoyer aussi souvent que possible des délégués à leur Synode.

Notre temps s'est passé à courir la ville, le photographe, le dentiste, les magasins, les amis. Il fait si bon être dans une ville quand on sort de sa station solitaire. Le vendredi, grande soirée à l'école de jeunes filles que dirige mademoiselle Murray. Cette dernière est une personne très intéressante, lady jusqu'au bout des doigts, et qui fait les honneurs de l'établissement avec un charme parfait et un naturel que ne possèdent que les personnes supérieures. Les élèves chantent des chœurs; il y a un solo d'une maîtresse de chant, une Allemande, qui joue avec son larynx comme un enfant avec une toupie, et nous exécute un morceau où les trilles, les roulades, les trémolos, les grimaces et les grands éclats de voix, tout est calculé pour montrer au public qu'il

a affaire, non à un amateur, mais à une chanteuse de profession.

Puis viennent les discours : A. Boegner, qui donne à toute occasion, s'exécute le premier ; puis des pasteurs, et enfin le président de la République lui-même, qui assiste paternellement à cette fête de famille organisée surtout en l'honneur des visiteurs français. Le tout terminé par un dernier cantique et une prière.

Le lendemain, nous allons au Parlement, où des Boers civilisés, des parvenus allemands et de vrais Boers sont installés dans de bons fauteuils, en face de jolis pupitres en acajou et discutent les intérêts de la République. Jamais je n'ai mieux compris l'importance de la mise en scène dans les choses de ce monde. Encadré dans cette salle haute et solennelle, entouré de fauteuils et de pupitres élégants, le plus simple fermier finit par prendre de la tournure. Il s'appuie sur son siège et cela lui donne l'air d'un homme politique qui se meut aisément dans le dédale des questions du jour. Il ouvre son pupitre ou s'amuse avec un couteau à papier, et le voilà qui passe pour un de ces anciens Romains qui quittaient la charrue pour haranguer le Sénat et faire la loi au monde barbare. Bref, le cadre est si habilement fait que tout le tableau en est embelli, et l'on se croit vraiment au sein de quelque assemblée où se presserait l'élite des intelligences de l'Etat. C'est cependant cette auguste assemblée qui décidera probablement demain que les chemins de fer ne valent rien et détruiraient le paisible bonheur des habitants de l'Etat-Libre !

Je quitte maintenant Bloemfontein et le Synode, pour raconter la seconde partie de notre voyage, c'est-à-dire notre course aux mines de diamants. Regardez sur une carte récente de l'Afrique méridionale l'angle formé par le Vaal et l'Orange, à l'ouest de l'État-Libre. C'est là que se trouvent les fameux gisements de diamants que nous venons de visiter, Gustave et moi. Tu verras de suite que c'est un véritable

voyage que nous avons fait et que nous avons lieu d'en être fiers.

Lundi matin, nous enfourchons nos chevaux, que nous a amenés d'Hermon un homme de mon Eglise, nommé Andréas. Nous tournons le dos à la capitale de l'Etat-Libre et marchons vers l'ouest, sur une route large et fréquentée par de nombreux wagons de transport. Au bout de quelques temps de galop, nous nous trouvons dans un véritable désert. Le pays est absolument plat; une plaine immense s'étend devant nous à perte de vue, couverte d'une petite herbe jaune qui achève de sécher au soleil et à la poussière. Le chemin est couvert d'une couche épaisse de sable rouge qui fait le désespoir des bœufs et de leurs conducteurs; de temps en temps paraît le sol calcaire sous forme de poussière blanche et de pierres ressemblant à des scories. Parfois un ou deux chevaux broutant le haut de l'herbe, un mulet aux longues oreilles, ou une petite troupe de bêtes à cornes flânant à travers le paysage comme pour lui ôter quelque peu de sa monotonie. Parfois aussi quelques antilopes, les springboks aux formes élégantes, dos brun, ventre blanc, avec une large raie d'un brun foncé pour séparer les deux couleurs; ils nous regardent à distance d'un air curieux et méfiant, et partent au trot, se tournant quelquefois pour voir s'ils ne sont pas suivis, puis faisant d'énormes bonds pour franchir un trou, une fourmilière, et laisser entre eux et nous une distance rassurante. Partout de petits animaux ressemblant exactement à l'écureuil, qui courent en traînant leur queue longue et épaisse et, arrivés au bord de leur trou, se campent sur leur train de derrière, les pattes de devant en l'air comme des bras, et semblent nous examiner et se communiquer leurs impressions comme deux commères qui voient passer un tambour-major. A un moment donné, ils font le plongeon dans leurs trous, jugeant qu'il ne faut pas exposer sans raison leur précieuse existence.

Nous allons, nous allons, et dessellons nos chevaux près d'un lac desséché, où l'eau est remplacée par une boue grise, crevassée par les rayons du soleil et coupée par l'empreinte laissée par les troupeaux à la recherche d'un peu d'eau à boire.

Pendant que nos chevaux se roulent dans la poussière pour essuyer la transpiration, nous cassons une croûte de pain; Gustave écrit son journal, et je regarde de grosses fourmis noires, à tête énorme, recueillir les reliefs de mon déjeuner et les transporter religieusement dans leur ville souterraine. Quelle joie, quelle liesse ce sera dans leur Babylone quand on se régalera de miettes de pain blanc et qu'on laissera de côté, pour un jour, le menu ordinaire des repas de ces peuples : carcasses de scarabées, gigots de sauterelles et côtelettes de mouches!!!

Nous repartons : rien de changé dans le paysage; sauf quelques wagons vides revenant des Diamondfields, le pays est désert, et d'un sec à faire peur. Les fermes que nous passons sont bâties dans le désert, sans un seul arbre pour dissimuler un peu leur délabrement. Un Boer abreuve son bétail dans des tonneaux remplis d'eau qu'il tire d'un puits. A deux heures de l'après-midi, nous mettons pied à terre devant un magasin auquel est accolée une espèce d'hôtel. C'est ici que nous mangerons; nos estomacs crient famine et nous sommes tout disposés à écouter leurs réclamations. — Avec un peu de peine, nous trouvons à qui parler. La situation se dessine : la nappe d'abord, puis de la vaisselle, du pain, du beurre, un morceau de viande, enfin une cafetière. Nous suivons ces préparatifs avec un intérêt digne d'une meilleure cause. Mais, après tout, nous ne pouvons échapper à la loi commune : « Manger, c'est vivre », et nous voulons vivre, aussi longtemps que le ciel le trouvera bon.

Nous voilà réconfortés; nos chevaux ont eu leur part aussi, sous forme de quelques bottes d'avoine. N'est-il pas écrit que : « Qui veut voyager loin ménage sa monture », et

aussi : « Le juste a pitié de l'âme de sa bête? » — Le quart d'heure de Rabelais se passe sans trop de tiraillements; nous saluons notre hôte, nommé Oertel, et repartons d'un bon pas, ayant à courir trois heures avant d'arriver à l'hôtel Webb, où nous devons passer la nuit.

Le tableau s'embellit d'un élément nouveau : une rivière garnie d'arbres épais serpente à travers la plaine, et va se perdre à l'horizon, comme un long ruban de velours vert. Quelle bénédiction que cette rivière. Elle fait vivre tous les animaux des environs; les fermiers en pompent (à la vapeur) les eaux, pour arroser leurs champs de blé, et les voyageurs, en voyant cette verdure et cette fraîcheur, se réconcilient avec la vie. Le silence que vous impose la monotonie du paysage est peu à peu rompu par le charme du tableau; les langues se délient; c'est un rafraîchissement physique et moral qu'opère magiquement cette longue et mince oasis du désert africain.

Le soleil se couche ; nos chevaux s'encouragent à la fraîcheur du soir, allongent le pas; il y a juste assez de lune pour que nous les laissions galoper. Mais il y a neuf heures que nous sommes en selle; nous commençons à trouver le temps long sur le dos de nos bidets. Nos regards fouillent les ténèbres pour y dénicher une lumière; enfin nous voyons scintiller quelque chose devant nous : c'est le phare qui indique l'entrée du port, et bientôt nous sommes en pourparlers avec M. Webb lui-même pour avoir le plus tôt possible un souper substantiel. En Afrique ce mot veut toujours dire : du pain, du beurre, de la viande de mouton et du café. On ne sort pas de là. La carte est bien vite faite. Mais que c'est bon quand on a faim. On nous installe dans une salle à manger bien proprette, les couverts, la nappe, tout est blanc et luisant. Et nous n'interrompons notre repas que pour nous dire de temps en temps combien il fait bon se trouver si commodément installés et en si bon appétit.

Notre chambre est à l'avenant, nos petits lits de fer sont

faits pour vous endormir vite et vous reposer à fond. Tirons donc le rideau sur le spectacle que présentait le sanctuaire une demi-heure après le souper.

Assez pour ce soir, à demain la suite. Mais que ma lettre sera donc longue !

En se levant, le mardi 15 mai, le soleil nous surprend aux bords de la Modriver, que nous allons traverser, passant à travers un bouquet de vieux saules et d'arbres qui sont pour nous des inconnus. Pour une minute, nous nous croyons dans une vraie forêt ; nous respirons la fraîcheur à pleins poumons et de tout cœur, car se trouver dans une forêt, même une forêt en miniature, est pour des habitants du Lessouto un phénomène extraordinaire. — Nos pensées se reportent vers Rothau, les grandes vraies forêts des Vosges, qui, en ce moment, reverdissent ; — mais l'illusion est déjà détruite. Nous rentrons dans la route qui poudroie et l'herbe qui ne verdoie pas. De temps en temps seulement nous passons un bouquet de mimosas aux troncs noirs et secs, hérissés de longues épines blanches et couronnés d'un feuillage vert et fin. Il y a aussi cet autre arbrisseau africain que les Boers, qui ne manquent pas d'esprit, ont appelé : Wach een bitzi, c'est-à-dire : « Attends un peu. » Vous ne vous doutez de rien et laissez votre cheval friser de près ces arbres intéressants. Quelque chose vous prend au pan de l'habit, comme si vous étiez en contravention ou que quelqu'un eût une confidence à vous faire. C'est une épine qui pointe hors du feuillage et vous force à vous arrêter, quand elle ne vous écorche pas la peau. Quand la plaisanterie s'est renouvelée deux ou trois fois, on se tient sur ses gardes et on conserve ses distances, tirant aux branches épineuses un salut respectueux.

Nous voici maintenant près d'une ferme et d'un petit magasin, dont le propriétaire nous fait par faveur une tasse de thé accompagnée de biscuits. Andréas a tenu à nous amener ici ; il y a des connaissances, des Bassoutos au service des

Boers; nous leur laisserons nos chevaux et ils nous en prêteront de frais pour aller à Kimberley et retour. Rien de mieux imaginé, pourvu que cela réussisse. Et cela réussit. Le vieux Mossouto est en goguette et fraternise avec le propriétaire de la boutique. A peine notre présentation faite, il appelle ses fils : « Cherchez la jument jaune et le petit gris; voici mes missionnaires qui vont aux mines de diamants. Il faut que nous les y conduisions et que leurs chevaux se reposent ici jusqu'à leur retour! » Il y a encore des braves gens dans le monde.

Gustave enfourche la grande blonde et moi le petit gris, et nous nous dirigeons vers l'ouest. Le soleil est brûlant, le vent furibond, la poussière rouge et épaisse tourbillonne à travers les buissons. Tout cela nous vient droit dans la figure, nous aveugle, nous cuit et nous coupe la respiration. Penchés sur nos selles, le nez entre les oreilles de nos chevaux, nous faisons face à la bourrasque, nous gravissons une colline et voyons de l'autre côté de la plaine un ensemble de bâtiments en zinc et de machines, des monceaux, de vraies collines de terre grise, et des cheminées lançant leur fumée au vent. Déjà arrive à nos narines l'odeur de la houille, que vous trouvez fatigante et désagréable, tandis que pour moi elle est délicieuse, elle me fait sentir que je suis de nouveau en pays civilisé.

Nous arrivons : c'est la mine de Dutoit's Pan qui est devant nous, ayant à sa gauche celle de Bultfontein, à droite celle de Old de Beer. Nous mettons nos chevaux au pas, nous ouvrons les yeux tout grands. Nous traversons un vaste espace où le terrain diamantifère, sorti de la mine, est exposé aux intempéries de l'air pour se ramollir et se préparer à l'opération du lavage. De petits wagons, roulant sur des rails et tirés par des chevaux, amènent sans cesse le terrain précieux que de puissantes machines extraient du fond de la mine. Des escouades de noirs, surveillés par des contremaîtres blancs, vont et viennent, les uns travaillant du pic,

les autres arrosant les blocs de terre grise, d'autres conduisant les chevaux et les wagonnets.

Mais nous passons. « Ce n'est rien, dit Andréas, en comparaison de Kimberley. » Nous voici dans le village de Dutoit's Pan. Des files de toutes petites maisons en zinc, magasins de légumes, de pain, etc., tenus par des coolies. Rien de plus frappant que ces Hindous, avec leurs figures distinguées, leurs grands yeux brillants et leurs épais turbans. Les femmes font peur : de vrais types de sorcières, le regard étrange, de longs cheveux noirs pendant en désordre sur leurs épaules, des haillons en guise de vêtements et des anneaux de cuivre aux orteils. Oui, elles font peur, tout innocentes qu'elles soient ; ce type est *unheimlich* au possible ; on est heureux de pouvoir passer son chemin sans avoir maille à partir avec elles. Ces coolies mènent une vie étrange ; ils ne travaillent pas dans les mines ; les uns sont cuisiniers, les autres cochers, d'autres enfin tiennent boutique, vendent des comestibles achetés le matin même sur la place du marché. Leur étal n'est pas richement garni, quelques citrouilles, des bottes de carottes et d'oignons ; quelques oranges, des canaris, des brioches du siècle dernier et du pain de la semaine passée. On ne voit jamais de chalands arrêtés devant ces produits fanés, et cependant les coolies vivent, ils n'ont pas l'air malheureux et trônent derrière leurs comptoirs de vieilles planches mal ajustées comme Chevet derrière ses primeurs. Le contentement d'esprit, avec la sobriété, est un grand gain.

A côté des coolies, voici un cocher de fiacre chinois, avec son air malin, posé, digne représentant de ses 200 millions de compatriotes, tout entier à son affaire, clignant de son œil en amande pour vous offrir ses services et semblant convaincu qu'il est tout à fait chez lui.

Voici des magasins européens, de vrais bazars où l'on vend tout : depuis la cannelle jusqu'au fer à cheval, depuis le dernier roman de lord Beaconsfield jusqu'à la cou-

verture de coton dans laquelle se drapent les noirs de ces pays.

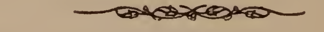
Beaucoup de badauds; les temps sont durs, l'argent rare, le travail rarissime.

(*A suivre.*)



AVIS IMPORTANT

Nous avertissons nos Églises que M. Jousse, se trouvant relevé de sa charge de directeur intérimaire par le retour de M. A. Boegner, reprend aujourd'hui les fonctions d'agent itinérant de la Société qui lui ont été conférées lors de son arrivée en Europe. En conséquence, M. Jousse se prépare à visiter les Églises pour y représenter les intérêts de notre œuvre. Il aura pour principale mission de poursuivre cette réorganisation des comités auxiliaires commencée il y a plusieurs années et dans laquelle nous voyons, aujourd'hui plus que jamais, le seul remède à notre situation financière si inquiétante.



COMMISSION COLONIALE

RECTIFICATION

Nous rétablissons, dans son intégrité, la liste des membres de la Commission coloniale qui, telle qu'elle est donnée dans le dernier rapport, renferme quelques inexactitudes :

MM. L. Vernes, *vice-président*,
G. Appia,
E. Bersier,
T. Fallot,
F. Puaux.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

10254. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 20 novembre 1883.

Une lettre, insérée récemment dans un de nos journaux religieux, présentait la continuation de notre œuvre au sud de l'Afrique comme incompatible avec les devoirs du protestantisme français envers l'Algérie, et concluait en conseillant la cession de la mission du Lessouto à une société anglaise.

Il est à peine besoin de dire que le Comité ne songe même pas à examiner une telle proposition. Il lui est moralement impossible d'abandonner, avant qu'elle ne puisse se suffire à elle-même, une œuvre qui est une des meilleures gloires de nos Églises, qui tient à nous par tant de liens et dont nous ne pourrions nous désintéresser sans infidélité envers les Bassoutos et envers nos missionnaires. Le Comité ne saurait donc penser à se retirer d'un champ de travail où sa tâche n'est pas achevée. Il continuera de même son appui à l'œuvre du Zambèze autant que les Églises qui l'ont fondée par des dons spéciaux lui en fourniront les moyens.

Cette fidélité aux devoirs anciens n'implique à aucun titre l'indifférence aux intérêts religieux soit de l'Algérie, soit de nos autres colonies. Le Comité éprouve pour cette branche de son œuvre une sollicitude qu'il a prouvée par des efforts soutenus et grandissants en faveur de Taïti et du Sénégal. Il sera heureux d'en faire autant pour l'Algérie musulmane

le jour où les Églises le mettront à même d'y entreprendre une mission sans manquer à aucune de ses obligations antérieures.



RÉUNION DU 29 OCTOBRE A L'ORATOIRE

En prenant congé du public le 31 décembre dernier, à l'Oratoire, M. Boegner lui avait donné rendez-vous pour une réunion du même genre, à l'époque de son retour. Cette réunion a eu lieu le 29 octobre dernier à l'Oratoire. Consacrée avant tout à l'action de grâce pour l'heureuse issue du voyage du directeur, elle devait aussi entendre les adieux de M. J. Weitzecker, qui doit, comme on sait, prendre à Léribé la place de M. Coillard. Aussi, dès l'heure annoncée, une nombreuse assistance se trouvait-elle assemblée dans le vaste temple, montrant par son empressement à répondre à l'invitation du Comité la part qu'elle prenait aux deux événements qui devaient faire l'objet de la réunion.

Le fauteuil était occupé par M. *J. Pédézert,* professeur à Montauban et président du Comité auxiliaire de cette ville. Après avoir constaté qu'il n'avait accepté qu'à son corps défendant de présider la réunion, M. Pédézert a fait un retour sur ce passé de la mission qu'en sa double qualité d'ancien élève et d'ancien sous-directeur de la Maison des missions, il pouvait, mieux que personne, faire revivre.

A sa parole nette et précise, l'assemblée a vu défiler devant elle, en esquisses pleines de vie, les fondateurs et les premiers soutiens de la Société des missions; l'amiral Verhuell, les Stapfer, les Monod, les Mark Wilks, les Lutteroth. Revenant au présent, M. Pédézert a montré les progrès accomplis. Quelle ne serait pas la joie de nos prédécesseurs en voyant ce que nos yeux voient aujourd'hui! La semence qu'ils ont jetée en terre est devenue un grand arbre. L'œuvre a grandi; seulement, et c'est par ce vœu que M. Pédézert termine,

sachons être prudents, souvenons-nous que nos forces sont limitées et que nos entreprises doivent être proportionnées à nos ressources.

La parole est à *M. Boegner*, qui commence par remercier les auditeurs de leur fidélité au rendez-vous pris il y a un an et de l'intérêt dont ils font preuve par leur nombre. Il ajourne à un autre jour tout récit, craignant, s'il se mettait à raconter maintenant, d'être trop incomplet. Aujourd'hui, il veut surtout rendre grâce; son désir est de n'oublier aucun des bienfaits dont lui et ses compagnons de voyage ont été les objets pendant leur long voyage.

Une parole biblique lui semble résumer admirablement les impressions et les résolutions qui doivent marquer une telle journée. C'est ce mot de Néhémie (II, 18) : « Et je leur déclarai que la bonne main de mon Dieu était sur moi. — Alors ils dirent : Levons-nous et bâtissons. Ils fortifièrent donc leurs mains pour bien travailler. »

« La bonne main de mon Dieu a été sur moi. » Ces mots rappellent à M. Boegner tout d'abord la protection dont Dieu n'a cessé de l'entourer avec les siens pendant son voyage. « Cette protection, dit-il, ne nous a pas manqué un seul instant, depuis le soir du 3 janvier jusqu'au matin du 15 septembre où nous avons retrouvé notre enfant, que nos parents mettaient dans nos bras, brillante de santé. Jugez-en par deux faits. Dans un pays où les délais sont le pain quotidien, où les plus sages vous déconseillent de faire des plans, à cause des chances de retard, nous n'avons été arrêtés qu'une fois, pendant trois jours, par le mauvais état de la mer à East-London. A part cette seule exception, nous n'avons été interrompus dans notre course ni par le mauvais temps, ni par des rivières débordées, ni par aucun obstacle... et nous avons pu arriver en Alsace au jour et à l'heure fixés depuis des mois. Et puis la maladie nous a épargnés. A part une indisposition de ma femme, nous avons toujours joui d'une excellente santé.

« Autre sujet d'action de grâce : nous avons pu faire notre œuvre. Cette œuvre n'était pas aisée : elle était imparfaitement définie, complexe et délicate dans quelques-unes de ses parties... Après un moment de découragement, nous avons éprouvé la vérité de ces deux paroles bibliques qui se complètent si bien : « A chaque jour suffit sa peine. » « Comme ton jour, ainsi sera ta force. » Dans un voyage où chaque heure avait son prix, où chaque occasion était unique, où chaque négligence était irréparable, Dieu nous a donné, sauf les exceptions dont la responsabilité retombe sur nous, cet esprit présent, ce cœur vivant qui nous étaient indispensables. Vous l'en bénirez avec nous.

« Vous le louerez aussi de ce que notre voyage a *réussi*. Vous savez l'objet que nous poursuivions, outre cette visite que les Églises du Lessouto demandaient depuis si longtemps aux Églises de France. Nous cherchions, ma femme et moi, cette initiation que peut seul donner le contact des hommes et des choses de la mission. Ce que nous cherchions, nous l'avons trouvé : Dieu nous a donné réussite et succès... Au reste, je n'insiste pas. Les faits montreront si la Société et nos amis doivent regretter d'avoir fait la dépense de notre voyage dans un moment où les finances sont en si mauvais état. J'ai dit dépense : je retire le mot : notre voyage n'est pas une dépense, mais un placement. Si nous sommes fidèles on en verra les intérêts.

« Et enfin, louez Dieu de toutes les joies qu'il nous a accordées... Ce voyage qui nous apparaissait comme un devoir difficile, s'est changé en une suite de pures jouissances : joie du voyage lui-même, joie de contempler les merveilles de Dieu sur terre et sur mer, de courir le monde, de vivre de la vie du désert ; mais surtout, joies de l'âme et du cœur : joie de voir l'œuvre de Dieu parmi les nations, joie de la communion fraternelle, joie surtout d'admirer cette belle mission française, cet admirable fruit de la foi de nos Églises...

« Comment témoigner à Dieu notre reconnaissance de tant

de bontés? En suivant l'exemple des Juifs qui, à la parole de Néhémie, répondent d'une seule voix : « *Levons-nous et bâtissons.* »

Poursuivant cette pensée, M. Boegner montre qu'il y a encore à bâtir au Lessouto. A la période de fondation et d'enfance a succédé pour nos Églises la phase tourmentée de la jeunesse, cette phase critique où aux aspirations d'indépendance se mêle encore l'incapacité de se diriger soi-même. « Nous avons à guider les pas de nos jeunes Églises vers la pleine liberté, à les habituer à la vie autonome. Des efforts dans cette voie ont été faits; il faut les continuer. Les chrétiens bassoutos savent que le temps viendra où ils devront se suffire à eux-mêmes. Mais faut-il brusquer le dénouement au risque de renouveler les pénibles expériences d'autres sociétés? Faut-il renoncer à nos traditions de sagesse et de mesure? Non. Il faut être fidèle jusqu'à la fin et n'abandonner l'édifice que quand nous en aurons posé le couronnement. »

Faisant allusion à des manifestations récentes, M. Boegner montre que l'héroïsme peut se trouver aussi bien dans l'accomplissement de la tâche actuelle de nos missionnaires que dans des entreprises plus aventureuses. Quant aux colonies françaises, que l'on nous recommande de ne pas oublier, le Comité s'en est préoccupé il y a longtemps déjà, et il a montré la preuve de son amour pour cette branche de la mission en faisant à Taïti et au Sénégal des sacrifices importants. Pourquoi opposer les unes aux autres ces diverses œuvres qu'il faut au contraire unir dans notre sympathie et dans nos efforts ? Soyons fidèles aux postes où Dieu nous a placés, tenons nos engagements et faisons en outre, si nous en avons les moyens, de nouveaux efforts. Où il y aurait un danger, ce serait dans la tendance à ne plus accorder de valeur à une œuvre de mission que dans la mesure où elle sert la grandeur de la patrie terrestre. Cette grandeur, certes, n'est indifférente à aucun de nous, et nous serons toujours

heureux si nos efforts y contribuent. Mais n'oublions pas que notre chef est Jésus-Christ et que nous travaillons avant tout pour les âmes. Nous resterons donc au sud de l'Afrique, sur le champ de travail que Dieu nous a confié, dans ce Lessouto qui est, au point de vue spirituel, une vraie colonie du protestantisme français ; nous y resterons, jusqu'à ce que nous y ayons fait notre œuvre.

« Mais pour achever cette œuvre, pour répondre aux autres exigences de l'heure présente, un devoir s'impose avant tout : lutter contre le déficit qui nous paralyse. Tandis que nous travaillons au faîte de l'édifice, voici, dans les fondations mêmes, une fissure qui s'élargit tous les jours. A l'œuvre donc ! Levons-nous, bâtissons. Luttons contre le déficit, d'abord par des efforts et des sacrifices personnels, puis aussi par cette organisation des bonnes volontés sans laquelle rien de grand n'est possible. Et pour ne pas perdre de temps, dès ce soir, faisons un effort qui montre à Dieu notre reconnaissance et notre ferme décision de nous lever et de bien travailler. »

En terminant, M. Boegner tient à remercier chaleureusement M. Jousse qui, en le remplaçant à la Maison des missions, a rendu possible ce voyage, source de tant de bénédictions.

Après ce discours, une prière d'actions de grâces est offerte par *M. Théodore Monod*, et M. J. Weitzecker a la parole pour faire ses adieux à l'assemblée. Nous donnons en entier son allocution.

Discours d'adieu de M. Weitzecker.

Chers et honorés frères,

Ce que vous attendez de moi ce soir, m'a-t-on dit, c'est que je vous explique ma présence à cette place, c'est que je vous dise comment j'ai été amené à prendre la grave résolution de quitter non seulement patrie, parents et amis,

pour aller au loin sur la terre étrangère, mais même le champ de travail de l'Église à laquelle j'appartiens, et de renoncer au poste que j'occupais depuis plusieurs années pour entrer dans une sphère toute nouvelle pour moi du ministère évangélique.

J'avoue, mes frères, qu'il m'en coûte de devoir faire ainsi en public l'histoire d'une partie de ma vie, et que j'eusse de beaucoup préféré ne vous adresser la parole que pour réclamer, moi aussi, votre sympathie en faveur de l'œuvre au service de laquelle je me suis engagé; mais, puisqu'il est dans l'intérêt même de cette œuvre que vous fassiez bonne connaissance avec les ouvriers appelés à l'accomplir, je m'exécuterai donc, tout en ayant soin de le faire aussi rapidement et aussi délicatement qu'il me sera possible.

Et d'abord je vous dirai que l'œuvre des missions a toujours eu pour moi le plus grand attrait. Dès mon enfance, les récits de mission étaient parmi ceux que j'aimais le plus à écouter et à lire, et les noms de Casalis et de Moffat, de Moshesh et d'Africaner comptaient parmi ceux de mes héros favoris. Lorsque M. Casalis visita les vallées vaudoises, il y a de cela quelque vingt-cinq ans, je fus, sans me flatter, parmi ses auditeurs les plus attentifs, et le petit garçon d'alors n'a jamais oublié l'aspect vénérable du missionnaire qui revenait du sud de l'Afrique; il n'a jamais oublié le récit de sa vocation, mais il était loin de se douter que le jour arriverait où, devenu missionnaire à son tour, il aurait la joie de revoir à Paris, et apparemment pas plus vieillard qu'alors, le doyen de la mission française du Lessouto et de recevoir sa bénédiction.

Les années s'écoulèrent, le petit garçon grandit, il devint homme, il acheva ses études, il fut consacré au saint ministère : son intérêt pour les missions ne se refroidit point; seulement des circonstances de famille et le besoin urgent d'ouvriers qu'avait sa propre Église, et l'œuvre d'évangélisation poursuivie par elle en Italie, ne lui permettaient pas

même de songer à aller parmi les païens, et il se bornait à témoigner son intérêt pour cette œuvre en continuant ou en organisant au besoin, partout où il le put, dans les différents postes qu'il occupa dans sa patrie, des réunions et des collectes en faveur de l'œuvre des missions du Comité de Paris, qui est l'œuvre à laquelle depuis si longtemps l'Eglise vaudoise d'Italie a voué ses sympathies et à laquelle elle envoie régulièrement, chaque année, ses offrandes.

Il en fut d'autant plus ainsi lorsque, il y a sept ans et demi, je fus invité à quitter Rome pour venir occuper le poste de Nice, et qu'appelé de la sorte à travailler sur une terre devenue française et au milieu d'une Église composée en grande partie d'éléments français, je sentis que mon devoir était de développer là plus encore qu'ailleurs l'intérêt en faveur d'une œuvre aussi belle et aussi glorieuse pour le protestantisme français que l'est la mission du sud de l'Afrique. Ce fut à Nice que j'eus le privilège, je dirai mieux la bénédiction, de recevoir chez moi, il y aura bientôt deux ans, notre frère M. Coillard. L'impression que ce modeste autant que vaillant et dévoué missionnaire avait déjà produite sur moi au Synode précédent de l'Église vaudoise, auquel il avait assisté et plaidé la cause de la mission du Zambèze, avait été des plus profondes. J'aurais voulu, lorsque, dans une de nos assemblées, il pressait l'Église vaudoise de lui fournir des compagnons d'œuvre, j'aurais voulu pouvoir me lever et dire : *En voici déjà un !* Je l'aurais voulu d'autant plus que je m'étais déjà senti remué par les appels réitérés de notre frère M. Appia, qui avait entrepris de faire entendre chaque année dans nos synodes une sorte de *delenda Carthago* ou plutôt de *construenda Carthago* missionnaire, en nous répétant sans cesse : « Il ne suffit pas que l'Église vaudoise envoie de l'argent à la mission parmi les païens, il faut qu'elle lui donne aussi des hommes. »

Je l'aurais voulu aussi, parce que je n'avais pas oublié combien de fois j'avais entendu exprimer par le pasteur

Barthélemy Malan, mon beau-père, le vœu qu'il sortît un jour des rangs de l'Église vaudoise des missionnaires pour le pays des Bassoutos. J'aurais voulu, sous l'empire de pareilles impressions et de pareils souvenirs, m'offrir alors même pour m'associer à l'entreprise de M. Coillard, mais toutes sortes de raisons très plausibles, très légitimes, ne me permirent pas de céder à ce mouvement.

Lorsque M. Coillard vint à Nice, et que je me trouvai en contact direct et journalier avec lui, mon attraction vers la mission n'en devint que plus grande ; mais, alors encore, tout semblait devoir céder devant des impossibilités de fait. Un jour, cependant, à l'un de nos repas, comme nous causions de la mission en général et de celle du Zambèze en particulier, M. Coillard dit : « Mais je ne pourrai point partir pour le Zambèze, si je ne trouve pas quelqu'un qui me remplace à Léribé. » Je répondis presque en riant : « C'est dommage que je ne sois pas en état de le faire, et je m'offrirais pour être votre homme ! » « Et pourquoi ne le seriez-vous pas ? » répliqua-t-il. Nous continuâmes la conversation, examinant le pour et le contre, et enfin nous résolûmes, M. Coillard, ma chère femme et moi, de faire de cette question un sujet journalier de prière jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de nous manifester clairement quelle était sa volonté. Trois conditions s'imposaient à moi pour que je pusse me considérer comme appelé par le Seigneur lui-même à cette œuvre. Il fallait tout d'abord que mon excellente mère, octogénaire et qui vivait depuis plusieurs années avec ma femme et moi, n'eût plus besoin de nous ; il fallait ensuite que ma position comme membre du corps pastoral de l'Église vaudoise ne fût pas compromise, et enfin qu'il fût pourvu convenablement à mon remplacement comme pasteur de l'Église évangélique de Nice. Sept mois s'écoulèrent et rien ne faisait présager que la volonté du Seigneur fût bien que je partisse pour l'Afrique, si ce n'est que personne, durant tout ce temps, n'avait pu être engagé pour le

remplacement de M. Coillard à Léribé, lorsque, à la veille même de l'ouverture du Synode de l'Église vaudoise, ma mère bien-aimée fut rappelée auprès du Seigneur, après quelques jours de maladie, par une mort douce et triomphante.

Il me fut impossible de ne pas voir dans cette dispensation de Dieu un appel solennel à suivre le désir de mon cœur; mais, ne voulant point décider par moi-même une aussi grave question, je voulus en remettre le soin au Synode lui-même de mon Église, et quelques jours plus tard, au grand étonnement, et je puis ajouter à la grande joie de cette assemblée, je lui exposais comme quoi, s'il croyait que le moment fût venu pour l'Église vaudoise de fournir des ouvriers à la mission parmi les païens, et qu'il fût bon de commencer en répondant à l'appel de M. Coillard pour son remplacement à Léribé, nous nous offrions, ma chère femme et moi, pour cette œuvre et pour ce poste. Le Synode prit vingt-quatre heures pour réfléchir, et le lendemain, au milieu d'une émotion non moins grande que celle de la veille, il décidait, à la presque unanimité, qu'il fallait accepter notre offre, et il m'autorisait à offrir mes services à votre Comité des missions.

Le reste, chers frères, vous est connu : le Comité voulut bien accepter mon offre, et la Conférence missionnaire du Lessouto voulut bien, à son tour, sur la demande du Comité et de M. Coillard, me nommer au poste de Léribé. Dans l'intervalle, Dieu lui-même, par une autre dispensation bien remarquable et que personne n'aurait prévue, pourvoyait non seulement convenablement, mais avantageusement, à mon remplacement au poste de Nice, dans la personne de mon ami le pasteur William Meille. En sorte qu'il serait difficile de méconnaître que c'est la main de Dieu lui-même qui m'a amené ce soir, mes frères, à vous adresser une parole d'adieu comme missionnaire partant pour le sud de l'Afrique.

Et je vous assure qu'il n'a pas fallu moins que cette conviction intime pour nous soutenir, ma chère femme et moi, dans toutes les luttes, dans tous les déchirements et dans toutes les douleurs par lesquels nous avons eu à passer depuis le jour où nous nous décidâmes à donner à l'œuvre des missions la preuve suprême de notre sympathie et de notre attachement.

Ah ! mes frères, l'œuvre des missions, l'œuvre de la mission à l'intérieur, parmi nos compatriotes eux-mêmes; l'œuvre de la mission autour de nous, s'il le faut, chez les nations qui nous avoisinent, mais surtout l'œuvre de la mission au loin chez les peuples païens où le prince des ténèbres a élevé ses forteresses les plus formidables, voilà la grande œuvre de l'Église! celle qui est la base et le couronnement de toutes les autres, celle qui doit réaliser dans toute son étendue le plan de l'amour de Dieu envers l'humanité, celle qui doit recueillir pour la couronne du Christ toutes ses perles, celle qui doit conduire l'Église elle-même à l'accomplissement de ses glorieuses destinées, en hâtant le jour de ses noces avec l'Agneau !

Pour soutenir, pour étendre cette œuvre, aucune libéralité ne saurait être trop grande : riches, souvenez-vous-en! aucune plume ne saurait être trop puissante, ni aucune parole trop éloquente : hommes et femmes de talent, souvenez-vous-en ! aucune activité ne saurait être trop dévorante, ni aucun dévouement trop complet : hommes et femmes d'action et de cœur, souvenez-vous-en aussi !

Quant à moi et à ma compagne, qui n'avions à consacrer à cette œuvre ni fortune, ni plume puissante, ni parole éloquente, mais seulement une certaine mesure d'activité et de dévouement, nous sommes heureux d'avoir été appelés à lui offrir pour cela notre propre vie.

Et maintenant nous partons, remplis du sentiment de notre faiblesse et de notre insuffisance, mais regardant à Celui qui, dans tous les temps, s'est plu à accomplir sa force dans la

faiblesse humaine, afin que sa gloire ne fût point obscurcie : nous partons en regardant au Dieu qui a dit à Moïse qui lui objectait son incapacité : « *Va, car je serai avec toi* » (Exode III, 12); à Josué, effrayé par la perspective de la lourde tâche qui allait lui incomber comme successeur de Moïse : « *Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point ; fortifie-toi et prends courage* » (Josué I, 5, 6); à Gédéon doutant de la présence et du secours de l'Éternel : « *Va avec cette force que tu as, n'est-ce pas moi qui t'envoie?* » (Juges, VI, 14.) Nous partons en regardant à Jésus, le chef et le consommateur de notre foi, à Jésus à qui *toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre,* et qui, en donnant à son tour à ses apôtres l'ordre d'aller instruire toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur a dit aussi : « *Voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde* » (Matth. XXVIII, 20). Et ce que nous désirons par-dessus toute chose, ce que nous vous prions, chers frères, de demander par-dessus toute chose à Dieu pour nous, c'est que son esprit nous pénètre si bien de l'amour de sa gloire et de l'amour des âmes, dans l'œuvre pour laquelle nous partons, que nous parvenions à répéter avec une sincérité parfaite et une pleine assurance ces paroles de saint Paul qui expriment si bien l'idéal des dispositions qui doivent animer tout vrai missionnaire : « *Je ne me mets en peine de rien, et ma vie ne m'est point précieuse, pourvu que j'achève avec joie ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu* » (Actes XX, 24).

Amen.

M. Jousse, en quelques mots, exprime la reconnaissance de tous pour les choses qu'on vient d'entendre. Il considère la vocation de M. Weitzecker et son départ, à l'heure actuelle, comme la preuve que Dieu n'a pas cessé d'aimer et de protéger notre mission du Lessouto, puisqu'il lui suscite, au fur

et à mesure de ses besoins, de nouveaux serviteurs. Comme représentant du corps missionnaire, il promet à M. et madame Weitzecker qu'ils trouveront au Lessouto, non seulement une excellente réception, mais une famille, des frères et des sœurs heureux de leur faire place au foyer de la mission française.

M. Appia, en réponse à M. Weitzecker, prononce quelques paroles pleines d'émotion et de flamme et qu'il nous est impossible de résumer. Il rappelle le temps où M. Weitzecker était son élève à la faculté vaudoise de Florence, et ces synodes de l'Église des vallées où l'œuvre des missions était régulièrement recommandée aux pasteurs et aux fidèles. Il félicite M. Weitzecker d'avoir agi, tandis que d'autres se contentent de parler, et il le remercie d'avoir, par son départ, rendu possible un autre départ, celui de M. Coillard pour le Zambèze. Les bénédictions de Dieu et la reconnaissance des chrétiens l'accompagnent dans son voyage et dans sa nouvelle carrière.

Une prière de M. le pasteur *Mouron* termine la soirée.

La quête, faite dans les rangs par les élèves missionnaires, a produit 446 fr. 50.



DÉPART DE M. ET DE MADAME WEITZECKER

Le 9 novembre, à midi, M. et madame Weitzecker ont levé l'ancre à Dartmouth. Ils voyagent à bord du *Grantully-Castle*, le paquebot sur lequel M. Coillard et ses compagnons de route ont fait la traversée il y a dix-huit mois. Avec eux part mademoiselle Mary Cochet, qui va rejoindre sa famille au Lessouto (1).

(1) Aujourd'hui même, 22 novembre, nous recevons une lettre de nos amis, portant le timbre de Madère et nous donnant de bonnes nouvelles de leur traversée. Seul, le golfe de Gascogne leur a ménagé de

PROCHAINS DÉPARTS POUR LE SÉNÉGAL

M. Jaques, ancien missionnaire rentré au service de la Société, et M. Jean Morin, missionnaire médecin, partiront pour Saint-Louis au cours de décembre. Par décision du Comité, M. Morin, en vue de s'acclimater au Sénégal, n'y fera cette fois qu'un stage de quelques mois; il reviendra en France au printemps, et profitera des mois d'été pour terminer sa préparation. Il repartira en novembre, après avoir reçu l'imposition des mains.

MISSION DU LESSOUTO

LA SITUATION POLITIQUE AU LESSOUTO

M. Mabille écrit le 25 septembre : « Nous ne pouvons encore rien vous dire de définitif sur le régime futur du Lessouto, bien que plusieurs semaines se soient passées depuis que la Colonie a remis le Lessouto entre les mains du gouvernement anglais. On nous dit que ce dernier doit envoyer des commissaires pour demander aux Bassoutos s'ils consentent à rentrer sous la domination de la reine et s'ils seront des sujets obéissants (1). La tribu, à l'exception de Massoupa, répondra affirmativement. Il y a cependant des fils de Letsié qui sont très remuants et qui oppriment leurs gens, et leur père n'ose pas les mettre à la raison. Nous attendons encore et toujours avec bonne espérance, car, humainement parlant, si nous ne rentrons pas sous le gouver-

---

mauvais moments. M. Weitzecker nous parle encore de la bonne impression que lui ont laissée Paris et la réunion du 29 octobre. (*Réd.*)

(1) Nous apprenons que le pitso où cette grande question doit être posée aux Bassoutos, aura lieu dans quelques jours. (*Réd.*)

nement anglais, la ruine de la tribu (comme tribu) n'est plus qu'une affaire de quelques mois.

« L'ivrognerie a beaucoup diminué, par le fait d'une loi passée par la Chambre de l'État-Libre de l'Orange. Cette assemblée a décrété l'abolition de tous les débits d'eau-de-vie qui se trouvaient sur la frontière du Lessouto, et il ne peut en être établi à moins de deux lieues de la frontière. Il n'y a plus de ces débits que dans les trois villages boers bâtis sur la frontière. »



TOURNÉE DE MM. COILLARD ET JEANMAIRET DANS LES ÉGLISES DU LESSOUTO

Léribé, le 28 août 1883.

..... Vous attendez des nouvelles et je vous les dois. J'espère que Jeanmairet va vous donner quelques détails sur notre tournée. Il a plus de temps et puis il est moins blasé que moi. Notre voyage a duré six semaines. Jeanmairet est décidément passé maître en équitation, c'est seulement dommage que ce soit au moment où nous allons quitter le pays des chevaux. Il a tenu bon jusqu'au bout, le brave ami, sans trop de fatigue et jouissant beaucoup. Il faut dire que c'est un bien beau voyage que nous avons fait. La veille même de notre départ au soir, on venait me raconter des escarmouches qui avaient eu lieu à deux ou trois endroits. Le sang avait déjà coulé, on allait encore se battre, c'était certain; comment quitter la station, ma femme et ma nièce dans ces circonstances? Nos gens faisaient de longues mines. Réflexion faite, je résolus de maintenir ma décision advienne que pourra. J'étais trop triste de mes désappointements du Jubilé. Seulement je pris quelques précautions. Au cas où la guerre civile éclaterait de nouveau sérieusement, M. Bailie,

notre magistrat, me promit de communiquer avec moi, et de m'envoyer à Mafeteng les lettres de Nathanaël et de ma femme.

Eh bien ! l'armistice a duré pendant toute mon absence, et c'est à peine s'il y a eu les alertes qui étaient si fréquentes avant votre visite à Léribé. Et puis, quel beau temps! A part deux ou trois jours de pluie et de froid à Hermon et à Smithfield, nous avons eu un soleil radieux. Vous connaissez assez notre petite colonie missionnaire pour savoir jusqu'à quel point nous comprenons ici le privilège de l'hospitalité. Je le crains, nous l'avons imposé d'une manière onéreuse à nos frères, ce privilège-là, et à frère Dieterlen plus qu'à qui que ce soit. Pensez que nous lui avons pris ses trois chevaux, y compris le Bucéphale de M. Steinheil; qu'avec ces bidets nous avons été en un jour à Smithfield, et qu'au retour, avec ces mêmes montures, nous avons franchi la distance de Smithfield à Siloé. J'en ai bien eu mal à la conscience, je n'aurais pas aimé qu'on mît mes chevaux à une telle corvée. Mais nous n'avions pas pu faire autrement; et Dieterlen, qui ne me ressemble pas, en revoyant ses chevaux vivants, s'est consolé stoïquement en disant que tout de même ils nous avaient rendu service. Je le crois bien, et mon désir, c'est que ce bon ami trouve au besoin quelqu'un d'aussi complaisant et aimable que lui.

D'aventures, nous en avons eu peu. La bonne main du Seigneur a été sur nous, et il nous a été possible de suivre notre itinéraire et de remplir tous nos engagements aux jours fixés d'avance. Pas un n'a manqué. Cette visite aux familles missionnaires me laissera les souvenirs les plus doux. Je ne parle pas des bontés que l'on a eues pour nous, et qui ici peuvent, je crois, être toujours sous-entendues. J'ai surtout été heureux de me retremper dans la communion fraternelle, et de resserrer les liens d'affection qui nous unissent. Notre cause aussi y aura sûrement gagné. Je crois pouvoir le dire positivement.

Nous avons sous ce rapport fait des expériences assez diverses ; je dirai même que nos expériences de France se sont répétées ici avec des alternatives de découragements et d'encouragements. Mais en définitive ce sont les encouragements qui prédominent. C'est alors que nous avons pu constater l'étendue du mal que les guerres ont fait parmi nos Églises, et aussi que nous avons vu se dissiper certaines illusions que nous avions caressées au loin. Quelle différence entre le calme plat actuel et cet élan d'enthousiasme qui électrisait les Eglises en 1876 et 1877 ! Qu'il me semble que tout alors était beau et facile ! J'aurais pu aller au bout du monde, porté par tant de chaleur. Aujourd'hui, ah ! cher frère, quand parfois la voix vous revient sans écho, on sent que, pour aller de l'avant, il faut que la main puissante de Dieu vous ceigne de sa force. Nous retrouvons sur notre sentier ici, contre la mission extérieure, les mêmes objections que je combattais en France. Comment faire des collectes ? Comment aller au Zambèze quand il y a encore tant à faire au Lessouto ?...

Cependant nous avons eu de bonnes réunions, à Hermon, à Massitissi, à Béthesda, à Morija, etc. Et, bien que nous ne puissions pas encore dire quels en seront les résultats acquis, nous avons recueilli là plus que de bonnes paroles qui ne coûtent rien : des témoignages tangibles d'intérêt. Je publierai la liste des collectes quand elles seront rentrées, et je vous dirai quels sont les évangélistes qui vont nous accompagner. Nous ne voudrions en prendre que deux, et nous les aurons certainement. Je puis dire que nous les avons déjà.

Vous pouvez penser si nos Zambéziens sont impatients. Pauvres garçons ! après le service de Morija, ils étaient dans ma chambre, m'obsédant de questions. Ils auraient voulu savoir le jour du départ, quitter immédiatement l'école pour venir s'y préparer, comme s'ils avaient de grands préparatifs à faire ! Karumba prétend être très fatigué de ses

études, et il lui semble que, s'il se repose, le moment du départ approchera plus vite.

Si nous ne partons pas en décembre, je perdrai Waddel et Middleton, mes deux artisans anglais, qui décidément ne peuvent rester plus longtemps en suspens et sans rien gagner. M. Waddel est venu me demander quelque chose de définitif, pour savoir à quoi s'en tenir. Nous avons décidé que nous partirons si possible le 5 décembre. Et en regardant le texte du jour, nous avons trouvé ce verset : « Et toute la terre sera remplie de la gloire de Dieu ! » — Nous sommes obligés de fixer une date pour une autre raison. C'est que nous devons avoir ici une réunion de délégués de toutes les Églises, deux par Église à peu près, avant notre départ. Cela vous réjouira, j'en suis sûr (1).

Une bonne nouvelle m'attendait à mon retour. Ma femme me remit une enveloppe : « En réponse à nos prières! » Elle contenait tout près de 100 livres, dont 50 de notre digne ami Arthington, pour le transport de notre bateau. Voilà le wagon trouvé, nous attendons maintenant l'attelage. Ah! si nous avions seulement plus de foi! Il n'en faut pas gros pour transporter les montagnes, n'est-ce pas?

Maintenant, chers amis, il me faut finir... Léribé est tout plein de vos bons souvenirs. N'oubliez pas les amis que vous y avez encore et qui comptent toujours sur vous.

Votre affectionné de cœur,

F. COILLARD.

M. Jeanmairet raconte en ces termes la tournée qu'il a faite avec M. Coillard :

Léribé, le 30 août 83.

C'était le 13 juillet que nous quittions Léribé, le même

(1) Prévenu de la date de l'arrivée de M. Weitzecker, son successeur, M. Coillard aura pu peut-être retarder un peu son départ. (*Réd.*)

jour nous arrivions à Cana, où nous ne fîmes que passer la nuit. Le dimanche 15, avait lieu à Thaba-Bossiou notre première réunion.

Voici comment les choses se sont passées, là comme partout ailleurs : D. Keck nous a présentés à son Église, puis j'ai pris la parole en insistant sur le témoignage que nous avons à rendre de notre foi ; après quoi M. Coillard a présenté la mission du Zambèze à la sollicitude des auditeurs; tout d'abord en retraçant rapidement les événements qui l'ont conduit au Zambèze, et en insistant ensuite sur tout ce qui s'est passé au Synode de Thaba-Bossiou, et sur son séjour en Europe, d'où il est revenu avec un mandat à l'égard des Églises du Lessouto. Ce premier appel ne paraît pas avoir rencontré beaucoup d'écho dans les cœurs.

Il en a été autrement à Hermon, où un homme s'est offert; malheureusement nous avons appris dès lors que des difficultés insurmontables étaient survenues; la collecte a été bonne, et des païens même ont été vivement intéressés, si bien que deux d'entre eux s'offrent à conduire nos wagons.

« A Béthulie et Smithfield, auditoire sympathique. De même à Béthesda et à Massitissi. Dans le premier endroit un jeune homme s'est offert comme conducteur, et le meilleur évangéliste d'Irénée Cochet désirait beaucoup nous accompagner; nous n'avons pas encore son dernier mot, sa femme s'oppose à son départ, les païens aussi de son annexe cherchent à le retenir. De Massitissi est aussi arrivée l'offre d'un homme comme catéchiste, et nulle part ailleurs nous n'avons eu une collecte pareille : 25 livres. Nous étions anxieux de connaître l'attitude de Morija, et là encore nous avons été réjouis. Un évangéliste bien capable s'est offert, et un autre suivra peut-être son exemple; la collecte aussi a été bonne, trois membres de l'Église, dont Séta, ont donné chacun un bœuf. Que dire de Bérée et de Cana, où l'Église n'est guère composée que de quelques femmes? Nous y avons eu un

bon accueil. Maboulèla s'est aussi montré sympathique, mais aucun homme nouveau ne s'est offert.

« Ici, à Léribé, l'attitude de l'Eglise n'a pas été très encourageante. — Somme toute, nous attendions moins de ce voyage. Dans quelques Églises nous avons créé de vrais liens; ailleurs, allumé seulement un feu de paille; nous ne nous y sommes pas trompés. »

M. Mabille nous donne, d'autre part, les détails suivants sur les résultats de la visite de M. Coillard : « A Hermon, il a eu £ 10, à Massitissi, £ 25, à Béthulie, £ 3. Ici (à Morija), £ 15 et 3 bœufs; plus les £ 27 collectées au Jubilé et que Dieterlen a envoyées à Asser, à Séléka. A Béthesda et à Thaba-Bossiou on continue la collecte. A Maboulèla, il y aura probablement £ 10. Un de nos meilleurs catéchistes, Lévi, fils d'Ésaïa Lééti, s'est offert pour aller avec M. Coillard; un second, nommé Joséfa, ira probablement aussi. »

Citons encore ces quelques lignes, que M. Mabille écrivait le 29 septembre, après les examens des écoles de Morija :

« Nous sommes bien aise d'avoir quelque temps de repos devant nous. Je me propose de visiter en famille quelques-unes de nos annexes et d'aller prendre congé des chers amis Coillard. J'espère que, malgré tout ce qui pourrait les décourager, ils iront de l'avant. Pour ma part, je crois toujours à la possibilité d'une mission parmi les Barotsis, et j'espère de tout mon cœur qu'elle se fondera. La Conférence, dans ses séances de mars et de juin, a pris un parti bien définitif, à cet égard, c'est-à-dire de remplir ses engagements envers le Comité. Et quoiqu'il y ait chez un ou deux de nos frères quelque hésitation sur le sujet, la Conférence comme telle a dit qu'il fallait aller de l'avant. »

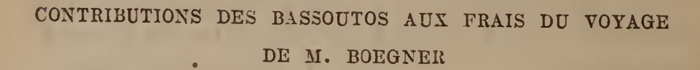


M. ET MADAME CHRISTOL A HERMON

Par une décision récente, la commission exécutive de la Conférence a appelé M. Christol à s'établir à Hermon. Là, sous la direction et M. Dieterlen, il continuera son étude du sessouto et son apprentissage de la vie missionnaire, en attendant qu'il puisse être pourvu d'un emploi définitif. Le dernier courrier nous apprend que M. et madame Christol, qui dès l'abord se sont attachés aux Bassoutos et ont conquis leurs places dans le cœur des missionnaires, acceptent cet arrangement qui entrera en cours d'exécution dès que la saison permettra à nos amis de quitter Maboulela pour aller s'installer à Hermon.

Nous saisissons cette occasion pour expliquer en peu de mots le changement qui s'est fait dans la position de M. Christol. Parti, on le sait, comme membre de l'expédition du Zambèze, il n'a cessé d'appartenir de cœur à cette mission. Mais les modifications survenues dans les circonstances personnelles de M. Christol, la naissance successive de ses deux enfants, ont porté M. Coillard à se demander s'il pouvait en conscience se séparer de sa jeune famille et emmener dans un champ de travail périlleux, avec les arrière-pensées que lui laisserait forcément le souci des siens, l'ami dévoué qui s'était offert à lui dans un moment où personne ne se présentait en réponse à ses appels. En conséquence, sans toutefois prendre sur lui la décision, il a cru devoir déconseiller fortement à M. Christol de l'accompagner maintenant chez les Barotsis. M. Christol n'a pu sans douleur se séparer d'une œuvre qui lui est chère et qui a déterminé sa vocation de missionnaire. Mais en présence d'un avis aussi décidé et aussi compétent que celui de M. Coillard, il n'a pu que se soumettre, et c'est ainsi qu'il se trouve maintenant faire partie de la famille missionnaire

du Lessouto, où nos vœux l'accompagnent dans sa nouvelle carrière.



CONTRIBUTIONS DES BASSOUTOS AUX FRAIS DU VOYAGE DE M. BOEGNER

Au Lessouto, quand tout est prêt pour le départ, quand les chevaux sellés et la bride pendante attendent leurs cavaliers et que ceux-ci, tout bottés et éperonnés, font leurs adieux, la dame missionnaire ne manque jamais de remettre aux voyageurs un paquet en leur disant, dans cette langue un peu bigarrée qu'on adopte si vite en mission : « Voilà votre *mofago.* » Le *mofago,* ce sont les provisions pour la route : c'est le pain, la viande, les œufs durs qu'au premier dessellage on sera tout heureux de trouver dans les sacs de la selle et de manger sur l'herbe, à l'ombre d'un rocher, en les arrosant de l'eau claire puisée au ruisseau voisin.

Le premier dimanche qu'il passa à Morija, M. Boegner fut tout surpris, à l'issue du service, de voir quelques femmes indigènes s'approcher de lui et lui remettre dans la main des pièces d'argent, petites ou grosses. Tout surpris, il demanda une explication. « C'est pour ton *mofago* », lui fut-il répondu. Ces pauvres femmes tenaient à marquer, par un don, leur reconnaissance pour la visite qui leur était faite au nom des Églises de France. Elles voulaient, dans leur petite mesure, contribuer aux frais du voyage. On juge si M. Boegner accepta avec gratitude cette marque d'affection, d'autant plus touchante qu'elle était absolument spontanée.

Plus tard, des Églises se mirent de la partie; celle de Massitissi donna £ 6, 12 (165 francs); celle de Béthulie, qui n'a pas de missionnaire blanc, et qui, par conséquent, ne put suivre en cela que sa propre impulsion, £ 3, 11, 9 (un peu plus de 89 francs); celle de Smithfield, à peu près autant. On trouvera la liste complète de ces dons au prochain

rapport. Nous ne voulons y relever que deux contributions, celle de Léribé, qui a donné £ 8, 7, 8 (209 fr. 65 c.), chiffre énorme, si l'on pense à la situation de l'Église de Léribé, ruinée par la guerre, et celle d'Hermon, qui a envoyé £ 10 (250 fr.), moitié du produit de la collecte faite au Jubilé de cette station, l'autre moitié ayant été donnée à l'œuvre du Zambèze.

Il eût été facile, en exerçant une pression, de généraliser ces dons et d'en élever ainsi le total. Mais, outre que les sacrifices des Bassoutos eussent perdu cette spontanéité qui en fait la valeur, le directeur se fût fait scrupule de peser sur les Églises indigènes, alors qu'elles avaient de si lourdes charges intérieures et que l'œuvre du Zambèze allait faire appel à leur générosité.

Il n'en a pas moins eu la joie de rapporter à la caisse de la Société £ 37, 18, 3, c'est-à-dire, au taux où l'argent anglais nous revient au Cap, 946 fr. 40. C'est donc de près de 1,000 fr. que la dépense du voyage de M. Boegner se trouve diminuée du fait des Bassoutos.



RAPPORT ANNUEL DE LA CONFÉRENCE AU COMITÉ (1)

Hermon, 12 mars 1883.

Messieurs et très honorés Directeurs,

Le Lessouto traverse une crise dont l'issue est douteuse.

Un courant d'émigration dépeuple plusieurs centres et bouleverse les populations. Une forte recrudescence de l'esprit du paganisme résulte naturellement du réveil de

(1) La publication de ce document a été retardée. Malgré sa date déjà ancienne, nous n'hésitons pas à l'imprimer, pour ne pas laisser subsister une lacune dans la série des rapports de la Conférence, principale source d'information pour l'histoire de notre mission du Lessouto. (*Réd.*)

l'orgueil national. Les chefs aspirent à une indépendance complète et de plus se jalousent les uns les autres. Ce qu'on n'avait pas vu jusqu'ici est arrivé : deux chefs, fils du même père, se sont battus. Aurions-nous assisté aux débuts d'une guerre civile avec ses haines et ses horreurs?...

L'Église est une petite société élue au milieu de la masse du peuple. Nos chrétiens sont aussi ardents dans leurs sentiments nationaux ou « loyaux » que les païens. Ne sont-ils pas des hommes? Ne sont-ils pas des Bassoutos? L'agitation, les préoccupations, les passions du dehors trouvent leur écho au sein de nos troupeaux. Les nuages gros et menaçants de notre horizon politique troublent la sérénité qui devrait être le partage de nos croyants. Il y a plus. Comme l'a dit un des rapports présentés à la Conférence, nous assistons à la transformation du type des membres de nos Églises. La première génération disparaît, et avec elle le chrétien simple, entier, rigide, dévoué, plein d'attachement et de respect pour le missionnaire. Une soif d'indépendance et de liberté caractérise la nouvelle génération. S'en étonnera-t-on? N'est-ce pas le développement naturel que nous devons souhaiter, tout en prévenant et en corrigeant les écarts inévitables?

Et c'est dans quelques mois que nous devons célébrer le Jubilé cinquantenaire de notre mission ! C'est pour assister à cette crise que notre directeur est venu au Lessouto ! Puisse-t-il être témoin d'une issue favorable de l'heure sombre que nous traversons ! Puissé-t-il voir un renouvellement de notre œuvre, rappelant les jours d'il y a un demi-siècle, quand Casalis, Arbousset, Gosselin, ce trio presque légendaire aujourd'hui et déjà entouré de l'auréole des temps héroïques, vinrent déployer dans le pays de Moshesh le drapeau de l'Évangile !

Nous commencerons notre tournée à travers les diverses stations par celles qui sont en dehors du Lessouto actuel. On sait qu'en 1869 toute la rive droite du Calédon fut an-

nexée par les Boers de l'Etat-Libre. Toutes nos stations dans cette partie du pays furent vendues et transformées en fermes. Maboul éla seul fut conservé.

Une ombre de deuil plane encore sur la famille missionnaire de *Maboulela*. Paul Keck, délivré de ses souffrances par le Seigneur pendant le cours de l'année passée, a laissé un vide non seulement dans les cœurs, mais aussi dans l'œuvre. Il tenait un groupe de jeunes filles dans l'école du dimanche; il avait formé une Union chrétienne de jeunes gens. Peu à peu les forces l'abandonnèrent; ses souffrances devinrent plus aiguës; mais jusqu'à la fin il espéra que Dieu lui permettrait de remplacer auprès de son père âgé son frère Daniel, appelé par la Conférence à Thaba-Bossiou. Les voies du Seigneur ne sont pas nos voies. Paul Keck s'endormit paisiblement en octobre 1882.

Le vide laissé par ce départ se fait sentir d'autant plus que l'œuvre de Maboulela semble se développer. La situation politique du Lessouto si précaire, la rivalité entre les chefs et la guerre civile, ont produit un flot d'émigration qui se dirige au delà du Calédon. Quelques-uns de ces émigrés construisent des villages dans l'Etat-Libre et forment un assez vaste champ d'évangélisation. C'est ainsi qu'une annexe a pris naissance à quelque distance de Maboulela; elle est desservie par les chrétiens de la station. En plusieurs autres endroits, des groupes de Bassoutos expriment le besoin d'avoir un culte régulier par dimanche. Plus au sud, à Rouxville, on demande également des ouvriers, et M. Lautré regrette de ne pas pouvoir visiter plus souvent les nombreuses agglomérations de Bassoutos dans un rayon de 30 kilomètres autour de *Smithfield*. Dans cette ville même on voit tous les dimanches un auditoire d'environ deux cents personnes.

A *Béthulie*, le travail se fait sous la direction d'un évangéliste indigène. Il serait intéressant de développer et de vivifier cette œuvre en augmentant le nombre des ouvriers. Mais,

outre que nous manquons d'ouvriers disponibles au Lessouto, les statuts de notre Société s'opposent à ce travail en pays réputé chrétien et civilisé. Puisse l'Église hollandaise de l'État-Libre comprendre de plus en plus son devoir à l'égard des indigènes qu'elle peut atteindre directement, et prendre ainsi notre succession dans ces contrées!

De l'autre côté du Lessouto, au delà des Drakensberge, se trouve le Nomansland (pays de personne) que la Colonie et Letsié se disputent. Tous les Bassoutos nationaux l'ont quitté; ceux qui ont reçu le nom de « loyaux » s'y établiront peut-être. En attendant, la station de *Matatiélé*, abandonnée depuis le commencement de la dernière guerre, menace ruine, et l'on ne saurait dire encore s'il faut la réoccuper ou non. A *Paballong*, M. et madame Christman se trouvent toujours dans leur isolement pénible. Le chef Lébénya est tantôt hostile, tantôt favorable au missionnaire. Un jour il contribue largement à la fondation d'une Église sur la station; un autre, se voyant refuser une jeune fille de famille chrétienne, il lance cette menace: « Je saurai bien troubler vos réunions! » Mais, si tout autour de la station les coutumes et les cérémonies païennes refleurissent et rappellent des jours depuis longtemps passés, le troupeau confié à M. Christman paraît entrer dans une phase nouvelle et réjouissante. Plusieurs éléments de trouble ont été éliminés, non sans douleur, mais les chants d'allégresse de la moisson pourraient ne pas être loin.

Si nous repassons les Drakensberge, pour descendre la vallée de l'Orange, nous arrivons dans le district de Quthing, où se trouve *Massitissi*. Dépeuplée durant la dernière guerre au point que sur l'annexe saccagée de Komokomong des léopards menaçaient les troupeaux comme au temps passé, cette contrée se couvre actuellement de villages. Ce repeuplement est dû à l'immigration des Bassoutos loyaux, qui quittent le centre du Lessouto. M. Ellenberger trouve qu'il serait temps de créer une nouvelle station dans les Maloutis

au nord de Massitissi; en attendant, il est obligé de fonder plusieurs annexes pour beaucoup d'entre les émigrés qui sont chrétiens. Les ruines de Komokomong ont été relevées, les chrétiens de cet endroit se sont cotisés pour acheter une cloche dont le son joyeux éveille maintenant les échos de ces montagnes et appelle à la prière les nombreux païens de la vallée. A deux heures à cheval en amont de Massitissi, une fraction des Bataungs s'est fixée sur l'Orange; sur la Sébapala se trouvent les émigrés de Paballong; jusqu'à Lilomong, au cœur des Drakensberge, on demande instamment un catéchiste; enfin, au sud-est de Massitissi, M. Ellenberger pense fonder pour un groupe de Bapoutis une annexe qui portera le nom de Jubilé. Les anciennes annexes prospèrent; par contre, l'œuvre paraît plutôt stationnaire sur la station même. Une maison d'habitation, d'une capacité proportionnée à la belle famille missionnaire de Massitissi s'élève enfin, et sera probablement terminée avant la fin de l'année.

Près de Massitissi il nous faut inspecter l'*Ecole industrielle* de M. Preen. Quinze apprentis s'y exercent aux travaux du charpentier, du menuisier, du tailleur de pierres et du maçon. Un grand atelier est en construction. Six nouveaux jeunes gens demandent à être admis, si le gouvernement augmente ses allocations. Et s'il les retire entièrement ? Dans ce cas, M. Preen espère pouvoir continuer néanmoins ; un moulin qu'il construit sur la Massitissi lui rapportera assez pour lui permettre de garder un certain nombre d'élèves.

En remontant vers le nord, le long du versant oriental des Maloutis, nous arrivons à *Béthesda* d'abord, puis à *Thabana-Morèna* et à *Siloé*. Partout nous entendons la même note. Une partie de la population émigre ; parmi ceux qui restent, le paganisme reprend une nouvelle vie, les chefs deviennent tracassiers, querelleurs ; le désarroi pénètre jusque dans l'Église.

Prenons quelques exemples. Dans le courant de l'hiver, l'Église de Béthesda seule perdra quarante-six membres ; ils

l'ont annoncé à M. Cochet; d'autres partiront qui n'en ont pas parlé encore. Les deux stations de Thabana-Morèna et Siloé comptaient l'année dernière sept cent dix membres; aujourd'hui elles n'en ont plus que cinq cent vingt-un. Au printemps dernier M. Cochet alla vacciner quelques personnes sur l'annexe de Matsatseng. Une forte épidémie de variole sévissait au Cap. Le chef Malebanye mit le missionnaire à l'amende et menaça de « manger » tous les gens vaccinés et de fermer la chapelle. Le chef Moletsane, dont la tribu dite des Bataungs peuple tout le district de Siloé, est fort affaibli par l'âge. Ses fils et ses conseillers exploitent ses vieilles rancunes. Ils ont conçu le plan d'une vraie migration; une terre promise leur avait été signalée du côté nord de l'Etat-Libre, à l'ouest du Transvaal; chaque conseiller y deviendrait un grand chef, tout Motaung aurait de la peine à compter son bétail, et tout bas l'on ajoutait : « Là, point de gouvernement européen, point de missionnaires. » Comment évangéliser des populations animées d'un tel esprit? Le tout ne fut d'ailleurs qu'une chimère. Le pays de leur choix a été occupé par les Boers, et forme une troisième république hollandaise au sud de l'Afrique sous le nom de Stella-Land.

Et dans l'Église? — Un vieillard de Thabana-Morèna, Onésime Tsényi, prémices des travaux de M. Arbousset, membre de l'Église depuis trente-cinq ans, épouse une seconde femme. — Cependant M. Germond peut affirmer que l'on ne glisse plus en arrière comme l'année dernière; quelques pas en avant ont peut-être été faits. Il faudrait même créer quelques annexes dans les montagnes, mais les ouvriers font défaut, les chefs sont hostiles, les gens vont de danse en danse et de fête en fête. Le sang pourrait bien couler de nouveau.

A tout cela s'ajoute le départ imminent de M. Germond. Vous connaissez ses deuils; Dieu l'a frappé, Dieu saura le guérir et nous le ramener plein d'une nouvelle ardeur. Nous ne pouvons concevoir l'idée d'une Conférence sans M. Ger-

mond. Notre vétéran, M. Maeder, de Siloé, nous annonce aussi que son grand âge l'obligera à se retirer dès que de nouveaux troubles éclateront.

Les stations de *Hermon*, *Morija* et *Thaba-Bossiou*, que nous rencontrons en continuant notre tournée, semblent s'être relevées plus aisément du coup que la dernière guerre a porté à toutes nos Églises. C'est là le point lumineux de notre situation présente. Les rapports des trois missionnaires parlent de réveils plus ou moins considérables. M. Dieterlen a pu faire 97 admissions; M. Mabille, 141. Le nombre des catéchumènes, c'est-à-dire des personnes réveillées qui demandent à suivre et suivent régulièrement une instruction religieuse, est à Morija de 229, à Thaba-Bossiou il se monte à 121. M. Dieterlen a vu se joindre à cette classe, durant les derniers mois, 76 personnes, surtout des jeunes gens. A Hermon, l'œuvre des annexes n'indique qu'un léger progrès; à Morija, l'infatigable activité de M. Mabille étend toujours plus loin un réseau d'annexes qui pénètre, grâce à trois nouveaux postes, au cœur même des Maloutis. A Thaba-Bossiou, la station et les annexes paraissent progresser. L'une des annexes de Morija, celle de Kolo, forme à elle seule une grande Église; elle compte 147 membres communiants, 38 catéchumènes et 82 enfants à l'école. Un autre fait d'une certaine importance est l'ouverture d'une école dans le village du grand chef Letsié. Elle compte déjà 79 enfants, la plupart païens. Du reste, presque toutes les écoles de ce district se repeuplent. En 1878, 16 écoles dépendant de Morija étaient suivies par 701 enfants; aujourd'hui nous trouvons dans 11 écoles rattachées à la même station 716 écoliers. Dans le district d'Hermon également toutes les écoles ont été rouvertes avec le secours des allocations du gouvernement. Mais comment fera-t-on quand ces subsides viendront à manquer?

M. Daniel Keck a pris avec courage la succession de M. Jousse. Quelques difficultés n'ont pas manqué de se pro-

duire à l'occasion de ce remplacement. Il estime que cette période est passée maintenant. Quant à Massoupa, il continue à se montrer poli et courtois. Invité à une réunion de prières, pour demander la paix, il y vient accompagné d'un millier de ses sujets. Huit jours après il célèbre sur la montagne de Moshesh une grande fête païenne, et mange du taureau et du chien bouillis ensemble, afin de se donner du cœur pour la guerre.

Dans ces stations, l'horizon politique est du reste le même que dans toutes les stations du Lessouto. La question de guerre et de paix est là, brûlante, pleine de menaces, source de préoccupations continuelles, troublant même les cœurs que devrait garder la paix de Dieu.

L'*école de jeunes filles* n'est pas rouverte à Thaba-Bossiou. Par contre, les deux écoles supérieures de Morija sont en plein fonctionnement. L'*école normale*, dirigée par MM. Casalis et Dyke père et fils, a recommencé ses cours après vingt-un mois de clôture, le 3 juillet 1882. Il y a 37 élèves, dont 8 fils de chefs accompagnant le petit Letsié, fils aîné de Lérotholi. Les directeurs n'ont eu qu'à se louer de l'application et des progrès de ces élèves. Onze d'entre eux ont fait profession dernièrement d'avoir trouvé la perle de grand prix. L'*école biblique*, sous la direction de M. Mabille, compte 29 élèves. On regrette seulement d'y trouver une forte majorité d'étrangers venus du Transvaal et d'ailleurs.

Une *classe théologique*, annexée à cette école, est confiée à M. Kruger. Elle se compose de cinq élèves réguliers et de cinq auditeurs qui sont en même temps élèves de l'école biblique. C'est un essai dont les résultats pourraient être un jour d'une importance vitale pour nos Églises.

La *presse* et le *dépôt de livres* ne cessent pas de prospérer entre les mains de M. Mabille. Un commentaire sessouto sur l'Évangile de Luc par M. Duvoisin est sous presse. Le Leselinyana s'imprime de nouveau et paraît tous les mois, illustré d'une gravure. Une quatrième édition d'un livre d'exercices

sessouto-anglais vient d'être mise en vente. La somme totale payée pour les livres sortis du dépôt est de 20,583 fr. 20. Environ 10,000 francs restent dus. Parmi les livres vendus nous signalons 1,409 Bibles, 1,900 Nouv. Testaments, 669 Nouv. Testaments in-8°, 1,071 livres de cantiques sans musique, 694 avec musique, etc.

Enfin il faut mentionner la *Bibliothèque de la Conférence*, reconstituée en 1882. Elle se trouve à Morija, sous les soins de M. Kruger, et contient actuellement 335 volumes. Pour se développer, elle compte sur la bienveillance des missionnaires et de leurs amis. On désire surtout des ouvrages concernant le sud de l'Afrique.

Il nous reste à parcourir trois stations du Haut-Lessouto, *Bérée*, *Cana* et *Léribé*. Elles ne souffrent pas seulement comme d'autres stations des suites de la dernière guerre. Guerres et cris de guerre y sont à l'ordre du jour. Le 26 novembre dernier, M. Duvoisin avait présidé une fête de baptêmes à Kolonyama, l'une des annexes de Bérée. Il revenait plein de joie et de reconnaissance. Kolonyama était la seule partie relativement vivante de son Église. Peu de jours après éclate la querelle des fils de Molapo, Joël et Jonathan. Le village de Kolonyama fut brûlé et détruit, la chapelle eut le même sort que toutes les huttes, les habitants se dispersèrent. Seule la cloche fut sauvée par un jeune homme qui la cacha dans la montagne. Tout le pays est désert. Péka, une annexe de M. Kohler, fut traitée de même. L'évangéliste de Péka demeure en ce moment, avec quelques chrétiens, sous des rochers de la rive droite du Calédon. Sur huit annexes de Léribé, il n'en reste plus que deux. Il est vrai qu'une paix théâtrale fut conclue par acclamation le jour de Noël. Elle est si peu sérieuse et réelle qu'il ne se passe pas de semaine sans que le cri d'alarme ne retentisse aux environs de Léribé. Les alertes et les paniques sont de tous les jours. La veille même de son départ pour notre Conférence, M. Coillard se demandait s'il pourrait partir. Comment la

vie chrétienne peut-elle se développer dans de telles circonstances ?

Autour de Bérée, on ne voit plus que des femmes et des veuves. Dans l'Église il n'y a plus un seul ancien, ni personne à qui l'on puisse confier cette dignité. En moyenne, c'est un auditoire de quatre-vingt-dix personnes qui assiste aux services du dimanche. Et cependant, dit M. Duvoisin, il y a plutôt progrès sur les deux années passées. A Cana, outre l'annexe mentionnée qui fut incendiée et ravagée, une autre a dû être abandonnée, et le changement de domicile d'un chef et de son village a entraîné le déplacement d'une troisième annexe. Peut-on s'étonner de voir végéter l'Église? Au milieu de tous ces troubles, F. Kohler a réussi à terminer sa nouvelle maison d'habitation, où il recevra, D. v., la prochaine Conférence.

M. Coillard, de retour à Léribé depuis quelques mois, a trouvé des ruines. Et les ruines matérielles sont les moindres. Le camp de Tlotse-Heights est un foyer d'infection pour tout le pays; c'est dans ce milieu dépravé que Nathanael Makotoko célèbre un culte public tous les matins, outre le dimanche. Mais qui ne comprendrait, qui n'excuserait presque les chutes, les défections, les apostasies au sein de cette petite congrégation? L'École de station s'est relevée ces derniers temps sous les soins de mademoiselle Louisa Cochet. Une quinzaine d'enfants y assistaient il y a quelque six mois; aujourd'hui ce sont quatre-vingt-dix-sept élèves, dont la plupart font, matin et soir, un trajet de 8 kilomètres pour se rendre du camp à la station. Mademoiselle Coillard s'est chargée de cette école depuis le départ de mademoiselle Cochet. Quant à l'évangélisation et à l'œuvre des annexes, elles sont à peu près nulles. Les chemins ne sont pas sûrs d'ailleurs pour la population indigène. Et cependant il faudrait travailler! Mais ceux d'entre les évangélistes qui sont étrangers vont quitter le pays; les autres se sont mêlés aux intrigues et aux luttes politiques.

Jamais encore, dit M. Coillard, la nation n'a passé par une crise aussi sérieuse. Il faudrait vouloir s'aveugler pour ne pas voir le danger.

Le remplaçant de M. Coillard arrivera dans quelques mois. Alors, obéissant à un ordre du Maître, M. Coillard s'arrachera au Lessouto pour retourner avec ses nouveaux compagnons de voyage aux rives du Zambèze. Les opinions sur cette expédition ont été longtemps divisées au sein de la Conférence. Mais les raisons clairement énoncées par le représentant du Comité et les paroles convaincues et émouvantes de notre frère qui est devenu l'homme du Zambèze, ont fait passer sur nous tous un courant de cordiale sympathie. Que Dieu bénisse nos frères et ils ne craindront « ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole le jour, ni la perdition qui marche dans les ténèbres, ni la contagion qui frappe en plein midi: ils ne seront pas atteints. » Que l'Éternel veille sur nos Églises du Lessouto et cette expédition du Zambèze ne sera pas seulement portée par nos prières, notre coopération ne manquera pas à cette œuvre qu'un lien indissoluble unit à la nôtre.

Ce rapport vous laissera peut-être une impression de tristesse. « Si quelqu'un est triste parmi vous, qu'il prie. » Du reste, tout rapport, si impartial soit-il, est incomplet. L'avenir paraît sombre, c'est vrai. Il se dresse devant nous comme un fantôme; il est peu de questions que nous ayons discutées et examinées sans nous heurter à ce grand inconnu que Dieu nous voile. Cependant si vous étiez venus prendre place à côté de nous, dans l'ancienne église d'Hermon, une note autre que la tristesse eût fait vibrer vos cœurs à l'unisson des nôtres : celle de notre union fraternelle, qui fait notre force, et celle de la confiance en l'Éternel, qui règne. Vos larmes auraient coulé avec les nôtres à la pensée du départ de nos frères Germond et Coillard. Et en présence de l'incertitude du lendemain, votre foi aurait grandi avec la nôtre; avec nous vous auriez répété:

A Dieu ce passé mort qu'il répare et pardonne ;
A Dieu cet avenir que lui seul a scruté ;
A nous, l'heure qui fuit aussitôt qu'elle sonne,
Mais qui contient l'éternité.

Veuillez, messieurs et très honorés directeurs, recevoir l'assurance de notre dévouement en Jésus-Christ (1).

Au nom de la Conférence :

Le secrétaire : DIETERLEN.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

EXPLORATIONS AFRICAINES ANTÉRIEURES AU XVIIe SIÈCLE

(Fin.)

III

Après Diego Cao et Behaim, vint Bartholémée Diaz, qui, en 1486, doubla sans le savoir le cap de Bonne-Espérance. Etant parvenu jusqu'à la baie d'Algoa, il erigea une croix dans l'île Sainte-Croix (Ilheo da Cruz) ou, comme Barros l'appelle aussi, Penedo das Fontes, en l'honneur de saint Georges. Diaz tint alors conseil avec ses hommes, qui ne lui permirent de poursuivre son chemin vers l'est que pendant trois jours, après lesquels il atteignit la rivière Bushman, appelée plus tard le Rio de l'Infante. Il revint à l'île da Cruz, où il embrassa sa chère croix avec tendresse. S'il faut en croire Barros, ce fut une scène à fendre le cœur. Il prit congé du monument avec la douleur du père qui se sépare

(1) C'est M. F. H. Krüger qui a rédigé ce rapport. (*Note du secrétaire de la conférence.*)

d'un fils banni à perpétuité. A son retour, il trouva le cap, qu'il baptisa de « Cap des Tourmentes », nom que le roi Jean changea plus tard en celui de « Bonne-Espérance ».

Pauvre Diaz! il ne revit jamais sa croix tant aimée. L'ingrat Portugal plaça un autre homme, Vasco de Gama, à la tête de l'expédition suivante, envoyée pour faire le tour de l'Afrique. On lui permit toutefois d'accompagner cette expédition jusqu'au fort de Saint-Jorge de la Mina; plus tard, il prit part comme simple capitaine dans la flotte de Cabral, à la découverte du Brésil, et, enfin, il trouva une tombe au milieu de l'Atlantique dans l'épouvantable tempête du 23 mai 1500.

Un temps d'arrêt suit cette époque fertile en explorations; et ce n'est qu'après que Christophe Colomb, ayant découvert l'Amérique, échoue dans sa recherche d'une route menant aux Indes par l'ouest, que les explorations autour de l'Afrique reçoivent une impulsion nouvelle.

Dix ans plus tard, Vasco de Gama était envoyé avec l'ordre exprès de faire un traité avec Prester John, et il se mit en route pour contourner le continent africain. En octobre 1497, il jeta l'ancre dans la baie de Sainte-Hélène; le 22 novembre, il doubla le cap Point, et, côtoyant lentement la rive, il arriva en vue de Natal à Noël de la même année. Cette dernière date a été contredite, cependant Camoëns l'a célébrée par quelques vers dans le cinquième livre de sa *Lusiade*.

De Natal, Vasco de Gama remonta la côte orientale et passa l'embouchure du Zambèze, dont les riverains connaissaient un si grand nombre de mots arabes, que, au moyen d'interprètes, eux et les explorateurs portugais purent arriver à se comprendre. Dans ces parages, Vasco vit aussi les *Kafirs* vêtus de calicot et d'autres étoffes, importations indiennes à n'en pas douter. Lui-même étant arrivé le 1er mars à Mozambique, et s'étant, à Momba et à Mélinde, pourvu de pilotes arabes, parvint aux Indes en vingt-trois

jours. Le 2 février 1499, il revint aux côtes africaines, et, le 15 septembre, il aborda à Lisbonne, où il reçut de grands honneurs et fut investi d'une autorité de prince.

C'est ainsi que le quinzième siècle tirait décidément le voile qui avait jusque-là caché la vérité sur les limites du continent noir. A partir du seizième siècle, les différentes cartes nous donnent de l'Afrique des contours assez exacts, les Portugais en ayant nettement défini la forme triangulaire. Tandis que la carte de Behaim porte encore jusqu'à des erreurs de 16 degrés de latitude, les points méridionaux du continent sont parfaitement exacts à quelques minutes près, et il en est de même des principaux caps, baies et embouchures de rivières.

En même temps qu'ils envoient des expéditions aux Indes et en Amérique, les Portugais du dix-septième siècle font tous leurs efforts pour connaître à fond l'hydrographie de l'Afrique centrale et méridionale. C'est ainsi que, en 1508, Ludovic Barthema donne les plus précieux détails sur la côte orientale de l'Afrique. Duorti Barboza, dans l'itinéraire du *Ramusio*, décrit les villes et les ports africains depuis l'Abyssinie jusqu'au Cap, et Manuel Pacheco pénètre en Afrique par l'ouest en 1536. Mais, parmi les Portugais, ceux qui ont le plus contribué à nous donner une connaissance correcte de l'Afrique centrale et à nous révéler les mystères des origines du Nil, ce sont : Francisco Alvarez en 1520, Duardo Lopez en 1578, et le moine dominicain Dos Santos en 1586.

Je conclurai en traçant rapidement les résultats de leurs découvertes :

En 1521, le roi de Portugal équipe un explorateur, Gregorio de Quadra, auquel il donne l'ordre de suivre le Congo vers l'est jusqu'à ce qu'il ait rejoint l'Abyssinie.

Cinq ans plus tard, Balthazar de Castro, dans un rapport adressé au roi, constate qu'il est arrivé à bien connaître l'intérieur de l'Angola, où il a passé plusieurs années, et il

demande la permission d'aller explorer en détail le bassin du Congo.

Un autre Portugais encore, Manuel Pacheco, évidemment bien informé lui aussi sur le Congo, se présente en 1537 avec un projet semblable, et écrit au roi de Portugal ce qui suit : « Déjà dans deux lettres j'ai eu l'honneur d'informer Votre Majesté du désir du roi du Congo de m'envoyer en Portugal pour m'occuper de la construction de deux vaisseaux capables de naviguer sur les rapides, afin de nous avancer bien avant dans les terres à la découverte des lacs. »

D'après cela, le plan de Stanley n'est rien de neuf.

Nous trouvons également sur le fameux *Portulan* de Juan de la Cosa, en 1509, résultat évident des dernières explorations portugaises, auprès et au sud de l'équateur, deux lacs que traverse le Nil dans son cours vers le nord, et de plus à l'ouest de ces mêmes lacs, deux autres lacs dont le Congo, en coulant vers l'ouest, traverse l'un.

Francisco Alvarez, dans un rapport qui est du plus haut intérêt, raconte comment il a accompagné en Abyssinie l'ambassade de don Rodrigo de Lima, et comment, à son retour, il a dit à l'archevêque de Braga qu'il n'avait point vu le Nil, mais qu'il s'en était approché à la distance de deux journées de chemin. Quelques-uns de ses compagnons, s'étant avancés plus loin, parvinrent jusqu'à la source du fleuve et revinrent en disant qu'ils l'avaient trouvée dans l'empire de Goyam, où le fleuve traverse de grands lacs et forme des îles dès son origine même. Alvarez parcourut le royaume de Prester John et alla même au delà. Ses amis suivirent ce dernier dans une expédition au royaume d'Adea, et racontèrent que dans ce royaume se trouvait un lac grand comme une mer, renfermant une île, et dont le bord ne s'apercevait point de l'autre bord. « Il est plein de poissons et d'hippopotames », avait dit le père de Covilham, quand il avait visité ces mêmes parages, et De Santos constate le même fait. Léo Africanus lui-même, renseigné par des voya-

geurs, parle de la même manière. Et maintenant voyons, sur ce même sujet, l'opinion de Lopez.

Lopez, Portugais de grande éducation, se rendit en Afrique pour en explorer le centre. Il est à la hauteur de Livingstone, si même il ne le dépasse point, car, comme lui, il s'avança, intrépide, au-devant de l'inconnu, faisant bon marché des préjugés de le tradition géographique. En avril 1578, il quitta Lisbonne pour Loanda, pourvu de marchandises, et pendant douze ans il voyagea en Afrique. Le roi du Congo l'obligea à retourner en Europe pour lui servir de représentant devant le pape et intéresser celui-ci à l'exploration de l'Afrique. Lopez dicta en portugais à Philippe Pigafetta le compte rendu de ses voyages, que celui-ci traduisit plus tard et publia à Rome en 1591. Ses descriptions du Congo et de ces sauvages de l'intérieur chez qui l'ivoire est si commun font penser à celles de Stanley. Il détermine le cours du Congo plus correctement qu'aucun autre géographe des siècles suivants, car, tandis que ceux-ci placent tous à 3° 4' au-dessous de l'équateur le point le plus septentrional de ce fleuve, lui, Lopez, le fait descendre du nord de l'équateur, d'où il coule, en effet. Quant aux lacs de l'Afrique centrale que le Nil traverse, il en parle comme suit :

« Il est absolument certain qu'il existe deux lacs, mais que ces lacs s'étendent dans une direction tout opposée à celle que Ptolémée a indiquée. »

Et, à la même époque, le fameux jésuite Athanase Kircher, dressant une carte d'après les découvertes et les recherches de Lopez, établit la position de ces deux lacs, que nous reconnaissons pour être nos lacs modernes Albert et Victoria Nyanza.

Nous trouvons aussi sur la carte de Lopez le pays de la Lune, autrement dit Ounya-Muezi (Imperium de Moenhemoge), à la place même que les géographes modernes lui assignent. De même le territoire aurifère du présent Trans-

vaal y est correctement placé, et les Bushmen y figurent sous le nom de Butna ou Batoa ou Baroa.

Enfin Dos Santos, un missionnaire portugais qui pénétra dans l'Afrique centrale et méridionale par la côte de l'est, écrit à propos des sources du Nil :

« Dans le royaume de Bagamedri (nord de l'équateur) passe le Nil qui descend d'un grand lac appelé Barzena, situé à 12° S. (si je suis bien informé), et bordé, vers l'est, de montagnes escarpées; de ce premier lac, le fleuve, coulant vers le nord-est, entre dans un second lac sous l'équateur et continue son cours vers l'est, etc. »

Ici je dois attirer votre attention sur le volume d'Hudson publié à Oxford, en 1712, sur les géographes grecs : parlant des montagnes de la Lune et des sources du Nil, il mentionne plusieurs lacs dont un est appelé *He ton Katarakton limne* (le lac des cataractes), et l'autre, plus à l'est, *He ton Krokodeiton limne* (lac des crocodiles). Or ces deux noms conviennent exactement à nos deux lacs Victoria et Albert Nyanza, car l'un est fameux pour ses cataractes et tous deux sont peuplés de crocodiles.

Un autre explorateur encore, Baretto, l'ex-gouverneur des Indes, fut envoyé, en 1569, par le roi de Portugal, avec trois vaisseaux et mille hommes au Mozambique pour conquérir le Mono-Motapa. Il arriva à Mozambique et repartit de là mieux équipé. Il dompta les indigènes des bords du Zambèze et décrivit à merveille leurs mœurs guerrières, qui rappellent en plusieurs choses celles des Zoulous. Le résultat scientifique de cette expédition fut un tracé correct du bas Zambèze sur les nouvelles cartes.

Nous possédons, dans la Bibliothèque grise et aussi dans la Collection de Porter, les *Aventures du capitaine Singleton*, par de Foé. Si nous lisons ses aventures à travers le continent noir, il nous semble lire les voyage de Livingstone, de Cameron, d'Elton et de Pinto. Sûrement l'auteur a dû tirer ses informations des auteurs portugais.

L'exploration de l'Afrique centrale et méridionale est donc bien due aux Portugais. Nos modernes explorateurs n'ont fait que « redécouvrir » ce qui était parfaitement connu il y a trois cents ans. S'il n'y avait pas eu un Henri le Navigateur, un Barthélemy Diaz et un Vasco de Gama, je maintiens, sans craindre d'être démenti, que la civilisation au sud de l'Afrique ne serait pas ce qu'elle est maintenant : et ces champs de diamants, dont la découverte fut une telle impulsion pour le monde commercial, seraient encore enveloppés d'un silence interrompu seulement par le rugissement du lion et le hurlement du chacal.

Néanmoins, ce qui a le droit de nous étonner beaucoup, c'est ce fait que, à partir du milieu du dernier siècle jusqu'au milieu de ce siècle-ci, les fleuves et les lacs de l'Afrique centrale disparaissent de toutes les cartes, n'y laissant qu'un désert aride sous le nom de « Terre inconnue ». Or il serait absurde de dire que les Portugais firent un secret de leurs découvertes, car nous pourrions nommer une douzaine et plus de voyageurs portugais dont les ouvrages et les cartes d'Afrique sont encore dans diverses bibliothèques du monde civilisé. Ceci ne nous empêche pas d'être persuadé qu'il existe dans les archives de Lisbonne de précieux documents sur l'Afrique, qui n'ont point encore été publiés.

Et la grande question résolue par Stanley, savoir que le Lualaba n'est point une branche du Nil, mais bien une partie du Congo supérieur, cette même question avait été déjà résolue, il y a trois cents ans, par les voyageurs portugais.

Tout en prodiguant nos louanges aux héros explorateurs de l'Afrique du dix-neuvième siècle, gardons-nous donc d'oublier les noms de Henri le Navigateur, des voyageurs portugais et des missionnaires catholiques des quinzième et seizième siècles.

TH. HAHN,
Bibliothécaire de la ville du Cap.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

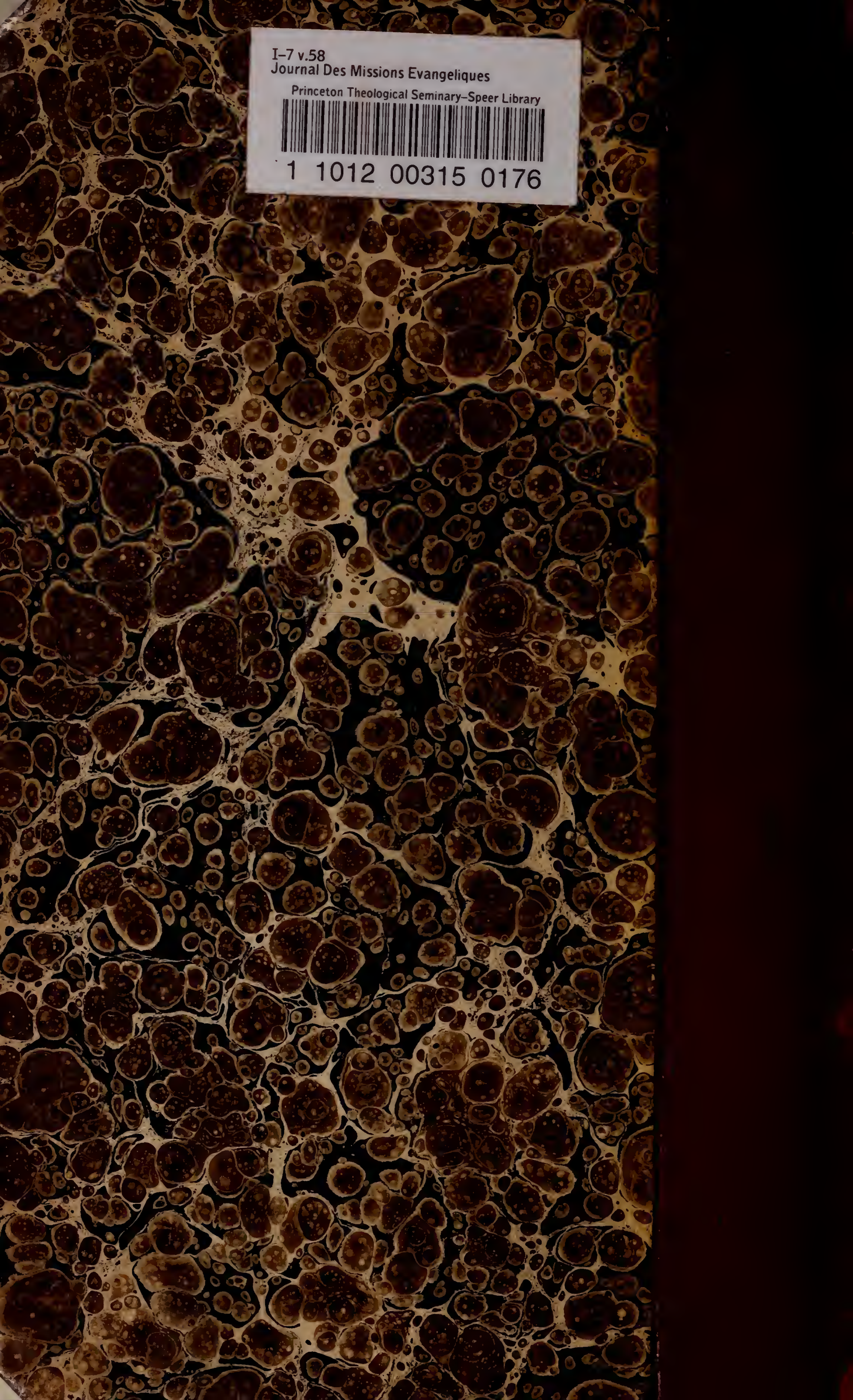
10301. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1883

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

FIN.


I-7 v.58
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00315 0176